HAL
open science

La problématique de Joseph A. Schumpeter : de la dynamique de la nouveauté à la théorie générale du capitalisme : Recherches en philosophie économique

Tristan Velardo

▶ **To cite this version:**

Tristan Velardo. La problématique de Joseph A. Schumpeter : de la dynamique de la nouveauté à la théorie générale du capitalisme : Recherches en philosophie économique. Economies et finances. Université de Lille, 2021. Français. NNT : 2021LILUA030 . tel-04112761

HAL Id: tel-04112761

https://theses.hal.science/tel-04112761

Submitted on 1 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Lille – CLERSÉ UMR 8019

École Doctorale n°73 – SESAM

La problématique de Joseph A. Schumpeter : de la dynamique de la nouveauté à la théorie générale du capitalisme.

Recherches en philosophie économique.

Tristan VELARDO

Sous la direction de Patrick MARDELLAT

Thèse de doctorat ès Sciences économiques

Présentée et soutenue publiquement le 03 décembre 2021

Jury

BARANZINI Roberto (président & rapporteur)	Professeur associé, Université de Lausanne (Suisse), Centre Walras-Pareto
FILLIEULE Renaud	Professeur des universités, Université de Lille, CLERSÉ
GISLAIN Jean-Jacques	Professeur titulaire, Université Laval (Canada)
GLORIA Sandye (rapporteure)	Professeure des universités, Université Côte d'Azur, GREDEG
LAKOMSKI-LAGUERRE Odile	Maîtresse de conférences HDR, Université de Picardie-Jules Verne, LEFMI
MARDELLAT Patrick (directeur)	Professeur des universités, Sciences Po Lille, CLERSÉ

Avertissement

L'Université de Lille n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; celles-ci doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Remerciements

Tout d'abord, je remercie Patrick MARDELLAT d'avoir suivi et encadré ma thèse, de ses conseils précieux et de son soutien tout au long de mon travail.

Je remercie Roberto BARANZINI et Sandye GLORIA d'avoir accepté d'évaluer mon travail.

Pour leur implication dans mon comité de suivi individuel, pour leurs nombreuses relectures et leurs conseils avisés, je remercie Renaud FILLIEULE et Odile LAKOMSKI-LAGUERRE.

Je remercie les membres du séminaire de philosophie économique de Sciences Po Lille et plus particulièrement Arnaud BERTHOUD et Marlyse POUCHOL dont les relectures patientes, les conversations et les échanges m'ont permis d'éclairer et d'avancer dans mes travaux de recherches.

Je remercie Matthieu BALLANDONNE, Alexandre CHIRAT, Fabrice DANNEQUIN, Pierre DOCKES, Jean-Jacques GISLAIN, Rémy GUICHARDAZ, Thomas E. LAMBERT pour leurs lectures et pour les discussions multiples qui ont animé et vivifié mes années de thèse.

Je remercie également Alexandra HYARD et Thierry DEMALS, pour leur encouragement et leur soutien.

Je veux également remercier tous ceux avec qui j'ai travaillé sur des projets scientifiques pendant mon doctorat et qui m'ont beaucoup appris sur le plan professionnel et humain : Juan Carlos ACOSTA, Muriel DAL PONT LEGRAND, Nicolas EYGUESIER, Jean-Sébastien LENFANT, Jordan MELMIES, Camila OROZCO ESPINEL, Julien PENIN, Goulven RUBIN.

Je tiens à remercier également la joyeuse bande des doctorants du GRAPPES : Jean-Christophe AUBANEL, Jean-Jacques DEGIOVANNI, Julien GRADOZ, Julie MASSCHELEIN, Laurent STEVENY.

Un remerciement particulier à Sandrine MAËS, directrice du centre de documentation du CLERSE ; à Perrine MEERSCHMAN, Christophe LEPERQ et toute l'équipe de la bibliothèque de Sciences Po Lille. Je remercie également Évelyne DEMOUVEAUX pour sa disponibilité et sa gentillesse.

Je remercie Hervé OULC'HEN, *consigliere* en affaire doctorale, et Michel HASTINGS, directeur de mon mémoire de recherche, de m'avoir mis le pied à l'étrier et transmis le goût de la recherche.

Merci à mes amis Alexandre, Antoine, Bekanty, Clément, Edgar Wilfried, Édouard, Élisa, Éric, Fabien, Jason, Jean, Jordan, Jose Alejandro, Laurent, Léonce, Lexane, Maximilian, Nicklas, Pepijn, Philippe, Simon, Théo, Valentin, compagnons de joie.

Je remercie également ma famille, mes parents et mon frère pour le soutien moral et matériel qu'ils m'ont apporté et sans qui mon doctorat n'aurait pas pu se faire.

Enfin, à Chiah, *ingenium secreto fidoque,* merci infiniment.

Résumé de la thèse

Cette thèse propose de reconstruire la *théorie générale du capitalisme* présente dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter. Nous entendons par « théorie générale » une grille de lecture explicative capable de saisir le capitalisme comme un phénomène total, c'est-à-dire dans sa dimension économique, institutionnelle et culturelle. Toutefois, notre thèse vise à démontrer que la théorie générale n'est en fait qu'une application à l'économie d'une *problématique philosophique* plus large : *la dynamique de la nouveauté*. La première partie de la thèse propose une reconstruction des positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter en vue d'en proposer une critique à l'aide de la philosophie économique (chap. 1). Ainsi, nous prenons le contre-pied de la méthode schumpétérienne qui consiste à séparer l'analyse économique de la philosophie, en considérant au contraire que la seconde perdure dans la première. La philosophie économique de Schumpeter se trouve logée dans ses développements analytiques et théoriques. Nous démontrons ainsi qu'il existe une problématique de la nouveauté qui permet d'unifier l'œuvre de Schumpeter en lui donnant une direction (chap. 2). La deuxième partie reconstruit, à l'aide des outils de l'histoire de la pensée économique, la théorie générale du capitalisme. La fondation sur laquelle l'édifice schumpétérien repose est le circuit statique, hérité de l'équilibre général walrasien. Nous montrons que le circuit statique est une représentation conceptuelle de l'essence des activités économiques (chap. 3) qui existent dans toute société humaine et persévèrent ainsi dans le capitalisme. Toutefois, l'apport majeur de Schumpeter consiste à proposer une branche dynamique à la science économique capable de saisir les phénomènes laissés inexpliqués par la statique (profit, capital, crédit, intérêt, cycles) et ainsi concevoir le capitalisme sous la forme d'une évolution économique (chap. 4). Schumpeter déploie une définition tridimensionnelle du capitalisme entendu, premièrement, comme une méthode ou forme du changement économique, par laquelle les innovations et les entrepreneurs provoquent le déséquilibrage du circuit statique. Le capitalisme est, deuxièmement, un ordre institutionnel s'articulant autour de la propriété privée des moyens de production, de l'initiative privée en vue de profits privés et du phénomène du crédit (chap. 5). Troisièmement, le capitalisme déploie une civilisation, c'est-à-dire un ensemble de valeurs, de croyances, de représentations collectives, engendrées par le bouleversement des structures économiques (chap. 6). Schumpeter est influencé par de nombreux auteurs : Walras, Marx, Quesnay, Lévy-Bruhl, Say, Cantillon, etc. ; et inscrit dans les réseaux intellectuels de son temps : Weber, Wieser, Hayek, Frisch, Lederer, Galbraith, Samuelson, etc. La troisième partie mène une enquête sur les substrats philosophiques de la théorie générale. En effet, Schumpeter ne parvient pas à fournir une explication économique satisfaisante de l'apparition des innovations. Cette aporie donne à voir les substrats philosophiques nietzschéens (chap. 7) et darwiniens (chap. 8) qui infusent la théorie générale. Schumpeter déploie ainsi une conception élitiste et biologisante du capitalisme. Toutefois, les tensions au sein de la philosophie économique permettent de voir que Schumpeter déploie un cadre explicatif général de la nouveauté valable pour toutes les sphères de la vie sociale et dont la théorie générale apparaît comme une application à l'économie (chap. 9). Notre thèse propose ainsi une *clé de lecture originale* qui permet d'ouvrir *une nouvelle porte d'entrée* à l'œuvre de Schumpeter. Notre démarche en philosophie économique permet d'ouvrir des perspectives d'étude renouvelée en histoire de la pensée économique et d'appréhender l'évolution des réponses économiques, institutionnelles et culturelles déployées par le capitalisme face à l'irruption constante de nouveautés.

Mots-clés : Schumpeter ; capitalisme ; nouveauté ; théorie générale ; dynamique ; Nietzsche, Darwin ; philosophie économique.

Sommaire

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE. À LA RECHERCHE DE LA PROBLEMATIQUE PHILOSOPHIQUE

Chapitre 1 La science économique : son objet, ses méthodes

Chapitre 2 La problématique philosophique : la dynamique de la nouveauté

DEUXIEME PARTIE. LA THEORIE GENERALE DU CAPITALISME

Chapitre 3 De la statique à la dynamique

Chapitre 4 Le cadre dynamique, l'évolution et le capitalisme

Chapitre 5 Le capitalisme comme forme économique et ordre institutionnel

Chapitre 6 Le capitalisme comme civilisation

TROISIEME PARTIE. LES SUBSTRATS PHILOSOPHIQUES

Chapitre 7 Une philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne

Chapitre 8 Une philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne

Chapitre 9 Vers une théorie générale de la nouveauté ?

CONCLUSION

Annexes

Bibliographie

Index

Tables

Introduction

« *"Lèvati sú", disse 'l maestro, "in piede:*
la via è lunga e 'l cammino è malvagio,
e già il sole a mezza terza riede". »

Dante[1]

Schumpeter, théoricien du capitalisme

Dans une lettre du 23 décembre 1937 adressée à Friedrich Hayek, Schumpeter avoue que « *a treatise on general theory is slowly taking shape, which may absorb such energies as I have for quite a time to come*[2]. » Sept ans plus tard, dans une lettre du 10 juillet 1944 adressée à John D. Black, président de la commission de recherche en sciences sociales à Harvard, Schumpeter fait savoir qu'il travaille toujours sur le projet, mais admet que « *no precise data can be given for the publication even of that. The comprehension work to be entitled "The Analytic Apparatus of Economics" will still take years to complete*[3]. » Elizabeth Boody-Schumpeter précise que, dans les dernières années de sa vie, Schumpeter avait toujours ce projet en tête : « *He envisaged a theory which might some day synthesize dynamic economics in the same way that the Walrasian system summed up static economics*[4]. » Lorsqu'il meurt prématurément le 8 janvier 1950, Schumpeter laisse derrière lui une œuvre considérable et ce projet d'une « théorie générale », « synthétique » et « dynamique » demeure inachevé.

Joseph Aloïs Schumpeter[5] (1883-1950) est sans aucun doute l'un des plus grands économistes[6] du XXe siècle et possède, à ce titre, une influence considérable sur notre science. Une influence directe par son œuvre vaste et éclectique, mais aussi une influence indirecte à travers une jeune génération de brillants économistes qu'il a formé et fréquenté à Harvard à l'instar de John K. Galbraith, Paul Sweezy et quelques prix Nobel : Paul Samuelson[7], Wassily

---

[1] DANTE, *L'Enfer*, J. Risset (trad.), Paris, Flammarion, 2004, Chant XXXIV, v. 94-96, p. 308
[2] J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, U. Hedtke et R. Swedberg (éd.), Tübingen, Mohr Siebeck, 2000, p. 308
[3] *Ibid.*, p. 347
[4] E. BOODY-SCHUMPETER, « Editor's Introduction », dans J. A. Schumpeter, *History of Economic Analysis*, London, Routledge, 2009, p. XXXI
[5] Pour une notice biographique, voir annexe 1
[6] R. L. HEILBRONER, *Les Grands économistes* (1953), Paris, Editions du Seuil, 2001, p. 298-322
[7] P. A. SAMUELSON, « Reflections on the Schumpeter I knew well », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 13, n° 5, 2003, p. 463-467

Leontief[8], James Tobin[9]. Économiste de l'innovation, développant une analyse de l'entrepreneur et de l'entreprise, de la destruction créatrice et des cycles, Schumpeter se voulait avant tout *un théoricien du capitalisme* et, comme ces extraits de sa correspondance le laissent entendre, il nourrissait jusqu'à ses derniers jours, l'ambition d'une vaste théorie capable d'embrasser les phénomènes économiques dans leur ensemble. De part en part, le capitalisme apparaît comme l'*objet d'étude* de l'œuvre de Schumpeter, laquelle peut être comprise comme une tentative théorique pour *comprendre et saisir le capitalisme comme phénomène total*.

Pourtant, le nom de Schumpeter est associé dans les manuels de premier cycle à une batterie de concept-valises qui oscillent autour de « entrepreneur », « innovation » et « destruction créatrice », comme l'illustre le très court et très approximatif paragraphe de Gregory Mankiw consacré au « processus de destruction créatrice[10] » dans son manuel de macroéconomie et le réductionnisme opéré par Philippe Aghion dans un livre vantant les mérites de la destruction créatrice[11] ; ou encore, plus récemment, la publication en poche de la deuxième partie de *Capitalisme, socialisme et démocratie* sous le titre faussement inédit de *Théorie de la destruction créatrice*[12]. À ce titre, David Reisman a raison de nous mettre en garde contre ces associations rapides de concepts selon lesquelles « *Malthus means population. Marx means revolution. Keynes means unemployment. Schumpeter means entrepreneurship*[13]. » Bien entendu, Schumpeter place au cœur de son appareil analytique la figure de l'entrepreneur comme support de l'innovation ; bien entendu, la destruction créatrice est sans doute le concept le plus connu de l'économiste autrichien ; mais, il est essentiel de reconsidérer l'œuvre de Schumpeter dans sa totalité et dans la diversité de ses contributions et non pas de le réduire à quelques mots clés[14].

En effet, Schumpeter a constamment étendu son analyse économique de l'innovation et de l'entrepreneur à d'autres objets de recherche en mobilisant des outils qui dépassent le cadre de la science économique : histoire, statistique, sociologie, etc. D'une analyse d'économie pure

---

[8] W. LEONTIEF, « Joseph A. Schumpeter (1883-1950) », *Econometrica*, vol. 18, nº 2, avril 1950, p. 103-110 ; H. HAGEMANN, « Leontief and his German period », *Russian Journal of Economics*, vol. 7, nº 1, 2021, p. 67-90

[9] J. TOBIN, « Preface to Eduard Marz, Schumpeter, English Translation, Yale University Press », *Cowles Foundation Discussion Paper*, nº 995, 1991

[10] N. G. MANKIW, *Macroéconomie*, Bruxelles ; Paris, De Boeck, 2015, p. 299-301

[11] P. AGHION, C. ANTONIN et S. BUNEL, *Le pouvoir de la destruction créatrice*, Paris, Odile Jacob, 2020

[12] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la destruction créatrice* (1942), Paris, Payot Rivages, 2021

[13] D. A. REISMAN, *Schumpeter's Market: Enterprise and Evolution*, Cheltenham, UK ; Northhampton, MA, USA, Edward Elgar Publishing, 2004, p. 4

[14] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002

et hautement abstraite dans la *Théorie de l'évolution économique* (1911), vers une analyse historique et statistique du processus capitaliste sur près de quatre siècles dans les *Business Cycles* (1939), Schumpeter intègre à son analyse du capitalisme des sujets variés et multiples tels que les classes sociales, l'impérialisme, la démocratie, la taxation, l'histoire des idées. Dans les années 1940 et plus particulièrement dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), Schumpeter pousse son ambition jusqu'à intégrer à son analyse une dimension culturelle et civilisationnelle.

Toutefois, ces différents sujets ne sont pas les symptômes d'un dilettantisme mais plutôt les témoins d'un élargissement toujours constant de thèmes fidèles à un fil conducteur témoignant d'un projet théorique cohérent : *construire une théorie générale du capitalisme* capable de donner un cadre théorique du processus capitaliste entendu comme un phénomène économique, mais aussi institutionnel et civilisationnel. Le cadre d'analyse de Schumpeter glisse de la simple explication de l'irruption de l'innovation dans la sphère économique à une enquête complexe sur tous les effets consécutifs que la perturbation de la structure économique induit sur d'autres sphères culturelles, sociales, politiques et morales.

Nous proposons d'interpréter l'œuvre de Schumpeter à l'aune de ce projet qu'il décrivait dans les dernières années de sa vie et qui a guidé toute son œuvre, nous proposons de retrouver la cohérence interne de son œuvre. En un mot, notre thèse vise à reconstruire cette *théorie générale du capitalisme*. Ce terme nécessite d'être immédiatement précisé.

D'abord, le projet scientifique de Schumpeter est de nature *théorique.* Conscient du caractère extrêmement polysémique et conflictuel du mot « théorie », nous pouvons définir, à la manière de Richard Arena, la théorie économique en mobilisant Raymond Barre et Paul Samuelson :

> « La théorie économique […] cherche – selon Barre – à "organiser les faits de manière à faire paraître les uniformités et les régularités qui caractérisent les comportements humains, […] à élaborer des concepts, [à] rechercher les déterminants, les effets des phénomènes, [à] mettre à jour les relations générales et stables qui s'établissent entre eux, [à] abstraire de la réalité une explication simplifiée du fonctionnement de l'économie", (Barre, tome I, 1966-1997) ; ou – selon Samuelson – "[à] élaguer, [à] idéaliser les détails, [à] construire des hypothèses et des modèles simplifiés visant à établir des liaisons au sein du monceau

informe des faits, [à] poser des questions adéquates, avant de voir le monde tel qu'il est », même si la théorie "déforme la réalité" (Samuelson, tome I, 1948-1952 : 11)[15]. »

Ainsi, Schumpeter entend produire une grille de lecture abstraite et débarrassée des contingences en vue de comprendre et saisir le capitalisme dans sa globalité. Autrement dit, il ne s'agit ni de produire une histoire, ni une description, ni des monographies du ou des capitalismes, mais bien, pour reprendre les mots de Yuichi Shionoya, « *a general, idealistic picture, not a description of specific facts*[16]. » Ce projet s'inscrit tout à fait dans la double définition Barre-Samuelson : il s'agit bien de produire une *théorie économique* capable de mettre à jour les relations générales et stables, des régularités au moyen d'un modèle théorique simplifié, « élagué des détails. »

Ensuite, nous considérons que cette théorie est « *générale* » en vertu de deux acceptations.

Premièrement, elle est *générale,* car elle entend saisir le capitalisme en deçà des variantes particulières. Ainsi, il s'agit pour Schumpeter de saisir ce qui fait la *généralité du phénomène capitalisme en deçà de ses manifestations historiques et de ses variantes géographiques.* Certes, Schumpeter reconnaît la diversité des formes de capitalismes : capitalisme industriel, capitalisme trustifié, capitalisme néomercantiliste, etc. Et dans la même veine, nous pourrions repérer un capitalisme actionnarial, de compromis fordiste, chinois, etc. Mais l'intention de Schumpeter consiste à donner une théorie du capitalisme capable de le saisir comme un phénomène d'unité : qu'est-ce qui, par-delà les variantes particulières, unit ces diverses formes de capitalisme ? Comment est-il possible de les qualifier de « capitalisme » malgré leur différences historiques et géographiques ? Quel en est le dénominateur commun ? Comment dépasse-t-on la contingence historique et comment procède-t-on à la montée en généralité capable de rendre compte du capitalisme ?

Deuxièmement, la théorie est *générale* dans la mesure où Schumpeter n'entend pas réduire le capitalisme à un simple mécanisme économique. Au contraire, le capitalisme apparaît sous la plume de Schumpeter comme un phénomène total, c'est-à-dire un phénomène qui implique la société tout entière, dans ses aspects économiques, sociaux, culturels, artistiques, mentaux, etc. Claude Jaeger propose de voir dans le capitalisme de Schumpeter un « fait social

---

[15] R. ARENA, « La théorie économique est-elle encore utile ? », *Cahiers d'économie politique*, vol. 1, n° 77, 2020, p. 97

[16] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science: a metatheoretical study*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1997, p. 164

total[17] » au sens de Marcel Mauss. Dans une lettre à Harold Burbank, du 8 décembre 1944, Schumpeter admet que son projet s'apparente à celui de la *Théorie générale* de Keynes : « *aiming at doing from my standpoint, what Keynes aimed at doing under that title from* his *standpoint*[18]. » En effet, le vocable « théorie générale » ne peut manquer son rapprochement avec l'ouvrage de Keynes. Dans la préface à l'édition française, Keynes précise : « *I have called my theory a* general *theory. I mean by this that I am chiefly concerned with the behaviour of the economic system as a whole*[19]. » De manière beaucoup plus ambitieuse toutefois, Schumpeter considère le capitalisme comme un phénomène cohérent, dont il est possible de rendre compte de manière rationnelle, lequel peut être intelligible dans sa totalité. Selon lui, le capitalisme « *is a cosmos and not a chaos*[20] » et un cosmos peut être objet de science. « Nous pouvons regarder la société comme un cosmos animé d'une cohérence logique inhérente[21] » ajoute-t-il. Le projet de Schumpeter consiste à rendre compte *théoriquement* de cette *cohérence logique inhérente* au capitalisme.

Enfin, il s'agit d'une théorie du *capitalisme.* Schumpeter propose plusieurs niveaux pour définir le capitalisme qui impliquent l'imbrication de trois dimensions, à la manière de trois poupées russes. Premièrement, le capitalisme est défini en son cœur comme *une forme ou une méthode du changement économique* : l'entrepreneur perturbe une économie statique et à l'équilibre avec l'introduction d'une innovation. Il est une force déséquilibrante et disruptive par définition. Ensuite, le capitalisme est défini comme un cadre institutionnel composé de la propriété privée, de l'initiative privée en vue de profits privés et du crédit[22]. Enfin, le capitalisme est défini comme une *civilisation,* c'est-à-dire un ensemble de valeurs, d'attitudes,

---

[17] C. JAEGER, « Les repentirs de Schumpeter : le développement en tant que fait social total », dans C. Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, 2013

[18] Cité par T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation. Joseph Schumpeter and Creative Destruction*, Cambridge ; London, The Belknap Press of Harvard University Press, 2007, p. 410

[19] J. M. KEYNES, *The General Theory of Employment, Interest, and Money* (1936), Cham, Switzerland, Palgrave Macmillan, 2018, p. xvi

[20] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, Volume 1. A Theoretical, Historical, and Statistical Analysis of the Capitalist Process* (1939), Eastford, CT, Martino Fine Books, 2017, p. 41

[21] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I. L'âge des fondateurs* (1954), Paris, Gallimard, 1983, p. 166

[22] « *A society is called capitalist if it entrusts its economic process to the guidance of private businessman. This may be said to imply, first, private ownership of nonpersonal means of production… and, second, production for private account, i.e. production by private initiative for private profit. But, third, the institution of bank credit* » in J. A. SCHUMPETER, « Capitalism » (1946), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 189

de croyances, en un mot, comme une *culture.* La théorie générale entend ainsi rendre compte du capitalisme comme une forme économique (innovation-entrepreneur) source du changement économique ; soutenu et permis par un ordre institutionnel particulier sans lequel l'innovation resterait lettre morte (propriété privée, profit privé, crédit) ; tout ceci engendre une civilisation, c'est-à-dire une culture qui lui est propre, la culture du capitalisme.

Nous pourrions préciser une « théorie *économique* générale du capitalisme. » Car, il s'agit de fournir une *explication économique.* En effet, le phénomène expliqué n'est certainement pas réduit à la dimension économique, mais inclut une dimension institutionnelle et culturelle. Mais le principe explicatif, quant à lui, se réduit bel et bien à la dimension économique. Raison pour laquelle nous avons choisi la métaphore des poupées russes pour désigner la théorie générale de Schumpeter : la plus petite poupée est *purement économique* et engendre les deux autres. Au cœur du phénomène capitaliste résident l'innovation et l'approvisionnement continuel de nouveautés dans l'économie.

Au cœur de la dynamique capitaliste du modèle schumpétérien réside donc l'innovation. Mais, par un étrange paradoxe, l'œuvre de Schumpeter est traversée par l'*inquiétude de la fin.* La problématique de la *survie du capitalisme* et de son dépérissement potentiel est présente dès les premiers écrits. À la fin de son premier ouvrage, *Théorie de l'évolution économique,* il énonce : « Aucune thérapeutique ne peut néanmoins empêcher le grand processus économique et social de déclassement des entreprises, des existences, des formes de vie, des valeurs culturelles, des idéaux ; ce processus, dans l'économie de la propriété privée et de la concurrence, est l'effet nécessaire de toute poussée économique et sociale nouvelle[23]. »

Le déclassement des entreprises et, de manière plus générale, des formes de vie et des valeurs culturelles est *nécessairement relié,* chez Schumpeter, à la forme économique capitaliste. Il admet explicitement que l'innovation est la condition de renouvellement du capitalisme sans laquelle ce dernier est voué à la mort : « *Without innovations, no entrepreneurs; without entrepreneurial achievement, no capitalist returns and no capitalist propulsion. The atmosphere of industrial revolutions—of "progress"—is the only one in which capitalism can survive*[24]. »

---

[23] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* (1911), J.-J. Anstett (trad.), Paris, Dalloz, 1999, p. 361

[24] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, Volume 2. A Theoretical, Historical, and Statistical Analysis of the Capitalist Process* (1939), Eastford, CT, Martino Fine Books, 2017, p. 1033

Plaçant en son cœur l'innovation et l'entrepreneur, les réflexions de Schumpeter sont traversées par la question du dépérissement, du déclassement, de la fin potentielle du capitalisme. Les deux termes de l'oxymore sont omniprésents dans son œuvre.

Cette inquiétude de la fin se traduit scientifiquement par une réflexion sur la vie et la mort du capitalisme. Elle s'exprime par une question centrale : « *Comment maintenir le capitalisme en vie ?* » Ce questionnement se traduit par une réflexion scientifique sur les conditions de renouvellement du capitalisme, c'est-à-dire sur les conditions qui le maintiennent en vie et qui permettent d'éviter ou de reculer sa fin. Or, ce qui est en vie, c'est ce qui évolue. Schumpeter conçoit le capitalisme comme un processus évolutionnaire dynamique. Il déploie ainsi une conception *organique* de l'économie[25]. Finalement, la question du maintien en vie du capitalisme peut se traduire comme suit : « *how the economic system generates the force which incessantly transforms it*[26] *?* » En effet, si le capitalisme se conçoit comme une évolution, il existe une force ou un principe interne de direction qui permet de la déployer. La force endogène qui impulse l'évolution capitaliste réside dans l'innovation[27]. Sans elle, l'évolution cesse et le capitalisme avec elle : « *Capitalism is essentially a process of (endogenous) change. Without that change … capitalist society cannot exist*[28]. »

Ce questionnement autour de la survie du capitalisme ou de son maintien en vie est à mettre en perspective avec un double positionnement de Schumpeter. Premièrement, vis-à-vis de son grand adversaire intellectuel : Karl Marx ; et deuxièmement, vis-à-vis de celui qu'il considère comme son maître : Léon Walras.

L'œuvre de Schumpeter peut être lue comme un croisement de fer avec celle de Marx dont elle est le reflet inversé. Sur de nombreux points, il est possible d'interpréter les analyses de Schumpeter comme autant de réponses aux analyses de Marx. Ce dernier dresse, sur le plan scientifique, une théorie du capitalisme qui analyse et annonce la fin nécessaire du capitalisme, son dépassement et son effondrement par ses contradictions internes. Schumpeter rappelle ainsi que « la caractéristique déterminante de *son* socialisme scientifique, c'est néanmoins la preuve

---

[25] « *In economics, we are dealing with organic process* » in J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles » (1950), *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, vol. 17, 1989, p. 51

[26] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition of "Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung" » (1937), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 165

[27] « L'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle » in J. A. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), Paris, Payot, 1990, p. 116

[28] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 1033

scientifique de l'inéluctabilité du socialisme[29]. » En outre, sur le plan politique, Marx aspire à ce dépassement du capitalisme[30]. L'œuvre de Marx peut donc être lue comme une théorie des conditions de cessation du capitalisme à laquelle Schumpeter entend substituer une théorie des conditions de renouvellement, de prolongation et de survie du capitalisme. La théorie générale du capitalisme entend produire une grille de lecture contredisant Marx par sa capacité à montrer scientifiquement que le capitalisme possède une force économique endogène capable de le maintenir en vie. Si, comme Schumpeter, nous considérons que « par "économiste bourgeois", Marx entendait un économiste qui manque à reconnaître cette inéluctabilité [du socialisme], ou plus encore un économiste qui croit en la survie indéfinie de l'ordre capitaliste[31], » alors Schumpeter fait œuvre d'économiste bourgeois dans la mesure où sa théorie générale entend fournir une explication des conditions de survie du capitalisme[32].

Deuxièmement, la théorie générale du capitalisme doit être mise en perspective de l'œuvre de Léon Walras que Schumpeter considère comme « le plus grand des économistes[33] » et dont la théorie de l'équilibre général est la « magna carta[34] » de l'économie théorique, la constitution à partir de laquelle le reste de l'économie doit s'écrire. En effet, le point de départ théorique de la démarche schumpétérienne est la théorie de l'équilibre général dans sa version walrasienne à tel point qu'elle constitue les *fondations* de l'édifice schumpétérien. Schumpeter considère que la théorie de l'équilibre général est le modèle le plus abouti en économie pure.

---

[29] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II. L'âge classique* (1954), Paris, Gallimard, 1983, n. 4, p. 109

[30] Le contexte dans lequel écrit Schumpeter accentue cette opposition intellectuelle à Marx. En effet, il nait à Vienne en 1883 dans le contexte de la Longue Dépression des années 1874-1895 consécutif au krach boursier de Vienne de 1873. Sur le plan politique, il est contemporain des agitations communistes en Europe avec les mouvements spartakistes par exemple ainsi que de la révolution bolchévique en Russie et du succès relatif de l'Union soviétique dans l'entre-deux-guerres, tandis que les pays capitalistes sont ébranlés par deux guerres mondiales et la crise de 1929. Après son émigration aux États-Unis en 1932, il est témoin d'une science sociale américaine normative : ses étudiants sont séduits par le keynésianisme et le néo-marxisme. Les années 1940 et l'après-Seconde Guerre mondiale se caractérisent par un contexte de « triomphe de l'interventionnisme » que Schumpeter ne soutenait guère. La possibilité du socialisme et la fin du capitalisme sont très prises au sérieux par les économistes de cette génération, comme Friedrich Hayek ou Ludwig von Mises.

[31] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, n. 4, p. 109

[32] Schumpeter est aussi l'annonciateur de la fin du capitalisme et de l'avènement du socialisme. Nous reviendrons plus longuement sur ce point au chapitre 6.

[33] J. A. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis* (1954), London, Routledge, 2009, p. 795

[34] *Ibid.*, p. 233

Toutefois, la théorie walrasienne n'est pas « générale » dans le sens que nous avons donné à ce mot : elle est la représentation mathématisée d'une économie à l'équilibre. Par conséquent, malgré son admiration envers l'œuvre de Walras, Schumpeter nourrit une insatisfaction intellectuelle. La représentation de l'économie de Walras est une *mécanique* qui fonctionne à la manière d'une horloge. Or, Schumpeter considère que l'économie capitaliste est un organisme en évolution et se doit d'être saisi *comme* un être vivant. La théorie de l'équilibre général n'inclut pas le principe du changement économique et s'avère impuissante à expliquer le capitalisme. L'intention intellectuelle de Schumpeter est, non pas de généraliser la théorie de l'équilibre général, mais de continuer l'œuvre de Walras. Schumpeter entend faire pour l'économie dynamique, c'est-à-dire pour le capitalisme, ce que Walras a fait pour l'économie statique : une théorie *à vocation générale.* En effet, si Marx théorise et appelle de ses vœux la fin du capitalisme, Walras théorise quant à lui une économie déjà morte parce qu'inerte et mécanique, un « archétype de stérilité[35] » selon le mot de Karl Pribram. L'économie est une nature morte chez Walras, Schumpeter veut en faire un tableau vivant.

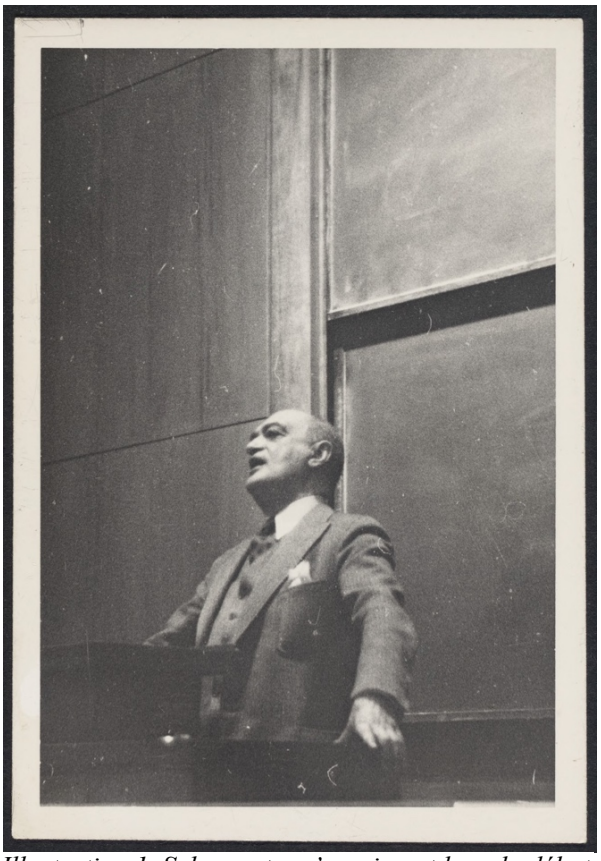


Illustration 1. Schumpeter s'exprimant lors du débat avec Paul Sweezy [Harvard University, HUGBS 276.90p (40) The Sweezy-Schumpeter Debate, ca. 1940]

La théorie générale du capitalisme ne prend sens qu'en raison de cette double opposition à Marx et à Walras. Ainsi la *théorie générale du capitalisme de Schumpeter se veut à la fois un dépassement de la théorie économique standard dans sa version équilibre général et une alternative à la théorie marxiste du capitalisme.*

Il faut cependant être clair sur un point. Schumpeter étudie les conditions de maintien en vie du capitalisme non pas en termes pratiques, mais en *termes cliniques*. Son objectif n'est pas

[35] K. PRIBRAM, *Les fondements de la pensée économique* (1983), H. P. Bernard (trad.), Paris, Economica, 1986, p. 353

de prescrire un ensemble de recommandations ayant pour but de renouveler le capitalisme par des incitations à innover, par des conseils aux politiques publiques, par des plans de relance. Pour Schumpeter, il s'agit bien plutôt d'étudier *théoriquement,* et de manière anatomique, le capitalisme afin de découvrir les mécanismes qui le maintiennent en vie *dans les faits*. Schumpeter ne dit pas : « Voilà *ce qu'il faut faire* pour qu'il se maintienne en vie », mais « Voilà *ce* qui le maintient en vie. »

Toutefois, la reconstruction de la théorie générale du capitalisme, avec cette question centrale de son maintien en vie, fait apparaître une dimension nouvelle de l'œuvre de Schumpeter. À mesure que la théorie générale se (re)construit, apparaît une problématique plus profonde qui dépasse le simple cadre de l'économie : *une problématique philosophique*. Cette problématique est celle de la *dynamique de la nouveauté.*

Une partie de notre thèse consiste à montrer l'existence de cette *problématique* de nature philosophique qui traverse l'œuvre de Schumpeter. En cela, notre démarche s'apparente à celle entreprise par Wilhelm Hennis dans *La problématique de Max Weber* : « Il faut tenter d'en déduire quelle question et quelle intention directrices peuvent fonder l'œuvre dans son ensemble[36]. » Nous disons de l'œuvre de Schumpeter ce que Hennis défend pour l'œuvre de Weber : « Il est licite de partir de l'idée "que les textes de Weber, jusque dans les écrits de circonstance, étaient des développements d'un problème fondamental qui l'a véritablement absorbé"[37]. » Pour ce qui concerne Schumpeter, ce problème fondamental est celui de la *localisation, la diffusion, les effets et l'origine de la nouveauté* que nous subsumons sous un terme suggéré par François Perroux : « *la dynamique de la nouveauté*[38]. ». En effet, la théorie économique pure de l'entrepreneur et de l'innovation, l'analyse historique et statistique du capitalisme, la sociologie des classes sociales et des impérialismes, l'analyse de la monnaie et la banque, l'analyse politique de la démocratie, les écrits épistémologiques et méthodologiques, l'histoire de la pensée économique, etc. ; la diversité de ces contributions sont les marques d'une *cohérence* dans la mesure où elles sont cimentées par une même *problématique*. Ainsi, nous proposons de voir la dynamique de la nouveauté comme *une clé de lecture* de l'œuvre de Schumpeter, clé avec laquelle nous pouvons ouvrir une nouvelle porte d'entrée qui ne passe pas directement par l'entrepreneur, l'innovation ou le crédit et dont la vertu principale est *d'assurer la cohérence d'ensemble de l'œuvre.*

---

[36] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber* (1987), Paris, PUF, 1996, p. 15
[37] *Ibid.*, p. 17
[38] F. PERROUX, *L'économie du XXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961, p. 36

Une partie importante de notre thèse consiste à mobiliser les outils de la philosophie économique[39] en vue de démontrer la présence de cette problématique philosophique. Nous adoptons une démarche similaire à celle entreprise par Daniel Diatkine dans son étude sur Adam Smith dans laquelle il cherche « à reconstituer les *questions* philosophiques originaires auxquelles la *Théorie des sentiments moraux* […] et la *[Richesse des Nations]* répondent, questions *oubliées* parce que recouvertes par les lectures successives qui en ont été faites[40]. » À l'instar de Adam Smith, Schumpeter est l'un de ces grands économistes qui ont fait l'objet d'interprétations successives, sélectives et parfois contradictoires. En ce sens, « un grand économiste est un économiste qui a une vision, c'est-à-dire qui a une conception de l'économie et à partir de cette conception de l'économie une conception du monde et de l'histoire[41] » ajoute Patrick Mardellat. Il nous faut donc reconstruire cette *question* à laquelle l'œuvre de Schumpeter répond. Pour ce faire, il est impératif de se confronter à *toute l'œuvre*. Dans les pas de Hennis, « il importe de lire Weber avec un œil neuf, "sans préjugé". Et de plus *tout* Weber[42]. » Il faut donc s'atteler à lire *tout* Schumpeter, comme l'enseigne Yuichi Shionoya : « *We must consider all of his work, cast new light on his texts, and offer revised interpretations, rather than reading him in snatches*[43]. » Non pas sélectionner une partie de son œuvre, ou un ouvrage, ou une dimension, mais la *totalité* de ses contributions comme nous y invitent également Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer[44].

Ainsi, par la lecture critique et méthodique des œuvres de Schumpeter, mais aussi par l'étude de textes plus méconnus, nous défendons l'idée que 1) il existe une *problématique philosophique transversale* dans l'œuvre de Schumpeter qui sert de fil conducteur à l'ensemble de son œuvre : *la dynamique de la nouveauté* ; et 2) que Schumpeter déploie *un cadre général explicatif de la nouveauté, c'est-à-dire un cadre capable d'expliquer l'émergence, la diffusion, les effets et les origines de la nouveauté valable pour tous les domaines de la vie sociale : art, science, technique, morale, économie, etc.* ; et 3) que Schumpeter *applique ce cadre général à l'économie et non l'inverse*.

En effet, de prime abord, le lecteur pourrait croire que Schumpeter exporte sa théorie de l'innovation et de l'entrepreneur vers les autres domaines de la vie sociale. Mais, notre thèse

---

[39] Nous reviendrons sur ce point dans la section consacrée à la méthodologie.
[40] D. DIATKINE, *Adam Smith. La découverte du capitalisme et de ses limites*, Paris, Éditions du Seuil, 2019, p. 15
[41] P. MARDELLAT, « Pourquoi lire les grands auteurs en économie ? », *Petites Pensées*, n° 1, 2016, p. 124
[42] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber*, *op. cit.*, p. 16
[43] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. xi
[44] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics*, *op. cit.*

consiste à démontrer l'inverse : la théorie de l'innovation apparaît comme une application particulière à l'économie d'un cadre explicatif beaucoup plus large. Autrement dit, il s'agit de montrer *l'antériorité de la problématique de la nouveauté sur la théorie générale du capitalisme.* Bien entendu, il ne s'agit pas d'une antériorité chronologique mais d'une *antériorité philosophique* : c'est parce qu'il a une conception générale de la nouveauté que Schumpeter l'applique au domaine de l'économie, et non l'inverse. Il confesse :

> « The theory here expounded is but a special case, adapted to the economic sphere, of a much larger theory which applies to change in all spheres of social life, science and art included[45]. »

La reconstruction de la théorie générale et la mise au jour d'une problématique transversale à l'œuvre de Schumpeter ne sont possibles qu'en vertu d'une méthodologie double dont nous proposons ici une présentation.

Méthodologie et problématique

Notre thèse s'inscrit dans une double approche méthodologique en histoire de la pensée économique et en philosophique économique. En histoire de la pensée économique d'abord dans la mesure où nous mobilisons un corpus qui appartient à l'histoire de notre discipline. Schumpeter est un *économiste du passé* et doit, à ce titre, être appréhendé en historien de la pensée. En philosophie économique ensuite, dans la mesure où les méthodes de la philosophie économique permettent ainsi de donner à voir sa problématique philosophique.

Nous éviterons dans notre thèse les deux écueils envers lesquels Mark Blaug nous avertit : « le danger d'arrogance envers les économistes du passé » et « l'adoration des ancêtres[46]. » Deux écueils donc, « celui de ne voir que leurs erreurs et leurs défauts, sans apprécier ni les limites de l'analyse dont ils sont les héritiers ni les circonstances historiques dans lesquelles ils écrivent[47] » et celui de « vanter leurs mérites avec le désir de découvrir une idée en avance sur leur époque, en devançant fréquemment leur propre intention[48]. » Ainsi, pour éviter ces deux écueils, nous aurons pour constance de poser *les limites du cadre schumpétérien* : les limites internes, d'abord, par une *lecture critique des textes* permettant de pointer les apories majeures

---

[45] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, 2017, *op. cit.*, n. 2, p. 97
[46] M. BLAUG, « La pensée économique a-t-elle progressé ? », dans *La pensée économique. Origine et développement*, 4e édition, Paris, Economica, 1986, p. 1
[47] *Id.*
[48] *Id.*

qui appellent une enquête approfondie sur le substrat philosophique de la théorie générale ; les limites externes, ensuite, en insistant sur la *nécessaire contextualisation* de sa pensée dans son époque.

En effet, les écrits de Schumpeter sont de différentes natures (théorique, historique, sociologique, etc.), écrits à des époques et des zones géographiques différentes (la Vienne du début du XXe siècle, l'Allemagne des années 1920, les États-Unis des années 1940, etc.), pour des publics différents (ses étudiants, ses pairs, le grand public, etc.), aussi considérons-nous que Schumpeter ne parle pas d'une seule voix et que, par conséquent, son propos a la particularité d'être *ambigu* : les définitions sont tantôt très larges, tantôt très restrictives ; le propos est tantôt cinglant de rhétorique, tantôt confinant à l'ennui ; les démonstrations tantôt rigoureuses, tantôt cruellement lacunaires. « Schumpeter a de quoi déconcerter tout le monde et exaspérer quelques-uns[49] » s'ingénue Jean-Claude Passeron. Ainsi, notre thèse ne passe pas seulement par une exégèse des textes schumpétériens, mais également par ce que Mark Blaug appelle la « *reconstruction*[50] » des théories. Nous chercherons à *reconstruire la théorie générale du capitalisme* car cette dernière n'est pas explicite dans l'œuvre de Schumpeter, il n'emploie d'ailleurs jamais le terme, que nous proposons. Pour ce faire, nous adoptons ce que Mark Blaug appelle la « reconstruction historique » :

> « Historical reconstructions, which involve accounting for the ideas of past thinkers in terms that these thinkers and their contemporary followers would have accepted as a correct description of what they intended to say, are very difficult to carry out[51]. »

La reconstruction historique nécessite de *mettre en perspective* les écrits de Schumpeter avec les économistes desquels il s'inspire dans la mesure où « *economic knowledge is path-dependent. What we now know about the economic system is not something we have just discovered, but it is the sum of all discoveries, insights and false starts in the past*[52]. ». « *Historical reconstructions,* ajoute Mark Blaug, *require us to travel backwards in time, to drive the intellectual vehicle of economics by looking in the rearview mirror*[53]. » Bien entendu, les influences multiples de Schumpeter ont fait l'objet d'une abondante et érudite littérature[54].

---

[49] J.-C. PASSERON, « Présentation », dans J. A. Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion, 1984, p. 12

[50] M. BLAUG, « On the Historiography of Economics », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 12, n° 1, 1990, p. 22-37 ; M. BLAUG, « No History of Ideas, Please, We're Economists », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 15, n° 1, 2001, p. 145-164

[51] M. BLAUG, « No History of Ideas », *op. cit.*, p. 151

[52] *Ibid.*, p. 156

[53] *Ibid.*, p. 151

[54] Nous détaillons ce point dans l'annexe 2 « Schumpeter, les économistes et les autres. »

Toutefois, à la manière de Mark Blaug, nous considérons que les économistes ne sont pas complètement maîtres de leur œuvre et que c'est au prix des lectures successives de continuateurs, de critiques et de commentateurs qu'une œuvre est amenée à être interprétée. Aussi, même si la matière première de notre thèse réside dans les écrits de Schumpeter, nous mobiliserons abondamment la littérature secondaire contemporaine de Schumpeter mais également postérieure à son œuvre.

Nous présentons ici une thèse d'historien de la pensée économique sur la théorie d'un économiste qui est, par ailleurs, lui-même un historien de la pensée économique et sans doute, l'un des plus importants du XXe siècle. Toutefois, comme nous le détaillerons plus amplement dans la première partie, nous ne souscrivons pas à la méthodologie schumpétérienne en matière d'histoire de la pensée économique. Schumpeter admet que l'étude de l'histoire de notre science possède des avantages pédagogiques, constitue un réservoir d'idées nouvelles, renseigne sur les « démarches de l'esprit humain[55] » et, avant tout, permet de « décrire ce que l'on peut nommer le processus de filiation des idées scientifiques – processus par lequel l'effort humain pour comprendre les phénomènes économiques produit, améliore et démantèle les structures analytiques dans une succession sans fin[56]. » La mise au jour de cette filiation des idées scientifiques exige dans la conception schumpétérienne d'arracher l'analyse économique à l'ensemble des discours portant sur l'économie. Il s'agit d'isoler ce qui relève proprement de la science de ce qui relève du normatif, de la philosophie, des croyances, etc. « L'état de toute science à un moment donné implique son histoire passée et ne peut être présentée de manière satisfaisante sans expliciter cette histoire implicite[57]. » Expliciter l'histoire implicite chez Schumpeter revient à séparer le bon grain de l'ivraie : localiser la dimension analytique d'un discours économique, se débarrasser de la philosophie pour isoler une analyse pure et exempte de toute dimension philosophique. Nous prenons dans notre thèse le pari inverse : la philosophie ne peut pas être séparée de l'analyse économique. Au contraire, la philosophie économique se situe au cœur de tout discours économique. Une part importante de notre travail de recherche consiste à relever les implicites philosophiques véhiculés dans la théorie générale du capitalisme. C'est ici le rôle joué par la philosophie économique.

La pratique de la philosophie économique[58] a la vertu de dévoiler les présupposés philosophiques présents plus ou moins explicitement dans la théorie économique. La

---

[55] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 28
[56] *Ibid.*, p. 29
[57] *Ibid.*, p. 27
[58] Nous reviendrons plus en détail au chapitre 2.

philosophie économique apparaît comme un « champ » en cours de construction, nourrit de nombreuses discussions et débats sur sa définition, son domaine et ses méthodes[59] avec pour caractéristique une diversité d'approches et de perspectives parfois en désaccords. Il ne faut donc pas se laisser leurrer par l'article défini : *la* philosophie économique n'est pas *une* mais *plurielle*[60]. Guillaume Quiquerez suggère que « les enjeux de la philosophie économique, ses méthodes, ses questionnements et ses propositions, ne sauraient forger un ensemble compact régulé au sein d'un champ disciplinaire fixe et clos. Pas de borne donc, mais une attitude ou encore un regard guidés par un intérêt, un enjeu, une question : une posture[61]. » Cette « posture » commune réside, au moins dans sa « tradition francophone[62] », dans la lecture critique des théories économiques pour interroger leur substrat philosophique[63] : « la philosophie économique soumet l'analyse économique et ses concepts à une forme d'analyse[64] » poursuivent Campagnolo et Gharbi.

Considérer que la philosophie d'un économiste est présente de part en part suppose de considérer que « la philosophie économique se loge dans la théorie économique[65] » précise Patrick Mardellat. En effet, comme le reconnaît Schumpeter lui-même, l'économie comme

---

[59] P. MARDELLAT, « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *Cahiers d'économie politique / Papers in Political Economy*, vol. 2, nº 65, 2013, p. 7-35 ; G. QUIQUEREZ, « Essais sur la définition de la philosophie économique », *Revue de philosophie économique*, vol. 16, nº 2, 2015, p. 41-72

[60] À titre d'exemple, nous pouvons citer la critique de Marlyse Pouchol adressée à la « philosophie des interfaces » pratiquée par Alain Leroux et Alain Marciano : M. POUCHOL, « Contre une philosophie économique post-hayékienne », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, vol. 2, nº 65, 2013, p. 203-226

[61] G. QUIQUEREZ, « Essais sur la définition de la philosophie économique », *op. cit.*, p. 63

[62] Dans leur « état des lieux » de la philosophie économique, Gilles Campagnolo et Jean-Sébastien Gharbi considèrent qu'il existe une spécificité francophone de la philosophie économique. Cette dernière se trouve notamment en opposition à une tradition anglo-saxonne, de par son articulation entre économie et philosophie et son recours à l'histoire de la pensée économique et à la lecture critique des textes. La tradition anglo-saxonne est issue de la philosophie des sciences à teneur analytique et s'avère être pratiquée d'abord par des philosophes. Au contraire, la tradition francophone est plutôt issue des travaux d'histoire de la pensée économique et s'avère pratiquée majoritairement par des économistes. Contrairement à la tradition anglo-saxonne, la tradition française est historiquement influencée par la philosophie dite « continentale » notamment l'idéalisme allemand et la tradition marxiste. Toutefois, il ne faut pas surestimer cette opposition philosophie analytique / philosophie continentale, qui est avant tout didactique, dans la mesure où elle tend à s'amoindrir depuis les années 1980. Voir G. CAMPAGNOLO et J.-S. GHARBI (éd.), *Philosophie économique : un état des lieux*, Paris, Éditions matériologiques, 2017, p. 34

[63] S.-C. KOLM, *Philosophie de l'économie*, Paris, Editions du Seuil, 1986 ; A. LEROUX et A. MARCIANO (éd.), *Traité de philosophie économique*, Bruxelles, De Boeck Université, 1999 ; A. BERTHOUD, *Essais de philosophie économique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2002 ; P. MARDELLAT, « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *op. cit.* ; G. CAMPAGNOLO et J.-S. GHARBI, *Philosophie économique : une introduction*, Paris, Éditions matériologiques, 2019

[64] G. CAMPAGNOLO et J.-S. GHARBI (éd.), *Philosophie économique : un état des lieux*, *op. cit.*, p. 19

[65] P. MARDELLAT, « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *op. cit.*, p. 8

science est enfantée par la philosophie[66]. Cependant, si Schumpeter entend purger la pensée économique de sa dimension philosophique pour n'en conserver que l'analyse[67], la philosophie économique prétend qu'il n'est pas possible de se séparer complètement de cette matrice constitutive :

> « La théorie économique lorsqu'elle réfléchit et définit ces notions fondamentales de l'économie que sont la justice, le choix, l'action, la valeur, etc. constitue un prolongement de la philosophie, un développement régional appelé philosophie économique, de notions qui prennent racine et sont constitutives de la philosophie[68]. »

La difficulté réside précisément dans le caractère *souterrain* de la philosophie présente dans les théories économiques. En effet, la philosophie économique se dévoile à l'aide d'une *enquête* qui permet, par l'analyse critique et réflexive des textes, d'accéder au noyau philosophique des théories économiques. Nous prenons le pari qu'il existe au centre de la théorie économique schumpétérienne une philosophie économique que Schumpeter n'explicite nullement. Le travail de la philosophie économique consiste à retrouver une dimension philosophique *sous* un discours économique qui se veut analytique et scientifique et qui nie tout lien avec la philosophie. Ainsi, comme Patrick Mardellat l'exprime très justement, « l'histoire de la pensée économique n'est donc pas celle de l'évacuation des résidus de philosophie économique ou d'une autonomisation croissante par rapport à la philosophie économique, c'est plutôt celle de son refoulement[69]. » La tâche que se donne la philosophie économique s'éclaircit : il s'agit de mettre au jour *la présence philosophique dans la théorie économique.* Ainsi, la philosophie économique porte *une entreprise de clarification et d'explicitation des contenus philosophiques* implicites au sein des théories économiques. Mario da Graça-Moura constate que le « caractère protéen[70] » de l'œuvre de Schumpeter conduit à des « exégèses irréconciliables[71] » et à une « *tendency for Schumpeterian exegesis to reproduce the paradoxical qualities of its object*[72]. » Ainsi, notre approche en histoire de la pensée et en philosophie économique n'entend pas contribuer à ce « *Schumpeterian kaleidoscope*[73] », mais bien à clarifier la théorie

---

[66] J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique des origines jusqu'au début du XXe siècle* (1914), G.-H. Bousquet (trad.), Paris, Dalloz, 1962, p. 19
[67] Nous reviendrons longuement sur les postures méthodologiques de Schumpeter au cours du chapitre 1.
[68] P. MARDELLAT, « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *op. cit.*, p. 8
[69] *Id.*
[70] M. da GRAÇA MOURA, *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis. Diagnosing the Theory of Creative Destruction*, PhD, Cambridge, University of Cambridge, 1997, p. 14
[71] *Ibid.*, p. 6
[72] *Ibid.*, p. 14
[73] *Ibid.*, p. 15

schumpétérienne du capitalisme par une approche critique systématique des textes et par la mise au jour de la problématique souterraine et des substrats philosophiques. La problématique permet ainsi de donner une *direction* à l'œuvre de Schumpeter sans surestimer sa cohérence ni conclure à son incohérence.

Nous entendons ainsi interroger le substrat philosophique de la théorie schumpétérienne du capitalisme. Nous avançons l'idée que la théorie générale du capitalisme est infusée de substrats nietzschéens d'une part et de substrats darwiniens d'autre part. Ces deux substrats coexistent dans la théorie générale.

Une *philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne* qui permet de rendre compte de l'apparition de la nouveauté et du processus de création. Les porteurs de la nouveauté sont, dans la conception schumpétérienne, des individualités hors du commun caractérisées par une série d'aptitudes spéciales, dont les motivations échappent au commun des mortels et qui imposent par la force la nouveauté. La conception schumpétérienne est ainsi infusée d'une certaine lecture de Nietzsche caractéristique de la Vienne fin-de-siècle qui insiste sur la conception agonistique de la nouveauté qui emprunte à la volonté de puissance doublé d'un vocabulaire de l'instinctif et du pulsionnel (instinct de conquête, instinct de domination).

Une philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne qui rend compte de la concurrence subie par les agents statiques, de l'impératif d'adaptation aux nouvelles conditions imposées par l'entrepreneur et son innovation auxquelles ils sont soumis ; en un mot, de rendre compte des effets de la destruction créatrice. Ainsi, si le substrat nietzschéen permet d'expliciter l'émergence de la nouveauté et son porteur, le substrat darwinien permet de rendre compte des *effets de la nouveauté* : la conception de l'évolution, la conception de la concurrence ainsi que la problématique des aptitudes sont toutes infusées de substrats darwiniens caractéristiques d'une certaine interprétation de la théorie de l'évolution.

Une fois la théorie générale reconstruite, il apparaît un certain nombre d'apories dont la plus importante concerne l'origine des innovations et, de manière générale, *l'origine de la nouveauté*. Notre thèse vise à démontrer *l'incapacité de la théorie générale à produire une explication théorique économique satisfaisante de l'apparition des entrepreneurs et des innovations.* Cette aporie majeure constitue un ensemble de *non-dits* et *d'interstices* par lesquels la *Weltanschauung* de Schumpeter se donne à voir. Ainsi, la théorie générale du capitalisme bute sur un ensemble d'apories et de tensions : l'aporie majeure est l'incapacité à fournir une explication *économique* de l'apparition des entrepreneurs et des innovations ; la tension, en revanche, apparaît dans la coexistence de substrats *philosophiques* nietzschéen et darwinien.

En effet, la philosophie de Nietzsche et la conception darwinienne de l'évolution apparaissent comme relativement peu conciliables[74]. Cette tension s'explique en partie par le fait que la philosophie économique de Schumpeter est implicite. D'une certaine manière, Schumpeter ne parvient pas à se passer de la philosophie pour expliquer l'émergence de la nouveauté. Mieux, c'est au prix d'une aporie de la science économique et d'une tension au sein de sa philosophie économique que réside la *problématique de la nouveauté.* L'originalité de notre thèse consiste à pointer du doigt un point aveugle de la science économique, une limite qui empêche le discours économique d'être clos sur lui-même, une sorte de big-bang de la science économique dans lequel les premières secondes demeurent inexpliquées. La philosophie économique permet dès lors de faire parler la théorie économique : la théorie schumpétérienne du capitalisme s'éclaire par son noyau philosophique lequel, par ses tensions, renseigne une théorie explicative de la nouveauté beaucoup plus large. L'apparition du nouveau ne s'explique pas à l'aide de la science économique, il faut aller voir ailleurs. Cet ailleurs, c'est le substrat philosophique véhiculé dans la théorie économique même. Le substrat nietzschéen et darwinien de la théorie générale révèle la *Weltanschauung* de Schumpeter et répond à la problématique de la nouveauté.

La problématique de notre thèse s'articule autour de plusieurs questions : *En quoi Schumpeter produit-il une théorie générale du capitalisme, c'est-à-dire une théorie économique capable de saisir le capitalisme comme un phénomène total ? Comment cette théorie générale répond-elle à une problématique plus large : la dynamique de la nouveauté ? Dans quelle mesure les apories de la théorie générale donnent à voir un double substrat philosophique de nature nietzschéenne et darwinienne dont la tension fournit un cadre explicatif général de toute nouveauté ?*

Pour entreprendre la résolution de notre problématique, notre enquête porte sur l'ensemble de l'œuvre schumpétérienne, il est donc impératif de faire ici un point sur le corpus étudié. Schumpeter *fait œuvre* : pas de rupture fondamentale, pas une pensée à système, mais une *pensée en évolution.* La théorie générale du capitalisme ne peut être reconstruite que dans la mesure où nous saisissons cette pensée en mouvement et qui est, beaucoup de commentateurs

[74] Nietzsche ne partage par les conclusions de Darwin sur la lutte pour la vie et la sélection naturelle, il est même très dur avec Darwin, voir F. NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles* (1888), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001, § 14, p. 998 ; À ce sujet, voir B. STIEGLER, *Nietzsche et la biologie*, Paris, PUF, 2001

l'oublient, *inachevée*. Il s'agit bien d'un projet théorique en construction, une maison dont les fondations, les murs porteurs et la toiture sont là, mais où les finitions manquent. « *The house is certainly not a finished and furnished one*[75] » avertit Schumpeter.

Nous souhaitons ici présenter une introduction générale à l'œuvre de Schumpeter qui servira de préalable. Nous distinguons plusieurs groupes d'écrits à l'aide d'une métaphore astronomique : soleil, planètes, satellites, comètes et constellations.

Les deux ouvrages autour desquels le reste de l'œuvre de Schumpeter gravite comme autour d'un *soleil* sont constitués par ses deux premières publications : *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie* (1908) et *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* (1911). Ces deux ouvrages constituent le cœur de tout l'édifice schumpétérien, les principales idées y sont développées et Schumpeter y définit un programme de recherche. L'angle d'approche ici est celui de la théorie économique pure[76]. Schumpeter y présente les branches statiques et dynamiques, la théorie de l'entrepreneur et de l'innovation, le dépassement du cadre walrasien et la première définition du capitalisme.

Une fois le modèle théorique fondamental posé, un deuxième groupe de travaux gravite autour comme autant de *planètes*. Les éléments théoriques y sont repris de manière resserrée et Schumpeter inclut une dimension historique et statistique. De même, le *caractère historique et institutionnel* du capitalisme est beaucoup plus assumé et étoffé dans ce deuxième moment. De plus, la théorie des cycles, évoquée dans la première partie, est largement développée ici. Parmi les publications les plus marquantes de ce groupe se trouvent les *Business Cycles* (1939). À cela, il faut ajouter *Das Wesen des Geldes*[77], une analyse complexe de la monnaie comme une institution qui mobilise la théorie économique et la sociologie. Nous pouvons citer des articles importants sur lesquels nous reviendrons tels que « *The Instability of Capitalism* » (1928), « Contribution à une sociologie des impérialismes (1919), « Les classes sociales dans un groupe ethnique homogène » (1927).

Autour du soleil et des planètes gravitent les *satellites*. Ces derniers consistent en l'intégration de la dimension culturelle et civilisationnelle à l'analyse du capitalisme. Caractéristique des écrits de la décennie 1940 au premier rang desquels *Capitalisme, socialisme*

---

[75] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, 2017, *op. cit.*, p. v

[76] Par science pure, Schumpeter entend « *arsenals of concepts and propositions that do not apply directly to the problems with which practice struggles in their corresponding fields* » in J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 48

[77] Rédigé dans les années 1920 et publié de manière posthume en 1970 et traduit en français en 2005. Voir J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie* (1970), C. Jaeger et O. Lakomski-Laguerre (trad.), Paris, L'Harmattan, 2005 ; J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. II. Théorie appliquée* (1970), C. Jaeger et O. Lakomski-Laguerre (trad.), Paris, L'Harmattan, 2005

et démocratie (1942) ; mais encore les articles « *Capitalism* » (1946) et « *Capitalism in the Post-War World* » (1943). Les écrits constitutifs de ce groupe se caractérisent par le fait que *le caractère total du capitalisme* y est ouvertement et explicitement rapporté.

Il faut ajouter un quatrième groupe de travaux qui agissent comme des *comètes,* car ils traversent la galaxie schumpétérienne de part en part. Les travaux de ce groupe abordent la problématique de la nouveauté en général. Ces références ont la particularité ne pas être localisées sur le plan chronologique à une période particulière, mais sont clairsemées tout au long de l'œuvre. Il s'agit de textes peu étudiés par les économistes et relativement méconnus, mais dont l'importance est capitale pour déceler la problématique de l'œuvre : le septième chapitre de la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, un texte non destiné à la publication, « *Entwicklung* » (1932) ; l'article « *The Creative Response in Economic History* » (1947) ou encore une série de conférences que Schumpeter devait donner au lendemain de sa mort en 1950 : « *American Institutions and Economic Progress.* »

Un cinquième et dernier groupe de travaux requiert particulièrement notre attention d'historien de la pensée et de philosophe économiste : il s'agit des écrits concernant la méthodologie, l'épistémologie et l'histoire de la science économique. Si nous filons la métaphore, ces travaux constituent une *constellation* dans la mesure où ils clairsèment la toile de fond de l'œuvre schumpétérienne : les nombreux écrits de Schumpeter sur les questions de méthodologie et d'épistémologie des sciences : « *How does one study social sciences ?* » (1910), « *The Common Sense of Econometrics* » (1933), « *The Meaning of Rationality in the Social Sciences* » (1940) ou encore « *Science and Ideology* » (1949) ; les écrits d'histoire de la pensée : *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte* (1914), écrit à la demande de Max Weber qu'il étend et étoffe pour en faire la monumentale *Histoire de l'analyse économique* (1954). Il est impératif de clarifier les *usages* et le *statut* à accorder à ces écrits dans notre travail de reconstruction de la théorie générale et de la mise au jour des substrats philosophiques. Ces travaux sont denses, érudits, fouillés, ils constituent une source importante et éclairent le *rapport que Schumpeter entretient avec sa propre discipline,* chose rare parmi les économistes. Ceci donne un avantage certain dans la mesure où nous pouvons interroger les filiations des concepts de Schumpeter, mais aussi connaître la conception schumpétérienne des idées et des courants au-delà du champ de l'économie. Néanmoins, il faut prendre cet avantage avec beaucoup de précautions. En effet, Schumpeter ne se reconnaît aucun maître et a une tendance fâcheuse à dissimiler ses influences, voire à faire passer pour inédite l'idée d'un autre. De

nombreux travaux[78] dont ceux de Erich Streissler[79] nous invitent à prendre du recul sur les leçons de Schumpeter quant à la reconnaissance de ses influences. À titre d'exemple, la « création destructrice » est un concept inventé par Werner Sombart, ce que Schumpeter ne mentionne nullement. Autre exemple : sa figure de l'entrepreneur est sous l'influence directe et importante de la théorie de l'entrepreneur de Friedrich Wieser, contribution que Schumpeter ne mentionne que rapidement dans *Théorie de l'évolution économique* et qu'il ne développe pas dans l'*Histoire de l'analyse économique.* Tout ceci exige un usage critique des écrits de Schumpeter en histoire de la pensée économique.

Schumpeter écrit en allemand puis en anglais. La majeure partie de son œuvre est disponible dans des traductions françaises très inégales et dans des traductions anglaises. À partir de 1932, Schumpeter utilise exclusivement l'anglais. Nous avons travaillé au plus près des textes originaux en confrontant les éditions successives, ainsi que de manière comparative sur les différentes traductions françaises et anglaises. Par exemple, *Das Wesen* n'a pas connu d'éditions ultérieures et a été traduit en anglais pour la première fois en 2010[80] et n'a toujours pas de traduction française : il est donc impératif de comparer l'unique traduction avec le texte original. Pour *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* la traduction française date de 1935 et se fonde sur la deuxième édition de 1926, largement réécrite par Schumpeter. Cette traduction ne répond plus aux exigences académiques de traduction, d'annotation et de commentaires critiques et surtout ne prend pas en compte les différences majeures entre les deux premières éditions. Les traductions françaises de *Capitalism, Socialism and Democracy* et des *Epochen* sont truffées d'approximations et de coquilles, voire incomplètes[81] ! Il nous est donc apparu nécessaire de toujours revenir aux textes originaux pour interroger les concepts et les techniques de Schumpeter. Nous reviendrons plus en détail au cours de la thèse sur les traductions et les éditions des divers ouvrages et articles de Schumpeter.

---

[78] M. BLAUG, « Entrepreneurship Before and After Schumpeter », dans *Economic History and the History of Economics*, Brighton, Wheatsheatf Books, 1989, p. 219-230 ; P. G. MICHAELIDES *et al.*, « Heterodox influences on Schumpeter », *International Journal of Social Economics*, vol. 37, nº 3, 2010, p. 197-213 ; G. CAMPAGNOLO et C. VIVEL, « The foundations of the theory of entrepreneurship in austrian economics – Menger and Böhm-Bawerk on the entrepreneur », *Revue de philosophie économique*, vol. 15, nº 1, Vrin, 2014, p. 49-97

[79] E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », dans Y. Shionoya et M. Perlman (éd.), *Schumpeter in the History of Ideas*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994, p. 13-38

[80] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory* (1908), B. A. McDaniel (trad.), New Brunswick ; London, Transaction Publishers, 2010

[81] La cinquième partie de *Capitalism, Socialism and Democracy* est toujours inédite en français.

La littérature secondaire sur un auteur d'une telle envergure est considérable et s'avère une source inépuisable[82], Schumpeter ayant fait l'objet de nombreux commentaires et de nombreuses lectures successives parfois contradictoires qui ne facilitent nullement l'appréhension de son œuvre. Nous nous contenterons ici de faire l'état de l'art sur la question de la « théorie générale » chez Schumpeter afin de positionner ce travail de thèse.

L'idée d'une « théorie générale » chez Schumpeter n'est pas neuve, mais l'originalité de notre thèse est d'entreprendre un travail systématique et critique de reconstruction de cette dernière. L'idée est surtout présente parmi les *lectures institutionnalistes* de l'œuvre de Schumpeter. Selon Richard Arena et Dangel-Hagnauer, Schumpeter déploie une « théorie générale du développement économique. » Dans un ouvrage collectif de première importance intitulé *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics* (2002), les deux auteurs avancent l'idée que « *Schumpeter attempted to build a general theory of the relations between institutional change and economic development*[83]. » Plus loin, ils précisent que « *put briefly, what Schumpeter provides is a general theory of economic development that is built in essential ways on ingredients taken or borrowed from the theory of social, institutional and organisational change*[84]. » Dans le même état d'esprit, Pierre Dockès suggère dans le *Capitalisme et ses rythmes* (2017-2019) que la plupart des contributions de Schumpeter doivent être replacées dans « une théorie générale du développement ou de l'évolution[85]. » L'idée est déjà esquissée par François Perroux à plusieurs reprises, en 1935 puis dans un texte de 1965 dans lequel il analyse la théorie schumpétérienne sous le prisme d'une « dynamique totale[86] » mais en néglige la dimension culturelle.

Représenté en France par des économistes comme Richard Arena, Cécile Dangel-Hagnauer et Odile Lakomski-Laguerre et à l'étranger par Yuichi Shionoya ou Alexander Ebner, la lecture « institutionnaliste » de Schumpeter est caractérisée par la volonté de ne pas le réduire à un ou deux concepts mais de le considérer *dans l'ensemble de ses contributions*. Autrement dit, l'institutionnalisme a le mérite de ne pas *cloisonner* ou *réduire* les contributions de Schumpeter aux simples vocables entrepreneur-innovation. À la manière de Shionoya, Arena et Dangel-Hagnauer nous invitent à « *take account of* all *his writings, including those less*

---

[82] Pour un aperçu plus détaillé de ces courants d'interprétation, voir annexe 2.

[83] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics*, *op. cit.*, p. xii

[84] *Ibid.*, p. 15

[85] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective. 1. Sous le regard des géants* (2017), Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 422

[86] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », dans *La pensée économique de Joseph Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Genève, Dalloz, 1965, p. 191-251

familiar to the majority of economists[87]. » L'importance de l'innovation et de l'entrepreneur dans l'analyse schumpétérienne du capitalisme ne doit pas nous mener à sous-estimer la dimension institutionnelle de son œuvre, la très grande variété des disciplines mobilisées et les objets variés abordés. La lecture institutionnaliste permet, dans notre thèse, de démontrer la très grande cohérence de l'œuvre de Schumpeter sans évacuer l'étendue de ses thématiques.

La lecture institutionnaliste se positionne *contre les interprétations réductionnistes*[88] qui entendent découper Schumpeter en morceaux pour n'en retenir qu'une idée simple et dont la tendance est à sous-estimer ses contributions à la science économique. Ainsi, les interprétations de Shionoya et de Arena se situent en réaction à des courants qui prirent les épithètes de « néo-schumpétériens », de « post-schumpétériens » : les courants évolutionnistes, les modèles de la croissance endogène, les paradigmes techno-économiques. Ces derniers n'entreprennent nullement une lecture critique et détaillée des écrits de Schumpeter. Il s'agit plutôt de piocher un concept ou une portion de sa pensée, tantôt l'innovation, tantôt la destruction créatrice, tantôt la théorie des cycles, pour alimenter leur propre cadre théorique.

Toutefois, les économistes institutionnalistes ne sont pas les seuls à proposer une lecture de Schumpeter en termes de « théorie générale. » Esben Andersen, dans son analyse *évolutionniste* de l'œuvre de Schumpeter, intitulée *Schumpeter's Evolutionary Economics: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Engine of Capitalism* (2009), va jusqu'à considérer que le projet théorique schumpétérien s'apparente à une « théorie générale de l'évolution sociale » : « Schumpeter was not only a troublemaker. He saw his theory as a synthesis between neoclassical economics and the historical school as well as the starting point for a general theory of social evolution[89]. » Toutefois, Andersen a tendance à ne lire Schumpeter qu'en tant que *synthétiste* entre la tradition néoclassique et la tradition de l'École historique allemande et finit par proposer une acceptation large de la notion d'évolution. En effet, l'objet de Schumpeter n'est pas l'évolution *des sociétés ou de toute société,* mais d'un système économique en particulier et historiquement situé, à savoir le capitalisme. Andersen reconnaît toutefois le caractère *général et global* de l'approche de Schumpeter.

De la même manière, Gunther Tichy reconnaît quant à lui que l'un des mérites de Schumpeter est d'avoir tenté de donner « *an all-inclusive explanation of the economic*

---

[87] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics, op. cit.*, p. xii

[88] Nous détaillons ces lectures réductionnistes en annexe 2.

[89] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Engine of Capitalism*, London, Anthem Press, 2009, p. 34

development of capitalism[90] » en y intégrant par ailleurs une théorie des cycles complexe. Toutefois, Tichy considère que cette tentative est un échec notamment vis-à-vis de l'intégration des cycles à laquelle nous proposons une interprétation en termes civilisationnels dans le dernier chapitre de cette partie. La formule la plus heureuse et de laquelle notre proposition se rapproche davantage est proposée par Thomas McCraw selon qui Schumpeter propose « *a full understanding of capitalism as an economic, social, political and even psychological system*[91]. »

Ainsi, notre interprétation accorde une place de première importance aux institutions dans l'analyse schumpétérienne du capitalisme. Toutefois, si par institutionnalisme, nous entendons le fait que les institutions telles que les droits de propriétés, les brevets, les incitations, la R&D, sont les moteurs de la croissance et du développement capitaliste, nous ne saurions qualifier notre interprétation de strict « institutionnalisme. » En effet, en son cœur, le capitalisme de Schumpeter est une méthode du changement économique dont l'innovation est l'impulsion fondamentale. Les institutions ne constituent nullement le moteur de la dynamique capitaliste mais son *cadre*. En revanche, si par institutionnalisme, nous signifions que la prise en compte des institutions est *une condition sine qua non* pour comprendre l'œuvre et les apports théoriques de Schumpeter, alors notre approche est résolument institutionnaliste.

Schumpeter, notre contemporain[92]

L'intérêt à reconstruire la théorie générale du capitalisme de Schumpeter est à mettre en perspective avec l'état de notre discipline au tournant du XXe et du XXIe siècle. La crise de 2008 et la Grande Récession qui s'ensuivit, ainsi que l'urgence de la question écologique ont remis au centre des débats la question de la viabilité du capitalisme. Ces crises économique et écologique se sont traduites par une crise au sein de la science économique, y compris au sein du paradigme dominant[93]. Il est possible de constater une remise en cause de l'économie

[90] G. TICHY, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », dans C. Seidl (éd.), *Lectures on Schumpeterian Economics: Schumpeter Centenary Memorial Lectures Graz 1983*, Berlin, Springer, 1984, p. 82
[91] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 150
[92] Pour reprendre la formule avec laquelle Raymond Aron qualifie Max Weber, in R. ARON, *Les étapes de la pensée sociologique* (1967), Paris, Gallimard, 1996, p. 564
[93] B. GUERRIEN, « Une brève histoire de la macroéconomie et les leçons que l'on peut en tirer », 2015, p. 2

standard *mainstream*[94] laquelle a été dans une large mesure incapable de prévoir la crise[95] et apporte peu de solutions à la question écologique[96]. À cela s'ajoute, une incapacité de l'économie standard à fournir une théorie *à teneur globale* capable de comprendre les activités économiques comme un tout cohérent. Pierre Dockès considère que cette incapacité est constitutive de l'approche standard de l'économie qui « décomposant la réalité à l'infini […] rend toute recomposition, toute reconstruction, donc toute compréhension, impossible. On est en présence d'une "balkanisation accentuée des savoirs"[97], "d'un pot-pourri de théories partielles"[98] : il n'est plus possible d'obtenir une vue synthétique et donc de tirer des conclusions opératoires[99]. »

Toutefois, ce constat concerne également les courants « hétérodoxes. » Jean Cartelier constate ainsi « une tendance forte se manifestant aussi bien dans le monde académique que dans le grand public, à savoir *le déclin de la théorie économique* au profit des travaux empiriques et de l'expertise[100]. » Tendance confirmée par Bernard Guerrien, qui constate également que « depuis une trentaine d'années, un net recul de la théorie dans les publications les plus cotées, au profit d'approches plus "empiriques" ou "expérimentales"[101] » concluant que « la tendance est plutôt à l'étude de questions particulières[102] » qu'à des théories *générales.* Ainsi, Richard Arena présente deux grandes périodes dans la discipline économique d'après-guerre : la période 1950-1980, caractérisée par un certain primat théorique, et « la période 1980-2019 […] marquée par une fragmentation et un recul des théories jusque-là dominantes et par

---

[94] Nous reprenons ici la définition proposée par Pierre Dockès, dans le Capitalisme et ses rythmes (2017), selon qui l'analyse mainstream présente cinq caractéristiques : 1) « elle se veut d'essence mathématique » ; 2) « elle est hautement spécialisée » ; 3) « Elle est apologétique justifiant l'économie de marché et les libres activités des capitalistes » ; 4) « elle se développe par une course à la légitimité scientifique et aux promotions académiques biaisées par le pouvoir de ses tenants dans les instances de recrutement et d'avancement des universités et des institutions de recherche, dans les comités de lecture des revues » ; et, 5) « elle se pense comme une science dure, et dès lors, anhistorique » in P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1*, *op. cit.*, p. 9-12

[95] B. GUERRIEN, « Une brève histoire de la macroéconomie », *op. cit.*

[96] P. MARDELLAT, « L'écologie, point aveugle de l'économie politique », *Auteur de vue, Hermann Éditions*, 13 septembre 2019

[97] R. GUESNERIE, « Quelle est la responsabilité des économistes dans la crise actuelle ? », *La Lettre PSE*, nº 3, 2010

[98] A. CARTAPANIS, « La crise financière et les politiques macroprudentielles: Inflexion réglementaire ou nouveau paradigme ? », *Revue économique*, vol. 62, nº 3, 2011, p. 349

[99] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1*, *op. cit.*, p. 10

[100] J. CARTELIER, « La théorie économique : un monument en péril ? », *Cahiers d'économie politique*, vol. 1, nº 77, 2020, p. 58

[101] B. GUERRIEN, « Une brève histoire de la macroéconomie », *op. cit.*, p. 26

[102] *Id.*

l'émergence de plusieurs approches de substitution qui semblent modifier fortement la manière de caractériser les enjeux analytiques et méthodologiques en économie[103]. »

Pour illustrer cette tendance à la fragmentation et aux grands travaux empiriques et historiques, nous pouvons mobiliser deux grandes figures de la science économique contemporaine. Esther Duflo, récipiendaire du prix Nobel en 2019, compare ainsi l'économiste à un plombier[104], ayant un « *role in the design of policies and regulation*[105] » : « *Designers therefore cannot work only with the simple conceptual models used for theoretical insights into the general working of markets. Instead, market design calls for an engineering approach*[106]. » Comme le souligne Richard Arena, « ce choix contraste évidemment avec celui qui prévalait dans les décennies 1950-1980 et qui n'accordait pas à cette composante un rôle aussi central[107]. » Autre exemple, Thomas Piketty, sans doute l'un des économistes les plus lus de ces dernières années, considère que « la discipline économique n'est toujours pas sortie de sa passion infantile pour […] les spéculations purement théoriques, et souvent très idéologiques, au détriment de la recherche historique et du rapprochement avec les autres sciences sociales[108]. » Partisans d'une conception empirique et historique de l'économie, Piketty dévalorise ainsi le travail théorique.

Peu de théorie donc et surtout peu de théorie globale permettant de saisir rationnellement les activités économiques comme un tout cohérent, comme un *cosmos*. Mais bien plutôt, un éparpillement des recherches sur des sujets restreints et particuliers qui concourent à donner de l'économie l'image d'un *chaos.* Le projet schumpétérien d'une *théorie générale* apparaît donc comme un antidote à ce double constat sur la discipline économique : l'incapacité à produire des théories à vocation générale et la fragmentation en de multiples objets et approches historiques et empiriques. Par-là, *la théorie générale répond à l'insatisfaction générée par le modèle standard et à l'éparpillement consécutif des approches hétérodoxes*.

Schumpeter lui-même ressentait envers la théorie de l'équilibre général une insatisfaction à rendre compte de la dynamique du capitalisme. Schumpeter propose une *théorie générale hétérodoxe*[109] qui ne tombe pas dans la fragmentation mais assume le double caractère

---

[103] R. ARENA, « La théorie économique est-elle encore utile ? », *op. cit.*, p. 98
[104] E. DUFLO, « The Economist as Plumber », *The American Economic Review*, vol. 107, nº 5, American Economic Association, 2017, p. 1-26
[105] *Ibid.*, p. 3
[106] *Id.*
[107] R. ARENA, « La théorie économique est-elle encore utile ? », *op. cit.*, p. 113
[108] T. PIKETTY, *Le capital au XXIe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 63
[109] G. DELEPLACE et P. MAURISSON (éd.), *L'Hétérodoxie dans la pensée économique : K. Marx, J.M. Keynes, J.A. Schumpeter*, Paris, Anthropos, 1985

théorique et *général*. Toutefois l'intention théorique et économique marquée de l'approche schumpétérienne a la vertu de ne pas disqualifier le recours à l'histoire, à la sociologie, à la statistique, etc., ce qui est un trait caractéristique des approches hétérodoxes[110]. Tout comme chez Keynes, le terme « théorie générale », outre l'intention de comprendre l'économie comme un tout, est à comprendre comme *une alternative à la théorie standard*[111].

Notre travail de thèse est donc motivé en partie par cette insatisfaction envers la science économique, orthodoxe et hétérodoxe, à produire des vues synthétiques larges sur les activités économiques permettant de saisir les phénomènes économiques capitalistes comme un tout complexe mais néanmoins cohérent. Le recours à Schumpeter permet ainsi de questionner la possibilité d'une *théorie* capable d'embrasser le capitalisme comme un phénomène total et, par conséquent, participe plus largement à questionner le rapport que nous entretenons, en tant qu'économistes, avec nos objets d'analyse et la manière dont nous pratiquons notre science. La démarche de philosophe économiste consiste à mobiliser et interroger les théories du passé pour répondre aux insatisfactions générées par la science économique *de notre temps* mais aussi aux problématiques *de notre temps.*

Il est d'autant plus pertinent de questionner la théorie générale du capitalisme chez Schumpeter que nous constatons un retour, dans les années 2010, de la notion de capitalisme. En 1991, alors que l'Union soviétique s'effondre, Michel Albert affirme que « pour la première fois dans l'Histoire, le capitalisme a vraiment gagné. Sur toute la ligne. C'est une question réglée[112]. » Trente ans, une Grande récession et une pandémie plus tard, la question semble loin d'être réglée. Au contraire, la crise de 2008 et la prise de conscience de la crise écologique dans les premières décennies du XXIe siècle ont contribué à remettre la notion de capitalisme au cœur des débats scientifiques. Robert Boyer souligne ainsi le « retour du concept de capitalisme[113] » dans les sciences sociales. Toutefois, force est de constater le polymorphisme de cette notion qui, au-delà de ces usages scientifiques, est agité comme un épouvantail par ses pourfendeurs, comme une panacée par ses zélateurs.

---

[110] Les approches hétérodoxes partagent ainsi plusieurs traits : 1) une méthode qui inclut les institutions et les conventions ; 2) une définition des rapports sociaux qui prend en compte les hiérarchies économiques et sociales; 3) le rejet du marché comme principe général d'équilibre ; 4) une insistance sur le rôle de la monnaie ; 5) la prise en compte de la dynamique du capitalisme et 6) une perspective macroéconomique. Voir *Id.*

[111] « *The postulates of the classical theory are applicable to a special case only and not to the general case* », in J. M. KEYNES, *The General Theory*, *op. cit.*, p. 3

[112] M. ALBERT, *Capitalisme contre capitalisme* (1991), Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 7

[113] R. BOYER, *Économie politique des capitalismes. Théorie de la régulation et des crises*, Paris, La Découverte, 2015, p. 6

Pierre François et Claire Lemercier notent que « la force de la notion de capitalisme, revenue au premier plan tant dans les discours politique qu'en science sociales depuis les années 2010, est sans doute d'autant plus grande que son contenu reste flou ou discuté[114]. » En effet, ce regain d'intérêt ne s'accompagne pas toujours d'un regain de rigueur et de précision. À titre d'exemple, la récente « nouvelle histoire du capitalisme[115]. » Cette dernière se veut une histoire critique et éclectique du capitalisme entendu comme un ensemble de rapports sociaux et culturels. Mais, le flou persévère autour de la notion même de capitalisme nourri par un refus délibéré des « nouveaux historiens du capitalisme » de proposer une définition rigoureuse et limitée, entretenant ainsi une « (non-)conceptualisation de la catégorie même de capitalisme[116]. » Ainsi, Louis Hyman considère que « *simply defining capitalism is a bad idea. It is too deductive*[117] » et Mary O'Sullivan de confirmer : « *the immediate challenge is not to define [capitalism]*[118]. » Ce faisant, ce courant récent entretient la polémique avec les historiens de l'économie mais aussi avec les historiens de la pensée économique par leur refus de dialoguer avec les penseurs du passé à l'instar de Karl Marx, de Max Weber, de Werner Sombart et bien entendu de Schumpeter[119]. Ce dernier nous éclaire par sa détermination à *définir* et à *saisir théoriquement* le capitalisme. Notre rôle d'historien de la pensée est précisément d'avoir recours aux auteurs du passé pour éclairer les obstacles auxquels la science économique de notre temps est confrontée. Le retour de la notion de capitalisme appelle ainsi un recours aux théoriciens du capitalisme, au premier rang desquels, Schumpeter.

Au-delà de la démarche théorique et de son objet, Schumpeter est notre contemporain par le double thème présent dans son œuvre : l'inquiétude de la fin et le renouvellement du capitalisme par l'innovation. Ce double thème fait écho à un double régime discursif qui, sans être complètement inédit, s'est intensifié au cours de la décennie 2010 : d'une part, l'omniprésence de l'impératif d'innovation et de l'entrepreneuriat et d'autre part, les discours eschatologiques sur la fin du capitalisme.

---

[114] P. FRANÇOIS et C. LEMERCIER, *Sociologie historique du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2021, p. 7
[115] N. BARREYRE et A. BLIN, « À la redécouverte du capitalisme américain », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, nº 54, 2017, p. 135-148
[116] *Ibid.*, p. 9
[117] S. BECKERT *et al.*, « Interchange: The History of Capitalism », *The Journal of American History*, vol. 101, nº 2, 2014, p. 517
[118] M. O'SULLIVAN, « The Intelligent Woman's Guide to Capitalism », *Enterprise & Society*, vol. 19, nº 4, 2018, p. 759
[119] Posture dénoncée par S. R. NELSON, « Who Put Their Capitalism in My Slavery? », *Journal of the Civil War Era*, vol. 5, nº 2, 2015, p. 308

En effet, il convient de constater l'omniprésence des termes comme « innovation » et « entrepreneur » à la fois dans la sphère politique[120] dans la phraséologie du patronat[121] au point de devenir un lieu commun de la « vulgate managériale[122] » pour reprendre une expression de Pierre Dardot et Christian Laval[123]. Thierry Ménissier considère l'innovation comme un *paradigme,* à savoir « un cadre de référence pour l'action et la pensée humaine[124]. » En outre, il faut constater la construction d'une « mythologie individualiste de l'entrepreneur[125] » et de son objet, l'innovation, véritable « "mythe" dans nos sociétés, une idée force[126]. » Ce mythe véhicule l'image d'une innovation synonyme d'enrichissement et de croissance[127], voire substitut à la notion de progrès[128]. Cet « impératif d'innovation[129] » et l'exceptionnalité supposée de la figure de l'entrepreneur s'accompagne par une forme de banalisation et Norbert Alter va jusqu'à parler d' « innovation ordinaire » tant le principe d'innovation est trivial dans les discours mais aussi dans les pratiques managériales[130].

Au-delà des discours et des représentations, la constante des innovations est bien réelle : le vaccin dit « à ARN messager » contre le Covid-19, les espérances suscitées par la conquête

---

[120] Emmanuel Macron ne « twittait-il » pas en Septembre 2018 : « "Entrepreneur" est un mot que les anglo-saxons ont "volé" à la francophonie : la France est un pays d'entrepreneuriat. »

[121] Le MEDEF se donne par exemple pour « mission de favoriser la liberté d'entreprendre et de valoriser l'entrepreneuriat », https://www.medef.com/fr/qui-sommes-nous/vue-d-ensemble. Voir également F. DANNEQUIN, « Entrepreneur et Accumulation chez Schumpeter », Document de Travail n°59, Laboratoire Redéploiement Industriel et Innovation, 2002

[122] P. DARDOT et C. LAVAL, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009, p. 240

[123] Ainsi, depuis 2017 et pour la première fois en France, il existe un ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et… de l'Innovation ! En 2018, ce même ministère a créé un Conseil de l'Innovation en collaboration avec le ministère de l'Économie et des Finances et qui rassemble des acteurs politiques et des représentants du patronat. Les appels à projet de l'ANR autour de l'innovation se multiplient depuis les années 2010, les pôles de compétitivité en France (environ cinquante-six en 2020) créés par le DATAR dès les années 2000 ou encore, le programme de l'Union européenne *Responsible Research and Innovation* (RRI), créé en 2010, sont autant d'exemples qui témoignent de la vivacité de l'impératif d'innovation.

[124] T. MENISSIER, *Innovations. Une enquête philosophique*, Paris, Éditions Hermann, 2021, p. 10

[125] *Ibid.*, p. 35

[126] P. TABATONI, *Innovation désordre progrès*, Paris, Economica, 2005, p. v

[127] Ainsi, Norbert Alter rappelle que « l'innovation est généralement conçue comme une bonne chose. Elle est associée à l'idée de progrès, de vie, de créativité et d'entrain. S'opposant à la routine et à l'ordre établi de trop longue date, elle bénéficie souvent d'un jugement de valeur positif » in N. ALTER, *L'innovation ordinaire*, 3ème édition, Paris, PUF, 2010, p. 1

[128] « "Innovation" est un terme connoté positivement, il renvoie spontanément au progrès, c'est-à-dire à la valeur ajoutée qu'on prête au changement mélioratif » in T. MENISSIER, *Innovations. Une enquête philosophique*, *op. cit.*, p. 9

[129] *Ibid.*, p. 48

[130] « Dans les entreprises, les institutions, les collèges, les hôpitaux ou les administrations, la problématique de l'innovation a en effet remplacé celle de l'organisation : ce qui caractérise l'activité professionnelle est dorénavant bien plus la capacité à trouver des solutions novatrices à une multitude de problèmes qu'à appliquer des règles, textes ou modes opératoires, qui ne traitent pas ces problèmes » in N. ALTER, *L'innovation ordinaire*, *op. cit.*, p. IX

martienne, les records du train Maglev à sustentation magnétique[131], les perspectives ouvertes par la robotique, etc., sont autant d'exemples de l'omniprésence des innovations dans les sociétés capitalistes.

Parallèlement à ce régime discursif autour des innovations, il est possible de constater un régime discursif autour de l'*inquiétude de la fin* qui prend des noms et des étiquettes tout à fait différentes quant à leur contenu et leur rigueur : « effondrement », « déclin », « *collapse* », « décadence », etc. Jared Diamond dans sa célèbre étude constate également que les sociétés occidentales du début du XXIe sont habitées par l'idée de déclin[132]. En effet, la question écologique est au cœur des préoccupations majeures de ce début de XXIe siècle et donne lieu à la diffusion de discours eschatologiques autour de thèmes comme l'effondrement, le déclin, voire la fin du monde et de l'humanité[133]. Ce thème est présent[134] dans les sphères médiatiques et politiques, relayé par des personnalités publiques et politiques de premier plan[135]. En outre, comme le démontre Pierre Dockès, la pandémie de Covid-19[136] a ravivé ces thèmes eschatologiques autour de la maladie et la mort[137].

---

[131] Le record de vitesse a été battu récemment avec environ 620 km/h : https://edition.cnn.com/travel/article/china-high-speed-maglev-train-intl-hnk/index.html

[132] « L'inquiétude face à ce risque d'effondrement prend aujourd'hui une ampleur croissante. […] Nombreux sont ceux qui pensent que, pour la société mondiale, l'écocide est aujourd'hui une plus grande menace que la guerre nucléaire ou les nouvelles épidémies » in J. DIAMOND, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2005), Paris, Gallimard, 2019, p. 19

[133] À titre d'exemple, ce livre très cité rédigé par deux chercheurs à Harvard et à la Nasa, qui, mêlant prophétisme et fiction, propose le récit d'un historien de 2093 retraçant l'histoire de la chute de la civilisation occidentale au cours du XXIe siècle, à grand renfort de figures eschatologiques telles que la « Pénombre » ou le « Grand Effondrement. » Voir N. ORESKES et E. M. CONWAY, *L'effondrement de la civilisation occidentale. Un texte venu du futur*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2020

[134] Le think-tank *Competitive Enterprise Institute* a établi une liste non-exhaustive de ces prédictions eschatologiques annonciatrices de la fin du monde sur les cinquante dernières années : https://cei.org/blog/wrong-again-50-years-of-failed-eco-pocalyptic-predictions/

[135] Yves Cochet, ancien ministre du gouvernement Jospin, n'hésite pas à parler d'une « certitude intuitive de l'effondrement, ressentie par quelques personnes » et annonce « notre disparition à court terme en tant que civilisation, alors que […] jamais nous n'avons eu autant d'indications sur la possibilité d'un effondrement global imminent. » in Y. COCHET, « Postface », dans P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 261-262. Nous pouvons citer également Alexandra Ocasio-Cortez, membre de la Chambre des Représentants des États-Unis, qui déclarait en 2019 : « La fin du monde est dans douze ans si nous ne traitons pas le problème du changement climatique. […] C'est une guerre, c'est notre deuxième guerre mondiale. » Voir https://www.washingtonpost.com/opinions/2019/01/24/ocasio-cortez-says-world-will-end-years-she-is-absolutely-right/?noredirect=on.

[136] « De nos jours, l'épidémie de covid-19 intervient dans un monde où l'idée de déclin est revenue en force suivie par celle d'un effondrement dont l'épidémie ne serait qu'un symptôme » in P. DOCKES, *L'Économie des grandes épidémies : de la peste au covid-19*, Paris, Odile Jacob, 2021, p. 15

[137] Frédéric Lordon, dans son dernier ouvrage, insiste sur « le cours du désastre climatique et pandémique, c'est-à-dire le cours du capitalisme », in F. LORDON, *Figures du communisme*, Paris, La fabrique éditions, 2021, p. 188

Ce double régime discursif se croise parfois lorsque, par exemple, un célèbre *entrepreneur* propose un ensemble d'*innovations* nécessaires en vue d'éviter le *désastre* à venir[138]. Notre intention n'est nullement de mesurer la pertinence ni de disqualifier de tels propos, mais bien de constater la présence d'une rhétorique eschatologique dans la sphère médiatique, politique et parfois scientifique. Il convient bien entendu de garder un recul sur cette thématique à propos de laquelle Jacques Derrida nous rappelle que « la "fin de l'histoire", de la "fin du marxisme", de la "fin de la philosophie", des "fins de l'homme", du "dernier homme", etc., étaient, dans les années 1950, il y a 40 ans, notre pain quotidien[139]. » En effet, la question de la survie du capitalisme semble concomitante de son développement : n'est-ce pas la question sous forme affirmative que portait Marx au XIXe siècle ? Puis, toute une génération de penseurs inquiets de la diffusion du socialisme au XXe siècle à l'instar de Hayek et Schumpeter ? Fernand Braudel réitère la question « le capitalisme survivra-t-il[140] ? » dans les années 1970. N'est-ce ce pas toujours la même question face à la crise écologique majeure à laquelle nous sommes confrontés ? En somme, la question de sa survie rythme la vie même du capitalisme.

Ces deux régimes discursifs – « effondrement » et innovation – que nous constatons font écho à l'œuvre de Schumpeter. En effet, ce dernier pose une question pour laquelle notre époque semble obnubilée : « le capitalisme peut-il survivre[141] ? » et il est, dans le même temps, l'économiste de l'innovation. Schumpeter est le penseur du renouvellement du capitalisme, l'accoucheur d'une théorie générale explicitant les conditions du maintien en vie du capitalisme, l'économiste qui a le plus mis l'innovation au cœur de son analyse ; mais, il est, dans le même temps, le penseur de la fin du capitalisme ou, à tout le moins, le penseur de la survie du capitalisme. Et, nous voyons bien, avec Schumpeter, que la question de l'innovation et du renouvellement est partie liée avec celle de la fin ; la conception organique du capitalisme permet de faire coexister dans la théorie générale ce souci du renouvellement et cette inquiétude de la fin. Cette tension entre innovation et effondrement est un trait caractéristique de la Vienne fin-de-siècle dans laquelle Schumpeter se forme sur le plan intellectuel. L'époque est caractérisée, comme les travaux de Carl Schorske le montrent, par une *dissonance* entre une volonté d'innovation constante, sur le plan politique, artistique, scientifique, etc., et

---

[138] B. GATES, *Climat : comment éviter un désastre. Les solutions actuelles. Les innovations nécessaires.*, Paris, Flammarion, 2021

[139] J. DERRIDA, *Spectres de Marx*, Paris, Éditions Galilée, 1993, p. 37

[140] F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. Tome 2 : Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, 1979

[141] J. A. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, *op. cit.*, p. 89

l'impression d'appartenir à une époque décadente[142]. Robert Pynsent résume le *Zeitgeist* de l'époque par l'expression « décadence et innovation[143]. » Prise entre le souci de la fin et la fascination de l'innovation, l'œuvre de Schumpeter fait *écho à notre temps* qui lui-même est pris dans une tension entre innovation et fin.

Bien entendu, l'inquiétude de la fin du capitalisme chez Schumpeter se confronte à une alternative socialiste incarnée par l'Union soviétique et, plus généralement, par les politiques interventionnistes de l'après-Seconde Guerre mondiale. Pour ce qui concerne notre temps, l'inquiétude de la fin du capitalisme se fait *sans alternative* et s'élève sur un désir de sortie du capitalisme. Ainsi, la question « le capitalisme peut-il survivre ? » n'a pas la même résonnance qu'à l'époque de Schumpeter. Le *sans alternative* conduit à des discours eschatologiques ou catastrophistes sur l'avenir du capitalisme, de l'humanité, de la planète, etc. Toutefois, Schumpeter se pose en caisse de résonance à notre époque dans la mesure où il nous permet de *questionner les rapports entre renouvellement et fin du capitalisme*. Schumpeter offre un cadre explicatif général capable d'alimenter les réflexions sur l'inquiétude de la fin : Le renouvellement constant des débouchés par des innovations est-il un remède à la fin du capitalisme ? En est-il seulement le palliatif ? Ou, au contraire, l'impératif de renouvellement n'est-il pas ce qui précipite la fin du capitalisme ? Le capitalisme n'est-il pas, enfin et surtout, ce régime économique en tension constante entre deux extrêmes : entre, d'une part, l'impératif de renouvellement constant, d'innovations permanentes, de débouchés nouveaux, et d'autre part, l'inquiétude de la fin, l'inquiétude d'un tarissement des débouchés, d'un épuisement des opportunités d'innovations ? Schumpeter est *résolument économiste* car entre renouvellement et fin émerge la notion de *rareté.* L'inquiétude de la fin du capitalisme se traduit par la nécessité d'une théorie capable de dresser les conditions de son renouvellement, ou, autrement dit, les conditions qui repoussent, qui annulent, qui éloignent la survenue de la rareté. Derrière la tension entre renouvellement et fin, entre innovation et effondrement, se cache l'angoisse de la *raréfaction* des possibilités de renouvellement. De même, notre inquiétude contemporaine de la fin du capitalisme met en son centre la question de la rareté : rareté des ressources, de la biodiversité, des possibilités d'innovations et, *in fine*, c'est la survie même du capitalisme qui est en jeu. Pour ces raisons, le recours à la théorie générale schumpétérienne permet de nourrir les *problèmes économiques majeurs* de notre temps.

---

[142] C. E. SCHORSKE, *Vienne fin de siècle : politique et culture* (1979), Paris, Points, 2017, p. 35

[143] R. B. PYNSENT (éd.), *Decadence and Innovation: Austro-Hungarian life and art at the turn of the century*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1989

Organisation de l'argumentaire

Notre thèse est organisée selon une structure en trois parties et neuf chapitres. La première partie est consacrée à la mise au jour de la problématique de la dynamique de la nouveauté qui traverse l'œuvre de Schumpeter et qui est un préalable à la bonne compréhension de la théorie générale du capitalisme.

Pour ce faire, le chapitre 1 a pour objectif de reconstruire les positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter. Ce dernier développe des considérations épistémologiques sur le statut des sciences en général et de la science économique en particulier. L'exposition de sa conception positive de la science et de sa méthode de séparation drastique entre les éléments idéologiques (Vision) et les éléments scientifiques (Analyse) au sein de la démarche scientifique permet de clarifier d'entrée de jeu son rapport à la science économique. Héritier de Weber et de Walras, Schumpeter conçoit la science comme un exercice pouvant et devant être purifié de ces éléments normatifs et idéologiques. Nous avons choisi d'entamer la thèse par un des apports les moins commentés de Schumpeter pour mettre en relief la possibilité d'une autre porte d'entrée. De plus, ce chapitre possède un caractère introductif dans la mesure où il permet de poser la conception schumpétérienne de la science.

Toutefois, l'enjeu d'une reconstruction des positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter se saisit au chapitre 2. En effet, nous souhaitons reconstruire la conception schumpétérienne de la science pour en proposer une critique à l'aide de la philosophie économique. Cette critique va dans le sens d'une remise en cause de la conception positive schumpétérienne et, plus particulièrement, de la méthode de séparation entre la Vision et l'Analyse, dont l'articulation est au cœur de la conception schumpétérienne des sciences. Nous souhaitons démontrer, avec la philosophie économique, que les éléments idéologiques et philosophiques d'un économiste ne peuvent être séparés et reculés en un moment pré-analytique qui garantirait une analyse immaculée d'éléments philosophiques comme le prétend Schumpeter. Au contraire, prendre le parti, en philosophe économiste, de considérer la possibilité d'une persévérance des éléments philosophiques dans l'analyse économique nous permet de mettre au jour clairement la problématique transversale à l'œuvre de Schumpeter : la dynamique de la nouveauté. Ainsi, ce n'est qu'au prix d'une critique de la méthodologie schumpétérienne et de sa conception positive de la science, c'est-à-dire par le refus d'appliquer à l'œuvre de Schumpeter sa propre méthode que nous pouvons voir une nouvelle porte d'entrée qui ne soit ni l'entrepreneur, ni l'innovation, mais bien *la dynamique de la nouveauté* dans ce qu'elle a de plus générale.

La deuxième partie est la plus importante de notre thèse dans la mesure où son objet vise à reconstruire la théorie générale du capitalisme. Elle est composée de quatre chapitres (chapitre 3 à 6) avec lesquels nous quittons l'épistémologie, la méthodologie et la philosophie économique pour entrer de plain-pied dans la théorie économique.

Le chapitre 3 pose les fondations de la théorie générale du capitalisme. Son objectif est de présenter la branche statique de l'analyse schumpétérienne dont l'équilibre général walrasien sert de modèle. Ainsi, le circuit statique est le point de départ de l'analyse de Schumpeter en ce qu'il permet de saisir une économie stationnaire qui se reproduit sur le principe de la routine. Toutefois, la théorie générale se nourrit d'une insatisfaction envers le modèle standard : son incapacité à expliquer le phénomène capitaliste. Ainsi, ce chapitre vise à démontrer que c'est en se confrontant aux limites du modèle statique hérité de Walras et plus largement du modèle standard que Schumpeter est en mesure de proposer la nécessité d'une analyse dynamique prenant en compte les phénomènes observables sous le capitalisme. La statique y apparaît comme un obstacle à dépasser. Toutefois, un des objectifs de ce chapitre est aussi de montrer que le circuit statique est d'une importance de premier ordre pour rendre compte des phénomènes économiques dans leur entier : la statique représente l'essence de l'économie qui persévère dans toute société humaine et s'avère à ce titre complémentaire de la dynamique qui saisit le phénomène capitaliste.

Le chapitre 4 se situe dans la continuité du précédent dans la mesure où la branche dynamique de l'analyse y est développée. Ce chapitre est au cœur de l'argumentation en ce qu'il pose le domaine et les méthodes propres à la branche dynamique. Cette branche dynamique entend saisir les phénomènes observables du capitalisme au moyen du concept d'*évolution économique*. Ce concept est au cœur de l'explication schumpétérienne du capitalisme et fait l'objet d'une étude conséquente au cours du chapitre 4. Si le chapitre 3 creuse et érige les fondations de la théorie générale, le chapitre 4 pose les premières pierres. Autrement dit, nous posons le premier élément de la définition multidimensionnelle du capitalisme proposée par Schumpeter : le capitalisme comme forme économique, comme méthode du changement économique. En outre, ce n'est qu'en exposant pleinement les implications et les conséquences du principe d'évolution que l'intention schumpétérienne de saisir le capitalisme comme un phénomène total peut faire sens : l'évolution économique permet en dernière analyse d'expliquer le capitalisme y compris dans sa dimension institutionnelle et culturelle.

Le chapitre 5 poursuit l'objectif initié au chapitre précédent, à savoir analyser et développer le capitalisme comme méthode du changement économique et comme cadre

institutionnel. Ce chapitre propose une analyse critique du principe au cœur de la dynamique du changement économique portée par le capitalisme : la Trinité innovation-entrepreneur-crédit. Ainsi l'impulsion fondamentale qui met en mouvement le capitalisme est à rechercher dans l'innovation et son porteur, l'entrepreneur, mais elle resterait lettre morte sans le cadre institutionnel qui la rend possible : l'institution du crédit et de la monnaie empruntée, la propriété privée et l'initiative privée en vue de profits privés. Si le chapitre 3 nous permet de montrer en quoi la théorie générale du capitalisme entend dépasser le cadre walrasien, ce chapitre 5 donne à voir l'intention « anti-marxienne » de Schumpeter. Une dimension importante de ce chapitre est ainsi de montrer en quoi la conception schumpétérienne du capitalisme se pose en alternative à la théorie de Marx.

Le chapitre 6 permet d'achever la reconstruction de la théorie générale du capitalisme par l'analyse de sa dimension civilisationnelle. En effet, la théorie générale intègre à son analyse les aspects culturels du capitalisme. L'objectif de ce chapitre est double : d'abord, faire une analyse du concept de civilisation chez Schumpeter et montrer comment les éléments culturels s'intègrent à la théorie générale du capitalisme. Ainsi, en tant que système économique et institutionnel, le capitalisme déploie un ensemble de croyances, de valeurs, d'attitudes, etc. qui découlent de son fonctionnement économique. Le deuxième objectif est de proposer une intégration des cycles notamment des vagues longues, à la théorie générale du capitalisme. En effet, la théorie schumpétérienne des cycles, quoique dépassée sur le plan formel, s'avère une application de la conception générale du capitalisme. Les cycles sont des portions des rythmes industriels, techniques et économiques d'une société capitaliste, mais apparaissent également comme autant de variations institutionnelles et civilisationnelles du capitalisme.

La troisième et dernière partie de la thèse est consacrée à l'étude des substrats philosophiques présents dans la théorie générale. En effet, le point de départ de notre enquête sur les substrats philosophiques réside dans l'apparition, à la reconstruction, d'apories laissées inexpliquées par Schumpeter dont la principale est l'apparition même des innovations. Ainsi, cette partie quitte le domaine de la théorie économique pour revenir à celui de la philosophie économique. Cette dernière nous a permis de mettre au jour la problématique de la nouveauté dans la première partie et permet dans cette dernière partie d'interroger le substrat philosophique de la théorie générale.

Le chapitre 7 est consacré aux substrats nietzschéens dans la pensée de Schumpeter qui sont surtout présents dans les éléments dynamiques de la théorie générale. L'objectif principal de ce chapitre est de mettre au jour la présence d'éléments nietzschéens dans la théorie générale.

Si la théorie économique n'est pas capable d'expliquer l'émergence des innovations et des entrepreneurs, c'est parce que Schumpeter déploie une conception nietzschéenne de la création et de la nouveauté. Pour ce faire, il convient de dresser une méthode de lecture critique des textes de Schumpeter en partant de la théorie générale pour remonter vers les substrats nietzschéens. Ce qui implique deux choses : premièrement, partir des textes de Schumpeter vers les écrits de Nietzsche suppose une confrontation directe avec les textes du philosophe ; deuxièmement, cela nécessite une contextualisation de la lecture schumpétérienne. Il s'agit ainsi d'étudier le contexte et la réception de l'œuvre de Nietzsche à l'époque et aux endroits dans lesquels Schumpeter écrit. Nous insisterons par exemple sur la réception viennoise de Nietzsche à la fin du siècle.

Dans la même veine, le chapitre 8 se penche sur les substrats darwiniens présents dans la théorie générale. En effet, une fois que les apories de la théorie générale sont éclairées par la *Weltanschauung* nietzschéenne de Schumpeter notamment concernant les éléments dynamiques, un aspect essentiel de la théorie générale demeure dans l'ombre : pourquoi les innovations se diffusent-elles dans la société ? Pourquoi ne rencontrent-elles pas la résistance, le rejet, l'abandon par le reste de la société ? Une nouvelle fois, la théorie économique schumpétérienne ne répond nullement à cette aporie. L'objectif de ce chapitre est de démontrer que les éléments statiques de la théorie générale sont imprégnés de substrats darwiniens : les agents statiques sont soumis à une lutte pour la vie et à un impératif d'adaptation consécutifs à l'introduction des innovations. Tout comme pour Nietzsche, il convient de remonter des textes de Schumpeter vers les écrits de Darwin pour en mesurer l'imprégnation, mais surtout d'étudier le contexte et la réception conflictuelle et complexe de l'œuvre de Darwin à l'époque où Schumpeter écrit pour se rendre compte qu'il s'agit davantage de substrats des « déviations darwiniennes » comme le darwinisme social.

La mise au jour des substrats nietzschéens et darwiniens permet dans le neuvième et dernier chapitre de revenir à la problématique de la dynamique de la nouveauté. Ce chapitre 9 entend ainsi boucler ce qui avait été entamé au cours du chapitre 2. L'objectif de cet ultime chapitre consiste à démontrer que Schumpeter déploie une *théorie de la nouveauté* qui n'est nullement restreinte à la sphère économique dans le cadre du capitalisme, mais dont la portée se veut plus générale. Le dévoilement des substrats philosophiques permet ainsi de mieux comprendre la portée de la problématique de la nouveauté : l'œuvre de Schumpeter, y compris dans les écrits les plus confidentiels, répond à la problématique de la nouveauté par une théorie explicative de toute nouveauté. Ce dernier chapitre à vocation à prendre du recul sur l'ensemble de la thèse en établissant une cohérence d'ensemble : la théorie générale et ses substrats

philosophiques ne prennent sens qu'en perspective avec la problématique de la nouveauté. Ainsi, ce chapitre possède un caractère conclusif dans la mesure où il analyse le « message général » de l'œuvre de Schumpeter, qui au-delà de théoriser le capitalisme, interroge la dynamique de la nouveauté.

Première partie. À la recherche de la problématique philosophique

Introduction de la première partie

Schumpeter développe tout au long de son œuvre des réflexions d'ordre épistémologique. Ces dernières font partie de ces contributions sous-estimées de son œuvre y compris par les historiens de la pensée économique et les épistémologues. Ainsi, Claude Mouchot mentionne Schumpeter en passant[144] et Mark Blaug le cite quelquefois sans s'appesantir[145]. Schumpeter n'a jamais rédigé de traité de méthodologie ou d'épistémologie à proprement dit. Il faut donc rassembler les bribes de son œuvre dans lesquelles ils déploient des considérations épistémologiques, notamment les écrits tardifs : la première partie de l'*Histoire de l'analyse économique* qui constitue, pour reprendre les mots de Pier Francesco Asso et Emilio Barucci, « *a synthetical exposition of Schumpeter's methodological convictions*[146] » ainsi que des articles de la décennie 1940 : « *The Meaning of Rationality in the Social Sciences* » (1940) et « *Science and Ideology* » (1949). Néanmoins, il convient de mobiliser l'ensemble du corpus schumpétérien car, dès son premier ouvrage publié en 1908, et tout au long de publications diverses dans les années 1910, et durant l'entre-deux-guerres[147], Schumpeter n'a jamais cessé de revenir à ces questionnements épistémologiques.

L'objet de cette première partie consiste à scruter l'épistémologie schumpétérienne des sciences et, plus particulièrement, de la science économique. La mise au jour de la définition schumpétérienne de la science est un préalable à l'exposition de sa méthodologie. En outre, la délimitation rigoureuse du domaine de la science économique autour d'un noyau dur et la mise

---

[144] C. MOUCHOT, *Méthodologie économique* (1996), Paris, Editions du Seuil, 2003, p. 431

[145] M. BLAUG, *La méthodologie économique*, Paris, Economica, 1991

[146] P. F. ASSO et E. BARUCCI, « On the history of the History: the unpublished introduction of Schumpeter's History of Economic Analysis », *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, vol. 17, 1989, p. 42

[147] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1908 ; J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? » (1910), *Society*, nº 40, 2003, p. 57-63 ; J. A. SCHUMPETER, *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte*, Verlag von J. C. B. Mohr, Tübingen, 1914, vol. I. Abteilung, Wirtschaft und Wirtschaftswissenschaft ; J. A. SCHUMPETER, « The Common Sense of Econometrics » (1933), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 100-107

en avant de règles méthodologiques strictes est à mettre en perspective avec la période de recomposition de la science économique durant laquelle Schumpeter se forme intellectuellement et durant laquelle il rédige ses premiers écrits. La période est marquée dans le monde germanophone par la Querelle des méthodes et la science économique est durablement marquée par la révolution marginaliste dans le dernier tiers du XIXe siècle. Les positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter ne prennent sens qu'à la condition de cette mise en perspective. La mise en question du statut des sciences en général et de la science économique en particulier répond directement à cette phase de recomposition de la science économique au début du XXe siècle. Les règles de la méthode que proposent Schumpeter ainsi que les rapports entre la théorie et l'histoire sont une manière de répondre aux questions soulevées lors de la Querelle des méthodes. L'étude des positions schumpétériennes quant au statut et à la méthode scientifique conduit à une double problématisation : *comment garantir l'autonomie et l'unité de la science économique ? Et, par voie de conséquence, comment organiser les rapports de la science économique avec les autres sciences d'une part et avec l'idéologie d'autre part ?* L'objectif de cette première partie est de présenter de manière synthétique à la fois l'épistémologie et la méthodologie schumpétérienne des sciences tout en mettant en perspective cette position dans le paysage intellectuel contemporain.

Afin de résoudre ce qu'il considère comme le problème de l'infléchissement idéologique au sein de la science, Schumpeter distingue deux moments dans le processus scientifique. Le premier moment, qu'il appelle « Vision, » est un « effort de connaissance pré-analytique » qui, par définition, est historiquement et socialement situé. Le chercheur observe d'un certain point de vue qui est toujours imprégné de biais idéologiques, philosophiques et sociaux. Étape nécessaire de la procédure scientifique, la Vision permet de distinguer les problèmes qui se posent aux chercheurs et donne une fondation sur laquelle se bâtit le second moment que Schumpeter appelle « Analyse. » L'analyse est le travail proprement scientifique et répond, à ce titre à un certain nombre de règles méthodologiques qu'il conviendra de présenter plus en détail (hypothèses, procédés, théorèmes) dont l'objectif est de fournir des solutions satisfaisantes aux problèmes posés. Les règles de procédure analytique seraient une solution pour prémunir l'analyse contre une contamination idéologique.

Ainsi, ce découpage de la construction scientifique entre un moment de la Vision et un moment de l'Analyse est l'un des apports majeurs de Schumpeter à la problématique des rapports entre l'idéologie et la science et se veut une manière de garantir l'autonomie et l'unité de la science économique. Chez Schumpeter, la méthode de la Vision et de l'Analyse permet la mise hors-le-jeu de tout élément étranger à la procédure scientifique : l'idéologie, mais aussi

la philosophie, les croyances, etc. Schumpeter déploie ainsi une *conception positive de la science*, c'est-à-dire une science dépourvue de toute normativité, sur laquelle nous reviendrons au cours du chapitre 1. Il est primordial d'insister sur cette conception positive car elle infuse toute la démarche schumpétérienne.

Toutefois, l'objet que nous assignons à cette première partie ne se limite pas à une simple exposition des positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter, mais bien davantage à leur mise en examen critique. Pour ce faire, l'objectif que nous fixons dans cette première partie est *la mise au jour de la problématique philosophique.* En effet, une lecture critique de ses positions épistémologiques et méthodologiques, notamment sa conception positive de la science économique, permet la mise en lumière de la problématique générale de l'œuvre de Schumpeter.

Par voie de conséquence, la démarche du philosophe-économiste permet de proposer une nouvelle porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter et, ce faisant, questionne la manière traditionnelle d'aborder les concepts de l'économiste autrichien. Ainsi, mettre en question l'approche schumpétérienne des sciences notamment en pointant les limites du découpage Vision-Analyse à l'aide de la philosophie économique, permet de passer par un autre chemin que la traditionnelle trinité entrepreneur-innovation-crédit. Ainsi, plutôt que de reconstruire une Vision, laquelle serait préalable et séparée de l'Analyse, la philosophie économique fait le pari de saisir la problématique souterraine.

Pour ce faire, il est nécessaire de faire un détour, dans le premier chapitre, par la conception schumpétérienne des sciences afin de mettre en avant la définition spécifique proposée par Schumpeter ainsi que sa dimension positive. Cette conception positive conduit Schumpeter à développer une méthode en deux temps entre la Vision et l'Analyse dont le but est précisément d'articuler les rapports entre idéologie et science. Procédant avec la philosophie comme avec l'idéologie, Schumpeter entend ôter toute dimension normative au discours scientifique. Cependant, nous utiliserons la philosophie économique au cours du chapitre 2 pour montrer les limites d'une telle méthode et pour envisager une nouvelle porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter qui saisit la problématique philosophique de son œuvre : *l'émergence de la nouveauté*.

1 La science économique : son objet, ses méthodes

> « *Ainsi, c'est dans la définition correcte des noms que réside le premier usage de la parole ; ce qui est l'acquisition de la science. De sorte que c'est dans les fausses définitions ou dans l'absence de définitions que réside le premier abus de parole d'où procèdent toutes les doctrines fausses et insensées.* »
>
> Thomas Hobbes[148]

1.1 Éléments d'épistémologie schumpétérienne

1.1.1 La conception schumpétérienne de la science : la science comme connaissance outillée

Dans son dernier ouvrage, sa monumentale *Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter pose la question « Mais l'économie est-elle une science ? » et finit par répondre sans équivoque : « L'économie est évidemment une science, en conformité avec notre définition du mot[149]. » Dans un article de 1933, Schumpeter partageait le credo des économistes : « *We have no common credo beyond holding : first, that economics is a science, and secondly, that this science has one very, important quantitative aspect*[150]. » Ainsi, les questions « *Qu'est-ce qu'une science* ? » et « *Comment la pratique-t-on ? »* sont constamment réitérées par Schumpeter. La définition schumpétérienne de la science se déploie en plusieurs étapes et commence par une proposition qui, de l'aveu de Schumpeter, est « *a very wide definition*[151] » :

> « Toute espèce de connaissance qui a fait l'objet d'efforts conscients pour l'améliorer est une science. De semblables efforts entrainent des habitudes d'esprit – méthodes ou "techniques" qui passent la portée des habitudes mentales et de la connaissance concrète de la vie quotidienne[152]. »

---

[148] T. HOBBES, *Léviathan ou Matière, Forme et Puissance de l'État chrétien et civil* (1651), G. Mairet (trad.), Paris, Gallimard, 2000, p. 103-104
[149] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 31
[150] J. A. SCHUMPETER, « The Common Sense of Econometrics », *op. cit.*, p. 100
[151] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles » (1950), *op. cit.*, p. 47
[152] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 30

> « Est science tout domaine de connaissance qui a mis au jour des techniques spécialisées de recherche des faits et d'interprétation ou d'inférence (analyse)[153]. »

Et, dans des formules plus lapidaires : « la science est raffinement du sens commun », « la science est une connaissance outillée[154] » ou, plus concis encore, *« science is technique*[155]. » Cette dernière formulation est tout à fait intrigante de par sa concision et son ambivalence. Comme nous le verrons par la suite[156], ce n'est que parce que la démarche de Schumpeter se situe dans une forme d'instrumentalisme qu'il peut assimiler la science à une technique.

Ce « raffinement du sens commun » ou cette « connaissance outillée » passe par la maîtrise d'un certain nombre de techniques et d'outils propres au scientifique qui, par voie de conséquence, sont ignorés du profane, et à l'aide desquels le scientifique s'en distingue. Schumpeter propose une définition large de « technique » : « la simple maîtrise des faits d'un domaine donné, acquise systématiquement et dépassant l'ordre des connaissances qui s'acquiert en travaillant dans ce domaine, suffit à atteindre le niveau scientifique[157]. » En ce qui concerne l'économie, les techniques sont l'histoire, la statistique et la théorie[158]. À ces techniques, Schumpeter ajoute « un quatrième domaine fondamental qui complète les trois autres[159] » : la sociologie économique. En effet, l'analyse schumpétérienne du capitalisme « *is strongly institutional in character*[160]. » Ainsi, *tout* l'édifice théorique schumpétérien possède un *cadre institutionnel*[161]. Ce cadre institutionnel n'est pas directement un objet pour l'analyse économique et appelle à ce titre un quatrième domaine – que Schumpeter ne qualifie toutefois pas de « technique » :

---

153 *Id.*

154 *Ibid.*, p. 31

155 J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology » (1949), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 273

156 Cf. *infra* section 1.3.3

157 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 36

158 *Ibid.*, p. 36-46

159 *Ibid.*, p. 47

160 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 144

161 R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, Cambridge, Addison-Wesley Press, 1950 ; R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics, op. cit.* ; A. EBNER, « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », dans J. G. Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter: Entrepreneurship, Style, and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, 2003, p. 117-139 ; A. FESTRE et E. NASICA, « Schumpeter on money, banking and finance: an institutionalist perspective », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 16, nº 2, 2009, p. 325-356

> « Quand nous introduisons l'institution de la propriété privée ou de la liberté de contrat, ou à l'inverse une réglementation gouvernementale plus ou moins poussée, nous introduisons des faits sociaux[162]. »

L'étude des institutions, en tant qu'elles sont des faits sociaux, relèvent ainsi de la sociologie. Mais Schumpeter conçoit la sociologie économique comme étant complémentaire et se situant « au-delà de l'analyse économique pure[163] » :

> « L'analyse économique traite des questions relatives au comportement des individus en tout instant et à la nature des effets économiques qu'ils engendrent par ce comportement ; la sociologie économique s'occupe de savoir comment ils en vinrent à adopter ce comportement[164]. »

Bien que Schumpeter ne considère pas la sociologie économique comme une « technique » au même niveau que la théorie, l'histoire et la statistique, elle n'en demeure pas moins essentielle à l'explication schumpétérienne du capitalisme. Ainsi, la sociologie est mobilisée à de multiples reprises dans son œuvre tant sur les classes sociales et l'impérialisme[165] que sur la monnaie[166]. Dans *Théorie de la monnaie et la banque,* Schumpeter ouvre son analyse par une sociologie de la monnaie, car cette dernière est entendue comme une institution[167] :

> « Le système monétaire est exactement, comme tout autre institution économique, un rouage du processus social total et, en tant que tel, il relève aussi bien de la théorie économique que de la sociologie[168]. »

Malgré l'importance certaine de la sociologie dans l'œuvre de Schumpeter et son insistance sur la nécessité d'y recourir, il semble lui donner un statut à part vis-à-vis des trois premières techniques. Comme le suggère Elizabeth Boody-Schumpeter : « à strictement parler,

---

[162] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 47
[163] *Ibid.*, p. 48
[164] *Id.*
[165] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales* (1919–1927), Paris, Flammarion, 1984
[166] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*, *op. cit.*, ; J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. II. Théorie appliquée, op. cit.*
[167] G. TICHY, « Schumpeter's Monetary Theory. An Unjustly Neglected Part of his Work », dans C. Seidl (éd.), *Lectures on Schumpeterian Economics: Schumpeter Centenary Memorial Lectures Graz 1983*, Berlin, Springer, 1984, p. 125-138 ; M. MESSORI, « The Trials and Misadventures of Schumpeter's Treatise on Money », *History of Political Economy*, vol. 29, nº 4, 1997, p. 639-673 ; O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme. La pensée économique de Schumpeter*, Paris, L'Harmattan, 2002 ; O. LAKOMSKI-LAGUERRE, « Joseph Schumpeter's Credit View of Money: A Contribution to a "Monetary Analysis" of Capitalism », *History of Political Economy*, vol. 48, nº 3, septembre 2016, p. 489-514
[168] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*, *op. cit.*, p. 49

il n'existe que trois de ces techniques (Histoire Économique, Statistique, "Théorie") tandis que la Sociologie Économique *peut* en être une quatrième[169]. » En effet, Schumpeter rappelle, *après* avoir présenté la sociologie économique :

> « La somme globale des techniques historiques, statistiques et théoriques qui ont été esquissées ci-dessus, et des résultats qu'elles aident à atteindre, nous l'appellerons économie (scientifique)[170]. »

De plus, comme le rappelle Hans Aufricht, Schumpeter mobilise assez peu la « sociologie économique » : « *Schumpeter … did not carry out, in a systematic manner, his intention to treat "economic sociology" as a "fourth fundamental field" of economic analysis in the broader sense*[171]. » La sociologie économique se situe donc en dehors de l'analyse économique, en dehors de la définition de l'économie en tant que science. Par-là, elle relève davantage d'une autre discipline, à savoir la sociologie générale. Chez Schumpeter, la sociologie économique apparaît comme un outil complémentaire à l'analyse économique et s'avère d'une importance capitale pour comprendre les institutions économiques mais ne fait pas partie des *techniques* de la science, à l'inverse de l'histoire, la statistique et la théorie[172].

L'émergence de l'économie comme science autonome se fonde sur la distinction entre les représentations de l'activité économique du sens commun d'une part et les représentations *formelles et rationalisées* du scientifique d'autre part. Ce processus de rationalisation[173] est connu des historiens de la pensée économique et Schumpeter en donne une illustration claire. Le « thème schumpétérien » pour reprendre l'expression de Philippe Steiner implique que « la constitution de la science économique passe par un processus de rationalisation formelle de la connaissance économique, processus au cours duquel s'opère une mise à l'écart des exigences pratiques immédiates et des représentations qui leur sont liées[174]. »

Ainsi, le scientifique se démarque du profane par la maîtrise d'une série de techniques particulières. Dans une première version de l'introduction de l'*Histoire de l'analyse*

---

[169] E. BOODY-SCHUMPETER, « Appendice de l'éditrice » (1954), dans J. A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique III. L'âge de la science*, Paris, Gallimard, 1983, p. 598

[170] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 48

[171] H. AUFRICHT, « The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis" », *Journal of Economics*, vol. 18, nº 4, 1958, p. 427

[172] J. KURTAKKO, « Schumpeter's Challenge to Economists: History, Theory, and Statistics as Key Competencies and Sociology as a Vision for the Future », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 73, nº 1, 2014, p. 49

[173] P. STEINER, *Sociologie de la connaissance économique, Essai sur les rationalisations de la connaissance économique (1750-1850)*, Paris, PUF, 1998

[174] *Ibid.*, p. 13

économique, restée inédite jusqu'en 1989, Schumpeter confirme que « *it is the technique which makes a science – the technique and the command of facts unearthed or marshalled or interpreted by that technique*[175]. » Toutefois, la simple maîtrise des techniques ne suffit pas à faire la science. En effet, la théologie médiévale entretient un rapport aux faits et maîtrise un certain nombre de techniques particulières, sans pour autant être une science. À la maîtrise des techniques, il faut ajouter, pour caractériser une science, une « *particular kind of rationality*[176] » caractéristique de la démarche scientifique. Cette rationalité se caractérise par « *an increasingly critical attitude as regards what should be accepted as a fact and as a proof*[177]. » Ce thème est développé dès 1940 dans un texte intitulé « The Meaning of Rationality in the Social Sciences[178] », Schumpeter propose une réflexion sur la nature de la « rationalité scientifique » commune, selon lui, à toutes les sciences et caractéristique de la démarche du scientifique. Il définit la rationalité du chercheur comme suit :

> « The scientific analyst or observer of any set of phenomana will always try to behave rationally toward the subject matter of his research whatever that subject matter will be, and is fundamental procedure will always be amenable to description by rules that apply to all cases of analytic endeavor. This we shall call observer's rationality[179]. »

Ainsi, cette rationalité suppose deux attitudes : le respect de la règle de l'inférence logique d'une part : « *Scientific procedure must necessarily reject all forms of thought that are in conflict with the rules of logic or cannot, in principle at least, be tested by these rules*[180] » ; et une certaine aversion envers les données extra-empiriques d'autre part : « *Aversion to introducing any entities that cannot be observed or experimentally produced is part of the scientific attitude only so far as it is based on the principle of economy in description*[181]. » Le principe d'économie dont traite ici Schumpeter renvoie à une définition de la science « *as the endeavor to describe phenomena we happen to be interested in, in the way most economical with reference to an assigned degree of accuracy*[182]. » Cette rationalité scientifique est

---

[175] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 47
[176] *Ibid.*, p. 48
[177] *Ibid.*, p. 47
[178] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences » (1940), dans R. Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 316-338
[179] *Ibid.*, p. 316
[180] *Id.*
[181] *Id.*
[182] *Id.*

concomittante du développement du capitalisme selon Schumpeter à tel point qu'il considère que « *modern science is a product of the capitalist process*[183]. »

Ainsi, la science se caractérise par la maîtrise de techniques, par une rationalité propre et par un principe d'économie en vertu duquel il faut expliquer le maximum de phénomènes par un minimum d'hypothèses : « *the most economical way of description or, in other words, the optimal way of explaining a phenomenon*[184]. »

Cette « mise à l'écart » de la pensée économique du profane et du praticien est d'autant plus claire chez Schumpeter qu'il n'en détaille pas le contenu ni la forme : il se contente d'en distinguer l'analyse économique qu'il renvoie à une maîtrise de techniques. Cet ensemble de techniques constitue la science économique et leur maîtrise est la prérogative du scientifique. L'insistance sur la distinction entre le savoir économique du profane et la connaissance outillée du scientifique conduit Schumpeter à proposer une *définition sociologique* de la science :

> « Est une science tout domaine de connaissance où des hommes, nommés chercheurs, hommes de science ou spécialistes, se vouent à l'amélioration du capital existant de faits et de méthodes et, au long de ce processus, acquièrent en ces deux points une maîtrise qui les différencie du "profane" et finalement aussi du simple "praticien"[185]. »

Ces hommes de science finissent par « devenir un groupe sociologique[186] » du fait de la professionnalisation et la spécialisation croissante auquel est soumis le travail scientifique. Ce phénomène a tendance à constituer des groupes de professionnels de la science qui partagent les caractéristiques d'un groupe social autonome : une forte cohésion, un esprit corporatif, des règles explicites et implicites partagées et une reconnaissance entre pairs. « Cela signifie qu'ils ont autre chose en commun, en dehors de leur intérêt pour le travail scientifique ou une science particulière prise en soi[187]. » Ce groupe professionnel enseigne contre un salaire, ce qui a tendance à uniformiser les niveaux de vie mais également les goûts et les pratiques sociales.

1.1.2 Le profane, le praticien et le théoricien

L'économie a un statut particulier parmi les disciplines scientifiques, car les notions économiques sont familières à ceux qui ne sont pas économistes : le profane d'abord et le

---

[183] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 48
[184] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences », *op. cit.*, p. 317
[185] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 31
[186] *Ibid.*, p. 81
[187] *Id.*

praticien ensuite. « Il faut admettre que l'économie constitue un cas particulièrement difficile, parce que la connaissance de sens commun va en ce domaine beaucoup plus avant, relativement à la connaissance scientifique telle que nous l'avons constituée[188]. » Nul besoin d'être économiste pour connaître des mécanismes et des notions élémentaires de l'économie. En effet, « *economic life may be looked at from a great, stricly speaking, an infinite, number of standpoints. Only some of these belong to the realm of science*[189]. » Par exemple, un observateur non initié à la science économique est capable de voir qu'une récolte abondante se traduit par une baisse des prix, sans être au fait de la loi de l'offre et de la demande.

Devant cette difficulté, Schumpeter prend le parti de discriminer plusieurs niveaux de discours économique. La *pensée économique* renvoie à une définition large d'un ensemble de discours qui a trait à l'économie. Elle désigne « la somme totale de toutes les opinions et de tous les souhaits concernant des questions économiques, concernant surtout la politique des États relativement à ces questions, qui en tout temps et en tout lieu, hantent l'esprit de chacun[190]. » Au sein de la pensée économique, Schumpeter distingue deux discours : les systèmes d'économie politique et l'analyse économique. Ce niveau de discours correspond ainsi au savoir diffus et pratique de « l'homme de la rue[191] », c'est-à-dire du profane et du praticien et renvoie, de manière générale, au « *commonsense knowledge about the everyday facts of economic life*[192] », « *this body of thoughts is essentially extra-scientific*[193] » ajoute Schumpeter.

L'économie politique renvoie plus précisément à « un exposé d'un ensemble complet de politiques économiques que son auteur recommande sur la foi de certains principes unificateurs (normatifs), tels que les principes du libéralisme, du socialisme, etc.[194] » Ainsi, Schumpeter considère la *Théorie générale* de John Maynard Keynes comme relevant de l'économie politique « *for everywhere he really pleads for definite policy, and on every page the ghost of that policy looks over the shoulder of the analyst, frames his assumptions, guides his pens*[195]. » Sa volonté d'établir une définition positive de la science économique conduit Schumpeter à se

---

[188] *Ibid.*, p. 33
[189] J. A. SCHUMPETER, « The Common Sense of Econometrics », *op. cit.*, p. 100
[190] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 70
[191] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 54
[192] *Id.*
[193] *Id.*
[194] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 69
[195] J. A. SCHUMPETER, « Review of Keynes's General Theory » (1936), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 160

départir des prescriptions d'ordre politique et à se prémunir, autant que faire se peut, de tout jugement de valeur dans l'exercice de la science. La confusion des genres empêche les avancées scientifiques. « Les économistes, poursuit Schumpeter, cédèrent à leur penchant marqué à se mêler de politique, à colporter des recettes politiques, à se présenter sous les traits des philosophes de la vie économique, et ce faisant, ils négligèrent le devoir d'affirmer explicitement les jugements de valeur qu'ils introduisaient dans leur raisonnement[196]. » Ce niveau de discours est ainsi différent du savoir du praticien et du profane et s'apparente davantage au savoir du politicien et du conseiller du Prince.

La science économique ne saurait relever ni de la pensée économique ni de l'économie politique. Car la première est beaucoup trop vaste et « noyée dans le brouillard » et la seconde trop imprégnée de considérations normatives. Schumpeter distingue enfin un troisième niveau de discours : l'analyse économique.

L'analyse économique est définie comme l'ensemble « des recherches intellectuelles que l'homme a menées en vue de comprendre les phénomènes économiques ou, ce qui revient au même […], des aspects analytiques ou scientifiques de la pensée économique[197]. » L'analyse économique est donc assimilée par Schumpeter à la science économique. Ce dernier niveau correspond au savoir du scientifique ou du savant.

Ces différents niveaux, pensée économique, économie politique et analyse économique, sont enchevêtrés dans des discours plus larges. Schumpeter se propose dans sa vaste *Histoire de l'analyse économique* d'extraire de la pensée économique les discours relevant de l'analyse économique proprement dite. « Ce sera bien sûr notre travail d'extraire de notre mieux de telles analyses du flot courant des paroles où s'expriment les dispositions d'une époque ; elles n'apportent rien à tout effort pour améliorer notre appareil de concepts, et sont par là dénuées d'intérêt pour nous[198]. » Ainsi, selon Schumpeter, la *Richesse des Nations* est un ouvrage relevant davantage de l'économie politique dont les principes normatifs sont le libéralisme. Mais ces derniers « ne sont que le revêtement d'une grande œuvre analytique[199] » qu'il convient de mettre au jour.

Cette tripartition schumpétérienne de la science économique s'inspire directement de l'ouvrage canonique de John Neville Keynes publié en 1890, *The Scope and Method of Political*

---

[196] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 46
[197] *Ibid.*, p. 25
[198] *Ibid.*, p. 70
[199] *Ibid.*, p. 69

Economy, véritable livre de chevet de toute une génération d'économistes[200]. Schumpeter lui-même admet :

> « Nous devons signaler l'excellent ouvrage de J. N. Keynes, qui régla la plupart de ces questions méthodologiques dans un esprit de raisonnable impartialité et à la satisfaction du monde professionnel. Pendant deux décennies, ce livre a occupé une position d'autorité qu'il méritait parfaitement. On peut en recommander la lecture, même après tant d'années, à cause de ses mérites aussi bien que de son succès[201]. »

Schumpeter ne tarit pas d'éloge sur ce qu'il considère un « livre admirable[202] », « une des meilleures méthodes de l'économie jamais écrites[203] » : « il a si bien su garder son sens critique au milieu des vagues et des brisants d'un demi-siècle de controverses sur ces problèmes qu'aujourd'hui encore il serait difficile de mieux faire que de le choisir comme guide pour étudier la méthodologie[204]. » À lire l'ouvrage, il est possible de découvrir une inspiration certaine de Schumpeter sur la méthodologie.

Comme le rappelle Philippe Mongin[205], John Neville Keynes est le premier à soumettre la science économique à la distinction du positif et du normatif. J. N. Keynes pose la question de la dimension pratique et politique de la science économique : « *Is it a positive science concerned exclusively with the investigation of uniformities, or is it an art having for its object the determination of pratical rules of action*[206] ? » Il propose ainsi une tripartition fondée sur la « *distinction between economic uniformities, economic ideals, and economic precepts*[207]. » Autrement dit, la science économique se divise en trois branches, l'économie positive, l'économie normative et l'art :

> « Positive science may be defined as a body of systematized knowledge concerning what is ; a *normative* or *regulative* science as a body of systematized knowledge relating to criteria of what ought to be, and concerned therefore with the ideal as distinguished from the actual ; an art as a system of rules for the attainement of a given end. The object of a

---

[200] P. MONGIN, « La méthodologie économique au XXe siècle. Les controverses en théories de l'entreprise et la théorie des préférences révélées », dans A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : des institutionnalistes à la période contemporaine*, Paris, La Découverte, 2000, p. 344
[201] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.,* p. 106
[202] *Ibid.*, n. 1, p. 561
[203] *Ibid.*, p. 561
[204] *Ibid.*, n. 1, p. 561
[205] P. MONGIN, « Les origines de la distinction entre positif et normatif en économie », CNRS & HEC Paris, 2018, p. 3
[206] J. N. KEYNES, *The Scope and Method of Political Economy* (1891), Fourth Edition, Kitchener, Batoche Books, 1999, p. 20
[207] *Id.*

positive science is the establishment of uniformities, of a normative science the determination of ideals, of an art the formulation of *precepts*[208]. »

L'économie positive dit *ce qui est* et a pour objectif de mettre au jour des *régularités* ; l'économie normative dit *ce qui doit être* et a pour objectif la mise au jour des *idéaux* ; l'art énonce des *règles* en vue d'une certaine *fin* et a pour objectif la formulation de *préceptes*. Tout comme Schumpeter, John Neville Keynes élargit le spectre de l'économie en trois branches sans pour autant en disqualifier aucune. J. N. Keynes admet que « *it is both possible and desirable to discuss economic uniformities independently of economic ideals, and without formulating economic precepts*[209]. » Ainsi, il est possible d'établir une indépendance entre les régularités économiques, les idéaux et les préceptes, autrement dit, il est possible d'établir une distinction entre une science positive et une science normative en économie. La position de Schumpeter n'est donc nullement originale en économie et se situe plutôt dans une tradition positive caractéristique de l'époque et dont l'*innovation intellectuelle* revient à John Neville Keynes[210] : « *It is not, however, the function of the science to pass ethical judgments ; and political economy, as regarded as a positive science, may, therefore, be said to be independant of ethic*s[211]. »

Encadré 1. L'aristotélisme dans la Vienne fin-de-siècle

La conception schumpétérienne du savoir est à mettre en perspective avec le renouveau de l'aristotélisme dans la Vienne de la deuxième moitié du XIXe siècle. En effet, l'aristotélisme constitue l'une des « racines philosophiques » de l'école autrichienne[212]. Emil Kauder démontre comment les pensées de Menger, de Böhm-Bawerk et de Wieser et plus généralement de l'école autrichienne d'économie sont imprégnées de la philosophie d'Aristote. Lors de sa scolarité au prestigieux *Theresianum,* Schumpeter apprend le grec ancien[213] et le latin et acquiert une culture classique qui le familiarise avec la philosophie grecque antique. Il admettra : « *My interest for sociology and philosophy was awakened*

[208] *Ibid.*, p. 22
[209] *Id.*
[210] P. MONGIN, « Les origines de la distinction entre positif et normatif en économie », *op. cit.*, p. 8
[211] J. N. KEYNES, *The Scope and Method of Political Economy*, *op. cit.*, p. 32
[212] E. KAUDER, « Intellectual and Political Roots of the Older Austrian School », *Zeitschrift für Nationalökonomie / Journal of Economics*, vol. 17, n° 4, 1957, p. 411-425
[213] Schumpeter lira le grec ancien toute sa vie. La nuit de sa mort, le 8 janvier 1950, une copie des œuvres d'Euripide en grec ancien se trouvait sur sa table de chevet. Voir T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation, op. cit.*, p. 488

already in high school[214]. » Lors de ses études à l'Université de Vienne, il suit les cours de la première génération de l'école autrichienne et baigne ainsi dans l'atmosphère de l'aristotélisme caractéristique de la tradition autrichienne[215]. Comme le rappelle Patrick Mardellat : « Dans les années 1870-1920, il y a donc une conjoncture aristotélicienne dans la philosophie de langue allemande et dans les sciences sociales, dont la pensée économique va accueillir dans une certaine mesure les débats[216]. » Familier de la philosophie d'Aristote et ayant fait sa formation intellectuelle dans une tradition autrichienne infusée d'aristotélisme, Schumpeter applique au savoir économique des distinctions fondamentales que la tradition aristotélicienne permet d'éclairer.

Ainsi, la tripartition schumpétérienne du discours économique s'inscrit dans une tradition remontant à Aristote. Dans les premières pages du livre A de la *Métaphysique,* Aristote distingue un niveau empirique (l'expérience), un niveau pragmatique (l'art) et un niveau théorique (la science) dans le savoir. Le premier niveau de l'expérience est celui général des connaissances diffuses dans la société qui relève de l'empirie et de l'observation. L'art, en revanche, est un niveau technique utilitaire : « l'art nait lorsque que de nombreuses notions d'expérience, résulte une seule conception universelle à propos de cas semblables[217]. » Aristote illustre la différence entre l'expérience et l'art avec la médecine : « Concevoir que pour Callias atteint de telle maladie, tel remède est bon, puis pour Socrate, et pour beaucoup de gens dans le même état, pris un par un, cela relève de l'expérience ; mais concevoir que tel remède est utile à tous ceux qui sont tels, définis selon une seule forme, et malades de telle maladie […], cela relève de l'art[218]. »

La pensée économique renvoie à *l'expérience* des acteurs économiques qui s'expriment par des connaissances profanes et des opinions économiques ; l'économie politique à *l'art* de l'intervention politique à des fins précises de manipulations des grandeurs économiques. Le troisième niveau est constitué de la science et renvoie à un savoir théorique pur et désintéressé, c'est-à-dire qui à sa fin en lui-même. Ce niveau analytique produit des connaissances universelles en vue de saisir l'essence des choses et correspondrait ainsi à l'*analyse économique.*

---

[214] Cité par R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 11

[215] E. KAUDER, « Intellectual and Political Roots of the Older Austrian School », *op. cit.*, p. 419

[216] P. MARDELLAT, *Études d'histoire et de philosophie économique dans la pensée allemande*, Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences Économiques, Faculté des Sciences Économiques et Sociales, Université des Sciences et Technologies de Lille, 2012, p. 5

[217] ARISTOTE, *Métaphysique*, M.-P. Duminil et A. Jaulin (trad.), Paris, GF-Flammarion, 2008, p. 72

[218] *Id.*

Cette tripartition du discours économique entre pensée économique, économie politique et analyse économique trouve sa fondation dans une distinction plus profonde entre le profane et le scientifique. Cette distinction apparaît chez Schumpeter dès 1914, dans un ouvrage d'histoire de la pensée intitulé *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte* et traduit en français en 1962[219] par Georges-Henri Bousquet sous le titre *Esquisse d'une histoire de la science économique*. Cet ouvrage est une commande de Max Weber pour un ouvrage collectif intitulé *Grundriss der Sozialökonomik*[220] mais il demeure une pièce d'achoppement importante pour comprendre l'œuvre de Schumpeter. Pour des raisons de commodités et parce que la traduction de Bousquet comporte des imprécisions, nous préférons utiliser la traduction anglaise[221]. La première partie, intitulée « *The development of economics as a science*[222] » précise que « *the science of economics, as it took shape towards the end of the eighteenth century, had grown from two roots*[223]. » La première racine est la philosophie : « *One of these strands originated in the study of the philosophers in the widest sense of the term*[224]. » L'analyse économique est donc nichée dans les systèmes de philosophie depuis la pensée gréco-romaine jusqu'à Adam Smith en passant par les penseurs scolastiques. « *Economic knowledge was small, and economics merely a small component part of the great universal science of philosophy*[225]. » La seconde racine est le savoir pratique : « *The other had been accumulated by people of various types whose primary motive had been their interest in practical problems of the day*[226]. » La distinction entre le scientifique et le profane découle directement de ces deux racines de l'économie. Car, si l'homme de science a pour vocation de comprendre et d'analyser les faits économiques, les profanes et les praticiens ont un savoir économique pratique : « *practical problems and practical aims were of decisive importance. ... They were preponderantly practical men without any specific training and without any inclination to philosophic questioning*[227]. »

L'objectif du Schumpeter historien de l'économie est de remonter la ramification complexe de ces deux racines dans l'histoire de la pensée. À ce titre, l'*Histoire de l'analyse*

---

[219] J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique, op. cit.*
[220] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 40
[221] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch* (1914), R. Aris (trad.), Oxford, Oxford University Press, 1954
[222] *Ibid.*, p. 9-41
[223] *Ibid.*, p. 9
[224] *Id.*
[225] *Ibid.*, p. 14
[226] *Ibid.*, p. 9-10
[227] *Ibid.*, p. 23

économique entreprend cette exploration de la filiation des idées scientifiques par un vaste travail de réécriture et d'extension de *Epochen* entrepris dans les années 1910[228].

Pour autant, Schumpeter ne disqualifie nullement le savoir profane, bien au contraire. Au premier chapitre des *Business Cycles,* Schumpeter commence son analyse par une exploration du savoir profane de l'homme d'affaire, qu'il qualifie de « *common sense idea of Business Situations*[229]. »

Le sens commun[230] des acteurs de l'économie est à reconstruire à partir de leurs connaissances quasiment intuitives et de leur expérience quotidienne de l'économie. Les hommes d'affaires ont ainsi une connaissance approfondie et inédite pour l'économiste et qui s'apparente à un savoir pratique de la situation économique dans laquelle ils évoluent. Ici, Schumpeter s'intéresse aux représentations de l'homme d'affaires pour dégager la « situation normale[231] » de l'économie. Cette dernière désigne l'état normal des évènements, tels qu'ils sont anticipés et attendus par les agents. Une année « normale » désigne ainsi pour une entreprise une année durant laquelle son profit est suffisant pour couvrir ses coûts. Une année « anormale » serait une année de grosses pertes ou bien une année de profits extravagants. La

---

[228] E. BOODY-SCHUMPETER, « Editor's Introduction », *op. cit.*, p. xxx

[229] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 3

[230] Comme le rappelle Cédric Paternotte dans une étude comparative et généalogique sur les notions de « sens commun » et de « connaissance commune », la notion de « sens commun » pose des difficultés de définition de par son histoire ancienne et la polysémie qui lui est attachée. Dans l'histoire des idées, Paternotte distingue au moins quatre acceptations du terme : « le sens commun peut désigner un ensemble de croyances partagées ; le mode de raisonnement individuel produisant de telles croyances ; la façon dont ces croyances sont transmises et acquises socialement ; et l'identité de la communauté dans laquelle elles sont partagées. » (p. 557). L'usage que Schumpeter fait du terme « *common sense* » le rapproche ainsi de la première acceptation que Paternotte appelle « sens commun *propositionnel* » : « un ensemble d'opinions ou de croyances partagées au sein d'un groupe ou d'une population – ses croyances ordinaires, idées reçues ou lieux communs. Cette acception se retrouve dans la notion grecque d'*endoxa* (opinions reçues), ou dans ce que Gadamer a décrit comme un "jugement sans réflexion partagé par tout un ordre, par tout un peuple, par toute une nation ou par le genre humain tout entier" » (p. 557). Ainsi, dans cette première signification, le sens commun se désigne par l'ensemble des croyances et des représentations qui le constitue. Par conséquent, « il n'existerait pas d'autre façon de déterminer ce qui est de sens commun propositionnel dans un domaine donné que de sonder directement et de façon exhaustive les intuitions de divers individus concernant ce domaine. » (p. 557-558). Le sens commun se distingue de la « connaissance commune » notamment car cette dernière ne désigne pas « une connaissance élémentaire et simplement répandue. » (p. 562).

Le terme « connaissance commune » est introduit par David Lewis dans un ouvrage de 1969 intitulé *Convention* et sera ensuite abondamment repris par la théorie des jeux. « Tout d'abord, une proposition est dite de connaissance *partagée* au sein d'un groupe si tous la connaissent. Une proposition sera alors dite de connaissance *commune* si tous la connaissent, tous savent que tous la connaissent, tous savent que tous savent que tous la connaissent, et ainsi de suite. Autrement dit, la connaissance commune est composée d'une infinité de connaissances partagées emboîtées. » (p. 562). Or, dans la mesure où Schumpeter ne développe pas ce point particulier et ne fait que l'évoquer, tout porte à croire que son usage de « *common sense idea* » se rapproche davantage du « sens commun » que de la « connaissance commune. »Voir C. PATERNOTTE, « Sens commun et connaissance commune », *Les Études philosophiques*, vol. 4, n° 174, 2017, p. 555-578 ; D. K. LEWIS, *Convention. A Philosophical Study* (1969), Nachdr., Oxford, Blackwell, 2011

[231] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 3-4

« situation normale » est une représentation de sens commun de l'activité économique qui tantôt s'en éloigne tantôt s'en rapproche. « *Businessmen have a very full idea of that logic which is inherent in economic things and which it is the task of scientific economists to formulate more rigorously*[232]. »

Le sens commun et le savoir scientifique ne sont donc pas par principe contradictoires. Ils peuvent être la formulation différente d'un même phénomène. Néanmoins, les représentations du sens commun manquent de la rigueur nécessaire à l'analyse économique : elles renvoient à des impressions subjectives issues d'expériences quotidiennes. « *Those terms, although not actually lacking meaning, yet do lack precise meaning*[233]. » Ainsi, le sens commun n'est pas dépourvu de signification, mais de rigueur. Autrement dit, Schumpeter n'établit pas de hiérarchie ni de supériorité de l'analyse économique sur la pensée économique, ou, ce qui revient au même, du savoir scientifique sur le savoir profane : ils ne répondent pas aux mêmes objectifs ni aux mêmes exigences. « *Sometimes the unanalyzed impression of an experienced man is likely to be a safer guide to correct action than is analysis*[234]. » La science réside bien ici dans la maîtrise de techniques spécifiques ignorées du profane. Dans notre exemple, si les hommes d'affaires traitent de « situation normale », les économistes utilisent plus volontiers le concept d'équilibre qui est moins familier, voire parfaitement inconnu, des praticiens de l'économie.

De manière générale, la conception schumpétérienne de l'économie comme science passe par une distinction entre deux types de savoir : un savoir scientifique et un savoir profane ou autrement formulé : « *speculative as opposed to popular ideas and to the conception of isolated men in "business"*[235]. » Le scientifique se distingue donc du profane et du praticien par la maîtrise de techniques et de méthodes particulières qui constituent un ensemble de discours, l'analyse économique, qui est elle-même distinguée de discours économique plus large ne répondant pas au critère de la science, à savoir la pensée économique et l'économie politique.

---

[232] *Ibid.*, p. 5
[233] *Id.*
[234] *Id.*
[235] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 15

1.2 L'objet de la science économique

À l'exception de quelques commentateurs récents[236], la plupart des études sur Schumpeter débutent avec la *Théorie de l'évolution économique,* publiée en 1911, et ont tendance à sous-estimer voire à ignorer[237] son premier ouvrage *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*[238]*,* publié en 1908. Traduit en anglais en 2010[239]*,* l'ouvrage n'est pas traduit en français. Le titre annonce un programme de présentation de l'essence (*das Wesen)* et du contenu principal (*der Hauptinhalt)* de l'économie théorique. Force est donc de constater avec Esben Andersen « l'ignorance généralisée[240] » dans laquelle se trouve *Das Wesen.* L'ouvrage de jeunesse – Schumpeter est âgé de 25 ans à sa publication – contient les fondations théoriques fondamentales de la théorie schumpétérienne, mais aussi « *a methodological outline, from which he would not deviate to any greater extent even his year of maturity*[241]. » Wassily Leontief, qui fut l'élève de Schumpeter, écrit à propos de *Das Wesen :*

> « This remarkable book remains practically unknown in the English-speaking world and yet it contains the statement of his fundamental views which constitute the basis of Schumpeter's whole scientific *Weltanschauung*. Some of these were never restated again as explicitly or with so much elan. It is indicative of his turn of mind that the nearest approximation to exposition of the general principles of economics was undertaken by Schumpeter at the very beginning of his career.[242] »

À ce titre, il est impératif de revenir à une étude de cet ouvrage qui possède une cohérence avec le reste de l'œuvre. *Das Wesen* poursuit plusieurs objectifs : clarifier le domaine de l'économie théorique, établir l'économie comme une science autonome et poser une dimension programmatique en préparant le terrain pour la dynamique. L'enjeu majeur pour Schumpeter consiste à présenter à un public de langue allemande ce qu'il appellera la « *Magna Carta* de la théorie économique[243] » à savoir la théorie walrasienne de l'équilibre général.

---

[236] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision: The Development of Schumpeter's Theory of Entrepreneurship », *History of Political Economy*, vol. 22, n° 4, 1990, p. 677-696 ; Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.* ; E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*

[237] C'est le cas de F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter* (1935), Chicoutimi, Québec, UQAC, 2002 ; mais aussi de R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*

[238] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*

[239] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory, op. cit.*

[240] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics*, *op. cit.*, p. 40

[241] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 679

[242] W. LEONTIEF, « Joseph A. Schumpeter (1883-1950) », *op. cit.*, p. 105

[243] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 341

> « One of my goals, précise Schumpeter, is to familiarize the German audience with a few things – terminology, axioms, and viewpoints. In Germany, the development of the theory has not been followed very closely; the German economist only knows vaguely what the "pure" theorist actually does. We want to teach to the German scientists the theories of other countries[244]. »

Bien qu'il considère l'usage des mathématiques comme indispensable à la science économique, Schumpeter préfère une présentation non mathématisée « *because there is a lack of foundation among the readers and it would only scare them away*[245]. » Par ailleurs, *Das Wesen* traite exclusivement de l'économie statique. La distinction, fondamentale pour la théorie schumpétérienne, entre statique et dynamique est présente dès 1908 :

> « My presentation is based on the fundamental differentiation between "statics" and "dynamics" of the economy, a point that cannot be stressed enough … "Dynamics" is totally different from "statics," in their methods and in content. … We will only deal with statics; the field of dynamics will just be mentioned in passing[246]. »

Das Wesen possède donc une volonté didactique très utile pour nous, car elle permet de clarifier la conception que le jeune Schumpeter développe de la théorie économique et de son contenu : « *This book is purely theoretical. It tries to dissect as exactly as possible the basis, the methods, and the main findings of pure economics in order to gauge its nature, its value, and its potential for further development*[247]. »

1.2.1 Affirmer l'autonomie de la science économique : la doctrine Monroe

Schumpeter insiste sur la nécessité pour la science économique de se doter d'une définition claire et concise de son domaine, un domaine qui soit exclusif et qui n'empiète pas sur les autres sciences, humaines et naturelles. Mais, avant de définir la science économique, Schumpeter propose un travail de discrimination sur ce qu'elle n'est pas. Dans une conférence donnée en 1910, intitulée « *Wie studiert man Sozialwissenschaft*[248] ? », Schumpeter précise que les sciences sociales en général et l'économie en particulier sont relativement jeunes dans le paysage scientifique du début du XXe siècle. Si les hommes en société se sont toujours

---

[244] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. xviii-xix
[245] *Ibid.*, p. xix
[246] *Ibid.*, p. xviii
[247] *Ibid.*, p. 14
[248] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*

interrogés sur des problèmes sociaux, économiques et psychologiques, la constitution et l'institutionnalisation en une science sociale est un phénomène que Schumpeter date du milieu du XVIIIe siècle[249]. Par « science sociale », Schumpeter entend « *the study of social processes: the science of what holds state and society together, of what determines the conduct and fate of individuals and social classes, in short, the science of man's social existence and development*[250]. » Mais, la science sociale étudie une multiplicité de processus sociaux et se divise en autant de disciplines : économie, sociologie, etc. Ainsi, la consolidation et la définition du domaine spécifique de chaque science sociale sont un travail préalable nécessaire à toute investigation scientifique. Schumpeter en appelle à l'autonomie et à l'indépendance de la science économique comme condition préalable à l'émergence de problématique et de système de concepts qui lui soit propre[251].

Cette « déclaration d'indépendance » passe par l'exclusion de questions qui ne relèvent pas de la science économique. Schumpeter rejette donc toute tentative d'œcuménisme scientifique : la tentative de rassembler toutes les sciences sociales en une science unitaire serait un obstacle au progrès scientifique. « *One can only peremptorily caution against trusting those shimmering phrases, and cannot preach a type of economic Monroe Doctrine urgently enough*[252]. » Cette « doctrine Monroe » de la science économique suppose que cette dernière ne s'immisce pas dans le domaine des autres sciences tout comme les autres sciences ne s'immiscent pas dans le domaine de la science économique. La reconnaissance de l'indépendance des sciences sociales implique un rejet de la possibilité d'une grande science sociale unifiée : « *The realm of social science too is divided up into many partial realms, with methods and contents that are fundamentally distinct from one another. There is, in principal, no social science—only individual social sciences*[253]. »

Les problèmes tels que les motivations de l'activité humaine, les raisons de l'activité économique, la nature des besoins humains sont des questions essentielles, mais périlleuses pour l'économiste :

> « What is the driving force of an economy— the individual or "the society?" What guides the human being more—egotistic or altruistic motives? … Are these motives mainly of economic nature or do others play a large, even decisive role, i.e., ambition, the will to

[249] *Ibid.*, p. 57
[250] *Ibid.*, p. 58
[251] *Id.*
[252] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 392
[253] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 58

> dominate, love of country, etc.? … Are their motives based on natural laws, on measurable "powers," with which the natural sciences deal all the time[254] ? »

En incluant dans la science économique des questions qui relèvent d'autres sciences telles que la biologie, la sociologie, la philosophie ou la physiologie, les économistes s'exposent aux critiques des biologistes, des sociologues, des philosophes, etc. Ce phénomène est doublement dangereux selon Schumpeter : d'abord, il fait perdre en clarté le discours de l'économiste par des considérations métaphysiques et, plus généralement, étrangères à la science économique ; et ensuite, il fait perdre à l'économie son indépendance, en ouvrant la possibilité de critiques venues d'autres sciences.

Schumpeter propose donc une *définition restrictive* de la science économique. Doublement restrictive : d'une part, Schumpeter entend restreindre le domaine de la science économique à son plus petit dénominateur, et ce, pour davantage de clarté : « *We limit ourselves to a very small area because that allows us to control it*[255]. » D'autre part, Schumpeter entend en dire le moins possible sur ce qui n'appartient pas au domaine propre de la science économique : « *We want to say as little as possible about things that are not really part of our domain*[256]. »

Les problèmes fondamentaux soulevés par le questionnement économique n'ont pas besoin d'avoir été exhaustivement résolus pour entrer dans la science économique à proprement dit. Si la science économique est la science de la satisfaction des besoins, il est possible de construire une argumentation scientifique et proprement économique sans avoir au préalable fait une étude philosophique sur la nature du besoin humain, sur les besoins nécessaires ou non nécessaires, etc. Ces questions, certes primordiales pour Schumpeter, n'appartiennent pas au domaine de la science économique :

> « We look at a group of concrete findings, which are typically called pure economics, and ask ourselves how we can understand them with a minimum of background and axioms; we analyze which underpinnings we really have to know and use; and we refuse to comment on any problem unless it is necessary for our cause[257]. »

Fidèle à sa doctrine Monroe, Schumpeter considère que la question de la nature de l'activité économique ne relève pas de la science économique : « *So we can say without a problem that economic theory does not have anything to do with the nature of economic activity, that it does*

---

[254] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 15-16
[255] *Ibid.*, p. 18
[256] *Ibid.*, p. 17
[257] *Id.*

not even have to be defined. That is not a paradox at all[258]. » En effet, résoudre une telle question ferait nécessairement appel à d'autres disciplines comme la philosophie, la physiologie, la biologie, ce qui est exclu par le principe même d'une science autonome.

1.2.2 Ce dont la science économique ne traite pas

Schumpeter entreprend de définir la science économique et d'en saisir le domaine propre. Ce faisant, il reprend la démarche opérée par son maître Léon Walras, dont la première section des *Éléments d'économie politique pure* s'intitule « Objet et divisions de l'économie politique et sociale. » Tout comme Walras, Schumpeter sait que « la première chose à faire, au début d'un cours ou d'un traité d'économie politique, est de définir la science même, son objet, ses divisions, son caractère, ses limites[259]. » Et tout comme Walras, avant de définir le contenu du domaine de la science économique, Schumpeter précise ce dont l'économie n'est pas la science. Ou plus exactement, il écarte ces définitions qui pèchent par leur manque de clarté quant à leur objet. « De toutes les définitions qui se sont produites, aucune n'a rencontré cet assentiment général définitif qui est le signe des vérités acquises à la science[260]. » Cet « assentiment général définitif » dont parle Walras est précisément ce que poursuit Schumpeter dans cette volonté de délimiter le domaine de la science économique.

L'économie comme la science des meilleurs moyens pour atteindre le bien-être économique est immédiatement écartée par Schumpeter comme étant trop empreinte de considérations métaphysiques et de jugements de valeur sur la notion de bien-être.

L'économie comme science de la satisfaction des besoins est une définition trop réductrice et concerne davantage la physiologie que l'économie.

L'économie comme science des activités économiques ou des principes économiques. Cette formulation reporte le problème sur la définition des termes « activité économique » et « principe économique » qui, selon Schumpeter, appartiennent à des domaines extérieurs à la science économique. La nature des activités économiques relève par exemple davantage de la biologie.

L'économie comme science de la production, de la distribution et de la consommation des richesses. Ici, et encore comme Walras, Schumpeter rejette cette définition formulée par

---

[258] *Ibid.*, p. 21
[259] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale* (1874), Paris, Economica, 1988, p. 25
[260] *Id.*

Jean-Baptiste Say. Ce dernier affirme dans les commentaires de la *Richesse des nations* et surtout dans le discours préliminaire au *Traité d'économie politique* que « l'objet de l'économie politique est de faire connaître les moyens par lesquels les richesses se forment, se distribuent et se consomment[261]. » Walras reproche à Say de faire de l'économie une « science naturelle » où « les richesses *se forment, se distribuent* et *se consomment* sinon toutes seules, au moins d'une *manière* en quelque sorte indépendante de la volonté de l'homme[262]. » Autrement dit, Say a tendance à naturaliser les phénomènes économiques et à réduire la science économique à une « simple exposition » des lois naturelles présidant aux relations économiques. Walras considère comme « inexacte » une définition qui ne prend pas en compte la dimension humaine de l'économie. Schumpeter en revanche reproche à cette dernière d'être trop large en ce que la science économique n'épuise pas à elle seule tout ce qu'il y a à dire sur la production, la consommation et la distribution des richesses. Une telle définition du domaine conduira le chercheur à avoir recours à d'autres disciplines, réduisant la science économique à un rôle de co-discutant.

Ces définitions échouent à dire le domaine spécifique de la science économique, tantôt trop large, tantôt trop étroite. Schumpeter cherche une définition « exacte » de l'économie « pure. »

1.2.3 Le domaine de la science économique : die Tauschrelation

« Une science ne débute qu'avec une délimitation suffisante des problèmes susceptibles de circonscrire un terrain de recherche sur lequel l'accord des esprits est possible[263]. » C'est afin de répondre à cette exigence, qu'exprimera Jean Piaget, que Schumpeter entend délimiter rigoureusement le domaine de la science économique, dégager « *the core of the economy*[264]. » afin d'en faire « *a self-contained, autonomous province of the kingdom of knowledge*[265]. »

La définition de la science économique la plus restrictive possible passe par l'acceptation d'un socle minimum d'hypothèses simples. Dans toute économie, l'économiste observe des sujets en possession d'une certaine quantité de certains biens. Ces quantités, que Schumpeter

---

[261] Note de J.-B. SAY dans A. SMITH, *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations* (1776), G. Garnier (trad.), Guillaumin, Paris, 1843, vol. 2, p. 1 ; voir également J.-B. SAY, *Traité d'économie politique* (1803), Calmann-Lévy, Paris, 1972, p. 7
[262] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure*, *op. cit.*, p. 30
[263] J. PIAGET, *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, 1972, p. 41
[264] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 383
[265] *Id.*

appelle les « quantités économiques », sont les éléments d'un système d'interdépendance. Ceci est une hypothèse simple et si évidente, précise Schumpeter, qu'elle ne nécessite pas de démonstration supplémentaire[266]. La reconnaissance de cette hypothèse est « au fondement de notre discipline[267]. » Schumpeter ainsi confirme le « credo » des économistes : l'économie est une science et elle est une science quantitative[268]. Le but de l'économiste est de décrire ces relations d'interdépendance et les changements dans les quantités économiques. Cette description constitue le domaine de « l'économie pure » ou « économie théorique » :

> « When given any state of an economy, it is our task to deduce of one those changes of the quantities, which will happen in the near future if nothing unforeseeable happens. We call this deduction "explanation." We get there through a description of the interdependencies. We therefore define our task as the description of our system and its tendencies of movement.[269] »

Le fait de l'interdépendance des quantités économiques est précisément ce qui justifie la possibilité d'une discipline à part entière pour les étudier : « *A separate, independent discipline about such phenomena is possible and that is what we have to prove. Even if an equation system offers nothing but the proof of a clear-cut interdependency that is worth a lot: That is the basis of a scientific building*[270]. »

Ces relations d'interdépendance entre les quantités économiques sont ce que Schumpeter appelle « *der Preis, oder besser die Tauschrelation*[271] » : « le prix, ou plutôt la relation d'échange. » Ainsi, Schumpeter conclut « *all economic activities are being defined as barter and assume that even where there is no barter relation, the economy functions as if there were one… Every economic activity for us is nothing but a change of economic quantities*[272]. » Dans un article, intitulé « *The Instability of Capitalism* » (1928), Schumpeter propose la circonscription suivante :

> « The economic system in the sense of conditions and processes reduces itself for purposes of Theory to a system in the scientific sense of the word – a system, that is, of

[266] *Ibid.*, p. 18
[267] *Id.*
[268] J. A. SCHUMPETER, « The Common Sense of Econometrics », *op. cit.*
[269] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 19
[270] *Ibid.*, p. 22
[271] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*, p. 49
[272] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 31

interdependent quantities – variables and parameters – consisting of quantities of commodities, rates of commodities and prices, mutually determining each other[273]. »

Cette insistance de Schumpeter à considérer l'économie comme l'étude des changements entre des quantités économiques révèle une autre influence aristotélicienne. En effet, selon Aristote, la physique est la science des étants en mouvement. Comme le rappelle Pierre Pellegrin, « la *Physique* est une étude du changement[274] » et une partie de l'ouvrage traite « des caractéristiques générales et des conditions de possibilité du changement[275]. » De manière générale, chez Aristote, la science cherche à expliquer de manière causale le mouvement, c'est-à-dire « comment les choses viennent à l'être, disparaissent et changent[276]. » Cette conception aristotélicienne de la science a influencé le jeune Schumpeter pour qui la science économique étudie et explique le mouvement du système économique et le mouvement des quantités économiques à l'intérieur de ce système : « *We therefore define our task as the description of our system and its tendencies of movement*[277]. » Le mouvement affecte des quantités qui, par définition sont mesurables ; ces mesures décrivent des relations entre des grandeurs économiques car selon Schumpeter « *every economic activity for us is nothing but a change of economic quantities*[278]. »

Yuichi Shionoya propose de voir plus largement dans ces relations d'échange une « catallactique[279] », c'est-à-dire une théorie de l'échange qui inclut tous types de comportements économiques notamment la production et la consommation. À l'exception du chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschatlichen Entwicklung,* dans lequel Schumpeter qualifie la statique de « catallaxie générale » (*eine allgemeine Katallaktik*[280]), l'expression n'apparaît pas sous la plume de Schumpeter. Le mot « catallactique » ou « catallaxie » n'est pas exclusif à la signification que leur ont donné Mises et Hayek. Ainsi, comme le rappelle Schumpeter, c'est l'archevêque Richard Whately (1787-1863), théologien et fondateur de la chaire d'économie politique de l'Université de Dublin, qui « suggère de

---

[273] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism » (1928), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 50
[274] P. PELLEGRIN, « Introduction », dans Aristote, *Physique*, Paris, GF-Flammarion, 2010, p. 38
[275] *Id.*
[276] *Ibid.*, p. 39
[277] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 19
[278] *Ibid.*, p. 31
[279] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 125
[280] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1911, p. 512

remplacer le terme Économie Politique […] par le terme *Catallactique* – de καταλλάτειγ, échanger[281]. » Plus loin dans l'*Histoire,* Schumpeter définit les « catallactiques » comme des « théories du troc[282]. » Ainsi, la catallactique renvoie d'abord, dans l'histoire des idées, à sa racine étymologique et désigne la science des échanges.

La définition proposée par Schumpeter est donc bien différente de la signification que la tradition autrichienne a donné à ce mot. Dans l'*Action humaine,* Mises considère que « le domaine de la catallactique ou de l'économie au sens étroit est l'analyse des phénomènes de marché[283]. » Hayek propose, dans *Droit, législation et liberté*, une définition plus spécifique encore. La catallaxie désigne « l'ordre engendré par l'ajustement mutuel de nombreuses économies individuelles sur un marché. Une catallaxie est ainsi l'espèce particulière d'ordre spontané produit par le marché à travers les actes de gens qui se conforment aux règles juridiques concernant la propriété, les dommages et les contrats[284]. » Si Mises possède une définition assez large de la catallactique comme couvrant les phénomènes de marché, Hayek conçoit la catallaxie comme un ordre spontané qui émerge des interactions individuelles permises par le marché et qui prend forme dans un cadre institutionnel précis.

Selon le jeune Schumpeter, toute activité économique se ramène à une activité d'échange : c'est dans ce sens très précis que Shionoya peut parler de « catallactique. » Tout comme pour Walras, l'économie se ramène à des relations d'échange :

> « Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour constater *a posteriori* parmi les faits généraux le fait de l'échange. Tous tant que nous sommes, nous faisons journellement, comme une série d'actes spéciaux, des échanges, c'est-à-dire des ventes et des achats. […] Les échanges se font sur le marché[285]. »

Et Walras de continuer : « l'économie politique pure, ou la théorie de la valeur d'échange et de l'échange, c'est-à-dire la théorie de la richesse sociale[286]. » L'enjeu de la science économique est donc de saisir les relations entre les éléments d'un système d'interdépendance. Selon Richard Arena, le problème économique de Schumpeter dans *Das Wesen* est simplement « allocatif » : « *the society is described as a collection of individuals endowed with subjective*

---

[281] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.*, p. 217
[282] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 223
[283] L. von MISES, *L'Action humaine. Traité d'économie* (1949), R. Audouin (trad.), Institut Coppet, Paris, 2011, p. 176
[284] F. A. HAYEK, *Droit, législation et liberté. Une nouvelle formulation des principes libéraux de justice et d'économie politique* (1976), R. Audouin (trad.), Paris, PUF, 1995, vol. 2. Le mirage de la justice sociale, p. 131
[285] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure*, *op. cit.*, p. 49-50
[286] *Ibid.*, p. 53

utility functions and different physical amounts of goods and services. The economic problem … consists in an attempt to discover the social and unique set of equilibrium prices[287]. »

En effet, si toute activité économique est une relation d'interdépendance entre des quantités économiques appelée relation d'échange ou « prix », et si l'objectif de l'économiste est de décrire le système d'interdépendances des éléments, alors la tâche de l'économiste est d'expliquer ce qu'est le « prix » et de décrire ses changements. « *We see it as our sole task,* conclut Schumpeter, *to explain what "price" is and to deduce certain laws of movement*[288]. » Le domaine propre de ce que Schumpeter appelle l'économie pure ou théorique est circonscrit par les relations d'échange.

1.3 Éléments de méthodologie schumpétérienne

1.3.1 Théorie et histoire : dépasser la Methodenstreit

Pour comprendre la démarche scientifique de Schumpeter, il convient de la mettre en perspective avec la Querelle des méthodes dont la méthodologie schumpétérienne est durablement marquée et apparaît comme une tentative de dépassement[289]. Le jeune Schumpeter écrit dans un contexte plus général de reconfiguration de la science économique. Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner rappellent ainsi que la science économique de l'après-1870 est caractérisée en Europe par une « phase de recomposition[290] » dont la *Methodenstreit* est le témoin le plus flagrant. Les économistes sont dans une entreprise de redéfinition du domaine et des méthodes de l'économie, ainsi que dans une volonté de partitionner le savoir économique en plusieurs branches. De plus, la science économique est sous la pression de la « formation de la sociologie classique[291] » ce qui a tendance à pousser les exigences de clarification des domaines et des méthodes. De manière générale, Gislain et Steiner nous rappellent que la période 1890-1920, période durant laquelle Schumpeter se forme sur le plan intellectuel et durant laquelle il publie ses premiers écrits, est une période d'« institutionnalisation, à l'échelle

---

[287] R. ARENA, « Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? », dans S. T. Lowry (éd.), *Contributions to the History of Economics. Selected papers from the History of Economics Conference 1990*, Aldershot, Edward Elgar, 1992, p. 126

[288] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 33

[289] L'idée est développée par E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 50 ; et Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 193

[290] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920. Émile Durkheim, Vilfredo Pareto, Joseph Schumpeter, François Simiand, Thorstein Veblen et Max Weber*, Paris, PUF, 1995, p. 11

[291] *Id.*

mondiale, de l'économie politique et de la sociologie[292]. » L'effervescence des revues scientifiques en est un symptôme significatif, dont l'*Archiv für Sozialwissenchaft und Sozialpolitik* en 1904, à laquelle participe Schumpeter.

Ainsi, la science économique se trouve, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, dans un processus de redéfinition et de relégitimation après la rupture opérée par le tournant marginaliste. En d'autres termes, la science économique se trouve dans une phase de configuration d'une nouvelle « Situation Classique » pour reprendre le terme employé par Schumpeter dans l'*Histoire de l'analyse économique*. Une Situation Classique « signifie que l'on est parvenu à un accord substantiel après une longue période de lutte et de controverse – consolidation de l'œuvre neuve et original qui vint d'abord » précise Elizabeth Boody-Schumpeter[293]. Il s'agit donc d'un outil de périodisation qui permet de dégager dans l'histoire d'une science un moment de cristallisation et de relatif accord de la communauté scientifique sur un ensemble de méthodes, de problématiques et de procédures. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter distingue trois Situations Classiques dans l'histoire de la science économique : une première à la fin du XVIIIe siècle autour de l'œuvre de Smith et de ses continuateurs[294] ; une seconde au milieu du XIXe dans les travaux de John Stuart Mill[295] et une troisième à la fin du XIXe siècle avec la révolution marginaliste : « cette révolution a essentiellement consisté dans l'apparition de la théorie de la valeur, fondée sur l'utilité marginale, que l'on associe aux trois noms de Jevons, Menger et Walras[296]. » Il s'agit d'une « Situation Classique qui émergea à peu près vers 1900[297], » période pendant laquelle Schumpeter fait ses études à Vienne et écrit *Das Wesen.* C'est donc ce contexte que Schumpeter entend proposer une délimitation et une définition du domaine de l'économie et se positionner par rapport à la *Methodenstreit* : ce faisant, il est l'acteur tardif de cette nouvelle Situation Classique.

Schumpeter est très sévère quant à la *Methodenstreit :* « L'histoire de cette littérature est en substance une histoire d'énergies gaspillées, et dont on eût pu faire meilleur usage[298]. » Ce jugement sévère a tendance à minimiser les enjeux et les contributions de la Querelle. L'opposition entre l'École historique et l'École autrichienne relèverait d'une incompréhension

---

[292] *Ibid.*, p. 12
[293] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 86
[294] *Ibid.*, p. 203
[295] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.*, p. 12
[296] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 108
[297] *Ibid.*, p. 272-273
[298] *Ibid.*, p. 94

mutuelle que Schumpeter déplore dès 1908 : « *The bitter quarrel is a rather recent phenomenon because each economist, instead of stressing what we have in common, seems to reject all positions that are not his and tries to pull the beginner to his side and make him into a warrior for his own position*[299]. » Selon Schumpeter, la *Methodenstreit* relève moins d'une opposition de fond que d'une opposition de tempérament et de tendances intellectuelles. « La plupart du temps on s'attaque à des positions qui dans une imagination guerroyante sont bel et bien des forteresses ennemies, mais qui, à y regarder de près, se révèlent d'inoffensifs moulins à vent[300]. » En effet, comme le rappelle Erich Streissler, Schumpeter ne se situe strictement ni dans la tradition mengérienne ni dans la tradition de l'historicisme : « *Neither question interested Schumpeter*[301]. » Au contraire, « *in Schumpeter, influences of the Austrian School and of the Younger German Historical School mingled in a unique way*[302]. » Cette voie unique réside dans une tentative de dépassement et de résolution de la *Methodenstreit* : la réunion des techniques de l'histoire, de la statistique et de la théorie dans la science économique constitue ainsi la proposition schumpétérienne d'une synthèse des positions contradictoires de la Querelle des méthodes.

Schumpeter procède finalement à une lecture sociologique de la Querelle des méthodes. Pour comprendre ses enjeux, il faut conserver à l'esprit la dimension sociologique des écoles de pensée et des positions de pouvoirs qui y sont attachées. Selon Schumpeter, « ce fut une lutte entre deux méthodes de travail, entre des savants aux dispositions psychologiques différentes et qui combattaient pour élargir leur champ d'action, ou pour prédominer[303]. » L'ambition de Schumpeter dans *Das Wesen* est aussi de répondre en partie aux incompréhensions de la *Methodenstreit* et proposer une définition de l'économie capable de résoudre les contradictions entre théorie et histoire : « *Our viewpoint is that there is no contradiction between the historical and the abstract approach – their only difference is their interest in different problems*[304]. »

Par ailleurs, il est trop rapide de dire avec Gilles Campagnolo que « le jugement de Schumpeter, qui avait été l'élève de Menger, paraîtrait formulé à la légère s'il n'était pas le signe manifeste de la victoire remportée par son maître[305]. » En effet, lorsque Schumpeter entre

---

[299] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory, op. cit.*, p. 3
[300] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 95
[301] E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*, p. 38
[302] *Id.*
[303] J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique, op. cit.*, p. 177-178
[304] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 5
[305] G. CAMPAGNOLO, « Présentation », dans C. Menger, *Recherches sur la méthode dans les sciences sociales et en économie politique en particulier*, Paris, Editions de l'EHESS, 2011, p. 63

à l'Université de Vienne en 1901, Menger vient de prendre sa retraite : toute l'Université est sous l'influence de ses cours. Pour Schumpeter, « *Menger was one of those thinkers who can claim a single decisive achievement that made scientific history. His name will be forever linked with a new explanatory principle which has revolutionized the whole field of economic theory*[306]. » Le jeune Schumpeter fait ses classes dans un climat qui est favorable à la théorie : « *For Schumpeter, all of this meant that he was primarily trained in the new kind of analytical and non-historical type of economics that Menger championed*[307]. » En outre et comme le rappelle Richard Swedberg, les professeurs les plus influents pour Schumpeter furent Eugen von Philippovich, Friedrich von Wieser et Eugen von Böhm-Bawerk[308]. Cette appétence prononcée pour la théorie oriente très vite le jeune Schumpeter vers l'école de Lausanne au point qu'il se considère davantage comme un disciple de Léon Walras. Richard Arena rappelle très justement : « *we cannot forget that Schumpeter began his academic career as an explicit and strict Walrasian scholar*[309] » et qu'il manifestera tout au long de son œuvre « *an unquestionable Walrasian fidelity*[310]. » Charles Gide et Charles Rist, dans leur vaste *Histoire des doctrines économiques*, confirment, dès 1909, que « M. Schumpeter se rattache à l'école de Walras[311]. »

En effet, dans une lettre adressée à Walras, datée du 9 octobre 1908 et par laquelle il fait parvenir à l'économiste français un exemplaire de *Das Wesen,* Schumpeter termine sa lettre en disant dans un français maladroit : « Je ne demande pas mieux que d'être considéré comme votre disciple et de contribuer quelque chose à l'œuvre inauguré (*sic*) par vous[312]. » Ainsi, comme le souligne Alain Béraud, Schumpeter se situe en marge de l'école autrichienne, car malgré un apprentissage auprès des Autrichiens, « son admiration pour Walras, le conduisit à développer une problématique assez hérétique[313]. » Schumpeter n'est donc pas à proprement dit un élève de Menger mais ressemble bien plus à un « Autrichien walrasien[314] » pour reprendre l'expression de Bertram Schefold. C'est également la raison pour laquelle Sandye

---

306 J. A. SCHUMPETER, *Ten Great Economists. From Marx to Keynes* (1951), Routledge, London, 1997, p. 81
307 R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 13
308 *Ibid.*, p. 14
309 R. ARENA, « Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? », *op. cit.*, p. 124
310 *Id.*
311 C. GIDE et C. RIST, *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours* (1944), Sixième édition, Paris, Dalloz, 2000, p. 813
312 J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 43, An Léon Walras, 9. Oktober 1908
313 A. BERAUD, « Les Autrichiens », dans *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 2 : des premiers mouvements socialistes aux néoclassiques*, Paris, La Découverte, 2000, p. 298
314 B. SCHEFOLD, « Schumpeter as a Walrasian Austrian and Keynes as a Classical Marshallian », dans *Normal Prices, Technical Change, and Accumulation*, New York, St. Martin's Press, 1997, p. 502-524

Gloria-Palermo exclut Schumpeter de son analyse de l'école autrichienne d'économie[315] : trop walrasiens et trop peu mengériens, « *most of the time, Schumpeter's results are in direct conflict with Austrian conclusions*[316]. » Dans son étude sur les *Apports de l'école autrichienne d'économie*[317], Thierry Aimar nuance le propos en montrant les liens complexes entre l'école autrichienne et Schumpeter[318] mais conclut tout de même par « le fait que Schumpeter se situe à l'extérieur de la tradition autrichienne ou néo-autrichienne proprement dite[319]. » Ludwig von Mises confirme dans ses *Mémoires* :

> « Because Austrian economics is a discipline that concerns human action, even Schumpeter cannot be counted among the school's ranks. In his first books, Schumpeter aligns himself with Wieser and Walras but not with Menger and Böhm-Bawerk. To him, economics is a discipline of "economic quantities" and not one of human action. His *Theory of Economic Development* is a typical product of this equilibrium theory[320]. »

Pour dépasser la Querelle, Schumpeter est animé par un esprit de synthèse : délimiter rigoureusement l'objet et les méthodes de la science économique est un préalable vital pour prémunir son éparpillement et sa dislocation en « écoles. » La délimitation du domaine de la science économique doit se doubler de son acceptation par l'ensemble du corps scientifique, sans quoi la science reste dans sa « préhistoire[321] » pour reprendre le mot de Thomas S. Kuhn. Préhistoire qui est caractérisée par un « désaccord fondamental » entre les scientifiques. Pour cela, l'analyse schumpétérienne de la Querelle tend à réduire les antagonismes des deux camps : « *It is our task to contribute to a deeper appreciation of each approach, to demarcate them better, and hopefully put them into a more precise relationship to each other*[322]. » Comme le note François Perroux, Schumpeter se positionne en « unificateur[323] » de la science économique en se faisant l'héritier d'une tradition sociologique et historique d'une part et d'une tradition mathématique et déductive d'autre part.

---

[315] S. GLORIA-PALERMO, *The Evolution of Austrian Economics. From Menger to Lachmann*, London ; New York, Routledge, 1999
[316] *Ibid.*, p. 4
[317] T. AIMAR, *Les apports de l'école autrichienne d'économie. Subjectivisme, ignorance et coordination*, Paris, Vuibert, 2005
[318] Notamment l'influence des analyses de l'entrepreneur sur la pensée de Israël Kirzner, voir T. AIMAR, « Schumpeter et la tradition autrichienne », dans *Les apports de l'école autrichienne d'économie, op. cit.*, p. 265-273
[319] *Ibid.*, p. 266
[320] L. von MISES, *Memoirs*, Auburn, Ala., Ludwig von Mises Institute, 2009, p. 28
[321] T. S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques* (1962), Paris, Flammarion, 2016, p. 35
[322] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 6
[323] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter, op. cit.*, p. 16

Schumpeter est très clair sur le fait que théorie et histoire concernent des problèmes, soulèvent des questions, emploient des méthodes et possèdent des objectifs différents : « *Usually, both are right in their general assertions. But we do not look at their limitation that they often deal with different problems. Each method has its own field of application and fighting over generalizability does not get us anywhere*[324]. » Il apparaît inutile de vouloir montrer la supériorité de l'un par rapport à l'autre. Schumpeter se concentre davantage sur la coopération de l'histoire et de la théorie. Cependant,

> « In our field, there is a big difference between theory and description; but this difference does not lie in the nature of the field but in the fact that theorists and historians deal with different problems and they differ in their selection of facts[325]. »

Historiens et théoriciens ne partagent pas les mêmes objectifs, ce qui permet une distinction claire entre la « description » et la « théorie » :

> « The "description" only catalogues facts, the "theory" changes them ... not out of a specific motivation but just to get a better overview over them. It constructs a schema for them in order to briefly describe the unfathomable amount of facts and to make it possible to get a complete understanding of them in the shortest amount of time and at the same as completely possible.[326] »

Encore une fois, Schumpeter se place en héritier de Walras qui précise que « des faits, leurs rapports et leurs lois, tel est l'objet de toute étude scientifique[327]. » Chez le jeune Schumpeter, description et théorie sont en rapport tous deux avec les faits. Mais la théorie se fonde sur l'observation des faits en vue de construire une grille de lecture cohérente du monde qui, de prime abord, est tout à fait inintelligible ; tandis que la description se contente de « cataloguer », d'énumérer, de dire les faits. La théorie crée le liant entre des faits observés. Précisons l'articulation entre les techniques de l'analyse économique, notamment entre histoire et théorie.

L'histoire est une technique primordiale de l'économiste d'abord parce que « la matière de l'économie réside essentiellement dans un processus unique à travers le temps historique[328]. » Autrement dit, la compréhension des faits économiques requiert la maîtrise des faits historiques avec lesquels ils sont liés par des rapports d'interdépendance avec les autres

---

[324] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 5
[325] *Ibid.*, p. 26
[326] *Id.*
[327] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure, op. cit.*, p. 39
[328] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 37

faits sociaux, culturels, institutionnels, etc. Mais, Schumpeter ne réduit pas le travail de l'économiste à un travail d'historien : il ne s'agit pas d'écrire des histoires ou des monographies historiques. L'histoire est une *technique* dont se sert l'économiste pour construire un modèle théorique : « L'histoire économique étant une partie de l'économie, les techniques de l'historien sont des passagers de ce grand autobus que nous nommons analyse économique[329]. » L'utilisation de l'histoire comment outil a été le plus développé par Schumpeter dans les *Business Cycles* dont le sous-titre est *A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process.* La majeure partie de l'ouvrage – 590 des 1050 pages selon Andersen[330] – est ainsi occupée par l'analyse historique. Dans le chapitre introductif, Schumpeter réitère l'importance de l'histoire dans l'élaboration théorique :

> « It is always of the utmost importance for us to be thorougly masters of the economic history of the time, the country or the industry, sometimes even of the individual firm in question, before we draw any inference at all from the behavior of time series. We cannot stress this point sufficiently. General history (social, political, and cultural), economic history, and more particularly industrial history are not only indispensable but really the most important contributors to the understanding of our problem. All other materials and methods, statistical and theoretical, are only subservient to them and worse than useless without them[331]. »

Par moment, Schumpeter étend cet usage de l'histoire à d'autres disciplines telles que l'ethnologie, la sociologie et la statistique. La statistique s'apparente fortement chez Schumpeter à l'histoire exprimée en séries quantitatives. L'économiste a « besoin de statistiques non seulement pour expliquer les choses, mais aussi pour savoir précisément ce qu'il y a à expliquer[332]. » De manière générale, l'analyse économique passe par un moment de collecte des données[333].

Le travail théorique s'articule chez Schumpeter entre hypothèses, théorèmes et procédés. Le théoricien débute avec l'établissement d'hypothèses découlant de l'observation. Schumpeter est très évasif sur la définition du terme « hypothèse » : « les choses (propositions) que nous prenons pour établies peuvent être nommées indistinctement hypothèses, axiomes, postulats, suppositions ou même principes[334]. » Ces termes renvoient plus généralement à une proposition

---

[329] *Ibid.*, p. 38
[330] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics*, *op. cit.*, p. 195
[331] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 13
[332] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 38
[333] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 59
[334] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 40

considérée comme établie et dont le théoricien se sert de fondation pour la construction du modèle théorique[335]. Ces hypothèses sont « suggérées par les faits » et sont « de simples instruments ou des outils forgés dans le dessein d'établir des résultats intéressants[336]. » À la différence de l'histoire qui décrit les faits passés, le théoricien sélectionne les faits en vue de dresser des hypothèses qui permettront de dégager des « théorèmes » : « les choses (propositions) que nous pensons avoir établies selon une méthode acceptable se nomment théorèmes[337]. » Les « procédés » sont l'ensemble des méthodes et des étapes qui permettent d'aboutir à des résultats. « [Ces procédés] permettent d'extraire des résultats des hypothèses – tous les concepts […], les rapports entre les concepts, les méthodes servant à traiter ces relations[338]. » L'ensemble de ces procédés constitue pour Schumpeter la théorie économique à proprement dite qu'il qualifie, en reprenant un mot de Joan Robinson, de « boîte à outils[339]. »

« Quelqu'abstrait que soit un théoricien, rappelle Perroux, il est, en dernière instance, justiciable de la réalité[340]. » Schumpeter prend ainsi une position délicate de coopération entre histoire et théorie : « des hypothèses de ce genre sont aussi *suggérées* par les faits – elles sont façonnées en fonction des observations que l'on a faites –, mais en stricte logique elles sont la création arbitraire de l'analyste[341]. » La construction des hypothèses du modèle ne relève ni de l'induction ni d'un apriorisme mais bien d'un travail de conceptualisation du théoricien fondé sur la connaissance historique des faits. « *[Social sciences] collect factual material and then attempt to discover regularities, that is, to order and analyse the material data*[342]. » Schumpeter tente ainsi de trouver un équilibre entre l'observation des faits et la conceptualisation. Le réel place devant les yeux de l'économiste une infinité de faits complexes et inintelligibles où « *facts are, as such, a meaningless jumble*[343] » :

> « For the unanalyzed facts are dumb … They are unmasterable as given. We need to consider them, divide them into their elements, and form a judgment regarding the function of each of these elements. That is to say, we must analyze and isolate the various sides of social phenomena. Only then can we begin to discover what is essential and what is

---

335 *Id.*
336 *Id.*
337 *Id.*
338 *Id.*
339 *Ibid.*, p. 41
340 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 115
341 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 40
342 J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 59
343 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 30

incidental, only then does true scientific work that promises to produce valid knowledge begin[344]. »

Le travail du théoricien consiste donc à monter en généralité, « à s'élever au niveau encore supérieur d'"abstraction généralisante" pour construire un instrument composite, un appareil ou un organum d'analyse économique[345]. » L'histoire et la statistique servent donc ce dessein théorique : elles ont un rôle prépondérant dans la construction des modèles théoriques. Selon Schumpeter, elles ne servent pas à *vérifier* ou à *corroborer* le modèle théorique, ce qui impliquerait un usage *a posteriori*. Schumpeter est même méfiant envers les « *spurious verification*[346] » que les économistes opèrent avec les statistiques. Mais elles servent la construction du modèle théorique, ce qui implique non pas un usage *a priori* mais concomitant avec la théorie : « *they induce the theoretical work and determine its pattern*[347]. »

1.3.2 Économie essentielle et économie contingente

Le travail analytique entend dépasser la simple description des faits par la constitution d'un modèle théorique dont la portée se veut « universelle. » Ainsi, le modèle concerne également un ensemble de faits non observés ou qui n'ont pas encore eu lieu. « *We work in order to adhere to our picture, not constantly "to measure", but rather wish that our schema also suits the facts that we have not observed*[348]. »

L'universalité du modèle ne signifie pas qu'il existe des lois immuables ou un principe métaphysique présidant aux phénomènes. Les propositions du modèle sont universelles dans la mesure où le modèle est *utile,* ou *en vaut la peine* :

> « [Universal] does not mean, and we hardly still need to emphasize it, that they are some "laws" that are stipulated to the universe, or even that they rule the world of phenomena like beings outside the same standing, metaphysical world, but rather nothing else at all than that they maintain themselves to a *significant degree,* to such a significant degree that their construction is worthwhile *(lohnt)*[349]. »

---

[344] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 60
[345] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 41
[346] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 32
[347] *Id.*
[348] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 386
[349] *Id.*

Qu'entend Schumpeter par « *lohnt*[350] » ? Un modèle en « vaut la peine » ou est « utile » dans la mesure où il permet de comprendre le maximum de faits économiques sur un minimum d'hypothèses et de propositions. La première phrase de *Théorie de l'évolution économique* est, à ce titre, très instructive :

> « [Les évènements sociaux] forment un grand courant d'où la main ordonnatrice du chercheur extrait de vive force les faits économiques. Qualifier un fait d'économique, c'est déjà une abstraction, la première des nombreuses abstractions que les nécessités techniques imposent à notre pensée, quand elle veut reproduire la réalité[351]. »

Le travail théorique passe avant tout par un travail de distinction entre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire. Plus précisément, Schumpeter entend saisir par la construction théorique ce qui fait l'essence du phénomène étudié. Cependant, Schumpeter est très prudent sur le terme « essence » :

> « If one says that one expresses the "essential thing" or even the "necessary thing" within the theoretical laws, then this does not mean that an essential difference exists between the categories of facts termed as such, that one group of them are the consequence of great laws and the others are "only" causes for disturbance; this does not even mean that the first ones are absolutely "more important" than the latter ones, or that these would have a tendency to disappear; only a rule of measure lies in it, to simplify the representation and to prevent it from becoming hopelessly complicated. Once one has understood this, one especially knows that only the purpose justifies the theory, only the success justifies it; many objections, of course, also many pretensions are thereby eliminated that otherwise barricade our path[352]. »

Les éléments essentiels sont les éléments sans lesquels la compréhension d'un phénomène n'est pas possible. Le domaine ainsi défini permet de délimiter ce que Schumpeter appelle indifféremment « économie pure » ou « économie théorique ». Un système d'économie pure ou économie théorique renvoie chez Schumpeter à une construction conceptuelle. François Perroux propose de définir « tout système d'économie pure comme une représentation d'une réalité économique concrète simplifiée systématiquement en vue d'en faire plus exactement comprendre le caractère et le jeu[353]. » Cette construction théorique passe par un principe

---

[350] « daß sich ihre Aufstellung lohnt », in J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt, op. cit.*, p. 528
[351] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 1
[352] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 387
[353] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 21

d'élimination qui entend saisir les caractères essentiels et dépouiller la réalité de certains attributs accessoires. François Perroux résume :

> « Le caractère essentiel ou typique d'un phénomène économique (fonction, acte, agent) est celui sans lequel on ne saurait concevoir ce phénomène (fonction, acte, agent). En d'autres termes plus concrets, Schumpeter abstrait le phénomène concret, réel et global, en le dépouillant de ses particularités ou accidents jusqu'à la limite où ce phénomène cesserait d'être intelligible[354]. »

Cela conduit Schumpeter à développer des modèles théoriques d'une forte abstraction qui fait dire à François Perroux que « Schumpeter se meut dans l'abstraction, non seulement avec aisance, mais avec une sorte de joie ; et quand on a démonté avec soin sa construction, on s'aperçoit que chacune des pièces qui la composent s'imbrique avec une précision et une rigueur peu communes dans un même ensemble[355]. » L'économiste fait donc un travail de sélection des faits, qu'il qualifie d'« économiques », en vue de construire un modèle théorique et abstrait qui entend « reproduire » la réalité.

> « The purely static economy is nothing else than an abstract picture of certain economical facts, a schema that is supposed to serve for the description of the same. It is based on certain assumptions and is insofar a creature of our arbitrariness, just the same as that every other one is exact science[356]. »

L'essence chez Schumpeter n'a donc rien de métaphysique ni d'idéal, mais relève davantage d'une « vue de l'esprit[357]. » Ici, le terme « vue de l'esprit » ne renvoie pas au sens commun et péjoratif d'une illusion mensongère. Il faut entendre par « vue de l'esprit » une conceptualisation produite par le chercheur en vue de rendre intelligible des phénomènes observables dans le réel. L'essence d'un phénomène est l'ensemble des caractéristiques qui permet d'en simplifier la représentation, c'est une « règle de mesure » qui a une vocation propédeutique et qui permet de rendre intelligible le tableau complexe de la réalité.

---

[354] *Ibid.*, p. 24
[355] *Ibid.*, p. 10
[356] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 386
[357] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 24

1.3.3 Une méthodologie instrumentaliste et universaliste

Si Schumpeter utilise le mot « essence », cela ne fait pas de sa démarche méthodologique une démarche « essentialiste[358]. » Dans une citation mise en exergue plus haut, Schumpeter indique : « *only the purpose justifies the theory, only the success justifies it*[359]. » Ainsi, la démarche schumpétérienne s'apparente davantage à un « instrumentalisme », ce qui permet de mieux rendre compte de sa conception « technicienne » de la science : cette dernière est une « technique » dans le sens où elle permet de résoudre un problème que le théoricien se pose.

Ainsi, la pertinence d'un modèle théorique réside non dans sa véracité mais dans sa valeur explicative. « Pour qu'un schéma soit correct, précise François Perroux, il faut qu'il permette de restituer la réalité, c'est-à-dire qu'à partir de lui, par adjonction successive de détails, on puisse progressivement retrouver l'objet ou le phénomène concret étudié[360]. » Cette conception de la science repose sur un instrumentalisme. Yuichi Shionoya développe des pages très érudites sur l'instrumentalisme schumpétérien[361]. Il est néanmoins important de faire ce détour méthodologique afin de comprendre la conception schumpétérienne de la science et plus généralement sa démarche de théoricien. L'instrumentalisme de Schumpeter découle directement de sa conception positive de la science : débarrassée des jugements de valeur et rendue autonome par une délimitation stricte de son domaine, la science apparaît comme un outil en vue de comprendre le réel. Elle n'est ni une description du réel ni une « branche de la science de l'homme d'État ou du législateur[362], » mais bien une « connaissance outillée. »

En effet, Schumpeter insiste sur le caractère arbitraire des hypothèses et des définitions employées dans le modèle théorique. Elles sont des créations du chercheur et n'atteignent pas une réalité ontologique. Une théorie ne vise pas à décrire le réel de manière exhaustive. En cela une théorie ne saurait être « vraie » ni « fausse » mais doit être considérée comme un *instrument* qui se justifie en fonction des objectifs assignés, à savoir en vue de rendre intelligible un certain nombre de faits :

---

[358] Voir R. ARENA, « Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? », *op. cit.*, p. 126

[359] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 387

[360] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 34

[361] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 91-123 ; Y. SHIONOYA, « Instrumentalism in Schumpeter's Economic Methodology », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New-York, Springer, 2005, p. 65-96

[362] A. SMITH, *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations. Livres III et IV* (1776), P. Jaudel et J.-M. Servet (éd.), Paris, Economica, 2002, p. 439

> « Our hypotheses are as arbitrary as definitions. They are based on facts but we create them from our feeling of absolute powers. That is the reason they seem so certain. But we try to claim as little as possible, and where we claim we only do so to help our descriptions and do not pretend it is understanding[363]. »

Pour Schumpeter, « *science is a general instrument for understanding reality and is in itself neither true or false*[364]. » La validité d'une science doit donc être évaluée à la lumière de sa capacité à traiter les problèmes qui lui sont adressés. La notion d'effectivité remplace ainsi la notion de vérité[365] :

> « Whichever words I might use to justify this hypothesis or even try to hide its hypothetical character, all of that is without any meaning for the pure economics and none of the metaphysical or any other type of explanations of my hypothesis can save it when the findings that are based on it collide with reality. Its only purpose is to come up with a schemata that is a fitting image of economic reality, and therefore it does not matter where it comes from and how it is decorated[366]. »

L'instrumentalisme est souvent réduit à la définition critique qu'en donne Karl Popper dans *Conjectures et Réfutations* : « *the interpretation of scientific theories as practical instruments or tools for such purposes as the prediction of impending events*[367]. » Par rapport à cette définition, Schumpeter déploie un « instrumentalisme modéré[368] » qu'il faut différencier des débats autour du réalisme des hypothèses du milieu du XXe siècle[369]. Ainsi, l'instrumentalisme schumpétérien ne se réduit pas à un critère de prédiction. Une théorie est un instrument dans la mesure de sa capacité à expliquer la complexité des faits économiques avec un modèle théorique simple à manier et qui rend compte efficacement des faits. Shionoya résume :

> « The fitness of theories to facts does not mean an easy, successful prediction in the sense that theories should derive deductively what is equivalent to systematized facts that will emerge independently. The instrumental roles of a theory are not confined to prediction in this sense but include organization, classification, reconstruction, and - through all these efforts - the understanding of otherwise chaotic facts[370]. »

---

363 J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 28-29
364 Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 56
365 *Ibid.*, p. 69
366 J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 43
367 K. POPPER, *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, Routledge, London, 1963, p. 62-63
368 Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 120
369 P. MONGIN, « La méthodologie économique au XXe siècle », *op. cit.*
370 Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 122

L'instrumentalisme schumpétérien s'oppose donc à l'inductivisme en ce qu'il place le critère de la science sur l'utilité des théories, non sur leur véracité, c'est-à-dire leur capacité à établir une grille de lecture qui rend efficacement compte du réel. Il s'oppose également à l'essentialisme selon lequel la théorie décrit l'essence cachée des choses ; l'instrumentalisme nie l'existence de causes dernières ou d'explications ultimes. En cela, Schumpeter entend dépasser les contradictions de la *Methodenstreit* : entre l'apriorisme de l'école autrichienne et l'inductivisme de l'école historique, Schumpeter propose une forme modérée d'instrumentalisme.

Cette forme modérée d'instrumentalisme s'avère tout de même teintée d'universalisme[371]. Comme le montre Jean-Jacques Gislain, Schumpeter tend à produire des concepts transhistoriques. En effet, en recherchant l'économie essentielle sous ces manifestations historiques, Schumpeter a tendance à produire des représentations mentales – une essence – dont la portée se veut « universelle. » Schumpeter oscille constamment entre un instrumentalisme méthodologique et une volonté de saisir l'« essence » des phénomènes. Dans un article intitulé sobrement « *Unternehmer* » (1928), Schumpeter donne une illustration de cette tension. Alors qu'il fait un historique des formes de l'entreprise à travers les époques, Schumpeter interroge la capacité de la science économique à extraire des principes généraux de fonctionnement qui seraient valides en-deçà des manifestations historiques particulières : « *While the enterprise changes* incessantly*, there is no change at all* in its underlying principles[372]. » Comme nous l'avons montré, l'essence chez Schumpeter renvoie à une « vue de l'esprit » et non à la chose en soi : la théorie ne peut pas accéder à la chose en soi, mais est un ensemble de discours permettant de rendre compte du réel. Ce paradoxe fait dire à Gislain que Schumpeter déploie une forme « d'instrumentalisme universaliste[373] » : le critère de validité de la science réside dans sa capacité à produire des grilles de lecture satisfaisantes du réel mais possède une capacité à produire des concepts transhistoriques que Schumpeter appelle « essence » et qui n'est pas sans rappeler la position défendue par Jacques Monod dans *Le hasard et la nécessité* selon laquelle « la stratégie fondamentale de la science dans l'analyse des phénomènes est la découverte des invariants. […] Les propositions les plus fondamentales

[371] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *Economies et Sociétés*, n° 15, mai 1991, p. 167-224
[372] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur » (1928), M. C. Becker et T. Knudsen (trad.), dans R. Koppl (éd.), *Austrian Economics and Entrepreneurial Studies*, Amsterdam, Elsevier, 2003, p. 239
[373] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *op. cit.*, p. 206

de la science sont des postulats universels de conservation[374]. » Autrement dit, sous la pluralité des manifestations historiques, la science selon Schumpeter a pour but de dégager l'*invariant* pour reprendre le mot de Jacques Monod selon qui « dans la diversité infinie des phénomènes singuliers, la science ne peut chercher que les invariants[375]. »

1.4 Une conception positive de la science économique

Schumpeter déploie une *conception positive* de l'économie débarrassée de tout contenu métaphysique ou normatif et en appelle à « *keep apart science and politics, knowledge and wishes*[376]. » Les conséquences sociales et politiques de la science ne concernent pas le scientifique. « *We do not judge socio-political attempts to change existing income distribution … we do not care whether there are normal or abnormal, desirable or deplorable conditions or whether they all have the same relative justification*[377]. » Encore une fois, Schumpeter a pris sa leçon chez Walras pour qui « le caractère de la science proprement dite, c'est le désintéressement complet de toute conséquence avantageuse ou nuisible avec lequel elle s'attache à la poursuite de la vérité pure[378]. » Une leçon toute partiale dans la mesure où Schumpeter, à l'instar de nombreux économistes, réduit l'apport de Walras aux seuls *Éléments d'économie politique pure* et balaie avec mépris le reste des écrits de Walras, notamment ceux qui possèdent une dimension « normative » plus prononcée :

> « Malheureusement, Walras attribuait autant d'importance à ces spéculations douteuses sur la justice sociale, à ses projets de nationalisation des terres ou de gestion monétaire et à d'autres idées encore qui n'ont pas le moindre rapport avec son chef d'œuvre de théorie pure – toutes inventions qui lui aliénèrent la bienveillance de nombreux critiques pourtant capables, et qui doivent, sans doute, lasser la patience de plus d'un de ses lecteurs[379]. »

Sur ce sujet, Roberto Baranzini a démontré l'impératif de lire les contributions de Walras à l'économie pure, l'économie sociale et l'économie appliquée comme un tout indissociable et,

---

[374] J. MONOD, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* (1970), Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 134
[375] *Ibid.*, p. 135
[376] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 62
[377] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 22
[378] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure*, *op. cit.*, p. 27
[379] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 111

par voie de conséquence, la difficulté d'appliquer au système walrasien un découpage entre positif et normatif[380].

Cette volonté de distinguer rigoureusement le travail scientifique de l'élaboration doctrinale est une constante chez Schumpeter et se retrouve à tous les moments de son œuvre. Il écrit dans la préface de *Das Wesen* : « *We want to understand, not fight ; learn, not criticize ; analyze and find what is correct in each sentence, not just accept or dismiss*[381] » et il ajoute dans *Business Cycles* : « *I recommend no policy and propose no plan*[382]. »

Néanmoins, le scientifique est bien sûr habité par des opinions, par des préférences et par des valeurs. L'étude des sciences sociales demande un « sacrifice lourd[383] » car elle exige de mettre de côté les aspirations d'ordre politique et normatif. « *At the threshold of social science, we must leave a piece of our selves behind, namely our social ideals, our opinions of what is good and desirable*[384]. » « L'œuvre de Schumpeter est de bout en bout sous l'influence dominante de la science[385] » précise Alain Leroux.

Cependant, Schumpeter n'enferme pas l'élaboration scientifique dans une tour d'ivoire. Au contraire, il reconnaît « *the social duty of science*[386]. » La science peut être un moyen pour alimenter les opinions ou pour orienter les politiques économiques, mais l'utilisation politique ou pratique d'un savoir scientifique n'incombe pas au scientifique lui-même. « *Science can give us foundations for our political judgment by helping us to understand the nature of the things that we want to judge. But the highest principles of judgment lie in regions that are not accessible to science*[387]. » Ainsi, le scientifique construit l'analyse mais n'est pas redevable de ses usages. Le scientifique propose une compréhension du réel mais pas de prescriptions. Lorsqu'il traite de son propre modèle théorique, Schumpeter s'applique la même démarche : « *My analysis can in fact be used to derive practical conclusions of the most conservative as well as the most radical complexion, exactly as one and the same body of engineering or medical knowledge can be used for the most varied purposes*[388]. »

---

[380] R. BARANZINI, « Walras e l'inopportunità dell'opposizione tra economia positiva e normativa. Dal 1860 alla seconda edizione degli Eléments », *Economia Politica*, X, nº 3, dicembre 1993, p. 381-416
[381] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. x
[382] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. VI
[383] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 61
[384] *Id.*
[385] A. LEROUX, « Schumpeter, Hayek et le critère de l'idée fixe », dans A. Leroux et A. Marciano (éd.), *Traité de philosophie économique*, Bruxelles, De Boeck Université, 1999, p. 34
[386] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. VI
[387] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 61
[388] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. VI

La conception schumpétérienne de la science s'inscrit plus largement dans la tradition positiviste[389] : cela passe par une délimitation stricte du domaine de la science économique (*Die Tauschrelation*), par une autonomie et une indépendance vis-à-vis des autres sciences (la doctrine Monroe), par des règles de procédures strictes (hypothèses, théorèmes, procédés) et par une maîtrise de techniques (histoire, statistiques, théorie) qui la distingue du sens commun.

1.4.1 Idéologie et préconceptions

Schumpeter ne croyait certainement pas à l'existence du « philosophe désincarné. » Au contraire, « l'observateur lui-même est le produit d'un milieu social donné[390] » impliquant qu'il observe d'un certain point de vue et que son discours n'est pas neutre, mais véhicule un certain nombre de préconceptions. « Certains facteurs, dans son milieu, peuvent inspirer à l'observateur le besoin subconscient irrésistible de voir les choses sous un certain jour[391]. » Dès 1910, Schumpeter est très conscient de cela « *for unconsciously our social position, our experiences, and our interests influence our scientific work. We often judge matters from our standpoint without even being conscious of it*[392]. » Schumpeter appelle cela le « biais idéologique[393] » :

> « There exist in our minds preconceptions about the economic process that are much more dangerous to the cumulative growth of our knowledge and the scientific character of our analytic endeavors because they seem beyond our control in a sense in which value judgments and special pleadings are not… We shall call them Ideologies[394]. »

Le terme « *preconception* » a été utilisé cinquante ans plus tôt par Thorstein Veblen dans un article de 1899 où il analyse le passage d'une science économique statique à une science économique évolutionnaire. Tout comme Schumpeter, Veblen considère que les économistes véhiculent des représentations implicites caractéristiques de leur époque :

> « The point of view of economists has always been in large part the point of view of the enlightened common sense of their time. The spiritual attitude of a given generation of

[389] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 54-55
[390] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 65
[391] *Id.*
[392] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 61
[393] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 65
[394] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 274

> economists is therefore in good part a special outgrowth of the ideals and preconceptions current in the world about them[395]. »

Les préconceptions des économistes sont ainsi des « habitudes de pensée[396] » issues du sens commun. Aussi, Veblen analyse les préconceptions des Physiocrates : ces derniers véhiculent des représentations du monde issues du droit naturel que Veblen qualifie « d'animisme sophistiqué. » Schumpeter semble ici élargir le concept de préconception aux conditions sociales et intellectuelles. Comme le précise Shionoya, l'idéologie est différente du jugement de valeur. Bien sûr, l'idéologie implique des valeurs et des représentations du monde, mais le jugement de valeur implique un acte de prescription[397]. Les jugements de valeurs ont une dimension active : ils sont exprimés par les individus. Tandis que l'idéologie possède une dimension passive en renvoyant à l'ensemble des représentations intuitives et inconscientes du monde. D'où la difficulté à localiser l'idéologie dans la procédure scientifique, nous y reviendrons.

La question des préconceptions n'est pas isolée mais relève d'une problématique assez partagée par les sciences sociales du tournant du siècle, comme c'est le cas pour les prénotions dans la sociologie de Durkheim. Schumpeter est familier de l'école française de sociologie[398] à travers les écrits, entres autres, de Émile Durkheim et François Simiand. En 1914, il dresse un compte-rendu sévère de l'ouvrage de Simiand, la *Méthode positive en science économique,* en y pointant le manque de nuance à l'égard de la science économique et s'arrête notamment sur la question des jugements de valeurs : « Si l'auteur avait pris position contre les jugements de valeur et contre les tendances sociales de nombreux économistes, il aurait eu tout à fait raison. Mais il ne l'a pas fait[399]. » Par ailleurs, Schumpeter ne discute pas la position de Durkheim sur les prénotions et peu de références sont faites au sociologue français dans l'*Histoire de l'analyse économique*, hormis la reconnaissance du « complet positivisme de Durkheim[400]. »

---

[395] T. VEBLEN, « The Preconceptions of Economic Science », *The Quarterly Journal of Economics*, janvier 1899, p. 125

[396] *Id.*

[397] Y. SHIONOYA, « The Science and Ideology of Schumpeter », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, 2005, p. 134

[398] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920*, *op. cit.*

[399] « *Würde der Verfasser gegen das Werturteil und gegen die sozialen Tendenzen vieler Ökonomen Stellung nehmen, so hätte er ganz Recht. Aber das tut er nicht* » in J. A. SCHUMPETER, « Die "positive" Methode in der Nationalökonomie » (1914), dans A. Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1952, p. 551

[400] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 55

Chez Durkheim, les prénotions se rapprochent des préconceptions vebleniennes, ce sont des « *idolas,* sortes de fantômes qui nous défigurent le véritable aspect des choses[401], » ce sont des « concepts forgés en dehors de la science », « des fausses évidences[402] », liés aux croyances et aux représentations du monde, dans lesquelles « le sentiment se met souvent de la partie[403]. » En cela, les prénotions rappellent l'idéologie chez Schumpeter. La première règle de la méthode sociologique selon Durkheim est de considérer les faits sociaux comme des choses, ce qui implique un corolaire : « il faut écarter systématiquement toutes les prénotions[404]. » Tout comme Schumpeter, Durkheim entend fournir une méthode garante de l'objectivité du discours scientifique. Toutefois, la posture méthodologique durkheimienne est assez différente de la démarche schumpétérienne. En effet, pour Durkheim,

> « Traiter des faits d'un certain ordre comme des choses […] c'est observer vis-à-vis d'eux une certaine attitude mentale. C'est en aborder l'étude en prenant pour principe qu'on ignore absolument ce qu'ils sont, et que leurs propriétés caractéristiques, comme les causes inconnues dont elles dépendent, ne peuvent être découvertes par l'introspection même la plus attentive[405]. »

Ainsi, le sociologue doit faire *comme s'*il ignorait les faits observés et les causes qui les expliquent. Or, la Vision ne consiste pas à faire *comme si* mais bien plutôt à *expliciter notre rapport aux valeurs.* Le point commun entre Schumpeter et Durkheim réside sans doute dans leur attitude positiviste qui consiste à rejeter la métaphysique du discours scientifique et à écarter les préjugés. « Notre règle, précise Durkheim, n'implique donc aucune conception métaphysique, aucune spéculation sur le fond des êtres[406]. » Toutefois, les modalités opératoires par lesquelles le chercheur y parvient sont différentes.

Le terme « idéologie » ne comporte aucune charge péjorative chez Schumpeter. Il ne renvoie pas à ce que Napoléon appelait dédaigneusement les « idéologues » à savoir les opposants à sa politique impériale[407] et qui donna au mot la connotation péjorative qu'on lui sait aujourd'hui[408]. Schumpeter lui donne un sens beaucoup plus positif et fait remonter la

---

401 É. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique* (1895), Paris, Flammarion, 2010, p. 118
402 *Ibid.*, p. 136
403 *Id.*
404 *Ibid.*, p. 135
405 *Ibid.*, p. 76
406 *Ibid.*, p. 78
407 R. DERATHE, « Quelques document sur Chateaubriand, Napoléon et les idéologues », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 17, nº 46, 1979, p. 179-184
408 Voir à ce propos J. S. ROUCEK, « A History of the Concept of Ideology », *Journal of the History of Ideas*, vol. 5, nº 4, octobre 1944, p. 479-488

découverte des idéologies au matérialisme historique de Marx et Engels[409]. « Marx comprit que les idées humaines ou les systèmes d'idées ne sont pas, ainsi que l'historiographie est encore encline à l'admettre sans critique, les premiers moteurs de l'évolution historique, mais forment une "superstructure" qui repose sur des facteurs plus fondamentaux[410]. » Schumpeter semble ainsi adhérer à une forme modérée de matérialisme historique[411].

1.4.2 La Vision et l'Analyse ou comment purifier la science de l'idéologie

Schumpeter admet ainsi pleinement « l'omniprésence de l'infléchissement idéologique[412] » au sein de tout discours, y compris au sein des discours économiques. En effet, Schumpeter n'entend pas nier l'existence et l'importance des jugements de valeur dans la construction du discours scientifique : « *Value judgments enter into all this, of course. But this is not denied by anybody who, like myself, stands for excluding them from the realm of the social sciences*[413]. » Une fois ce fait reconnu, Schumpeter entend « localiser » l'idéologie dans le discours scientifique en vue de « *separate the ideological elements in our material from the non-ideological ones*[414]. » La problématique schumpétérienne des rapports entre la science et l'idéologie est la suivante : « Existe-t-il un moyen quelconque de localiser, de reconnaître et éventuellement d'éliminer les éléments viciés par l'idéologie en analyse économique ? et ceci fait, subsiste-t-il quelque chose de notable[415] ? » Pour y répondre, il se propose de « scruter la procédure scientifique[416] » pour fournir « *a principle … will enable us to locate and delimit the ranges within which we may suspect propositions to be vitiated by ideological influences*[417]. »

Pour isoler l'idéologie de la science, Schumpeter sépare deux moments dans le processus scientifique. Un premier moment qu'il appelle « Vision » et un second moment qu'il appelle « Analyse. » Lorsque Schumpeter propose la notion de « biais idéologique », il insiste sur le fait que le scientifique est situé et que, à ce titre, il « voit les choses[418] » d'un certain « point de

---

[409] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 274
[410] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 66
[411] Nous développons cette idée plus en détail dans la section 6.1.4.
[412] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 68
[413] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences », *op. cit.*, p. 318
[414] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 51
[415] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 68
[416] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 277
[417] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 51
[418] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 61

vue[419]. » La démarche scientifique débute toujours par l'observation d'une série de phénomènes et se décline en deux éléments : 1) les œuvres scientifiques des prédécesseurs et 2) l'observation des faits. Dans les deux cas, il s'agit d'une vision du monde. Mais, afin de formuler des problèmes, il faut pouvoir saisir une série distincte de phénomènes cohérents dans le réel et qui soit digne de l'intérêt scientifique. Pour distinguer et discriminer, il faut voir. « Le travail analytique est de toute évidence précédé par une prise de connaissance pré-analytique, qui fournit la matière première de l'analyse[420]. » Cette « matière première » est récoltée par le chercheur avec un biais idéologique. Car les faits sélectionnés sont reconnus par le chercheur comme ayant une certaine importance ou une certaine valeur, ou du moins une certaine caractéristique qui justifie qu'on le sélectionne plutôt qu'une autre série de fait. Cette étape est la « Vision », un « effort de connaissance pré-analytique[421]. »

Schumpeter demeure imprécis sur la définition de la « Vision » : dans l'*Histoire de l'analyse économique,* la Vision est une connaissance pré-analytique tandis que dans « Science and Ideology », la Vision est une connaissance « pré-scientifique mais non pré-analytique[422]. » Quoi qu'il en soit, la Vision n'est pas un mensonge mais une déformation de la réalité : elle permet de voir des faits ou de se poser des questions, non pas selon les règles de procédures propre à la science, mais selon des croyances, des valeurs, bref, selon une *Weltanschauung* particulière. *Weltanschauung* qui précède l'analyse ou la science. Dans *The Crisis of Vision in the Modern Economic Thought,* Robert Heilbroner et William Milberg utilisent le couple conceptuel vision/analyse hérité de Schumpeter et proposent une définition plus précise encore :

> « By vision we mean the political hopes and fears, social stereotypes, and value judgments – all unarticulated, as we have said – that infuse all social thought, not through their illegal entry into an otherwise pristine realm, but as psychological, perhaps existential, necessities[423]. »

La Vision n'est pas réductible à l'idéologie chez Schumpeter. La Vision est une représentation d'un problème, un effort pré-analytique, entrepris d'un certain point de vue tandis que l'idéologie participe à l'élaboration de cette représentation. En un sens, l'idéologie

---

[419] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 61
[420] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 74
[421] *Id.*
[422] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 277
[423] R. L. HEILBRONER et W. S. MILBERG, *The Crisis of Vision in Modern Economic Thought*, New York, Cambridge University Press, 1995, p. 4

est plus large que la Vision. Cependant, l'idéologie participe à la Vision, elle fait partie du point de vue duquel le chercheur observe :

> « [L'idéologie] y entre de plain-pied, en cet acte de connaissance pré-analytique dont nous avons parlée. Le travail analytique commence avec le matériel fourni par notre vision des choses, et cette vision est idéologique presque par définition. Elle porte en elle la description des choses telles que nous les voyons, et, partout où, existe un motif possible de désirer les voir dans une lumière donnée plutôt qu'une autre, la manière dont nous voyons les choses peut à peine se distinguer de la manière dont nous souhaitons les voir[424]. »

Une fois cet effort pré-analytique opéré, l'analyse à proprement dit débute sur les fondations de la Vision. « L'effort analytique commence quand nous avons conçu notre vision de la série de phénomènes qui a captivé notre intérêt, et peu importe que cette série se déploie sur un sol vierge ou sur une terre déjà cultivée auparavant. Le premier travail est de traduire cette vision en mots ou en concepts[425]. »

L'effort analytique commence par un « travail sur les faits » qui consiste à rassembler des faits, à collecter des données et à en écarter d'autres et par un « travail théorique » concomitant qui consiste à construire un schéma et qui monte en généralité. Ainsi, « le travail sur les faits et le travail théorique, dans une infinie relation d'échange, s'éprouvant réciproquement et se constituant l'un à l'autre de nouvelles tâches, produiront enfin des modèles scientifiques, produits provisoires de leur interaction avec les éléments subsistants de la vision originelle, à laquelle s'appliqueront progressivement des normes plus rigoureuses de cohérence et de congruité[426]. »

Les règles de procédure analytique et scientifique (hypothèses, procédés, résultats) sont une manière de prémunir l'analyse contre une contamination idéologique. La position sociale, les intérêts, les préférences, les valeurs des chercheurs sont particulièrement présentes dans la Vision mais doivent être éliminés de l'analyse, autant que faire se peut. « *We have to try to emancipate ourselves from this tyranny of our selves*[427]. » Cette émancipation est nécessaire car la science et l'idéologie ne répondent pas aux mêmes critères de validité : la science répond à une procédure particulière tandis que l'idéologie est une représentation du monde fondée sur des jugements de valeur et des préférences politiques. S'émanciper de la Vision consiste à

---

[424] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 76
[425] *Ibid.*, p. 75
[426] *Id.*
[427] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 61

donner une méthode et une procédure analytique stricte à l'effort scientifique mot[428]. « Nous observons aussi que les règles méthodologiques que nous appliquons dans notre travail d'analyse sont presque aussi exempte d'influence idéologique que la vision y est exposée[429]. »

Ce « découpage au couteau[430], » pour reprendre le mot de Michel Rosier, est à mettre en perspective avec sa méthodologie instrumentaliste selon laquelle la science n'est pas à la poursuite du « vrai » mais entend produire un discours efficace à rendre compte des phénomènes économiques. Ce n'est qu'en vertu du caractère instrumental de la science que Schumpeter peut conceptuellement séparer la science et l'idéologie. En effet, de même que la science ne dit pas le « vrai », l'idéologie ne dit pas le « faux[431]. » Science et idéologie sont deux représentations du réel qui ne suivent pas les mêmes modes opératoires et n'ont pas les mêmes critères de validité. Par conséquent, nous ne pouvons pas suivre Michel Rosier lorsqu'il affirme qu'« implicitement, chez Schumpeter, […] la « science » s'oppose à « l'idéologie » au sens où la première est supposée dire le vrai et la seconde non[432]. » L'idéologie ne s'oppose pas *stricto sensu* à la science : l'un et l'autre sont des représentations légitimes du réel. En outre, l'idéologie est une condition nécessaire à la formation de la Vision, qui elle-même joue le rôle de fondation au processus analytique.

1.4.3 De la Wertfreiheit à la Vision : les apports de Max Weber

La méthode schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse est à mettre en perspective avec l'influence certaine de Max Weber et de la *Wertfreiheit.* Les liens de mutuelles influences entre les deux penseurs ont été largement étudiés par une vaste littérature[433]. Schumpeter et Weber

---

[428] C'est ici par ailleurs un point de rupture fondamentale entre Schumpeter et Heilbroner. En effet, ce dernier est un élève dissident de Schumpeter car, malgré l'utilisation de concepts schumpétériens tels que la vision, l'analyse ou encore la situation classique, Heilbroner considère qu'il n'est pas possible de purifier l'analyse de ses implications idéologiques. Autrement dit, la vision ne saurait être séparée de l'analyse et, par voie de conséquence, la science économique est irrémédiablement normative, conclusion contraire aux enseignements de son ancien professeur. Voir C. FERRATON, « Vision et analyse chez Robert Heilbroner », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 2, nº 8, 2019, p. 15-36

[429] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 76

[430] M. ROSIER, « Le couteau et la dialectique (Schumpeter et Marx, historiens de la réflexion économique) », dans G. Deleplace et P. Maurisson (éd.), *L'Hétérodoxie dans la pensée économique : K. Marx, J. M. Keynes, J. A. Schumpeter*, Paris, Anthropos, 1985, p. 445-463

[431] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 276 ; J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 67

[432] M. ROSIER, « Le couteau et la dialectique », *op. cit.*, p. 452

[433] R. MACDONALD, « Schumpeter and Max Weber – Central Visions and Social Theories », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 79, nº 3, août 1965 ; N. M. HANSEN, « Schumpeter and Max Weber : Comment »,

s'appréciaient mutuellement[434] malgré des désaccords notamment quant à la théorie économique[435]. De manière générale, la littérature insiste particulièrement sur l'influence wébérienne en matière de sociologie économique[436].

Ainsi, il est important de noter l'influence considérable de Max Weber sur Schumpeter sur la question des jugements de valeur et de leur place dans la démarche scientifique. En effet, les deux hommes se rencontrent en 1909 lors d'un séminaire du *Verein für Sozialpolitik*[437] durant les débats autour de la place des jugements de valeur dans la science économique, la célèbre « *Werturteilsstreit* » – « la querelle des jugements de valeur [438]. » En effet, l'influence de Weber sur le jeune Schumpeter est à replacer dans le contexte de la « Toute Jeune » École historique allemande[439] et de la tentative wébérienne de dépassement de la *Methodenstreit*[440]. Bien qu'influencé par l'École historique allemande[441], Schumpeter se départit radicalement de ses représentants sur la question de l'implication politique et normative de la science économique et rejoint plutôt Max Weber et Werner Sombart, partisans d'une liberté quant aux valeurs : « *Schumpeter unconditionally endorsed Weber's stance, as he understood it, on the issue of value-judgments*[442]. » Attitude confirmée par Randall Collins selon qui « *Schumpeter*

The Quarterly Journal of Economics, vol. 80, nº 3, août 1966, p. 488-491 ; R. COLLINS, « Weber and Schumpeter: toward a general sociology of capitalism », dans *Weberian Sociological Theory*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1986, p. 117-142 ; J. OSTERHAMMEL, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber » (1987), dans W. J. Mommsen et J. Osterhammer (éd.), *Max Weber and his Contemporaries*, New York, Routledge, 2006, p. 106-120 ; Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.* ; R. FAUCCI et V. RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *History of Economic Ideas*, vol. 6, nº 1, 1998, p. 27-54 ; R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *History of Economic Ideas*, vol. 15, nº 1, 2007, p. 111-133

[434] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 92-93

[435] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber, op. cit.*, p. 139-140 ; R. FAUCCI et V. RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 34-35

[436] R. SWEDBERG, « Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work », dans J. A. Schumpeter, *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 3-98 ; J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920*, *op. cit.* ; Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, chap. 8 ; R. FAUCCI et V. RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 49

[437] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 92

[438] R. SWEDBERG, « Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work », *op. cit.*, p. 45

[439] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 96

[440] R. SWEDBERG, « Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work », *op. cit.*, p. 45 ; Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 216

[441] Y. SHIONOYA, « Joseph Schumpeter and the German Historical School », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, 2005, p. 51-64

[442] J. OSTERHAMMEL, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber », *op. cit.*, p. 109

strongly agreed with Weber on the value-freedom issue, which in this context meant upholding an interest in "scientific" economics against merely topical and practical concerns[443]. »

Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter revient sur ce moment : « la question était de savoir si les économistes étaient dans leur droit quand ils prenaient sur eux d'émettre un jugement – moral ou autre – sur les phénomènes qu'ils analysaient[444]. » Schumpeter de poursuivre : « Au sein du *Verein,* les personnalités les plus éminentes de cette campagne pour la liberté de ne pas évaluer (*Wertfreiheit*) étaient M. Weber et Sombart, qui tous deux appartenaient à l'aile radicale du *Verein*[445]. » Ainsi, Schumpeter est « sous le charme de Max Weber[446] » pour reprendre le mot de Fritz Mann, notamment par le biais de la notion de neutralité axiologique. En effet, comme le rappelle Riccardo Faucci, « *the Weberian concept of Wertfreiheit (freedom from evaluation) allow Schumpeter to stress the non-normative character of economic science*[447]. »

La Vision et l'Analyse apparaît à ce titre comme une continuation critique de la posture wébérienne en matière de relation entre les jugements de valeur et le discours scientifique. « *To [Schumpeter], refraining from value-judgements merely meant objectivity of reasoning and political neutrality of action*[448] » précise Jürgen Osterhammel. En effet, dans la nécrologie très élogieuse de Max Weber, Schumpeter revient sur « *the struggle for the distinction between science and politics*[449] » et rappelle que « *the process of disengagement of the social sciences, first from the major premises of theology, then from those of philosophy, is as old as the problematics of the social sciences*[450]. » Selon Schumpeter, Max Weber a pris à bras le corps cette problématique, et, selon ses mots, « *he was especially qualified for the task of showing how one could still pursue a metaphysically neutral positive science*[451]. »

---

[443] R. COLLINS, « Weber and Schumpeter: toward a general sociology of capitalism », *op. cit.*, p. 120
[444] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 82
[445] *Id.*
[446] F. K. MANN, « Einführung des Herausgebers », dans J. A. Schumpeter, *Das Wesen des Geldes*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, p. XII
[447] R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 111
[448] J. OSTERHAMMEL, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber », *op. cit.*, p. 109
[449] J. A. SCHUMPETER, « Max Weber's Work » (1920), dans R. Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 223
[450] *Id.*
[451] *Id.*

Il n'est pas dans notre intention de présenter ici en détail la *Wertfreiheit*, d'abord, car la notion a fait l'objet d'une abondante et constamment renouvelée littérature[452], ensuite, car elle est sujette à controverse tant par ses interprétations multiples que par sa traduction en français. Aussi, nous nous contenterons de constater la présence de résidus wébériens dans la conception schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse pour en mesurer la portée.

Schumpeter partage avec Weber une volonté d'établir une procédure capable de garantir l'objectivité du discours scientifique, expurgée de toute dimension normative et politique. Faucci et Rodezno vont jusqu'à qualifier les positions du jeune Schumpeter de « *Early "Weberianism"*[453]. » L'influence wébérienne sur la question des rapports entre les jugements de valeur et la science se ressent particulièrement dans le discours d'adieu que Schumpeter prononce à l'Université de Bonn en 1932. Il y expose, dans une veine wébérienne :

> « L'idée que notre personnalité forme une unité est un des mensonges de notre vie. À chaque situation différente, nous sommes des personnes différentes, dans des humeurs différentes, et de même lorsque nous nous disputons à propos de différents sujets. Un homme qui exprime une volonté politique et le même homme qui interprète un théorème en classe sont deux personnes différentes[454]. »

Départir l'homme de science et l'homme politique est une constante chez Schumpeter et cette attitude fait écho à l'idée wébérienne, développée dans le *Savant et le politique,* selon laquelle « le prophète et le démagogue n'ont pas leur place sur la chaire d'une salle de cours[455]. » Dans cette même exhortation aux étudiants de Bonn, Schumpeter défend l'idée

---

[452] T. PARSONS, « Value-freedom and Objectivity », dans O. Stammer (éd.), *Max Weber and Sociology Today*, Oxford, Basil Blackwell, 1971, p. 27-50 ; W. HENNIS, « The Meaning of "Wertfreiheit" on the Background and Motives of Max Weber's "Postulate" », U. Brisson et R. Brisson (trad.), *Sociological Theory*, vol. 12, nº 2, 1994, p. 113-125 ; I. KALINOWSKI, « Un savant très politique », I. Kalinowski (trad.), dans M. Weber, *La science, profession et vocation*, Marseille, Agone, 2005, p. 191-240 ; C. COLLIOT-THELENE, *La sociologie de Max Weber*, Paris, La Découverte, 2006 ; R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary: Key Words and Central Concepts*, Stanford, California, Standford University Press, 2016, p. 365

[453] R. FAUCCI et V. RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 33

[454] « *Denn es gehört zu unseren Lebenslügen, daß unsere Persönlichkeit eine Einheit sei. Wir sind verschiedene Leute zu verschiedenen Zeiten, in verschiedenen Stimmungen, und auch, wenn wir auf verschiedenen Ebenen argumentieren. Ein Mann, der politisches Wollen ausdrückt, und derselbe Mann, der im Hörsaal ein Theorem auslegt, das sind verschiedene Menschen* » J. A. SCHUMPETER, « Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft » (1932), dans A. Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1952, p. 600

[455] M. WEBER, « La profession et la vocation de savant » (1917), C. Colliot-Thélène (trad.), dans *Le savant et le politique*, Paris, Découverte, 2003, p. 95

d'une science « éthiquement indifférente » aux valeurs qui n'est pas sans rappeler la « science *axiologiquement neutre*[456] » (« *wertungsfreien Wissenschaft* ») de Max Weber :

> « L'économie est une science empirique éthiquement indifférente, c'est-à-dire une science individuelle empirique qui est éthiquement indifférente à son objet, dans la mesure où elle n'a aucune part dans la prise de position du philosophe ni dans la prédication du prophète. Tout professeur qui essaie de prêcher depuis son pupitre est déjà infidèle à sa tâche scientifique par cette tentative[457]. »

Schumpeter confirme l'influence directe de Max Weber en mobilisant la notion de « *Wertfreiheit* » : « Faire de l'économie en conformité avec notre conception, c'est-à-dire dans laquelle le mot *neutralité axiologique* (*Wertfreiheit*) possède une réelle signification, implique avant tout de dire ce qui est et ce qui sera, et non pas d'évaluer[458]. » L'idée est réitérée dans l'*Histoire de l'analyse économique* :

> « Ceux qui font profession d'œuvrer pour l'élargissement, l'approfondissement et l'"outillage" du fonds de connaissances de l'humanité, et qui prétendent aux privilèges que les sociétés civilisées ont accoutumé d'accorder aux zélés partisans de cette recherche particulière, manquent aux obligations de leur contrat, si protégés par l'habit du savant, ils se consacrent à ce qui est en réalité une espèce particulière de propagande politique[459]. »

L'émigration définitive de Schumpeter aux États-Unis en 1932 participe à questionner son rapport à la méthodologie[460]. En effet, les sciences sociales aux États-Unis, telles qu'elles se sont constituées à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, se caractérisent par leur dimension ouvertement normative[461]. Les économistes américains agissent en « ingénieurs du social » avec l'idée d'utiliser les sciences sociales en vue de réformer la société[462] dans un contexte dans

---

456 M. WEBER, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques » (1917), J. Freund (trad.), dans *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Librairie Plon, 1965, p. 439

457 « *Die Ökonomie eine ethisch indifferente, d.h. ihrem Gegenstand ethisch indifferent gegenüberstehende empirische Einzelwissenschaft ist, daß sie insofern keinen Teil hat an der Stellungnahme des Philosophen und an der Predigt des Propheten, und daß jeder Lehrer, der versucht, vom Katheder zu predigen, schon durch diesen Versuch seiner wissenschaftlichen Aufgabe untreu wird* » in J. A. SCHUMPETER, « Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft », *op. cit.*, p. 601

458 *« Ökonomie treiben in unserem Sinn, in dem das Wort Wertfreiheit wesentliche Bedeutung hat, heißt, in erster Linie sagen, was ist und was sein wird, und nicht zu werten » Id.*

459 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 82

460 R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 126

461 C.-H. CUIN et F. GRESLE, *Histoire de la sociologie*, Paris, Éditions La Découverte, 2002, p. 94-95

462 G. VALLET, « L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small », *Revue du MAUSS*, vol. 2, n° 54, 2019, p. 339

lequel « science sociale rime alors avec morale sociale[463]. » À cet égard, des personnalités comme Irving Fisher et Schumpeter font figures d'exception. Les universitaires et les scientifiques participent alors à forger une « *progressive social science* [464] », pour reprendre l'expression de Dorothy Ross, caractéristique de la *Progressive Era.* Les économistes américains, comme John B. Clark, mais aussi les sociologues, à l'instar d'Albion W. Small, ont été profondément influencés par l'École historique allemande notamment dans le rapport entre valeurs et science[465]. En effet, comme le rappelle Jean-Jacques Gislain, les sciences sociales américaines, l'économie tout comme la sociologie, sont marquées par la volonté de fonder une « connaissance concrète, inductive et appliquée » dans laquelle « l'intervention de l'État dans l'activité économique est souvent nécessaire ; l'éthique et l'économie sont indissociables[466]. »

À cela, il faut ajouter, à la fin des années 1930 et dans les années 1940, le dépit de Schumpeter voyant ses plus brillants étudiants à Harvard se convertir les uns après les autres au keynésianisme comme James Tobin, Wassily Leontief, Paul Samuelson[467] et au néo-marxisme américain comme Paul Sweezy[468]. Cette conception *normative* ou *morale* de la science est en contradiction avec l'approche positive que Schumpeter importe d'Europe. Tout ceci a poussé ce dernier à réviser son attachement à la *Wertfreiheit* pour proposer un amendement audible par un public américain.

Ainsi, il serait abusif de faire de Schumpeter un wébérien fidèle dans la mesure où la méthode de la Vision et l'Analyse renvoie davantage à un amendement schumpétérien de la *Wertfreiheit*. À la fois héritier – Schumpeter retient la leçon wébérienne de la nécessaire partition du savant et du politique – mais également séditieux, car Schumpeter semble ne pas suivre Weber sur toute la ligne[469]. En effet, la question posée par Weber est la suivante : « doit-

---

[463] J.-P. DELAS et B. MILLY, « Essor de la sociologie appliquée aux États-Unis », dans *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 95

[464] D. ROSS, *The Origins of American Social Science*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1991, p. 141

[465] J.-J. GISLAIN, « La naissance de l'institutionnalisme : Thorstein Veblen », dans A. Béraud et G. Faccarello (éd.), *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : Des institutionnalistes à la période contemporaine*, Paris, La Découverte, 2000, p. 74-115 ; G. VALLET, « L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small », *op. cit.*, p. 343

[466] J.-J. GISLAIN, « La naissance de l'institutionnalisme : Thorstein Veblen », *op. cit.*, p. 76

[467] R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 127 ; T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation, op. cit.*, p. 275

[468] J.-P. POTIER, « Joseph A. Schumpeter et la conjoncture économique des années 1930-1940 : dépression, stagnation ou signes avant-coureurs du déclin du capitalisme ? », *Revue économique*, vol. 66, nº 5, 2015, p. 993-1019 ; T. VELARDO et T. E. LAMBERT, « Schumpeter, Sweezy, the Financial System, and Innovation: Small versus Big Business », *International Review of Entrepreneurship*, vol. 18, nº 3, 2020, p. 447-466

[469] R. FAUCCI et V. RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 43-47

on ou non, au cours d'une *leçon universitaire, "professer"* des évaluations pratiques fondées sur une conception éthique, sur des idéaux culturels ou, en général, sur une conception du monde[470] ? » Weber en appelle à une explicitation et une clarification de notre rapport aux valeurs. Il s'agit, pour Weber, non pas d'expurger le discours scientifique de toute dimension normative, mais de plaider pour une science libre de jugements de valeur, ce qui implique de *conscientiser et de clarifier* le rapport que le chercheur entretient avec les valeurs :

> « À la seule et unique condition que le professeur se fasse dans chaque cas particulier […] un devoir inconditionnel de faire prendre conscience clairement et sans faiblesse à son auditoire, et chose capitale, de prendre surtout *lui-même* conscience de ce qui dans son exposé résulte d'un raisonnement purement logique ou d'une constatation purement empirique des faits et de ce qui relève d'une évaluation pratique[471]. »

Weber n'est pas partisan du point de vue qui consiste à écarter toute évaluation pratique et éthique du discours scientifique, mais bien de clarifier la distinction, de faire la part entre ce qui relève de l'inférence logique ou de l'observation empirique de ce qui relève de l'évaluation éthique. « Tout cela tend justement à inviter le professeur qui croit ne pas pouvoir renoncer à faire des évaluations pratiques, de les *présenter clairement* comme telles à ses élèves et surtout à *lui-même*[472]. » La salle de classe n'est pas le lieu pour prêcher une doctrine, de même le discours scientifique n'est pas le moment pour y glisser des jugements des valeurs. C'est ici un point de rupture entre la Vision de Schumpeter et la *Wertfreiheit* de Weber. Ce dernier pense inacceptable « le point de vue qui préconise que, même si cette distinction résiste à une élaboration logique rigoureuse, il est cependant recommandé d'écarter autant que possible dans une leçon toutes les questions pratiques de valeurs[473]. » En effet, chez Schumpeter, la séparation entre un moment de la Vision et de l'Analyse est précisément une garantie de purger le discours scientifique de toutes considérations normatives et pratiques. Par voie de conséquence, la solution schumpétérienne des rapports entre idéologie et science est plus radicale que la *Wertfreiheit* de Weber. En effet, Schumpeter ne se contente pas d'inviter les scientifiques à suspendre leurs jugements de valeur ou à clarifier leur rapport aux valeurs, mais plus en avant à ne pas prendre part à des questions pratiques et normatives. Comme le rappelle Riccardo Faucci, « *this outcome is not unrelated to the attitude of total detachment from politics*

---

[470] M. WEBER, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », *op. cit.*, p. 401
[471] *Ibid.*, p. 403
[472] *Ibid.*, p. 414-415
[473] *Ibid.*, p. 402

[Schumpeter] assumed after the vicissitudes he experienced between the two Wars[474]. » Pour Schumpeter, le scientifique n'a pas à inférer dans la pratique… « *What our time needs most and lacks most is the understanding of the process which people are passionately resolved to control. ... My analysis can in fact be used to derive practical conclusions of the most conservative as well as the most radical complexion*[475] » précise-t-il dans la préface aux *Business Cycles.* En proposant la distinction Vision/Analyse dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter prend ses distances avec la *Wertfreiheit* wébérienne pour proposer sa propre solution aux rapports de l'idéologie et de la science en réponse au contexte américain de la première moitié du XXe siècle. Toutefois, l'influence de Max Weber reste certaine et considérable.

L'influence wébérienne sur la Vision et l'Analyse est plutôt à rechercher du côté du « rapport aux valeurs. » En effet, chez Weber, le discours scientifique demeure attaché aux valeurs. Il existe un lien avec les valeurs que Weber appelle *Wertbeziehung*[476] :

> « La notion de "rapport aux valeurs" désigne simplement l'interprétation philosophique de l'"intérêt" *spécifiquement* scientifique qui commande la sélection et la formation de l'objet d'une recherche empirique[477]. »

Schumpeter reconnaît que la Vision, composée de l'idéologie et des préconceptions, façonne en partie le matériau observé et dicte ainsi à l'Analyse son objet et ses données. Sur ce point, Schumpeter semble en accord avec Weber lorsque ce dernier énonce que « les intérêts culturels, ce qui veut dire les intérêts *axiologiques, indiquent* la direction du travail purement empirique et scientifique[478]. » Weber considère qu'il s'agit d'une « des tâches préparatoires les plus importantes[479]. » Ainsi, la *Wertbeziehung* constitue le pendant parfois oublié de la *Wertfreiheit* et Schumpeter semble avoir été profondément influencé par cet aspect : le discours scientifique ne flotte pas dans les nuées, il est redevable d'un rapport aux valeurs qui détermine son objet et ses matériaux. Toutefois, l'existence d'un rapport aux valeurs n'autorise nullement le scientifique à se faire prophète ou militant dans le cadre de la science. Swedberg et Agevall de résumer :

---

[474] R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*, p. 125
[475] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. vi
[476] M. WEBER, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », *op. cit.*, p. 434
[477] *Id.*
[478] *Id.*
[479] *Id.*

> « In the social or cultural sciences, the subjects to be studied are chosen, according to Weber, because of their relationship to values, that is, because of their value-relevance. In trying to be objective, Weber argues as well, the social scientist must not only be value-neutral but must also realize that the objects of his or her study are selected and constituted in relation to values[480]. »

Une dernière différence réside dans le statut de ces deux notions. En effet, la *Wertfreiheit de* Max Weber est une posture à adopter par le scientifique et le professeur envers les jugements de valeur : « un enseignant authentique se gardera d'imposer à son auditeur une quelconque prise de position du haut de la chaire, que ce soit expressément ou par suggestion[481]. » Il s'agit d'une série de conseil ou d'un *vadémécum* à destination des chercheurs en vue de garantir leur « probité intellectuelle[482]. » Autrement dit, « *the postulate of Wertfreiheit is rather a practical maxim for maintaining a clear head, for ensuring the impartiality of the scientist*[483]. » Chez Schumpeter, en revanche, la méthode de la Vision et l'Analyse va plus loin. Dans une conférence donnée à des étudiants en sciences sociales en 1910 et intitulée « Wie Studiert Man Sozialwissenchaft ? », Schumpeter s'adresse à des aspirants chercheurs et le ton est quelque peu paternaliste : il entend prévenir et mettre en garde les étudiants contre un manque de méthode et en appelle à une conscience aiguisée de la présence idéologique dans toute démarche scientifique. Trente-huit ans plus tard, c'est en qualité de président de l'*American Economic Association* que Schumpeter prononce une conférence intitulée « Science and Ideology. » Cette fois-ci, Schumpeter s'adresse à des chercheurs aguerris et propose une alternative à la conception marxiste des rapports entre idéologie et science. Ainsi, la Vision et l'Analyse, à l'instar de la *Wertfreiheit* permet d'aiguiser la conscience professionnelle des chercheurs par rapports aux valeurs. Mais Schumpeter va plus loin. En effet, il ne s'agit pas simplement de garantir la probité intellectuelle des chercheurs, mais de fournir un outil capable d'extirper la dimension analytique de tout discours économique et de purifier un discours économique de toute dimension normative, politique, philosophique, etc. À la différence de la *Werfreiheit,* la Vision et l'Analyse est une méthode d'interprétation de l'histoire des idées. C'est ainsi que Schumpeter parvient, dans l'*Histoire de l'analyse économique,* à isoler l'analyse économique dans la philosophie d'Aristote en laissant de côté le reste de son œuvre. Faire l'histoire de l'économie revient à mettre au jour les implicites idéologiques véhiculés dans la Vision. « *In*

---

[480] R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary*, *op. cit.*, p. 367
[481] M. WEBER, « La profession et la vocation de savant », *op. cit.*, p. 94
[482] *Id.*
[483] W. HENNIS, « The Meaning of "Wertfreiheit" on the Background and Motives of Max Weber's "Postulate" », *op. cit.*, p. 115

this study of the history of economics, Schumpeter tried to pinpoint the visions underlying the great systems of thought[484] » précise Shionoya. Et Graça-Moura d'ironiser en qualifiant l'ouvrage : « *an unsurpassably erudite dramatisation of the slow ascent of the neoclassical paradigm*[485]. »

Le positivisme[486] de Schumpeter s'exprime par cette volonté de mettre l'idéologie hors-jeu en la reculant dans un moment pré-analytique qui n'élimine pas complètement la problématique du conditionnement matériel et historique de tout discours scientifique. L'idéologie existe et elle est un moment nécessaire de la démarche scientifique ; mais cette dernière doit s'en départir à l'aide de règles méthodologiques strictes capables de donner à l'analyse son statut de connaissance outillée. Le chapitre suivant montre qu'une démarche critique des positions schumpétériennes établies dans ce premier chapitre est nécessaire pour donner à voir la problématique de Schumpeter.

---

[484] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 62

[485] M. da GRAÇA MOURA, *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis, op. cit.*, p. 41

[486] Shionoya compare la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'analyse à la démarche du positivisme logique qui sépare la découverte (origine et invention des théories et des hypothèses scientifiques) de la justification (processus de construction, de confirmation et d'évaluation du modèle). Voir Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 58.

2 La problématique philosophique : la dynamique de la nouveauté

> « *Fatalement, comme dans les techniques, la nouveauté l'emporte toujours. Pour une ville tranquille, des usages immuables sont excellents ; mais, quand on est contraint de multiplier les interventions, il faut aussi multiplier les nouveaux moyens.* »
>
> Thucydide[487]

2.1 Vision et philosophie économique

2.1.1 Les rapports de la philosophie et de l'économie chez Schumpeter

Si les rapports entre la Vision et l'Analyse chez Schumpeter sont largement commentés[488], la place de la philosophie dans la conception schumpétérienne des sciences l'est beaucoup moins. Dans la mesure où nous entendons faire une lecture critique de la conception schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse, il est primordial d'interroger le statut que Schumpeter réserve à la philosophie dans la construction des discours scientifiques.

Dans la première partie de l'*Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter aborde « le sujet des rapports entre économie et philosophie[489] » ou plus exactement, « le problème de la profondeur des influences que l'analyse économique a subies de la philosophie[490]. » Cette question ne se pose qu'à partir du moment où les sciences particulières connaissent un processus d'autonomisation et de spécialisation suffisante pour se trouver séparées du discours philosophique. Pour Schumpeter, jusqu'au XVIIIe siècle, la philosophie renvoie à des « recherches d'ordre intellectuel[491] » et à « la somme totale des connaissances scientifiques[492] », ce qui fait de la philosophie la « science universelle[493]. » L'analyse économique est alors intimement liée au discours philosophique dont elle fait partie[494].

---

487 THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, J. de Romilly (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 116

488 M. ROSIER, « Le couteau et la dialectique », *op. cit.*, ; Y. SHIONOYA, « The Science and Ideology of Schumpeter », *op. cit.* ; R. L. HEILBRONER et W. S. MILBERG, *The Crisis of Vision in Modern Economic Thought*, *op. cit.* ; E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*

489 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 57

490 *Id.*

491 *Id.*

492 *Id.*

493 *Id.*

494 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique, op. cit.*, p. 19

La division du travail scientifique et l'autonomisation de la science économique ont fait émerger une problématique nouvelle : celle des rapports entre la philosophie et l'économie. La philosophie n'est donc plus la « science universelle, » mais la matrice de laquelle émergent des sciences particulières dont le développement est désormais parallèle. Schumpeter propose une seconde acceptation du terme « philosophie » comme un « système de croyance » :

> « Nous voulons entendre par philosophie tous les systèmes de croyances théologiques et non théologiques ("systèmes spéculatifs") concernant les vérités dernières (réalités, causes), les fins ultimes (ou valeurs), les normes ultimes. L'éthique et l'esthétique entrent en de semblables systèmes, non pas comme sciences de certaines séries de phénomènes (normes de comportement) qu'ils cherchent à décrire (expliquer), mais comme codes normatifs qui comportent des sanctions extra-empiriques[495]. »

Schumpeter ne définit pas la philosophie par son domaine ni par ses méthodes – comme il le fait pour l'économie –, mais par sa forme et ses intentions : la philosophie est un « système de croyances » dont l'intention est de dire ce qui doit être. Ainsi, une conception aussi large permet de qualifier de « philosophie » à la fois les croyances religieuses, magiques mais plus généralement, les discours qui ne répondent pas aux exigences de la science telles que définies par Schumpeter. En attribuant à la philosophie une dimension normative et prescriptive, Schumpeter la place en opposition avec la procédure scientifique entendue comme « connaissance outillée. » Pour cette raison, « on peut bien se demander si l'économie n'y entre pas aussi, en ce sens que la "philosophie" d'un auteur détermine son économie, ou constitue l'un des éléments qui la déterminent[496]. »

Pour illustrer son propos, Schumpeter passe par l'exemple des rapports entre la foi chrétienne – une « philosophie » – et les sciences exactes comme la mécanique et la physique. Il argue que la foi chrétienne d'un Newton, d'un Leibniz ou d'un Euler n'a pas exercé d'influence sur leur résultat analytique. « Personne ne doute qu'aucune influence ne se soit exercée, c'est-à-dire (a) que l'œuvre de quatre savants mentionnés ne fut pas détournée de son cours par leurs convictions théologiques, (b) qu'elle est compatible avec toute position théologique ; et (c) qu'il serait sans intérêt de tenter d'expliquer ses méthodes ou ses résultats par leurs positions philosophiques[497]. » Ainsi Schumpeter reconnaît l'existence de rapports entre philosophie et science mais ces rapports ne sont pas déterminants : les résultats analytiques se « coordonnent » à la philosophie sans que cette dernière n'interfère

---

[495] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 59
[496] *Id.*
[497] *Ibid.*, p. 60

spécifiquement dans la procédure analytique. « Ils revêtirent leur œuvre scientifique d'un voile théologique. Mais, pour ce qui concerne le contenu de cette œuvre, ce voile peut être enlevé[498]. »

Schumpeter transpose le même constat aux rapports de la science économique et de la philosophie et procède avec la philosophie comme avec l'idéologie : elles peuvent être isolées et séparées de l'analyse au point que cette dernière s'en trouve prémunie :

> « Je considère que le voile de la philosophie peut s'enlever également dans le cas de l'économie ; l'analyse économique n'a été modelée à aucune époque par les opinions philosophiques que les économistes se trouvaient avoir, bien que leurs attitudes politiques l'aient souvent gâtée[499]. »

Les croyances philosophiques et théologiques d'un économiste n'influencent pas nécessairement le travail analytique. Pis ! Selon Schumpeter, la philosophie a tendance à brouiller la dimension analytique lorsque le voile n'est pas levé : « *The older economists have had the unfortunate habit of adding semi-philosophical obiter dicta, most of which sound horribly trite, and may easily reflect discredit on what they had really to say, especially in the eyes of a layman*[500]. » Schumpeter poursuit un travail d'isolation et de purification de l'analyse économique de toute influence extérieure : vision, idéologie et philosophie existent mais peuvent être séparées de l'analyse sans que cette dernière ne soit altérée. Schumpeter fait un pas de plus : elles *doivent* être séparées de l'analyse même si l'intention de l'auteur est de construire une philosophie *:* « *Even where economists did construct, or adopt, what was intended to be a social philosophy, we mustn't take it for granted that they were much influenced by it in their professional work*[501]. » Nous pouvons appliquer cette démarche à un exemple concret, exemple plusieurs fois traité par Schumpeter : les Physiocrates. Selon Schumpeter, ces derniers ont développé une œuvre avec une forte dimension analytique dont le « *positive achievement was the clear conception of economic life as a self-contained process reproducing itself in circular flows*[502]. » Toutefois, les Physiocrates, François Quesnay le premier, faisaient la confusion entre leur vision du monde, leur conception du bien et la dimension analytique de leur œuvre : « *The distinction between analyzing what is and postulating what ought to be, was as far far from their minds … as it was from the mind of*

---

[498] *Id.*
[499] *Id.*
[500] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences », *op. cit.*, p. 331
[501] *Id.*
[502] *Id.*

Plato[503]. » Parmi ces considérations éthiques et philosophiques se trouvent « *an ideal state of things, preordained by God's plan*[504] » qui s'avère « *clearly extra-scientific* » et « *only a series of value judgments which we can easily dispense with*[505]. »

Toutefois, force est de constater avec Hans Aufricht que, concernant les rapports de la philosophie et de l'économie, Schumpeter est loin d'appliquer les préceptes qu'il défend.

> « Instead of proving his thesis that "the garb of philosophy is removable … in the case of economics"[506], Schumpeter often passes rash judgments on complex philosophical issues and on their historical interrelationship or lack of interrelationship. He thus displays an unfortunate propensity to misunderstand philosophers and the impact of philosophical thought on social science in general, and on economics in particular[507]. »

Utiliser la méthode schumpétérienne pour lire Schumpeter risque de nous faire tomber dans le même écueil envers sa théorie que Schumpeter lui-même envers celle des autres. Pour éviter cela, il nous faut retourner contre lui ce qu'il affirmait envers Marx : « il demeura complètement aveugle aux éléments idéologiques présents [dans son système d'idée][508]. » Il faut donc rompre avec les conseils méthodologiques de Schumpeter pour lire Schumpeter : il nous invite à « *not take it for granted that [economists] were much influenced by [a social philosophy] in their professional work*[509], » la philosophie économique diffère en partant du principe inverse que la philosophie d'un auteur, sa *Weltanschauung* est présente dans son œuvre théorique.

Encadré 2. Schumpeter et le Cercle de Vienne

Dans les années 1920, le positivisme logique en tant que mouvement se forment autour de Moritz Schlick (1882-1936) avec un groupe d'intellectuels et de scientifiques appelé le Cercle de Vienne. Le Cercle regroupe des scientifiques de divers horizons et disciplines, des philosophes, des sociologues, des mathématiciens, des physiciens, etc., tels que Rudolf Carnap (1891-1970), Otto Neurath (1882-1945), Hans Hahn (1879-1934), Philipp Frank (1884-1966) ou encore Karl Menger (1902-1985). Né dans la Vienne de

[503] *Id.*
[504] *Id.*
[505] *Ibid.*, p. 332
[506] J. A. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis, op. cit.*, p. 28
[507] H. AUFRICHT, « The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis" », *op. cit.*, p. 408
[508] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 66
[509] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences », *op. cit.*, p. 331

l'entre-deux-guerres, le positivisme logique migre ensuite au Royaume-Uni puis aux États-Unis.

Selon Pierre Jacob, l'empirisme logique, ou « positivisme logique », du Cercle de Vienne se caractérise par les traits suivants :

« Les propositions de la logique et des mathématiques sont "analytiques" (ou réductibles à des tautologies), alors que les propositions des sciences empiriques sont "synthétiques". Ce qui distingue les théories scientifiques des propositions pseudo-scientifiques (et métaphysiques), c'est que les premières, contrairement aux secondes, possèdent une signification cognitive qui consiste en ce qu'elles sont vérifiables grâce aux données de l'expérience. Enfin, le positivisme logique conçoit les théories scientifiques comme des "instruments" destinées à effectuer des prédictions observables, plutôt que comme des explications de la réalité[510]. »

Les membres du Cercle sont de la même génération que Schumpeter, nés pour la plupart dans le dernier quart du XIXe siècle à Vienne et partagent également la migration vers les États-Unis dans les années 1930. Toutefois, Schumpeter mentionne très peu le positivisme logique et les membres du Cercle, y compris dans l'*Histoire de l'analyse économique* dans laquelle le positivisme logique est rapidement évoqué : « Le programme de la logique empiriste *moderne* – tel que l'enseignent les positivistes de Vienne, les Carnap, les Frank, les Richard von Mises, les Schlick –, c'est d'analyser la méthode scientifique, et de proscrire, non seulement comme hors de propos mais aussi comme dénué de sens, tout le reste et en particulier toute "métaphysique"[511]. » Cela s'explique en partie par le fait que le Cercle connaît une notoriété assez confidentielle à l'époque et se situe en dehors des institutions universitaires. Antonia Soulez n'hésite pas à parler de « la marginalité de ce mouvement dans la société viennoise[512]. » De plus, pendant et au sortir de la Première Guerre mondiale, Schumpeter se tient en retrait de la vie académique[513]. Entre 1916 et 1924, il enchaine des expériences infructueuses en politique et dans les affaires. En 1916 et 1917, il rédige des memoranda destinés à l'Empereur d'Autriche-Hongrie sur la situation politique et commerciale de l'Empire[514]. Il participe en 1918 à la Commission de Socialisation allemande (*Sozialisierrungskommision)* qui s'occupe de la réorganisation et de la restructuration de certaines industries après la guerre. Après des désaccords avec les autres

[510] P. JACOB, « Comment peut-on ne pas être empiriste ? », dans *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 10

[511] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.*, p. 101

[512] A. SOULEZ, « Introduction », dans *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 30

[513] M. PENEDER et A. RESCH, « Schumpeter and Venture Finance ; Radical Theorist, Broke Investor and Enigmatic Teacher », *WIFO Working Papers*, n° 490, décembre 2014

[514] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 48

membres, il quitte la Commission[515] puis devient ministre des Finances sous le gouvernement Karl Renner d'avril à novembre 1919[516]. Après ces tentatives politiques, Schumpeter dirige entre 1921 et 1924 et avec peu de succès la *Biedermannbank*[517]. En 1929, lorsqu'est publié le « Manifeste du Cercle de Vienne », qui, du reste, connaît assez peu d'échos[518], Schumpeter a quitté l'Autriche pour un poste en Allemagne à Bonn depuis 1925.

Le point qui rapproche le plus Schumpeter des problématiques du Cercle réside dans l'« attitude[519] » envers la philosophie traditionnelle, à savoir « l'élimination de la métaphysique[520]. » En effet, Antonia Soulez précise que, selon les membres du Cercle : « Les énoncés métaphysiques […] sont dépourvus de sens. Ils embrassent donc la science dans son ensemble. Plus, ils entravent le processus par lequel les divers secteurs de la connaissance tendent à s'unifier. Les métaphysiciens, dont l'histoire des systèmes est une suite de conflits, sont les vrais responsables de l'absence d'un consensus[521]. » Les membres du Cercle sont ainsi caractérisés par une attitude commune, « hostile à la spéculation et rivée à l'expérience[522] » pour reprendre les termes du Manifeste du Cercle de Vienne, qui plus loin, précise :

« D'année en année, s'est affirmée une uniformité croissante due à une attitude spécifiquement scientifique : "Ce qui se laisse dire, se laisse dire clairement" (Wittgenstein). Un accord est finalement possible, en dépit de la diversité des opinions. […] Il est devenu toujours plus manifeste que cette attitude, non seulement affranchie de la métaphysique mais dirigée contre elle, signe le but qui nous est commun à tous[523]. »

Ainsi, davantage qu'une école ou un mouvement, le Cercle rassemble une diversité de scientifiques et d'intellectuels aux parcours et aux opinions politiques divergentes mais dont « l'orientation fondamentale [est] : science affranchie de la métaphysique[524]. » De

[515] *Ibid.*, p. 54-55
[516] *Ibid.*, p. 58
[517] *Ibid.*, p. 67-68
[518] Voir la présentation d'Antonia Soulez à R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne » (1929), dans A. Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 102
[519] A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 17
[520] *Ibid.*, p. 12
[521] *Ibid.*, p. 22
[522] R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 105
[523] *Ibid.*, p. 109
[524] *Ibid.*, p. 110

manière plus générale, les membres de Cercle de Vienne ont conduite à « exclure également, des discussions relatives aux problèmes de théorie de la connaissance, les énoncés de valeur, et avec eux, ceux qui relèvent de l'éthique[525]. » Ainsi, tout comme les membres du Cercle, Schumpeter s'évertue à affranchir la science économique de toute implication philosophique et métaphysique. La méthode de la Vision et de l'Analyse rapproche ainsi Schumpeter de cette sensibilité caractéristique du Cercle de Vienne.

Dans le *Manifeste,* les auteurs s'attardent sur les « fondements des sciences sociales[526] » et considèrent ainsi, dans un veine toute schumpétérienne, que « on travaille déjà, depuis près d'un siècle, à se débarrasser, en ce domaine, des amalgames métaphysiques[527] » allant même jusqu'à parler d'une « tâche de purification[528]. » Les rédacteurs mentionnent Quesnay, Adam Smith, Ricardo, Comte, Marx, Menger, Walras, entres autres comme ayant « travaillé dans l'esprit d'une attitude empiriste anti-métaphysique[529]. » La démarche entreprise par Schumpeter, en tant qu'économiste mais aussi en tant qu'historien de la pensée, répond tout à fait aux exigences du Cercle qui vise à « éliminer les scories métaphysiques et théologiques accumulées depuis des millénaires[530]. »

En revanche, Schumpeter se départit radicalement du Cercle de Vienne quant aux visées politiques et pratiques. La conception scientifique du monde portée par le Cercle vise ainsi à « transformer rationnellement l'ordre social et économique[531]. » En effet, comme le rappelle Antonia Soulez, il existe un « élan réformateur[532] » qui anime le Cercle dans la mesure où ses membres cherchent à « adapter le formalisme aux besoins sociaux-politiques du développement de moyens permettant d'appliquer des procédés rationnels de contrôle à la planification de l'action, tant dans la recherche scientifique que dans le champ des décisions sociales[533]. » En outre, le Cercle de Vienne, notamment par l'influence d'Otto Neurath[534], véhicule « l'idée d'un ordre socialiste[535] » et « une attitude

---

525 A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 13
526 R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 121
527 *Id.*
528 *Id.*
529 *Id.*
530 *Ibid.*, p. 122-123
531 *Ibid.*, p. 110
532 A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 23
533 *Id.*
534 P. MARDELLAT, « L'économie de guerre et la possibilité du calcul économique socialiste. Les thèses respectives de Neurath et Weber », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 2, nº 10, 2020, p. 249-286
535 A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 39

pro-socialiste[536] » selon laquelle « la volonté d'abattre la métaphysique rapproche des intérêts prolétariens, au nom d'une "culture" qui favorise le progrès social[537]. » Dans le Manifeste, les rédacteurs précisent que « réorganiser les relations économiques et sociales, unifier l'humanité, rénover l'école et l'éducation, sont intimement liés à la conception scientifique du monde[538]. » Cette posture est en opposition franche avec Schumpeter, qui, influencé par la *Wertfreiheit* wébérienne, entend séparer la science et le politique beaucoup plus radicalement encore que Max Weber.

Un autre désaccord entre le Cercle de Vienne et Schumpeter réside dans le statut des hypothèses et le vérificationnisme. Antonia Soulez rappelle à juste titre que « on ne peut répondre à la question : "Qu'est-ce que l'empirisme logique ?" sans référence à la définition de ce que "connaître" veut dire pour un empiriste du Cercle de Vienne[539]. » Il s'agit donc « d'interroger les conditions du processus cognitif[540]. » Le Cercle de Vienne adhère au principe de vérificationniste en vertu duquel les énoncés sont scientifiques dans la mesure où ils renvoient à des données observables. « Un énoncé doué de sens est logiquement déductible d'un ensemble fini d'énoncés d'observation. […] Les énoncés doués de sens passent victorieusement l'épreuve de la vérification parce qu'ils possèdent un contenu factuel[541]. » Ainsi les rédacteurs du *Manifeste* posent ouvertement la question « Qu'est-ce que tu signifies avec tes énoncés ? » et y répondent : « Les affirmations telles que les formules de la science empirique ; leur sens peut être constaté par analyse logique, plus précisément par le retour aux énoncés les plus simples portant sur le donné empirique[542]. »

Ainsi, les énoncés doivent en dernière analyse être adossés à des éléments observables empiriques : « Est "réel" ce qui peut être intégré à l'édifice de l'expérience[543] » poursuivent les auteurs du *Manifeste.* Rudolf Carnap de préciser : « Il est en effet essentiel pour une hypothèse d'être déductivement reliée à des énoncés empiriques (vrai ou

[536] R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 123
[537] A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 39
[538] R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 109
[539] A. SOULEZ, « Introduction », *op. cit.*, p. 49
[540] *Id.*
[541] *Ibid.*, p. 54-55
[542] R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 111
[543] *Ibid.*, p. 113

faux)[544]. » Pierre Jacob de résumer « la maxime de l'empirisme logique » : « Un énoncé à une signification cognitive (autrement dit, fait une assertion vraie ou fausse) si et seulement s'il n'est pas analytique ou contradictoire et s'il est logiquement déductible d'une classe finie d'énoncés observables[545]. » Il s'agit donc d'une conception de la science « empiriste et positiviste[546] » en vertu de laquelle « seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné[547] » et qui répond à la méthode de « l'analyse logique[548]. »

Comme le rappelle Hans Aufricht, Schumpeter semble influencé par l'empirisme logique notamment dans l'*Histoire de l'analyse économique*[549]. En effet, dans l'introduction, Schumpeter reconnaît se restreindre à la science « "moderne" ou "empirique" ou "positive"[550] » et admet : « [Ces règles méthodologiques] réduisent les faits que nous sommes invités à accepter sur des *bases scientifiques* à la catégorie la plus étroite des "faits vérifiables par l'observation ou l'expérience" et, d'autre part, elles réduisent l'éventail des méthodes acceptables à l'"inférence logique à partir de faits vérifiables"[551]. »

Ces deux « règles méthodologiques » sont directement influencées par l'empirisme logique du Cercle de Vienne et pourrait avoir été rédigées par un de ses membres. Toutefois, Schumpeter semble ne pas développer cet aspect et semble parfois se contredire. Car, il définit certes la science économique comme une science empirique[552] et certes, la science étant redevable du réel, les hypothèses sont, selon Schumpeter, « suggérées par les faits » mais s'avèrent des constructions conceptuelles du chercheur : « des hypothèses de ce genre sont aussi *suggérées* par les faits – elles sont façonnées en fonction des observations que l'on a faites –, mais en stricte logique elles sont la création arbitraire de l'analyste[553]. » Les hypothèses sont adossées aux faits mais en *stricte logique* apparaissent comme « la création arbitraire de l'analyste » ce qui laisse entendre une relative liberté prise avec le réalisme des hypothèses. Schumpeter ne semble pas adhérer au vérificationnisme du Cercle de Vienne. En effet, comme il développe longuement dans les

---

544 R. CARNAP, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » (1931), dans A. Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 161

545 P. JACOB, « Comment peut-on ne pas être empiriste ? », *op. cit.*, p. 17

546 R. CARNAP, H. HAHN et O. NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », *op. cit.*, p. 114

547 *Id.*

548 *Id.*

549 H. AUFRICHT, « The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis" », *op. cit.*, p. 409

550 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 32

551 *Id.*

552 J. A. SCHUMPETER, « Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft », *op. cit.*, p. 602

553 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 40

Business Cycles, les faits ne servent pas à « vérifier » ou à « corroborer » les théories ou les hypothèses, mais font bien partie de la construction conceptuelle du chercheur. Nous savons les mises en garde de Schumpeter contre les « *spurious verification*[554] » que les économistes opèrent avec les données historiques et statistiques. Schumpeter se rapproche davantage de l'instrumentalisme que du vérificationnisme sur ce point.

De manière générale, Schumpeter semble avoir été influencé par les leçons du Cercle de Vienne notamment sur la problématique de l'élimination de la métaphysique de la science et de l'importance de la référence aux faits observables et de l'inférence logique dans la démarche scientifique. Toutefois, cette influence diffuse ne permet de conclure à une adhésion complète de Schumpeter aux principes du Cercle. Les rapports au politique et au normatif ainsi que la conception instrumentale de la science éloigne Schumpeter des considérations du Cercle.

2.1.2 Une critique par la philosophie économique

Contrairement à la division schumpétérienne entre Vision et Analyse, la philosophie économique fait le pari que la *Weltanschauung* d'un économiste n'est pas située en amont de son œuvre théorique et ne saurait en être séparée aussi aisément que le prétend Schumpeter. La « pensée du monde » véhiculée par chaque économiste transpire dans toute son œuvre analytique. Aussi ce détour sur les positions épistémologiques de Schumpeter permet de s'en départir à l'aide de la philosophie économique.

Pour rappel, la démarche de philosophe-économiste consiste à rechercher le noyau philosophique des théories économiques. Comme le reconnaît Schumpeter lui-même, l'économie comme science est enfantée par la philosophie. Cependant, contrairement à Schumpeter, la philosophie économique prétend qu'il n'est pas possible de se séparer complètement de cette matrice constitutive. Le rôle que nous attribuons ici à la philosophie économique est la mise au jour de la problématique philosophique sous-jacente. Cette problématique n'est pas explicitement formulée par Schumpeter et nécessite d'être mis au jour. Campagnolo et Gharbi parlent ainsi d'« engagements éthiques, épistémologiques et ontologiques[555]. » La philosophique économique a pour tâche de mettre au jour le substrat philosophique sous la théorie économique :

[554] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 32
[555] G. CAMPAGNOLO et J.-S. GHARBI (éd.), *Philosophie économique : un état des lieux*, *op. cit.*, p. 17

> « Le propos est de discuter la prétention à la neutralité de la théorie, c'est-à-dire de rappeler que tout cadre théorique impose une perspective qui est à la fois éclairante sur certains points et limitante sur d'autres, ne permettant pas de prendre en compte toutes les perspectives en même temps[556]. »

Cependant, dans son processus d'autonomisation de la philosophie, poursuit S.-C. Kolm, « [l'économie] a, dans ce progrès, perdu l'art philosophique de se voir elle-même, elle considère généralement ces traits de sa vision, de ses lunettes, comme dans la nature des faits, évidents et inquestionnables[557]. » Intimement liée à l'histoire de la pensée économique, la philosophie économique est par nature attachée à une analyse critique des textes. Patrick Mardellat précise :

> « La philosophie économique se déploie en s'explicitant elle-même dans le débat et la confrontation avec toute sa temporalité de longue durée, soit son passé et son présent, donc son histoire. La caractéristique propre de la philosophie par rapport à la science ou à la théorie, c'est que son histoire lui est toujours contemporaine : la philosophie actuelle est toujours en débat avec son passé[558]. »

Ainsi, pour ce qui nous concerne, nous mettons en critique les positions épistémologiques de Schumpeter. Ce dernier considère que l'histoire sert à extirper la philosophie et l'idéologie de l'analyse économique, laquelle se trouve alors immune de toute influence extérieure. D'ailleurs, Schumpeter est relativement sévère avec la philosophie économique : « *Economic Philosophy – a semi-normative and semi-descriptive formulation of general attitudes to economic life, hunting for its metaphysical – sometimes theological – connotations*[559]. » Si la philosophie économique vise à « chasser les connotations métaphysiques » présentes dans la théorie économique, alors soit ! Toutefois, la démarche du « philosophe-économiste » consiste non pas à invalider l'existence de la Vision et de l'Analyse mais à repenser leurs rapports. Par la lecture critique des textes, la philosophie économique s'avère une aide à disposition des économistes pour éclairer la théorie économique en mettant en avant les apories, les limites ou les implications qui les traversent.

Schumpeter présente une *conception diachronique* dans laquelle l'Analyse succède à la Vision : la première étant exempte de toute influence idéologique et philosophique. La philosophie économique entend lui substituer une *conception synchronique* dans laquelle

---

[556] *Id.*
[557] S.-C. KOLM, *Philosophie de l'économie*, *op. cit.*, p. 19
[558] P. MARDELLAT, « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *op. cit.*, p. 9-10
[559] J. A. SCHUMPETER, « Some Questions of Principles », *op. cit.*, p. 56

Vision et Analyse sont intimement liées : la philosophie se trouve logée dans la théorie elle-même.

L'acte fondateur de la démarche scientifique réside ainsi dans une forme de séparation entre les valeurs et l'objectivité. Jacques Monod, dans son essai sur la philosophie des sciences intitulé *Le hasard et la nécessité* précise que « le seul *a priori,* pour la science, est le postulat d'objectivité[560]. » Ce postulat d'objectivité, en tant que séparé des jugements de valeurs, agit comme une condition de possibilité du discours scientifique et, par-là, se trouve créateur de la science :

> « Du moment où l'on pose le postulat d'objectivité comme condition nécessaire de toute vérité dans la connaissance, la distinction radicale, indispensable à la recherche de la vérité elle-même, est établie entre le domaine de l'éthique et celui de la connaissance[561]. »

Ainsi, la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse correspond tout à fait à cet *a priori* qui fonde la possibilité de tout discours scientifique : une séparation entre l'objectivité comme condition de la connaissance d'une part et les valeurs morales d'autre part. En reculant les jugements de valeurs et l'idéologie dans un moment pré-analytique, Schumpeter assure que la démarche analytique et scientifique garantira la possibilité de dire des énoncés objectifs. Cependant, Jacques Monod propose une interprétation de cet *a priori* qui est tout à fait instructif dans le rapport critique de la philosophie économique envers la démarche Vision/Analyse. En effet, la démarche qui consiste à séparer la possibilité d'un discours objectif exempt d'implication normative se révèle *finalement* comme une posture éthique. Monod considère ainsi que « la définition même de la connaissance "vraie" repose en dernière analyse sur un postulat d'ordre éthique[562] » :

> « Cet interdit, ce "premier commandement" qui fonde la connaissance objective, n'est pas lui-même et ne saurait être objectif : c'est une règle morale, une *discipline.* La connaissance vraie ignore les valeurs, mais il faut pour la fonder un jugement, ou plutôt un *axiome* de valeur. Il est évident que de poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie *constitue un choix éthique* et *non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance "vraie" antérieure à ce choix arbitral*[563]. »

---

[560] J. MONOD, *Le hasard et la nécessité, op. cit.*, p. 133
[561] *Ibid.*, p. 218
[562] *Ibid.*, p. 217
[563] *Ibid.*, p. 220

Ce raisonnement s'applique tout particulièrement à la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse. En effet, pour conclure à la distinction radicale entre un moment analytique exempt d'infléchissements idéologiques d'une part et un moment pré-analytique composé de préconceptions idéologiques, philosophiques, éthiques d'autre part, Schumpeter n'a pas pu utiliser cette méthode de la Vision et de l'Analyse garante de l'objectivité, car pour mettre au jour cet énoncé objectif, il faut avoir à disposition la méthode Vision/Analyse. En dernier recours, la séparation entre la science et l'idéologie repose donc sur un postulat d'ordre éthique. Car sans la méthode de la Vision et de l'Analyse comme critère d'objectivité, il n'est pas possible de dire un énoncé objectif.

Finalement, énoncer la séparation aussi radicale de l'objectivité et des valeurs ou bien, de l'idéologie et de la science, relève en dernière analyse d'un *choix éthique.* Selon Monod, « accepter le postulat d'objectivité, c'est donc énoncer la proposition de base d'une éthique : *l'éthique de la connaissance*[564]. » Ainsi, la distinction schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse ne fait pas exception. En voulant inscrire sa démarche dans la science, Schumpeter fait reposer la distinction Vision/Analyse en dernière instance sur un choix éthique, voire sur un *acte de foi* dans la mesure où « ce premier commandement » s'apparente selon Monod à une distinction entre le profane et le sacré hérité des pratiques de l'Église[565].

Toutefois, la philosophie économique ne disqualifie nullement la démarche analytique mais permet de penser la possibilité de la persévérance de l'éthique et de la philosophie dans la théorie économique. Appliquer la philosophie économique à la théorie schumpétérienne elle-même permet d'entrevoir une autre porte d'entrée à son œuvre qui passe précisément par la mise au jour de la problématique philosophique générale qui traverse ses écrits.

2.2 La nouveauté comme problématique philosophique

La démarche consistant à reconstruire la « Vision » de Schumpeter en tentant d'appliquer à sa théorie ses propres considérations méthodologiques est devenue un lieu commun des études schumpétériennes[566]. Ainsi, selon cette démarche, comprendre l'œuvre analytique de Schumpeter passe par la mise au jour de cet « effort de connaissance pré-analytique » par lequel

---

[564] *Id.*

[565] *Ibid.*, p. 218

[566] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.* ; Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », dans Y. Shionoya et T. Nishizawa, *Marshall and Schumpeter on Evolution. Economic Sociology of Capitalist Development*, Northampton, USA, Edward Elgar Publishing, 2008, p. 15-35 ; D. A. REISMAN, *Schumpeter's Market, op. cit.*

il est lui-même passé. Santarelli et Pesciarelli[567] exposent de manière convaincante les origines et le contenu de la vision schumpétérienne et démontrent qu'elle se situe dans une forme d'élitisme nietzschéen qui repose sur la croyance en une division entre deux types d'hommes : le type hédoniste-statique et le type énergique-dynamique. Yuichi Shionoya[568] étend et approfondit cette vision élitiste de Schumpeter pour en faire une distinction ontologique plus fondamentale encore.

« Diviser au couteau » la démarche scientifique de Schumpeter entre un moment de la vision et un moment de l'analyse reviendrait à pratiquer la méthodologie schumpétérienne à laquelle nous ne souscrivons pas. La philosophie économique, au contraire, porte dans ses méthodes une possibilité de lecture critique de la démarche schumpétérienne en proposant non pas de mettre l'idéologie et la philosophie hors-le-jeu mais en prenant à bras le corps les contenus philosophiques de la théorie schumpétérienne.

Ainsi, plutôt que de reconstruire la vision de Schumpeter, laquelle serait préalable et séparée de son analyse, nous souhaitons saisir le questionnement philosophique souterrain, lequel est permanent et traverse son œuvre. Notons que le terme « vision » ici ne renvoie pas ici exactement à l'usage qu'en fait Schumpeter mais plus largement à « une pensée du monde (*eine Weltanschauung*)[569]. » Ainsi et contrairement à la division schumpétérienne entre Vision et Analyse, nous prenons le pari que la *Weltanschauung* d'un économiste n'est pas située en amont de son œuvre théorique et ne saurait en être séparée aussi aisément que le prétend Schumpeter. La « pensée du monde » véhiculée par chaque économiste transpire dans toute son œuvre analytique. Aussi avons-nous opéré un détour sur les positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter pour s'en départir à l'aide de la philosophie économique.

Lire les œuvres de Schumpeter dans une démarche de philosophe-économiste permet d'entrevoir une autre porte d'entrée à son œuvre qui ne passe pas immédiatement par l'entrepreneur, l'innovation ou même le crédit, comme c'est traditionnellement le cas[570]. Pour cela, il faut reconstituer la « question philosophique originaire » de Schumpeter que les lectures successives ont parfois éloignée. Le questionnement philosophique fondamental de Schumpeter réside plus largement dans *la dynamique de la nouveauté*. La localisation, la diffusion, les effets et l'origine de la nouveauté dans une situation donnée apparaissent en filigrane à tous les moments de l'œuvre schumpétérienne. À tel point que David Reisman constate que « *newness*

---

[567] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 677-696
[568] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*
[569] P. MARDELLAT, « Pourquoi lire les grands auteurs en économie ? », *op. cit.*, p. 127
[570] M. BLAUG, « Entrepreneurship Before and After Schumpeter », *op. cit.*

is the leimotiv[571]. » En effet, la nouveauté apparaît comme le « motif conducteur » de l'ensemble des écrits de Schumpeter, ou du moins, le motif auquel ses écrits reviennent sans cesse au point de donner une cohérence d'ensemble à son œuvre. François Perroux entrevoit l'idée lorsqu'il affirme que « la dynamique de J. Schumpeter pourrait s'appeler *dynamique de la nouveauté*[572]. » Schumpeter définit la nouveauté comme suit :

> « L'émergence de la nouvelle façon de voir, de la nouvelle technique, du nouveau tout simplement, ce qui modifie le matériau jusque-là observé et le remplace par quelque chose qui réagit différemment aux variations des données [nous soulignons][573]. »

La nouveauté est donc une modalité du changement et de la transformation d'une situation donnée en une autre situation du fait de l'apparition d'une modification du matériau. La question de la nouveauté se divise en plusieurs niveaux de réflexion : d'abord, *la localisation* de l'émergence de la nouveauté. Dans le processus du changement, il est possible d'isoler et de localiser l'apparition du nouveau, c'est-à-dire d'en saisir le moment et le lieu. Puis, il est possible d'étudier les mécanismes de *la diffusion* de la nouveauté dans les différentes sphères de la vie sociale. Ensuite, la diffusion de la nouveauté s'accompagne par *des effets* sur l'environnement dans lequel elle émerge et sur les individus qui évoluent dans ledit environnement. Schumpeter poursuit sa question fondamentale jusqu'à soulever une réflexion philosophique sur *les origines* de la nouveauté[574] : pourquoi les nouvelles manières de faire, les nouvelles techniques, les nouveautés apparaissent-elles ?

La réflexion philosophique plus large sur la localisation, la diffusion, les effets et l'origine de la nouveauté est plus claire dans des textes moins connus de Schumpeter. Le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlischen Entwicklung*[575] constitue une source de première importance. Tout simplement supprimé dans les éditions ultérieures, ce chapitre a fait l'objet d'études récentes sur les raisons de sa suppression et de l'importance de

---

[571] D. A. REISMAN, *Schumpeter's Market*, *op. cit.*, p. 4

[572] F. PERROUX, *L'économie du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 36

[573] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer » (1932), dans C. Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 119

[574] C. JAEGER, « Les repentirs de Schumpeter : le développement en tant que fait social total », *op. cit.*, p. 24

[575] J. A. SCHUMPETER, « The Economy as a Whole. Seventh Chapter of The Theory of Economic Development » (1911), *Industry and Innovation*, vol. 9, n° 1/2, août 2002, p. 93-145 ; J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie » (1911), dans C. Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, 2013

sa considération[576] pour comprendre l'œuvre schumpétérienne[577]. Si le « chapitre perdu » de la première édition de la *Théorie de l'évolution économique* a depuis été « retrouvé » par les économistes, il est un autre texte traduit récemment en français qui demeure méconnu. Dans ce court article de 1932 destiné à son ami Emil Lederer et intitulé sobrement « *Entwicklung*[578]*,* » Schumpeter déploie sa réflexion philosophique sur l'origine de la nouveauté plus en avant encore.

L'expression de « problématique philosophique fondamentale » peut mener à une confusion. La nouveauté n'est pas une de ces notions fondatrices de la philosophie et ne constitue pas un questionnement ancien dans l'histoire de la philosophie telles que peut l'être la Justice, le Beau, la Liberté, le Politique, etc. Bien au contraire, la « nouveauté » apparaît plutôt comme une *question nouvelle* et qui se pose précisément à une époque où les innovations techniques s'accélèrent et offrent à l'observateur une énigme à résoudre. Le questionnement philosophique autour de la nouveauté apparaît concomitamment au capitalisme dont l'une des manifestations les plus évidentes est l'apparition constante d'innovations et la recherche permanente de débouchés. Ainsi, la question de la nouveauté est « *fondamentale* » dans l'œuvre de Schumpeter, elle en constitue le problème majeur. Autrement dit, la nouveauté est la problématique philosophique de l'œuvre de Schumpeter, son questionnement fondamental, son intention directrice. La dynamique de la nouveauté est *ce qui fait problème* et *ce qui se trouve mis en question* dans l'œuvre de Schumpeter. La « problématique » apparaît donc ici comme la tâche à résoudre ou, ce qui revient au même, comme l'énigme à résoudre.

La problématique philosophique fondamentale de Schumpeter s'exprime par la problématique générale suivante : *Comment la nouveauté émerge-t-elle et quels sont ses impacts sur la situation dans laquelle elle émerge ? Comment une situation donnée est-elle modifiée au point de devenir une autre situation ? Comment passe-t-on de l'une à l'autre ?*

---

576 M. C. BECKER et T. KNUDSEN, « Schumpeter 1911 : Farsighted Visions on Economic Development », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 61, nº 2, avril 2002 ; H. PEUKERT, « The Missing Chapter in Schumpeter's The Theory of Economic Development », dans J. Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, 2003, p. 221-232 ; M. A. G. VAN MEERHAEGHE, « The Lost Chapter of Schumpeter's 'Economic Development' », dans J. Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, 2003, p. 233-244

577 Shionoya propose d'en faire la source principale pour comprendre « le programme de recherche schumpétérien » dans Y. SHIONOYA, « The Origin of the Schumpeterian Research Program: A Chapter Omitted from Schumpeter's Theory of Economic Development », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, 2005, p. 119-132

578 J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », *op. cit.* ; J. A. SCHUMPETER, « Development » (1932), M. C. Becker et T. Knudsen (trad.), *Journal of Economic Literature*, vol. 43, nº 1, mars 2005, p. 108-120

Autrement dit, comment peut-on rendre compte théoriquement du passage de l'habitude et de la routine à la nouveauté ? Enfin, quelle est son origine ? Qu'est-ce qui explique son apparition et son émergence ?

L'étude de la nouveauté implique la définition de deux situations : une situation initiale et une situation finale. La nouveauté apparaît dans la situation initiale et la modifie suffisamment pour en faire une autre situation. Tout l'enjeu de l'œuvre schumpétérienne est précisément de saisir ces modifications dans la sphère économique. La thèse que nous défendons consiste à dire que Schumpeter nourrissait l'ambition d'une *théorie de la nouveauté* qui s'appliquerait à l'ensemble des sphères de la vie sociale et dont la théorie de l'innovation et de l'entrepreneur apparaît comme une *application* à la sphère économique. La nouveauté apparaît dans la situation initiale et la modifie suffisamment pour en faire une autre situation et permettre le devenir. Appliquée à l'économie, la définition de ces deux situations est claire chez Schumpeter, elle nécessite la distinction entre deux séries de phénomènes qui appelle deux méthodes : il s'agit de la statique et de la dynamique.

Ainsi, la philosophie économique a pour vertu de lire les économistes à l'aune des problématiques philosophiques fondamentales qui traversent leurs œuvres de manière souterraine. La question de la nouveauté est, de bord à bord, la question centrale de l'œuvre schumpétérienne. Départir la philosophie et l'idéologie de l'œuvre analytique en tant que telle, ainsi que le préconise Schumpeter lui-même avec le découpage d'une Vision et d'une Analyse, ne permet pas de saisir et de localiser les questions philosophiques présentes dans les théories économiques. Lire Schumpeter en philosophe-économiste permet d'appréhender *la dimension philosophique de son œuvre* qui s'avère permanente à la dimension théorique et analytique. Ce faisant, il est possible d'avoir une porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter qui ne passe pas directement par l'entrepreneur et l'innovation mais qui considère la problématique philosophique générale, à savoir l'émergence de la nouveauté. Ainsi, la théorie économique schumpétérienne de l'innovation et de l'entrepreneur apparaît comme un développement régional ou une application particulière au domaine restreint de l'économie d'une réflexion plus large sur la nouveauté.

Conclusion de la première partie. De la nouveauté en économie : vers la théorie générale du capitalisme

« MAITRE JACQUES
Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON
C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES
Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON
Au cuisinier.

MAITRE JACQUES
Attendez donc, s'il vous plaît.
(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON
Quelle diantre de cérémonie est-ce là ? »

Molière[579]

Schumpeter n'est pas philosophe et se présente résolument comme un *théoricien* de l'économie. En vertu de la doctrine Monroe, Schumpeter se restreint explicitement au domaine de la science économique. L'intention de Schumpeter est ainsi de saisir la nouveauté dans la sphère économique. Notre propos consiste à défendre la thèse selon laquelle Schumpeter déploie, de part en part, un cadre explicatif capable de rendre compte de la nouveauté en général. Par conséquent, il cherche à appliquer la problématique générale de la nouveauté à la sphère économique. Autrement dit, la théorie de l'innovation et de l'entrepreneur est une manifestation particulière d'un cadre théorique plus large : celui de l'émergence de la nouveauté en général.

Sa conception positive de la science ainsi que la délimitation stricte du domaine de la science économique conduit Schumpeter à se concentrer sur un modèle explicatif *économique*. La nouveauté prend la forme en économie de l'introduction d'une innovation, portée par un agent nouveau, l'entrepreneur, et aidé d'un moyen nouveau, le crédit.

[579] MOLIERE, *L'Avare* (1668), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 445

À l'origine de la démarche schumpétérienne se trouve une *intuition* d'ordre philosophique : la nouveauté ne possède pas de cadre explicatif satisfaisant, c'est-à-dire capable d'en rendre compte théoriquement. Dans la préface à l'édition japonaise de la *Théorie de l'évolution économique,* publiée en 1937, Schumpeter admet :

> « *I felt very strongly* [nous soulignons] that this was wrong, and that there was a source of energy within the economic sphere which would of itself disrupted any equilibrium that might be attained[580]. »

Schumpeter « *a ressenti très fortement* » que le cadre analytique statique – à savoir la théorie de l'équilibre général – n'est pas capable de rendre compte d'un certain nombre de phénomènes économiques observables et ayant traits à la nouveauté. À l'origine de la démarche schumpétérienne, il est ainsi possible de trouver un *étonnement* d'ordre philosophique : malgré la virtuosité technique des modèles théoriques néo-classiques, les phénomènes liés à la nouveauté demeurent inexpliqués. Il s'agit donc bien d'un exercice qui ne relève pas de la raison, mais bien de l'*intuition* : quelque chose est inexpliqué et demeure dans l'inconnu. Ce quelque chose, c'est la nouveauté dans sa forme économique, à savoir l'innovation et ses effets.

En effet, l'économie théorique telle que pratiquée dans le paysage intellectuel de la fin du XIXe siècle, après la révolution marginaliste, laisse dans l'ombre des énigmes irrésolues. Ces « énigmes [de] la vie économique moderne[581] » pour reprendre les mots de Rosa Luxemburg que sont les crises[582], le chômage[583], les variations des prix, etc. et « qu'aucun des intéressés [les économistes] ne peut nous expliquer[584]. » L'intuition d'ordre philosophique de Schumpeter consiste à entrevoir la possibilité d'expliquer l'ensemble de ces énigmes par le simple fait de l'introduction de la nouveauté en économie. Ainsi, d'une intuition philosophique, Schumpeter glisse vers un travail proprement scientifique, démarche que Rosa Luxemburg résume ainsi :

> « D'où cela provient-il ? Et quelles lois obscures se combinent-elles derrière le dos des hommes pour que leur propre vie économique aboutisse à de si étranges résultats ? On ne peut l'élucider que par une étude scientifique. Une recherche rigoureuse, une réflexion, des analyses, des comparaisons approfondies deviennent nécessaires pour résoudre toutes ces énigmes[585]. »

---

[580] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 166
[581] R. LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique* (1913), Œuvres complètes - Tome 1, Marseille ; Toulouse, Agone-Smolny, 2009, p. 125
[582] *Ibid.*, p. 157
[583] *Ibid.*, p. 159
[584] *Ibid.*, p. 157
[585] *Ibid.*, p. 161

Or, le capitalisme offre à l'observateur une abondance de nouveautés techniques, organisationnelles, de débouchés, etc. En un mot, le capitalisme offre le spectacle d'une *gigantesque collection de nouveautés.* Schumpeter est ainsi conduit d'un étonnement philosophique sur le statut ambivalent de la nouveauté vers une entreprise de théorisation du *capitalisme.* Ce dernier étant conçu comme un « type ou une méthode de transformation économique[586] » qui « consiste à contraindre l'économie nationale à suivre de nouvelles voies[587] » ; à un point tel que, chez Schumpeter, le capitalisme est le régime économique qui apporte constamment de la nouveauté et qui est porté par elle :

> « L'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous éléments créés par l'initiative capitaliste[588]. »

Schumpeter entreprend donc la nécessité de répondre à sa problématique générale autour de la nouveauté par une application stricte en économie à travers la théorisation de la forme économique *porteuse de* et *impulsée par* la nouveauté par excellence : le *capitalisme*.

L'étonnement quant à la nouveauté constitue le point de départ de l'analyse schumpétérienne, il en constitue aussi le point d'arrivée. En effet, la théorie générale du capitalisme conduit Schumpeter, par débordements successifs et par une volonté de toujours étendre sa théorie, à développer une *théorie de la nouveauté* qui engloberait toutes les sphères de la vie sociale : science, art, morale, etc. Mais pour démontrer ceci, il est nécessaire d'avoir préalablement reconstruit la « théorie générale du capitalisme » propre à la démarche schumpétérienne et qui constitue l'objet de la deuxième partie.

---

586 J. A. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie, op. cit.*,p. 115
587 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 99
588 J. A. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, *op. cit.*, p. 116

Deuxième partie. La théorie générale du capitalisme

Introduction de la deuxième partie

L'objet d'étude de Schumpeter est le capitalisme entendu, en dernière instance, comme une méthode du changement économique, comme une forme économique porteuse de nouveautés, qui inonde la structure économique d'innovations et de bouleversements consécutifs. Toutefois, son œuvre déborde largement le simple cadre analytique des innovations et de leurs effets. En effet, l'ambition théorique de Schumpeter consiste à proposer une grille de lecture cohérente du phénomène capitalisme pour le saisir dans sa globalité. Pour rappel, nous entendons par « *théorie générale du capitalisme* » la tentative intellectuelle consistant à construire une grille de lecture explicative capable de rendre compte du capitalisme comme phénomène économique, institutionnel et civilisationnel.

Cette deuxième partie est la plus consistante de la thèse en ce qu'elle porte pour objectif la reconstruction de la théorie générale du capitalisme dans l'œuvre de Schumpeter. Pour ce faire, il est primordial de positionner le projet théorique de Schumpeter par rapport à ce qu'il considère comme la « grande charte » de la théorie économique, à savoir la théorie de l'équilibre général de Léon Walras. Le chapitre 3 est ainsi consacré à l'étude du passage d'un appareil statique à un appareil dynamique comme préalable à toute étude du phénomène capitalisme, lequel est assimilé par Schumpeter à un processus évolutionnaire. Ce faisant, Schumpeter propose une théorie capable de rendre compte des phénomènes économiques statiques qui sont considérés comme des invariants et présents dans toute forme historique particulière. Tandis que l'appareil dynamique, en palliant les insuffisances de la statique, permet de saisir théoriquement une forme historique déterminée, le capitalisme. Le chapitre 4 développe l'originalité de l'approche schumpétérienne du capitalisme en termes dynamiques. En effet, pour saisir le capitalisme, Schumpeter mobilise le concept d'*évolution économique* ; cette dernière entend rendre raison de la plupart des phénomènes propres au capitalisme et laissés inexpliqués par l'appareil statique. La nécessaire division de la science économique entre une approche statique et une approche dynamique est le préambule théorique nécessaire pour proposer une théorie générale du capitalisme capable de *comprendre et saisir le*

capitalisme comme un phénomène global. Le chapitre 5 s'attarde sur les deux premiers étages définitionnels du capitalisme. D'abord, le capitalisme est entendu comme une forme économique impulsée par l'agir de l'entrepreneur, support des innovations. Ensuite, le capitalisme est entendu comme un ordre institutionnel particulier lequel soutient les éléments économiques. Ces éléments institutionnels sont la propriété privée des moyens de production, l'initiative privée en vue de profits privés et la monnaie de crédit. La théorie générale du capitalisme se poursuit dans l'étude des éléments civilisationnels engendrés par lui. Ainsi, le chapitre 6 s'attarde sur le dernier étage définitionnel schumpétérien : le capitalisme est entendu comme une civilisation, autrement dit, comme un ensemble de valeurs, d'attitudes et de croyances. La conception schumpétérienne du capitalisme propose ainsi une grille de lecture explicative *générale,* c'est-à-dire capable de rendre compte des phénomènes économiques, institutionnels, sociaux et culturels propres au capitalisme en les ramenant en dernière analyse à un cœur économique déterminant : le capitalisme est la forme économique de la nouveauté.

3 De la statique à la dynamique

> « *Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, il ne faut pas confondre la statique avec la dynamique, sans quoi l'on s'expose à de graves erreurs.* »
>
> Jules Verne[589]

3.1 La partition de la science économique entre statique et dynamique

Afin de résoudre le problème de la nouveauté en économie, Schumpeter comprend la nécessité d'une « scission » de la science économique entre la statique et la dynamique. *Das Wesen* ne se concentrant que sur la statique, Schumpeter détaille la branche dynamique dans *Théorie de l'évolution économique* publiée trois ans plus tard. La différenciation entre la statique et la dynamique apparaît donc dès le premier ouvrage de Schumpeter publié en 1908 et ne relève pas d'une distinction lexicale, mais fondamentale entre deux branches de la science économique :

> « Static and dynamic are completely separate fields, they not only have to deal with different problems, but also with different methods and different material. They are not two chapters of one and the same theoretical structure, but rather two completely independent structures[590]. »

La division entre statique et dynamique est une subdivision entre deux branches de la science économique avec des problèmes distincts et des méthodes propres à chacune. Schumpeter annonce déjà l'importance de la théorie économique *dynamique* par une vision programmatique dans *Das Wesen* : « *Dynamic is still in its beginnings, it is a "land of the future"*[591], » « *a colony for all economists who complain about shortages of theoretical work*[592]. » Ce constat est partagé par Nikolaï Kondratieff – dont Schumpeter est redevable sur les analyses des cycles longs – qui, dans un article de 1924, énonce que « la science économique contemporaine a surtout un caractère statique, et que d'autre part, elle prend de plus en plus conscience de la nécessité de développer une théorie dynamique[593]. »

---

589 J. VERNE, *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), Paris, RBA Fabbri, 2003, p. 118
590 J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory, op. cit.*, p. 124
591 *Id.*
592 *Ibid.*, p. 434
593 N. D. KONDRATIEFF, « Sur les concepts de statique, de dynamique et de conjoncture économique » (1924), dans *Les grands cycles de la conjoncture*, Paris, Economica, 1992, p. 2

Le cadre statique saisit un moment de l'économie, moment qui exclut par définition tout mouvement, car il se réfère à une même unité de temps : « *We are capturing so to speak moment photography of the political economy. The image shows all processes in a certain stage, and in seeming quiescence. However, we realize that in reality, lively movement exists, and we wish to describe some of it*[594]. » Il n'est pas anodin que Schumpeter utilise la métaphore de la photographie pour qualifier la statique[595]. La photographie saisit précisément un moment, un instantané et ne permet pas de représenter le mouvement. De même, la statique saisit les relations économiques à un moment donné et raisonne sous le principe du *ceteris paribus.* Dès lors, la statique ne permet pas de saisir l'émergence de la nouveauté : « *a change in human nature, in the geographical milieu, in technology, the social organization changes our entire system*[596]. » En conséquence de l'introduction d'une nouveauté, l'état d'équilibre dans lequel se trouve l'économie peut être bouleversé :

> « Our equilibrium system is interrupted; a new equilibrium will presumably manufacture itself, but we cannot say what it looks like, and by which processes it is caused. Eventually, we can make only a few, small contributions towards it. Subsequently, great problems escape us[597]. »

Schumpeter admet que des problèmes économiques fondamentaux ne sont pas résolus par la science économique telle que délimitée par la *Tauschrelation*. « *Therefore, there are also, without a doubt, economical problems that the pure theory, which is contained in itself and independent from other disciplines, is not able to solve*[598]. » Ainsi, l'autonomisation et la définition du domaine opérée par Schumpeter semblent ne pas épuiser l'ensemble des phénomènes économiques et appellent à ce titre un amendement d'une « grande importance méthodologique[599] » : la division de la science économique en deux parties. « *So then the field of the study of economy molders into two parts, into our exact system, and into those problems that are strictly "economical" without being able to be discussed in the first one*[600]. »

Ainsi, la théorie économique schumpétérienne ne disqualifie en aucune manière la théorie statique. Elle est un moment théorique fondamental de la compréhension des phénomènes

---

[594] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 94-95
[595] *Ibid.*, p. 120
[596] *Ibid.*, p. 121
[597] *Id.*
[598] *Ibid.*, p. 123
[599] *Ibid.*, p. 119
[600] *Ibid.*, p. 123

économiques, mais elle est seulement limitée notamment parce qu'elle ne permet pas de comprendre les phénomènes de développement, d'évolution, de changement économique :

> « The methods of static are sufficient for this[601], and these problems form its actual domain. And not everything is accessible to it that is connected with the phenomenon of development[602]. Yes—the development and everything that belongs to it evades our view; the pure economical system is essentially without development. We will still speak of this limitation again, which is the most painful of all, but it arises naturally and inevitably from the essence of our system. Completely different moments are decisive for this great problem, than those that expose our system, and the complexity of the relationships that come into question will still rule out an exact approach for a long time to come. And yet, one cannot misjudge that the development is the most important one of all phenomena, whose explanation we strive for. We would anyway also state how unsatisfactory the image of reality is that static reveals. However, its scientific meaning is in fact great, and therefore it surely earns careful processing[603]. »

Dès 1908, Schumpeter est conscient que la limite « la plus douloureuse » de l'appareil statique est son absence de traitement de l'évolution économique, qui constitue « le deuxième problème important de la science économique[604]. » Cependant, avant de passer à l'analyse dynamique, il est essentiel de revenir sur la conception schumpétérienne de la statique qui prend racine dans la théorie de l'équilibre général walrasien.

3.2 Le circuit statique

Le domaine de l'économie théorique pure définie dans *Das Wesen* recouvre désormais ce qu'il convient d'appeler *la branche statique de l'économie* : la statique est donc cette branche de la science économique qui traite des relations d'échange et du mécanisme des prix dans un système d'éléments interdépendants. Le point de départ théorique de l'édifice schumpétérien réside dans la fondation d'une économie statique qui se place en héritière de l'œuvre de Léon Walras. La théorie de l'équilibre général est considérée comme la « magna carta de la théorie

---

601 À savoir la description des relations d'interdépendance entre des éléments de prix et de quantités de marchandises.
602 *Entwicklung* dans le texte allemand
603 J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 126
604 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 42

économique[605]. » L'hommage rendu à Walras est très connu et documenté[606], et Schumpeter n'aura de cesse de le répéter. Dans une série de lettres écrites en français, Schumpeter affirme son admiration à Walras : « Un nouvelle époche (*sic*) pour l'économie scientifique est marqué (*sic*) par vos beaux mémoires, qui, pour la première fois, ont traité la théorie économique dans une manière vraiment scientifique. Moi, je m'efforcerai toujours de travailler sur les bases indiquées par vous, de continuer votre œuvre[607]. » Et de continuer « j'espère que nous continuerons de jouir de vos travaux et de votre "Leadership" dans l'avenir comme par le passé[608]. » En qualité de « grande charte », il convient de lui donner sa place fondatrice de l'ensemble de l'édifice économique.

Pour ce faire, Schumpeter entend construire un modèle abstrait du fonctionnement d'une économie statique : « *The analytic treatment of the facts of autonomous change in a closed domain begins conveniently with the model of an unchanging economic process which flows on at constant rates in time and merely reproduces itself*[609]. » Un tel modèle suppose de se débarrasser des caractéristiques accessoires pour ne saisir que l'essentiel : « nous allons esquisser les traits fondamentaux d'une reproduction conceptuelle du mécanisme économique. Nous allons considérer une économie nationale organisée en économie d'échange ; c'est-à-dire une économie où règnent la propriété privée, la division du travail et la libre concurrence[610]. » L'objet de l'économie statique est confirmé dans la *Théorie de l'évolution économique* comme résidant dans la relation d'échange ou le prix (*die Tauschrelation*) : « nous considérons seulement cette activité économique qui, par échange ou production, vise à l'acquisition des biens[611]. »

Préalablement à la description de l'économie statique, Schumpeter s'attarde sur les agents économiques (*Wirtschaftssubjekt*[612]) qui la composent : « Chacun doit nécessairement – au moins d'une manière accessoire – avoir une activité économique[613]. » Activité économique que

---

605 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 341

606 R. ARENA, « Schumpeter on Walras », dans R. Arena et C. Dangel-Hagnauer, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 40-65

607 An Léon Walras, 9. Oktober 1908, dans J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 43

608 An Léon Walras, 7. Juni 1909, dans *Ibid.*, p. 47

609 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 35-36

610 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*,p. 4

611 *Ibid.*, p. 2 ; « *welches auf Gütererwerb durch Tausch oder durch Produktion gerichtet ist* », dans J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung. Eine Untersuchung über Unternehmergewinn, Kapital, Kredit, Zins und den Konjunkturzyklus*, 2. Auflage, Berlin, Duncker & Humblot, 1926, p. 2

612 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 2

613 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 2

Schumpeter définit comme « l'activité qui a pour fin l'acquisition de biens[614]. » Acquisition de biens qui est motivée « évidemment pour satisfaire leurs besoins et ceux des leurs. De ce point de vue, ils chercheront dans leur sphère les moyens propres à cette fin. Ces moyens sont les biens[615]. » Les agents statiques, autrement appelés « exploitants purs et simples[616] » poursuivent un « motif économique » (*wirtschaftlichen Motiv*[617]). Chaque individu est un agent économique en ce qu'il doit nécessairement acquérir les biens en vue de satisfaire ses besoins et ceux de ses proches.

Pour illustrer la forme d'une économie statique d'échange, Schumpeter passe par l'exemple d'un paysan. Ce dernier cultive sa terre et envoie ses denrées à la ville pour être consommées en échange de biens manufacturés produits en ville. Comment le paysan détermine-t-il les quantités et les types de biens à produire ? Alors qu'il ne rencontre jamais ses acheteurs en ville ni ne connaît la destination de ses denrées, comment détermine-t-il le volume et la nature de sa production ? Schumpeter répond en introduisant la notion *d'expérience* : le paysan décide pour des « raisons demi-conscientes et conformes à ses habitudes[618], » en agissant selon « une longue expérience, partiellement héritée[619]. » L'agent économique apprend des périodes passées et reproduit pour la période présente les expériences acquises. Autrement dit, les agents statiques se conduisent sur le modèle de la routine. Ici, Schumpeter introduit une différence par rapport à la théorie de l'équilibre général walrasien, dont le principe du tâtonnement est central, pour lui substituer le principe de routine[620] : « *No other than ordinary routine work has to be done in this stationary society, either by workmen or managers*[621]. » Ainsi, bien que Schumpeter ne définisse pas clairement ce qu'il entend par « routine », il est possible de rapprocher sa conception de la notion de routine dans la typologie des institutions proposée par Robert Boyer selon laquelle une routine désigne « un ensemble de règles d'action dérivant d'une codification d'une connaissance tacite[622]. »

En plus de l'expérience acquise, l'agent économique est pris dans « un rets de rapports sociaux et économiques, dont il ne peut facilement de débarrasser[623] » et qui lui permet d'établir

---

[614] *Ibid.*, p. 1
[615] *Ibid.*, p. 10
[616] *Ibid.*, p. 118
[617] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 1
[618] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 4
[619] *Id.*
[620] R. ARENA, « Schumpeter on Walras », *op. cit.*, p. 57-58
[621] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 40
[622] R. BOYER, *Une théorie du capitalisme est-elle possible ?*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 38
[623] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 5

les quantités et les types de biens à produire. Ainsi, les agents économiques sont pris dans des relations d'interdépendances, relations d'échange, pour l'acquisition des biens dont ils ont besoin et la vente des biens dont ils n'ont pas l'usage.

> « Tous sont dans la situation du paysan. Tous sont à la fois acheteurs – pour les fins de leur production et pour leur consommation – et vendeurs. Les travailleurs eux-mêmes, nous pouvons les concevoir ainsi pour notre étude : leurs prestations de travail peuvent, en ce cas, être englobées dans la même catégorie que les autres choses portées au marché[624]. »

Reprenons l'image dépeinte jusqu'ici : une économie nationale fermée, avec propriété privée, une libre concurrence et une forme avancée de division du travail ; des agents économiques dont l'activité économique consiste en l'acquisition de biens ; des quantités économiques produites par les agents ; des rapports d'interdépendances et d'échanges entre ces quantités qui passent par le marché ; une forme de routine et d'expérience intériorisées par les agents. Schumpeter assimile la théorie de l'équilibre général à une économie stationnaire :

> « A static theory is simply a statement of the conditions of equilibrium and of the way in which equilibrium tends to re-establish itself after every small disturbance. … A stationary process, however, is a process which actually does not change of its own initiative, but merely reproduces constant rates of real income as it flows along in time[625]. »

Néanmoins, si Schumpeter puise la plupart de ces éléments théoriques dans l'œuvre de Léon Walras, il n'en demeure pas moins qu'il lui donne une tournure inédite : celle du circuit économique (*der Kreislauf*) dont la représentation est absente de la théorie de l'équilibre général walrasien.

En effet, la représentation de cette économie statique sous la forme d'un circuit indique qu'il n'est pas possible de déterminer une cause première, ni même d'isoler un point de départ :

> « La quantité de viande qu'écoule le boucher dépend de la quantité que son client, le tailleur, veut avoir et du prix qu'il veut payer. Cette quantité dépend de la grandeur de la recette que ce dernier retire de son affaire ; cette recette, à son tour, dépend du besoin et du pouvoir d'achat de son client, le cordonnier, dont le pouvoir d'achat dépend à son tour du besoin et du pouvoir d'achat des gens pour qui il produit. Ainsi de suite jusqu'à ce que nous rencontrions finalement quelqu'un tirant son revenu de l'écoulement de sa marchandise auprès du boucher[626]. »

---

[624] *Ibid.*, p. 6
[625] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 166
[626] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 6

L'enchainement décrit ici par Schumpeter est celui d'une économie *circulaire* qui suppose un « conditionnement réciproque des quantités que doit prévoir la vie économique[627]. » Ce conditionnement et cet enchainement, « nous les rencontrons toujours, quel que soit le fil des connexions que nous choisissions parmi toutes celles qui se présentent à nous[628]. » La figure 1 ci-dessous représente le circuit tel que décrit par Schumpeter et illustre la « circulation » des quantités de biens et de monnaie entre les différents agents économiques.

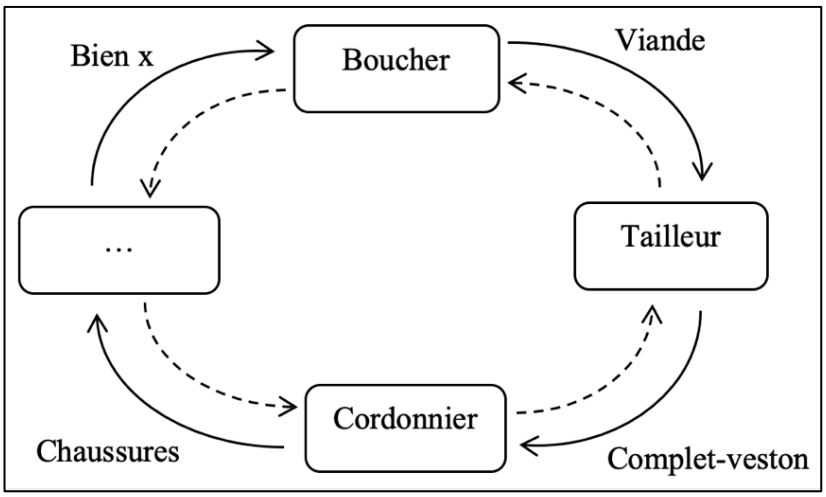


Figure 1. Le circuit schumpétérien (en continu : flux de marchandises ; en pointillé : flux monétaires)

Le circuit dépeint une économie stationnaire et « décrit la manière dont les agents économiques réagissent sous l'effet de conditions données[629]. » Outre les hypothèses du modèle que sont la propriété privée, la division du travail et la concurrence, le circuit raisonne sous condition de *ceteris paribus* et suppose un certain nombre de conditions données : l'environnement géographique, la population, les connaissances techniques, les réserves héritées des périodes précédentes sont autant de données que le théoricien peut « supposer purement et simplement constantes[630]. » Autrement dit, le changement est envisageable dans la mesure où l'économie se reproduit à des taux constants :

> « A given population, not changing in either numbers or age distribution, organized for purposes of consumption in households and for purposes of production and trade by firms, lives and works in an unchanging physical and social (institutional) environment. The tastes

[627] *Id.*
[628] *Id.*
[629] *Ibid.*, p. 76
[630] *Id.*

(wants) of households are given and do not change. The ways of production and usances of commerce are optimal … hence do not change either[631]. »

Ce modèle possède une seule fonction de production qui, elle aussi, est donnée.

La représentation circulaire d'une économie décrit « *an economic process which merely reproduces itself at constant rates*[632] » :

> « Le tableau de l'économie reste bon an mal an ce qu'il est dans la mesure où les facteurs envisagés jusqu'à présent en sont bien les forces motrices. Une activité économique toujours semblable à elle-même en vue de la plus grande satisfaction possible des besoins dans des circonstances données : tel est le tableau que nous avons brossé. Pour cette raison, nous avons parlé d'une économie calme, passive, conditionnée par les circonstances, stationnaire, donc d'une économie statique[633]. »

Cette conception routinière de l'activité économique implique qu'elle soit financée par les recettes courantes des périodes précédentes, qu'il n'y ait pas d'épargne et que les revenus soient constants. « *Such a process would turn out, year after year, the same kinds, qualities, and quantities of consumers' and producers' goods ; every firm would employ the same kind and quantities of productive goods and services ; finally, all these goods would be bought and sold at the same prices year after year*[634]. »

Néanmoins, Schumpeter demeure imprécis sur l'utilisation de certains termes qui semblent parfois interchangeables : ainsi, dans *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter emploie indifféremment statique, état stationnaire et circuit. Il faut attendre la publication de l'*Histoire de l'analyse économique* pour une clarification des termes. Schumpeter propose la définition suivante :

> « Nous entendons par analyse statique une méthode pour aborder les phénomènes économiques. Elle essaie d'établir des relations entre des éléments du système économique – prix et quantités de marchandises – qui ont tous le même indice de temps, c'est-à-dire qui se réfèrent à la même date[635]. »

Ou, de manière plus concise : « Nous appelons *statique* une relation entre des quantités économiques situées à un moment du temps[636]. » Schumpeter considère donc la statique comme

---

[631] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 38
[632] *Ibid.*, p. 37
[633] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 76
[634] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 41
[635] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.,* p. 285
[636] *Ibid.*, p. 506

une *méthode d'analyse* et non pas comme un état réel de l'économie. Cette méthode est caractérisée par « un niveau élevé d'abstraction » « proche d'une logique pure des quantités économiques[637]. » Schumpeter précise que la statique constitue le point de départ d'une compréhension du réel et « historiquement, la théorie statique a toujours précédé la théorie dynamique[638]. »

Schumpeter définit par ailleurs la notion « état stationnaire » :

> « Nous entendons par état stationnaire, non une méthode ou une attitude de l'esprit de l'analyste, mais un certain état de l'objet de l'analyse : un processus économique qui continue aux mêmes taux, ou plus précisément se reproduit simplement[639]. »

Autrement dit, l'état stationnaire est assimilé au circuit économique. Dans l'index de l'édition anglaise de *History of Economic Analysis,* à l'entrée « *Circuit Flow,* » il y a un renvoi à « *Stationary State*[640]*,* » entrée qui a été supprimée dans la traduction française. Bien entendu, l'état stationnaire ou circuit est un « procédé simplificateur » et « une fiction méthodologique » précise Schumpeter dont la vertu essentielle est de comprendre des faits économiques.

La statique schumpétérienne se caractérise essentiellement par une *reproduction constante du même*, une *absence de changement* et par un *fonctionnement routinier* de l'activité économique. Une économie statique fonctionne, selon la formule heureuse de Fernand Braudel, sur « l'habitude – mieux, la routine –, mille gestes qui fleurissent, s'achèvent d'eux-mêmes et vis-à-vis desquels nul n'a à prendre de décision, qui se passent, au vrai, hors de la pleine conscience[641]. »

3.3 De l'équilibre walrasien au circuit schumpétérien

Schumpeter fonde la branche statique de l'économie sur la théorie de l'équilibre walrasien, mais propose sa propre lecture en interprétant l'équilibre général avec la notion de « circuit économique » dont la représentation est pourtant absente de l'œuvre de Walras. « *The interpretation [Schumpeter] provided of his general equilibrium was not exactly faithful to Walras's intellectual project*[642] » précise Richard Arena. En effet, un nombre important de

---

637 *Ibid.*, p. 286
638 *Id.*
639 *Id.*
640 J. A. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis, op. cit.*, p. 1225
641 F. BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme* (1977), Paris, Flammarion, 2008, p. 13
642 R. ARENA, « Schumpeter on Walras », *op. cit.*, p. 44

ruptures entre les conceptions walrasienne et schumpétérienne de la statique sont à noter. Nous avançons l'idée que la notion schumpétérienne du circuit est plus proche de la notion de circuit des Physiocrates que de l'équilibre général de Walras.

Le deuxième chapitre de *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte* s'intitule « *Die Entdeckung des wirtschatflichen Kreislaufs*[643]. » Georges-Henri Bousquet propose de traduire le titre par « La découverte du cycle économique[644]. » Cependant, le choix de traduire « *der Kreislauf* » par « cycle » entretient une confusion avec la notion du « cycle économique » comme dans « cycle de la conjoncture » pour laquelle Schumpeter préfère le terme « *der Zyklus.* » Ainsi, *der Kreislauf* renvoie plus précisément à l'idée de « circuit » et de « circulation » que l'on retrouve dans « *der Blutkreislauf,* » la circulation sanguine. Pour ces raisons, nous préférons traduire le titre de ce chapitre par « La découverte du circuit économique. »

Schumpeter considère que les Physiocrates, et notamment François Quesnay, furent les premiers à « découvrir » la notion de « circuit économique. » Dans une lettre à John Maynard Keynes datée du 7 juillet 1928, Schumpeter confie :

> « As to Quesnay. He was, I think, the first to have a clear idea (expressed by the scheme of the tableau) that there is a fundamental circuit process of the economic life of society, all parts of which are in strict dependance on one another, and this seems to me to be very much the same thing as what some of us mean by the statical process[645]. »

Cependant, il faut rappeler que la notion de « circuit » n'est pas neuve et avait été utilisée avant les Physiocrates par les mercantilistes[646]. Mais ces derniers, rappelle Philippe Steiner, ne possèdent pas « une conception structurée des relations économiques autour du fonctionnement d'un système de prix[647]. » Ainsi, les Physiocrates représentent l'économie sous la forme d'un circuit dont la reconnaissance de « l'interdépendance générale » des faits économiques constitue la nouveauté fondamentale :

---

643 J. A. SCHUMPETER, *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte*, *op. cit.*, p. 39
644 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique, op. cit.*, p. 51
645 J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 149
646 Voir P. STEINER, « Circuits, monnaie et balance du commerce », dans A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 111-121
647 *Ibid.*, p. 111

> « Cette interdépendance générale est le fait fondamental, et […] son analyse est la principale source de ce que l'attitude spécifiquement scientifique doit apporter à la connaissance pratique des phénomènes économiques[648]. »

En effet, la reconnaissance de l'interdépendance des faits économiques est l'un des premiers pas méthodologiques dans l'autonomisation de la science économique signalée par Schumpeter dans *Das Wesen.* Le *Tableau économique* de Quesnay est ainsi la première représentation de l'économie sous la forme d'un circuit : « Le processus économique (stationnaire) est représenté comme un flux circulaire revenant sur lui-même à chaque période[649]. » Ceci constitue une « innovation méthodologique[650] » majeure dans l'histoire de l'analyse économique « qui [ouvrit] la brèche décisive, par où tout le progrès théorique ultérieur devait passer ; ceci grâce à leur découverte du cycle[651] économique, dont ils fournissent un schéma conceptuel[652], » « un schéma analytique très complet[653]. » De plus, le circuit permet une représentation globale et synthétique des faits économiques : « Ceux-ci [les Physiocrates] ont une vision générale du processus économique[654], » une « description générale d'un processus économique stationnaire[655]. »

Schumpeter décrit le fonctionnement du tableau économique de Quesnay comme suit :

> « [Chaque période] conduit précisément à des résultats tels qu'elle incite les sujets du monde économique à renouveler le même processus, sous la même forme, au cours de la période ultérieure, et qu'elle leur en donne la possibilité ; il fallait montrer comment la production économique a lieu en tant que phénomène social ; comment elle détermine la consommation de chacun et comment celle-ci ensuite en détermine la production ultérieure : comment chaque acte de production et de consommation influence tous les autres, et comment, de même, chaque élément d'énergie économique accomplit régulièrement chaque année un trajet déterminé, sous l'influence de force motrice déterminée[656]. »

---

648 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 341
649 *Ibid.*, p. 342
650 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, *op. cit.*, p. 62
651 *Kreislauf* dans le texte allemand
652 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, *op. cit.*, p. 52
653 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 329
654 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, *op. cit.*, p. 61
655 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 336
656 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, *op. cit.*, p. 52

La conception schumpétérienne du circuit telle que décrite plus haut reprend directement le circuit économique des Physiocrates : une reproduction immuable du même d'une période sur l'autre par « auto-renouvellement continu[657]. »

Le concept de « circulation » est l'un des apports fondamentaux des Physiocrates selon Schumpeter et permet plusieurs avancées théoriques : d'abord, il s'agit d'une *modélisation*[658] dont la principale vertu est la simplification des rapports d'interdépendance en vue de les rendre intelligibles. Selon Jean Cartelier, le *Tableau* est « un moyen d'investigation théorique et pratique. Quesnay l'utilise comme un *modèle* au sens moderne[659]. » Ensuite, cette simplification ouvre la possibilité de faire de l'économie une science quantitative avec l'ajout de mesures et de statistiques sur les grandeurs économiques en circulation dans l'économie. Enfin et surtout, le circuit « donne une idée explicite de la nature de l'équilibre économique[660]. » C'est donc par une représentation circulaire de l'économie que Schumpeter introduit le concept d'équilibre, car selon lui, « Quesnay identifie l'équilibre général, c'est-à-dire l'équilibre de l'économie considérée dans son ensemble, par opposition à l'équilibre de chacun de ses petits secteurs particuliers[661]. »

Schumpeter utilise la notion de « circuit » pour une raison bien précise : il récuse l'analogie mécanique pour lui préférer une analogie biologique. Dans *Das Wesen,* Schumpeter considère que l'analogie mécanique est légitime pour qualifier la statique tant que la science économique n'entend pas étudier le phénomène de développement économique[662]. Or, chez Schumpeter, la statique n'est jamais qu'une branche de la science économique qui ne prend son sens que parce qu'elle est concomitante à la dynamique. Toujours selon Perroux, Schumpeter emprunte la notion de statique à des penseurs comme John Stuart Mill et John Bates Clark pour lesquels la statique est un « état d'ajustements quantitatifs », tandis que Schumpeter « emprunte une série d'éléments aux penseurs de ce type, mais il les fond en un ensemble qualitatif qui s'exprime par une analogie biologique : le circuit[663]. » En effet, si Schumpeter emprunte à Mill et Clark la distinction statique-dynamique, il emprunte le terme « circuit » aux Physiocrates qui

---

657 *Ibid.*, p. 57
658 J. CARTELIER, « L'économie politique de François Quesnay ou l'Utopie du Royaume agricole », dans F. Quesnay, *Physiocratie*, Paris, Flammarion, 1991, p. 37
659 *Id.*
660 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 340
661 *Ibid.*, p. 342
662 J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 393-394
663 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter, op. cit.*, p. 49

sont, selon lui, « les premiers [qui] permirent de considérer ce corps, sous l'aspect physiologique et anatomique, comme un organisme soumis à un mécanisme vital homogène, aux conditions bien déterminées[664]. » C'est ici une rupture fondamentale avec Walras pour qui l'équilibre général est analogue à la mécanique : « Je continue à croire que ma conception de l'équilibre de la production n'est pas une *fiction* mais une *abstraction* tout-à-fait analogue aux conceptions de la mécanique[665] » écrit Walras dans une lettre à Wicksell.

Schumpeter file la métaphore biologique dans les *Business Cycles,* en prenant l'exemple de l'étude de l'organisme d'un chien. Selon lui, il existe deux manières d'étudier ledit corps : « *we may be interested in the processes of life going on in the dog, such as the circulation of the blood, its relation to the digestive mechanism, and so on*[666]. » Aussi complet et satisfaisant que soit cette branche, elle n'enseigne en rien sur pourquoi le chien existe, ni sur comment il en est venu à exister sous telle forme plutôt qu'une autre. L'étude du fonctionnement du corps est différente de l'étude du processus d'apparition et de reproduction de la vie : « *we have here a different process before us, involving different facts and concepts, such as selection or mutation, or generally, evolution*[667]. » Le circuit économique étudie l'économie comme la physiologie étudie un corps ; tandis que la dynamique étudie l'économie comme la zoologie étudie le vivant :

> « As a matter of history, it is to physiology and zoology – and not to mechanics – that our science is indebted for an analogous distinction which is at the threshold of all clear thinking about economic matters[668]. »

Ce refus de l'analogie mécanique est déjà présent dans *Théorie de l'évolution économique.* Schumpeter nous met en garde : « l'expression "statique" n'est pas très heureuse, elle éveille l'idée, qui nous est étrangère, que l'on se réfère à la mécanique[669]. » En effet, l'analogie mécanique sous-entend un état inerte et au repos, ce qui n'est pas exactement le cas du circuit économique. Dans le circuit, les agents économiques poursuivent des motifs économiques et possèdent des intentions, les marchandises et la monnaie se déplacent selon des flux, des échanges, des relations d'interdépendance. L'analogie mécanique a tendance au contraire à

---

664 J. A. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, *op. cit.*, p. 52-53

665 Lettre du 10 novembre 1893 à Johan Gustav Knut Wicksell (n°1170), dans W. JAFFE (éd.), *Correspondence of Léon Walras and Related Papers*, North-Holland Publishing Company, Amsterdam, 1965, vol. II. 1884-1897, p. 598

666 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 36

667 *Id.*

668 *Ibid.*, p. 37

669 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 76

réduire ces relations à la matière inerte comme les mécanismes d'une horloge. Or, le fonctionnement du circuit économique « est comparable à la circulation du sang dans l'organisme animal[670] » ou « *just as a child's blood circulation*[671]. » Dans le cas de l'horloge, il faut la main extérieure de l'horloger pour remonter les rouages et la faire tourner ; tandis que le sang circule dans les veines d'un organisme en vertu d'un fonctionnement interne. Par ailleurs, François Quesnay – « le dogmatique docteur[672] » pour reprendre l'épithète de Schumpeter – était médecin et chirurgien avant d'être économiste et était l'auteur de plusieurs traités sur la saignée[673]. L'activité première de Quesnay, à savoir la médecine, n'a pas été sans influence sur ses travaux économiques et sur sa représentation circuitiste de l'économie[674]. Ainsi Schumpeter peut confirmer : « *Nor is our analogy with the circulation of the blood idle. For the first complete analysis of the static economic process, Quesnay's, was directly inspired by Harvey's discovery*[675]. »

L'objectif principal de la méthode statique est ainsi de décrire les relations d'interdépendance entre les quantités économiques au sein d'une économie circulaire. « *We can be sure that we understand the nature of economic phenomena only if it is possible to deduce prices and quantities from the data by means of those relations and to prove that no other set of prices and physical quantities is compatible with both the data and the relations*[676]. » La détermination d'un état d'équilibre de l'économie est une prérogative essentielle de la méthode statique. Dans les *Business Cycles,* Schumpeter envisage plusieurs types d'équilibre : équilibre partiel marshallien, équilibre agrégé, mais c'est l'équilibre général walrasien qui constitue le plus abouti. Néanmoins, comment rendre compatible la notion de circuit, dont les différents éléments circulent et se déplacent, avec l'équilibre qui suppose un état figé et stable des quantités économiques ? Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter propose une définition de la notion d'équilibre :

> « Si les relations tirées de notre étude de la "signification" d'un phénomène sont telles qu'elles déterminent un ensemble de valeurs des variables qui ne manifestera aucune

---

670 *Ibid.*, p. 87
671 J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*,p. 59
672 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 323
673 J. CARTELIER, « L'économie politique de François Quesnay ou l'Utopie du Royaume agricole », *op. cit.*, p. 14 ; P. STEINER, « L'économie politique du royaume agricole. François Quesnay », dans A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 225-226
674 V. FOLEY, « An Origin of the Tableau économique », *History of Political Economy*, vol. 5, nº 1, 1973, p. 121-150
675 J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 59
676 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 41

tendance à changer *sous la seule influence des faits inclus dans ces relations*, nous parlons d'équilibre. Nous disons que ces relations définissent des conditions d'équilibre, ou une situation d'équilibre du système, et qu'il *existe* un ensemble de valeurs des variables qui *satisfait* aux conditions d'équilibre[677]. »

Cette insistance sur la notion d'équilibre apparaît plus clairement dans les *Business Cycles* que dans *Théorie de l'évolution économique.* La conception statique de l'économie et la notion d'équilibre sont fondamentales dans la compréhension de la théorie schumpétérienne du capitalisme. À ce stade de développement de l'analyse, l'économie dépeinte par la statique est une économie abstraite et très éloignée de la réalité. Mais elle n'en demeure pas moins essentielle pour décrire des phénomènes économiques fondamentaux.

Bien que les phénomènes économiques interviennent dans une réalité économique en perpétuel déséquilibre, la compréhension de ces phénomènes n'est possible qu'en théorisant un état d'équilibre duquel ils s'écartent. L'équilibre est ainsi chez Schumpeter un concept qui n'a pas de réalité, mais qui permet d'obtenir « *the simplest code of rules according to which the system will respond*[678]. » Le concept d'équilibre, bien qu'il n'existe pas dans le réel, est à la fois utile et indispensable pour l'analyse économique comme *point de référence*[679] à partir duquel définir et concevoir les autres notions économiques. Les états effectifs et mesurés de l'économie peuvent être comparés en référence à ce point.

L'équilibre est une construction conceptuelle du chercheur en vue de rendre intelligible un certain nombre de phénomènes économiques : « le circuit est une représentation conceptuelle d'un état de la vie économique dont n'a été retenue que l'essence[680]. » Pour cette raison, Perroux considère que, chez Schumpeter, « le circuit est une construction abstraite, une vue de l'esprit ; dans sa rigueur on ne le trouve nulle part dans la réalité concrète[681]. » Cependant il ne faut pas oublier que la statique est certes une méthode d'exposition du réel, mais qui ne saurait être un nominalisme pur : Schumpeter entend décrire les forces réelles à l'œuvre dans l'économie, dont une force statique. C'est ainsi que Schumpeter rend compatible la notion d'équilibre qui renvoie à une métaphore mécanique et la notion de circuit qui est un emprunt à la biologie et à la circulation sanguine. Schumpeter justifie le concept d'équilibre en considérant la « tendance vers l'équilibre » (« *tendency toward equilibrium*[682]. ») Schumpeter considère

[677] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 293
[678] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 68
[679] *Ibid.*, p. 69
[680] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 48
[681] *Ibid.*, p. 49
[682] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 70

que l'économie circulaire et statique est traversée par « *une force réelle*[683] » qui est celle d'un constant retour à l'équilibre, une force d'équilibration qui confirme « *the existence of an equilibrium tendency, which after every excursion draws the system back toward a new state of equilibrium*[684]. » Cette conception d'une force à l'œuvre dans l'économie et qui la ramène constamment à un état d'équilibre annonce la théorie schumpétérienne des cycles. Les cycles débutent d'un état d'équilibre, connaissent un certain nombre de perturbation pour terminer dans un autre état d'équilibre.

Héritier de la conception physiocratique du circuit et de la théorie de l'équilibre général walrasien, Schumpeter propose un « renouvellement de la statique[685] » pour reprendre l'expression de Perroux. Ainsi, Schumpeter ne reprend pas les *Éléments d'économie politique pure* tels quel. Richard Arena souligne que Schumpeter hérite de trois concepts de la théorie walrasienne : 1) le concept de l'échange, 2) l'échange entendu comme un fait naturel[686] et 3) la notion d'interdépendance générale[687]. Pour la notion d'interdépendance, nous avons vu que Schumpeter en attribue moins la paternité à Walras qu'aux Physiocrates et notamment à Quesnay. Ainsi, comme l'indique Arnaud Berthoud, « Schumpeter se place – et sans doute de plus en plus – sous le schème de l'organisme vivant[688]. » L'interprétation schumpétérienne de l'équilibre walrasien sous la forme d'un circuit inscrit Schumpeter dans « une pensée foncièrement naturaliste[689] » sur laquelle nous reviendrons.

Le concept de circuit permet un déplacement d'une conception mécanique vers une conception biologique (physiologie) de l'économie statique. Dès lors, l'économie est considérée comme un organisme vivant qui connaît un « auto-renouvellement continu ». En cela, le circuit schumpétérien constitue un dépassement de la statique walrasienne :

> « It appears to be quite clear, ajoute Richard Arena, that it would be mistaken to regard Schumpeter's notion of the circular flow in real time as equivalent to the Walrasian concept

683 *Id.*
684 *Ibid.*, p. 70-71
685 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 35
686 Schumpeter considère comme Walras, qu'il est possible d'étudier les relations d'échange de manière formelle et mathématisée, sans passer par un psychologisme ou un apriorisme : les relations d'échange peuvent faire l'objet de description objectives et quantifiables, R. ARENA, « Schumpeter on Walras », *op. cit.*, p. 50
687 *Ibid.*, p. 49-50
688 A. BERTHOUD, « Penser l'économie de Schumpeter », *Innovations*, J.A. Schumpeter, Business Cyles et le capitalisme, nº 4, 1996, p. 9
689 *Ibid.*, p. 11

of a given general equilibrium arrived at through individual optimisation and the *tâtonnement*[690]. »

Nous ajoutons à ce constat que Schumpeter utilise une conception de l'économie héritée de la Physiocratie.

3.4 Les insuffisances de la statique

La démarche de Schumpeter n'est nullement isolée mais s'inscrit au contraire dans une période de remise en question générale des méthodes de l'économie néo-classique « orthodoxe. » Ainsi, comme Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner le démontrent, Schumpeter se situe dans une génération d'auteurs en sciences sociales qui porte une critique à l'économie pure[691] et qui « se focalise, tout particulièrement, sur deux points fragiles de la théorie économique : l'*homo œconomicus* et le caractère statique de la théorie pure[692]. » Ainsi, le problème du dépassement du cadre statique à l'aide d'un cadre dynamique est une problématique commune à Schumpeter, Thorstein Veblen et François Simiand. Schumpeter s'inscrit ainsi largement dans les problématiques de son temps. Avec Alain Barrère, il est possible de voir dans la sortie de la statique un des fondements analytiques hétérodoxes majeurs auquel souscrit Schumpeter mais aussi John Maynard Keynes : « Leur commun problème est donc la sortie de la statique et leur accord réside dans un constat : si dans une économie statique, ou stationnaire, le changement est absent c'est parce que deux facteurs font défaut ; l'entrepreneur et le crédit[693]. » L'absence de changement dans l'appareil statique est ainsi son plus lourd défaut selon Schumpeter, l'objet de la dynamique est ainsi tout indiqué.

Quoique l'appareil statique permette d'expliquer un nombre important de faits, nombreux demeurent inexpliqués : « *We saw that our static system does not explain all economic phenomena by far, not, for example, interest and entrepreneurial profit, not even all possible types of price formation and everything that is important to the latter in its simplest form*[694]. » Ainsi, dès 1908, Schumpeter pointe les insuffisances du modèle statique.

---

[690] R. ARENA, « Schumpeter on Walras », *op. cit.*, p. 59
[691] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920, op. cit.*, p. 23
[692] *Id.*
[693] A. BARRERE, « Keynes et Schumpeter ou l'hétérodoxie des fondements analytiques », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, n° 1, 1985, p. 93
[694] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 412

De manière générale, le grand absent de la statique est le phénomène de l'évolution économique (« *die wirtschaftliche Entwicklung*[695] »). En effet, « le circuit des périodes économiques ne contient jusqu'à présent rien qui fasse entrevoir la possibilité d'une évolution[696]. » Mais Schumpeter va plus loin dans *Das Wesen* : la statique ne saisit pas le phénomène plus général de la *vie* :

> « The common course of the economy is also full of life and movement and grasped in continuous development. We now helplessly stand vis-à-vis the developmental phenomenon and the "great problem" of the economic progress. Not only this makes the grasping of highly important, economic phenomena, which appear daily and never fail, impossible for us now, as we have seen and will touch upon again; but also our picture of everyday life, to the extent that we portray it, is in danger of being virtually falsely convicted, since it feigns a resting state to us, which never and nowhere exists. What pitiful countenance our economic subject, who nervously searches for the balance, is, without ambition, with no initiative, in short, without strength and life! And where are all the wants and actions that also raise everyday life out of the dust[697] ? »

Ainsi, l'absence du phénomène de l'évolution constitue « *a great limitation of our system's value of realization*[698]. » Plus encore que l'évolution économique, c'est tout phénomène de mouvement, de nouveauté et de vie qui sont exclus de la statique. La problématique philosophique de Schumpeter, à savoir la dynamique de la nouveauté, n'est pas effleurée par l'appareil statique, ce que semble déplorer Schumpeter dès *Das Wesen* :

> « How insubstantial our picture of reality looks next to the colorful fullness of life, which presents itself when we look around us! The great questions of life, of time, the problems of the past and future, which force themselves upon us there, cannot fail to fascinate us[699]. »

Cette « fascination » exercée par la vie et le mouvement est l'une des raisons philosophiques pour laquelle Schumpeter entreprend une conception dynamique de l'économie : afin d'intégrer le phénomène de l'évolution et comprendre l'émergence de la nouveauté en économie.

Au chapitre « *Nochmals die Grenzen und Mängel der Ökonomie* » de *Das Wesen,* Schumpeter présente déjà les « limites » et les « défauts » de l'appareil théorique statique dont

---

[695] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt, op. cit.*,p. 573
[696] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 76
[697] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 414
[698] *Ibid.*, p. 419
[699] *Ibid.*, p. 413

une première série apparaît dans la manière même dont sont posées les données. En effet, ces dernières sont considérées comme constantes. Les comportements des agents économiques sont représentés dans une fonction d'utilité simple :

> « Our data were the value functions, in which the entire nature of the economic subject were reflected – their race, history, etc. – as we explained, a given geographical milieu – climate, composition of the ground, etc. – a specific organization of our individuals – state, law, economic organizations of every kind, etc. – and finally, a given distribution of all goods[700]. »

L'ensemble des hypothèses mentionnées ici par Schumpeter délimite l'objet de la statique aux relations d'échange et exclut, par principe, toute possibilité du changement économique : « *These boundaries entail that nothing about concrete conditions of the economy can be contained in our theorems in themselves, and that they generally fail for the phenomenon vis-à-vis the development*[701]. » Ainsi, « la théorie statique de l'univers économique sorti[e] de l'atelier de Walras[702] » doit se réformer, dans le but d'être justiciable de la réalité capitaliste :

> « Notre tableau paraît au premier abord un peu étonnant. Malgré l'acuité de sa pensée et la rigueur de sa théorie, il semble étranger à la réalité par sa constante rigidité, son absence de contingence, ses hommes qui restent toujours semblables à eux-mêmes, et ses quantités de biens qui se renouvellent d'une manière toujours identique[703]. »

Nikolaï Kondratieff fait le même constat que Schumpeter : « la théorie statique, aussi parfaite soit-elle, est impuissante à satisfaire la curiosité intellectuelle que suscite la réalité, comme à expliquer de manière suffisamment exhaustive les phénomènes qu'on y observe[704]. » Plus précisément, de nombreux phénomènes économiques observables sont absents du circuit statique. Ces absences sont surtout relevées dans la *Théorie de l'évolution économique,* mais sont déjà mentionnées dans *Das Wesen* comme étant « des déficits douloureux de la statique[705]. » Le sous-titre de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* à partir de la deuxième

---

[700] *Ibid.*, p. 426
[701] *Ibid.*, p. 426-427
[702] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 391
[703] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 78
[704] N. D. KONDRATIEFF, « Sur les concepts de statique, de dynamique et de conjoncture économique », *op. cit.*, p. 6
[705] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 429

édition de 1926 donne les principales énigmes que l'économiste doit déchiffrer : « *Eine Untersuchung über Unternehmergewinn, Kapital, Kredit, Zins und den Konjunkturzyklus*[706]. »

Ainsi, Schumpeter dresse une liste de *phénomènes* qu'il considère comme étant de première importance, mais qui sont absents du modèle statique : le capital, le crédit et son corollaire l'intérêt, le profit (notamment le profit de l'entrepreneur), les cycles économiques[707], sont autant d'*énigmes* qui ne sont pas résolues par la statique. Par « énigme », nous entendons un obstacle ou un problème qui se présente au théoricien et qui demeure irrésolu. Patrick Mardellat précise que « toute science connaît de telles énigmes, elles sont même à l'origine du progrès dans la connaissance. Il s'agirait là seulement de problèmes qui prennent en défaut, du moins en apparence, les schémas d'explication existants ou les théories qui ont cours, ou tout simplement l'évidence scientifique[708]. » De manière générale, tous les *déséquilibres* que déploie le capitalisme et qui sont immédiatement observables sont absents de l'appareil statique : chômage, épargne, crise.

De plus, de nombreux *acteurs* sont absents du circuit statique. « L'absence d'entrepreneur est surtout sensible[709] », mais le capitaliste est « lui aussi absent, il n'existerait pas dans une économie conforme au tableau esquissé[710]. » Schumpeter, dès 1908, prévient que « *we are constructing a system, which does not explain several very important and undeniably purely-economical phenomena, especially capital interest and entrepreneurial profit; and we respond by stating that we just cannot do differently and feed with hopes of "dynamic"*[711]. »

Ces *énigmes* sont ignorées de la statique et n'en sont pas moins des *faits économiques* et doivent, à ce titre, faire l'objet d'une recherche en économie :

---

[706] La traduction française de 1935 comporte une erreur, deux imprécisions et un oubli : *Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture.* D'abord et curieusement, le terme « *Kapital* » a tout simplement disparu dans le sous-titre de l'édition française. Ensuite, la notion de « *Unternehmergewinn »* renvoie plus précisément au « profit de l'entrepreneur » et non à tout type de profit comme le laisse entendre la traduction de 1935. Enfin, le terme allemand « *eine Untersuchung »* désigne plus spécifiquement la notion « d'étude » ou « d'enquête » et se trouve au singulier : Jean-Jacques Anstett propose de traduire par un pluriel et par le terme « Recherches, » dont la traduction allemande est pourtant « *der Forschung.* » Traduire par « recherches » au pluriel a tendance à diluer le projet unificateur et cohérent de Schumpeter et à faire de *Theorie der wirtschaflichen Entwicklung* une collection d'études autour de la notion d'évolution, ce qui n'est pas le cas. La traduction anglaise entreprise par Redvers Opie et revue par Schumpeter lui-même ne tombe pas dans les mêmes approximations de traduction et propose « *An Inquiry into Profits, Capital, Interest and the Business Cycle. »* Suivant Opie, nous proposons de traduire plus fidèlement : « Recherche sur le profit de l'entrepreneur, le capital, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture. »

[707] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 79

[708] P. MARDELLAT, *Études d'histoire et de philosophie économique dans la pensée allemande*, *op. cit.*,, p. 37

[709] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 79

[710] *Id.*

[711] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 429

> « The fact, from which we proceed and which we no longer need to prove here, is the one of the existence of such problems that lie outside of our system, but are yet economic … These are phenomena, towards which the pure economy currently fails. One will nonetheless have to accept them well or cursedly, as "economic"[712]. »

Ces phénomènes ne peuvent être considérés que du point de vue de la dynamique dont l'objet est l'évolution économique : « *It furthermore fails vis-à-vis every phenomenon, which can only be conceived from the standpoint of the development*[713]. » Ainsi, le seul moyen de comprendre ces énigmes est de dépasser la statique à l'aide d'un cadre dynamique : « *In a static economy, there is no room for those moments, which cause a crisis, and all crisis theories, whatever their nature or value may be, are essentially* "*dynamic*"[714]. »

La motivation de Schumpeter est alors d'expliquer l'émergence de la nouveauté en économie avec une grille de lecture théorique dynamique satisfaisante pour expliquer l'existence des profits, du capital, de l'intérêt, des mouvements cycliques, etc. Schumpeter précise :

> « Je crois pouvoir démontrer que l'état statique ne contient pas tous les phénomènes fondamentaux de l'économie, bref que la vie d'une économie nationale stationnaire se distingue de celle d'une économie non stationnaire par son essence et ses principes fondamentaux[715]. »

Toutefois, Schumpeter ne cherche nullement à abandonner le paradigme walrasien, mais à le *dépasser* en proposant un nouveau schéma de pensée qui prenne sa source dans la théorie de l'équilibre général. Ce nouveau schéma de pensée est la branche dynamique de la science économique. La dynamique schumpétérienne cherche à « élargir les limites de l'objet étudié en endogénéisant des facteurs jusque-là ignorés ou tenus pour constants ou extérieurs au domaine observé[716]. » Il s'agit pour Schumpeter de combler ce qu'il considère comme un ensemble d'apories.

Avant de développer plus en avant la branche dynamique de la science économique, il faut nous attarder sur le statut de la branche statique et du circuit dans l'édifice schumpétérien.

---

[712] *Ibid.*, p. 452
[713] *Ibid.*, p. 429
[714] *Ibid.*, p. 430
[715] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 80
[716] A. BERTHOUD, « Penser l'économie de Schumpeter », *op. cit.*, p. 9

3.5 Le circuit statique, « essence » de l'économie

3.5.1 Le circuit est-il un faire-valoir de la dynamique ?

Le circuit schumpétérien laisse une impression au lecteur qu'il est agencé de telle sorte à permettre le phénomène d'évolution et de la dynamique. En effet, Schumpeter retranche du circuit un nombre de phénomènes qui seront précisément expliqués avec le cadre dynamique. À ce titre, le circuit schumpétérien n'est certainement pas, comme l'affirme Georges-Henri Bousquet, « avant tout une paraphrase extrêmement brillante, originale aussi, du système de l'équilibre économique selon Walras[717]. » Au contraire, il s'agit d'un dépassement de la statique walrasienne en proposant une version épurée des mécanismes économiques.

Cependant, ce caractère épuré et simplifié peut être un argument selon lequel le circuit est un prétexte pour mieux faire valoir la dynamique et le phénomène de l'évolution. Ainsi François Perroux explique :

> « Le circuit ne serait pas un instrument théorique ayant par lui-même une valeur quelconque pour l'interprétation de la réalité. Il ne vaudrait qu'en tant qu'amorce de la dynamique. L'un des volets du diptyque jouerait le rôle de repoussoir, tout l'intérêt se concentrant sur celui où s'étale le développement économique[718]. »

Ainsi, la statique et le circuit ne seraient qu'un préambule à la dynamique et à l'évolution qui voudrait que « Schumpeter, avec une extraordinaire virtuosité technique, se soit employé à éliminer de son "circuit" tous ces phénomènes : entreprise, capital, profit, intérêt, pour les réintroduire avec tout leur relief et en pleine lumière dans "l'évolution", c'est-à-dire dans la dynamique[719]. »

Or, faire cette hypothèse c'est ignorer le rôle primordial que Schumpeter accorde au circuit et c'est ignorer que la statique permet effectivement d'expliquer des phénomènes économiques réels de l'économie. Comme l'indiquent très justement Pesciarelli et Santarelli, la statique est nécessaire à l'analyse économique et non pas seulement à la dynamique et agit sur cette dernière en qualité en *substratum.* La statique permet de clarifier les fondations de l'économie : « *the theory of equilibrium or … of the stationary flow, gives us, as it were, the bare bones of economic logic which, however abstract or remote from real life it way be, yet*

---

[717] G.-H. BOUSQUET, « L'oeuvre scientifique de quelques économistes étrangers », *Revue d'économie politique*, vol. 43, nº 4, 1929, p. 1020
[718] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter, op. cit.*, p. 52
[719] *Id.*

renders indispensable service in clearing the ground for rigorous analysis[720]. » La statique représente ainsi chez Schumpeter « la colonne vertébrale » de l'économie. De plus, la plupart des concepts en économie se définissent par rapport à une conception, même implicite de l'équilibre : « surproduction », « excès de capacité », « chômage » sont autant de concepts qui renvoient à une certaine idée de l'équilibre. Ils véhiculent dans leur définition même une valeur « normale », une valeur « à l'équilibre. » Autrement dit, la statique permet de comprendre des phénomènes économiques qui opèrent dans le réel et n'est pas simplement un point de départ ou un préambule à la dynamique :

> « The theory preserves its own intrinsic utility and power : it analyzes in a comprehensive manner those static sectors that are nevertheless present in developed economies and which are responsible for what Schumpeter calls the "resistance to the introduction of the new"[721]. »

La statique donne ainsi une grille de lecture explicative de phénomènes économiques qui ne disparaissent pas avec l'émergence de la nouveauté, mais qui persévèrent et coexistent avec les phénomènes dynamiques : la formation des prix, les activités économiques quotidiennes et routinières, le comportement des agents de type statique (« exploitant pur et simple »). Dans le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* Schumpeter précise ceci :

> « [La statique] nous éclaire sur une partie de l'activité économique en nous la présentant comme un effort vers une situation dans laquelle chaque agent économique atteint son niveau de satisfaction de ses besoins qui sans changement des conditions données ne peut être augmenté par des actes d'échanges ultérieurs[722]. »

Ainsi, la statique n'est pas simplement un prétexte pour la dynamique mais une grille de lecture explicative d'un certain nombre de phénomènes économiques : les activités économiques routinières dont le but est l'acquisition de biens en vue de satisfaire les besoins. Il permet de représenter conceptuellement et d'expliquer de manière satisfaisante une réalité économique :

> « Ces lois de la statique sont la base d'une compréhension scientifique de l'économie. Et expliquer ces effets est une tâche essentielle de l'économie théorique. Cette conception est

[720] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 68
[721] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 680
[722] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 41

donc justifiée et même indispensable en tant qu'abstraction. [...] Il n'y a que pour l'explication du développement économique réel qu'elle est insuffisante[723]. »

3.5.2 Le circuit : réalité historique ou fiction ?

Un autre contresens est de considérer que la statique et la dynamique sont des états historiques séparés et qu'ils se succèdent chronologiquement. Ainsi, Clemence et Doody dans *The Schumpeterian System* avancent cette idée : « *The model [of the circular flow] is intended to correspond to a particular social pattern existing historically in a definite epoch and in specific areas, and his fact has been frequently stressed by his author*[724]. » La statique correspondrait à un précapitalisme sous des formes historiques variées et la dynamique à l'économie capitaliste. Ainsi, « [le circuit] serait l'image schématique de sociétés économiques étrangères au capitalisme (économie fermée de tribu, de manoir, de domaine, économie socialiste)[725] » poursuit François Perroux. En outre, le circuit serait également une représentation de la nature de la société capitaliste : « [*The circular flow] thus represents what may be thought of as an orthodox vision of the nature of capitalist society*[726] » disent Clemence et Doody ; et Perroux de confirmer que le circuit « serait aussi l'image schématique d'une société capitaliste en phase de contraction cyclique[727]. »

À cette lecture diachronique, nous proposons de substituer une *lecture synchronique*. La statique et la dynamique sont des méthodes qui rendent compte de phénomènes économiques *concomitants* : des phénomènes statiques (routine, satisfaction des besoins, aversion au risque) et des phénomènes dynamiques (innovation, crédit, capital, etc.) coexistent au sein de l'économie capitaliste. Ainsi, le circuit est certes une construction conceptuelle du chercheur et à ce titre n'existe pas en tant que tel dans le réel ; mais, il renvoie néanmoins à des phénomènes économiques réels que la théorie statique permet d'isoler. En effet, Schumpeter considère que l'économie est traversée par « *une force réelle*[728] » : cette force est celle de l'inertie et de la routine dont les éléments persévèrent dans le capitalisme. Force d'inertie contre laquelle émerge une autre force dynamique impulsive de l'évolution : l'innovation.

---

[723] *Ibid.*, p. 47
[724] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 33
[725] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.*, p. 199
[726] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 33
[727] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.*, p. 199
[728] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 70

Ainsi François Perroux va trop vite en affirmant que « le circuit équilibré n'a pas à dégager l'hypothétique "essence" d'une économie aussi dépouillée que possible de tout accident. Il est un appareil d'analyse ; rien de plus. Il aide à comprendre les économies concrètes en état stationnaire ou en un état quelconque[729]. » Car selon Perroux, non seulement le circuit ne renvoie à aucune réalité *historique,* mais il ne renvoie à *aucune réalité* : « Schumpeter a échoué dans son propos fondamental de présenter un circuit stationnaire à la fois purement fonctionnel et historiquement expressif[730]. » L'argument principal de Perroux est de dire qu'il est impossible de représenter une économie et de prétendre à son caractère réel sans avoir au préalable distingué un ensemble d'institutions faisant fonctionner l'économie : le circuit serait à ce titre une fiction conceptuelle. « Une image de la vie économique d'hommes qui composent une société réelle ne peut être formée avant que l'on ait repéré et caractérisé un ensemble bien déterminé d'institutions[731]. » Le circuit ne renvoie donc à aucune réalité :

> « Il est alors interdit à l'économiste de présenter comme une simplification le contraire exact de la réalité observable ; de supposer les hommes égaux et de les supposer entièrement passifs, sous la férule des prix. Les plans d'individus inégaux et actifs ne sont pas spontanément concordants ou compatibles. Pour que le marché ne soit pas subverti, une autorité sociale doit exercer sur les "non-conformistes" plus d'influence qu'elle n'en reçoit d'eux. Pour que l'unité de production existe, un chef d'unité doit exercer sur les "non-conformistes" plus d'influence qu'il n'en reçoit d'eux. Schumpeter confie, dans le circuit, à la Routine, et dans l'évolution à l'Innovation, l'inéliminable office de commandement. Ces déesses feront-elles oublier les intermédiaires concrets dont elles ont besoin pour communiquer leurs décrets aux mortels[732] ? »

Le nécessaire travail de discrimination entre l'essentiel et l'accessoire conduit bien entendu à construire un modèle simplifié du réel. Ainsi, et contrairement à ce que laisse entendre Perroux, Schumpeter pense bel et bien le circuit dans un *environnement institutionnel* sur lequel il est nécessaire de s'attarder.

---

[729] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.*, p. 213
[730] *Ibid.*, p. 200
[731] *Id.*
[732] *Ibid.*, p. 210

3.5.3 Le cadre institutionnel du circuit

Il serait inexact de considérer que les institutions sont absentes de la statique schumpétérienne. Des études récentes ont montré à juste titre le caractère institutionnel de la théorie schumpétérienne de l'évolution[733]. En effet, Schumpeter précise dans les *Business Cycles* : « *it should be emphasized once more that our model and its working is, of course, strongly institutional in character. It presupposes the presence, not only of the general features of capitalist society, but also of several others which we, no doubt, hold to be actually verified*[734]. » Ainsi, l'évolution et tous les phénomènes économiques dont elle permet de rendre compte (capital, intérêt, crédit, cycle, etc.) ont un cadre institutionnel. Mais nous voudrions ici réitérer que les institutions sont aussi présentes dans le circuit statique. Ainsi, *tout* l'édifice théorique schumpétérien possède un *cadre institutionnel*. Ainsi, Clemence et Doody précisent en paraphrasant Schumpeter :

> « The model and its working are strongly institutional in character. Definite types of private property and private initiative are assumed ; a money and banking system with definite standards and traditions is taken for granted ; and a definite scheme of motivation is above all presupposed[735]. »

Schumpeter définit le terme « institution » dans un texte tardif : il s'agit de notes préparatoires pour une série de conférences prévues entre le 9 et le 20 janvier 1950, mais Schumpeter décède le 8 janvier. La première conférence s'intitule « *The Factors of Economic Change* » et comporte cette définition :

> « By "institutions" we mean in this course all the patterns of behavior into which individuals must fit under penalty of encountering organized resistance, and not only legal institutions (such as property or the contract) and the agencies for their production or enforcement[736]. »

Ainsi, les institutions au sens large renvoient à l'ensemble des modèles de conduites intériorisés par les individus et dont la transgression entraîne des sanctions. Cette définition n'a

---

[733] A. EBNER, « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », *op. cit.* ; A. EBNER, « Schumpeterian Entrepreneurship Revisited: Historical Specificity and the Phases of Capitalist Development », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 28, n° 3, septembre 2006, p. 315-332 ; R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics, op. cit.*

[734] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 144

[735] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 11

[736] J. A. SCHUMPETER, « American Institutions and Economic Progress » (1950), dans R. Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 438

rien d'original et s'avère relativement partagée par les tenants de l'institutionnalisme. Elle se rapproche par exemple de la définition proposée par Thorstein Veblen dans *Theory of the Leisure Class* :

> « The institutions are, in substance, prevalent habits of thought with respect to particular relations and particular functions of the individual and of the community; and the scheme of life, which is made up of the aggregate of institutions in force at a given time or at a given point in the development of any society, may, on the psychological side, be broadly characterised as a prevalent spiritual attitude or a prevalent theory of life[737]. »

Encore plus clairement que Schumpeter, Veblen associe les institutions à des « habitudes de pensée prédominantes » et plus généralement à un « schème de vie. » Ainsi, dans le circuit statique, Schumpeter considère trois formes d'institutions : 1) les cadres de l'échange (propriété privée, division du travail, concurrence) ; 2) un schème de motivation et de conduite (*wirtschaftlichen Motiv,* routine, satisfaction des besoins) ; et enfin, 3) une monnaie.

D'abord, les échanges de marchandises dans le circuit sont permis dans le cadre institutionnel de la propriété privée, de la division du travail et de la concurrence. Un bien économique est, par définition, appropriable et suppose à ce titre l'institution de la propriété. Le circuit schumpétérien suppose par ailleurs une division du travail dans laquelle les agents sont spécialisés à des tâches particulières comme les exemples du cordonnier, du boucher et du tailleur. Les marchandises produites par le premier sont échangées contre de la monnaie pour se procurer ensuite les marchandises du second, etc. Enfin, Schumpeter pose la concurrence comme principe de fonctionnement. Dans *Business Cycles,* Schumpeter détaille l'hypothèse de « *perfect competition* » à un minimum d'atomicité et de libre circulation des marchandises et des facteurs[738].

Ensuite, les agents du circuit, les « exploitants purs et simples, » déploient des motifs économiques en vertu desquels ils sont à la poursuite d'acquisition de biens en vue de satisfaire leurs besoins. Leurs comportements ainsi que le volume et la nature de leur production sont dictés par un phénomène de routine qui fonctionne par une accumulation de connaissances passées. La routine et l'expérience sont des institutions au sens large, à savoir des modèles de conduites (*patterns of behavior*) intériorisés ; ce que Veblen appelle « *prevalent habits of thought.* »

Enfin, une dernière forme d'institution est déjà présente dans le circuit : la monnaie.

---

[737] T. VEBLEN, *The Theory of the Leisure Class* (1899), Oxford ; New York, Oxford University Press, 2007, p. 126

[738] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 46

3.5.4 La monnaie dans le circuit

Après avoir été longtemps « injustement négligée[739] », la dimension monétaire de l'œuvre de Schumpeter a fait l'objet de travaux récents[740] comme la traduction en français de *Das Wesen des Geldes*[741] en 2005 en est le témoin. Odile Lakomski-Laguerre rappelle à juste titre que la prise en compte de la monnaie dans la théorie schumpétérienne est « une nécessité théorique[742] » et qu'il n'est pas possible de « restituer de manière satisfaisante l'œuvre de Schumpeter en faisant l'impasse sur ses travaux concernant la monnaie[743]. » Avec Claude Jaeger, ils constatent le « vide monétaire » dans lequel se trouve l'héritage de Schumpeter qui « repose à l'heure actuelle exclusivement sur la dimension *réelle* de sa théorie, c'est-à-dire sur l'analyse et de l'innovation et de l'entrepreneur[744]. »

L'évolution et la dynamique schumpétériennes ont un cadre monétaire, la chose est largement connue par les commentateurs, mais il convient d'interroger plus en avant la place et le statut de la monnaie dans le circuit statique. En effet, si la monnaie semble jouer un rôle primordial sans lequel la circulation ne serait pas permise, Schumpeter laisse entrevoir une conception de la monnaie neutre. Des éléments d'une théorie monétaire sont présents dès *Das Wesen,* mais c'est surtout dans *Théorie de l'évolution économique* que Schumpeter reconnaît qu'il faut « entrer un peu plus en avant dans la théorie de la monnaie[745]. » Au chapitre 1, traitant « le circuit de l'économie, » Schumpeter admet que la monnaie doit être introduite dans le circuit en tant qu'unité de compte et surtout d'intermédiaire dans les échanges.

Schumpeter pose que « chaque agent économique estime son avoir en monnaie selon les enseignements de l'expérience[746]. » Une nouvelle fois, les agents statiques ont intériorisé des pratiques et des conduites en vertu d'une accumulation de connaissances et d'expériences passées. Ici, l'estimation de son avoir semble dépendre moins d'un calcul économique rationnel

---

[739] G. TICHY, « Schumpeter's Monetary Theory. An Unjustly Neglected Part of his Work », *op. cit.*

[740] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme, op. cit.* ; A. FESTRE et E. NASICA, « Schumpeter on money, banking and finance: an institutionalist perspective », *op. cit.* ; R. ARENA et A. FESTRE, « Banks, Credit and the Financial System in Schumpeter: An interpretation », dans L. S. Moss (éd.), *Joseph A. Schumpeter, Historian of Economics. Perspectives on the history of economic thought*, London and New-York, Routledge, 1996, p. 167-177

[741] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie, op. cit.* ; J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. II. Théorie appliquée, op. cit.*

[742] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme*, *op. cit.*, p. 16

[743] *Ibid.*, p. 13-14

[744] C. JAEGER et O. LAKOMSKI-LAGUERRE, « Préface », dans J. A. Schumpeter, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 8

[745] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 62

[746] *Id.*

que de l'expérience acquise. Contrairement à J. M. Keynes, Schumpeter ne va pas jusqu'à dire que les agents économiques sont victimes d'une illusion monétaire[747].

Schumpeter, au contraire, précise que « chaque agent économique voit dans la monnaie un moyen de se procurer de façon générale des biens […] Quand il parle de la valeur de la monnaie, il a devant les yeux plus ou moins nettement la masse des biens dont il use d'habitude[748]. » Par souci de simplification, la monnaie dans le circuit est assimilée à un bien - monnaie (l'or), mais peut tout aussi bien être une monnaie-papier, « il est seulement nécessaire que soit rattachée à la monnaie l'idée de quelque chose ayant une valeur[749]. »

La première fonction essentielle dans le circuit réside dans l'unité de compte : la monnaie permet d'exprimer la valeur d'échange de l'ensemble des biens en circulation avec un étalon et ainsi de « fixer un rapport d'échange déterminé entre l'unité monétaire et les quantités de tous les autres biens[750]. »

Mais c'est surtout la fonction *médium* des échanges qui est importante dans le circuit. Si nous reprenons la figure 1 (cf. *supra*, p. 135) du circuit économique : le tailleur vend son complet-veston au cordonnier contre un certain montant d'unités monétaires, qu'il cèdera au boucher en échange de viande, monnaie qui sera utilisée par le boucher pour se procurer une marchandise x, etc. La pensée du circuit chez Schumpeter est immanquablement liée à la monnaie comme moyen d'échange et de circulation des biens. Ainsi, dans le circuit,

> « les agents économiques reçoivent en partage, proportionnellement à leur avoir en biens, plus précisément à leur expression en prix, des unités d'un *médium* des échanges sans valeur d'emploi[751] et tous les biens devront être écoulés dans chaque période économique en échange de ces unités[752]. »

Ainsi, la monnaie n'est pas recherchée pour elle-même, elle n'a pas de valeur d'usage. Sa valeur n'est, par hypothèse, qu'une valeur d'échange entre deux biens. « Chaque agent économique

---

[747] Ce mécanisme, introduit dès le chapitre 2 de la *Théorie générale*, indique que les travailleurs, dans le cadre d'une économie monétaire de production, évaluent leur avoir en quantité de monnaie (salaire nominal) et non en quantité de marchandises (salaire réel) : « *Now ordinary experience tells us, beyond doubt, that a situation where labour stipulates (within limits) for a money-wage rather than a real wage, so far from being a mere possibility, is the normal case. Whilst workers will usually resist a reduction of money-wages, it is not their practice to withdraw their labour whenever there is a rise in the price of wage-goods* » in J. M. KEYNES, *The General Theory, op. cit.*, p. 9

[748] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 67

[749] *Ibid.*, p. 70

[750] *Ibid.*, p. 62

[751] Au sens de valeur d'usage : « *Tauschmittels ohne Gebrauchswert* » in J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung 1926, op. cit.*, p. 63

[752] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 64

estimera ce *médium* des échanges d'après la valeur qu'ont pour lui les biens qu'il peut se procurer pour ce *médium*[753]. »

Ainsi, la monnaie est présente dans le circuit, permet d'exprimer la valeur des biens en quantité de monnaie et permet la circulation des biens. Cependant, Schumpeter considère que « la monnaie remplit ici une fonction technique auxiliaire sans rien ajouter aux phénomènes[754]. » Bien que le terme « monnaie neutre » soit absent de *Théorie de l'évolution économique,* il semble que Schumpeter en atteste l'idée, car cette dernière ne modifie pas le phénomène de circulation des marchandises :

> « Nous dirons que *dans cette mesure,* la monnaie ne représente que le voile des choses économiques et qu'on ne laisse rien échapper d'essentiel en en faisant abstraction[755]. »

Cependant, dans le circuit schumpétérien, il serait trop rapide de dire avec François Perroux que « la présence ou l'absence de monnaie ne change rien d'essentiel[756]. » Car, si Schumpeter affirme qu'on ne laisse rien échapper en faisant abstraction de la monnaie, il n'en fait rien : en effet, *jamais* Schumpeter ne fait abstraction de la monnaie dans le circuit. La monnaie possède un rôle essentiel : « dans notre hypothèse, la monnaie n'a en partage nul autre rôle que de faciliter le mouvement des marchandises[757]. » Odile Lakomski-Laguerre synthétise : « la monnaie n'apparaît que comme simple procédé technique : elle ne fait que refléter fidèlement les activités réelles qui se déroulent sur les marchés[758]. » Certes, « mais son existence suffit à souligner que le "circuit" schumpétérien ne représente pas une économie de troc[759]. » Nous souscrivons ici à la conclusion de Odile Lakomski-Laguerre : le boucher n'échange pas sa viande contre un complet-veston, mais contre de la monnaie. Autrement dit, le circuit ne saurait fonctionner sans monnaie, certes réduite à une fonction majeure, intermédiaire des échanges, et une fonction mineure, unité de compte. « La monnaie se présente au premier abord comme un bon permettant d'obtenir des quantités de biens quelconques[760], » « un simple instrument de circulation[761]. » La monnaie est présente dans le circuit en qualité de *lubrifiant* de la circulation et de l'échange des marchandises.

---

[753] *Ibid.*, p. 66
[754] *Id.*
[755] *Ibid.*, p. 66-67
[756] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 48
[757] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 69
[758] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme*, *op. cit.*, p. 167
[759] *Ibid.*, p. 175
[760] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 67
[761] *Ibid.*, p. 68

Néanmoins, un manque de précision demeure sur le statut de la monnaie dans le circuit. Car si Schumpeter introduit un élément monétaire, il demeure très flou sur l'influence de la sphère monétaire sur la sphère réelle : « Schumpeter nous offre une image du "circuit" qui ne nous permet pas d'établir précisément si oui ou non la dimension monétaire de l'économie a une quelconque influence sur le processus de formation des prix[762]. » La monnaie est en tension dans le circuit entre le fait d'être un *voile* et dans le même temps remplir une double fonction d'unité de compte et de moyen d'échange. Odile Lakomski-Laguerre propose une explication méthodologique : « le "circuit" est avant tout une lecture très particulière des phénomènes économiques, destinée à révéler la différence fondamentale des propriétés que l'évolution *capitaliste* va conférer à l'économie[763]. » En effet, Schumpeter est un théoricien du capitalisme, la statique est une branche de l'économie, branche qui est concomitante à la dynamique capitaliste qui est l'objet d'étude centrale de l'édifice schumpétérien. À ce titre, « Schumpeter s'intéresse au capitalisme comme forme économique distincte et spécifique, auquel cas, les phénomènes monétaires ne prendraient véritablement toute leur importance que dans cette forme[764]. »

Pour ces raisons, ce serait tordre Schumpeter de dire que le circuit statique est une analyse en termes réels et la dynamique une analyse en termes monétaires : la monnaie est déjà là dans le circuit et remplit des fonctions suffisantes pour ne pas penser l'échange en simples termes réels. De plus, Schumpeter est très sévère sur le concept de monnaie neutre. Dans *l'Histoire de l'analyse économique,* il distingue l'analyse en termes réels de l'analyse en termes monétaires :

> « L'Analyse en Termes Réels se fonde sur ce principe : tous les phénomènes de la vie économique sont susceptibles d'être décrits en termes de biens et services, de décisions les concernant et de relations entre eux. La monnaie n'entre dans ce tableau qu'en y jouant le modeste rôle d'un expédient technique adopté en vue de faciliter les transactions[765]. »

Ainsi, l'analyse en termes réels suppose une « monnaie neutre, » c'est-à-dire une monnaie considérée comme « un "vêtement" ou un "voile", cachant des choses vraiment importantes […] Non seulement on *peut* rejeter ce voile chaque fois que nous analysons les traits fondamentaux du processus économique, mais il *faut* le faire, à l'instar d'un voile qui doit être ôté lorsqu'on veut voir le visage qu'il recouvre[766]. » L'analyse en termes réels suppose donc

---

[762] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme*, *op. cit.*, p. 176
[763] *Ibid.*, p. 177
[764] *Ibid.*, p. 177-178
[765] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 389
[766] *Id.*

que les problèmes monétaires sont secondaires et peuvent étudier séparément sans interférer sur les relations réelles de l'économie. Néanmoins, comme nous venons de le voir, Schumpeter ne se sépare jamais de la monnaie dans le circuit jetant ainsi une tension sur le statut de la monnaie dans le circuit : elle est, en effet, cet « expédient technique » pour faciliter les échanges, mais, dans le même temps, elle n'est jamais abstraite du circuit.

Schumpeter poursuit : « Quant à l'analyse monétaire, elle implique que l'on rejette tout d'abord la proposition selon laquelle […] le facteur monnaie serait d'importance secondaire pour expliquer ce qu'est le processus économique dans la réalité[767]. » Proposition essentiellement négative qui retourne la définition de l'analyse réelle. Néanmoins, Schumpeter assène :

> « Nous sommes ainsi, pas à pas, portés à admettre des éléments monétaires dans l'Analyse en Termes Réels et à douter que le concept de monnaie "neutre" puisse *jamais* avoir le moindre sens utile. En second lieu, l'Analyse Monétaire introduit l'élément monnaie à la base même de notre édifice théorique et renonce à l'idée que toutes les caractéristiques essentielles de la vie économique peuvent être représentées par un modèle d'une économie de troc[768]. »

Schumpeter reconnaît donc ici clairement son attachement à une analyse monétaire de l'économie et le manque de pertinence du concept de « monnaie neutre » pour comprendre les faits économiques. De plus, il rejette la possibilité de raisonner avec le modèle de l'économie du troc. Ce jugement tranché conforte notre démonstration : la monnaie du circuit est réduite à une fonction minimale d'expédient technique, mais conserve sa place pour permettre la circulation des biens.

3.5.5 Le circuit décrit l'« essence » de l'économie

Ainsi, le circuit n'est ni une simple fiction méthodologique qui ne serait redevable d'aucune réalité économique ni une description épurée d'un état historique situé. Le circuit est une construction du chercheur en vue de rendre intelligible un certain nombre de phénomènes économiques et se trouve ainsi redevable d'une « force réelle[769] » qui traverse l'économie. Nous soutenons la thèse que le circuit schumpétérien est une représentation conceptuelle de

---

[767] *Ibid.*, p. 390
[768] *Id.*
[769] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 70

l'essence de l'économie. À ce titre, et conformément à sa méthodologie instrumentaliste et universaliste, le circuit schumpétérien est un concept trans-historique dont la portée se veut universelle. Le circuit décrit l'activité économique dans sa forme la plus universelle, la plus épurée de tout accessoire historique et, ce faisant, la plus abstraite possible.

Reprenons rapidement les traits principaux du circuit chez Schumpeter. Le circuit économique représente une économie circulaire dans laquelle les agents économiques (*Wirtschaftssubjekt*[770]) cherchent à acquérir des biens en vue de satisfaire leurs besoins. C'est ainsi que Schumpeter définit l'activité économique : « Chacun doit nécessairement – au moins d'une manière accessoire – avoir une activité économique[771] » ; « activité qui a pour fin l'acquisition de biens[772]. » Nous répétons que les moyens en vue de satisfaire ces besoins sont appelés par Schumpeter des « biens » : « évidemment pour satisfaire leurs besoins et ceux des leurs […], ils chercheront dans leur sphère les moyens propres à cette fin. Ces moyens sont les biens[773]. » Schumpeter résume :

> « Chaque économie individuelle produit en ce cas pour consommer ce qu'elle produit, donc pour satisfaire ses besoins. Évidemment la nature et l'intensité de ces besoins sont décisives pour les productions dans les limites des possibilités pratiques. Les besoins sont à la fois la cause et la règle de conduite économique des agents ; ils en représentent la force motrice. Les circonstances extérieures données et les besoins de l'économie individuelle sont les deux facteurs qui déterminent le processus économique et collaborent à son résultat. La production suit donc les besoins, elle est pour ainsi dire à leur remorque[774]. »

Le circuit statique est centré sur les besoins et sur la consommation : « La base de la théorie est constituée par les besoins présents des agents économiques. Ces besoins sont la raison du désir d'acquérir des biens[775]. » Plus généralement, les agents statiques – les « exploitants purs et simples[776] » – poursuivent un « motif économique » (*ein wirtschaftlichen Motiv*[777]).

> « Finalement la statique est le portrait fidèle d'un certain type d'agents économiques. Il y a, comme nous l'avons dit, des agents économiques que nous pouvons décrire de manière

---

[770] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 2
[771] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 2
[772] *Ibid.*, p. 1
[773] *Ibid.*, p. 10
[774] *Ibid.*, p. 14
[775] *Ibid.*, p. 77
[776] *Ibid.*, p. 118
[777] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 1

> prééminente comme “statiques”. De tels agents existent toujours et partout. Ils constituent même de loin la grande majorité[778]. »

Ce motif économique entraîne une série de comportements fondée sur la routine et l’expérience. Les institutions jouent un rôle fondamental dans la théorie schumpétérienne et se traduisent dans le circuit par une forme routinisée de l’activité économique, une dépendance au sentier, une forme d’aversion au risque et au changement :

> « Sous nos yeux prend alors forme ce qui, en fait, a existé de tout temps. S'appuyant sur l'expérience, l'homme de la pratique pense, pour ainsi dire, par ellipses, tout comme l'on n'a pas besoin de réfléchir à un chemin que l'on fait chaque jour. S'il perdait cette expérience, il la lui faudrait retrouvée par tâtonnements, avec peine, et nous connaîtrions seulement alors les constances économiques que dans la réalité nous trouvons comme pétrifiées en habitudes[779]. »

Ainsi, Schumpeter admet que l’activité économique telle qu’il la définit « a existé de tout temps. » Dans une note de bas de page de la seconde édition de *Theorie der wirtschaflichen Entwicklung,* Schumpeter entend clarifier le concept de statique dont la vertu principale est :

> « d’exposer de la manière la plus simple les formes fondamentales du cours économique des choses d’après une économie qui reste identique à elle-même. L’économie stationnaire est un fait incontestable pour d’innombrables milliers d’années et aussi, dans des temps historiques, en bien des lieux durant des siècles[780]. »

Ainsi, le circuit statique déploie « le beau caractère de validité universelle[781]. » Le caractère universel et trans-historique de l’économie dépeinte par l’appareil statique est ici expressément admis par Schumpeter : le circuit est la forme élémentaire la plus répandue et première de l’activité économique. « Sa devise est, ajoute Schumpeter, : chacun s’organise dans des circonstances données du mieux qu’il peut[782]. »

Toutefois, le changement est pensable dans le circuit statique, mais sous la forme d’adaptation lente et graduelle. La question est posée plus frontalement par Schumpeter en 1947 dans un article intitulé « *The Creative Response in Economic History* » : « *What has not been adequately appreciated among theorists is the distinction between different kinds of reactions*

---

[778] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d’ensemble de l’économie », *op. cit.*, p. 81
[779] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l’évolution économique*, *op. cit.*, p. 10
[780] *Ibid.*, p. 118
[781] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d’ensemble de l’économie », *op. cit.*, p. 80
[782] *Ibid.*, p. 42

to changes in "condition"[783]. » Schumpeter distingue la « réponse adaptative » (*adaptative response*) de la « réponse créative » (*creative response*). La première est le fait des agents statiques :

> « Whenever an economy or a sector of an economy adapts itself to a change in its data in the way that traditional theory describes, whenever, that is, an economy reacts to an increase in population by simply adding the new brains and hands to the working force in the existing employment, or an industry reacts to a protective duty by expansion within its existing practice, we may speak of the development as adaptative response[784]. »

La routine et l'expérience entraînent une adaptation des agents économiques à une modification des conditions. La réponse créative est celle propre à l'entrepreneur qui bouleverse les structures économiques par l'introduction d'une innovation, cette dernière n'est pas le fait des agents statiques, car dans une telle économie statique, « nul ne fera purement et simplement du nouveau. Chacun persistera le plus possible dans sa manière économique habituelle et ne cédera à la pression des événements que dans la mesure nécessaire. Même quand il cédera, il procédera selon les règles de l'expérience[785]. »

Cette recherche de l'essence de l'économie n'est pas exclusivement schumpétérienne, mais tout à fait caractéristique du paysage intellectuel dans lequel écrit le jeune Schumpeter. Nous souhaiterions montrer que la conception statique et le circuit schumpétérien sont d'inspiration wébérienne. Dans *Économie et société,* Max Weber s'interroge sur « l'essence de l'économie[786] » (*Wesen der Wirtschaft*[787]) et propose la définition suivante :

> « Nous n'emploierons ici le mot économie que lorsque, en face d'un besoin ou d'un faisceau de besoins, l'étendue des moyens et le nombre des actes propres à les satisfaire sont considérés par la personne qui cherche à y parvenir comme relativement *limités* et que cet état de choses engendre un comportement qui tient compte des conditions ainsi créées[788]. »

---

[783] J. A. SCHUMPETER, « The Creative Response in Economic History » (1947), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 221-222

[784] *Ibid.*, p. 222

[785] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 7-8

[786] M. WEBER, *Économie et société* (1922), Paris, Pocket, 1995, vol. 2. L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie, p. 50

[787] M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Verlag von J. C. B. Mohr, Tübingen, 1922, vol. III. Abteilung, p. 181

[788] M. WEBER, *Économie et société 2*, *op. cit.*, p. 51

La définition wébérienne de l'économie est plus spécifique que la délimitation proposée par Schumpeter. En effet, ce dernier réduit le domaine de l'économie à l'étude de la *Tauschrelation* tandis que Weber inclut l'idée des moyens limités en vue de satisfaire des besoins. Néanmoins, tout comme Schumpeter, l'essence de l'économie est rapportée en dernière instance à la satisfaction des besoins.

Si la satisfaction des besoins constitue le cœur de l'activité économique, Weber précise que cette dernière peut avoir deux mobiles. D'abord, l'activité économique peut répondre à la couverture des besoins personnels :

> « L'usage veut que, lorsqu'on emploie le terme d' "économie", on pense d'une manière toute particulière à la satisfaction des besoins quotidiens (*die Deckung der Alltagsbedürfnisse*[789]), à ce qu'on appelle les besoins matériels[790]. »

Plus loin, Weber appelle ce type d'économie « *der Wirtschaft zur Deckung des eigenen Bedarfs*[791] » : l'économie de la couverture des besoins propres. Le deuxième mobile économique selon Weber réside dans la poursuite du profit :

> « À côté de l'activité économique par laquelle on cherche à couvrir ses propres besoins, il y en a une autre qui est dirigée vers le profit, c'est-à-dire qui tend à exploiter cet état de choses spécifiquement économique qu'est la quantité limitée des biens convoités, en disposant de ceux-ci pour s'assure un gain personnel (*eigenen Gewinns*)[792]. »

Ainsi Weber considère que l'activité économique possède deux mobiles : la couverture des besoins (*Wirtschaft zur Deckung*) et la poursuite du profit (*Wirtschaft zum Erwerb*[793]). Le circuit schumpétérien correspond tout à fait au premier type de mobile économique distingué par Weber : la couverture des besoins. En effet, les agents statiques, rétifs aux changements et avers aux risques, cherchent à acquérir des biens en vue de satisfaire leurs besoins. De plus, le second type de mobile économique – la poursuite du profit – est caractéristique de la dynamique : c'est dans cette dernière qu'émergent des figures comme l'entrepreneur, le banquier, le capitaliste dont les fonctions économiques garantissent l'émergence de l'innovation, du profit et de l'intérêt. La poursuite du profit, absente du circuit, apparaît dans la dynamique sur laquelle nous nous attarderons plus loin. La statique, en revanche, n'a pour objet d'étude que le circuit dans lequel les agents ne sont motivés que par la couverture des besoins,

---

[789] M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*, *op. cit.*, p. 181
[790] M. WEBER, *Économie et société 2*, *op. cit.*, p. 51
[791] M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*, *op. cit.*, p. 181
[792] M. WEBER, *Économie et société 2*, *op. cit.*, p. 51-52
[793] M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*, *op. cit.*, p. 181

autrement appelé « motif économique » par Schumpeter et dans lequel toute notion de profit ou de gain est absente.

Les motivations propres à la statique d'une part et à la dynamique d'autre part chez Schumpeter s'apparentent à la distinction wébérienne des mobiles économiques entre *Wirtschaft zur Deckung* et *Wirtschaft zum Erwerb*. Mais plus généralement encore, ces distinctions wébériennes et schumpétériennes révèlent plus largement une filiation aristotélicienne. Weber et Schumpeter appliquent à l'économie une distinction très connue issue de la philosophie d'Aristote entre l'économique et la chrématistique.

Encadré 3. Économie et chrématistique dans la pensée grecque antique

Cette distinction très fameuse se trouve notamment au livre I des *Politiques.* L'économie renvoie à l'administration familiale et à l'art d'acquérir. Aristote place ainsi la consommation et les besoins au centre de l'économie, car « la plus grande partie du genre humain vit de la terre et des fruits <qu'on y> cultive[794] » : « Ainsi y a-t-il une espèce de l'art d'acquérir qui naturellement est une partie de l'administration familiale : elle doit tenir à la disposition de ceux qui administrent la maison, ou leur donner les moyens de se procurer les biens qu'il faut mettre en réserve, et qui sont indispensables à la vie[795]. »

Dans un texte intitulé *Économique,* dont la paternité est discutée à tel point qu'il ne figure que rarement au corpus aristotélicien, Aristote définit de manière plus concise : « l'Économique […] a pour objet l'acquisition et la mise en valeur de la maison[796]. » Et plus loin, il précise que « [le maître de maison] doit être capable d'acquérir et de conserver […], il doit aussi savoir mettre de l'ordre dans ses biens et savoir s'en servir[797]. » L'économie aristotélicienne est donc une économie domestique avec pour figure centrale le maître de maison dont l'art d'acquérir et de conserver les biens doit être maîtrisé en vue de satisfaire les besoins. Dans les *Essais de philosophie économique,* Arnaud Berthoud précise : « En mettant au jour "la règle de vie familiale", comme l'indique littéralement le mot grec d'oikos-nomos, Aristote décrit l'ensemble des activités privées de production et de consommation qui assurent la reproduction et la conservation des choses et des personnes dans un espace ou dans un lieu de vie collectif[798]. »

[794] ARISTOTE, *Les politiques*, P. Pellegrin (trad.), Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 112
[795] *Ibid.*, p. 113
[796] ARISTOTE, *Économique*, B. A. von Groningen et A. Wartelle (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 3
[797] *Ibid.*, p. 15
[798] A. BERTHOUD, *Essais de philosophie économique*, *op. cit.*, p. 60

Cependant, cette conception de l'économie n'est pas exclusive à Aristote et se trouve partagée par la pensée grecque antique. Ainsi, contrairement aux préconisations de Schumpeter selon qui « il n'y a pas lieu de nous arrêter sur Xénophon[799], » il est intéressant de voir que la conception de l'économie dans l'*Économique* de Xénophon est tout à fait analogue à la définition aristotélicienne : « Quel est l'objet de l'économie domestique ? Il me semble en tout cas, dit Critobule, qu'il n'appartient à l'homme instruit de l'économie domestique (οἰκονόμου) de bien administrer son patrimoine domestique (οἶκον)[800]. »

Et la réflexion se poursuit entre Socrate et Critobule sur la bonne administration du foyer qui passe par l'acquisition des biens, définis comme « ce qui est avantageux » : « – Les mêmes objets, pour qui sait bien user de chacun d'eux sont des biens, et pour qui ne le sait pas, ne sont pas des biens ; par exemple, une flûte, pour qui sait en jouer convenablement est un bien ; mais pour qui ne sait pas, elle ne vaut pas plus que d'inutiles cailloux. – Oui, à moins qu'il ne la vende.[801] »

Ainsi, les biens sont des objets utiles à la satisfaction des besoins et qui possèdent par là pour leur détenteur une valeur d'usage ; les biens qui ne sont pas utiles à leur détenteur peuvent être vendus et acquérir par là une valeur d'échange. Souvent sous-estimé ou ignoré par les commentateurs contemporains, l'*Économique* de Xénophon recèle des réflexions économiques tout à fait représentatives de la pensée grecque et permettent à ce titre d'éclairer la conception de l'économie des anciens Grecs.

Schumpeter connaît l'œuvre d'Aristote qu'il traite dans la deuxième partie de l'*Histoire de l'analyse économique,* au chapitre 1 « Économie gréco-romaine. » Ainsi, la distinction entre économie et chrématistique est évoquée rapidement par Schumpeter dont l'analyse de la pensée grecque n'est pas systématique, mais simplement effleurée et réduite à ce qu'il appelle « l'analyse économique rudimentaire » de Platon et d'Aristote qui « occupent une place si éminente que, dans une esquisse comme celle-ci, on peut se borner à *eux*[802] » :

> « Leur *Oeconomicus* (οἶκος, maison, et νομός, loi ou règle) visait uniquement la sagesse pratique dans l'administration domestique ; la *Chrématistique* d'Aristote (χρῆμα, possession ou richesse) […] se rapporte principalement aux aspects financiers de l'activité économique[803]. »

[799] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 89
[800] XENOPHON, *Économique*, P. Chantraine (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 3
[801] *Ibid.*, p. 7
[802] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 89
[803] *Ibid.*, p. 88

À ce titre et selon Schumpeter, l'apport analytique majeur d'Aristote réside sur une tentative de fonder l'analyse sur les besoins : « Aristote fonda franchement son analyse économique sur les besoins et leur satisfaction[804]. » Au livre V de l'*Éthique à Nicomaque,* Aristote recherche la manière de rendre les biens échangés commensurables entre eux. Autrement dit, il faut « qu'un certain étalon permette de tout mesurer. […] Cet étalon, en vérité c'est le besoin, lequel assure la cohésion de tout dans la communauté[805]. » Car la monnaie n'est qu'un substitut du besoin. La conception schumpétérienne du circuit statique reprend des conceptions aristotéliciennes de l'économique : les agents statiques du circuit sont des ménages qui visent l'acquisition de biens en vue de satisfaire leurs besoins et « ceux des leurs » précise Schumpeter. Le ménage dans le circuit est un lieu de production et de consommation qui permet les échanges avec les autres ménages, tout comme dans l'économie aristotélicienne. De plus, tout comme chez Aristote, « les besoins sont la cause et la règle de la conduite économique » dans le circuit schumpétérien. Le « motif économique » des agents statiques est ainsi très proche de la conception aristotélicienne de l'économique.

Cependant, il est un point de rupture fondamentale entre Aristote et Schumpeter. Ce dernier reprend la conception aristotélicienne de l'économie en l'épurant de sa dimension normative et éthique. En effet, l'économie domestique chez Aristote – et chez Xénophon dans une moindre mesure – est indissociable d'une idée de la justice. Les développements économiques d'Aristote se trouvent par ailleurs à deux endroits de son œuvre dans le livre I des *Politiques* et dans le livre V de *l'Éthique à Nicomaque* dont l'objet principal est la justice. Ainsi, comme le rappelle Moses Finley, dans le corpus aristotélicien, « *the "economic analysis" is only a sub-section within an inquiry into others, more essential subject matters*[806]. » Ainsi, Aristote précise que l'art d'acquérir se fait « en vue d'une vie heureuse[807]. » Dans l'*Économique,* il conclut en exhortant : « [les époux] rejetteront toute arrogance et gouverneront leur maison avec le sens de la justice[808]. » *L'activité* économique chez Aristote se fait en vue d'une fin qui réside dans le bonheur. Arnaud Berthoud précise : « l'orientation [de cette] fin n'est pas seulement le "vivre" ou la satisfaction des besoins, mais le "bien-vivre", le bonheur ou le bien. L'économie domestique est un art ou une éthique de la vie privée[809]. » Schumpeter admet la dimension normative d'Aristote qui, malgré une « intention analytique », « était à la

---

[804] *Ibid.*, p. 97
[805] ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, R. Bodéüs (trad.), Paris, Flammarion, 2005, p. 249
[806] M. I. FINLEY, « Aristotle and Economic Analysis », *Past & Present*, nº 47, mai 1970, p. 5
[807] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 113
[808] ARISTOTE, *Économique*, *op. cit.*, p. 97
[809] A. BERTHOUD, *Essais de philosophie économique*, *op. cit.*, p. 60

recherche du Meilleur des États, où devait s'accomplir l'avènement de la Bonne Vie, du *Summum Bonum* et de la Justice. Lui aussi débordait de jugements de valeur pour lesquels il revendiquait une absolue validité[810]. » En effet, dès le préambule de l'*Éthique à Nicomaque,* Aristote énonce : « le bien, c'est la visée de tout[811]. » Ce qui implique que « même les plus honorables des capacités lui sont subordonnées, comme la conduite des armées, l'économie, l'art oratoire[812]. »

Ainsi, l'économie chez Aristote possède une dimension éthique totalement absente de la représentation schumpétérienne du circuit. Non seulement absente, mais aussi incompatible avec la conception positiviste de la science développée par Schumpeter. La posture philosophique d'Aristote et la posture scientifique positive de Schumpeter apparaissent à ce titre antinomiques. « Rien ne serait plus aisé que de montrer qu'[Aristote] s'occupait en premier lieu du naturel et du juste[813] » mais, poursuit Schumpeter, « cela ne nous regarde en rien ; comme je l'ai déjà dit et comme je profiterai de chaque occasion pour le répéter sans cesse, tout cela affecte les buts et les motivations de l'analyse, mais n'affecte pas sa nature[814]. » De manière plus générale et comme Arnaud Berthoud l'a démontré, la science économique moderne entendue comme « système général de causalités mécaniques entre toutes les grandeurs relatives aux richesses est ainsi une contestation ouverte de la position d'Aristote[815]. »

Nous n'entendons pas faire de Schumpeter un disciple patenté d'Aristote, mais de déceler chez lui des résidus aristotéliciens dont la Vienne fin-de-siècle était plus généralement pétrie. Dans le circuit, Schumpeter réduit le motif économique à la seule acquisition des biens en vue de « vivre » et non de « bien vivre. » Le rapprochement entre l'économie aristotélicienne et le circuit statique est d'autant plus parlant que ces deux conceptions prennent sens lorsqu'elles sont opposées respectivement à la chrématistique chez Aristote et la dynamique chez Schumpeter.

Pour toutes ces raisons, le circuit statique schumpétérien est une représentation du fonctionnement essentiel de l'économie. À ce titre, il a une vocation explicative universelle de la logique des comportements économiques souterrains à toutes les formes historiques particulières. Le circuit est, selon l'expression de Yuichi Shionoya, « *a solidification of the*

---

[810] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 93
[811] ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, *op. cit.*, p. 47
[812] *Ibid.*, p. 49
[813] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 97
[814] *Ibid.*, p. 94
[815] A. BERTHOUD, *Essais de philosophie économique*, *op. cit.*, p. 64

universal mechanism of the economic proper[816]. » Le circuit statique décrit donc des comportements économiques quotidiens fondés sur l'acquisition des biens, la satisfaction des besoins et l'adaptation. En d'autres termes, le circuit est une représentation de l'état normal de l'économie qui n'est ni simple fiction, ni simple procédé méthodologique, ni un faire-valoir de la dynamique, mais une grille de lecture explicative de comportements économiques permanents à la condition humaine qui s'inspire de *l'oikos-nomos* d'Aristote et de la *Wirtschaft zur Deckung* de Weber.

La statique schumpétérienne peut apparaître épurée, voire simpliste. Mais il faut garder à l'esprit que Schumpeter n'est pas un théoricien de l'adaptation ni de la routine, mais un théoricien de l'innovation. La statique ne prend son sens que si elle est placée dans le cadre plus général de la problématique de la nouveauté et surtout dans le cadre de la théorie générale du capitalisme. Afin de rendre compte de l'émergence, de la diffusion et des conséquences de la nouveauté, Schumpeter fait basculer l'analyse du circuit vers l'évolution économique, de la statique vers la dynamique.

[816] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 128

4 Le cadre dynamique, l'évolution et le capitalisme

> « *La terre bouillait toute, et le ciel, et la mer. De tous côtés, de hautes vagues se ruaient vers le rivage à l'élan des Immortels. Un tremblement incoercible commençait*. »
>
> Hésiode[817]

4.1 La question de la nouveauté appliquée à l'économie

La fondation théorique de l'édifice schumpétérien réside dans l'appareil statique et la double démonstration de son utilité et de son insuffisance : d'abord, son utilité théorique pour comprendre les phénomènes statiques à l'œuvre dans toute économie et ensuite, son insuffisance pour comprendre les phénomènes liés aux changements économiques. Mais la problématique schumpétérienne de la nouveauté appliquée à l'économie se résume dans le titre du chapitre 3 des *Business Cycles :* « *How the Economic System Generates Evolution*[818]. » Autrement dit, comment le système économique, sous-entendu dans un état statique, peut-il générer l'évolution et le changement économique. Ici, le circuit statique sert de point de départ à l'analyse dynamique. Schumpeter précise : « *We start from the picture … of an economic process which merely reproduces itself at constant rates and is in equilibrium at every point of time*[819]. »

Lorsque le circuit statique est posé, la problématique propre à la dynamique est la suivante : « *What is it that makes that process change in historic time*[820] *?* » Dans le circuit, « *economic life is essentially passive and merely adapts itself to the natural and social influences which may be acting on it*[821]. » Les insuffisances de la statique conduisent Schumpeter à la reconsidérer : « *I felt very strongly that this was wrong, and that there was a source of energy within the economic sphere which would of itself disrupted any equilibrium that might be attained*[822]. » Schumpeter récapitule :

---

[817] HESIODE, *Théogonie*, P. Mazon (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 83
[818] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 72
[819] *Id.*
[820] *Id.*
[821] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 166
[822] *Id.*

> « I was trying to construct a theoretic model of the process of economic change in time, or perhaps more clearly, to answer the question how the economic system generates the force which incessantly transforms it[823]. »

Cette manière de formuler la problématique est redevable de l'analyse de Karl Marx, dont l'enseignement économique majeur réside précisément dans « *a vision of economic evolution as a distinct process generated by the economic system itself*[824]. » Marx fut donc le premier à poser la question du changement économique en matière d'évolution émergeant au sein même de la sphère économique, c'est-à-dire sans avoir recours à des facteurs externes.

Dans ces différentes formulations de problématiques, Schumpeter pose comme acquis que le système économique observable dans le réel est soumis à des changements incessants et erratiques de ses structures. Schumpeter considère en effet les innovations permanentes comme le phénomène central des sociétés capitalistes :

> « Surely, nothing can be more plain or even trite common sense than the proposition that innovation … is at the center of practically all the phenomena, difficulties, and problems of economic life in capitalist society[825]. »

Schumpeter n'argumente pas cette proposition sur la réalité économique du capitalisme et en appelle au sens commun : « *It should be never forgotten that at the outset all we need to say to anyone who doubt is: Look around you*[826] *!* »

En effet, le circuit statique est éloigné de la réalité : « Voici maintenant que se modifie ce circuit sur tout son parcours et non pas seulement sur une portion ; l'analogie avec la circulation du sang n'est plus valable ici[827]. » En effet, dans le circuit statique, les changements lents et graduels par adaptations incrémentales sont tout à fait concevables. En revanche,

> « [la vie économique] en connaît aussi d'autres, qui n'apparaissent pas ainsi continues, qui modifient le cadre, le parcours accoutumé même, et que la théorie du circuit ne permet pas de comprendre, quoiqu'elles soient purement économiques et ne soient pas extérieures, au système : telle serait, par exemple, le remplacement des coches par les chemins de fer[828]. »

Dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter formule la problématique comme suit : « comment s'exécutent de telles modifications et quels phénomènes économiques

---

[823] *Ibid.*, p. 165
[824] *Ibid.*, p. 166-167
[825] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 87
[826] *Id.*
[827] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 87
[828] *Id.*

elles déclenchent[829]. » Ainsi, il est important de noter que les transformations étudiées par Schumpeter ne sont pas incrémentales, mais relèvent plutôt de la mutation. L'appareil statique possède les moyens théoriques pour rendre compte des changements lents et graduels, mais « ces moyens font défaut là *où la vie économique elle-même modifie ses données par à-coups*[830]. »

Par ailleurs, questionner l'émergence de la nouveauté en économie revient chez Schumpeter à questionner une *force* à l'œuvre dans l'économie capable de la transformer. La vie économique est donc pour le moment traversée au moins par deux forces : une force statique et une force dynamique. La première maintient l'économie dans un état statique et routinier ; la seconde déploie les transformations brutales et discontinues capables d'engendrer le changement économique.

Enfin, un élément important revient constamment dans la problématisation : la force de transformation est *interne* à l'économie. Schumpeter entend construire une grille de lecture *endogène* des changements économiques pour utiliser un vocable qui n'est pas contemporain de Schumpeter. Cette volonté de trouver une explication « *from within the economic sphere* » est tout à fait caractéristique de la déclaration d'indépendance de la science économique annoncée dans *Das Wesen.* En vue de respecter la « doctrine Monroe » et d'assurer l'autonomie de l'analyse économique, Schumpeter entend exclure les facteurs extra-économiques de l'analyse et se concentrer sur des explications et des causes proprement économiques.

Résumons. Une fois posée l'observation de changements brutaux et erratiques dans la réalité économique, Schumpeter annonce l'insuffisance de l'analyse statique et la nécessité d'une analyse dynamique. Cette analyse doit rendre compte d'une *force* de perturbation des structures économiques en vue de comprendre l'évolution et les changements économiques. Enfin, cette force s'avère *interne* à la sphère économique, ce qui conduit Schumpeter à deux gestes : une nécessaire *rupture* avec la statique et une explication *endogène* du changement économique.

Tout ceci implique de construire une « nouvelle conception globale du processus économique, qui triomphe d'une série de difficulté fondamentale et justifie la façon nouvelle, dont nous posons la question[831] » :

> « La construction d'une théorie dynamique est une tâche très difficile qui ne peut s'accomplir en ajoutant simplement des qualitatifs dynamiques à une théorie statique. De

[829] *Ibid.*, p. 87-88
[830] *Ibid.*, p. 88
[831] *Ibid.*, p. 86

> nouvelles techniques seront nécessaires et l'on verra apparaître des problèmes fondamentaux entièrement nouveaux[832]. »

Ainsi, la dynamique n'est pas en continuité avec la statique : il ne s'agit pas simplement d'ajouter des fonctions économiques dynamiques, mais « notre *théorie* est un mode d'observation spécial appliqué à ces phénomènes, leurs conséquences et leurs problèmes[833]. » En ce sens, la dynamique « s'oppose donc à la théorie du circuit lui-même, à la théorie de l'adaptation continuelle de l'économie à des centres changeants d'équilibre[834]. »

Cette rupture est d'autant plus consommée qu'elle se double d'une « tentative d'élargir les limites de l'objet étudié en endogénéisant des facteurs jusque-là ignorés ou tenus pour constants ou extérieurs au domaine observé[835] » précise Arnaud Berthoud. En effet, la rupture se double d'une *endogénéisation* qui renforce la nouveauté de la dynamique avec laquelle « on quitte un schéma de pensée pour en gagner un autre[836]. » Ce projet d'endogénéiser le processus du changement économique passe par un nouveau concept : l'évolution économique, qui s'oppose au monde routinier du circuit.

4.2 La dynamique : son domaine, ses méthodes

Dès son premier ouvrage, Schumpeter annonçait les insuffisances de la statique et le besoin impérieux pour la science économique de se doter d'un appareillage dynamique :

> « si le premier problème de l'économie était de savoir comment se réalise un niveau déterminé de l'économie d'une population à partir de son comportement d'ensemble, le second est alors de savoir comment une économie passe d'un niveau à un autre. C'est la question de l'essence du développement économique[837]. »

Comme le rappelle Schumpeter dans l'*Histoire de l'analyse économique,* il est possible de trouver des bribes d'éléments dynamiques dès les travaux des mercantilistes, mais sans y trouver une analyse dynamique à proprement dit : « une longue liste d'éléments d'analyse, qui

---

832 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 506
833 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 93
834 *Id.*
835 A. BERTHOUD, « Penser l'économie de Schumpeter », *op. cit.*, p. 9
836 *Id.*
837 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 43

pourraient être compilée à partir des mercantilistes, contiendraient quelques éléments dynamiques non systématisés et rudimentaires[838]. »

La dynamique est une notion introduite dans la langue française et, par-là même, en philosophie par Gottfried Wilhelm Leibniz dans sa correspondance avec Christian Wolff en 1705[839] notamment au cours d'une discussion de la théorie cartésienne sur la loi du mouvement. Si le terme grec remonte à la *Physique* d'Aristote, le sens moderne de dynamique est une contribution de Leibniz. Au XIXe siècle, Auguste Comte tente de fonder ce qu'il appelle la « *physique sociale* » :

> « J'entends par physique sociale la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux, considérés dans le même esprit que les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, c'est-à-dire comme assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte est le but spécial de ses recherches[840]. »

Pour ce faire, Auguste Comte introduit dans les sciences sociales les notions de statique et de dynamique[841] pour décrire les mécanismes de fonctionnement de la société. Plus spécifiquement, la dynamique désigne chez Comte « la théorie du progrès naturel[842] » par opposition à la statique qui renvoie à « l'ordre spontané de la société[843]. » La distinction statique-dynamique est introduite en économie par John Stuart Mill qui, selon Schumpeter, reprend la distinction comtienne :

> « Il faut dire que les définitions de la statique et de la dynamique chez Mill correspondent à celles de Comte, autant que j'en puis juger ; mais ces termes ont pris par la suite plusieurs sens différents, et on les utilise présentement dans un sens lui aussi différent[844]. »

En effet, John Stuart Mill abandonne la notion de progrès chère à Auguste Comte pour lui substituer une définition moins normative. À la fin du premier chapitre de la seconde édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* Schumpeter cite les *Principes d'économie politique* de Mill :

---

838 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.*, p. 164

839 A.-L. REY, « Diffusion et Réception de la Dynamique. La Correspondance Entre Leibniz et Wolff », *Revue de Synthèse*, vol. 128, nº 3-4, 2007, p. 279-294

840 A. COMTE, *Opuscules de philosophie sociale* (1819–1828), Chicoutimi, Québec, Les Classiques des Sciences Sociales, 2002, p. 27

841 J.-C. PASSERON, « Statique et dynamique. Caractériser, expliquer, comprendre le changement », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 36, nº 110, 1998, p. 199-263

842 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 60

843 *Id.*

844 *Ibid.*, p. 61

> « Il nous reste à étudier la condition économique de l'humanité dans les changements qu'elle peut subir. […] Il reste à étudier quels sont ces changements, quelles lois ils suivent, quelles sont leurs tendances définitives, à joindre une théorie du mouvement à notre théorie de l'équilibre, la dynamique de l'économie politique à la statique[845]. »

Ainsi, la notion de dynamique se place dans une tradition remontant à Auguste Comte qui fut l'inspirateur direct de John Stuart Mill selon qui la dynamique correspond « à l'analyse des forces qui produisent des changements fondamentaux dans le long terme[846]. » Cependant, bien que Mill emploie la distinction statique-dynamique, il ne développe pas de théorie dynamique aboutie, « il n'a pas établi une théorie de l'évolution qui explique les causes et le phénomène de l'évolution, qui offre plus d'explication que quelques observations superficielles[847]. »

Ce fut Sismondi le premier qui « utilisa systématiquement et explicitement un schéma de période, c'est-à-dire qu'il fut le premier à pratiquer la méthode d'analyse dynamique particulière que l'on appelle l'analyse de période[848]. » Une telle approche de l'économie permit à Sismondi d'entrevoir des phénomènes économiques absents des analyses classiques tels que « les dérèglements, les désajustements et à-coups qui résultent du fait que la vie économique se découpe en séquence[849]. » Si Schumpeter s'attarde sur la contribution de Sismondi à l'analyse dynamique, c'est parce que l'analyse sismondienne se rapproche de sa propre définition de la dynamique. En effet, chez Sismondi, « le processus économique est un système de périodicité et de retard[850] » qui appelle une analyse dynamique dans laquelle chaque séquence est déterminée par la précédente et déterminante de la suivante.

Lorsqu'il propose sa propre définition, Schumpeter distingue statique et dynamique sur leur rapport au facteur temps. La statique est la méthode économique qui étudie les quantités économiques à un moment donné du temps ou, ce qui revient au même, en l'absence de temps. La dynamique, quant à elle, inclut le facteur temps dans ses données : « Nous appelons *dynamique* une relation entre des quantités économiques situées à des moments différents du temps[851]. » L'inclusion du facteur temps conduit une modification des méthodes économiques :

---

845 J. S. MILL, *Principes d'économie politique* (1848), L. Roquet (trad.), Guillaumin&Cie, Paris, 1894, p. 131
846 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 254
847 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 80
848 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 164
849 *Id.*
850 *Id.*
851 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 506

> « Cela nous mène à tenir compte des valeurs passées et futures (prévues) de nos variables, des délais, des séquences, des taux de variation, des grandeurs cumulées, des prévisions, etc. Les méthodes qui visent à le faire constituent la dynamique économique[852]. »

Tout comme la statique, la dynamique est donc une *méthode* économique, mais qui, contrairement à la statique, prend en compte l'écoulement du temps. Dans les *Business Cycles,* Schumpeter inclut déjà le facteur temps dans la dynamique en reprenant la distinction opérée par Ragnar Frisch, avec qui Schumpeter a contribué à fonder la Société d'Économétrie en 1930[853] : « *We are therefore, driven to include in our functions values of variables which belong to different points of time. Theorems which do this we call, in deference to Professor Frisch,* dynamics[854]. » Dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie,* Schumpeter est encore plus concis : « *dynamic analysis is the analysis of sequences in time*[855], » et confirme la paternité de cette définition à Ragnar Frisch. Schumpeter fait ici référence à un très célèbre article de Frisch, « *Propagation Problems and Impulse Problems in Dynamic Economics* » publié en 1933, dans lequel la méthode dynamique est définie comme suit :

> « In this type of analysis [dynamic] we consider not only a set of magnitudes in a given point of time and study the interrelations between them, but we consider the magnitudes of certain variables in different points of time … This is the essential characteristic of a dynamic theory[856]. »

Ainsi Schumpeter reprend les éléments de définition de la dynamique chez Frisch et ce dernier, à l'instar de Schumpeter, reconnaît la nécessité de la théorie dynamique pour expliquer le changement économique par une rupture avec la théorie de l'équilibre général walrasien :

> « Only by a theory of this type can we explain how one situation grows out of the foregoing. This type of analysis is basically different from the kind of analysis that is represented by a system of Walrasian equations; indeed in such a system all the variables belong to the same point of time[857]. »

---

[852] *Ibid.*, p. 285
[853] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation, op. cit.*, p. 196 ; R. Swedberg, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 77
[854] J. A. Schumpeter, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 48
[855] J. A. Schumpeter, *Capitalism, Socialism and Democracy* (1942), New York, Harper Perennial, 2008, p. 103
[856] R. Frisch, *Propagation Problems and Impulse Problems in Dynamic Economics*, Universitetets Okonomiske Institutt, Oslo, 1933, p. 1-2
[857] *Ibid.*, p. 2

La dynamique permet de prendre en compte les phénomènes absents de la statique liés à l'écoulement du temps, c'est-à-dire à l'histoire. L'histoire permet dès lors de rendre compte des changements économiques, du développement et de l'évolution économique. En un mot, la dynamique permet de rendre compte de l'émergence de la nouveauté. Si le domaine de la statique réside dans les relations d'échanges – *die Tauschrelation* – à un moment donné, sous la forme d'un circuit ou d'un état stationnaire ; le domaine de la dynamique réside dans l'*évolution*.

4.3 L'évolution économique

4.3.1 Sur le mot « évolution »

Avant d'entrer plus en avant dans les détails de l'argumentation, nous devons faire un éclaircissement d'ordre lexical sur le mot « évolution. » Schumpeter utilise le mot « *die Entwicklung* » qui recouvre en allemand les notions françaises de « développement » et « évolution. » Ainsi, l'édition anglaise de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* traduite par Redvers Opie en 1934 et revue par Schumpeter donne : *The Theory of Economic Development*[858]. L'édition italienne, qui est la première traduction en langue étrangère, donne : *La teoria dello sviluppo economico*[859] et l'édition mexicaine de 1944 : *Teoria del Desenvolvimiento economico*[860]. Le terme italien « *sviluppo* » et le terme espagnol « *desenvolvimiento* » se traduisent en français par « développement » sans équivoque. Mais l'édition française de 1935 traduite par Jean-Jacques Anstett donne : *Théorie de l'évolution économique.* Cette ambivalence dans les termes peut conduire à de fâcheux malentendus. Comme cette note curieuse de Lénine dans ses cahiers à propos de la *Théorie de l'évolution économique* : « Le titre est trompeur. On voit à l'examen que c'est un genre de foutaise

[858] J. A. SCHUMPETER, *The Theory of Economic Development. An Inquiry into Profits, Capital, Credit, Interest and the Business Cycle* (1911), R. Opie (trad.), Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1934

[859] J. A. SCHUMPETER, *La teoria dello sviluppo economico* (1911), G. Demaria et K. Mayer (trad.), Utet, Torino, 1932

[860] J. A. SCHUMPETER, *Teoria del Desenvolvimiento economico : Una investigacion sobre ganancias, capital, crédito, interés y ciclo economico* (1911), J. Prados Arrarte (trad.), Fonda de Cultura Economica, Mexico, 1944

“sociologique”. Peut-être faudra-t-il y revenir, mais sur le thème du développement *nil* [rien][861]. »

Le terme allemand « *die Entwicklung* » pose plusieurs problèmes de traduction en français. Le préfixe « *Ent-* » en allemand se traduit généralement en français par le préfixe « dé- ». Le terme « *die Entwicklung* » renvoie à une notion de « déroulement » et désigne un processus qui se déroule vers l'avant. Cependant, « *Entwicklung* » renvoie, comme le précise Pierre Dockès, plutôt à « un déploiement, un développement qu'une simple évolution[862]. » Cette notion de *déploiement* nous intéresse tout particulièrement ici. Car, même si l'étymologie latine « *evolutio* » renvoie à « l'action de dérouler » et le verbe « *evolvere* » à « dérouler[863], » « *die Entwicklung* » chez Schumpeter ne renvoie pas à un simple déroulement linéaire et téléologique, mais bien à un déploiement de potentialités qui n'ont pas de fins extérieures. Le terme implique un déploiement et une complexification qui ne sont pas immédiatement audibles dans les termes français « développement » et « évolution. » *Die Entwicklung* s'apparente non pas au lierre qui court sur les troncs, mais au corail dont les branches se déploient et se complexifient dans tous les azimuts.

Toutefois, comme le rappelle Esbeth Andersen, le terme « évolution » ne désigne plus, au moins depuis Charles Darwin, un déroulement linéaire au cours du temps[864]. Bien au contraire, l'évolution renvoie plus généralement à une suite de transformations et de complexifications graduelles ou brusques qui s'opposent à la permanence et la fixité[865]. C'est dans ce sens qu'il faut entendre « *die Entwicklung* » chez Schumpeter : la transformation et la complexification des structures économiques par une forme de déploiement aveugle, c'est-à-dire un déploiement qui n'est pas orienté vers une fin (*telos*). En outre, il faut garder à l'esprit que, dans l'édifice théorique schumpétérien, l'évolution s'oppose à la notion de circuit lequel est un éternel retour du même.

Schumpeter semble avoir lui-même oscillé entre une traduction par « *development* » et une traduction par « *evolution*. » En effet, d'une part, il donne son approbation à Redvers Opie qui préfère le terme anglais « *development* », mais, d'autre part, dans une lettre du 18 mai 1934 adressée à Stewart S. Morgan, Schumpeter traduit lui-même le titre de son ouvrage par *The*

---

[861] LENINE, *Œuvres - Tome 39 : Cahiers de l'impérialisme* (1915–1916), Paris - Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1970, p. 68-69
[862] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1, op. cit.*, p. 777
[863] O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 2012, p. 244
[864] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 3
[865] A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2006, p. 311-314

Theory of Economic Evolution[866]. Ainsi, ni « développement » ni « évolution » ne semblent rendre justice au terme « *die Entwicklung.* » Cependant, nous utiliserons ici le terme « évolution » car c'est celui que Schumpeter mobilise dans les *Business Cycles*[867] et dans *History of Economic Analysis*[868] avec l'usage de l'anglais « *evolution.* »

4.3.2 Faits économiques, facteurs internes et facteurs externes

Selon Schumpeter, la réalité est un tout complexe dans lequel les faits sont dans des relations multiples d'interdépendance généralisée. La première problématique du chercheur est de désigner tel ou tel fait comme étant économique et de dire en quoi il est économique. C'est dans les *Business Cycles* que Schumpeter détaille et approfondit son enquête sur la nature des faits économiques commencée dans la *Théorie de l'évolution économique.*

D'abord, « qualifier un fait d'économique, c'est déjà une abstraction[869]. » Abstraction, car les faits économiques sont des constructions conceptuelles et des outils heuristiques produits par le chercheur. En tant que tel, « jamais un fait n'est jusqu'en ses tréfonds exclusivement ou purement économique[870]. » Ainsi, la réalité est toujours plus complexe que la théorie et extraire de cette complexité les faits « économiques » est une abstraction préalable à la théorisation.

« Le domaine des faits économiques a donc pour frontière le concept d'activité économique[871]. » L'activité économique est définie comme acquisition de biens en vue de satisfaire les besoins dans le cadre de l'analyse statique et s'étend à l'ensemble des activités qui provoquent l'évolution économique dans le cadre de l'analyse dynamique. Une première distinction s'opère donc entre les faits économiques et les faits non-économiques ou extra-économiques.

Cependant, parmi les faits économiques, Schumpeter distingue à nouveau deux sous-catégories :

> « Among the factors which determine any given business situation there are some which act from within and some which act from without the economic sphere. Economic consideration can fully account for the former only ; the latter must be accepted as data and

[866] J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 267
[867] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86
[868] J. A. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis, op. cit.*, p. 929
[869] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 1
[870] *Id.*
[871] *Ibid.*, p. 2

all we can do about them in economic analysis is to explain their effects on economic life[872]. »

Les faits économiques qui procèdent de l'intérieur (*from within*) de la sphère économique et qui sont ainsi déterminants du processus économique sont désignés comme les *facteurs internes.* En revanche, il existe un certain nombre de faits qui procèdent de l'extérieur (*from without*) de la sphère économique que Schumpeter désigne comme les *facteurs externes.* Ces derniers agissent sur la sphère économique, mais ne sont pas causés par elle : ils sont économiques par les effets qu'ils produisent sur la vie économique. Néanmoins, les facteurs externes ne sont pas extérieurs à l'analyse, car l'économiste doit en rendre raison et doit être en mesure de les intégrer à l'analyse et d'expliquer plus largement leurs effets sur le cours des activités économiques. Schumpeter ajoute ainsi une seconde distinction parmi les faits économiques entre les facteurs externes et les facteurs internes.

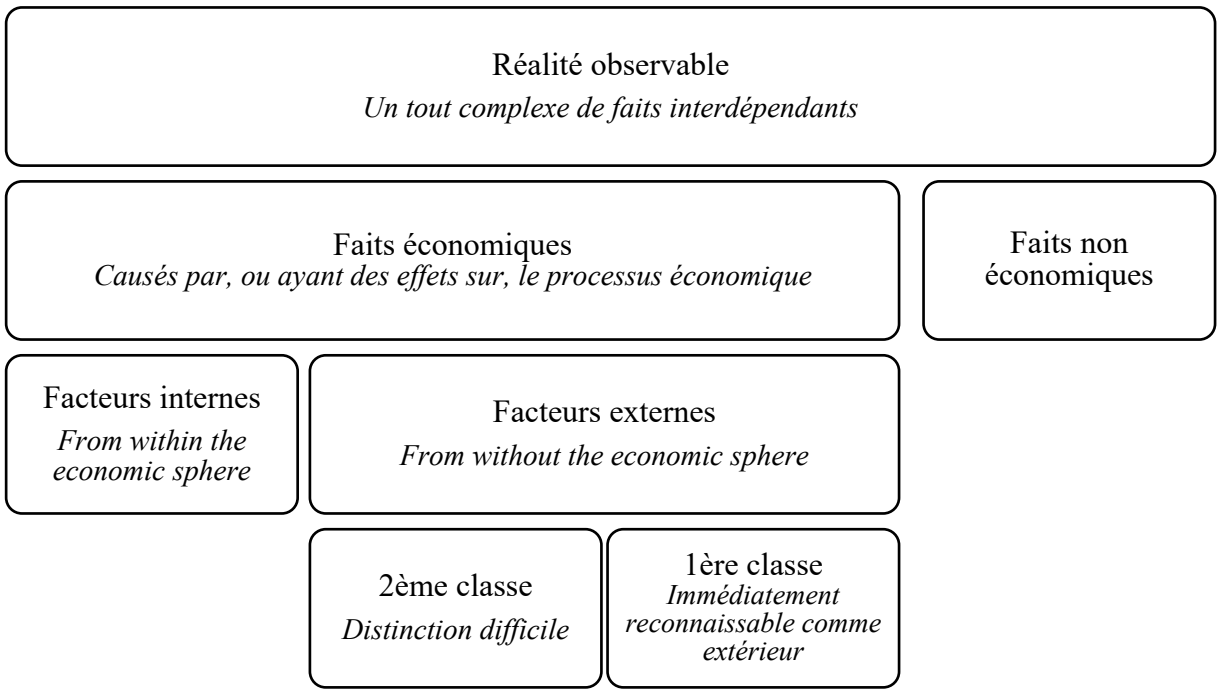


Figure 2. La classification des faits selon Schumpeter

Les facteurs externes sont ainsi importants pour comprendre la vie économique et se divisent à nouveau en deux « classes » : « *the first of which contains instances which are, and the second instances which are not, readily recognizable as extra-economic disturbers of the flow of economic life*[873]. » Les facteurs de première classe sont les facteurs qui sont immédiatement et sans aucun doute possible externes tandis que les facteurs de deuxième classe

[872] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 7
[873] *Id.*

sont les facteurs qui ne sont pas immédiatement reconnaissables comme externes. La figure 2 (en page 181) représente de manière synthétique la classification des faits selon Schumpeter. Il est ainsi possible de constater un *continuum* selon le degré d'appartenance à la sphère économique des faits internes jusqu'aux faits non-économiques. En outre, il est possible de classer les facteurs externes selon leur « degré d'externalité » par rapport à la sphère économique de la première classe à la deuxième classe.

Pour illustrer les facteurs externes de première classe, Schumpeter donne plusieurs exemples. Le grand tremblement de terre de Tokyo de 1923 dont les pertes humaines et les dégâts matériels furent considérables[874]. Un tel évènement bouleverse la structure économique d'un pays. Un exemple autrement plus récent est la pandémie de Covid-19 en 2020-2021[875] dont les dégâts humains et sociaux ont entraîné une contraction de l'activité économique en faisant entrer l'économie des pays touchés dans une récession[876]. Il est indéniable que la cause de ces facteurs n'est pas de nature économique, mais il est aussi indéniable qu'on ne saurait les classer exclusivement parmi les faits non-économiques tant leurs effets sur le cours des activités économiques furent importants.

Les variations des récoltes consécutives aux conditions climatiques et aux causes naturelles font partie des facteurs externes similaires en nature, mais non pas en degré à des évènements comme le tremblement de terre de Tokyo. Schumpeter interroge par la suite le degré d'externalité de la découverte de nouveaux pays ou encore des inventions. En effet, si la découverte des Amériques n'est pas en elle-même un fait économique, elle possède néanmoins des effets économiques sans précédent pour l'Europe. De même, les inventions ne sont pas dans un premier temps des faits économiques, mais peuvent être considérées comme économiques à la condition d'accéder au marché et d'avoir des effets sur la sphère économique. Schumpeter prend l'exemple de la montgolfière :

> « Again, the invention of, say, the Montgolfier balloon was not an external factor of the business situation of its time ; it was, indeed, no factor at all. […] As soon, however, as an

---

[874] J. C. SCHENCKING, *The Great Kantō Earthquake and the Chimera of National Reconstruction in Japan*, New York, Columbia University Press, 2013

[875] Pour une analyse comparative et historique de la pandémie de Covid-19 avec d'autres grandes épidémies, voir P. DOCKES, *L'Économie des grandes épidémies, op. cit.* ; mais aussi, sur les effets à court et long terme de la pandémie sur les économies capitalistes, voir R. BOYER, *Les capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, Paris, La Découverte, 2020

[876] Pour des données à l'échelle mondiale, voir WORLD BANK GROUP, « Pandemic, Recession: The Global Economy in Crisis », dans *Global Economic Prospects - June 2020*, Washington DC, World Bank, 2020, p. 3-66. Pour une description des effets de la pandémie sur l'économie française, voir H. PELERAUX, M. PLANE et R. SAMPAGNARO, « "Croissance vulnérable" : impact de la Covid-19 sur l'économie française en 2020-2021 », dans OFCE, *L'économie française 2021*, Paris, La Découverte, 2020, p. 76-91

> invention is put into business practice, we have a process which arises from, and is an element of, the economic life of its time, and not something that acts on it from without. In no case, therefore, is invention an external factor[877]. »

Ainsi, lorsque la frontière entre un facteur externe et un facteur interne est ténue, Schumpeter propose de le désigner comme étant de deuxième classe. Concernant les flux migratoires et les flux démographiques, leur appartenance à la sphère économique est discutée. En effet, les flux migratoires peuvent tantôt s'expliquer comme des effets de la vie économique, par exemple, dans le cas d'une industrialisation massive des centres urbains qui attire les travailleurs venus des campagnes ; tantôt comme des facteurs externes à la sphère économique, par exemple, dans le cas de déplacements de population consécutifs aux guerres ou aux maladies. La même problématique est de mise pour les flux démographiques. Une expansion des naissances peut s'expliquer par une prospérité économique, comme le baby-boom de l'après-Seconde Guerre mondiale, mais un déficit des naissances peut s'expliquer par une guerre comme ce fut le cas au lendemain de la Première Guerre mondiale. Dans le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* Schumpeter semble moins hésitant à exclure l'accroissement de la population comme facteur explicatif de l'évolution économique :

> « Quand l'accroissement de la population n'agit que de manière statique, alors il n'y a pas de véritable développement économique. S'il s'en produit un, alors il ne peut être expliqué que par notre théorie et pas seulement par la statique. Il en résulte que l'accroissement de la population n'est pas une cause directe et indépendante du développement économique[878]. »

Schumpeter va plus loin en citant approximativement Marx et Engels qui, dans le *Manifeste du parti communiste,* exposent que le mode de production capitaliste a permis le bouleversement des structures économiques et sociales dont des « populations entières jaillies du sol[879]. » Schumpeter énonce à leur suite comme une évidence que « l'accroissement de la population est une conséquence et non une cause du développement[880]. »

Parmi les facteurs de deuxième classe, Schumpeter place ceux relevant de la politique économique. Les changements institutionnels et la législation économique en matière de tarif douanier, de taxation, de droit du travail, etc., sont certes difficiles à classer de manière

---

877 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 9
878 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 53
879 K. MARX et F. ENGELS, *Manifeste du parti communiste* (1848), É. Bottigelli (trad.), Paris, GF, 1998, p. 79
880 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 53

univoque parmi les facteurs internes ou externes, mais Schumpeter choisit de les exclure de son analyse.

Quoi qu'il en soit, et à des fins de simplification, Schumpeter écarte de son modèle théorique tous les facteurs externes de première et de deuxième classe : catastrophe naturelle, causes climatiques, guerres et instabilités politiques, découvertes de nouveaux pays, inventions, flux migratoires et démographiques et enfin changements institutionnels et politiques[881]. La réalité n'est bien entendu jamais épurée de ces facteurs externes et le système économique pure n'est qu'une construction modélisée et donc simplifiée du réel : « *Our economic system is not a pure one but in full transition toward something else, and therefore, not always describable in terms of logically consistent analytic model*[882]. » En effet, il serait impossible de tenir une liste complète et pertinente de l'ensemble des facteurs externes qui agissent sur la sphère économique, d'autant que l'influence des facteurs n'est jamais absente de la vie économique. Mais, ce n'est qu'à la condition préalable d'avoir simplifié le modèle théorique de ces facteurs externes que Schumpeter peut entamer son analyse endogène de l'évolution économique, c'est-à-dire en ne considérant que les facteurs internes à la sphère économique. Ainsi, Schumpeter s'attarde sur les facteurs externes dans le but de les écarter de l'analyse pour se concentrer sur « *those economic changes which are inherent in the working of the economic organism itself*[883]. »

Dans un article préparatoire aux *Business Cycles,* intitulé « *The Analysis of Economic Change* » (1934), Schumpeter propose une formulation plus concise de ce qu'il appelle alors « *outside factors* » :

> « We shall disregard not only wars, revolutions, natural catastrophes, institutional changes, but also changes in commercial policy, in banking and currency legislation and habits of payment, variation of crops, as far as due to weather conditions or diseases, changes in gold production as far as due to chance discoveries, and so on. These we shall call outside factors[884]. »

Schumpeter écarte les facteurs externes pour concentrer son analyse uniquement sur la dimension économique : « *the presence or absence of a fluctuation* inherent *to the economic process in time is practically and scientifically the fundemental problem and the only one to be*

---

[881] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 7-11
[882] *Ibid.*, p. 11
[883] *Ibid.*, p. 7
[884] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change » (1935), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 136

considered here[885]. » En effet, il est important pour Schumpeter de considérer une explication endogène au processus économique afin de ne pas sortir du domaine de la science économique. Ainsi, une fois ces précautions prises, il possible d'introduire le concept d'évolution économique.

4.3.3 Ce que l'évolution économique n'est pas

Avant d'entrer plus en avant dans l'explication du concept de l'évolution, il est nécessaire de clarifier ce que l'évolution économique n'est pas dans la théorie schumpétérienne. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter précise qu'il est possible « d'employer le terme d'évolution au sens large et au sens étroit » :

> « Au sens large, il comprend tous les phénomènes qui constituent un processus économique non stationnaire. Au sens étroit, il comprend ces phénomènes, moins ceux que l'on peut décrire en termes de variations continues de taux, à l'intérieur d'une structure inchangée d'institutions, de goûts ou d'horizons techniques, et nous l'inclurons dans le concept de croissance[886]. »

Ainsi, l'évolution est un processus opposé à un état économique stationnaire et qui, dans le sens étroit, exclut les phénomènes pouvant être lié à la croissance. En effet, le circuit n'est pas complètement vierge de toute forme de changements, mais de changements graduels et adaptatifs qui relèvent de ce que Schumpeter appelle la croissance. Dès les *Business Cycles,* Schumpeter est attentif à distinguer l'évolution économique de la croissance qui désigne l'ensemble des changements graduels et adaptatifs de la structure économique :

> « We shall designate by the term (positive or negative) Growth changes in population (strictly also changes in age distribution) and in the sum total of savings plus accumulations corrected for variation in the purchasing power (to be defined later) of the monetary suit[887]. »

Ainsi, les facteurs explicatifs de la croissance sont de deux natures : d'abord, du côté de la demande : les variations de la population et « *changes in consumers' tastes*[888] » et ensuite,

---

[885] *Ibid.*, p. 135-136
[886] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 287
[887] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 83
[888] *Ibid.*, p. 73

du côté de l'offre : « *changes in quantities of factors of production ; saving and investing in an otherwise stationary process*[889]. »

Les flux démographiques et migratoires sont, nous le savons, exclus des facteurs explicatifs de l'évolution économique. En outre, les changements dans les préférences des consommateurs sont négligeables selon Schumpeter dans la mesure où les nouveaux produits n'émergent pas de la demande et des consommateurs, mais bien de l'action des producteurs. « *Railroads have not emerged because any consumers took the initiative in displaying an effective demand for their service in preference to the services of mail coaches*[890]. » En effet, les changements dans la demande ne peuvent être que marginaux et adaptatifs et surtout, ne peuvent concerner que des produits déjà existants. Cette conception du processus productif place Schumpeter au rang des théoriciens de l'offre. Non seulement, les consommateurs n'expriment pas de demandes pour de nouveaux besoins et pour de nouveaux produits qui, par définition, n'existent pas encore, mais en outre, les consommateurs n'expriment pas spontanément de demandes envers des nouveautés qui arrivent effectivement sur le marché :

> « The great majority of changes in commodities consumed has been forced by producers on consumers who, more often than not, have resisted the change and have had to be educated up by elaborate psychotechnics of advertising[891]. »

Dans l'optique schumpétérienne, les nouveaux produits sont ainsi *imposés* aux consommateurs par les producteurs notamment à l'aide d'une *éducation* avec des *techniques de publicité*, dont le but est de *susciter* des nouveaux besoins. L'idée est déjà formulée dans la *Théorie de l'évolution économique :*

> « Les innovations en économie ne sont pas, en règle générale, le résultat du fait qu'apparaissent d'abord chez les consommateurs de nouveaux besoins, dont la pression modifie l'orientation de l'appareil de production, mais du fait que la production procède en quelque sorte à l'éducation des consommateurs, et suscite de nouveaux besoins, si bien que l'initiative est de son côté[892]. »

---

[889] *Ibid.*, p. 74
[890] *Ibid.*, p. 73
[891] *Id.*
[892] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 94

Ces quelques réflexions ne sont pas sans rappeler les travaux de John Kenneth Galbraith[893] qui fut un collègue de Schumpeter à Harvard[894] et peut être considéré, avec Joan Robinson, comme « *his disciple Professor*[895]. » Dans *The Affluent Society,* Galbraith théorise le concept de « filière inversée » (*The Dependence Effect)* qui énonce : « *wants are increasingly created by the process by which they are satisfied*[896]. » Autrement dit, « la firme moderne doit d'abord créer des désirs pour avoir ensuite la possibilité de s'imposer comme producteur indispensable à leur satisfaction[897]. » Ce rapport inversé entre la production et la consommation s'apparente à une dépendance des consommateurs envers les producteurs. De plus, afin d'assurer l'écoulement de la production auprès des consommateurs, les firmes ont recours à ce que Schumpeter entrevoit dès 1939 : la publicité. Dans le *Nouvel État industriel,* Galbraith place les techniques publicitaires au cœur de son argumentaire selon lequel

> « ni le consommateur ni l'État ne sont entièrement maîtres de leur demande, […] ils sont asujettis à l'influence dominante (*subject to the management*[898]) des firmes qui leur founissent les biens et les services. Et les méthodes par lesquelles s'exerce cette influence, notamment la publicité destinée à façonner le consommateur (*managing the behavior of the consumer*[899]), ne sont pas de celles que l'on peut pratiquer en secret[900]. »

Ainsi, comme le rappellent Ludovic Frobert et Cyrille Ferraton, chez Galbraith, « la publicité et la promotion, qui connaissent alors un développement exponentiel, ont ainsi comme seul but d'"enlever à l'acheteur – chez qui il échappe à tout contrôle – le pouvoir de décision pour le transférer à l'entreprise, où il peut être manipulé"[901]. »

Sur ces quelques points, les analyses de Schumpeter et de Galbraith semblent concorder à ceci près que Schumpeter ne place aucune charge critique dans ses remarques. La

---

[893] Sur ce point, voir A. CHIRAT, *L'Économie intégrale de John Kenneth Galbraith (1933-1983). Une analyse institutionnaliste historique américaine des mutations de la société industrielle*, Thèse de Doctorat, Lyon, Université Lumières Lyon 2, 2020, p. 340-349

[894] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 347 ; R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 115

[895] J. ROBINSON, *Contributions to Modern Economics*, New York, Academic Press, 1978, p. 67

[896] J. K. GALBRAITH, *The Aflluent Society*, College Edition, Cambridge, Massachusetts, The Riverside Press Cambridge, 1960, p. 158

[897] M. POUCHOL, « La pensée de l'économie chez Galbraith », *Innovations*, vol. 23, nº 1, De Boeck Supérieur, 2006, p. 14

[898] J. K. GALBRAITH, *The New Industrial State* (1967), Second Edition, London, Penguin Books, 1972, p. 125

[899] *Id.*

[900] J. K. GALBRAITH, *Le nouvel État industriel. Essai sur le système économique américain* (1967), Paris, Gallimard, 1989, p. 157-158

[901] L. FROBERT et C. FERRATON, « John Kenneth Galbraith : le contrôle du pouvoir dans le capitalisme américain », *L'Économie politique*, vol. 20, nº 4, 2003, p. 83

problématique centrale du capitalisme chez Schumpeter réside dans la production et non dans la consommation. Plus précisément, le circuit statique est centré autour de la consommation comme activité économique principale tandis que la dynamique est centrée autour de la production. Dans le capitalisme, la production possède l'initiative du processus productif auquel se soumettent les consommateurs. Ainsi, les changements dans les préférences des consommateurs ne sont pas des facteurs explicatifs de l'évolution et sont évacués par Schumpeter :

> « Le développement des besoins que nous percevons dans la réalité est un effet du développement économique déjà en cours et non son moteur. La réalité d'une stabilité séculaire de l'économie humaine plaide de manière décisive en notre faveur. [...] En principe, les besoins sont tirés par le développement économique et suscités par lui. L'extension des besoins est une conséquence et un symptôme du développement[902]. »

La deuxième forme de changement économique évacuée est celle relevant de la croissance, notamment aux phénomènes de l'épargne et de l'accumulation. En effet, Schumpeter entend mettre ces deux phénomènes hors circuit comme facteur explicatif de l'évolution économique en réduisant leur rôle à un simple déterminant de la croissance. Il propose les définitions suivantes :

> « By Saving we mean the earmarking, by a household, of an element of its current receipts – as distinguished from "capital gains" – for the acquisition of titles to income or for the repayment of debt. If a firm does the same thing with an element of its net receipts from the sale of products and services, we shall speak of Accumulation[903]. »

Schumpeter relie donc les phénomènes d'épargne et d'accumulation : la première étant « un facteur du processus d'accumulation des biens physiques de capital[904]. » L'épargne et l'accumulation sont réduites par Schumpeter à des décisions concernant des fonds monétaires dont les effets sur la sphère réelle en termes d'investissement ne sont pas si mécaniques que le théorisent les classiques. En minimisant le rôle de l'épargne et de l'accumulation dans le changement économique, Schumpeter entend contredire la tradition classique qu'il divise en trois types : les « pessimistes » dont Malthus, Ricardo et John Stuart Mill dans une moindre mesure sont les représentants ; les « optimistes » représentés par Carey et List et enfin, un troisième type représenté par Marx seul[905].

---

[902] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 59
[903] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 75
[904] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 265
[905] *Ibid.*, p. 263-268

Ces trois types d'approches ont pour point commun de considérer « que l'important [est] d'avoir quelque chose à investir[906]. » Dans la tradition classique, les phénomènes du développement économique et de la croissance sont permis par une épargne préalable à l'investissement, que Schumpeter définit comme « *the carrying into effect of the decision to acquire titles to income*[907]. » Ainsi, les producteurs doivent avancer un fonds en capital nécessaire pour engager le processus productif : le fonds est garanti par une épargne ou une accumulation préalable. Smith présente ce mécanisme dans l'introduction au livre II de la *Richesse des Nations*[908]. L'accumulation du capital permet par la suite la croissance : « le volume d'activité, non seulement augmente dans tous les pays à mesure que croît le capital qui le met en œuvre, mais, à la suite de cette augmentation, un même volume d'activité produit une quantité d'ouvrage bien plus grande[909]. » David Ricardo suit Smith sur ce point[910].

Néanmoins, pour Schumpeter, les classiques anglais ont « grandement sous-estimé l'importance dans le développement économique de l'élément d'initiative personnelle et, en conséquence, [ils ont] considérablement exagéré l'importance du simple accroissement des biens de production physique[911]. » En d'autres termes, ils ont « exagéré l'importance de l'épargne[912]. » En ce qui concerne Marx, l'interprétation de Schumpeter est différente, car ce dernier « a consacré l'essentiel de ses capacités analytiques à montrer comment le processus économique, se modifiant par la vertu de sa logique inhérente, modifie sans cesse le système social[913]. » Mais Marx reproduit le défaut des classiques, car « tout de même, la force motrice du développement reste l'Épargne […]. Ce fait est dissimulé, mais non supprimé, par l'usage que Marx fait du terme Accumulation[914]. » Ainsi, la tradition classique de Smith à Marx « a

---

906 *Ibid.*, p. 265

907 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 76

908 « Un tisserand ne peut pas se consacrer entièrement à son propre métier, à moins qu'ait été amassé auparavant quelque part, en sa possession ou en celle d'une autre personne, un capital [stock] suffisant pour subvenir à ses besoins et se procurer les matériaux et outils de son travail, jusqu'à ce qu'il ait, non seulement achevé sa toile, mais qu'il l'ait vendue. Cette accumulation doit, bien entendu, être antérieure à la très longue période durant laquelle il consacre son activité à ce métier si particulier. » in A. SMITH, *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations. Livres I et II* (1776), J.-M. Servet et P. Jaudel (éd.), Paris, Economica, 2000, p. 277

909 *Ibid.*, p. 278

910 « Un pays ne peut donc accumuler une quelconque quantité de capital qui ne puisse être employée de manière productive, tant que les salaires n'ont pas atteint un niveau tel que, du fait de la hausse des prix des biens nécessaires, et de la baisse consécutive des profits du capital, les motifs d'accumulation disparaissent. » in D. RICARDO, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1812), C. Soudan (trad.), Paris, Flammarion, 1992, p. 303-304

911 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 265

912 *Id.*

913 *Ibid.*, p. 267

914 *Ibid.*, p. 268

commis la faute de croire que l'épargne était le facteur (causal) le plus important de ce processus[915]. »

Schumpeter procède à un renversement de la logique du financement de l'investissement : l'épargne n'est pas la condition préalable, mais la conséquence de l'évolution économique. Dans le modèle schumpétérien, l'investissement est financé par le crédit et non par l'épargne. Ainsi, Schumpeter considère épargne et accumulation non comme des variables explicatives, mais comme des variables à expliquer ; non comme déterminantes, mais comme déterminées :

> « We do not exclude Saving and Accumulation from the internal factors of making for economic change, for, unlike variations in population, they certainly are a purely economic phenomenon. But we do exclude them from the fundamental contour lines of our analytic model[916]. »

Ce renversement du rôle de l'épargne et de l'accumulation révèle une différence de conception du développement économique et un point de rupture fondamentale entre Schumpeter et les classiques. La croissance est distincte de l'évolution en ce qu'elle est un phénomène essentiellement quantitatif : « La croissance est l'augmentation soutenue durant une ou plusieurs longues périodes […] d'un indicateur de dimension ; pour la nation : le produit global brut ou net, en termes réels[917] » selon la définition canonique de François Perroux. Simon Kuznets, qui fut un lecteur critique de Schumpeter, propose une définition plus nuancée que Perroux, mais qui n'en demeure pas moins attachée à la dimension quantitative de la croissance : « *A country's economic growth may be defined as a long-term rise in capacity to supply increasingly diverse economic goods to its population, this growing capacity based on advancing technology and the institutional and ideological adjustments that it demands*[918]. » À l'inverse, Schumpeter conçoit l'évolution comme un phénomène essentiellement qualitatif : « *at the cornerstone of the Schumpeterian System lies the rock of qualitative change on which the theory of economic developement is built*[919], » précisent très justement Clemence et Doody. Le problème du changement économique est donc pris sous l'angle essentiellement qualitatif :

> « Nous ne considérerons pas ici comme un événement de l'évolution la simple croissance de l'économie qui se manifeste par l'augmentation de la population et de la richesse. Car

---

[915] *Ibid.*, p. 265
[916] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 82
[917] F. PERROUX, *L'économie du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 557
[918] S. KUZNETS, « Modern Economic Growth: Findings and Reflections », *The American Economic Review*, vol. 63, n° 3, 1973, p. 247
[919] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 96

cette croissance ne suscite aucun phénomène qualitativement nouveau, mais seulement des phénomènes d'adaptation qui sont de même espèce que, par exemple, les modifications des données[920]. »

L'insistance de Schumpeter à exclure l'épargne et l'accumulation est une manière de rehausser l'originalité de son explication endogène de l'évolution économique, mais aussi de se départir de la tradition classique. Mais sur le plan analytique, l'exclusion de l'épargne et de l'accumulation se justifie par le fait que le point de départ de l'analyse réside dans le circuit statique, dont l'épargne et l'accumulation sont absentes :

« As soon as we realize the necessity of starting our analysis of economic change from a stationary state in perfect equilibrium, exclusion of savings as a major factor in bringing about that change follows logically, for whatever the definition of saving the reader adopts, it is clear that most of its sources, as well as most of the motives for it, would be absent in a stationary state[921]. »

Ainsi, la classification des faits économiques et la distinction des facteurs externes et internes permettent à Schumpeter de clarifier *in fine* son concept d'évolution en précisant ce qu'il n'est pas. Les facteurs externes sont exclus de l'analyse et avec eux les explications classiques en termes d'accumulation et d'épargne. Schumpeter s'assure ainsi d'épurer sa conception de l'évolution en se démarquant des analyses passées notamment des analyses classique et marxiste d'une part en reléguant l'épargne, l'accumulation et la croissance, mais aussi de l'analyse néo-classique d'autre part en dépassant la statique walrasienne.

4.3.4 La définition schumpétérienne de l'évolution

L'évolution économique constitue le cœur de l'édifice schumpétérien. Il s'agit en effet du concept capable de rendre compte de phénomènes économiques étendus et observables dans le réel et laissés sans explication par l'analyse statique et le circuit. « Une seule et même idée fondamentale m'occupait : l'évolution économique ; idée qui embrasse le domaine entier de la théorie et permet d'en repousser les bornes[922]. » Bien entendu, Schumpeter entend « repousser les bornes » de l'analyse statique :

---

[920] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 90
[921] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 83
[922] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. VII

> « It contributes something to the understanding of the struggles and vicissitudes of the capitalist world and explains a number of phenomena, in particular the business cycles, more satisfactorily than it is possible to explain them by means of the Walrasian or Marshallian apparatus[923]. »

Dès la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter est très prudent concernant l'utilisation du terme « évolution » car « les idées qui lui sont associées apparaissent, comme des feux-follets, dans toutes les directions possibles et les moins désirables[924]. » Schumpeter est donc tout à fait conscient des « ambiguïtés » que soulève le terme même d'évolution notamment par les préjugés et les malentendus qu'il véhicule. D'abord, « nous nous garderons bien de parler à la place de "développement" d'un "progrès" général. Nous décrivons les choses, mais nous ne les jugeons pas[925]. » Schumpeter réitère ce point à plusieurs reprises : « La croyance au progrès est le constat et l'annonce de variations appréciées positivement et n'a justement en raison de cette appréciation aucun droit de cité dans la science[926]. » Ce refus d'assimiler l'évolution au progrès est tout à fait en cohérence avec la conception positiviste de la science selon laquelle les préjugés métaphysiques et les jugements de valeur doivent rester étrangers au scientifique. Dans *l'Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter enfonce le clou :

> « En elle-même, l'idée d'évolution est parfaitement indépendante de toute estimation de valeur, sauf à l'intérieur de certains modèles bien définis. Dans cet ordre d'idée, nous nous contentons d'une constatation : les gens diront d'un changement que c'est un progrès s'il leur plaît, et que c'est une régression ou une dégénération s'il leur déplaît[927]. »

> « Although this term is objectionable on several counts, it comes nearer to expressing our meaning than does any other, and it has the advantage of avoiding the associations suggested by the cognate term Progress, particularly the complacency the latter seems to imply[928]. »

Toutefois, Schumpeter semble plus éloigné de sa conception positive de la science dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie.* En effet, il y déploie un avis plutôt favorable sur le capitalisme, notamment dans les chapitres 5 et 9. Cette position s'explique en partie par le statut de l'ouvrage : moins une œuvre scientifique qu'un livre destiné au grand public, Schumpeter

---

[923] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 166
[924] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 81
[925] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 44
[926] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », *op. cit.*, p. 115
[927] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 85-86
[928] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86

répond dans une moindre mesure aux exigences méthodologiques qu'il pose lui-même par ailleurs.

Ensuite, « évolution » ne veut pas dire qu'il existe des lois objectives et linéaires du développement des sociétés humaines qui donneraient un « sens objectif à l'histoire[929]. » L'évolution économique chez Schumpeter n'est pas synonyme d'un déroulement linéaire au cours du temps d'évènements économiques ou historiques et encore moins, d'une direction.

Une fois ces quelques points clarifiés, il est possible de définir plus précisément le concept d'évolution. Dans l'*Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter écrit :

> « Les phénomènes sociaux composent un unique processus dans le temps historique, et le changement incessant et irréversible est leur caractéristique la plus évidente. Si par évolutionnisme nous n'entendons rien de plus que la reconnaissance de ce fait, alors tout raisonnement sur les phénomènes sociaux doit être évolutionnaire en soi, ou bien avoir trait à l'évolution[930]. »

Ainsi, Schumpeter réitère dans l'*Histoire* la première phrase de la *Théorie de l'évolution économique* : les faits sociaux constituent un tout complexe. Il y adjoint l'observation des changements incessants de la structure économique. Dès lors, il est possible d'asseoir le concept d'évolution sur deux faits : premièrement, « le fait de la continuelle modification des états historiques, qui deviennent par là même des "individus" historiques[931]. » Cette première observation implique que les évènements sociaux ne sauraient être représentés sous la forme d'un circuit. Bien au contraire, la modification des états historiques implique l'écoulement du temps et un processus historique qui sont tous deux absents du circuit. Schumpeter ne prend pas la peine de définir la notion d'« individu historique » qu'il emprunte sans doute à Max Weber. Dans l'*Éthique protestante et l'esprit du capitalisme,* Weber utilise la notion d'individu historique pour caractériser l'esprit du capitalisme :

> « il ne saurait s'agir que d'un "individu historique", c'est-à-dire un complexe de relations qui existent dans la réalité historique et à partir duquel nous forgeons une unité conceptuelle en l'abordant du point de vue de *sa signification pour une culture donnée*[932]. »

La notion d'individu historique renvoie donc, chez Weber, à une construction conceptuelle du chercheur, justiciable bien entendu de faits historiques, mais qui s'avère être un outil heuristique

---

929 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 81
930 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 85
931 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 82
932 M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), I. Kalinowski (trad.), Paris, Champs Flammarion, 2008, p. 85-86

en vue de théoriser le réel de manière systématique et stable. Chez Weber, la notion d'individu historique renvoie à un schème culturel et un ensemble de valeurs partagées par les acteurs sociaux[933]. En ce sens, « l'esprit du capitalisme » est un individu historique que Weber illustre avec la « philosophie du pingre » de Benjamin Franklin qui, en plus d'être un ensemble de conduites, est une éthique spécifique du capitalisme, « une maxime de vie à coloration éthique[934]. » Néanmoins, les individus historiques ne sauraient être posés comme des définitions ou des postulats, mais, comme le rappelle Talcott Parsons, comme des « objets immédiats d'étude scientifique » qui doivent être expliqués par l'analyse[935].

Cependant, chez Schumpeter, la notion d'individu historique ne reprend pas cette dimension culturelle, mais relève davantage d'une configuration économique particulière. En ce sens, le capitalisme est un individu historique qui déploie un complexe de relations économiques. Mais tout comme chez Weber, les individus historiques ne sont pas postulés, mais bien expliqués au cours de la démonstration par une grille de lecture théorique. L'évolution permet de saisir et d'expliquer les changements permanents de ces individus historiques.

Le deuxième fait sur lequel repose l'évolution est le suivant : « chaque état historique peut être compris d'une manière adéquate en partant de l'état précédent, et lorsque pour un cas individuel nous ne réussissons pas à l'expliquer d'une manière satisfaisante, nous reconnaissons là la présence d'un problème *irrésolu,* mais non pas *insoluble*[936]. » Ainsi, le chercheur peut isoler des « individus historiques » par conceptualisation et rendre compte causalement de son existence en remontant à l'état précédent. Cette manière de concevoir l'évolution des états historiques est tout à fait compatible avec la définition de la méthode dynamique comme une méthode incluant l'écoulement du temps et des phases historiques successives.

La reconnaissance de ces deux faits confirme la définition citée plus haut dans laquelle l'évolution suppose une conception des phénomènes sociaux qui incorpore plusieurs caractéristiques : d'abord, les phénomènes sociaux forment un tout unique et complexe ; deuxièmement, ce tout est soumis à un changement incessant ; troisièmement, il est possible d'isoler dans ce tout changeant des états historiques ; et enfin, quatrièmement, il est possible remonter le fil de la causalité d'un état historique à son prédécesseur.

---

[933] G. OAKES, « Max Weber and the Southwest German School: Remarks on the Genesis of the Concept of the Historical Individual », *International Journal of Politics, Culture, and Society*, vol. 1, nº 1, Springer, 1987, p. 115-131

[934] M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 90

[935] T. PARSONS, cité par R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary, op. cit.*, p. 149

[936] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 82

Ainsi, l'évolution permet d'évacuer la répétition circulaire du même. En effet, le cadre dynamique ouvre la possibilité pour l'apparition d'états historiques successifs. L'évolution ouvre la voie à la possibilité de l'histoire. La contingence de l'histoire permet dès lors de saisir la particularité des évènements et la possibilité de la nouveauté. L'évolution économique est d'abord un outil du théoricien pour extraire la succession des faits économiques de la complexité des phénomènes sociaux. Toujours conscient de la dépendance des phénomènes économiques à l'ensemble des faits historiques, Schumpeter énonce :

> « L'évolution économique est simplement à ce point de vue l'objet de l'histoire économique, portion de l'histoire universelle (*Teilgebiets der Universalgeschichte*[937]), qui n'en est séparée que pour les besoins de l'exposition et qui par principe n'est pas indépendante[938]. »

Schumpeter ne définit pas le terme « *Universalgeschichte* » qui est, encore une fois, emprunté à Max Weber. Le terme se trouve dans l'œuvre tardive de Max Weber notamment dans un ouvrage posthume, publié en 1923, intitulé *Histoire économique*[939] dont le sous-titre est : *Abriß der universalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte.* Le terme « histoire universelle » n'est pas exclusif à l'approche wébérienne mais, selon R. Swedberg et O. Agevall, « *came to refer in the nineteenth century to a mode of German historiography that avoided specialist studies and instead attempted to offer a synthesizing portrait of an entire historical epoch or area of culture*[940]. » Ainsi, comme le précise Arnoldo Momigliano, la vocation de l'histoire universelle notamment chez Weber n'est pas de dire de manière exhaustive tous les évènements passés d'une période historique donnée, mais bien d'isoler des phénomènes historiques sous la forme de types pour comprendre les processus historiques :

> « The universal historian isolates and defines types of events and tries to make their appearance or disappearance meaningful. By giving more importance and therefore more attention to certain types of events than to others he will provide his own universal history with a characteristic line of development[941]. »

L'évolution économique schumpétérienne apparaît comme « une portion de l'histoire universelle. » Autrement dit, dans la complexité des évènements passés et présents qui

---

[937] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung 1926, op. cit.*, p. 89
[938] Ibid., p. 83
[939] M. WEBER, *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société* (1921), C. Bouchindhomme (trad.), Paris, Gallimard, 1991
[940] R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary*, *op. cit.*, p. 361
[941] A. MOMIGLIANO, « Two Types of Universal History: The Cases of E. A. Freeman and Max Weber », *The Journal of Modern History*, vol. 58, n° 1, University of Chicago Press, 1986, p. 235

composent l'histoire universelle, il est possible d'isoler des individus historiques et économiques, c'est-à-dire des types historiques particuliers, pour ensuite donner une grille de lecture explicative de leur succession. Ainsi, Schumpeter précise que l'évolution économique n'est séparée de l'histoire universelle que pour les besoins de l'analyse – par « la main ordonnatrice du chercheur. » Par conséquent, tout ceci implique une dépendance de l'évolution économique à l'ensemble des phénomènes qui constituent l'histoire universelle. Cependant, tout en s'inscrivant dans une démarche wébérienne, Schumpeter annonce que seule l'évolution économique sera l'objet de son enquête théorique.

Néanmoins, Schumpeter n'est pas un historien et n'entend pas réduire l'évolution à « une théorie historique et une histoire théorique du capitalisme, c'est-à-dire une histoire rattachant les uns aux autres les éléments, les faits, par un lien causal[942]. » Il s'agit au contraire de produire une « théorie et théorie de l'évolution économique » c'est-à-dire :

> « comprendre l'évolution ou le développement historique, non pas seulement celui d'un individu, mais celui d'un groupe aussi large que possible. Il s'agit de dégager les facteurs qui caractérisent un état économique ou déterminent ses transformations : en un sens restreint on pourrait désigner cette tâche comme le devoir spécifique du sociologue économiste ou de l'économiste en face de l'écoulement historique, comme la théorie de l'évolution[943]. »

Schumpeter promet non pas une histoire, mais une « œuvre théorique » qui « décrit à grands traits l'expérience économique, sans entrer dans le menu détail[944]. » La théorie se débarrasse de l'accessoire et « fait abstraction de tout le contenu concret de l'évolution[945]. » L'approche historique et l'approche théorique « se complètent et se posent simultanément, une situation de parallélisme qui se rencontre souvent en économie[946]. » L'approche historique porte sur le contenu concret des évolutions particulières et concerne ce qui se produit tandis que l'approche théorique porte sur la forme de l'évolution économique et concerne la façon dont les évènements se produisent. La première pose le problème de la description des évolutions concrètes, c'est-à-dire les circonstances qui ont amené à un développement déterminé et particulier ; la seconde pose le problème théorique du processus en général, c'est-à-dire l'art et la manière sont le processus se déroule. Conformément à la distinction entre théorie et histoire

---

942 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 84
943 *Id.*
944 *Ibid.*, p. VII
945 *Ibid.*, p. 89
946 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 44

présente dans sa méthodologie, Schumpeter réitère que « le travail de l'historien de l'économie nous donne directement l'image d'évènements particuliers[947] » tandis que les analyses théoriques sont « fondées sur les traits essentiels de l'économie et tentent de pénétrer les choses non pas directement, mais par la voie de l'analyse[948]. » Dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter se situe dans un moment de théorisation dans laquelle l'histoire comme technique de l'analyse n'est pas mobilisée. Elle est au contraire abondamment utilisée dans les *Business Cycles.*

Schumpeter propose une définition de l'évolution économique capable de prendre en compte toutes les conditions énumérées notamment en purgeant l'évolution de ses préjugés métaphysiques ; en excluant les facteurs externes de première et de deuxième classe ; en excluant les phénomènes de croissance et en ne conservant que les facteurs internes à la sphère économique :

> « Par évolution, nous comprendrons seulement ces modifications du circuit de la vie économique, que l'économie engendre d'elle-même, modifications seulement éventuelles de l'économie nationale "abandonnée à elle-même" et ne recevant pas d'impulsion extérieure[949]. »

Cette définition est restrictive et pour cause, elle entend rendre compte *exclusivement* de l'évolution économique qui elle-même doit être expliquée par des facteurs internes à la sphère économique. Ainsi, l'évolution suppose deux choses : « elle est la modification du *parcours* du circuit par opposition à ce mouvement ; elle est le déplacement de l'état d'équilibre par opposition au mouvement vers un état d'équilibre[950]. » La volonté d'une explication endogène – *from within* – conduit Schumpeter à ne considérer que ces modifications « qui premièrement jailli[ssent] spontanément de l'évolution et qui deuxièmement [sont] discontinue[s][951]. »

Ainsi, pour prendre son entière signification, l'évolution doit prendre le circuit statique comme point de départ de l'analyse. Le circuit constitue donc la première étape en vue de décrire par la suite les phénomènes propres à l'évolution économique. Dans le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschatlichen Entwicklung,* Schumpeter avance trois propositions générales à propos de l'évolution économique (« *Drei allgemeine Sätze über die*

---

947 *Ibid.*, p. 45
948 *Id.*
949 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 89
950 *Ibid.*, p. 92
951 *Ibid.*, p. 92-93

wirtschaftliche Entwicklung[952] ») qui nous permettent ici de résumer sa conception de l'évolution.

En premier lieu, il « existe donc un développement économique comme phénomène spécifique et comme problème particulier purement économique (*ein besondres rein wirtschaftliches Problem*[953])[954]. » D'abord, considérer l'évolution économique comme un phénomène particulier revient à extraire les faits économiques de l'ensemble des faits sociaux, ce qui appelle une forte abstraction théorique. Ceci implique que « notre théorie du développement n'est qu'un schéma intellectuel global[955] » et non une histoire descriptive qui expliquerait tous les aspects d'une réalité. Ensuite, considérer l'évolution comme un problème particulier d'*économie pure* revient à chercher une explication économique *from within the economic sphere* :

> « À la base de la nécessaire abstraction et des restrictions auxquelles nous devons nous résoudre, il n'y a que l'effort pour mettre en évidence clairement un phénomène réel et cohérent et plus précisément pour montrer que le développement économique a tout d'abord sa source dans l'économie elle-même et nulle part ailleurs[956]. »

En deuxième lieu, « le développement est fondamentalement une perturbation de l'équilibre statique existant sans aucune tendance vers un quelconque nouvel équilibre[957]. » Autrement dit, « il n'y a pas d'équilibre dynamique[958]. » Ainsi, l'évolution ne saurait être assimilée à un processus d'équilibration qui, dans un second temps, conduit à un nouvel équilibre. Selon Thierry Aimar, c'est ici que réside un des contrastes majeurs « entre Schumpeter et la tradition néo-autrichienne : l'entrepreneur schumpetérien crée le déséquilibre, en tirant l'économie d'un schéma répétitif alors que l'entrepreneur misesien part d'une situation de déséquilibre pour créer un mouvement vers l'équilibre[959]. » Les économistes de l'école autrichienne, notamment Ludwig von Mises et Israël Kirzner, conçoivent le cycle comme un processus d'équilibration, comme un mouvement vers l'équilibre ; tandis que chez Schumpeter, l'entrepreneur est le facteur perturbateur d'une situation d'équilibre qui provoque un cycle dont la nature profonde est au déséquilibre. La fin d'un cycle se caractérise par un retour à une

---

952 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung 1911*, *op. cit.*, p. V
953 *Ibid.*, p. 488
954 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 61
955 *Id.*
956 *Ibid.*, p. 62
957 *Id.*
958 *Id.*
959 T. AIMAR, « Schumpeter et la tradition autrichienne », *op. cit.*, p. 268

situation d'équilibre chez Schumpeter non pas en vertu d'une quelconque force équilibratrice de l'entrepreneur mais par la saturation des marchés et par l'action de la destruction créatrice. Chez Schumpeter, l'économie est traversée par deux forces : une force statique qui maintient la vie économique dans l'état d'équilibre et qui tend vers un nouvel état d'équilibre en cas de rupture ; et une force dynamique essentiellement perturbatrice de l'équilibre. Ces deux forces statiques et dynamiques sont en constantes oppositions dans la vie économique : « le développement et l'équilibre (*Entwicklung und Gleichgewicht*[960]), tous deux pris dans notre sens, s'opposent donc et s'excluent l'un l'autre[961]. »

Enfin, en troisième lieu, « le développement économique n'est pas un processus organique unifié ; il consiste en développements partiels (*aneinander anschließenden Teilentwicklungen*[962]) reliés les uns aux autres, mais relativement indépendants[963]. » Ainsi, l'évolution économique n'est pas un déroulement linéaire rectiligne vers une fin déterminée ; comme nous l'avons signalé plus haut, il s'agit davantage d'un corail dont les branches se déploient dans tous les sens. Schumpeter insiste sur le caractère discontinu de l'évolution : l'évolution doit s'appréhender sous la forme de vagues qui apparaissent par à-coups. « Si nous voulons donc décrire ce qui se passe vraiment, alors seule convient l'image du mouvement ondulatoire et non celle d'une courbe uniforme[964] » poursuit Schumpeter en insistant que le fait que le mouvement de fond est « une série d'impulsions particulières[965]. » Bien entendu, Schumpeter annonce ici que la théorie des cycles réside dans la conception même de l'évolution économique.

Ainsi Schumpeter recherche une explication purement économique de l'évolution, c'est-à-dire une explication endogène à la sphère économique. Cette explication endogène réside, pour reprendre une expression de Jean-Jacques Gislain, dans le « complexe causal[966] » : entrepreneur-innovation-crédit sur lequel nous reviendrons. Schumpeter intègre une fonction entrepreneur qui joue le rôle de support de l'innovation, entendue comme un déplacement de la fonction de production ou par l'exécution de nouvelles combinaisons productives ; le tout est

---

[960] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 489
[961] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 62
[962] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 490
[963] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 63
[964] *Ibid.*, p. 64
[965] *Id.*
[966] J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *Revue Interventions économiques*, vol. 46, 2012, p. 7 ; J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920, op. cit.*, p. 152

rendu possible au moyen du crédit. Dans les *Business Cycles,* Schumpeter donne une définition plus lapidaire de l'évolution en la liant immédiatement au phénomène de l'innovation :

> « The changes in the economic process brought about by innovation, together with all their effects, and the response to them by the economic system, we shall designate by the term Economic Evolution[967]. »

Le passage de la statique à la dynamique et la sortie du circuit vers un processus évolutionnaire se font par des facteurs internes à la sphère économique, à savoir les innovations. François Perroux résume :

> « Se demandant comment on peut sortir du circuit, Schumpeter se refuse à faire appel aux évènements extra-économiques (techniques, politiques, sociaux), qui composent la trame de la vie d'une société concrète. Pas davantage il ne retient les faits d'adaptation continue et de progression d'une société économique à la croissance de la population ou du capital. N'admettant, pour rompre le circuit, que des éléments purement économiques il énonce du circuit à l'évolution on ne peut passer que par une combinaison nouvelle des facteurs de la production[968]. »

Perroux poursuit en distinguant le fond de la forme : sur la forme, « l'évolution se définit donc […] comme le déplacement d'un état d'équilibre discontinu dans son allure et économique dans son origine, ou plus brièvement, comme la modification spontanée et discontinue du parcours du circuit[969]. » Et sur le fond, l'évolution « découle donc de l'exécution d'une combinaison nouvelle[970]. » Ainsi, l'évolution économique est impulsée par l'action de l'entrepreneur dont la fonction est de porter des innovations. La dynamique permet donc de rendre compte théoriquement de phénomènes économiques propres au capitalisme et absents du circuit statique : l'innovation, le crédit, l'intérêt, le capital, le profit, les cycles économiques, les crises. La dynamique permet également de rendre compte de fonctions économiques incarnées dans des types propres au capitalisme : l'entrepreneur, le banquier, le capitaliste.

---

967 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86
968 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter, op. cit.*, p. 59
969 *Id.*
970 *Id.*

4.4 Les rapports de la dynamique et de la statique

Une fois posé le domaine de la dynamique autour du concept de l'évolution, Schumpeter pose la question de ses rapports avec l'analyse statique : « Cette théorie du développement est-elle une correction de l'image de l'économie statique, cette dernière doit-elle être effacée pour laisser la place à une nouvelle représentation intellectuelle de la réalité[971] ? » Autrement dit, la dynamique a-t-elle pour fonction ou pour conséquence de dépasser la statique au point de la rendre caduque ? Schumpeter répond clairement par la négative. La dynamique n'a pas vocation à remplacer la statique, mais possède une vertu heuristique complémentaire de la statique :

> « Nous voyons ainsi aussi que la dynamique a certaines choses à démolir et d'autres à corriger. Mais ce ne sont que des dépendances, des éléments accessoires. Le cœur de la théorie statique ne doit pas être remplacé par celui imposé par la conception du développement. La statique n'est inutilisable qu'en tant qu'analyse globale des faits économiques et en tant que philosophie sociale[972]. »

Cette coexistence des phénomènes économiques statiques et dynamiques et la nécessité d'une double partition de la science économique sont synthétisées dans un article publié en 1910, intitulé « *Über das Wesen der Wirtschaftskrisen* », Schumpeter résume son nouveau schéma théorique en neuf points :

> « 1° Les phénomènes économiques se subdivisent en deux classes différentes et très nettement distinctes l'une de l'autre dans la pratique : les phénomènes statiques et les phénomènes dynamiques.
>
> 2° Ces derniers constituent l'évolution économique pure, c'est-à-dire les changements du tableau de l'économie qui procèdent de l'intérieur même de l'économie.
>
> 3° L'évolution économique est essentiellement une perturbation de l'état statique de l'économie.
>
> 4° Cette perturbation engendre une réaction dans les masses statiques de l'économie qui s'apparente à un mouvement vers un nouvel état d'équilibre.

[971] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 80
[972] *Id.*

5° Ce processus d'équilibration met fin à chaque phase concrète de l'évolution et entraîne une réorganisation du système de valeur et de prix de l'économie et une "liquidation" générale.

6° Cet énoncé contient le phénomène connu sous le nom d'alternance de prospérité et de dépression.

7° Au moment de sa mise en place, les ruptures que nous appelons « crises économiques, » et qui perturbent le processus, peuvent facilement se produire.

8° L'économie est à la fois soumise à des perturbations statiques et aléatoires qui, si elles sont importantes, peuvent provoquer de telles crises.

9° Mais ces dernières ne posent pas de problème, et sont facilement compréhensibles. De manière générale, elles ne constituent pas un phénomène homogène, elles n'ont pas de caractéristiques communes et elles ne résultent pas d'une économie ou d'une organisation particulière. Le point de vue qui prévaut à leur égard est que les crises surviennent lorsqu'une perturbation majeure survient quelque part à l'intérieur de l'économie, non seulement correctement, mais aussi complètement[973]. »

Ces neufs points constituent la conclusion de l'article et possèdent la vertu de synthétiser et d'annoncer le contenu principal de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung.* Selon Harald Hagemann, cet article « *is Schumpeter's first draft of his theory of economic development. However, it is much more than a rough sketch but clearly contains all essential ideas in an*

[973] « *1) Die wirtschaftlichen Vorgänge zerfallen in zwei voneinander verschiedene und auch in praxi deutlich unterscheidbare Klassen : in statische und dynamische. 2) Die letzteren machen die rein wirtschaftliche Entwicklung aus, das heißt jene Veränderungen des Bildes der Wirtschaft, die aus ihr selbst heraus entstehen. 3) Die wirtschaftliche Entwicklung ist essentiell eine Störung des statischen Gleichgewichtes der Volkswirtschaft. 4) Diese Störung löst eine Reaktion in den statischen Massen der Volkswirtschaft aus, nämlich eine Bewegung nach einem neuen Gleichgewichtszustände hin. 5) Dieser Prozeß der Statisierung macht notwendig jeder konkreten Phase der Entwicklung ein Ende und führt eine Eeorganisation des Wert- und Preissystems der YolksWirtschaft und eine allgemeine « Liquidation » herbei. 6) Diese Sätze erklären das Phänomen, das populär als der Wechsel von Prosperität und Depression bezeichnet wird. 7) Während des in dem Augenblicke seines Einsetzens können leicht jene Zusammen brüche entstehen, welche wir als Wirtschaftskrisen κατ' ἐξοχήν bezeichnen und die den Prozeß zu einem "abnormalen" machen. 8) Auch sonst ist die Volkswirtschaft, und zwar auch die statische, zufälligen Störungen ausgesetzt, die, wenn hinlänglich be deutend, solche Krisen herbeiführen können. 9) Aber dieselben bieten weiter kein Problem dar, sondern sind ohneweiters verständlich. Sie sind in keiner wichtigen Beziehung ein einheitliches Phänomen, tragen keine tiefer liegenden gemeinsamen Merkmale und ergeben sich nicht aus irgend einer der Volkswirtschaft oder einer besonderen Organisationsform derselben eigenen Notwendigkeit. Ihnen gegenüber ist die herrschende Ansicht, daß Krisen eben eintreten, wenn irgendwo in der Volkswirtschaft eine größere Störung ausbricht, nicht nur richtig, sondern auch völlig erschöpfend.* », in J. A. SCHUMPETER, « Über das Wesen der Wirtschaftskrisen », *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, nº 19, 1910, p. 324-325

elaborated form[974]. » Ainsi, la partition de la science économique en une branche statique et une branche dynamique est exposée par les trois premiers points. La dynamique en particulier a pour objet l'évolution économique définie comme phénomène de perturbation de l'équilibre. Le quatrième point énonce la coexistence et la contradiction des forces statiques et des forces dynamiques au sein de l'économie capitaliste : la dynamique est une force perturbatrice de l'équilibre tandis que la statique est une force d'équilibration. Yuichi Shionoya synthétise :

> « The forces of statics as well as of dynamics coexist in an economy; the former brings an economy into equilibrium, whereas the latter destroys the equilibrium and achieves economic development. Static theory is concerned with equilibrium and the process of adaptation, whereas dynamic theory deals with the destruction of equilibrium and the process of innovation[975]. »

Les points suivants concernent les cycles et les crises économiques, mais anticipent quelque peu le fil de notre argumentaire.

L'analyse statique est imperméable aux phénomènes consécutifs à l'évolution et à l'évolution elle-même, mais déploie « le beau caractère de validité universelle » et représente « une machine à résoudre une catégorie particulière de problèmes[976]. » Ceci précisé, « la théorie du développement en introduisant des éléments nouveaux vient compléter et rapprocher l'économie de la réalité[977]. » Ainsi, de manière générale,

> « il y a donc dans l'économie non seulement deux approches différentes, mais aussi deux groupes de faits différents. Nous reconnaissons donc que la vie économique d'un peuple est constituée de deux catégories différentes de processus qui non seulement théoriquement, mais aussi dans la réalité sont distincts et tout aussi réels. Ils s'engrènent les uns dans les autres et indubitablement interagissent[978]. »

Nous soutenons la thèse que le circuit statique représente l'essence de l'économie, par définition universelle et transhistorique, par-dessus laquelle se situent l'évolution et la dynamique qui prennent la forme historique particulière d'un arrangement institutionnel et de relations économiques situées : le capitalisme. Le circuit statique constitue l'essence de l'économie qui existe en deçà de ses formes historiques particulières ; l'évolution dynamique

---

[974] H. HAGEMANN, « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *History of Economic Ideas*, XI, nº 1, 2003, p. 52
[975] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 181
[976] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 80
[977] *Id.*
[978] *Ibid.*, p. 82

est l'une de ses formes historiques particulières. Ainsi, la statique traite de l'économie au sens où celle-ci correspond à l'état d'équilibre d'un système, alors que la dynamique traite d'un objet tout autre qui se manifeste sous la forme *capitalisme*. Autrement dit, le capitalisme nous éloigne de l'économie car il ne se confond pas à son essence. Chez Schumpeter, le capitalisme est un phénomène plus complexe que l'économie et qui appelle de nouvelles méthodes d'analyse. Nikolaï Kondratieff semble partager cette conception de la distinction entre statique et dynamique :

> « Par théorie *statique*, nous entendons celles qui examine les phénomènes économiques dans leur essence, en dehors de la catégorie de leur changement dans le temps. Au contraire, par théorie dynamique, nous entendons celle qui étudient les phénomènes économiques dans le processus de leur changement dans le temps[979]. »

La reconnaissance de la dualité de tout processus économique constitue le cœur de l'approche schumpétérienne de l'économie :

> « Le circuit statique – premièrement – qui constitue le cœur de la chose, est en quelque sorte encerclé par – deuxièmement – les manifestations du développement[980]. »

La statique constitue donc le « cœur de la chose » économique – *das Zentrum der Sache* – , et se trouve recouverte, encerclée, enveloppée – *unklammert* – par les manifestations de l'évolution économique – *Erscheinungen der Entwicklung*[981]. L'appareil statique permet de saisir l'essence de l'économie et de « décrire des processus économiques sans considération des formes d'organisations concrètes[982]. » Autrement dit, comme le formule Bertram Schefold, la statique saisit le cœur de l'activité économique en deçà de ses formes historiques concrètes :

> « Schumpeter consistently aspired to elevate economic theory to the ranks of a "pure" science. He believed in a core of economic theory which was applicable to primitive, medieval, capitalists as well as socialist economies. It was his essentially Walrasian formal theory of the static state[983]. »

La dynamique permet quant à elle d'entrevoir la forme historique particulière qui la recouvre et « offre donc une théorie des éléments de l'environnement économique de la

---

979 N. D. KONDRATIEFF, « Sur les concepts de statique, de dynamique et de conjoncture économique », *op. cit.*, p. 2
980 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 83
981 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 515
982 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 80
983 B. SCHEFOLD, « Schumpeter as a Walrasian Austrian and Keynes as a Classical Marshallian », *op. cit.*, p. 502

statique[984]. » Par ailleurs, il n'est pas anodin que Schumpeter mobilise l'histoire et ses corollaires pour le temps présent – la sociologie, l'ethnologie, la statistique – uniquement pour développer les formes de l'évolution dynamique. Lorsqu'il dresse le portrait théorique du circuit statique, Schumpeter ne fait jamais appel à l'histoire et pour cause, l'objectif du circuit statique est de saisir ce qui constitue l'essence des phénomènes économiques en faisant abstraction des accessoires historiques particuliers. La dynamique évolutionnaire quant à elle aspire à représenter l'essence d'une situation historique donnée, « *the essence of a definite historical phenomenon*[985]. »

Néanmoins, il ne faut pas assimiler la statique à la théorie et la dynamique à l'histoire. La statique et la dynamique sont bien deux branches de la science économique et, à ce titre, sont toutes deux des théories qui entendent rendre compte de phénomènes économiques différents. Ainsi, dans la préface à l'édition anglaise de la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter précise : « *in aim and method, this book is frankly "theoretical"*[986]. » Cependant, l'analyse statique et l'analyse dynamique n'emploient pas les mêmes méthodes notamment concernant le facteur temps. Dans la statique tout comme dans la dynamique, l'histoire est l'une des techniques propres de l'analyse économique. François Perroux le note :

> « On se souvient que J. Schumpeter a décidé de donner une économie "essentielle". Circuit et évolution sont donc des reproductions conceptuelles qui ne retiennent que les phénomènes sans lesquels elles ne pourraient être construites. De chacun de ces phénomènes n'est retenu que ce qui en compose l'essence[987]. »

Cela étant, il n'en demeure pas moins que la dynamique n'a pas le même statut que la statique en ce que la première permet de rendre compte plus fidèlement de la réalité observable notamment par sa prise en compte de l'évolution et de tous les phénomènes économiques qui lui sont consécutifs. À ce titre, la dynamique est « *an autonomous theory that would explain endogenously the dynamic mechanism of a capitalist economy in a similar way to which the static theory endogenously explains the working of a static economy*[988], » précise Yuichi Shionoya.

La statique et la dynamique sont ainsi la partition nécessaire à la prise en compte globale des phénomènes économiques du capitalisme. L'analyse statique permet de saisir l'essence des

---

984 J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 83
985 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 223
986 J. A. SCHUMPETER, *The Theory of Economic Development*, *op. cit.*, p. x
987 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 75
988 Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 161

relations économiques qui persévèrent dans le capitalisme. L'analyse dynamique permet de saisir plus précisément les phénomènes évolutifs et proprement capitalistes que sont le profit, l'intérêt, le crédit, le capital et les cycles. Il faut insister sur ce point. Ce n'est pas la dynamique seule qui permet de dresser une théorie générale du capitalisme, mais bien la science économique et ses deux branches statique et dynamique. Car à ne théoriser que l'évolution, on manque la masse des phénomènes statiques qui sont toujours présents en deçà de l'ouragan perpétuel qu'est le capitalisme. *La théorie générale de Schumpeter permet ainsi de saisir l'intemporalité de l'économie qui existe dans toute société humaine et la particularité du capitalisme en tant que stade historique*.

Si l'évolution économique est le concept situé au cœur de l'édifice schumpétérien, le capitalisme demeure l'objet d'étude qui traverse l'œuvre de Schumpeter de part en part. Alexander Ebner le formule très justement : « *Schumpeter's theory of economic development provides above all a theory of capitalist evolution*[989]. » Nous pouvons donc affirmer avec Clemence et Doody que « *the goal of the Schumpeterian System is the explanation of the process of capitalist economic development*[990] » et que le modèle schumpétérien est « *a rendition of capitalist society*[991]. » Ainsi, les *Business Cycles* ont pour sous-titres : « *a Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process.* » *Capitalisme, socialisme et démocratie* est l'œuvre dans laquelle Schumpeter interroge le devenir du capitalisme. Cependant, Schumpeter se penche sur l'étude du capitalisme dès la publication de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*. En effet, l'ouvrage « *contributes something to the understanding of the struggles and vicissitudes of the capitalist world*[992] » précise-t-il dans la préface à l'édition japonaise.

Le capitalisme constitue donc l'objet d'étude principal de Schumpeter dans l'ensemble de son œuvre. Néanmoins, les définitions du capitalisme évoluent entre les premiers et les derniers écrits. Nous souhaitons démontrer que Schumpeter propose une définition du capitalisme à trois dimensions : d'abord, le capitalisme est entendu comme une forme économique ; ensuite, comme un ordre institutionnel et enfin comme civilisation. Les deux premières dimensions (économique et institutionnelle) de la définition schumpétérienne du

---

[989] A. EBNER, « Schumpeterian Entrepreneurship Revisited: Historical Specificity and the Phases of Capitalist Development », *op. cit.*, p. 315
[990] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 98
[991] *Ibid.*, p. 95
[992] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 166

capitalisme seront développées dans le chapitre suivant. Le troisième niveau (civilisationnel) sera l'objet du chapitre 6.

5 Le capitalisme comme forme économique et ordre institutionnel

« *Innovation :* Toujours dangereuse. »
Gustave Flaubert[993]

« *Go call the people ; in whose name, myself*
Attach thee as a traitorous innovator,
A foe to th'public weal. »
Shakespeare[994]

5.1 Le capitalisme comme forme du changement économique

Lorsqu'il s'agit de définir le capitalisme, Schumpeter renvoie immédiatement au phénomène de l'évolution économique et de la dynamique. Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie,* Schumpeter assimile le capitalisme à un système économique dynamique et évolutionnaire par nature :

> « The essential point to grasp is that in dealing with capitalism we are dealing with an evolutionary process ... Capitalism, then, is by nature a form or method of economic change and not only never is but never can be stationary[995]. »

Ce premier niveau de définition assimile le capitalisme à une *méthode* et une *forme* du changement économique qui déploie deux caractéristiques fondamentales : elle est évolutionnaire et dynamique. Ce niveau définitionnel est présent dès la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter assimile déjà le capitalisme à une *forme* économique qui déploie une *méthode* particulière, à savoir la recherche constante de nouveauté :

> « Il est tout aussi évident que la méthode propre à la forme "capitaliste" de l'économie consiste à contraindre l'économie nationale à suivre de nouvelles voies, et à faire servir ses moyens à de nouvelles fins : la chose est assez importante pour servir de critérium spécifique à cette forme économique, dont la méthode s'oppose à celle de l'économie fermée ou d'une économie dirigée[996]. »

---

[993] G. FLAUBERT, *Le Dictionnaire des idées reçues* (1880), dans *Œuvres complètes V. 1874-1880*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2021, p. 1168
[994] W. SHAKESPEARE, *Coriolan* (1609), J.-M. Déprats (trad.), dans *Œuvres complètes II. Tragédies II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002, p. 1186
[995] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 82
[996] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 99

Le capitalisme de Schumpeter est un « *process of qualitative change*[997], » contrairement à la croissance qui est essentiellement un phénomène quantitatif. Ainsi, la caractéristique majeure du cadre dynamique est la prise en compte du facteur temps. Ceci permet à Schumpeter d'analyser le capitalisme en termes historiques, c'est-à-dire en prenant en compte la succession des phases historiques et surtout, de concevoir l'évolution comme un phénomène par à-coups et par mutation : « *le contenu évolutionniste de la théorie schumpétérienne accentue la spécificité historique du capitalisme*[998] » précise Ebner. L'histoire du capitalisme est à ce titre « *a history of revolutions*[999] » et s'oppose au monde de la statique et du circuit :

> « Capitalist economy is not and cannot be stationary. Nor is it merely expanding in a steady manner. It is incessantly being revolutionized from within by new enterprise, i.e., by the intrusion of new commodities or new methods of production or new commercial opportunities into the industrial structure as it exists at any moment. Any existing structures and all the conditions of doing business are always in a process of change[1000]. »

Ce passage frappe par sa similitude avec un paragraphe du *Manifeste du parti communiste* dans lequel Marx et Engels constatent la poursuite permanente de débouchés, mais aussi consacrent le caractère dynamique du capitalisme par opposition au caractère statique des modes de production pré-capitalistes :

> « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner en permanence les instruments de la production, donc les conditions de la production, donc l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était au contraire la condition d'existence première de toutes les classes industrielles antérieures. Le bouleversement constant de la production, l'ébranlement incessant de toutes les conditions sociales, l'insécurité et l'agitation perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les époques antérieures[1001]. »

Ainsi, le cadre dynamique et son objet l'évolution économique sont assimilés à une réalité historique : le capitalisme. Tout comme chez Marx et Engels, le capitalisme de Schumpeter est fait de « révolutions » et de bouleversements permanents des structures économiques. Dans un article de 1943, intitulé « *Capitalism in the Postwar World* », Schumpeter insiste sur le fait que

---

997 J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 83
998 A. EBNER, « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », *op. cit.*, p. 129
999 J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 83
1000 *Ibid.*, p. 31
1001 K. MARX et F. ENGELS, *Manifeste du parti communiste, op. cit.*, p. 77

la spécificité du capitalisme par rapport aux autres systèmes économiques réside précisément dans son caractère dynamique et évolutionnaire :

> « Unlike other economic systems, the capitalist system is geared to incessant economic change. Its very nature implies recurrent industrial revolutions … such as railroad building or the construction of electric-power plants … Whereas a stationary feudal economy would still be a feudal economy, and a stationary socialist economy would still be a socialist economy, stationary capitalism is a contradiction in terms. This becomes evident when we survey its most characteristic types, process and institutions, all of which would become atrophic in a stationary world[1002]. »

Le capitalisme est donc par nature un système économique dynamique et évolutionnaire. Ce qui implique que le capitalisme ne saurait être ni statique ni stationnaire. « *Stationary capitalism is impossible, is, in fact, a contradiction in terms*[1003]. » Ce premier niveau de définition saisit, à proprement dit, la nature du capitalisme. Giovanni Demaria, qui fut l'un des premiers commentateurs italiens de l'œuvre de Schumpeter ainsi qu'un de ses principaux introducteurs en Italie dans les années 1930, propose de caractériser les approches dynamiques par leur caractéristique commune :

> « Le système capitaliste est un système essentiellement dynamique, dans lequel chaque moment de la vie économique se présente comme un état essentiellement différent. […] Tous ces auteurs sont donc d'accord pour nier l'existence d'un monde économique uniforme et monotone : la plante humaine présente de grandes disparités dans l'espace et dans le temps[1004]. »

Ceci correspond tout à fait à la dynamique schumpétérienne dont la principale vertu est précisément ce refus de considérer l'économie comme simplement statique et d'être assimilée au capitalisme. En concevant immédiatement le capitalisme comme un processus soumis à une évolution, Schumpeter déploie une conception organique du capitalisme. Arnaud Berthoud a raison lorsqu'il avance que « Schumpeter se place – et sans doute de plus en plus – sous le

---

[1002] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism in the Postwar World » (1943), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 178-179

[1003] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 198

[1004] « *Il sistema capitalistico è un sistema essenzialmente dinamico, dove ogni momento della vita economica si presenta come uno stato essenzialmente diverso [...]. Tutti questi autori sono dunque d'accordo nel negare l'esistenza di un mondo economico uniforme e monotono : la* plante humaine *presenta grandi diversità nello spazio e nel tempo*. » in G. DEMARIA, « Saggio sugli studi di dinamica economica », *Rivista Internazionale di Scienze Sociali e Discipline Ausiliarie*, vol. 1, nº 2, Vita e Pensiero – Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, 1930, p. 114

schème de l'organisme vivant[1005]. » En effet, l'organisme est soumis à un principe d'évolution : « ce qui caractérise d'abord l'organisme, c'est son mouvement intérieur et sa capacité d'engendrer son propre développement et sa propre mort[1006]. » Le circuit statique par son analogie à la circulation sanguine emprunte à la biologie et notamment à la physiologie ; tandis que la dynamique par son étude de l'évolution et des processus de mutations s'apparente à la zoologie précise Schumpeter dans les *Business Cycles*[1007]. Mais aussi dans la préface à l'édition anglaise rédigée en 1934 : « *Has it necessarily anything to do with a "mechanical analogy" ? Those who have a taste for delving into the history of terms should rather, if they feel so inclined, speak of a zooligical analogy*[1008]. » De manière générale, ce processus évolutionnaire et dynamique est un « *process of industrial mutation – if I may use that biological term*[1009]. » Quelques lignes plus loin, Schumpeter reconnaît que, lorsque nous étudions le capitalisme, « *we are dealing with an organic process*[1010]. »

La statique et la dynamique étant posées et leur domaine, respectivement le circuit et l'évolution, étant délimités, il est essentiel pour Schumpeter de formuler théoriquement les mécanismes capables d'expliquer le passage de la statique à la dynamique. Motivé par la « doctrine Monroe » de l'économie et par souci d'indépendance de la science économique, Schumpeter recherche une *explication économique endogène :* « *a theoretic model of the process of economic change in time, or perhaps more clearly, to answer the question how the economic system generates the force which incessantly transforms it*[1011]. » Il existe ainsi« *a source of energy within the economic system which would of itself disrupt any equilibrium that might be attained*[1012]. » L'évolution économique est impulsée par trois éléments dans la théorie schumpétérienne que Jean-Jacques Gislain appelle un « complexe causal[1013]. » En effet, Schumpeter ne réduit pas l'évolution économique à une cause unique qui serait incarnée par l'entrepreneur ou par l'innovation, mais déploie un réseau de causes multiples. Ce réseau est ternaire chez Schumpeter : entrepreneur-innovation-crédit. L'entrepreneur en tant qu'agent est

---

[1005] A. BERTHOUD, « Penser l'économie de Schumpeter », *op. cit.*, p. 9
[1006] *Ibid.*, p. 10
[1007] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 37
[1008] J. A. SCHUMPETER, *The Theory of Economic Development, op. cit.*, p. xi
[1009] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 83
[1010] *Id.*
[1011] J. A. SCHUMPETER, « Preface to Japanese Edition », *op. cit.*, p. 165
[1012] *Ibid.*, p. 166
[1013] J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *op. cit.*, p. 7 ; J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920, op. cit.*, p. 152

le *support* – ou le *sujet* pour reprendre le terme de Yuichi Shionoya[1014] – de l'innovation. Cette dernière est un *objet économique (Objekt*[1015]*)* et est rendue possible par le *moyen (Mittel*[1016]*)* du crédit. Entrepreneur, innovation et crédit forment ainsi une « trinité » d'un *agent*, d'un *objet* et d'un *moyen*[1017].

Le terme « trinité » n'apparaît pas dans l'œuvre de Schumpeter, mais dans la traduction française de Anstett qui propose de traduire « *obgleich alle drei eine Einheit bilden*[1018] » par « quoique tous trois forment une trinité[1019] » alors que rigoureusement le terme « *Einheit* » signifie au contraire « unité » ou « ensemble. » C'est le choix retenu par Redvers Opie pour la traduction anglaise : « *although all three elements form a whole*[1020]. » Néanmoins, nous considérons que la proposition de Anstett, quoiqu'éloignée de l'originale, est heureuse, car elle permet de saisir en un mot la relation d'interdépendance entre les trois éléments entrepreneur-innovation-crédit. En effet, à l'instar d'une autre fameuse Trinité, les trois tenants sont inséparables et forment un tout, car chacun des termes, pris séparément, est impuissant à impulser l'évolution économique. Ce n'est que dans leur relation ternaire que ces trois éléments prennent leur effectivité pour impulser l'évolution économique :

> « As the implementation of new combinations – defined by innovation (cause), entrepreneur (subject), and bank credit (means) – proceeds, a series of changes including those in the business cycle will occur in the economic process ; in its totality such transformation is called economic development[1021]. »

Le changement de cadre analytique c'est-à-dire le passage de la statique à la dynamique s'opère donc par l'introduction d'innovations dans le circuit statique. Ces dernières sont portées par un acteur d'un type *nouveau* : l'entrepreneur qui est aidé par des moyens *nouveaux* : le crédit. Toutes ces *nouveautés* « ont pour caractéristique de permettre de contraindre les sujets de l'économie statique à emprunter ces nouvelles voies[1022] » et sont absentes du circuit statique. Le capitalisme est donc, dans ce premier niveau définitionnel, *une forme ou méthode du changement économique* caractérisée par une force disruptive portée par l'innovation et

---

[1014] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 163
[1015] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926, op. cit.*, p. 110
[1016] *Id.*
[1017] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 163 ; J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *op. cit.*, p. 6-8
[1018] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 110
[1019] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 106
[1020] J. A. SCHUMPETER, *The Theory of Economic Development*, *op. cit.*, p. 74
[1021] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 163
[1022] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 46

l'entrepreneur. Il convient de s'attarder sur chacune des branches de cette trinité à commencer par ce nouvel objet économique introduit dans le circuit : l'innovation.

5.2 L'innovation comme nouvel objet économique

Schumpeter entend rendre compte de l'évolution économique par une explication *endogène* à la sphère économique. Il faut donc rendre compte théoriquement du passage de la statique à la dynamique par un élément proprement économique – *from within the economic sphere.* Cette explication réside dans l'introduction d'un nouvel objet : l'innovation. Dans *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* Schumpeter n'emploie pas le mot allemand « *Die Innovation* », mais « *Die Neuerung.* » En revanche, dans les articles et les livres rédigés directement en anglais, Schumpeter utilise le mot anglais « *innovation* » qui est le même dans de nombreuses langues latines : l'italien « *innovazione* », l'espagnol « *inovacìon* » et le français « innovation. » Tous ces termes proviennent de la même racine étymologique latine : « *novus*[1023] » qui signifie « nouveau. » Le terme donne le dérivé « *novatio*[1024] » signifiant « rénovation, renouvellement » dont on retrouve la racine dans le mot de l'ancien français « *novation*[1025] » qui signifie « chose nouvelle, innovation » et qui, dans le domaine juridique, renvoie à une « modalité juridique qui substitue une obligation nouvelle à l'obligation d'origine. » Le préfixe « in- » ajouté à « novation » lui donne un sens nouveau : le préfixe indique en effet une action qui se déroule de l'intérieur même de la sphère considérée, une chose nouvelle qui procède de l'intérieur, qui surgit du dedans. « Innovation » renvoie de manière générale à la « production de quelque chose de nouveau[1026]. » Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg, le terme « innovation » est assez rare avant le XVIe siècle[1027], ce qui en fait un mot quasiment contemporain du capitalisme.

Le terme apparaît une seule fois dans le *Prince* de Nicolas Machiavel publié en 1532, au chapitre VI, où il est question des nouveaux principats acquis par vertu ou par force. Machiavel qualifie ces « princes nouveaux » de « *innovatori*[1028] » : « il est nécessaire de ce fait, si l'on veut examiner ce point, de bien peser si ces innovateurs existent par eux-mêmes ou s'ils

---

[1023] « Novus, » in F. GAFFIOT, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Hachette, Paris, 1934, p. 1041
[1024] « Novatio, » in *Ibid.*, p. 1040
[1025] « Novation, » in *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF, CNRS & Université de Lorraine, 2012
[1026] A. LALANDE, *Vocabulaire, op. cit.*, p. 516-517
[1027] O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique, op. cit.*, p. 340
[1028] N. MACHIAVEL, *Le Prince* (1532), J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (trad.), Paris, PUF, 2018, p. 114

dépendent d'autrui[1029]. » Machiavel expose le fait que si ces princes nouveaux ont acquis leur pouvoir par une série d'opportunités favorables ou par une conduite vertueuse, ni l'une ni l'autre ne peuvent les assurer de se maintenir durablement au pouvoir. Il faut donc être prêt à user de la force pour se maintenir au pouvoir. Un siècle plus tard, William Shakespeare emploie le terme anglais « *innovator* » dans sa pièce *Coriolan* représentée vers 1609 et publiée en 1623. Lorsque Sicinius et Brutus, tribuns du peuple, mettent Coriolan en état d'arrestation après que ce dernier, nouvellement reçu consul de Rome par le Sénat, refuse de se prêter à une tradition qui consiste à flatter le peuple pour obtenir ses suffrages. L'acte d'accusation de Sicinius qualifie Coriolan de « *traitorous innovator, a foe to th' public weal*[1030]. » Le terme porte ici un sens péjoratif certain d'une nouveauté qui est fatale à celui qui la porte. L'innovateur est ici le briseur de tradition ancestrale et qui lui vaut la condamnation puis l'exil. Ainsi, nous voyons par ces deux exemples que le mot n'est pas exclusif à l'économie, et que ces premiers usages, tantôt mélioratif chez Machiavel, tantôt péjoratif chez Shakespeare, relèvent de l'introduction de nouveauté en politique.

Le préfixe « in- » indique que la chose nouvelle provient de l'intérieur même de la sphère dont il est question et que la nouveauté n'est pas une « manne tombée du ciel » ou un facteur externe. Le terme même « innovation » est donc porteur d'un sens tout à fait différent de « invention » ou de « nouveauté. » En ce qui concerne les économistes, une innovation est la production d'une chose nouvelle engendrée au sein de la sphère économique elle-même.

Schumpeter propose plusieurs définitions du concept d'innovation. C'est dans la *Théorie de l'évolution économique* que Schumpeter expose pour la première fois sa théorie de l'innovation en partant du processus productif tel que défini par l'analyse néo-classique, à savoir comme combinaison de facteurs de production :

> « Produire, c'est combiner les choses et les forces présentes dans notre domaine. Produire autre chose ou autrement, c'est combiner autrement ces forces et ces choses[1031]. »

La production est le résultat d'une certaine combinaison des facteurs de production ; une innovation est donc « l'exécution de nouvelles combinaisons des moyens de production[1032]. »

Ces éléments sont repris dans les *Business Cycles,* dans lesquels Schumpeter définit l'innovation non plus en termes de « combinaisons productives », mais en termes de « fonction de production » : « *we will simply define innovation as the setting up of a new production*

[1029] *Ibid.*, p. 115
[1030] W. SHAKESPEARE, *Coriolan*, *op. cit.*, p. 1186
[1031] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 94
[1032] *Id.*

function[1033]. » Cette nouvelle définition autour de la fonction de production permet à Schumpeter d'insister sur le caractère qualitatif du changement introduit par une innovation. En effet, une innovation n'est pas un ajustement dans la quantité des facteurs de production comme peut le laisser entendre la définition en termes de nouvelle combinaison, mais bien une variation dans la forme même de la fonction de production. Ainsi, l'innovation apparaît comme un facteur essentiellement qualitatif : « *If, instead of quantities of factors, we vary the form of the function, we have an innovation*[1034], » précise Schumpeter. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* il n'y a pas de développements sur le concept d'innovation, mais lors d'un paragraphe consacré à la fonction de production, Schumpeter propose à nouveau de définir l'innovation en termes de destruction des fonctions de production présentes : « il me semble qu'on exprime aussi bien ce fait en disant qu'une innovation détruit une fonction de production, et en établit une nouvelle[1035]. »

Ces deux définitions n'entrent bien entendu pas en contradiction, mais sont complémentaires. En effet, Schumpeter précise dans les *Business Cycles* que « *innovation combines factors in a new way, or it consists in carrying out New Combinations*[1036]. » L'innovation renvoie donc plus généralement à une nouveauté en économie : « *In short, any "doing things differently" in the realm of economic life*[1037]. » Une innovation est une nouvelle façon de produire ou une production de biens nouveaux : il s'agit de manière générale de « produire autre chose ou autrement[1038]. » Ainsi, une innovation désigne tout changement dans la combinaison des facteurs de production ou, ce qui revient au même, la mise en place d'une nouvelle combinaison productive et mathématiquement, se traduit par la mise en place d'une nouvelle fonction de production. La définition la plus complète se trouve dans un article de 1928 « *The Instability of Capitalism* » :

> « It is by means of new combinations of existing factors of production, embodied in new plants and, typically, new firms producing either new commodities, or by a new, i.e. as yet untried, method, or for a new market, or by buying means of production in a new market. What we, unscientifically, call economic progress means essentially putting productive

[1033] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 87
[1034] *Id.*
[1035] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 363
[1036] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 88
[1037] *Ibid.*, p. 84
[1038] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 94

resources to uses hitherto untried in practice, and withdrawing them from the uses they have served so far. This is what we call "innovation"[1039]. »

Sur la base de cette définition, Schumpeter distingue dans la *Théorie de l'évolution économique* cinq types d'innovations qui sont demeurés célèbres :

« 1° La fabrication d'un bien nouveau (…)

2° Introduction d'une méthode de production nouvelle (…)

3° Ouverture d'un débouché nouveau (…)

4° Conquête d'une source nouvelle de matières premières ou de produits semi-ouvrés (…)

5° Réalisation d'une nouvelle organisation (…)[1040]. »

Dans les *Business Cycles,* Schumpeter reprend ces éléments de manière beaucoup plus synthétique :

« We include the introduction of new commodities which may even serve as the standard case. Technological change in the production of commodities already in use, the opening up of new markets or of new sources of supply, Taylorization of work, improved handling of material, the setting up of new business organizations such as department stores[1041]. »

Cependant, une innovation ne renvoie pas systématiquement à une avancée technologique majeure ou à un nouveau produit révolutionnaire. Schumpeter met en garde son lecteur : « *We must try to divest ourselves of the idea that innovation necessarily means something spectacularly important*[1042]. » Prenons l'exemple très célèbre du convoyeur que Henry Ford employa dans ses usines automobiles et qu'il mentionne ici dans ses mémoires :

« Each part is a separate departmental undertaking and each part as it is finished joins the conveyor system which leads it to its proper initial assembly and eventually into the final assembly. Everything moves and there is no skilled work[1043]. »

Il s'agit ici d'une innovation au sens schumpétérien qui relève d'une réorganisation de l'appareil productif. Le convoyeur est une innovation de type 2 « nouvelle méthode de production » : les ouvriers ne se déplacent plus vers les différents postes de travail ; ce sont les pièces qui se déplacent avec le convoyeur vers les différents ouvriers. L'idée apparaît simple et

---

[1039] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 63-64
[1040] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 95
[1041] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 84
[1042] *Ibid.*, p. 92
[1043] H. FORD, *My Life and Work* (1922), New York, NY, Open Road Integrated Media, 2015, p. 202

n'a rien de « spectaculaire » pour reprendre le terme de Schumpeter, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une innovation.

Schumpeter considère les innovations comme le phénomène central et le plus évident des économies capitalistes :

> « We immediately realize that innovation is the outstanding fact in the economic history of capitalist society or in what is purely economic in that history, and also that it is largely responsible for most of what we would at first sight attribute to other factors[1044]. »

L'innovation est l'un des principaux facteurs explicatifs de nombreuses énigmes propres au capitalisme. Plus loin, il précise :

> « What dominates the picture of capitalistic life and is more than anything responsible for our impression of a prevalence of decreasing cost, causing disequilibria, cutthroat competition and so on, is innovation, the intrusion into the system of new production functions which incessantly shift existing cost curves[1045]. »

Cette insistance sur le déplacement de la fonction de production voire de sa destruction au profit d'une nouvelle permet à Schumpeter de mettre en lumière le caractère discontinu et brutal de l'apparition des innovations. Dans un article de 1935, intitulé « *The Analysis of Economic Change,* » Schumpeter propose une définition d'innovation qui admet ce caractère saccadé :

> « The historic and irreversible change in the way of doing things we call "innovation" and we define: innovations are changes in production functions which cannot be decomposed into infinitesimal steps. Add as many mail-coaches as you please, you will never get a railroad by doing so[1046]. »

Le changement des fonctions de production ne peut se représenter, à la manière des néo-classiques, par des changements infinitésimaux et par étapes. Autrement dit, l'analyse marginaliste ne peut rendre compte théoriquement du phénomène des innovations. Ce phénomène de discontinuité de l'innovation est un point connu de l'analyse schumpétérienne : « *innovations are not carried into effect simultaneously*[1047]. » Le propre même de l'innovation est de bouleverser la structure économique. Ainsi, par définition, elles ne sauraient être ni

---

[1044] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86
[1045] *Ibid.*, p. 91
[1046] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change », *op. cit.*, p. 138
[1047] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 97

graduelles ni prévisibles sans quoi elles seraient parfaitement compatibles avec l'analyse statique et trouveraient leur place dans une économie circulaire :

> « Innovations which may be thought of as becoming "objectively" possible in a continuous stream would then induce a current and continuous process of absorption, save in exceptional cases which should not display any regularity[1048]. »

Ainsi, les innovations apparaissent non pas continuellement et graduellement, mais de manière discontinue et sporadique. En effet, elles ne sont pas absorbées par la structure économique, mais provoquent un bouleversement du secteur économique dans lequel elles apparaissent : « [*Innovations*] *can be absorbed, not currently and smoothly, but only by means of a distinct and painful process*[1049]. » Ce phénomène de récurrence des innovations est connu sous l'expression de « grappes d'innovations » du fait des imitateurs attirés par le succès d'une innovation :

> « First, that innovations do not remain isolated events, and are not evenly distributed in time, but that on the contrary they tend to cluster, to come about in bunches, simply because first some, and then most, firms follow in the wake of successful innovation; second, that innovations are not at any time distributed over the whole economic system at random, but tend to concentrate in certain sectors and their surroundings[1050]. »

Ainsi, le caractère discontinu de l'innovation explique le caractère discontinu de l'évolution économique elle-même :

> « We must recognize that evolution is lopsided, discontinuous, disharmonious by nature — that the disharmony is inherent in the very modus operandi of the factors of progress. Surely, this is not out of keeping with observation: the history of capitalism is studded with violent bursts and catastrophes which do not accord well with the alternative hypothesis we herewith discard, and the reader may well find that we have taken unnecessary trouble to come to the conclusion that evolution is a disturbance of existing structures and more like a series of explosions than a gentle, though incessant, transformation[1051]. »

Dans les *Business Cycles,* Schumpeter ajoute cependant une dimension théorique nouvelle par rapport à la *Théorie de l'évolution économique* : il détaille le *modus operandi* par lequel émergent les innovations. Ce *modus operandi* s'opère avec trois éléments : « *New Plant* », « *New Firm* » et « *New Men*. »

[1048] *Id.*
[1049] *Ibid.*, p. 98
[1050] *Ibid.*, p. 100-101
[1051] *Ibid.*, p. 102

La plupart des innovations entraînent une nouvelle organisation de la production : « *New Plant (or equipment) – or the rebuilding of old plant – requiring nonnegligible time and outlay*[1052], » précise Schumpeter. L'introduction d'une innovation suppose ainsi de refaire intégralement ou en partie l'appareil productif ou, ce qui revient au même, réorganiser les anciennes méthodes de production : de nouvelles machines, de nouveaux moyens de production, etc. L'introduction d'innovations nécessite ainsi du temps et des efforts particuliers. Cependant, toute nouvelle organisation ou toute réorganisation de l'appareil productif n'implique pas toujours une innovation. La réciproque, en revanche, est vraie : toute innovation implique une réorganisation de l'appareil productif.

Deuxième temps du *modus operandi* : « *we shall in general argue as if every innovation – as now defined – were embodied in a New Firm founded for the purpose*[1053]. » Afin de simplifier son modèle, Schumpeter considère que toute innovation est incarnée par une entreprise nouvellement créée. Économiquement, ceci est par ailleurs un point de détail dans le schéma schumpétérien : que l'innovation soit portée par une entreprise déjà existante ou par une entreprise nouvellement créée, cela ne change en rien les effets sur la structure économique. Dès les *Business Cycles,* Schumpeter traite de la question de l'apparition et de la disparition des entreprises en termes de vie et de mort :

> « Most new firms are founded with an idea and for a definite purpose. The life goes out of them when that idea or purpose has been fulfilled or has become obsolete or even if, without having become obsolete, it has ceased to be new. That is the fundamental reason why firms do not exist forever. Many of them are, of course, failures from the start. Like human beings, firms are constantly being born that cannot live[1054]. »

La dernière phrase de cette citation est tout à fait représentative de la conception schumpétérienne de la concurrence : les entreprises se livrent une lutte pour la survie sous peine de mort. L'analogie avec la mort des organismes vivants est tout à fait intéressante :

> « Others may meet what is akin, in the case of men, to death by accident or illness. Still others die a "natural" death, as men die of old age. And the "natural" cause, in the case of firms, is precisely their inability to keep up the pace in innovating[1055]. »

Le naturalisme de l'analyse schumpétérienne est ici manifeste.

[1052] *Ibid.*, p. 93
[1053] *Ibid.*, p. 94
[1054] *Ibid.*, p. 94-95
[1055] *Ibid.*, p. 95

Nous reviendrons plus en détail sur cette analogie entre la concurrence et la vie des organismes. Cependant, dès les *Business Cycles,* Schumpeter introduit l'idée d'une lutte incessante des entreprises, « *the situations and struggles that we actually observe in surveying capitalist evolution*[1056] » dont l'innovation est le moteur et dont la conséquence principale est de faire du capitalisme un « *process of incessant rise and decay of firms and industries which is the central – though much neglected – fact about the capitalist machine*[1057]. » Précisons dès maintenant et au regard de ces quelques remarques que Schumpeter ne dresse en aucun cas un récit enchanté du capitalisme. Au contraire, le capitalisme est certes un processus d'innovation et d'apparition de nouvelles firmes, mais avec l'omniprésence de la faillite et de la « mort » des entreprises. Le capitalisme est un processus de « *rise and decay* » : les profits et les pertes, les innovations et les faillites sont inhérents au fonctionnement même de la dynamique capitaliste.

Le troisième élément du *modus operandi* réside dans le support de l'innovation. En effet, les innovations sont portées par des hommes d'un nouveau type : les entrepreneurs. « *We will assume that innovations are always associated with the rise to leadership of New Men*[1058]. » Ainsi, Schumpeter associe immédiatement le phénomène de l'innovation avec son porteur dans la figure de l'entrepreneur. Ce faisant, Schumpeter assure la transition entre l'objet économique et son support, entre l'innovation et l'entrepreneur et ce, en intégrant immédiatement dans l'analyse du complexe causal de l'évolution un élément humain. C'est notamment cet élément humain qui explique le caractère discontinu et sporadique de l'apparition des innovations : le porteur des innovations, cet homme nouveau, apparaît aléatoirement dans la population, nous reviendrons sur cet aspect. Schumpeter ajoute : « *Our third assumption, then inserts into our model of economic life a class of facts of the behavioristic type*[1059]. » Ainsi, il est primordial d'intégrer une analyse du comportement et de la personnalité de l'entrepreneur. L'étude du comportement passe par l'étude des actes concrets de l'entrepreneur tandis que l'étude de la personnalité passe par l'étude des motifs propres à l'entrepreneur. Dans la trinité entrepreneur-innovation-crédit, l'entrepreneur demeure « le phénomène fondamental de l'évolution économique[1060]. » Il convient donc de s'arrêter sur la figure centrale de l'entrepreneur pour comprendre la grille de lecture schumpétérienne du capitalisme.

[1056] *Ibid.*, p. 96
[1057] *Id.*
[1058] *Id.*
[1059] *Ibid.*, p. 97
[1060] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 106

5.3 L'entrepreneur comme support de l'innovation

5.3.1 La fonction entrepreneur

Le processus d'émergence de la nouveauté ne saurait se réduire à la simple apparition d'innovations techniques et organisationnelles. Chez Schumpeter, l'acte créatif en économie est porté par un élément proprement humain. Pour étudier l'origine de la nouveauté, il ne faut pas se tourner vers les objets, mais vers les agents qui les portent. En effet, les innovations sont moins les causes que des manifestations apparentes de l'évolution :

> « Les innovations ne sont pas la cause du développement économique, mais en sont plutôt une conséquence. Les innovations apparaissent du fait de l'entrepreneur et s'il n'y avait pas la personnalité de l'entrepreneur pour les exploiter alors elles n'existeraient pas. Ce ne sont pas les innovations qui ont produit le capitalisme, mais le capitalisme qui a produit les innovations nécessaires[1061]. »

Ainsi, premièrement, il convient de replacer l'innovation dans un complexe causal où l'entrepreneur fait figure de phénomène fondamental ; deuxièmement, et par voie de conséquence, une histoire technique ne suffit pas à comprendre l'émergence de la nouveauté et l'impulsion de l'évolution économique. Il faut la lier à un élément humain qui est à rechercher du côté de l'action de créer : « le processus de développement et sa force motrice étant aussi dans ce cas à chercher ailleurs, à savoir dans la personnalité de l'entrepreneur[1062]. »

Dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter définit simultanément entreprise et entrepreneur :

> « Nous appelons "entreprise" l'exécution de nouvelles combinaisons et également ses réalisations dans des exploitations, etc., et "entrepreneurs", les agents économiques dont la fonction est d'exécuter de nouvelles combinaisons et qui en sont l'élément actif[1063]. »

À son habitude, Schumpeter propose une définition similaire, mais plus concise dans les *Business Cycles* : « *For actions which consist in carrying out innovations we reserve the term Enterprise ; the individuals who carry them out we call Entrepreneurs*[1064]. » L'entrepreneur est une fonction économique qui s'incarne dans un type d'agent et qui consiste à porter les

---

[1061] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 54
[1062] *Id.*
[1063] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 106
[1064] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 102

innovations, à exécuter de nouvelles combinaisons productives : il est à l'initiative d'une idée nouvelle et surtout de sa réalisation concrète.

Le terme « entrepreneur » peut conduire à des confusions, car ce dernier est une *personne* qui se définit essentiellement par l'accomplissement et la réalisation d'une *fonction économique*. Schumpeter est clair sur ce point : l'entrepreneur est un *moment* relativement éphémère selon lequel « *nobody ever is an entrepreneur all the time, and nobody can ever be only an entrepreneur*[1065]. » Dans la *Théorie de l'évolution économique,* ce point est déjà précisé :

> « Cependant, à nos yeux, quelqu'un n'est, en principe, entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons – aussi perd-il ce caractère s'il continue ensuite d'exploiter selon un circuit l'entreprise créée – par conséquent, il sera aussi rare de voir rester quelqu'un toujours un entrepreneur pendant les dizaines d'années où il est dans sa pleine force que de trouver un homme d'affaires qui n'aura jamais été un entrepreneur, ne serait-ce que très modestement[1066]. »

Ainsi, afin d'éviter toute confusion, il est important d'insister sur le fait qu'en tant que fonction, l'entrepreneur s'incarne moins dans des personnes que dans des *actes* : un tel est entrepreneur moins par ses qualités mais parce qu'il agit en entrepreneur à un moment donné et cesse de l'être sitôt qu'il cesse d'agir en tant que tel. Ainsi, Schumpeter propose une définition tout à fait stricte de l'entrepreneur et entend « nettoyer les conceptions courantes[1067]» : « être entrepreneur n'est pas une profession, ni surtout, en règle générale, un état durable[1068]. »

Les *actes* de l'entrepreneur sont à la source de l'évolution économique et relèvent de la *création*. Pour expliquer le surgissement de l'entrepreneur dans le circuit, Schumpeter recourt à l'étude de sa personnalité, qui est intelligible dans sa conduite : l'entrepreneur a tout d'un *chef* porté dans la sphère économique :

> « The true importance of the function of the entrepreneur consists, not in the mere running, but only in the creation of an enterprise … In that meaning, the function of the entrepreneur is a special case of the social phenomenon of leadership[1069]. »

[1065] *Ibid.*, p. 103
[1066] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 112
[1067] *Ibid.*, p. 108
[1068] *Ibid.*, p. 112
[1069] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.*, p. 247

Avant de revenir plus à fond sur la fonction entrepreneur, il faut tout d'abord insister sur ce qu'elle n'est pas et montrer que Schumpeter, par voie de discrimination, propose un rôle et une place nouvelle pour l'entrepreneur dans l'analyse économique.

5.3.2 L'entrepreneur n'est pas un inventeur

Fidèle à son « intelligence discriminatrice », Schumpeter est soucieux de distinguer la fonction entrepreneur des autres fonctions que précisément il ne remplit pas. Les entrepreneurs sont des innovateurs et non des inventeurs :

> « La fonction d'inventeur ou de technicien en général, et celle de l'entrepreneur ne coïncident pas. L'entrepreneur peut être aussi un inventeur et réciproquement, mais en principe ce n'est vrai qu'accidentellement[1070]. »

La fonction de l'entrepreneur est bien d'exécuter de nouvelles combinaisons productives et non de les inventer. L'inventeur est défini comme le « créateur spirituel des nouvelles combinaisons[1071], » il s'agit donc d'une fonction intellectuelle. Tandis que l'entrepreneur est le « porteur » de l'innovation, sa fonction est bien de la « réaliser. » « Leurs actes et les qualités nécessaires pour les accomplir diffèrent comme "conduite" et comme "type"[1072] » poursuit-il. Cette séparation radicale entre l'inventeur et l'entrepreneur est par ailleurs un des traits marquants de la position schumpétérienne. En effet, les économistes comme Werner Sombart ont plutôt tendance à confondre ou à superposer les deux fonctions : « *The Ideal Entrepreneur combines the traits of inventor, discoverer, conqueror, organizer, and merchant. He is an inventor not so much of technical innovations as of new forms of organization for production, transportation, and marketing*[1073]. »

En effet, Schumpeter distingue clairement l'innovation de l'invention : la première « *is not synonymous with "invention"*[1074]. » Tout d'abord, les deux phénomènes sont distincts : « *Innovation is possible without anything we should identify as invention and invention does not necessarily induce innovation*[1075]. » Ainsi, les deux phénomènes opèrent dans des sphères différentes : l'innovation est la réalisation dans la sphère économique d'une nouvelle

---

[1070] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 126
[1071] *Id.*
[1072] *Id.*
[1073] W. SOMBART, « Capitalism » (1930), dans N. Stehr et R. Grundmann (éd.), *Economic Life in the Modern Age*, New Brunswick, (U.S.A.), Transaction Publishers, 2001, p. 15
[1074] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 84
[1075] *Id.*

combinaison productive qui *peut* découler d'une invention préalable, mais pas nécessairement. L'invention est une production intellectuelle qui exige d'autres qualités. L'une n'est pas incluse dans l'autre. En effet, « *the making of the invention and the carrying out of the corresponding innovation are, economically and sociologically, two entirely different things*[1076]. » L'invention exige des aptitudes « *primarily intellectual*[1077] » tandis que l'innovation exige des aptitudes « *primarily volitional*[1078]. » Autrement dit, « *it is feat not of intellect, but of will. It is a special case of the social phenomenon of leadership*[1079]. »

L'invention est une création intellectuelle tandis que l'innovation est la réalisation d'une nouvelle combinaison productive qui arrive *effectivement* sur le marché. Dans *Capitalism, Socialism and Democracy,* Schumpeter formule l'idée de manière beaucoup plus lapidaire : « *This function does not essentially consist in either inventing anything or otherwise creating the conditions which the enterprise exploits. It consists in getting things done*[1080]. » La fonction entrepreneur est ainsi une fonction *sui generis* qui consiste à « *put untried method into practice*[1081]. » L'entrepreneur se distingue donc par des qualités de décision et d'exécution davantage que par des qualités intellectuelles : « Le chef en tant que tel ne "trouve" ni ne "crée" les nouvelles possibilités. Elles sont toujours présentes, formant un riche amas de connaissances constitué par les gens au cours de leur travail professionnel habituel[1082]. » Et Schumpeter de poursuivre en montrant que le rôle de l'entrepreneur est d'*exécuter* des possibilités, « seulement ces possibilités sont mortes, n'existant qu'à l'état latent. La fonction de chef consiste à leur donner la vie, à les réaliser, à les exécuter[1083]. »

Bertrand Gille, dans son imposante *Histoire des techniques,* souligne l'importance de Schumpeter notamment parce que la distinction invention-innovation pose une question fondamentale : « Quel est l'acte ou le moment essentiel en matière de changement technique ou technologique[1084] ? » Ce faisant Schumpeter propose un déplacement sur la localisation de la nouveauté en économie. Cette dernière ne réside pas dans l'*invention* mais dans l'*innovation* :

> « La première n'a pas, par elle-même, d'aspects économiques ; elle est la découverte d'un principe qui enrichit la connaissance, mais peut rester confiné dans ce domaine et ne servir

---

[1076] *Ibid.*, p. 85
[1077] *Id.*
[1078] *Id.*
[1079] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 65
[1080] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 132
[1081] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 64
[1082] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 125
[1083] *Id.*
[1084] B. GILLE, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1978, p. 1033

à rien. La seconde est, au contraire, une application économique qui a comme caractère principal de créer une fonction de production nouvelle en employant des ressources d'une manière encore inusitée. L'innovation est très largement indépendante de l'invention[1085]. »

Cette distinction est de toute première importance dans l'édifice schumpétérien et ne doit pas être considérée comme mineure. En effet, l'insistance de Schumpeter à distinguer innovation et invention lui permet de réitérer le caractère purement économique de l'innovation : l'innovation est bien un facteur interne à la sphère économique impulsant l'évolution économique. « *As soon as it is divorced from invention, innovation is readily seen to be a distinct internal factor of change. It is an* internal *factor because the turning of existing factors of production to new uses is a purely economic process*[1086]. » De plus, cela permet également de réitérer le caractère *distinct* de l'innovation. Cette dernière n'est expliquée par aucune autre sphère de la vie sociale. L'analyse économique est ainsi circonscrite à son domaine. L'invention ne relevant pas de la science économique, elle est tout bonnement exclue de l'analyse.

Par ailleurs, lorsque cette distinction est étendue aux agents, à savoir les entrepreneurs et les inventeurs, elle permet d'affirmer les qualités de l'entrepreneur en opposition avec celles de l'inventeur : ce sont les qualités d'un chef et non pas d'un intellectuel ; des aptitudes qui relèvent de la volonté et de la décision et non de l'imagination ou de l'intelligence. Ainsi, les distinctions opérées par Schumpeter ne sont jamais gratuites. Il ne s'agit jamais d'établir une typologie dans un but taxinomique, mais toujours d'éclairer l'édifice théorique dans son entier.

5.3.3 L'entrepreneur n'est ni un capitaliste ni un banquier

« Tout schéma du processus économique doit d'abord résoudre la question des *dramatis personae* qui doivent être admises sur la scène, ce qui préjuge ainsi de bien des aspects du schéma[1087] » annonce Schumpeter dans *l'Histoire de l'analyse économique.* Dans le schéma schumpétérien, nous savons que l'entrepreneur tient le rôle principal. Néanmoins et toujours dans un esprit de discrimination des fonctions économiques, Schumpeter entend distinguer l'entrepreneur d'autres fonctions économiques qui jusqu'alors ont été confondues ou mésestimées. Parmi les autres acteurs principaux du schéma schumpétérien se trouvent le capitaliste et le banquier qui sont radicalement séparés de la fonction entrepreneur.

[1085] *Ibid.*, p. 1033-1034
[1086] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86
[1087] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.*, p. 242

Schumpeter insiste constamment sur ce « point fondamental de la distinction entre "entrepreneurs" et "capitalistes" : peu importe que l'on voie dans ces derniers les possesseurs de monnaie, de créances ou de biens positifs quelconques[1088]. » Cette distinction est fondamentale et récurrente dans l'édifice schumpétérien : en 1914 dans *Epochen,* Schumpeter assène que « *yet to this day people have continued to confound the two functions of capitalist and entrepreneur*[1089]. » Dans les *Business Cycles,* Schumpeter précise : « *The entrepreneur may, but need not, be the person who furnishes the capital. This is a very important point*[1090]. » De cette distinction claire découlent immédiatement deux conséquences : premièrement, puisque l'entrepreneur n'est pas le détenteur du pouvoir d'achat nécessaire à l'acquisition de bien de production, et, contrairement à une idée répandue, il n'est pas le porteur de risque : « *risk bearing is no part of the entrepreneurial function. It is the capitalist who bears the risk*[1091] » ; « la conception de l'entrepreneur comme celui qui supporte les risques est incompatible avec nos idées[1092]. » Selon la formule de Schumpeter, en cas d'insuccès, l'entrepreneur « *loses other people's money*[1093]. » Une nouvelle fois, Schumpeter se distingue de Werner Sombart pour qui l'entrepreneur est bien le porteur de risque : « *The entrepreneur is a conqueror in that he overcomes all obstacles and is courageous enough to take great risks for the success of his enterprise*[1094]. » Deuxième conséquence et contrairement aux capitalistes, « *entrepreneurs as such do not form a social class*[1095]. » L'analyse sociologique de Schumpeter insiste sur le fait que les entrepreneurs proviennent de diverses classes dans la structure sociale et n'en constitue aucune : « l'accomplissement de la fonction d'entrepreneur ne crée pas les éléments d'une classe pour l'entrepreneur heureux et les siens[1096]. » Cependant, en cas de succès, il est possible à un entrepreneur de connaître une mobilité sociale ascendante et intégrer des classes supérieures. Mais, sitôt qu'un entrepreneur accède à une position supérieure, il n'est plus un entrepreneur, car ce dernier se définit par ses *actes*. L'entrepreneur chez Schumpeter est ainsi une fonction économique à laquelle n'est attaché aucun statut social particulier.

La définition schumpétérienne de l'entrepreneur se distingue dans la science économique par ses deux aspects : il ne supporte pas les risques et ne constitue pas une classe sociale. En

---

[1088] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 107
[1089] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 105
[1090] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 103
[1091] *Ibid.*, p. 104
[1092] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 108
[1093] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 104
[1094] W. SOMBART, « Capitalism », *op. cit.*, p. 16
[1095] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 104
[1096] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 112

outre, Schumpeter est le premier à faire « de l'entrepreneur dans le schéma analytique ce qu'il est dans la réalité capitaliste, c'est-à-dire le pivot autour duquel tourne tout le reste[1097]. » De nombreux travaux sont consacrés à la généalogie de la catégorie de l'entrepreneur[1098] dont Schumpeter se place en héritier plus ou moins avoué. Néanmoins, un rapide détour par cette généalogie nous permet de positionner et surtout de préciser la spécificité de Schumpeter quant à la catégorie entrepreneur.

Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter déploie une certaine ambiguïté, car, d'une part, il déplore la sous-estimation de la figure de l'entrepreneur par ses prédécesseurs et d'autre part, il accentue cette sous-estimation en passant sous silence certains de ses prédécesseurs qui ont effectivement développé la figure de l'entrepreneur. En effet, comme le souligne Jean-Jacques Gislain, « Schumpeter ne se reconnaît pas de précurseur[1099] », et ce, afin de mieux marquer l'originalité de son approche théorique tout en donnant à la catégorie entrepreneur une épaisseur historique :

> « Non pas que les économistes eussent jamais accompli l'impossible exploit de passer sous silence le personnage le plus haut en couleur du processus capitaliste […]. Les économistes du XVIIe siècle avaient fait preuve d'une compréhension incontestable, quoique mal formulée, de cette catégorie économique[1100]. »

Ainsi, les travaux de Erich Streissler[1101] et plus récemment de Jean-Jacques Gislain ont démontré les influences considérables d'Alfred Marshall, de Friedrich Wieser et de Werner Sombart, influences que Schumpeter n'explicite aucunement. Parmi ses tentatives de « compréhension mal formulée, » Schumpeter considère que « Cantillon a été […] le premier à utiliser le terme d'entrepreneur[1102]. » Dès les *Epochen,* Schumpeter fait l'éloge de l'œuvre de l'économiste français :

> « The palm must be awarded to Cantillon, whose essay *Essai sur la nature du commerce en général* was completed in 1734 … and can be considered as the first systematic attempt to work over the whole field of economics. Its author bears the stamp of the scientific spirit,

---

[1097] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 243
[1098] E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », *op. cit.* ; M. BLAUG, « Entrepreneurship Before and After Schumpeter », *op. cit.* ; J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *op. cit.*
[1099] J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *op. cit.*, p. 19
[1100] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 242
[1101] E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*
[1102] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 242

the various problems dealt with by him appear as if they had been permeated by uniform principles and they form part of a complete analysis of grand design[1103]. »

Selon Philippe Steiner, « Cantillon tient une part de son originalité du fait que l'entrepreneur est défini par l'incertitude, c'est-à-dire par le fait qu'il ne peut prévoir les états futurs des marchés et par la distinction associée entre des coûts certains et des revenus incertains[1104]. » Agissant dans le cadre de l'incertitude, l'entrepreneur chez Cantillon se définit ainsi par la prise de risque, ce que confirme Antoin Murphy : « Cantillon définit l'entrepreneur comme la personne qui achète les facteurs de production et/ou des marchandises, à un prix certain, pour les revendre à un prix incertain. Et dans la mesure où le prix de vente futur est incertain, l'entrepreneur est conçu comme un preneur de risque[1105], » ce qui le différencie fortement de l'entrepreneur schumpétérien[1106].

C'est Jean-Baptiste Say qui fut « le premier à assigner à l'entrepreneur – lui-même distinct du capitaliste – une place définie dans le schéma du processus économique[1107]. » Comme le rappelle Philippe Steiner, « parmi les rares titres de gloire que Jean-Baptiste Say conserve par-devers lui, suite à l'effondrement de sa renommée après le XIXe siècle, figure le fait qu'il est le seul, dans l'école classique, à mettre l'accent sur le rôle décisif de l'entrepreneur[1108]. » Dès la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter reconnaît l'apport de Say selon lequel « la fonction de l'entrepreneur est de combiner, de rassembler les facteurs de production[1109]. » En effet, pour Jean-Baptiste Say, « les principaux agents de ce grand-

---

[1103] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 29-30

[1104] P. STEINER, « La théorie de l'entrepreneur chez Jean-Baptiste Say et la tradition Cantillon-Knight », *L'Actualité économique*, vol. 73, n° 4, 1997, p. 622

[1105] A. MURPHY, « Richard Cantillon et le groupe de Vincent de Gournay », dans A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 191

[1106] « Par toutes ces inductions et par une infinité d'autres qu'on pourrait faire dans une matière qui a pour objet tous les habitants d'un État, on peut établir que, excepté le prince et les propriétaires de terres, tous les habitants d'un État sont dépendants ; qu'ils peuvent se diviser en deux classes, savoir en entrepreneurs, et en gens à gages ; et que les entrepreneurs sont comme à gages incertains, et tous les autres à gages certains pour le temps qu'ils en jouissent, bien que leurs fonctions et leur rang soient très disproportionnés. Le général qui a une paie, le courtisan qui a une pension, et le domestique qui a des gages, tombent sous cette dernière espèce. Tous les autres sont entrepreneurs, soit qu'ils s'établissent avec un fond pour conduire leur entreprise, soit qu'ils soient entrepreneurs de leur propre travail sans aucuns fonds, et ils peuvent être considérés comme vivant à l'incertain ; les gueux même et les voleurs sont des entrepreneurs de cette classe. » in R. CANTILLON, *Essai sur la nature du commerce en général* (1755), Institut Coppet, Paris, 2011, p. 20

[1107] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 243

[1108] P. STEINER, « La théorie de l'entrepreneur chez Jean-Baptiste Say et la tradition Cantillon-Knight », *op. cit.*, p. 611

[1109] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 108

œuvre, sont les *entrepreneurs d'industrie*, ces hommes qui réunissent les moyens que leur offrent la nature et les arts, pour parvenir au but de créer et de multiplier les *utilités*[1110]. »

Néanmoins, l'entrepreneur ne possède pas dans l'analyse de Say la place que lui accorde Schumpeter dans la sienne. Le concept d'entrepreneur chez Say demeure flou et manque d'une délimitation claire de ses fonctions : « Il y a une foule de degrés dans l'importance et le talent des entrepreneurs d'industrie, depuis le rémouleur qui porte sa manufacture sur son dos, et ne pousse pas son art au-delà du léger amendement qu'il donne à nos couteaux, jusqu'au négociant qui, du fond de son comptoir, combine que des étoffes grossières et quelques armes pourront être utiles aux habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique[1111]. » Dans son *Catéchisme de l'économie politique,* publié en 1815, Say définit l'entrepreneur comme suit :

> « Comment appelle-t-on les hommes qui entreprennent la confection d'un produit quelconque ?
>
> Ce sont les entrepreneurs d'industrie.
>
> Quelles sont les opérations qui constituent le travail d'un entrepreneur d'industrie ?
>
> Il doit d'abord acquérir les connaissances qui sont la base de l'art qu'il veut exercer.
>
> Que doit-il faire ensuite ?
>
> Il doit rassembler les moyens d'exécution nécessaires pour créer un produit, et finalement présider à son exécution[1112]. »

L'entrepreneur chez Say est celui qui s'enquiert des connaissances de son art, rassemble les moyens de production pour y parvenir et enfin dirige la production. À ce titre, l'entrepreneur schumpétérien est assez éloigné du portrait dressé par Say. Schumpeter délimite davantage encore la fonction de l'entrepreneur à la simple exécution de *nouvelles* combinaisons productives et accentue la séparation avec le détenteur du pouvoir d'achat nécessaire à la réalisation de ladite combinaison. Chez Say, au contraire, c'est encore l'entrepreneur qui prend les risques et supporte les pertes : « L'entrepreneur supporte la perte qui résulte d'une opération qu'il a mal conçue ou mal conduite. Il résulte de là peut-être une atteinte portée à sa fortune, mais il n'en résulte aucune atteinte aux principes qui président à la formation et à la distribution des richesses[1113]. »

[1110] J. B. SAY, *Leçons d'économie politique*, G. Jacoud et P. Steiner (éd.), Paris, Economica, 2003, p. 75
[1111] *Id.*
[1112] J.-B. SAY, *Catéchisme d'économie politique* (1815), Paris, MAME, 1972, p. 46
[1113] J. B. SAY, *Leçons d'économie politique*, *op. cit.*, p. 88

Parmi les autres économistes classiques, Marx inclut, l'entrepreneur est absent de l'analyse. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter poursuit :

> « À vrai dire, Ricardo, les ricardiens et aussi Senior n'ont pas prêté attention à la suggestion de Say et ont presque réalisé ce que je décrivais comme un exploit impossible, l'exclusion complète du personnage de l'entrepreneur. Pour eux, comme pour Marx, le processus industriel et commercial marche tout seul, la seule chose nécessaire pour le mettre en route étant un apport adéquat de capital[1114]. »

Ce personnage central est toujours ou confus ou absent chez les néo-classiques : Alfred Marshall place sous le terme « *undertaker* » – terme anglais qu'il préfère à « entrepreneur » – plusieurs fonctions économiques : directeur, manager, ingénieur, etc. :

> « The task of so directing production that a given effort may be most effective in supplying human wants has to be broken up and given into the hands of a specialized body of employers, or to use a more general term, of business men. They "adventure" or "undertake" its risks; they bring together the capital and the labour required for the work ; they arrange or " engineer " its general plan, and superintend its minor details[1115]. »

Chez Marshall, les fonctions économiques de l'entrepreneur sont diverses et encore confondues. Léon Walras, quant à lui, conçoit un entrepreneur « ne faisant ni bénéfice ni perte » c'est-à-dire tout sauf un entrepreneur schumpétérien. En effet, dans l'analyse walrasienne, il existe un agent économique appelé « entrepreneur » que Walras définit comme suit :

> « L'entrepreneur est donc le personnage (individu ou société) qui achète des matières premières à d'autres entrepreneurs, puis loue un fermage la terre du propriétaire foncier, moyennant un salaire les facultés personnelles du travailleur, moyennant un intérêt le capital du capitaliste, et finalement, ayant appliqué des services producteurs aux matières premières, vend à son compte les produits obtenus[1116]. »

Cet entrepreneur est une nouvelle fois très éloigné de l'entrepreneur schumpétérien. À tel point, que Schumpeter le considère comme absent du circuit statique. Walras précise : « À l'état d'équilibre de la production, les entrepreneurs ne font ni bénéfice ni perte. Ils subsistent alors non comme entrepreneurs, mais comme propriétaires fonciers, travailleurs ou capitalistes dans leurs propres entreprises ou dans d'autres[1117]. » Cette absence de la figure de l'entrepreneur

---

[1114] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 244
[1115] A. MARSHALL, *Principles of Economics* (1890), Eighth Edition, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p. 244
[1116] L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure, op. cit.*, p. 287
[1117] *Ibid.*, p. 284

dans l'analyse classique et néo-classique est en partie due à la confusion entre les fonctions du capitaliste et de l'entrepreneur. « Sans doute, on distinguait l'entrepreneur du capitaliste, et son profit de l'intérêt, avec une clarté toujours plus croissante à mesure que le temps passait[1118] » et Schumpeter lui-même fait de cette distinction un point crucial de son analyse du capitalisme.

La nouveauté de l'analyse schumpétérienne est ainsi de réduire l'entrepreneur à l'agent qui porte l'innovation et dont la fonction est l'exécution de nouvelles combinaisons productives. Donc, la fonction d'entrepreneur est relativement étroite et n'inclut pas dans son domaine la détention d'un pouvoir d'achat ou d'un quelconque capital préalable : il est séparé du capitaliste. Ainsi, Schumpeter suppose que l'entrepreneur n'a pas les moyens de paiement disponibles pour réaliser son innovation : il est un agent en *besoin de financement*. Par conséquent, il doit emprunter ce pouvoir d'achat à des agents qui sont en capacité de financement. Immédiatement, l'entrepreneur schumpétérien est intégré dans des rapports sociaux et institutionnels. En effet, livré à lui-même, l'entrepreneur est incapable de réaliser son innovation. Il est important d'insister une nouvelle fois sur le fait que les tenants de la trinité innovation-entrepreneur-crédit sont individuellement impuissants à impulser l'évolution économique : l'entrepreneur, porteur de l'innovation, a encore besoin du troisième terme de la trinité pour effectivement mettre en mouvement l'évolution économique. Par quels moyens l'entrepreneur peut-il obtenir le pouvoir d'achat dont il a besoin ? Ou bien, il emprunte à un agent qui possède déjà un pouvoir d'achat : le capitaliste. Ou bien, il emprunte à un agent qui a la capacité de créer le pouvoir d'achat : le banquier. Dans les deux cas, l'entrepreneur est intégré dans un rets de rapports sociaux qui s'organise autour de la monnaie empruntée. Mais avant de détailler le financement de l'innovation et le rôle primordial des capitalistes et des banquiers dans l'analyse schumpétérienne, il convient de s'arrêter sur l'acte créatif porté par l'entrepreneur.

5.4 Un acte créatif sur le régime du don

En vue de rendre compte de la « conduite du type, » Schumpeter analyse les *motifs* de l'entrepreneur. Néanmoins, ceci ne s'apparente aucunement à une forme de psychologisme. Le cadre dynamique en effet appelle une étude des comportements et des motivations, car les innovations demeurent lettre morte sans la personnalité de l'entrepreneur. En note de bas de page dans *Théorie de l'évolution économique,* il définit « motif » :

[1118] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 200-201

> « Le motif n'est que l'instrument par lequel, suivant les circonstances, l'observateur rend plus claire, pour lui et pour les autres, la suite des causes et de leurs conséquences dans la vie sociale, et par lequel il peut *comprendre* ce processus par opposition à ce qui aurait lieu dans la "nature inanimée". Il est souvent un moyen heuristique précieux et aussi une cause utilisable de connaissance[1119]. »

Il convient de souligner encore une fois la parenté avec Max Weber : ici Schumpeter entend saisir les motifs des agents comme un ensemble de moyens heuristiques permettant de rendre compte et de comprendre « la suite des causes et de leurs conséquences dans la vie sociale » d'une série d'actions. En d'autres termes, il s'agit de comprendre une conduite économique *objective* par l'interprétation de motifs *subjectifs*. Ainsi, la définition schumpétérienne de motif se rapproche de celle proposée par Max Weber dans *Économie et Société :* « Nous appelons "motif" un ensemble significatif qui semble constituer aux yeux de l'agent ou de l'observateur la "raison" significative d'un comportement[1120]. » Schumpeter ajoute, toujours dans une tonalité wébérienne : « Nous décrivons et nous analysons une conduite économique qu'on peut observer de l'extérieur. Si nous tentons en outre de la comprendre en l'interprétant subjectivement ("*sinndeutend*" *zu* "*verstehen*"[1121]), cette conduite visible n'en reste pas moins un objet qu'embrasse notre analyse[1122]. » Ainsi, Schumpeter emploie une méthode interprétative lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'activité de l'entrepreneur. Pour ce faire, il entend *comprendre en interprétant,* expression qui rappelle la démarche wébérienne en sociologie :

> « Nous appelons sociologie […] une science qui se propose de comprendre par interprétation [*deutend verstehen*] l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets[1123]. »

L'expression utilisée par Weber – *deustend verstehen* – est tout à fait similaire à celle employée par Schumpeter – *sinndeustend verstehen.* Le recueil *Économie et société* est publié en 1921 de manière posthume et les notes de bas de pages consacrées aux motifs dans la *Théorie de l'évolution économique* sont présentes dans la seconde édition de 1926, mais absentes de la première édition de 1911. Ainsi, lors de la révision de son ouvrage, Schumpeter donne une

---

[1119] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 129
[1120] M. WEBER, *Économie et société* (1922), Pocket, Paris, 1995, vol. 1. Les catégories de la sociologie, p. 38
[1121] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926, op. cit.*, p. 132
[1122] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 129
[1123] M. WEBER, *Economie et société 1*, *op. cit.*, p. 28

tonalité wébérienne aux précisions apportées sur le concept de motif en s'inspirant directement des enseignements de Weber.

L'étude des motifs de l'entrepreneur permet à Schumpeter d'expliquer l'impulsion de l'évolution économique par des facteurs endogènes, mais aussi avec un élément humain. La sous-estimation du facteur humain dans l'explication du changement économique étant la critique fondamentale que Schumpeter adresse aux Classiques. Shionoya résume : « *the task of* [Theorie der Wirtschaftlichen] Entwicklung *is to identify the type of entrepreneur with the endogenous element of economic development and to describe the concomitant phenomena of entrepreneurial activity as the process of economic development* [1124]. »

5.4.1 Les motifs de l'entrepreneur : dynastique, sportif et artistique

Bien qu'il prétende que sa conception de l'entrepreneur « *does not imply any glorification*[1125], » Schumpeter rédige des pages apologétiques sur l'entrepreneur. Les dernières pages du chapitre 2 de la seconde édition de la *Théorie de l'évolution économique* sont demeurées célèbres pour contenir la dithyrambique description de la fonction entrepreneur. Il énumère ainsi une série de trois motifs :

Premièrement, l'entrepreneur est motivé par un *motif dynastique* – que nous aurions pu nommer *conquérant, fondateur, impérial, etc.* En effet :

> « Il y a d'abord en lui le rêve et la volonté de fonder un royaume privé, le plus souvent, quoique pas toujours, une dynastie aussi. Un empire, qui donne l'espace et le sentiment de la puissance, qui au fond ne saurait exister dans le monde moderne, mais qui est le succédané le meilleur de la suzeraineté absolue et dont la fascination s'exerce sur les personnes qui n'ont pas d'autre moyen d'avoir une valeur sociale[1126]. »

Cette idée se retrouve également dans « *The Instability of Capitalism* » où Schumpeter réitère par deux fois l'importance de « l'imposition par la force » : « *Innovation … consists in producing, and forcing upon the public, a new commodity*[1127] » et, plus loin, en note de bas de page, « *new commodities or new qualities or* new quantities *of commodities are forced upon the public by the initiative of entrepreneurs*[1128]. » L'entrepreneur se comporte comme un roi ou

[1124] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science,* p. 170
[1125] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », op. cit., p. 65
[1126] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 135
[1127] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 64
[1128] *Ibid.*, p. 65

un empereur dont le but est à la fondation d'un royaume, d'un empire et par là d'une dynastie. Le motif dynastique est le motif le plus économique, car il est dépendant de la propriété privée : « c'est seulement dans la première des trois séries de motifs que la propriété privée est un facteur essentiel de l'activité de l'entrepreneur[1129]. »

Deuxièmement, l'entrepreneur a un *motif sportif* – ou bien *guerrier* – directement lié à l'impératif dynastique :

> « Puis vient la volonté du vainqueur. D'une part, vouloir lutter, de l'autre vouloir remporter un succès pour le succès même. Il aspire au profit comme à l'indice du succès […] et comme à un arc de triomphe. L'activité économique entendue comme sport, course financière, plus encore comme combat de boxe[1130]. »

Nous retrouvons la combativité et la force de la volonté motivées moins par les conséquences que par le combat en lui-même. Le profit n'est pas une motivation pour l'entrepreneur, mais un aiguillon lui permettant de connaître son succès. Il est un « arc de triomphe » : à la fois monument attestant de ses victoires – pour filer la métaphore – mais aussi bâtiment dépourvu de toute fonction utilitaire. L'économie est considérée comme un sport en ce sens où l'activité est appréciée pour elle-même, comme fin et non comme moyen. Cette série de motifs apparaît comme la plus étrangère à la rationalité proprement économique.

Troisièmement, l'entrepreneur déploie un *motif artistique* ou *créatif* :

> « La joie enfin de créer une forme économique nouvelle est un troisième groupe de mobiles qui se rencontre aussi par ailleurs, mais qui seulement ici fournit le *principe* même de la conduite[1131]. »

Ainsi, ce motif constitue le *principe fondamental* selon Schumpeter de la conduite de l'entrepreneur. Ce dernier trouve une motivation essentielle dans le simple fait de créer : « il crée sans répit, car il ne peut rien faire d'autre[1132] » et « la joie pour lui nait de l'œuvre, de la création nouvelle comme telle[1133]. » Non seulement il possède une joie à la création, mais il en tire une énergie plus grande encore : « il peut y avoir que simple joie à agir : l'exploitant pur et simple vient avec peine à bout de sa journée de travail, notre entrepreneur, lui, a un excédent de force[1134]. »

[1129] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 135
[1130] *Id.*
[1131] *Ibid.*, p. 136
[1132] *Ibid.*, p. 134
[1133] *Ibid.*, p. 136
[1134] *Id.*

Par cette description tout à fait homérique – ou donquichottesque – les motifs de l'entrepreneur dépassent le cadre de la rationalité de l'*homo œconomicus.* Plus en avant, la théorie standard se révèle incapable de penser les motifs de l'entrepreneur, car ils lui échappent. Certes, l'entrepreneur satisfait un certain nombre de besoins, mais « les besoins satisfaits ne sont pas ceux de l'exploitant pur et simple, ce ne sont pas ceux qui donnent la raison de l'activité économique et ceux à qui seules s'appliquent ses lois[1135]. » Ainsi, l'entrepreneur n'est pas un agent aux motivations économiques : les lois de l'activité économique ne s'appliquent pas à son agir. De plus, dans ce processus créatif, l'entrepreneur cherche à acquérir des biens en vue de réaliser son innovation, mais « ici non plus, on n'acquière pas des biens pour la raison et selon la loi de la raison, qui constituent le mobile économique habituel de l'acquisition des biens[1136] » à savoir en vue de satisfaire ses besoins. Non, plus généralement, « répétons-le, il s'agit d'une motivation qui présente une différence caractéristique avec la motivation spécialement économique, il s'agit d'une motivation étrangère à la raison économique et à sa loi[1137]. » Autrement dit, la série des motifs de l'entrepreneur schumpétérien ne répond pas à une logique économique, nous proposons de nommer l'ensemble de ces motifs les *motifs extra-économiques* de l'entrepreneur. Attribuer à l'entrepreneur des motifs hors du commun est un trait relativement partagé par les économistes du début du XXe siècle à l'instar de Werner Sombart qui, dans un article de 1930, précise : « *The motives of capitalistic entrepreneurs are by no means restricted to acquisitive drives ; among them, the craving for acclaim, the impulsion to serve the common good, the urge to action*[1138]. » Toutefois, Schumpeter est l'un des rares économistes à exclure la recherche du profit des motivations propres de l'entrepreneur. Sombart, par exemple, subordonne l'ensemble des motivations de l'entrepreneur au seul profit : « *As all these motives work out in the capitalistic enterprise, they become, by virtue of an inner necessity, subordinate to profit making*[1139]. »

Il est important de préciser que ces motifs ne sont pas pour autant *irrationnels* et Schumpeter est très clair sur le sujet : « il est rationnel, au sens de conscient de la conduite à laquelle il vient de donner une forme, car il lui faut élaborer ce que les autres trouvent achevé, il est un véhicule d'une réorganisation de la vie économique dans le sens d'une adaptation aux fins de l'économie privée[1140]. » François Perroux de confirmer :« Le grand entrepreneur de J.

[1135] *Ibid.*, p. 135
[1136] *Ibid.*, p. 136
[1137] *Id.*
[1138] W. SOMBART, « Capitalism », *op. cit.*, p. 13
[1139] *Id.*
[1140] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 132

Schumpeter, on le sait, est "irrationnel" du point de vue d'une rationalité étroite qui se définirait par la maximisation des seuls gains monétaires[1141]. »

Ces motifs extra-économiques de l'entrepreneur s'opposent dans la théorie schumpétérienne aux motifs économiques des agents statiques. Cette opposition entre agent statique et dynamique tant dans leurs motifs que dans leur conduite est fondamentale dans l'édifice schumpétérien.

5.4.2 L'opposition entre l'agent dynamique et l'agent statique

L'entrepreneur est un agent de type dynamique par opposition à l'agent de type statique présent dans le circuit. Cette distinction entre deux types d'agents forme l'une des prémisses ontologiques fondamentales de tout le système théorique schumpétérien[1142]. Cette distinction est très marquée dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* : « Nous ne parlons pas seulement de type d'action statique ou hédonistique et de type d'action énergique ou dynamique, mais bien d'individus hédonistiques-statiques et d'individus dynamiques-énergétiques[1143]. » Dès la seconde édition de 1926, le propos est beaucoup plus nuancé et reprend « trois couples d'oppositions » :

> « Premièrement, l'opposition de deux *évènements* réels : tendance à l'équilibre d'une part, modification ou changement spontané des données de l'activité économique d'autre part ; deuxièmement, l'opposition de deux *appareils* théoriques : statique et dynamique ; troisièmement, l'opposition de deux *types* d'attitudes : nous pouvons les représenter dans la réalité, comme deux types d'agents économiques : des exploitants purs et simples et des entrepreneurs[1144]. »

Ainsi, le circuit et l'évolution décrivent des forces réelles à l'œuvre dans l'économie et dont l'appareil statique et l'appareil dynamique permettent de rendre raison théoriquement. À ces réalités s'adjoint une nouvelle opposition entre deux *types* d'hommes : l'exploitant pur et simple ou *agent hédonistique-statique* et l'entrepreneur ou *agent énergétique-dynamique.*

Qu'entend Schumpeter par « *type* » ? En note de bas de page, il précise : « On envisage ici un type de *conduite* et un type de *personnes* dans la mesure où cette conduite est si accessible

---

[1141] F. PERROUX, *L'économie du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 532
[1142] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 15-35
[1143] « *Wir sprechen nicht nur von hedonischen oder statischen und von energischen oder dynamischen Typen des Handelns, sondern auch von hedonischen oder statischen und von energischen oder dynamischen Individuen* », in J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 128
[1144] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 117-118

aux personnes qu'elle en constitue une caractéristique saillante[1145]. » Il s'agit donc d'une construction conceptuelle qui dresse des caractéristiques essentielles d'un phénomène économique particulier à saisir. Ici, le type schumpétérien semble emprunter à l'idéal-type wébérien. En effet, pour Max Weber, la sociologie vise « à construire scientifiquement (sens "idéaltypique") pour dégager le type *pur* (idéal-type) d'un phénomène se manifestant avec une certaine fréquence[1146]. » Ces types sont une construction conceptuelle qui saisit par abstraction les traits saillants d'un phénomène. À ce titre, « comme pour toute science généralisante les abstractions qui lui sont propres font que ses concepts ne sauraient être que relativement *vides* en contenu par rapport à la réalité concrète d'ordre historique. En compensation elle fournit une *univocité* accrue des concepts[1147]. » Cette univocité des concepts permet ainsi de construire une grille de lecture théorique et explicative du réel, mais leur forte abstraction théorique les éloigne de la réalité concrète. De plus, l'idéal-type wébérien prend en considération les motivations subjectives des agents : en effet, la sociologie doit « élaborer ses *concepts* par une classification du "sens visé" possible, c'est-à-dire comme si l'activité se déroulait effectivement avec la conscience de son orientation significative[1148]. » Ainsi, Swedberg et Agevall résument : « *An ideal type can be described as a schematic representation of some configuration of social action, that explicitly takes the meaning of the actors into account*[1149]. » En étudiant les motifs propres des agents statiques et les motifs de l'entrepreneur, Schumpeter s'inscrit dans une démarche similaire à celle de Weber sans pour autant entrer dans le détail du sens subjectif. En effet, Schumpeter ne semble retenir de l'idéal-type que la première partie : à savoir la constitution d'un *type* qu'il appelle « logique » dans l'*Histoire de l'analyse économique* :

> « [L'observateur] doit créer des types qui, s'ils ne sont pas nécessairement purs comme l'*homo œconomicus,* sont des abstractions du fait qu'ils possèdent des propriétés essentielles et n'en possèdent pas de non essentielles : ce sont des idéaux *logiques*. […] Nous essayons de mettre au jour les significations que les types veulent attacher à eux-mêmes et à leur conduite[1150]. »

Ainsi, les « types » employés par Schumpeter s'inspirent de la méthodologie wébérienne en sociologie pour l'appliquer à l'économie. Et, lorsque Julien Freund définit l'idéal-type, on retrouve la posture méthodologique de Schumpeter quant aux « types » :

[1145] *Ibid.*, p. 116
[1146] M. WEBER, *Economie et société 1*, *op. cit.*, p. 35
[1147] *Ibid.*, p. 49
[1148] *Ibid.*, p. 51
[1149] R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary, op. cit.*, p. 156
[1150] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 100

> « [Weber] entend par [type idéal] un concept construit abstraitement qui ordonne en un tableau homogène les caractéristiques essentielles d'un phénomène […] et qui, appliqué à une situation historique déterminée […] permet de déterminer en quoi celui-ci se singularise […]. Le type idéal est donc une construction utopique ou irréelle destinée à mettre en évidence des relations réelles et empiriques. Il constitue un type, puisqu'il est un concept permettant de saisir les diverses relations dans leur singularité ; il est idéal, parce qu'il est une abstraction rationnelle et pure qui correspond rarement aux phénomènes empiriques[1151]. »

Revenons à la dichotomie entre l'agent statique et l'agent dynamique. L'exploitant pur et simple présent dans le circuit statique est un « agent hédonistique-statique » : il cherche à acquérir des biens en vue de la satisfaction de ses besoins sous des conditions données, sa conduite est calquée sur les habitudes et la routine et sur une certaine aversion pour le changement. Cet agent est mû par des « motifs économiques. » Ces traits correspondent à ce qu'il appelle, dans le premier chapitre de la *Théorie de l'évolution économique,* un « sujet économique » (*Wirtschaftssubjekt*). Il faut noter que Schumpeter n'emploie pas le terme « *homo œconomicus* » sauf dans son premier ouvrage *Das Wesen* : « *homo œconomicus, sort of an embodiment of hedonistic egotism*[1152] » qu'il qualifie plus loin de « *hedonistic calculator*[1153]» (*der hedonischen Rechenmaschine*[1154]). Dans une note de l'*Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter précise : « le terme allemand *Wirtschaftssubjekt* n'est pas synonyme *d'homo œconomicus,* bien qu'on l'ait souvent traduit ainsi[1155]. » Selon Charles Gide et Charles Rist, « [l'économie politique] doit s'efforcer de voir non les hommes, mais l'homme-type, *l'homo œconomicus*, dépouillé par l'abstraction de tous autres caractères que celui de l'intérêt personnel : ce n'est point qu'elle les nie, mais elle les renvoie à d'autres sciences[1156]. » Cette « loi de l'intérêt personnel » incarnée dans la figure de *l'homo œconomicus*, précisent Gide et Rist, relève d'un « principe hédonistique » selon lequel « chaque individu cherche le bien, disons ici la richesse, et fuit le mal, disons ici l'effort[1157]. » En outre, *l'homo œconomicus* est un idéal-type qui se caractérise par la maximisation de son utilité et une rationalité

[1151] J. FREUND, « Weber Max », dans *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis & Albin Michel, 1998, p. 877
[1152] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory, op. cit.*, p. 54
[1153] *Ibid.*, p. 55
[1154] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt,* p. 89
[1155] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 193
[1156] C. GIDE et C. RIST, *Histoire des doctrines économiques, op. cit.*, p. 396
[1157] *Id.*

calculatoire en vertu de laquelle il cherche à obtenir ses fins par les moyens adéquats les plus efficaces.

Pour ces raisons, l'agent statique schumpétérien et *l'homo œconomicus*, bien que partageant un certain nombre de points, ne recouvrent pas exactement les mêmes attributs. Les deux sont à la poursuite de la satisfaction de leurs besoins, autrement dit, ils sont « hédonistes », mais deux différences sont à noter. La première est assez explicite chez Schumpeter : l'agent statique schumpétérien a un comportement économique fondé sur les habitudes et la routine tandis que l'*homo œconomicus* est un « calculateur, » c'est-à-dire qu'il agit en vertu de calcul coût-avantage et selon des choix rationnels. La seconde différence est plus implicite : contrairement à ce qu'affirme Yuichi Shionoya[1158], l'agent du circuit statique n'est pas spécialement un maximisateur d'utilité contrairement à l'*homo œconomicus.* Andersen résume :

> « The "hedonic-static" type: Considered in terms action (conduct), this type is denoted as both "static" and "hedonic". By characterising the action as "static", Schumpeter apparently emphasised that it refers to a circular flow or the movement to a circular flow. In contrast, "hedonic" means that the action is relating to the goal of utility or pleasure[1159]. »

Ainsi, lorsqu'il s'agit de rendre compte de la motivation économique de l'agent statique et donc de ces comportements, Schumpeter précise que le type *homo œconomicus* n'est pas suffisant :

> « Le tableau d'un égoïsme individualiste, rationnel et hédoniste ne la saisit pas exactement. Ce qu'il faut faire couramment dans les limites d'une certaine détermination sociale étant donné une certaine structure sociale, une certaine constitution de la production, et dans un monde culturel donné, dans les limites aussi d'habitudes et de mœurs sociales déterminées, tout cela apparaît à l'agent économique sous l'angle d'une tâche largement objectivée, et non comme le résultat d'un choix rationnel fait les principes de l'égoïsme individuel, hédonistique[1160]. »

À l'opposé, l'entrepreneur est « un type particulier d'agents[1161] » c'est-à-dire un agent énergique-dynamique qui poursuit des formes créatives et nouvelles : il est un homme d'action – « *Mann der Tat*[1162] » – caractérisé par un leadership économique et exerce à ce titre un pouvoir

---

[1158] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 3
[1159] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 81
[1160] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 130
[1161] *Ibid.*, p. 116
[1162] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 132

de commandement[1163] pour lequel il déploie des qualités de direction qui l'apparentent à un chef. Cette « fonction d'une nature spéciale[1164] » est la « fonction de chef » incarnée par l'entrepreneur dans la sphère économique que Schumpeter résume comme suit :

> « Une dépense de volonté nouvelle et d'une autre espèce devient par là nécessaire ; elle s'ajoute à celle qui réside dans le fait qu'au milieu du travail et du souci de la vie quotidienne, il faut conquérir de haute lutte de l'espace et du temps pour la conception et l'élaboration des nouvelles combinaisons, et qu'il faut arriver à voir en elle une possibilité réelle et non pas seulement un rêve et un jeu[1165]. »

Dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter qualifie la fonction d'entrepreneur de « *Führerfunktion*[1166] » – la fonction de chef – et utilise la notion de « *Führerschaft*[1167] » pour désigner l'ensemble des attributs qui lui sont attachés et que Anstett traduit par « commandement[1168] » et par « la qualité de chef[1169]. » Par ailleurs, Schumpeter emploie le terme « *Führer*[1170] » pour désigner les qualités de chef de l'entrepreneur. Ces notions de *Führerfunktion* et de *Führerschaft* ne peuvent éviter leur rapprochement avec le *Führerprinzip* qui désigne un principe d'obéissance au chef dans l'idéologie nazie. Avant toute chose, il est important de rappeler avec Johann Chapoutot que « *Führer* […] est un mot courant, depuis la Grande Guerre, de la langue militaire, et […] désigne tout meneur d'hommes doté de charisme et investi d'autorité, du lieutenant de troupes d'assaut au maréchal[1171]. » Dans l'idéologie nazie, le *Führerprinzip* renvoie plus spécifiquement à des « principes d'organisations communautaires[1172]. » En effet, les travaux récents de Johann Chapoutot montrent comment les nazis ont développé une pensée anti-étatiste et anti-individualiste qui glorifie « la communauté du peuple » (*Volksgemeinschaft*) et plus particulièrement, « l'harmonie spontanée d'une communauté raciale homogène et pure[1173]. » Dans cette communauté, le *Führer* est à la fois l'émanation de l'esprit de la communauté et l'incarnation de la volonté de la communauté[1174]. Schumpeter écrit bien avant l'avènement du national-

---

[1163] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 677-696
[1164] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 124
[1165] *Ibid.*, p. 123
[1166] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 128
[1167] *Ibid.*, p. 124
[1168] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 121
[1169] *Ibid.*, p. 370
[1170] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 128
[1171] J. CHAPOUTOT, *La révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, p. 85-86
[1172] J. CHAPOUTOT, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014, p. 235
[1173] J. CHAPOUTOT, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020, p. 53
[1174] *Ibid.*, p. 57-58

socialisme en Allemagne et n'a jamais été coupable de compromission avec l'idéologie nazie. Dans les années 1930, il participe aux États-Unis à un comité visant à expatrier des professeurs juifs persécutés en Allemagne[1175]. En revanche, et comme le montre Thomas McCraw, Schumpeter a largement sous-estimé la montée du nazisme en Allemagne :

> « Schumpeter himself failed to take the Nazi movement seriously until it was too late. Six months before Hitler took power, he wrote his friend Gottfried Haberler, "I don't believe that anything serious is going to happen [in German politics]. Germany has the government that it has been used to for the last 500 years"[1176]. »

Sur le plan théorique, l'entrepreneur schumpétérien n'est pas motivé par un *Führerprinzip* économique ; bien au contraire, la conception de l'entreprise (*Betriebsgemeinschaft*) et du management (*Menschenführung*) développée par les nazis semble éloignée de la fonction de l'entrepreneur schumpétérien et dresse au contraire le portrait de managers bureaucratisés et soucieux d'un esprit de communauté.

La fonction de chef est, chez Schumpeter, spécifique pour au moins deux raisons : « D'abord dans la mesure où elle est dirigée vers quelque chose d'autre, où elle signifie l'*accomplissement de quelque chose d'autre* que ce qui est accompli par la conduite habituelle[1177] » et ensuite « la conduite dont il est question est, par elle-même, une *autre manière d'agir,* elle exige des qualités *autres* et non pas seulement différentes en degré[1178]. » Ainsi, la fonction de chef se caractérise par « une manière spéciale de voir les choses, et ce, non pas tant grâce à l'intellect […] que grâce à une volonté, à la capacité de saisir les choses tout à fait précises et de les voir dans leur réalité[1179]. » L'entrepreneur ne se distingue pas par son intelligence ni par la force de son esprit, mais par sa *volonté.* Cela implique « une capacité d'aller seul et de l'avant, de ne pas sentir l'insécurité et la résistance comme des arguments contraires[1180] », mais encore « la faculté d'agir sur autrui, qu'on peut désigner par les mots "d'autorité", de "poids", "d'obéissance obtenue"[1181]. » Autrement dit, Schumpeter énumère un ensemble de qualités et d'aptitudes hors du commun et de fait, absentes du circuit. Inexistantes,

---

[1175] Voir la notice biographique en annexe 1
[1176] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation, op. cit.*, p. 201
[1177] J. A. Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 116
[1178] *Id.*
[1179] *Ibid.*, p. 125-126
[1180] *Ibid.*, p. 126
[1181] *Id.*

car inutiles : les agents statiques sont mus par l'habitude et la routine en vue de la satisfaction des besoins.

Une nouvelle fois, il est possible de rapprocher ces qualités de la domination charismatique telle que décrite par Max Weber au chapitre 3 de *Économie et Société* :

> « Nous appellerons *charisme* la qualité extraordinaire […] d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels ; ou encore qui est considéré comme envoyé par Dieu ou comme un exemple, et en conséquence considéré comme un « chef » [*Führer*][1182]. »

À la différence de Weber, pour qui « il est tout à fait indifférent de savoir comment la qualité en question devrait être jugée correctement sur le plan "objectif"[1183] », Schumpeter attribue *effectivement* ces qualités extraordinaires à la fonction entrepreneur et aux personnes qui l'incarnent. Le type entrepreneur semble exercer une domination charismatique au sens de Weber sur la structure économique. Ce pouvoir de commandement est ce qui caractérise la fonction entrepreneur en tant qu'il est un agent énergétique-dynamique et, à ce titre, il « n'a pas besoin d'être sous d'autres rapports ni intelligent, ni intéressant, ni cultivé, ni d'occuper en aucun sens une "situation élevée"[1184]. » Schumpeter ajoute qu'« il est le révolutionnaire de l'économie – et le pionnier involontaire de la révolution sociale et politique[1185]. »

Ainsi, l'entrepreneur n'est pas mû par les motifs économiques (*wirtschaflichen Motiv)* caractéristiques des agents dans le circuit statique et ne saurait se réduire à un hédonisme : « son mobile économique – l'effort vers l'acquisition de biens – n'est pas ancré dans le sentiment de plaisir que déclenche la consommation des biens acquis[1186]. » Autrement dit, il n'a pas d'aversion pour la souffrance ni ne recherche le plaisir : « l'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort, auquel il se soumet, lui promet un "excédent de jouissance" suffisant. Il se préoccupe peu des fruits hédonistiques de ses actes[1187]. » Ainsi, l'entrepreneur répond à une rationalité autre : « Si la satisfaction des besoins est la raison de l'activité économique, la conduite de notre type est irrationnelle ou du moins d'un rationalisme d'une autre espèce[1188]. »

[1182] M. WEBER, *Economie et société 1*, *op. cit.*, p. 320
[1183] *Ibid.*, p. 321
[1184] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 127
[1185] *Ibid.*, p. 128
[1186] *Ibid.*, p. 132
[1187] *Ibid.*, p. 134
[1188] *Ibid.*, p. 132

Ce rationalisme d'une autre espèce est *étranger à la raison économique* et se trouve fondé sur des qualités de chef que Andersen résume comme suit :

> « The "dynamic-energetic" type: The action of this type is denoted as both "dynamic" and "energetic". A "dynamic" action is one that is related to the disturbance of a given circular flow. An "energetic" action seems to be one that requires a surplus of mental "energy". … Since all individuals to some extent have to act in the hedonic-static, it is "those who we also see acting dynamically-statically" that belong to the "dynamic-energetic" type[1189]. »

La dichotomie schumpétérienne entre les types dynamiques et les types statiques d'individus est une idée fondamentale qui lui permet d'expliquer l'émergence de la nouveauté. Le neuf est engendré par les actions des créateurs dont la personnalité relève d'un ensemble d'aptitudes hors du commun : création, leadership, intuition, volonté, force d'esprit. « Sous le portrait du type de l'entrepreneur, il y a l'épigraphe : *plus ultra*[1190]. » Il n'est pas anodin que Schumpeter emprunte la devise de Charles Quint pour l'attribuer à l'entrepreneur. « *Plus ultra* » est en effet la devise impériale dès le XVIe siècle et fait référence au dépassement des colonnes d'Hercule vers le Nouveau Monde[1191] qui, selon le mythe antique, portait l'inscription *Nec plus ultra* qui signifie : « Rien au-delà. » Outre la dimension héroïque et conquérante que porte la devise de Charles Quint, l'historien Alexandre Haran précise que « sa signification impériale reposait sur le fait que ce franchissement de la barrière géographique de l'oikoumenê, réputée, depuis l'antiquité, insurmontable, recelait la promesse d'une expansion infinie du pouvoir et des domaines de l'empereur[1192]. » Ainsi, il est aisé de comprendre pourquoi Schumpeter choisit cette devise pour l'entrepreneur : son rêve « dynastique », sa volonté de « fonder un royaume, un empire », « d'aller seul et de l'avant », son caractère « révolutionnaire », son sentiment de puissance, etc., sont autant de caractéristiques que la devise impériale saisit en deux mots.

5.4.3 Don et création

Étranger à la raison économique signifie que la conduite de l'entrepreneur n'est ni réductible ni compréhensible avec un calcul de type coûts-avantages visant à maximiser son utilité sous contrainte de rareté. L'entrepreneur n'est pas un manager ni un capitaliste : il ne

---

[1189] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics*, *op. cit.*, p. 81
[1190] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 135
[1191] E. ROSENTHAL, « Plus Ultra, Non plus Ultra, and the Columnar Device of Emperor Charles V », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 34, 1971, p. 204-228
[1192] A. Y. HARAN, *Le Lys et le Globe. Messianisme dynastique et rêve impérial en France à l'aube des temps modernes*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 85

compte pas ni ne calcule. Il est animé par une rationalité qui échappe à la raison de l'agent statique. Cette conception de l'entrepreneur n'est pas exclusive à Schumpeter, mais au contraire assez symptomatique du capitalisme de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Ainsi, J. M. Keynes insiste, au chapitre 12 de la *Théorie générale,* sur la dimension impulsive des investissements des entrepreneurs et sur leur agir extra-économique :

> « L'investissement dépendait d'un recrutement suffisant d'individus au tempérament sanguin et d'esprit constructif (*sanguine temperament and constructive impulses*[1193]) qui s'embarquaient dans les affaires pour occuper leur existence sans chercher réellement à s'appuyer sur un calcul précis de profit escompté[1194]. »

J. M. Keynes rejoint ici la description schumpétérienne de l'entrepreneur : pour ces derniers, « les affaires étaient en partie une loterie[1195]. » Dans un registre plus littéraire, dans son vaste roman viennois *L'homme sans qualités,* Robert Musil fait tenir à l'un de ses personnages des propos que l'entrepreneur schumpétérien peut prononcer :

> « Nous autres hommes d'affaires, ne calculons pas, comme vous pourriez le croire. Mais nous, […] nous apprenons à considérer nos inspirations vraiment fécondes comme quelque chose qui se rit du calcul, ainsi qu'il en va d'ailleurs pour le succès des politiques et ceux même, finalement, de l'artiste[1196]. »

Ainsi, contrairement à l'affirmation de Gregory Mankiw dans son incontournable *Macroéconomie* selon laquelle « l'entrepreneur [schumpétérien] est motivé par la réalisation de profits[1197], » le comportement des entrepreneurs *précisément* échappe à la logique du calcul des rendements escomptés et leur motivation n'est pas réductible à l'espérance de profit. En un mot, l'entrepreneur schumpétérien n'est pas un *profit-seeker,* ce que semble confirmer J. M. Keynes :

> « Si la nature humaine n'avait pas le goût du risque (*temptation to take a chance*), si elle n'éprouvait aucune satisfaction (autre que pécuniaire) (*profit apart*) à construire une usine ou un chemin de fer, à exploiter une mine ou une ferme, les seuls investissements suscités

---

[1193] J. M. KEYNES, *The General Theory*, *op. cit.*, p. 131

[1194] J. M. KEYNES, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), J. de Largentaye (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971, p. 162

[1195] *Id.*

[1196] R. MUSIL, *L'Homme sans qualités*, P. Jaccottet (trad.), Paris, Gallimard, 1957, vol. I, p. 428

[1197] N. G. MANKIW, *Macroéconomie*, Bruxelles ; Paris, De Boeck, 2015, p. 300

par le calcul froidement établi (*cold calculation*) ne prendraient sans doute pas une grande extension[1198]. »

Weber précise en effet que « le charisme pur est spécifiquement *étranger à l'économie*[1199]. » Autrement dit, le charisme échappe à la raison économique et « constitue, où il apparaît, une "vocation" au sens emphatique du terme : en tant que "mission" ou "tâche" intérieure. Dans son type pur, il dédaigne et rejette l'utilisation de la grâce comme source de revenus[1200]. » Ainsi, l'entrepreneur schumpétérien semble exercer une forme de domination charismatique, il est investi d'une mission et sa conduite n'est pas réductible à une comptabilité :

> « Ce qu'ils dédaignent tous – aussi longtemps que persiste le type authentiquement charismatique – c'est l'économie quotidienne, traditionnelle ou rationnelle, la réalisation de "recettes" régulières grâce à une action économique continue dirigée vers ce but[1201]. »

La poursuite du profit et des recettes ni la satisfaction hédonistique des besoins n'entrent dans les motivations de l'entrepreneur. Ce dernier participe de ce que Weber appelle « une puissance "anti-économique" type » à savoir « refusant toute compromission avec la vie quotidienne, elle pourra seulement consentir, avec une indifférence intérieure totale, à "emporter" pour ainsi dire un profit occasionnel instable[1202]. » Ainsi Schumpeter est imprégné de considérations wébériennes lorsqu'il s'agit de dresser le portrait de l'entrepreneur, de sa conduite et de ses motivations à tel point que l'entrepreneur déploie une forme de domination charismatique.

Nous défendons l'idée que l'acte créatif chez Schumpeter dépend d'une logique du don. La notion de don renvoie immédiatement en sciences sociales à l'anthropologie du don fondée par Marcel Mauss. Dans son *Essai sur le don,* Mauss ne définit pas à proprement dit la notion de « don », mais traite de « systèmes de prestations totales[1203] » dans lesquels s'inscrivent des échanges de prestations à caractère obligatoire. La double obligation de recevoir et de rendre les prestations constitue le cœur de l'analyse maussienne[1204] : « ces prestations et contre-prestations s'engagent sous une forme plutôt volontaire, par des présents, des cadeaux, bien

---

[1198] J. M. KEYNES, *Théorie générale*, *op. cit.*, p. 162-163
[1199] M. WEBER, *Economie et société 1*, *op. cit.*, p. 324
[1200] *Id.*
[1201] *Id.*
[1202] *Id.*
[1203] M. MAUSS, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1925), Paris, PUF, 2012, p. 69, 220
[1204] *Ibid.*, p. 83-84

qu'elles soient au fond rigoureusement obligatoires[1205]. » Pour Mauss, « le plus important, parmi ces mécanismes spirituels, est évidemment celui qui oblige à rendre le présent reçu[1206]. » Cependant, nous nous écarterons ici de la conception maussienne du don pour revenir à un sens commun duquel Mauss s'écarte au moins dans l'idée que le don implique l'obligation de rendre et donc, appelle un contre-don[1207]. Ainsi, nous nous éloignons de cette interprétation anthropologique du don représentée par Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss selon laquelle le don appelle un contre-don. En effet, selon Claude Lévi-Strauss, dans l'*Essai sur le don*,

> « Mauss y apparaît, avec raison, dominé par une certitude d'ordre logique, à savoir que l'*échange* est le commun dénominateur d'un grand nombre d'activités sociales en apparence hétérogènes entre elles. Mais cet échange, il ne parvient pas à le voir dans les faits. L'observation empirique ne lui fournit pas l'échange, mais seulement – comme il le dit lui-même – "trois obligations : donner, recevoir, rendre." Toute la théorie réclame ainsi l'existence d'une structure[1208]. »

Ainsi, selon l'approche anthropologique, notamment son interprétation structuraliste par Lévi-Strauss, il n'y a pas de don sans contre-don. Ou plutôt, l'observation empirique donne à voir des dons et les acteurs eux-mêmes pensent leurs actions sur la logique du don, mais il existe une structure du don-contre-don sous l'observation empirique. Dans son *Anthropologie économique,* Pierre Bourdieu résume :

> « L'"Essai sur le don" pose comme thèse fondamentale qu'il n'y a pas de don sans contre-don et que l'objet propre, l'objet construit, l'objet véritable de l'analyse anthropologique du don n'est pas l'acte de don comme acte généreux, sans retour, mais la structure de l'échange[1209]. »

Ainsi, l'analyse anthropologique du don en appelle à une rupture avec le sens commun et l'expérience vécue des agents d'une part et en appelle à un changement d'objet : l'analyse du don est en fait une analyse de *l'échange*. Bourdieu poursuit : « sous le don phénoménal et derrière l'expérience vécue de ce don phénoménal se cache une structure inconsciente qui est la vérité des actes d'échanges et des expériences mystifiées qu'en font les agents[1210]. » Ainsi,

---

[1205] *Ibid.*, p. 69
[1206] *Ibid.*, p. 72
[1207] J. MAYADE-CLAUSTRE, « Le don. Que faire de l'anthropologie ? », *Hypothèses*, vol. 1, nº 5, 2002, p. 229-237
[1208] C. LEVI-STRAUSS, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » (1950), dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, 13e édition, Paris, PUF, 2013, p. XXXVII-XXXVIII
[1209] P. BOURDIEU, *Anthropologie économique. Cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris, Points Essais, 2021, p. 25
[1210] *Ibid.*, p. 27

comme le laisse entendre Marcel Mauss et de l'aveu même de Claude Lévi-Strauss, l'*Essai sur le don* traite de l'*échange* et du *don* entendu comme appelant un *contre-don.* Ce qui fait dire à Jacques Derrida :

> « On pourrait aller jusqu'à dire qu'un livre aussi monumental que *l'Essai sur le don*, de Marcel Mauss, parle de tout sauf du don : il traite de l'économie, de l'échange, du contrat (*do ut des*), de la surenchère, du sacrifice, du don *et* du contre-don, bref de tout ce qui, dans la chose même, pousse au don *et* à annuler le don[1211]. »

Notre propre démarche s'inscrit davantage dans la conception phénoménologique du don, laquelle en appelle davantage au sens commun. Jacques Derrida propose de définir le don comme suit :

> « Une fois encore, repartons en effet du plus simple et fions-nous toujours à cette pré-compréhension sémantique du mot "don" dans notre langue ou dans quelques langues familières. Pour qu'il y ait don, il faut qu'il n'y ait pas de réciprocité, de retour, d'échange, de contre-don ni de dette. Si l'autre me rend ou me doit, ou doit me rendre ce que je lui donne, il n'y aura pas eu don[1212]. »

Bruno Karsenti qualifie cette interprétation de « philosophique » : « [elle] repose intégralement sur l'unilatéralité exprimée dans son concept[1213]. » Ainsi, à la manière de Derrida, nous préférons accepter la notion de don comme n'appelant pas de réciprocité ni de contre-don. L'approche phénoménologique renoue avec l'expérience vécue, évacuée par l'analyse structuraliste, et plus en avant encore, renonce à voir du don là où il y a *dette.* Bourdieu synthétise :

> « Il y a une reconnaissance de dette qui détruit le don en tant que don. D'où la démonstration de Derrida : le don est impossible puisque dans le simple fait de s'accomplir, même s'il se fonde sur la volonté d'oublier qu'il est don, il est exposé à ce que l'autre n'oublie pas et même si l'autre n'oublie pas, etc[1214]. »

En effet, selon Derrida, le don en tant qu'acte désintéressé et généreux, sans exigence de retour, est détruit par le simple fait d'être reconnu en tant que don par l'émetteur ou par le receveur. Car sa simple reconnaissance comme don aura pour conséquence la réciprocité même la plus

---

[1211] J. DERRIDA, *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991, p. 39
[1212] *Ibid.*, p. 24
[1213] B. KARSENTI, *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, PUF, 1997, n. 1, p. 346
[1214] P. BOURDIEU, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 21

symbolique, ce qui lui ôte *de facto* son caractère de don. Ainsi, « [le don] ne peut être don comme don qu'en n'étant pas présent comme don[1215] » ajoute Derrida. Il poursuit : `

> « Si l'autre le perçoit, s'il le garde comme don, le don s'annule. Mais celui qui donne ne doit pas le voir ou le savoir non plus, sans quoi il commence, dès le seuil, dès qu'il a l'intention de donner, à se payer d'une reconnaissance symbolique, à se féliciter, à s'approuver, à se gratifier, à se congratuler, à se rendre symboliquement la valeur de ce qu'il vient de donner, de ce qu'il croit avoir donné, de ce qu'il s'apprête à donner[1216]. »

Ainsi, il faut que le don soit ignoré en tant que tel à la fois par celui qui donne et par celui qui reçoit pour qu'il soit possible. Derrida conclut donc à son impossibilité :

> « Si le don s'annule dans l'odyssée économique du cercle dès qu'il apparaît comme don ou dès qu'il se signifie comme don, il n'y a plus de « logique du don »; et il y a tout à parier qu'un discours conséquent sur le don devient impossible : il manque son objet et parle, au fond, toujours d'autre chose[1217]. »

Or, nous verrons que l'agir de l'entrepreneur schumpétérien s'apparente à une logique du don précisément dans la mesure où il donne sans perspective de recevoir, sa logique n'est pas celle du calcul ou du retour sur investissement. L'entrepreneur ignore qu'il est dans une logique du don dans son expérience vécue ; de même que les acteurs économiques qui reçoivent l'innovation l'ignorent également. Ceci lève, du moins temporairement, l'impossibilité du don telle qu'évoquée par Jacques Derrida. Bien entendu, il n'est pas dans notre propos de discuter les différentes interprétations d'un essai aussi important que *l'Essai sur le don* de Mauss ni même d'évaluer la pertinence des approches anthropologiques et phénoménologiques du don. En somme, nous nous rapprochons de ce que Bruno Karsenti qualifie de « définition minimale » du don :

> « Un don est une prestation qui s'effectue sous la forme d'une circulation de richesse ou de service d'un individu ou d'un groupe d'individu vers un autre, et dont la caractéristique fondamentale, tout au moins dans le moment où cette prestation a lieu, est de *ne pouvoir se réaliser que dans un seul sens*[1218]. »

Dans le sens commun, le don revêt au moins deux significations sur lesquelles nous insistons. Le don est généralement admis comme « l'action de céder volontairement quelque

---

[1215] J. DERRIDA, *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, *op. cit.*, p. 27
[1216] *Id.*
[1217] *Ibid.*, p. 39
[1218] B. KARSENTI, *L'homme total*, *op. cit.*, p. 346

chose à quelqu'un sans rien demander en échange » en rupture ici avec la conception maussienne du don/contre-don. Mais dans un second sens, le don peut renvoyer à « une aptitude innée à quelque chose. » Ainsi peut-on faire le don de son sang et le don de sa personne, mais, selon le second sens, on peut avoir un don pour la musique. L'acte créatif chez Schumpeter relève du don dans les deux sens évoqués.

D'abord, dans le second sens du terme : les qualités propres à la personnalité de l'entrepreneur dépendent d'un ensemble « d'aptitudes » pour reprendre le mot de Schumpeter qui sont très inégalement disponibles au sein de la population. Une aptitude renvoie à une certaine habileté à remplir une fonction et ne porte aucune charge normative selon Schumpeter : « Une qualité ou un ensemble de qualités ne qualifient une aptitude que par rapport à certaines fonctions bien définies : les aptitudes entretiennent avec les fonctions le même rapport que certaines qualités d'adaptabilité biologique avec le milieu physique[1219]. » Ces aptitudes sont réparties au sein de la population selon la loi du hasard et selon un principe d'hérédité. Dans une note de la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter détaille la répartition de ces qualités au sein d'une population : « la courbe de leur répartition a une ordonnée très dense, de part et d'autre de laquelle on peut ordonner symétriquement les individus, qui, sous ce rapport, sont au-dessus ou au-dessous de la moyenne : ainsi, on a progressivement toujours moins d'individus à rattacher aux mesures qui s'élèvent au-dessus ou tombent au-dessous de la moyenne[1220]. » Schumpeter propose un découpage tout à fait péremptoire, qui semble correspondre peu ou prou à une courbe de Gauss, de la population en « quart » : un quart bas, une moitié et un quart haut :

> « Un quart de la population est si pauvre de qualités, disons pour l'instant, d'initiative économique que cela se répercute dans de l'indigence de l'ensemble de la personnalité morale[1221]. »
>
> « Puis vient la "moitié" de la population, c'est-à-dire les "normaux". […] Presque tous les hommes d'affaires sont de ce nombre[1222]. »
>
> « Montant de là plus haut dans l'échelle, nous arrivons aux personnes qui, dans le quart le plus élevé de la population, forment un type, que caractérise la *mesure* hors pair de ces qualités dans la sphère de l'intellect et de la volonté[1223]. »

[1219] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 220
[1220] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 116
[1221] *Ibid.*, p. 117
[1222] *Id.*
[1223] *Id.*

Au sein de ce quart haut se concentrent les qualités et aptitudes supérieures sur une courbe ascendante. Lorsque, par analogie, Schumpeter traite de la répartition des qualités de chanteur, il précise : « dans ce quart [haut], à travers une série de capacités vocales toujours croissantes et un nombre toujours dégressif de personnes possédant ces qualités, nous arrivons finalement aux Carusos[1224]. » Schumpeter développe ainsi une conception hiérarchisée et élitiste : il est possible de répartir la population sur une *échelle* partant des moins bien dotés jusqu'aux élites.

L'aptitude à innover relève pour ainsi dire d'un don ou, dans un vocable schumpétérien, d'une aptitude spéciale : « la stratégie de l'innovation réclame de l'énergie, de la décision et l'aptitude à reconnaître dans une situation donnée les facteurs qui détermineront le succès. […] Ce n'est ni l'épargne ni la gestion efficace en tant que telles, mais l'aptitude à remplir cette tâche novatrice qui est décisive[1225]. » J. M. Keynes, à l'instar de Schumpeter, remarque l'importance des aptitudes et de la personnalité des entrepreneurs dans la réussite des affaires et dont « [le] résultat final différât grandement selon que les aptitudes et le caractère de leur dirigeant étaient supérieurs ou inférieurs à la moyenne[1226]. » Comme le remarque Robert Heilbroner, la grille de lecture schumpétérienne de l'émergence de la nouveauté relève d'une philosophie élitiste[1227] qui légitime la réussite des entrepreneurs sur des dons et des aptitudes rares concentrés dans un petit groupe d'hommes dynamiques et chevaleresques. Jean-Claude Passeron va plus loin, en affirmant que l'élitisme de Schumpeter se double d'une philosophie naturaliste où les dons et aptitudes sont en partie innés et transmis[1228].

Ensuite, l'acte créatif chez Schumpeter correspond au premier sens du terme « don » : fidèle à cette philosophie élitiste, l'acte créatif chez Schumpeter est toujours le fait d'un homme dynamique, d'un créateur déployant une énergie et une volonté hors du commun. Cet acte relève du don en ce que le créateur en général et l'entrepreneur en particulier n'agissent pas en vue d'un retour sur investissement, leur initiative n'est pas réductible à un calcul où les avantages seraient supérieurs aux peines et aux coûts que l'action représente. Bien au contraire, l'entrepreneur-créateur crée pour le simple fait de créer, la création apparaît pour lui comme une *fin en soi*. L'acte créatif repose chez Schumpeter sur une dépense d'énergie qui trouve sa raison d'être en elle-même, dans le processus de création même. Cet excédent d'énergie relève du don en ce que les motifs et la conduite de l'entrepreneur relèvent de la volonté, de l'intuition,

---

[1224] *Ibid.*, p. 116
[1225] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 177-178
[1226] J. M. KEYNES, *Théorie générale*, *op. cit.*, p. 162
[1227] R. L. HEILBRONER, *Les Grands économistes*, *op. cit.*, p. 321
[1228] J.-C. PASSERON, « Présentation », *op. cit*.

de l'impulsion. Dans sa « Contribution à une sociologie des impérialismes », publiée en 1919, Schumpeter énonce l'idée que toute société déploie un « excédent d'énergie[1229] » qui doit se dépenser d'une manière ou d'une autre. Schumpeter ne définit jamais clairement ce qu'il entend par « énergie. » Dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* il précise qu'il « convient de souligner que le terme "action énergique" (*energisches Handeln*) se réfère simplement à l'usage quotidien de la langue[1230], » ce qui n'éclaire pas vraiment son contenu. De manière générale, l'énergie renvoie à une capacité de faire effort et à une volonté d'employer une force en vue d'actions et de modifications de son environnement[1231]. Schumpeter analyse les politiques impérialistes de plusieurs civilisations telles que les Assyriens, les Perses, les Arabes dans le contexte de la naissance de l'Islam ou encore les Francs, comme une dépense de cet excédent d'énergie : le trop-plein d'énergie est converti en guerre et en conquête. La société capitaliste aurait évacué les passions guerrières, mais l'excédent d'énergie propre à toute société humaine est toujours présent et doit se dépenser d'une autre manière. En effet, les transformations et mutations historiques peuvent conduire à « détourner vers d'autres objectifs l'énergie des individus les plus actifs[1232] » :

> « Les nécessités de la compétition économique et sociale tendent à absorber la totalité des énergies disponibles de la grande majorité des membres de toutes les couches sociales. Dans les sociétés modernes, il reste beaucoup moins d'énergie susceptible d'être dépensée sur les champs de bataille [...] L'excédent d'énergie dont disposent les individus est investi avant tout dans la vie économique[1233]. »

Cet excédent d'énergie autrefois dépensé en guerre est, dans la société capitaliste, dépensé dans la vie économique : « ce qui fut autrefois énergie combattante devient ardeur au travail[1234] » poursuit Schumpeter. L'acte créatif de l'entrepreneur, l'élan créateur, la joie de créer qui l'anime sont une forme de dépense de cet excédent d'énergie.

Cette notion d'un trop-plein d'énergie n'est pas sans rappeler l'analyse de Georges Bataille dans *la Part maudite,* publié trente ans plus tard, en 1949. Notre détour par la conception phénoménologique du don et notre écart de la conception anthropologique permet surtout d'introduire l'interprétation bataillienne du don. Bataille considère que toute économie est constituée non pas par la rareté, mais au contraire par le luxe : « ce n'est pas la nécessité,

---

[1229] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 66
[1230] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 128
[1231] A. LALANDE, *Vocabulaire, op. cit.*, p. 282
[1232] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 80
[1233] *Ibid.*, p. 115
[1234] *Id.*

mais son contraire, le "luxe", qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux[1235]. » Le principe général qui régit toute forme de vie et notamment toute économie réside dans une « énergie excédante » : autrement dit, les organismes vivants possèdent davantage d'énergie que nécessaire au maintien de la vie. Cet excès d'énergie nous dit Bataille est condamné à être gaspillé et dépensé : « il faut nécessairement le perdre sans profit, le dépenser, volontiers ou non, glorieusement ou sinon de façon catastrophique[1236]. » Tout comme Schumpeter, Bataille lie la création à la dépense – au *gaspillage* – de l'excès d'énergie : la création est une forme de dissipation d'une énergie qui ne saurait être accumulée.

En tant qu'il est un agent énergique-dynamique, l'entrepreneur est mû par cet excès d'énergie dont traite Bataille et qui *doit être dépensé* dans un acte créatif. Ainsi, les motifs de l'entrepreneur répondent à l'exigence de l'économie générale telle que proposée par Georges Bataille. Cet agir créateur relève nous semble-t-il d'une logique du don en ce qu'il est un *élan, une dépense d'énergie.*

Par ailleurs, la dépense d'énergie est liée chez Schumpeter comme chez Bataille à une potentielle *destruction* : les activités guerrières que mentionne Bataille tout comme les visées impérialistes dont traite Schumpeter sont des dépenses de l'excès d'énergie qui engendrent des destructions et des bouleversements sociaux, économiques et politiques. Afin d'appuyer son analyse, Bataille propose une interprétation de l'étude maussienne du *potlatch.* Le potlatch devient chez Bataille une institution sociale symptomatique d'un *gaspillage* de l'excès d'énergie d'une société. En effet, « le *potlatch* est une immense fête qui rassemble toute une tribu pour des échanges de cadeaux qui vont jusqu'à la destruction somptuaire des richesses et dont le principe est la rivalité et la lutte entre les chefs[1237]. » Pour Bataille, le don – entendu comme dépense d'énergie – est par essence agonistique : il appelle la lutte et la destruction. Pour Bruno Karsenti, Georges Bataille cherche à « faire apparaître le fond virulent et conflictuel de l'existence sociale comme étant sa vérité essentielle[1238]. » Ainsi, comme le note Florence Weber, Bataille fait une lecture pessimiste de Mauss et a tendance à réduire le don à un simple processus de destruction ce que Bruno Karsenti semble confirmer :

> « L'interprétation que Bataille propose du *potlatch,* dans la mesure où elle privilégie la dimension de l'excès, est elle-même excessive. Elle consiste à rapporter systématiquement

---

[1235] G. BATAILLE, *La Part maudite* (1949), Paris, Les Éditions de Minuit, 2014, p. 21
[1236] *Ibid.*, p. 27
[1237] F. WEBER, « Vers une ethnographie des prestations sans marché », dans M. Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2016, p. 13
[1238] B. KARSENTI, *L'homme total*, *op. cit.*, p. 377

le don à la perte, la consommation à la consumation, la circulation des biens à leur destruction[1239]. »

Néanmoins, nous nous intéressons moins à la conception maussienne du don qu'à son interprétation opérée par Georges Bataille. Sa relecture du don maussien permet de resituer la dépense de l'énergie excédentaire d'une société dans une forme de don. En effet, tout comme l'approche phénoménologique de Jacques Derrida, l'approche bataillienne du don propose une interprétation du don qui n'appelle pas spécifiquement de contre-don ou, à tout le moins, dans laquelle il faut envisager la possibilité d'une absence de réciprocité. Bruno Karsenti expose ainsi que cette interprétation « accorde bien moins d'importance à la structure triadique du don, donner, recevoir, rendre, qu'à la possibilité qui se marque en son sein d'un don *qui ne puisse pas être rendu,* risque constitutif et générateur de la vie sociale[1240]. »

L'entrepreneur schumpétérien est lui aussi impliqué dans un processus créatif qui relève d'aptitudes individuelles (fonction de chef, pouvoir de commandement, capacité à briser la routine, etc.) et motivé par des motifs extra-économiques qui positionnent son acte créatif dans une dépense d'énergie de type *agonistique*. En effet, les conséquences de l'introduction de la nouveauté dans l'économie par l'entrepreneur sont le bouleversement des structures, le dépérissement progressif de l'ancien, les déséquilibrages des marchés, le cycle des expansions et des récessions, les crises, le chômage, les luttes et les résistances, etc. De plus, l'ensemble de ces bouleversements n'est pas qu'une conséquence involontaire, mais est *imposé par la force* par l'entrepreneur. En un mot, l'entrepreneur impose à l'ensemble de l'économie un processus de « *destruction créatrice.* » L'acte de création est ainsi immanquablement lié chez Schumpeter à un acte de destruction qui « révolutionne incessamment de l'*intérieur* la structure économique, en détruisant continuellement ses éléments vieillis et en créant continuellement des éléments neufs. Ce processus de *destruction créatrice* constitue la donnée fondamentale du capitalisme[1241]. »

Ainsi, la conduite de l'entrepreneur n'est ainsi pas réductible à des motifs économiques calculatoires dans la perspective d'un retour sur investissement. L'acte créatif est porté en économie par un agent dont les motivations et la personnalité ne relèvent pas de la rationalité économique, mais de la logique du don, de la gratuité et d'une certaine forme d'agir sans attente de retour. Néanmoins, l'entrepreneur, en tant qu'il est le support des innovations, représente la force qui impulse l'évolution économique fondatrice d'une économie dynamique capitaliste

---

[1239] *Ibid.*, p. 444
[1240] *Id.*
[1241] J. A. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, *op. cit.*, p. 116-117

fondée sur la propriété et le profit privés. Ainsi, l'introduction des innovations en économie accouche d'un régime de l'appropriation qui exclut toute forme de don et de gratuité et qui érige le calcul et la rationalité économique en règle : le capitalisme. La question de l'acte créatif chez Schumpeter soulève ainsi une tension apparente entre une logique du don et une logique de l'appropriation : si l'acte créatif de l'entrepreneur relève d'une logique du don, il ouvre par ces actions la possibilité d'un régime d'appropriation. Nous pouvons dire de l'analyse de Schumpeter ce que Bruno Karsenti dit de celle de Georges Bataille : « Une dialectique se dessine, commandée par le principe de dépense […], où les catégories structurantes de l'économie capitaliste sont démasquées comme le "résultat non voulu" d'un processus dirigé en sens contraire[1242]. » En effet, la création chez Schumpeter relève ainsi d'un moment de tension entre deux régimes aux logiques opposées : un régime du don fondé sur la dépense gratuite et désintéressée d'une énergie excédentaire et le régime de l'appropriation fondé le calcul et la rationalité proprement économique[1243].

Avant d'étudier le capitalisme comme régime d'appropriation, il est nécessaire de présenter deux des *dramatis personnae* incontournables de la théorie schumpétérienne, acteurs de cette logique d'appropriation.

5.5 Le financement de l'innovation : banquiers et capitalistes

« Pour exécuter de nouvelles combinaisons, il est nécessaire de disposer de moyens de production[1244] » rappelle Schumpeter. Or, la fonction entrepreneur n'inclut pas dans ses attributs la détention des moyens de production ni des moyens de paiement nécessaires à la réalisation de l'innovation. Le financement n'est pas un problème dans le circuit statique, car « les exploitations présentes qui accomplissent ce mouvement en se compénétrant ont déjà les moyens de production nécessaires, ou […] elles peuvent se les procurer normalement pendant leur fonctionnement avec le gain de la production précédente[1245]. » Or, pour simplifier son modèle, Schumpeter suppose que les innovations sont portées par les « Hommes Nouveaux » qui surgissent dans le circuit : ils ne possèdent pas ses avances en monnaie ni les moyens de production. L'entrepreneur est donc *par définition* un agent en besoin de financement :

[1242] B. KARSENTI, *L'homme total*, *op. cit.*, p. 443
[1243] Voir T. VELARDO, « La création chez Schumpeter : entre don et appropriation », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 1, nº 11, 2021, p. 87-117
[1244] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 98
[1245] *Id.*

> « On ne peut devenir entrepreneur qu'en devenant auparavant débiteur. S'endetter appartient à l'essence de l'entreprise et n'a rien d'anormal. […] Le premier besoin de l'entrepreneur est un besoin de crédit. Avant d'avoir besoin de biens quelconques, il a besoin de pouvoir d'achat[1246]. »

Ceci fait dire à Odile Lakomski-Laguerre que, dans l'analyse schumpétérienne, « la force motrice du capitalisme repose sur l'adoption d'une mentalité et de comportements d'une autre nature : l'endettement et la prise de risque. Cela envoie à une dynamique très précise : les anticipations de profits futurs[1247]. »

Se pose dès lors la question du financement de l'innovation : « d'où viennent les sommes employées à l'achat des moyens de production nécessaires pour les nouvelles combinaisons, si, en principe, l'agent économique intéressé ne les possède pas déjà par hasard[1248] ? » Ainsi, il faut acquérir le pouvoir d'achat nécessaire à l'acquisition des biens de production. Ce pouvoir d'achat provient de deux sources essentielles : le crédit et le capital. Le banquier et le capitaliste apparaissent donc comme deux personnages principaux de la pièce schumpétérienne : le premier peut créer le pouvoir d'achat via le crédit ; le second peut prêter un pouvoir d'achat déjà existant via le capital. Bien entendu, le banquier et le capitaliste, tout comme l'entrepreneur sont tous les trois absents du circuit statique.

5.5.1 Le banquier

Dans la *Théorie de l'évolution économique*, Schumpeter insiste longuement sur le rôle crucial de la création de monnaie au moyen du crédit. Ainsi, si l'entrepreneur veut réaliser son innovation, « il lui faut emprunter un crédit en monnaie ou en succédanés de la monnaie, et par ce crédit acheter les moyens de production nécessaires[1249]. » Schumpeter consacre le crédit à une place de premier ordre dans le processus capitaliste :

> « L'édifice de l'industrie moderne n'aurait pu être élevé sans [le crédit], il fertilise les moyens présents, il rend jusqu'en un certain point l'individu indépendant de la propriété héréditaire, dans la vie économique le talent est "monté sur des dettes et galope vers le

[1246] *Ibid.*, p. 147
[1247] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme, op. cit.*, p. 210
[1248] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 102
[1249] *Ibid.*, p. 99

succès" : tout cela l'orthodoxie des théoriciens les plus conservateurs ne peut pas elle-même le contredire[1250]. »

Apparaît sur la scène un nouvel acteur absent du modèle walrasien : le banquier. Les banques, en accordant des prêts aux entrepreneurs, créent de la monnaie. Il ne s'agit pas de la transformation d'un pouvoir d'achat préexistant, mais bien d'une création *ex nihilo* d'un nouveau pouvoir d'achat. Dans les *Business Cycles*, Schumpeter propose une définition minimaliste des banques : « *They are nothing but establishments for the manufacture of means of payment*[1251]. » Dans *Das Wesen des Geldes*, Schumpeter traite abondamment de la question des banques :

> « Les banques aussi sont des firmes, mais des firmes d'un genre particulier pour lesquelles nous pouvons dire tout de suite, d'une manière qui ne nous engage à rien, qu'elles procurent aux firmes et aux ménages une partie de la monnaie et du crédit en circulation. Nous y intégrons également les institutions qui, si le langage courant ne les désigne pas comme étant des banques, en remplissent pourtant les fonctions – c'est le cas des sociétés de trust américaines, des centrales de virements allemandes, des caisses d'épargne et des établissements postaux qui gèrent des comptes et octroient aussi éventuellement des crédits[1252]. »

Ainsi, Schumpeter confirme sa définition : « Nous pouvons définir, *pour notre objectif* et *dans le cadre de notre schéma*, la *fonction unique et essentielle* de la banque comme *la mise à disposition de créances au bénéfice des firmes et des ménages*[1253]. » Mais plus précisément, Schumpeter écarte le crédit à la consommation et les crédits d'exploitation[1254] pour se concentrer uniquement sur le crédit à la production et considère que « seul en principe l'entrepreneur a donc besoin du crédit ; pour l'évolution industrielle seule, il joue un rôle essentiel[1255]. » Dans les *Business Cycles,* Schumpeter est toujours plus concis : « *Entrepreneurs borrow all the "funds" they need both for creating and for opening their plants i.e. for acquiring both their fixed and their working capital. Nobody else borrows*[1256]. » Schumpeter définit le crédit comme la mise à disposition à un entrepreneur d'un pouvoir d'achat nouvellement créé : « Nous définirons la quintessence du phénomène du crédit comme suit : *le*

[1250] *Ibid.*, p. 99-100
[1251] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 102
[1252] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*, *op. cit.*, p. 189
[1253] *Ibid.*, p. 194-195
[1254] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 110
[1255] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 151
[1256] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 110

crédit est essentiellement une création de pouvoir d'achat en vue de sa concession à l'entrepreneur[1257]. »

Le banquier et l'entrepreneur se trouvent ainsi dans une relation haute et privilégiée : « *This relation, which is fundamental to the understanding of the capitalist engine, is at the bottom of all the problems of money and credit*[1258]. » Cette relation perturbe le circuit économique de manière double : d'une part, par l'introduction d'une innovation et d'autre part, par la création préalable d'un pouvoir d'achat par le crédit. « L'octroi d'un pareil crédit, poursuit Schumpeter, agit comme un ordre donné à l'économie nationale de se soumettre aux desseins de l'entrepreneur, comme une assignation sur les biens dont il a besoin, comme un fidéicommis de forces productives[1259]. » Le banquier joue donc un rôle fondamental dans la pièce schumpétérienne :

> « Le banquier n'est donc pas surtout un intermédiaire dont la marchandise serait la "puissance d'achat" ; il est d'abord le producteur de cette marchandise. […] Il rend possible l'exécution de nouvelles combinaisons, il établit pour ainsi dire au nom de l'économie nationale les pleins pouvoirs pour leur exécution. Il est l'éphore de l'économie d'échange[1260]. »

Dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwiclung,* la dernière phrase de ce paragraphe est légèrement différente et se termine par cette phrase : « *Wie der Unternehmer der König, so ist der Bankier der Ephor des Marktes*[1261] » c'est-à-dire : « De même que l'entrepreneur est roi ; le banquier est l'éphore de l'économie de marché. » Cette comparaison du banquier avec l'éphore et de l'entrepreneur comme le roi est tout à fait intéressante. Les éphores et les rois partagent le pouvoir de l'ancienne Sparte comme les entrepreneurs et les banquiers partagent le pouvoir sur la structure capitaliste.

Encadré 4. Les institutions de l'antique Sparte

Tantôt légende héroïque tantôt mythe sombre, l'antique Sparte nourrit de nombreuses représentations mythifiées et idéalisées par les commentateurs anciens et modernes qui font peu de cas des faits historiques. Pour comprendre la référence

[1257] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 152
[1258] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 111
[1259] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 153
[1260] *Ibid.*, p. 105
[1261] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 198

schumpétérienne aux « éphores », il est donc nécessaire de se tourner vers les historiens de Sparte[1262] pour tirer quelques éclaircissements. L'antique Sparte possède un régime social et politique de type aristocratique et traditionnel[1263]. L'organisation sociale des lacédémoniens est verticale et la population est divisée en trois catégories : les citoyens, les périèques et les hilotes. Les premiers se désignent par le terme *Homoioi,* c'est-à-dire les « égaux », et constituent le corps des citoyens de plein droit. Outre le fait d'être né de père et de mère spartiate, il faut avoir rempli trois conditions pour devenir citoyen[1264] : avoir reçu l'éducation collective dispensée par la cité, l'*agoge* ; participer aux repas collectifs, les *syssities* ; et posséder un domaine, le *cléros,* permettant aux citoyens de payer leur participation aux *syssities*. En dessous des citoyens, se trouvent les périèques qui sont des hommes libres habitant les régions annexées et administrées par Sparte mais qui ne jouissent pas de la citoyenneté. Enfin, les hilotes constituent des hommes de second rang qui sont tenus à un travail forcé mais qui ne sont pas véritablement des esclaves, en ce qu'ils ne sont ni propriété d'un maître, ne peuvent être ni vendus, ni loués, etc. Cependant, ils sont tenus à une obligation de lourde redevance pour le *cléros* sur lequel ils travaillent.

Le système politique spartiate est original dans le paysage politique de la Grèce antique. Le régime associe deux rois, un collège de cinq éphores, un conseil des anciens et une assemblée, « ce qui permet à Aristote d'y voir une combinaison harmonieuse de monarchie, d'aristocratie et de démocratie[1265] » précise l'historien Edmond Lévy. Néanmoins, les anciens considéraient Sparte comme « le type même de l'oligarchie[1266]. »

L'assemblée, appelée *ecclésia* ou *appella,* est composée de tous les citoyens mais les historiens s'accordent à considérer que son pouvoir de décision et de délibération était relativement limité. Son rôle se restreint à l'acceptation ou au refus en bloc des propositions qui lui sont soumises.

Le conseil des anciens, appelé la *gérousia,* est composé de gérontes, citoyens de plus de 60 ans, élus à vie. Aristote précise que « l'élection qui désigne les gérontes, dans sa phase décisive, est puérile[1267]. » En effet, comme l'explique Claude Mossé : « Si un géronte venait à mourir, les candidats à sa succession se présentaient devant le peuple assemblé dans un ordre déterminé par le sort. Le volume des applaudissements qui saluaient

---

[1262] C. MOSSE, *Les institutions grecques*, Paris, Armand Colin, 1996 ; E. LEVY, *Sparte: histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris, Seuil, 2003 ; N. RICHER, *Les Éphores. Études sur l'histoire et sur l'image de Sparte (VIIIe - IIIe siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998 ; M. C. HOWATSON, *Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation*, Paris, Robert Laffont, 2007

[1263] C. MOSSE, *Les institutions grecques*, *op. cit.*, p. 87

[1264] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 50-80

[1265] *Ibid.*, p. 161

[1266] *Id.*

[1267] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 185

l'apparition de chaque candidat était évalué par des juges enfermés dans une maison voisine, et celui qui avait recueilli le plus d'applaudissements était déclaré élu[1268] . »

Le rôle politique de la *gérousia* relève sans doute de la « probouleutique », à savoir la rédaction et la mise en forme des projets de loi avant la soumission à l'assemblée. Elle fait office de haute cour de justice criminelle et bénéficie d'un prestige certain auprès des citoyens.

Contrairement à la plupart des cités grecques, Sparte a conservé sa monarchie[1269]. Il faut d'ailleurs préférer le terme « dyarchie » dans la mesure où deux rois se partagent la fonction. Leur pouvoir se situent essentiellement sur le plan militaire et politique. Les deux rois sont issus de deux dynasties différentes et accèdent à leur fonction par hérédité, mais dont les règles sont assez changeantes au cours de l'histoire lacédémonienne : la succession n'est pas toujours linéaire ni par primogéniture. L'institution de deux rois permet de garantir la continuité des institutions royales en cas de guerre ou de vacance d'un roi : lorsque l'un des deux est en guerre, l'autre reste à Sparte, lorsque l'un des deux meurt, l'autre assure la continuité du pouvoir. Au cours de la longue histoire spartiate, aucun roi n'a renversé son homologue, notamment grâce au travail de surveillance et de contrôle des éphores. Edmond Lévy précise que « cette permanence est sans doute à mettre au crédit du système politique lui-même, qui a empêché les rois d'accéder au pouvoir absolu, même lorsque la tyrannie se développe en Grèce[1270]. »

Outre leur prérogative politique, les rois sont investis de fonctions militaires avec une dimension religieuse et rituelle forte. Leur appartenance à une dynastie fait d'eux des « descendants de divinités[1271]. » Les expéditions militaires sont ainsi fortement ritualisées, avec une procession stricte et des sacrifices d'animaux. Xénophon indique ainsi que « le roi pendant une expédition ne conserve pas d'autres fonctions que celles de prêtre à l'égard des dieux et de stratège à l'égard des hommes[1272]. » Les rois sont ainsi responsables des manœuvres militaires et de la direction stratégique des opérations en cas de guerre. Dans leur déplacement, bien qu'ils soient toujours accompagnés par deux ou trois éphores, les rois ont une autorité absolue : « les rois demeurent les commandants en chef. Aristote les qualifie de stratèges *autokrator*[1273]. » Tout ceci confère aux deux rois un statut tout à fait particulier, ils ne sauraient être réduit à de simples magistrats : figures quasi-divines, descendants de dynastie royale, attachés à des sacerdoces et des rituels religieux,

[1268] C. MOSSE, *Les institutions grecques*, *op. cit.*, p. 98
[1269] *Ibid.*, p. 103
[1270] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 164
[1271] *Ibid.*, p. 172
[1272] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, F. Ollier (trad.), Paris, Gallimard, 2019, p. 80
[1273] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 169

commandants des armées, Xénophon relate que les Spartiates les considèrent comme des *héros* : « les lois de Lycurgue veulent montrer par-là que ce n'est pas comme des hommes, mais comme des héros, qu'elles ont honoré plus que personne les rois de Lacédémone[1274]. »

La magistrature qui nous intéresse le plus est l'éphorat. Les éphores sont une spécificité du régime politique lacédémonien. L'éphorat est constituée de cinq membres, élus pour une année. Selon Nicolas Richer, l'éphorat est parfois considéré, dès l'Antiquité, comme l'expression du caractère démocratique[1275] de Sparte dans la mesure où aucune condition de cens ni de naissance n'est exigée pour accéder au statut d'éphore. Dans les *Politiques,* Aristote précise que « cette magistrature a chez eux pouvoir sur les questions les plus importantes, tout en prenant tous ses membres dans le peuple, de sorte que souvent ce pouvoir tombait dans les mains d'hommes extrêmement pauvres[1276]. » Aristote est sévère quant aux éphores de par la facilité de corruption induite par leur manque de richesse. Les éphores constituent les gardiens de la *politeia* et « œuvre[nt] au maintien de la constitution[1277]. » Pour ce faire, ils ont des fonctions politiques et administratives de contrôle et de protection de la cité contre les velléités tyranniques des rois ou des gérontes.

Comme le rappelle Nicolas Richer, « il est généralement admis que le nom même des éphores doit être rattaché au verbe ὁράω [*horao*] signifiant "voir, porter la vue sur, contempler" et que le mot ἔφορος [*éphoros*] revêt le sens général de "surveillant"[1278] » ou encore, selon Edmond Lévy, « ceux qui regardent, observent, surveillent les choses et les gens[1279]. » Et en effet, le pouvoir des éphores est considérable, l'éphorat est une « magistrature toute puissance[1280] » de la cité. Aristote, relativement hostile aux éphores, considère que « leur pouvoir est beaucoup trop grand et comparable à celui d'un tyran[1281]. » Xénophon considère quant à lui que les éphores sont « nantis d'un pouvoir si considérable qu'ils ne laissent pas, comme dans les autres cités, ceux qui ont été choisis pour les charges publiques commander à leur guise tout au long de l'année, mais se comportant comme les tyrans […] s'ils voient l'un d'eux agir de façon illégale (*paranomos*), ils le punissent aussitôt sans plus attendre[1282]. »

[1274] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 81
[1275] N. RICHER, *Les Éphores*, *op. cit.*, p. 110
[1276] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 183
[1277] *Ibid.*, p. 184
[1278] N. RICHER, *Les Éphores*, *op. cit.*, p. 389
[1279] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 192-193
[1280] C. MOSSE, *Les institutions grecques*, *op. cit.*, p. 100
[1281] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 184
[1282] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 70

Les éphores s'imposent au cours de l'histoire de Sparte comme une institution de première importance, au point de supplanter les rois eux-mêmes dans la direction de la cité. Les anciens Grecs, à l'instar d'Aristote, sont désemparés devant l'originalité de cette magistrature et qui s'apparente, selon la formule de Edmond Lévy, à « un gouvernement, avec un directoire élu qui décide à la majorité[1283]. » Finalement, « le pouvoir […] gouvernemental [est] exercé collectivement par les éphores, qui décident à la majorité et dont le bureau (ephoreion) constitue le centre du pouvoir à Sparte[1284]. »

Les éphores exercent en effet une « fonction de surveillance générale de la société[1285] » qui s'apparent à un contrôle total sur la vie sociale de la cité. Le rôle de surveillance s'étend au maintien des mœurs[1286], de la politique[1287], de la sûreté de l'État[1288]. Selon Xénophon, cette magistrature inspire à la fois le respect et la crainte : « cette magistrature frapperait, à proportion de son pouvoir, les citoyens d'une crainte d'ou naîtrait l'obéissance[1289]. » Il faut se garder de prendre pour argent comptant les analyses de Xénophon et d'Aristote, assez hostiles à l'éphorat, mais les témoignages des contemporains attestent de la spécificité de cette magistrature. Claude Mossé considère que leurs « pouvoirs judiciaires [étaient] très étendus auxquels les rois eux-mêmes n'échappaient pas et qui leur permettaient d'exercer un contrôle quasi policier sur l'ensemble de la cité[1290]. » Plutarque rapporte dans ses *Vies des hommes illustres* que, lors d'une élection, les nouveaux éphores ont exigé des hommes qu'ils se rasent la moustache, signe du contrôle des mœurs et du souci d'obéissance aux lois[1291].

Les éphores remplissaient une fonction d'observateurs et de superviseurs de la cité[1292] : ils devaient s'assurer que les rois respectaient leur serment ainsi que la constitution. Les éphores avaient en outre le pouvoir de punir les rois avec des peines financières et d'emprisonnement[1293] comme l'indique Xénophon dans la *Constitution de Sparte* : « les éphores peuvent donc infliger une amende à qui ils veulent et sont maîtres d'en exiger le payement immédiatement ; ils sont

---

[1283] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 194
[1284] *Ibid.*, p. 197
[1285] *Ibid.*, p. 194
[1286] N. RICHER, *Les Éphores*, *op. cit.*, p. 455
[1287] *Ibid.*, p. 477
[1288] *Ibid.*, p. 507
[1289] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 70
[1290] C. MOSSE, *Les institutions grecques*, *op. cit.*, p. 102
[1291] « À raison de quoi les éphores à l'entrée de leur magistrat, ainsi comme l'écrit Aristote, faisaient proclamer que tous Spartiates eussent à faire raire leurs mentons, et à penser d'obéir aux lois, afin qu'ils ne leur fussent rudes. » in PLUTARQUE, *Les vies des hommes illustres*, J. Amyot et G. Walter (trad.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, vol. 2, p. 628
[1292] N. RICHER, *Les Éphores*, *op. cit.*
[1293] M. C. HOWATSON, *Dictionnaire de l'Antiquité*, *op. cit.*, p. 367

maîtres aussi de déposer les magistrats en exercice, de les emprisonner ou de leur intenter un procès capital[1294]. » Plutarque rapporte dans la *Vie d'Agésilas* que, devant la popularité grandissante du roi Agésilas, les éphores, craignant une dérive tyrannique, le mirent à l'amende : « Ce que voyant les éphores, et redoutant sa puissance qu'ils voyaient aller ainsi en avant, le condamnèrent en une amende, y ajoutant la cause que c'était parce qu'il possédait lui seul les cœurs de tous les citoyens, qui devaient être communs[1295]. » En plus des pouvoirs de contrôle des magistrats et du pouvoir de coercition lié à leur fonction judiciaire, les éphores ont également des pouvoirs politiques : préparation des lois, prise de décision urgente, gestion des relations extérieures, etc. Selon Edmond Lévy, et contrairement à ce que Aristote laisse entendre, ils ne sont pas comparables à des tyrans dans la mesure où ils sont élus annuellement et où la prise de décision est collégiale. La nature du pouvoir des éphores est continuellement en débat parmi les historiens de Sparte et les sources anciennes sont contradictoires sur ce sujet[1296]. Leur relation avec les rois de la cité nous intéresse également dans la mesure où Schumpeter compare le banquier à l'éphore mais aussi l'entrepreneur au roi de l'économie d'échange.

La relation haute entre les éphores et les rois constitue une originalité des institutions lacédémoniennes. Si les rois prêtent serment sur la constitution, les éphores ont pour rôle de s'assurer qu'ils ne se parjurent pas. « Représentant la cité, [les éphores] sont à égalité avec les rois, comme l'impliquent le serment mutuel que rois et éphores se prêtent tous les mois ainsi que le droit de rester assis devant les rois[1297]. Ce sont eux qui convoquent les rois et non l'inverse[1298]. » Les rois ne règnent que dans la limite de la constitution et sous la surveillance des éphores. « Le roi fait serment de régner en se conformant aux lois (*nomoi*) établies dans la cité, et la cité de maintenir la royauté inébranlée tant que le roi demeurera fidèle à son serment[1299] » précise Xénophon. Ainsi le serment mutuel établi entre les éphores et les rois assure la pérennité de la constitution lacédémonienne : les rois acceptent la limitation de leur pouvoir et les éphores prêtent ainsi un *serment conditionnel* : rendre la royauté inébranlable *à la condition* que les rois respectent leur propre serment[1300]. Ainsi, en cas de désaccord entre les

---

[1294] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 70
[1295] PLUTARQUE, *Les vies II*, *op. cit.*, p. 177
[1296] Voir à ce sujet, « La nature du pouvoir des éphores », in N. RICHER, *Les Éphores*, *op. cit.*, p. 491
[1297] « Tous quand le roi paraît, se lèvent par déférence ; les éphores seuls demeurent assis sur leurs sièges de magistrats », in XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 81
[1298] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 199
[1299] XENOPHON, *Constitution de Sparte*, *op. cit.*, p. 81
[1300] E. LEVY, *Sparte*, *op. cit.*, p. 174

deux rois, il revient aux éphores d'arbitrer. La fonction royale est fortement liée à la *personnalité* des rois et dans leur capacité à se mouvoir dans l'équilibre des institutions entre la dyarchie et la surveillance des éphores. Edmond Lévy conclut en affirmant que « la puissance réelle d'un roi dépend donc de sa personnalité et de son prestige[1301]. »

La métaphore utilisée par Schumpeter est maintenant plus claire : le banquier est l'éphore de l'économie capitaliste parce qu'il soutient les projets de l'entrepreneur, mais, en même temps, il exerce un certain contrôle sur lui en sélectionnant les projets viables et rentables et en rejetant les autres. Le banquier remplit ainsi une fonction de *juge* et de *contrôle* sur le financement et donc la possibilité de réalisation de l'innovation portée par l'entrepreneur : « *It should be observed how important it is for the functioning of the system of which we are trying to construct a model, that the banker should know, and able to judge, what his credit is used for and he should be an independant agent*[1302]. » Ainsi, Schumpeter ne réduit nullement le banquier à une fonction mécanique ou, pis, une planche à billets : la fonction du banquier est de juger, de connaître, d'anticiper la viabilité et la rentabilité d'une innovation : « *the banker must not only know what the transaction is which is asked to finance and how it is likely to turn out, but he must also know the customer, his business, and even his private habits, and get, by frequently "talking things over with him", a clear picture of his situation*[1303]. » Par ailleurs, l'aura de l'entrepreneur semble retomber quelque peu sur la fonction du banquier, dont les qualités, sans être aussi exceptionnelles que celles de l'entrepreneur, n'en sont pas moins élevées et intuitives : « *it is clear that this is not only highly skilled work, proficiency in which cannot be acquired in any school except that of experience, but also work which requires intellectual and moral qualities not present in all people who take to the banking profession*[1304]. » Les banquiers appartiennent ainsi à ce « quart haut » de la population dotée de qualités supérieures, ils entrent ainsi dans le haut de l'échelle sociale selon Schumpeter. Ainsi le banquier est l'*éphore* du capitalisme dans la mesure où il surveille les entrepreneurs et s'assure que ces derniers remplissent pleinement sa fonction.

Par ailleurs, Schumpeter compare les entrepreneurs aux *rois lacédémoniens* : la dimension héroïque et dynastique des rois de Sparte est tout à fait en résonnance avec les motifs extra-économiques de l'entrepreneur. Le roi possède un pouvoir de commandement militaire, une personnalité et un prestige particulier, qui fait de lui un *héros* auréolé de divin. Ces

---

[1301] *Ibid.*, p. 176
[1302] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 116
[1303] *Id.*
[1304] *Ibid.*, p. 117

caractéristiques se retrouvent dans la personnalité hors du commun de l'entrepreneur que Schumpeter assimile à un leader porté dans la sphère économique. Le serment mutuel entre les rois et les éphores dans l'antique Sparte rappelle la relation mutuelle entre le banquier et l'entrepreneur : le banquier ne propose qu'un *serment conditionnel* à l'entrepreneur, celui de lui délivrer le fonds de pouvoir d'achat nécessaire dans la mesure où son innovation est porteuse du profit sur lequel sera ponctionné l'intérêt qui échoit au banquier. Le banquier soutient la réalisation de l'innovation à la *condition* d'un profit futur ; profit auquel l'entrepreneur est indifférent. Ainsi le banquier et l'entrepreneur entretiennent des rapports de mutuelle assistance et de mutuelle dépendance qui rappelle l'équilibre des institutions lacédémoniennes entre le commandement des rois et la surveillance des éphores. Entrepreneurs et banquiers dirigent et orientent la vie économique du capitalisme dans un équilibre et un partage des forces à la manière dont les rois et les éphores dirigaient et orientaient la vie politique de l'antique Sparte.

5.5.2 Le capitaliste

Cependant, il existe une autre possibilité pour l'entrepreneur pour acquérir les moyens de paiement nécessaires : les emprunter au capitaliste. « Nous séparons radicalement l'entrepreneur du capitaliste[1305] » ; « *Again, it is essential to note that the entrepreneurial function, though facilitated by the ownership of means, is not identical with that of the capitalist*[1306] » précise Schumpeter.

Une fois la fonction entrepreneur discriminée de la fonction capitaliste, il convient d'en donner une définition plus précise : « Nous séparons le capitaliste du détenteur des biens tangibles notamment du fournisseur de moyens de production, et lui attribuons une place entre l'entrepreneur et les moyens de production[1307]. » Ainsi, le capitaliste n'est pas le propriétaire des moyens de production dans la théorie schumpétérienne. Pour mieux comprendre le rôle et la fonction du capitaliste, il est nécessaire de se concentrer sur la définition schumpétérienne de la notion de capital. Le capitaliste est l'agent économique qui détient un capital. Mais, chez Schumpeter, le « capital » ne fait pas référence à un ensemble de biens concrets ou aux moyens de production appartenant à une entreprise ou à un capitaliste. Au contraire, « le capital *s'oppose* au monde des biens concrets[1308]. »

[1305] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 84
[1306] J. A. SCHUMPETER, « The Creative Response in Economic History », *op. cit.*, p. 223
[1307] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 84
[1308] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 167

Comme l'indique cette citation, Schumpeter sépare radicalement le capital des moyens de production et plus généralement, oppose les biens au capital : « La fonction des biens consiste à servir d'après leur nature technique à une fin productive, à produire techniquement et physiquement d'autres biens ; la fonction du capital est de procurer à l'entrepreneur les biens qui doivent être employés productivement[1309]. » Autrement dit, « le capital d'une entreprise n'est pas le résumé de *tous* les biens qui servent aux fins suivies par elle[1310] », au contraire, « le capital est le moyen de se procurer de biens. »

> « Le capital n'est rien autre que le levier qui permet à l'entrepreneur de soumettre à sa domination les biens concrets dont il a besoin, rien autre qu'un moyen de disposer des biens en vue des fins nouvelles, ou qu'un moyen d'imprimer à la production sa nouvelle direction[1311]. »

Le capital renvoie donc, à l'instar du crédit, à « un fonds de pouvoir d'achat[1312] », c'est-à-dire à l'ensemble des moyens de paiement permettant l'acquisition de biens de production : « seuls ces moyens de paiement sont du capital, nous entendons par là non seulement la monnaie, mais tout intermédiaire des échanges, quelle qu'en soit la nature[1313]. » Schumpeter place le capital et son détenteur le capitaliste à une place intermédiaire entre l'entrepreneur et son innovation, de la même manière que le banquier. « *Capital is this sense is not goods but balances, not a factor of production but a distinct agent which stand between the entrepreneur and the factors*[1314]. » À ceci près que le capital existe préalablement et n'est pas créé *ex nihilo* comme le crédit. Schumpeter résume :

> « Nous définirons capital comme la somme de monnaie et d'autres moyens de paiement, qui est toujours disponible pur être concédée à l'entrepreneur[1315]. »

Dans sa recherche de moyens de financement, l'entrepreneur peut ainsi emprunter le fonds de pouvoir d'achat nécessaire au capitaliste, car « tenir ce crédit prêt, c'est évidemment la fonction de cette catégorie d'agents économiques que l'on appelle "capitalistes"[1316]. » Plus loin, Schumpeter propose : « Il faut appeler "capitaliste" toute personne qui, dans des circonstances données, serait disposée à céder à l'entrepreneur une certaine somme en la retirant

---

1309 *Id.*
1310 *Id.*
1311 *Ibid.*, p. 165
1312 *Ibid.*, p. 169
1313 *Ibid.*, p. 172
1314 J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 129
1315 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 173
1316 *Ibid.*, p. 99

de son économie, en limitant donc soit ses dépenses de production soit ses dépenses de consommation[1317]. » Ainsi, le banquier par la création de crédit d'une part et le capitaliste par le capital d'autre part, remplissent tous les deux une même fonction vis-à-vis de l'entrepreneur : mettre à disposition un fonds de pouvoir d'achat en vue de la réalisation d'une innovation. Ils agissent l'un comme l'autre comme le « bailleur de fonds » – *der Geldgeber*[1318] – de l'entrepreneur. Avant d'étudier comment Schumpeter souligne le rôle crucial du banquier au détriment du capitaliste lui-même, il est important de revenir sur le capitalisme comme régime d'appropriation.

5.6 Le capitalisme comme régime d'appropriation

Si la conduite de l'entrepreneur répond à une logique du don, nous voudrions montrer que l'ensemble des phénomènes consécutifs à l'agir de l'entrepreneur relèvent quant à eux d'un régime de l'appropriation. Dans un sens large, l'appropriation est un « acte par lequel on se saisit, pour en faire sa propriété individuelle de ce qui n'appartenait à personne ou à tout le monde[1319]. » Plus spécifiquement, si le régime du don relève d'une certaine gratuité et d'un agir qui s'oppose à la logique économique, le régime de l'appropriation quant à lui relève de l'économicité et du calcul coût-avantage.

Les conséquences de l'acte créatif de l'entrepreneur, support de l'innovation, constituent une série de bouleversements dans la structure économique. Ces phénomènes économiques sont étudiés un à un par Schumpeter dès la *Théorie de l'évolution économique* et constituent autant d'*énigmes* irrésolues par l'appareil statique dont la plus importante est sans doute le *profit.* En effet, l'introduction d'une innovation entraîne l'apparition d'un gain supplémentaire appelé profit :

> « Let us visualize an entrepreneur who, in a perfectly competitive society, carries out an innovation which consists in producing a commodity already in common use at a total cost per unit lower than that of any existing firm because his new method uses a smaller amount of some or all factors per unit of product. In this case, he will buy the producers' goods he needs at the prevailing prices which are adjusted to the conditions under which "old" firms work, and he will sell his product at the prevailing price adjusted to the cost of those "old"

[1317] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 278
[1318] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 105
[1319] A. LALANDE, *Vocabulaire, op. cit.*, p. 73

> firms. It follows that his receipts will exceed his costs. The difference we shall call Entrepreneurs' Profit, or simply Profit[1320]. »

Le profit est assez simplement défini comme « un excédent sur le coût[1321] », comme « la différence entre les recettes et les dépenses d'une exploitation[1322]. » Dans l'extrait ci-dessus, l'innovation agit dans le sens d'une baisse des coûts de production, ce qui induit l'émergence d'un profit. Dans la *Théorie de l'évolution économique,* au chapitre 4 consacré au profit, Schumpeter discute d'un cas typique d'innovation : la mécanisation du métier à tisser[1323]. L'introduction d'une innovation sous la forme d'un métier à tisser mécanique entraîne une hausse de la productivité des ouvriers. La production augmente et les coûts de production diminuent. Par conséquent, l'exploitation dégage un excédent sous la forme d'un profit. Schumpeter précise qu'il est par nature temporaire, « *it will vanish in the subsequent process of competition and adaptation*[1324] » notamment par l'arrivée des imitateurs.

Néanmoins, le profit n'agit pas, nous l'avons vu, comme une motivation essentielle pour l'entrepreneur. Mais il n'en demeure pas moins qu'un gain net apparaît dans l'économie par suite de l'intervention de l'entrepreneur dans le circuit économique ; gain qui était absent du circuit et qui découle directement de l'innovation :

> « Innovation is not only the most important immediate source of gains, but also indirectly produces, through the process it sets going, most of those situations from which windfall gains and losses arise and in which speculative operations acquire significant scope[1325]. »

Ou, plus concis encore : « le profit est, par essence, le résultat de l'exécution de nouvelles combinaisons[1326]. » Ainsi, le profit est approprié par deux agents : par l'entrepreneur d'une part, mais aussi par l'agent qui a prêté le pouvoir d'achat nécessaire à la réalisation de l'innovation : le banquier ou le capitaliste.

Nous savons que l'entrepreneur emprunte auprès des agents à capacité de financement. Banquier et capitaliste se situent immédiatement dans un régime de l'appropriation : ils ne concéderont le crédit ou le capital à l'entrepreneur que dans la mesure où l'innovation qu'il désire porter est susceptible de se transformer en succès économique. Autrement dit, uniquement si l'innovation est capable de dégager un profit. En effet, le banquier et le capitaliste

---

[1320] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 104-105
[1321] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 193
[1322] *Id.*
[1323] *Ibid.*, p. 195-199
[1324] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 105
[1325] *Ibid.*, p. 106
[1326] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 202

ne mettent pas à disposition leur fonds de pouvoir d'achat gratuitement, mais contre un *intérêt.* À ce titre, le banquier et le capitaliste apparaissent comme les véritables *profit-seeker* dans le modèle schumpétérien, car c'est bien la perspective du profit qui les motive à financer l'entrepreneur. En effet, l'intérêt lié au crédit sera ponctionné sur une partie du gain net dégagé par l'innovation.

« L'intérêt est un agio du pouvoir d'achat présent sur un pouvoir d'achat futur[1327] », précise Schumpeter. Il découle directement du profit et rémunère le capitaliste et le banquier pour la mise à disposition d'un fonds de pouvoir d'achat. Il est donc le corollaire à la fois du capital et du crédit et, à ce titre, n'apparaît pas dans le circuit statique. « L'intérêt est un effet de ce grand phénomène social qu'est l'évolution ; il découle du profit, il n'est pas lié à des biens concrets[1328]. » Dans la deuxième édition de *Theorie der wirstschaflichen Entwicklung,* Schumpeter détaille longuement le problème de l'intérêt dans un dialogue constant avec la théorie autrichienne notamment de Böhm-Bawerk. L'intérêt est donc ponctionné sur le profit dégagé par la réalisation de l'innovation :

> « L'intérêt n'est pas, comme le profit, le produit indépendant de l'évolution, une sorte de prime allouée à ses conquêtes, il n'existe qu'en période d'évolution. Il est plutôt un frein, un frein nécessaire sans doute, dans l'économie d'échange – une espèce "d'impôt sur le profit"[1329]. »

Cette définition insiste ainsi sur le caractère *corrélatif* de l'intérêt, ce dernier en effet « transforme le temps en élément de coût[1330]. » Dans les *Business Cycles,* Schumpeter est beaucoup plus synthétique sur l'intérêt et le définit toujours comme « *a premium on present over future means of payment*[1331], » mais ajoute un élément important pour notre argumentation :

> « Interest … is, to use our turn of phrase, the price paid by borrowers for a social permit to acquire commodities and services without having previously fulfilled the condition which in the institutional pattern of capitalism is normally set on the issue of such a social permit, i.e. without having previously contributed other commodities and services to the social stream[1332]. »

[1327] *Ibid.*, p. 227
[1328] *Ibid.*, p. 249
[1329] *Ibid.*, p. 306
[1330] *Ibid.*, p. 243
[1331] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 123
[1332] *Id.*

L'intérêt est donc le prix payé par l'entrepreneur, sur le profit dégagé par l'innovation, au capitaliste ou au banquier, afin d'acquérir maintenant le fonds de pouvoir d'achat nécessaire à l'acquisition de biens de production. Il agit comme un « permis social » c'est-à-dire une validation sociale du projet d'innovation et de la dépense liée. Odile Lakomski-Laguerre précise que le crédit « apparait comme *la structure institutionnelle qui socialise le risque de l'innovation*[1333]. » Risque certes porté par le capitaliste ou le banquier mais qui « confère aux entrepreneurs une *permission sociale* de puiser dans les richesses économiques présentes, afin de créer les conditions d'une apparition de richesses futures[1334]. »

Critiquée par Böhm-Bawerk, la conception schumpétérienne de l'intérêt est d'autant plus hérétique à l'école autrichienne qu'elle est en fait issue de la théorie marxienne. Dans le livre III du *Capital,* Marx consacre la cinquième section au « capital productif d'intérêt. » Le titre original, « *Spaltung des Profits in Zins und Unternehmergewinn,* » soit « Partage du profit entre intérêt et profit de l'entrepreneur, » donne une certaine idée du rapprochement possible. *Unternehmergewinn* étant, par ailleurs, le mot allemand employé par Schumpeter dans *La théorie de l'évolution économique* pour qualifier le profit de l'entrepreneur. Il s'avère que la conception de l'intérêt que Marx développe dans cette section est très proche de celle Schumpeter.

> « Le point de départ, nous dit Marx, c'est l'argent que X avance à Y. […] Entre les mains de Y, l'argent est réellement converti en capital ; il parcourt le mouvement A – M – A' et revient à X sous la forme de A', de A + ΔA, où ΔA représente l'intérêt[1335]. »

Marx considère que cette transaction, ce prêt s'effectue entre un « capitaliste prêteur », ici X, et un « capitaliste actif », à savoir Y. « La première permutation de A ne représente ici rien d'autre que son transfert de X à Y, qui s'opère ordinairement dans certaines formes et stipulations juridiques[1336]. » Une fois la dépense productive effectuée, « le capitaliste actif Y le transfère à nouveau à X, mais grossi d'une partie du profit, comme capital réalisé, A + ΔA, où ΔA représente une fraction du profit, à savoir l'intérêt[1337]. » Ainsi, chez Marx comme chez Schumpeter, l'intérêt apparaît comme une portion du profit dégagé par le capitaliste actif. Ce que Marx appelle « capitaliste prêteur » se divise en deux fonctions chez Schumpeter entre

---

[1333] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme, op. cit.*, p. 211
[1334] *Id.*
[1335] K. MARX, *Le Capital (Livre III)* (1894), dans *Œuvres - Économie II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 1108
[1336] *Ibid.*, p. 1109
[1337] *Id.*

capitaliste et banquier et le « capitaliste actif » se trouve être l'entrepreneur dans le modèle schumpétérien.

Le « capital productif d'intérêt » dont traite Marx à ceci de spécifique qu'il tire sa valeur de sa capacité à produire une plus-value, il est cédé « comme une valeur dont l'usage permet de créer de la plus-value, du profit[1338] » précise Marx. Ici, le capital est « quelque chose qui possède la propriété de revenir à son point de départ en conservant et en augmentant sa valeur au cours de son mouvement[1339]. » « La condition fondamentale est précisément que l'argent fonctionne comme capital et puisse être remis à un tiers comme capital en soi, comme capital en puissance[1340]. » Tout comme Marx, Schumpeter ne considère le capital que comme un ensemble de moyen de paiement susceptible de se transformer en moyen de production et dont la réalisation permet de dégager un profit. Marx poursuit :

> « D'abord l'argent est converti en moyen de production ; le processus de production le transforme en marchandise. La vente des marchandises le reconvertit en argent, et c'est sous cette forme qu'il revient dans les mains du capitaliste qui, le premier avait avancé le capital sous forme d'argent[1341]. »

En effet, le capital avancé par le « capitaliste prêteur » – le capitaliste ou le banquier chez Schumpeter – revient à ce dernier une fois passé entre les mains du « capitaliste actif » – l'entrepreneur – lequel a dégagé un profit par la réalisation effective de marchandise ou d'une innovation au cours du processus productif. Ce faisant,

> « pour revenir comme capital, la somme avancée doit non seulement s'être conservée, mais s'être valorisée, accrue au cours du mouvement, donc rentrer avec une plus-value, comme $A + \Delta A$, et ce ΔA est ici l'intérêt ou la part du profit moyen qui ne reste pas entre les mains du capitaliste actif, mais revient au capitaliste prêteur[1342]. »

Si l'on poursuit le raisonnement de Marx, il apparaît que la définition schumpétérienne de l'intérêt rejoint tout bonnement la définition marxienne qui stipule que « la part de profit qui revient au prêteur s'appelle "intérêt"[1343]. Ce dernier « apparaît comme le prix payé au prêteur pour ce capital[1344] » :

[1338] *Ibid.*, p. 1110
[1339] *Ibid.*, p. 1113
[1340] *Ibid.*, p. 1118
[1341] *Ibid.*, p. 1112-1113
[1342] *Ibid.*, p. 1114
[1343] *Ibid.*, p. 1117
[1344] *Ibid.*, p. 1118

> « L'intérêt demeure en réalité ce qu'il paraît être et ce qu'il est à l'origine : une partie du profit, c'est-à-dire de la plus-value que le capitaliste actif, industriel ou commerçant – s'il emploie non pas son propre capital mais du capital emprunté – doit verser au propriétaire et prêteur de ce capital[1345]. »

Chez Marx comme chez Schumpeter, l'intérêt est une portion du profit qui, en plus de la somme initialement prêtée, revient à l'agent économique qui a mis à disposition ladite somme. Marx de résumer :

> « L'emprunteur doit le rembourser comme capital *réalisé,* donc comme valeur augmentée d'une plus-value (intérêt) ; et celle-ci ne peut être qu'une partie du profit réalisé par l'emprunteur ; une partie seulement et non la totalité. Car, pour l'emprunteur, la valeur d'usage du capital, c'est de lui créer un profit. Sans quoi, du côté du prêteur, il n'y aurait pas eu aliénation de la valeur d'usage. Par ailleurs, il n'est pas possible que tout le profit revienne à l'emprunteur, sinon il ne paierait rien pour l'aliénation de la valeur d'usage et il rendrait au prêteur l'argent avancé comme argent tout court et non comme capital, non comme capital réalisé, qui n'est tel que sous la forme $A + \Delta A$[1346]. »

Ainsi, le profit est dégagé par l'activité d'un emprunteur et l'intérêt est une portion de ce profit qui revient au prêteur. Schumpeter et Marx associent donc le profit à un capital emprunté et conçoivent l'intérêt comme le prix à payer pour disposer de ce capital : prix qui est ponctionné dans le surplus dégager au cours du processus productif. Le profit se divise donc entre deux agents : d'une part, au capitaliste actif chez Marx, entrepreneur chez Schumpeter et d'autre part, au capitaliste prêteur chez Marx, capitaliste et banquier chez Schumpeter, pour avoir mis à disposition un capital ou un crédit.

La conception schumpétérienne de l'intérêt n'a donc rien d'original et s'avère être de forte inspiration marxienne. À ceci près que Schumpeter ne lie pas son analyse du profit à une théorie de l'exploitation et que le profit chez Marx ne concerne pas uniquement le cas évoqué ici.

Dans le modèle théorique schumpétérien, banquier et capitaliste sont motivés par l'acquisition d'un intérêt, lui-même dérivé du profit. Si l'entrepreneur est motivé par des motifs extra-économiques, le banquier et le capitaliste sont motivés par des motifs *chrématistiques.* Nous nous départissons de la charge normative et péjorative que Aristote plaçait dans ce

---

[1345] *Ibid.*, p. 1131
[1346] *Ibid.*, p. 1116-1117

terme[1347] pour le considérer dans une acception plus positive : un motif chrématistique vise l'acquisition toujours plus grande de profit et de richesse. Le terme de chrématistique n'est pas employé par Schumpeter pour désigner les motifs du banquier et du capitaliste. En tant que *profit-seekers,* le banquier et le capitaliste recherchent « le plus grand profit possible[1348], » car l'intérêt en découle. Ce faisant, l'évolution économique ouvre la possibilité d'une accumulation du capital. Nous savons que Schumpeter renverse l'explication classique du développement : l'épargne et l'accumulation ne sont pas des causes mais des conséquences de l'évolution. Ainsi, « au travers du crédit, l'organisation monétaire va être susceptible d'imposer une *logique d'accumulation*[1349] » précise Odile Lakomski-Laguerre. En poursuivant le plus grand profit possible duquel est extrait l'intérêt, le banquier et le capitaliste s'inscrivent plus largement dans une logique d'accumulation dont les motifs sont *chrématistiques.*

De plus, cette recherche de profit apparaît sans but extérieur à elle-même et sans limites, autant de caractéristiques de la chrématistique aristotélicienne : « [la chrématistique] n'a pas de but qui puisse la limiter, car son but c'est la richesse et la possession de valeurs[1350]. »

Profit, crédit et intérêt sont ainsi liés dans une logique d'économicité où le calcul, l'anticipation des gains et l'enrichissement prévalent. L'agir de l'entrepreneur introduit dans le circuit des innovations qui immédiatement impulsent une dynamique capitaliste où l'appropriation et l'économicité dominent : profit, crédit, capital et intérêt. Ainsi, la dynamique et l'évolution, contrairement à la statique, ne se réduisent pas à l'acquisition de biens en vue de satisfaire les besoins. La nature de l'activité économique est différente dans la statique et dans la dynamique : les motifs économiques des exploitants purs et simples sont à la simple satisfaction de leur besoin. Mais la dynamique est permise par une relation entre des agents dont les motifs, quoique différents, permettent l'impulsion d'une dynamique sans limites de l'appropriation : *les motifs extra-économiques de l'entrepreneur sont lettres mortes sans les motifs chrématistiques du banquier et du capitaliste.* C'est dans cette relation haute que s'impulse la dynamique capitaliste schumpétérienne.

Tout comme la statique, la dynamique schumpétérienne possède des influences aristotéliciennes et wébériennes. Aristotéliciennes d'une part, car, si le circuit statique et les motifs économiques des exploitants purs et simples qui le composent rappellent l'économie au sens aristotélicien du terme, à savoir l'art d'acquérir des biens en vue de l'administration de

---

[1347] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, liv. I, 9
[1348] *Ibid.*, p. 117
[1349] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme*, *op. cit.*, p. 198
[1350] ARISTOTE, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 118

l'*oikos* et de la satisfaction des besoins ; la dynamique et l'évolution renvoient à la chrématistique. En effet, l'entrepreneur est certes motivé par des motifs extra-économiques mais il se situe dans une dynamique de création et de renouvellement constant des débouchés par une force et une joie de créer qui n'ont d'autres buts qu'elles-mêmes, faisant ainsi de l'évolution un processus dynamique sans limites. Épaulé dans sa chevauchée par les détenteurs d'un fonds de pouvoir d'achat en la personne du banquier et du capitaliste, ces derniers, en tant que *profit-seeker,* sont motivés par une rationalité économique du calcul coût-avantage et de la recherche du plus grand profit possible, duquel est extrait l'intérêt qui leur échoit ; raison pour laquelle nous avons choisi le terme de *motif chrématistique* pour rendre compte des motifs subjectifs de leur conduite objective. Lorsque Schumpeter traite de la chrématistique dans l'*Histoire de l'analyse économique,* c'est pour la ramener « aux aspects financiers de l'activité économique[1351]. » Ainsi, la division schumpétérienne de la statique et de la dynamique emprunte à la division aristotélicienne entre l'économie et la chrématistique, mais dépourvue de la faveur qu'Aristote plaçait dans la première et de la défaveur qu'il plaçait dans la seconde.

Les influences wébériennes nous apparaissent primordiales. Nous avons proposé de voir dans les motifs économiques du circuit statique de Schumpeter une réinterprétation de la *Wirtschaft zur Deckung* de Max Weber. En effet, lorsqu'il définit l'essence de l'économie, Max Weber considère qu'il existe deux mobiles à l'activité économique : la *Wirtschaft zur Deckung* correspond à la couverture des besoins, mais

> « à côté de l'activité économique par laquelle on cherche à couvrir ses propres besoins, il y en a une autre qui est dirigée vers le profit, c'est-à-dire qui tend à exploiter cet état de chose spécifiquement économique qu'est la quantité limitée des biens convoités, en disposant de ceux-ci pour s'assurer un gain personnel[1352]. »

Si le circuit statique correspond au premier mobile de l'activité économique (*Wirtschaft zur Deckung*), la dynamique correspond à une économie orientée vers le profit (*Wirtschaft zum Erwerb*). Schumpeter intègre les deux mobiles wébériens de l'activité économique dans un même modèle théorique : celui du capitalisme où coexistent la statique et la dynamique.

Le régime discursif de Schumpeter concernant les actes de l'entrepreneur est construit autour du don et de la gratuité tandis que le régime discursif autour des conséquences de ces actes est construit autour de l'appropriation. En effet, si la création est portée par des agents hors-normes aux motifs étrangers à la rationalité économique et relevant davantage du don, elle

---

[1351] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 88
[1352] M. WEBER, *Économie et société 2*, *op. cit.*, p. 51-52

est permise par des agents aux motifs chrématistiques. L'ensemble des phénomènes consécutifs à l'action de l'entrepreneur – profit, intérêt, crédit, capital – relèvent de ce même régime d'appropriation infusé de la conception aristotélicienne de la chrématistique, expurgé de sa dimension normative, et surtout de la conception wébérienne de l'activité économique, scindée entre couverture des besoins et poursuite du profit.

5.7 Un capitalisme sans capitaliste

Dans le modèle schumpétérien du capitalisme, le crédit et le capital sont tous deux conçus comme un pouvoir d'achat disponible pour l'entrepreneur. En conséquence, capitaliste et banquier semblent être très proches : ils remplissent la même fonction économique. Pour être plus précis, il est possible de dire que la fonction du banquier et celle du capitaliste se retrouvent dans un seul et même rôle vis-à-vis de l'entrepreneur. En effet, comme le souligne Schumpeter, le banquier et le capitaliste sont interchangeables :

> « Capital in this sense is not goods but balances, not a factor of production but a distinct agent which stand between the entrepreneur and the factors. It can be created by banks because balances can[1353] . »

Le capital, en tant que fonds de pouvoir d'achat, peut tout simplement « être créé » par les banques. Le crédit apparaît ici comme un substitut du capital. Schumpeter commence par distinguer très nettement les fonctions capitaliste et banquier, mais finit par les faire converger dans une seule fonction : prêter ce fond de pouvoir d'achat – préexistant ou créé – à l'entrepreneur. Néanmoins, force est de constater que Schumpeter insiste sur le rôle du banquier au détriment du capitaliste lui-même, à tel point que le premier peut remplacer le second. Dès la *Théorie de l'évolution économique,* le capitaliste joue un rôle similaire, mais en même temps secondaire par rapport au banquier :

> « [Le banquier] a pour ainsi dire remplacé et interdit le capitaliste privé, il est devenu lui-même le capitaliste[1354]. »

En effet, la simple capacité de produire des moyens de paiement place le banquier en nouveau capitaliste sur le plan technique. Ainsi, Schumpeter construit une théorie du capitalisme dans laquelle les deux *dramatis personae* principaux sont tenus par l'entrepreneur

[1353] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 129
[1354] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 105

et le banquier ; sur cette scène, le capitaliste interprète un rôle mineur qui peut être oublié lorsqu'on en dresse le résumé. Autrement dit, Schumpeter propose une théorie du capitalisme sans capitaliste[1355].

Dès lors, la question à poser est pourquoi Schumpeter accentue le rôle des banquiers plutôt que des capitalistes :

D'abord, dans le modèle théorique schumpétérien, les banquiers et les capitalistes sont étudiés uniquement dans leur relation avec l'entrepreneur, qui est de loin le personnage central de l'évolution. L'entrepreneur est la fonction dynamique première et se trouve épaulé par les agents à pouvoir d'achat et à ce titre, possède le rôle-titre.

Deuxièmement, le banquier possède la capacité technique et sociale pour remplacer le capitaliste. En effet, la banque est définie comme une « manufacture de moyens de paiement » et le capital comme « un fonds de pouvoir d'achat. » Par voie de conséquence, le crédit n'est qu'un capital nouvellement créé par une banque en vue d'être mis à disposition pour un entrepreneur. Ce processus de crédit ou de mise à disposition du capital nouvellement créé apparaît comme un processus de validation sociale de l'innovation portée par un entrepreneur.

Ensuite, l'insistance sur le rôle du banquier aux dépens du capitaliste peut s'expliquer pour des raisons théoriques. Schumpeter doit en effet expliquer le passage de la statique à la dynamique, le passage d'un état stationnaire circulaire à un processus évolutionnaire. Or, dans le circuit statique, il n'y a pas d'accumulation possible du capital ni d'épargne préalable ni aucune forme d'excédent. Rappelons que l'accumulation et l'épargne n'ont pas lieu dans le circuit, mais sont des conséquences de l'évolution et, par conséquent, ne peuvent être considérées comme des prérequis au financement de l'innovation :

> « Glancing over our list of methods of financing, we readily see that deflection, overspending, and the use of temporarily available funds will neither be open to a new firm nor, in general, prove sufficient to finance large-scale plant and equipment. Accumulation and saving provide the means for consolidating rather than for building up industrial ventures. In any case, they owe their actual importance only to previous entrepreneurial success and serve, besides repayment of debt, induced expansion rather than the creation of entirely new things[1356]. »

Comme Harald Hagemann le rappelle, « *Schumpeter's assumption that available resources are fully utilized in the stationary flow implies that the carrying out of new combinations requires*

[1355] T. VELARDO, « Capitalism without Capitalists. Entrepreneurs, Bankers and Capitalists in Schumpeter's Theory », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, à paraître, 2021
[1356] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 601

a different employment or reallocation of these resources[1357]. » Dans le modèle théorique tel qu'il est posé par la statique, un élément est requis afin de perturber le circuit et impulser l'évolution. Cet élément réside dans la création *ex nihilo* du crédit par les banques. L'entrepreneur et le banquier forment ainsi un duo de double perturbation : de même que la structure économique est bouleversée par l'introduction d'une innovation ; la masse monétaire est modifiée par l'introduction d'un crédit sous l'égide du banquier. Insister sur le crédit bancaire comme « *the specific capitalistic method to promote economic progress*[1358] » est une manière de sous-estimer le rôle du capital et de son détenteur le capitaliste. Ce faisant, Schumpeter se place en rupture avec les classiques et Marx.

Enfin, l'une des prémisses ontologiques fondamentales de l'édifice schumpétérien réside dans la distinction entre les agents statiques et les agents dynamiques. Comme le rappelle Shionoya, l'entrepreneur est sans conteste un agent dynamique « *as the carrier of the creative power of life in distinction from the traditional economic man who is concerned with adaptation to given conditions and restoration of economic order*[1359]. » Cet « homme économique traditionnel » est l'agent statique du circuit dont l'essentiel de l'activité consiste à l'acquisition de biens en vue de satisfaire ses besoins et à s'adapter pour remplir ce motif économique. Mais, à quel type correspond le capitaliste ? Il n'appartient ni au type dynamique en ce qu'il ne porte aucun acte créatif ni au type statique en ce qu'il ne poursuit pas un motif économique, mais bien chrématistique :

> « Ce n'est que dans la mesure où [les capitalistes] tirent leur revenu d'une fonction qui sert le développement, qu'ils occupent une place intermédiaire. Mais d'après leur type de comportement économique, ils appartiennent plutôt à l'autre catégorie, même s'ils influencent fortement l'entrepreneur. Ce sont des agents quasi-statiques[1360]. »

Cette citation est extraite du chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschatlichen Entwicklung,* supprimée dans les éditions ultérieures. Schumpeter qualifie les capitalistes de « *quasistatische Wirtschaftssubjekte*[1361]. » L'idée est reprise en note de bas de page dans la seconde édition : « *Einen Zwischentypus ("halbstatische" Wirtschaftssubjekte*[1362]*).* » Le capitaliste est un *type intermédiaire* entre l'agent dynamique et l'agent statique ; un agent *quasi-*

[1357] H. HAGEMANN, « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *op. cit.*, p. 60
[1358] G. TICHY, « Schumpeter's Monetary Theory. An Unjustly Neglected Part of his Work », *op. cit.*, p. 133
[1359] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 6
[1360] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 84
[1361] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, *1911*, *op. cit.*, p. 516
[1362] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926, op. cit.*, p. 120

statique ou *semi-statique*. Ce passage est très intéressant, car il met en lumière la position du capitaliste dans le schéma schumpétérien. Mais nous pouvons aller plus loin. Si le capitaliste est un agent quasi-statique d'une part parce qu'il ne participe qu'indirectement au processus créatif de l'entrepreneur en mettant à disposition un fonds de pouvoir d'achat et d'autre part parce qu'il n'est pas réduit à la satisfaction de ses besoins, alors et par voie de conséquence, le banquier appartient à la même catégorie d'agent. En effet, banquiers et capitalistes sont des soutiens au projet créatif de l'entrepreneur : « Économiquement ils ne poussent pas, mais sont poussés[1363] » poursuit Schumpeter.

En effet, il est important de dire que dans la conception schumpétérienne du capitalisme, ce n'est pas la *propriété* qui importe, mais le *pouvoir de commandement.* Dans les *Business Cycles,* il précise :

> « The entrepreneur may, but need not, be the person who furnishes the capital. This is a very important point. In the institutional pattern of capitalism, there is machinery … which makes it possible for people to function as entrepreneurs without having previously acquired the necessary means. *It is leadership rather than ownership that matters*[1364]. »

La formule « *leadership rather than ownership* » est primordiale pour situer l'apport schumpétérien dans l'histoire de la pensée économique. Ce faisant, Schumpeter se sépare une nouvelle fois radicalement de l'héritage des classiques et de Marx dont la faute commune est précisément de confondre la propriété des moyens de production et leur réalisation en nouvelles combinaisons. La contribution majeure de Schumpeter est précisément de « *visualize clearly entrepreneurial activity as a distinct function sui generis*[1365]. » Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter déplore à plusieurs reprises cette confusion : « Les économistes "classiques" ont rendu à l'analyse économique ce modeste service qui a consisté à les rassembler pour les besoins de certains problèmes […] dans une seule et même catégorie économique, pour laquelle l'étiquette de "capitalistes" a bientôt été d'un usage général dans la littérature économique[1366]. »

Schumpeter opère donc à un glissement de la figure du capitaliste vers celle de l'entrepreneur comme moteur du capitalisme. En séparant la propriété des moyens de production de leur réalisation effective en une innovation, Schumpeter doit intégrer des *agents intermédiaires quasi-statiques* dont la fonction est précisément d'aider la fonction entrepreneur

---

[1363] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 84
[1364] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 103
[1365] *Id.*
[1366] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 239

dans la réalisation de son innovation. Néanmoins, la prévalence du banquier sur le capitaliste s'explique par sa capacité technique à créer *ex nihilo* un fonds de pouvoir d'achat grâce à l'institution du crédit bancaire. Le banquier devient ainsi une pièce maîtresse du capitalisme schumpétérien.

Ici encore, Schumpeter croise le fer avec Karl Marx. En effet, le capitaliste – « l'homme aux écus[1367] » pour reprendre l'épithète de Marx – est largement infusé de l'héritage classique d'une part, mais aussi de l'héritage marxiste dans lequel il joue un rôle central. Ainsi, le fait de reléguer le capitaliste en personnage secondaire, voire dispensable, du capitalisme est une manière de répondre à Marx. À l'inverse, Schumpeter insiste sur deux figures qui sont quasiment absentes de l'œuvre de Marx : le banquier et l'entrepreneur. John Kenneth Galbraith résume cette idée :

> « The entrepreneur did and still does much for economics. He glows in the somber company of laborers, white-collar workers, solemn executives and assorted corporate bureaucrats. Unlike the capitalist, the entrepreneur carries no burden of Marxian guilt. His distinction, which continues with no slight nimbus to the present day, is the major legacy of Schumpeter[1368] . »

Ainsi, si l'entrepreneur interprète le rôle principal du modèle schumpétérien, il est épaulé par les agents économiques aux motifs chrématistiques que sont le banquier et le capitaliste. Ce dernier est secondaire au point de disparaître derrière le rôle prépondérant que Schumpeter assigne aux banques et aux banquiers.

5.8 Une définition anti-marxienne du capitalisme

5.8.1 Le capitalisme comme ordre institutionnel

Pourquoi est-il impératif d'insister sur le rôle mineur de la fonction capitaliste dans le modèle schumpétérien ? Précisément pour mettre en lumière la définition schumpétérienne du capitalisme comme ordre institutionnel. Définition qui s'oppose particulièrement à l'école classique et à son dernier représentant : Marx. En effet, même si Schumpeter minimise le rôle du capitaliste, il n'en demeure pas moins qu'il utilise bel et bien la notion de « capitalisme »

[1367] K. MARX, *Le Capital (Livre premier)* (1867), dans *Œuvres - Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 715

[1368] J. K. GALBRAITH, *Economics in perspective: a critical history*, Boston, Houghton Mifflin, 1987, p. 181

pour qualifier le système économique dans lequel l'entrepreneur porte l'innovation. Nous voudrions défendre l'idée que l'analyse schumpétérienne déploie une définition anti-marxienne de la notion de « capitalisme » et ce, en insistant sur deux aspects étrangers à l'analyse de Marx : l'institution de la monnaie empruntée d'une part et la fonction de chef d'autre part.

Dès la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter porte l'ambition d'étudier le capitalisme comme un tout. Contrairement à beaucoup d'économistes de son temps, il « ose » utiliser la notion de « capitalisme, » « *that word that good economists always try to avoid*[1369]. » En effet, Schumpeter précise dans *l'Histoire de l'analyse économique* que le mot « capitalisme » n'est pas très utilisé par les économistes du XIXe siècle exceptés les marxistes :

> « Le public ne l'a pas adoptée très largement jusqu'après 1900. Mais tandis que le terme de Capitaliste gagnait droit de cité dans le jargon des économistes, le terme de Capitalisme n'a été, pendant tout le XIXe siècle, que très peu utilisé, sauf par les marxistes et les auteurs directement influencés par le Marxisme[1370]. »

À contre-courant, Schumpeter renverse cette pratique de ses confrères économistes : utiliser le mot « capitalisme » tout en se débarrassant des « capitalistes. » Dans la plupart de ses ouvrages, le terme « capitalisme » est défini assez tardivement. Dans les *Business Cycles,* le capitalisme n'est pas mentionné dans les pages théoriques du chapitre 3 « *How the Economic System Generates Evolution* » ou du chapitre 4 « *The Contours of Economic Evolution* », mais au chapitre 6 « *Historical Outlines I. Introduction ; 1787-1842.* » Ce sont parmi les pages historiques des *Business Cycles* que Schumpeter propose une définition du capitalisme. Dans la *Théorie de l'évolution économique,* le terme est subrepticement inclus dans la démonstration au chapitre 2, mais c'est au chapitre 3 « Crédit et capital » que Schumpeter propose une première définition :

> « Cette forme économique, où les biens nécessaires à de nouvelles productions sont soustraits à leurs destinations dans le circuit par l'intervention du pouvoir d'achat, c'est-à-dire par l'achat sur le marché, est l'économie capitaliste[1371]. »

La traduction anglaise de Redvers Opie insiste sur le caractère créé « *ad hoc »* du pouvoir d'achat :

[1369] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 223
[1370] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 239
[1371] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 165

> « That form of economic organisation in which the goods necessary for new production are withdrawn from their settled place in the circular flow by the intervention of purchasing power created ad hoc is the capitalist economy[1372]. »

La traduction française de Anstett est plus proche du texte de Schumpeter[1373], mais la traduction de Opie a la vertu de mettre en lumière le fait que le pouvoir d'achat nécessaire à la mobilisation des biens de production peut être créé ou déjà existant. Dans les *Business Cycles,* Schumpeter propose une définition du capitalisme qui intègre explicitement la logique de la création monétaire ainsi qu'un cadre institutionnel :

> « Capitalism is that form of private property economy in which innovations are carried out by means of borrowed money, which in general, though not by logical necessity, implies credit creation[1374]. »

Ainsi, dès 1911, Schumpeter place l'innovation et son support l'entrepreneur comme phénomène fondamental du capitalisme, mais toujours en insistant sur un autre élément souvent sous-estimé par les commentateurs : le phénomène de monnaie empruntée par « intervention d'un pouvoir d'achat. » En effet, le phénomène de monnaie implique « de manière générale et non par nécessité logique » le crédit : l'emphase est donc sur le phénomène général de la « monnaie empruntée. » En effet, comme le rappelle Alexander Ebner, Schumpeter propose une définition du capitalisme qui intègre immédiatement une dimension institutionnelle[1375]. Nous sommes en complet accord avec Yuichi Shionoya lorsque ce dernier affirme que chez Schumpeter, « *economic development presupposes capitalism as an institution*[1376]. » Le cadre institutionnel implique notamment trois caractéristiques : la propriété privée, l'initiative privée en vue de profit privé et le crédit ou plus largement la monnaie empruntée.

Nous savons que la conception schumpétérienne du capitalisme intègre trois dimensions définitionnelles : 1) comme forme économique ; 2) comme ordre institutionnel et 3) comme civilisation. Ici, nous nous situons dans la deuxième dimension, qui inclut la première, à savoir la nature dynamique et évolutionnaire du capitalisme. Ce dernier est une *forme* ou une *méthode* du changement économique impulsée par les innovations qui sont elles-mêmes portées par le

---

[1372] J. A. SCHUMPETER, *The Theory of Economic Development, op. cit.*, p. 116

[1373] « *Jene Wirtschaftsform, in der die für neue Produktionen nötigen Güter ihren Bestimmungen im Kreislauf durch die Intervention der Kaufkraft entzogen werden, d. h. durch Kauf auf dem Markte, ist die kapitalistische Wirtschaft,* » in J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 165

[1374] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 223

[1375] A. EBNER, « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », *op. cit.*, p. 117-139

[1376] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 163

crédit ou la monnaie empruntée. Cette définition présuppose l'institution de la propriété privée comme cadre général dans lequel le changement économique opère ainsi que l'initiative privée en vue de profits privés.

Cependant, la propriété privée est une condition nécessaire pas non pas suffisante pour caractériser le capitalisme. En effet, Schumpeter poursuit :

> « A society, the economic life of which is characterized by private property and controlled by private initiative, is according to this definition not necessarily capitalist, even if there are, for instance, privately owned factories, salaried workers, and free exchange of goods and services, either in kind or through the medium of money[1377]. »

Le cadre institutionnel de la propriété privée et de l'initiative privée est primordial pour caractériser le capitalisme, mais Schumpeter n'en fait pas, contrairement à Marx, le critère spécifique. De même, ni le rapport salarial ni le fonctionnement autour d'un système de marché ne sont des critères spécifiques au capitalisme. Pis ! L'entrepreneur lui-même n'est pas suffisant pour définir la spécificité du capitalisme. L'entrepreneur est l'incarnation historique et située d'une énergie créatrice inhérente à la condition humaine, mais qui ne saurait être réduite au capitalisme :

> « The entrepreneurial function itself is not confined to capitalist society, since such economic leadership as it implies would be present, though in other forms, even in a primitive tribe or in a socialist community[1378] . »

Schumpeter recherche le critère spécifique du capitalisme qui permet de le distinguer des autres systèmes économiques. Ce *critérium* réside dans le phénomène de la monnaie empruntée : « *borrowed money.* » Cette dernière se trouve au cœur de l'analyse schumpétérienne du capitalisme. Dans « *The Instability of Capitalism, »* Schumpeter définit le capitalisme en reprenant ces trois caractéristiques :

> « We mean an economic system characterized by private property (private initiative), by production for a market and by the phenomenon of credit, this phenomenon being the differentia specifica distinguishing the "capitalist" system from other species, historical or possible, of the larger genus defined by the first two characteristics[1379]. »

Nous insistons sur l'expression employée par Schumpeter dans la définition des *Business Cycles* : « *by means of borrowed money.* » En effet, l'expression « monnaie empruntée » peut

---

[1377] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 223
[1378] *Id.*
[1379] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 48

renvoyer au phénomène du crédit, mais possède un sens beaucoup plus large qui inclut tout pouvoir d'achat emprunté que ce soit sous la forme d'un pouvoir d'achat déjà existant ou sous la forme d'un pouvoir d'achat nouvellement créé, c'est-à-dire sous la forme de capital ou de crédit. Pour Schumpeter, la spécificité du capitalisme sur les autres systèmes économiques réside précisément dans le phénomène de la monnaie empruntée et du crédit. Car, si l'innovation et l'entrepreneur font partie du complexe causal à l'origine de l'évolution propre au capitalisme, le crédit est bien la « *differentia specifica* » du capitalisme. Schumpeter ajoute : « *we shall date capitalism as far back as the element of credit creation*[1380]. » Cette définition institutionnelle se poursuit dans l'œuvre tardive de Schumpeter. Dans les années 1940, Schumpeter reprend ainsi les trois éléments de la définition de 1928 :

> « Capitalism will be defined by three features of industrial society : private ownership of the physical means of production; private profits and private responsibility for losses; and the creation of means of payments – banknotes or deposits – by private banks. The first two features suffice to define private enterprise. But no concept of capitalism can be satisfactory without including the set of typically capitalistic phenomena covered by the third[1381]. »

Ou encore, formulé différemment dans l'article « *Capitalism* » rédigé pour l'*Encyclopedia Britannica* en 1946 :

> « A society is called capitalist if it entrusts its economic process to the guidance of the private businessman. This may be said to imply, first, private ownership of nonpersonal means of production, such as land, mines, industrial plants and equipment ; and second, production for private account, i.e. production by private initiative for private profit. But, third, the institution of bank credit is so essential to the functioning of the capitalist system that, though not implied in the definition, it should be added to the other two criteria[1382]. »

Le capitalisme est donc une méthode du changement économique impulsée par les innovations dans le cadre institutionnel de la propriété privée des moyens de production, l'initiative privée en vue de profit privée et enfin, comme critère spécifique, l'institution du crédit ou, plus généralement, de la monnaie empruntée. Schumpeter développe donc une conception immédiatement *monétaire* du capitalisme qui place en son cœur et comme phénomène spécifique le phénomène du crédit. Dans les *Business Cycles,* il précise :

[1380] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 224
[1381] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism in the Postwar World », *op. cit.*, p. 175
[1382] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 189

> « Economic action cannot, at least in capitalistic society, be explained without taking account of money, and practically all economic propositions are relative to the modus operandi of a given monetary system. In this sense any theory … must be a "monetary" theory, even if the phenomenon under study can be defined in nonmonetary terms[1383]. »

Cependant, comme le précise Odile Lakomski-Laguerre, « la dynamique réclame une institution monétaire d'une nature autre que celle qui est impliquée dans le circuit[1384]. » En effet, nous savons que la monnaie est déjà présente dans le circuit statique comme simple médium des échanges. Mais dans l'analyse schumpétérienne, « le "crédit" s'oppose à la "monnaie" du circuit de manière à souligner le contraste existant entre deux types de financement[1385]. » Bien que de nature différente, la monnaie est présente dans le circuit et dans l'évolution, sous forme de médium des échanges dans le premier et sous forme de monnaie de crédit dans la seconde. Ainsi, nous sommes en accord complet avec Odile Lakomski-Laguerre lorsqu'elle affirme que « Schumpeter essayer d'offrir une interprétation et une définition monétaires de l'économie capitaliste[1386]. » Pour ces raisons, ce serait un lourd contresens que de considérer l'analyse schumpétérienne en termes réels comme le font les modèles de croissance dit « schumpétériens. » Bien au contraire, l'entrepreneur et l'innovation sont liés au phénomène monétaire du crédit et la théorie schumpétérienne est immédiatement *monétaire*.

Encadré 5. Les modèles de croissance "schumpétériens"

Il est possible de distinguer deux générations de modèles de croissance schumpétériens : une première dans les années 1990 et une seconde, plus récente, dans les années 2010. Le point commun à toutes ces approches est de dresser des modèles mathématisés et formalisés de croissance qui intègrent une dimension dite « schumpétérienne ». De manière générale, nous assistons à ce que Mark Blaug appelle une « reconstruction rationnelle[1387] » des pensées économiques, c'est-à-dire une reconstruction d'une théorie du passé avec les outils et méthodes contemporaines.

Tout d'abord, les modèles de croissance schumpétériens se placent en continuateur des théoriciens de la croissance endogène notamment Romer et Lucas avec l'ambition de

[1383] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 548
[1384] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, *Les institutions monétaires du capitalisme*, *op. cit.*, p. 197
[1385] *Id.*
[1386] *Ibid.*, p. 198
[1387] M. BLAUG, « No History of Ideas, Please, We're Economists », *op. cit.*, p. 145-164

les dépasser[1388]. Par ailleurs, Romer s'inscrit déjà dans le prolongement de Schumpeter[1389] en intégrant l'innovation et des structures de marchés monopolistiques à son propre modèle de croissance endogène. Néanmoins, Romer considère les innovations comme un processus positif apportant davantage de variété aux technologies déjà existantes.

La première génération se revendique ainsi clairement de Schumpeter : Aghion et Howitt publient en 1992 un article remarqué dont l'ambition est de « construire un modèle simple de croissance à travers la destruction créatrice, en modélisant le processus d'innovation[1390]. » « Incorporer l'idée de Schumpeter de la destruction créatrice[1391] » leur permet d'introduire dans le modèle un aspect négligé par les théoriciens de la croissance endogène : le rôle des innovations industrielles dans la croissance endogène. « *The present work proceeds from Schumpeter's (1911) vision of the process of economic development* » affirme Corriveau[1392]. Ainsi, les modèles schumpétériens de croissance incorporent l'idée d'une destruction créatrice qui implique que les innovations techniques introduisent une certaine obsolescence des technologies passées : « *better products render previous ones obsolet*[1393]. » Ainsi, de Schumpeter, Aghion et allii ne retiennent que le facteur obsolescence de la destruction créatrice :

« *A model of economic growth based on Schumpeter's process of creative destruction. Growth results exclusively from technological progress, which in turn results from competition among research firms that generate innovations. Each innovation consists of a new intermediate good that can be used to produce final out put more efficiently than before. Research firms are motivated by the prospect of monopoly rents that can be captured when a successful innovation is patented. But those rents in turn will be destroyed by the next innovation, which will render obsolete the existing intermediate good*[1394]. »

Certes, la première génération a déjà étendu les modèles de croissance à d'autres problématiques. Segerstrom, Anant et Dinopoulos proposent ainsi une analyse du commerce international Nord-Sud dont l'ambition est de construire « *a dynamic, general*

[1388] P. AGHION et P. HOWITT, « A Model of Growth Through Creative Destruction », *Econometrica*, vol. 60, nº 2, 1992, p. 323-351 ; et L. CORRIVEAU, « Entrepreneurs, Growth and Cycles », *Economica*, vol. 61, nº 241, février 1994, p. 1-15

[1389] P. ROMER, « Endogenous Technological Change », *Journal of Political Economy*, vol. 98, nº 5, octobre 1990, p. S76

[1390] P. AGHION et P. HOWITT, « A Model of Growth Through Creative Destruction », *op. cit.*, p. 324

[1391] *Ibid.*, p. 323-324

[1392] L. CORRIVEAU, « Entrepreneurs, Growth and Cycles », *op. cit.*, p. 2

[1393] P. AGHION et P. HOWITT, « A Model of Growth Through Creative Destruction », *op. cit.*, p. 323

[1394] *Ibid.*, p. 349

equilibrium model of North-South trade that combines the product-life-cycle hypothesis with Schumpeter's (1942) description of product innovation[1395]. »

La seconde génération des modèles de croissance « schumpétériens », tout en revendiquant encore la filiation à l'idée de « destruction créatrice[1396], » élargit les voies d'études. Klette et Kortum[1397] proposent un modèle de croissance des firmes qui incorpore à l'analyse les performances des innovations d'une part avec les dépenses de R&D et des dépôts de brevet d'autre part. Lentz et Mortensen[1398] proposent des amendements au modèle de Klette et Kortum en le confrontant à des données empiriques : ils concluent que les firmes qui ont la capacité d'augmenter la qualité de leurs produits ont tendance à grandir au détriment des autres entreprises, à travers un processus de destruction créatrice. D'autres modèles de croissance tout en continuant cette tradition intellectuelle ne se revendiquent plus explicitement de Schumpeter[1399].

Pour résumer, un modèle schumpétérien de croissance implique plusieurs choses : 1) une croissance générée par l'innovation, 2) le caractère stochastique de l'innovation, 3) l'innovation résulte des investissements entrepreneuriaux motivés par l'espérance de rentes de monopoles et 3) un facteur d'obsolescence (destruction créatrice) : les innovations remplacent les anciennes technologies. Enfin, 4) il faut noter la dimension normative et revendiquée comme telle des modèles de croissance schumpétériens. En effet, un modèle de croissance demeure « *a tool for growth policy design*[1400] » affirme Aghion.

Cependant, nous ne pouvons que constater à quel point ces modèles se départissent foncièrement de l'œuvre de Schumpeter : d'abord, et comme nous l'avons montré, l'entrepreneur schumpétérien n'est pas un *profit-seeker*, il est mû par des motifs extra-économiques, alors que l'entrepreneur est ici motivé par l'espérance de rentes de monopoles. Ensuite, l'objectif de Schumpeter n'est pas d'expliquer la « croissance » mais la dynamique évolutionnaire du capitalisme : la croissance apparaît dans la conception schumpétérienne comme une phase d'adaptation interne à la statique. Enfin, les modèles de croissance se situent dans une logique normative étrangère à la démarche de Schumpeter : ici, l'économiste se fait conseiller du Prince, il étudie les bonnes conditions

[1395] P. S. SEGERSTROM, T. C. A. ANANT et E. DINOPOULOS, « A Schumpeterian Model of the Product Life Cycle », *The American Economic Review*, vol. 80, nº 5, décembre 1990, p. 1077

[1396] T. J. KLETTE et S. KORTUM, « Innovating Firms and Aggregate Innovation », *Journal of Political Economy*, vol. 112, nº 5, 2004, p. 988

[1397] T. J. KLETTE et S. KORTUM, « Innovating Firms and Aggregate Innovation », *op. cit.*

[1398] R. LENTZ et D. T. MORTENSEN, « An Empirical Model of Growth through Product Innovation », *Econometrica*, vol. 76, 2008, p. 1317-1373

[1399] U. AKCIGIT et W. KERR, « Growth through Heterogenous Innovation », *NBER Working Paper*, nº 16443, 2010 ; D. ACEMOGLU *et al.*, « Innovation, Reallocation and Growth », *NBER Working Paper*, nº 18993, 2012

[1400] P. AGHION, U. AKCIGIT et P. HOWITT, « What Do We Learn From Schumpeterian Growth Theory? », *NBER Working Paper*, nº 18824, février 2013, p. 35

institutionnelles et organisationnelles propices à l'émergence d'une croissance de long terme. Démarche absente, voire honnie de l'œuvre schumpétérienne.

5.8.2 Une définition anti-marxienne

Le noyau de la conception schumpétérienne du capitalisme réside dans le phénomène de la monnaie empruntée. Cependant, pourquoi employer le terme de « capitalisme » pour désigner ce système économique fondée sur la propriété privée, le profit privé et le crédit dans lequel le capitaliste lui-même joue un rôle secondaire ?

Tout d'abord, rappelons que le « capital » renvoie, dans la théorie schumpétérienne, à un fonds de pouvoir d'achat disponible pour l'entrepreneur et non à l'ensemble des moyens tangibles de production. Schumpeter utilise le terme « capitalisme » car il renvoie en dernière instance à l'idée de monnaie empruntée. Autrement dit, « capitalisme » fait référence au critère spécifique de la monnaie de crédit, ou plus généralement, au phénomène d'un ensemble de moyens de paiement mis à disposition, autrement appelé « capital. » Cette relation entre les agents chrématistiques et l'entrepreneur constitue le cœur du complexe causal qui permet l'impulsion de l'évolution et donc la dynamique capitaliste.

Deuxièmement, il convient de faire un détour étymologique sur le mot même de « capital » afin d'éclairer l'usage schumpétérien du terme « capitalisme. » Selon le *Dictionnaire étymologique* de Bloch et Wartburg, le mot « capital[1401] » est dérivé sur latin « *capitalis* » qui veut dire « de la tête », lui-même dérivé du nom « *caput* » qui signifie « tête. » Selon le *Oxford Etymology Dictionary,* « capital » renvoie à la notion de « *main, principal, chief, dominant, first in importance*[1402]. » Ainsi, les mots de « capitaine » ou de « capitale » renvoient à cette idée fondamentale de chef, de principal, de dominant, etc. Dans la conception schumpétérienne, le capitalisme est bien un système économique impulsé par un certain type d'agent énergétique-dynamique, qui exerce une fonction de chef et un certain pouvoir de commandement. Dans ce système économique, le banquier et le capitaliste sont les aides et les supports de l'entrepreneur en lui offrant la capacité d'exercer effectivement son pouvoir de commandement sur les moyens de production, notamment grâce au moyen de la monnaie empruntée. Monnaie empruntée qui constitue le troisième terme de la « Trinité » du complexe causal : entrepreneur, innovation, crédit.

[1401] O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique*, *op. cit.*, p. 106
[1402] « Capital » in Online Oxford Dictionary

> « [Le bailleur de fonds] se situe entre l'entrepreneur et le fournisseur des moyens de production. Il est un phénomène de l'évolution qui n'apparaît que là où l'entrepreneur n'exerce pas de pouvoir de commandement sur les propriétaires du travail et de la terre. Il permet à l'entrepreneur de devenir entrepreneur, lui donnant ainsi accès aux moyens de production, il lui donne pour ainsi dire le pouvoir d'exécuter ses plans[1403]. »

Dans cette conception élitiste et hiérarchisée du capitalisme, l'entrepreneur se situe en haut du système économique. Il incarne le *leadership* économique et agit en tant que *chef* de la structure économique : « Non seulement économiquement, mais aussi socialement, l'entrepreneur doit se situer au sommet de la pyramide sociale. […] La position d'entrepreneur suppose un pouvoir de commandement étendu[1404]. » Dans la première édition de *Theorie der wirtschaflichen Entwicklung,* Schumpeter insiste beaucoup sur ce pouvoir de commandement :

> « [L'entrepreneur] peut plier la majorité à ses desseins, même si cette dernière ne le comprend ou ne l'approuve pas. Il commande, elle doit obéir. Il impose de nouvelles combinaisons, elle suit les sentiers battus. Une telle organisation, dans laquelle la multitude est soumise à un chef qui la force à agir comme il l'entend, a existé tout au long du Moyen-Âge et à l'aube des temps modernes[1405]. »

Ainsi, pour définir le capitalisme, Schumpeter insiste sur le leadership économique incarnée dans la fonction entrepreneur et non sur la propriété privée des moyens de production. « *Leadership rather than ownership*[1406] » est une manière de contredire la définition marxienne du capitalisme. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter poursuit :

> « Nous savons que Marx définit comme capitaliste une économie dans laquelle le capital physique est possédé par d'autres personnes que les ouvriers. On pourrait penser que cela aurait induit les économistes non marxistes à trouver eux-mêmes des caractéristiques de l'économie capitaliste. Ce ne fut pas le cas, à moins de nous satisfaire d'étiquettes comme

---

[1403] « *Er steht zwischen den Unternehmern und den Lieferanten von Produktionsmitteln. Er ist eine Erscheinung der Entwicklung, und zwar tritt er nur dort auf, wo der Unternehmer keine Befehlsgewalt über die Besitzer von Arbeits- und Bodenleistungen hat. Er ermöglicht es dem Unternehmer, Unternehmer zu werden, eröffnet ihm gleichsam den Zutritt zu den Produktionsmitteln der Volkswirtschaft — er gibt ihm gleichsam die Vollmacht, seine Pläne auszuführen* » in J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 198

[1404] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 91

[1405] « *So kann er jene Majorität seinen Zwecken dienstbar machen, auch wenn sie dieselben nicht versteht oder nicht billigt. Er befiehlt und sie muß gehorchen. Er setzt eben neue Kombinationen durch, während sie das Altgewohnte von selbst tut. Eine solche Organisation, die die Menge dem Führer unterwirft und sie zu handeln zwingt, wie er will, bestand im ganzen Mittelalter und bis an die Schwelle der neuesten Zeit* » in J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 185

[1406] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 103

l'économie d'entreprise privée, ou l'économie fondée sur la propriété privée, ce qui ne diffère guère de l'étiquette marxiste[1407]. »

Il est important de noter que Karl Marx n'utilise que très peu le terme de « capitalisme. » Dans le premier livre de *Das Kapital,* « *kapitalismus* » apparaît seulement deux fois en note de bas de page. Marx lui préfère le terme de « mode de production capitaliste » ou « économie capitaliste, » termes qui sont déjà présents dans le *Manifeste communiste.* Quoiqu'il en soit, pour reprendre l'expression de Fernand Braudel, capitalisme est « un mot très récent[1408]. » Il est plus récent que « capital » dont les premières occurrences remontent aux XIIe-XIIIe siècles[1409] et que « capitaliste » qui apparaît au milieu du XVIIe siècle[1410]. Le mot « capitalisme » n'est ainsi pas très répandu parmi les économistes du XIXe siècle à l'exception des socialistes français comme Louis Blanc. Ce dernier utilise le terme dès 1850 dans son *Organisation du travail* et ce, de manière péjorative, pour désigner « l'appropriation du capital par les uns à l'exclusion des autres[1411]. » Comme le rapporte Fernand Braudel, Pierre-Joseph Proudhon l'emploie en 1857[1412]. La première occurrence en langue allemande du terme remonte à la publication en 1870 d'un ouvrage intitulé *Kapitalismus und Socialismus* de Albert Schäffle[1413]. Ce dernier a eu une influence considérable sur Schumpeter et l'école autrichienne en général, notamment sur Hayek et Mises[1414]. Comme le rappelle Schumpeter lui-même, au XIXe siècle, le mot « capitalisme » est quasiment exclusivement utilisé par les socialistes et les marxistes, c'est-à-dire par des « adversaires » avoués du capitalisme. C'est au début du XXe siècle que le terme est employé notamment par Werner Sombart, avec la publication des premiers volumes de *Das Moderne Kapitalismus* en 1902 ou encore par Max Weber avec la publication en 1905 de l'*Éthique protestante et l'esprit du capitalisme.* Ainsi, le mot « capitalisme » n'est plus exclusivement employé par des adversaires.

Ce faisant, Schumpeter pose sa conception du capitalisme en rupture avec la définition marxienne sur plusieurs éléments : premièrement, en minimisant l'importance de la propriété privée des moyens de production ; deuxièmement, en insistant sur le leadership économique

---

[1407] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 208
[1408] F. BRAUDEL, *Les jeux de l'échange, op. cit.*, p. 205
[1409] *Ibid.*, p. 201
[1410] *Ibid.*, p. 204
[1411] Cité par E. SILBERNER et L. FEBVRE, « Mots et choses : le mot capitalisme », *Annales d'histoire sociale*, vol. 2, n° 2, 1940, p. 133
[1412] F. BRAUDEL, *Les jeux de l'échange*, *op. cit.*, p. 205-206
[1413] E. SILBERNER et L. FEBVRE, « Mots et choses », *op. cit.*, p. 133-134
[1414] H. HAGEMANN, « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *op. cit.*

incarné par l'entrepreneur – figure absente de l'œuvre de Marx ; et troisièmement, en soulignant le rôle central du crédit et de la monnaie empruntée comme critère spécifique du capitalisme.

Dans la conception marxienne, le mode de production capitaliste est défini et caractérisé par la coexistence des rapports de production et des forces productives au sein d'une société à un moment donné de son histoire. Les forces productives renvoient, d'une part aux moyens matériels de la production et d'autre part, à la force de travail. Les rapports de production renvoient à la forme de la propriété (privée des moyens de production dans le capitalisme) et à la forme de la répartition des revenus. De ces relations découlent les luttes de classes, lesquelles engendrent le développement économique et historique des sociétés. La propriété privée des moyens de production se situe au cœur de l'analyse marxienne et la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie apparaît comme la force impulsive du développement économique.

La conception schumpétérienne au contraire relègue au second plan la plupart des points cruciaux de l'analyse marxienne : la monnaie empruntée est le centre de gravité autour duquel gravitent l'entrepreneur, le banquier et le capitaliste comme roi et éphores du système capitaliste (voir figure 3, p. 291). Les relations mutuelles qu'ils entretiennent sont rendues possibles grâce au phénomène de monnaie empruntée. Banquiers et capitalistes en tant qu'ils sont les fournisseurs du pouvoir d'achat, les bailleurs de fonds – *Der Geldgeber* – sont les garants du pouvoir effectif de l'entrepreneur. Ce complexe de relations économiques autour de la monnaie empruntée permet ainsi l'impulsion de l'évolution économique.

Expliquons la figure 3. Dans le cadre « dynamique » apparaissent les *énigmes* laissées sans réponse par l'appareil statique : crédit, capital, intérêt et profit. Tous ces phénomènes sont des produits de l'évolution. Le crédit et le capital sont concédés respectivement par le banquier et le capitaliste en échange d'un intérêt qui est ponctionné sur le profit. Le profit est un surplus, un gain net dégagé grâce au succès de l'innovation portée par l'entrepreneur dont les motifs sont bien extra-économiques : non réductibles à une logique calculatoire ni à une forme hédoniste, l'entrepreneur n'est pas à la poursuite du profit. Ces motifs sont d'ordre dynastiques, sportifs et créatifs.

Le capitaliste et le banquier agissent donc en bailleurs de fonds – *Geldgeber* – de l'entrepreneur et sont, à ce titre, les agents véritablement motivés par le profit ; leurs motifs sont chrématistiques. N'étant pas mus par des motifs créatifs ni énergiques, ils ne sauraient être classés comme des agents dynamiques. Contrairement à l'entrepreneur, ils répondent à une logique calculatoire et agissent en support de l'entrepreneur. Pour ces raisons, ils se situent donc à un étage intermédiaire entre la dynamique et la statique : la « *quasi-statique.* » Ce triptyque est néanmoins dominé par la relation privilégiée de l'entrepreneur et du banquier et

tend à sous-estimer le rôle du capitaliste. Quoiqu'il en soit, ces trois personnages gravitent autour du phénomène de « borrowed money » pour reprendre le terme utilisé par Schumpeter dans les *Business Cycles,* phénomène qui s'avère être la *differentia specifica* du capitalisme.

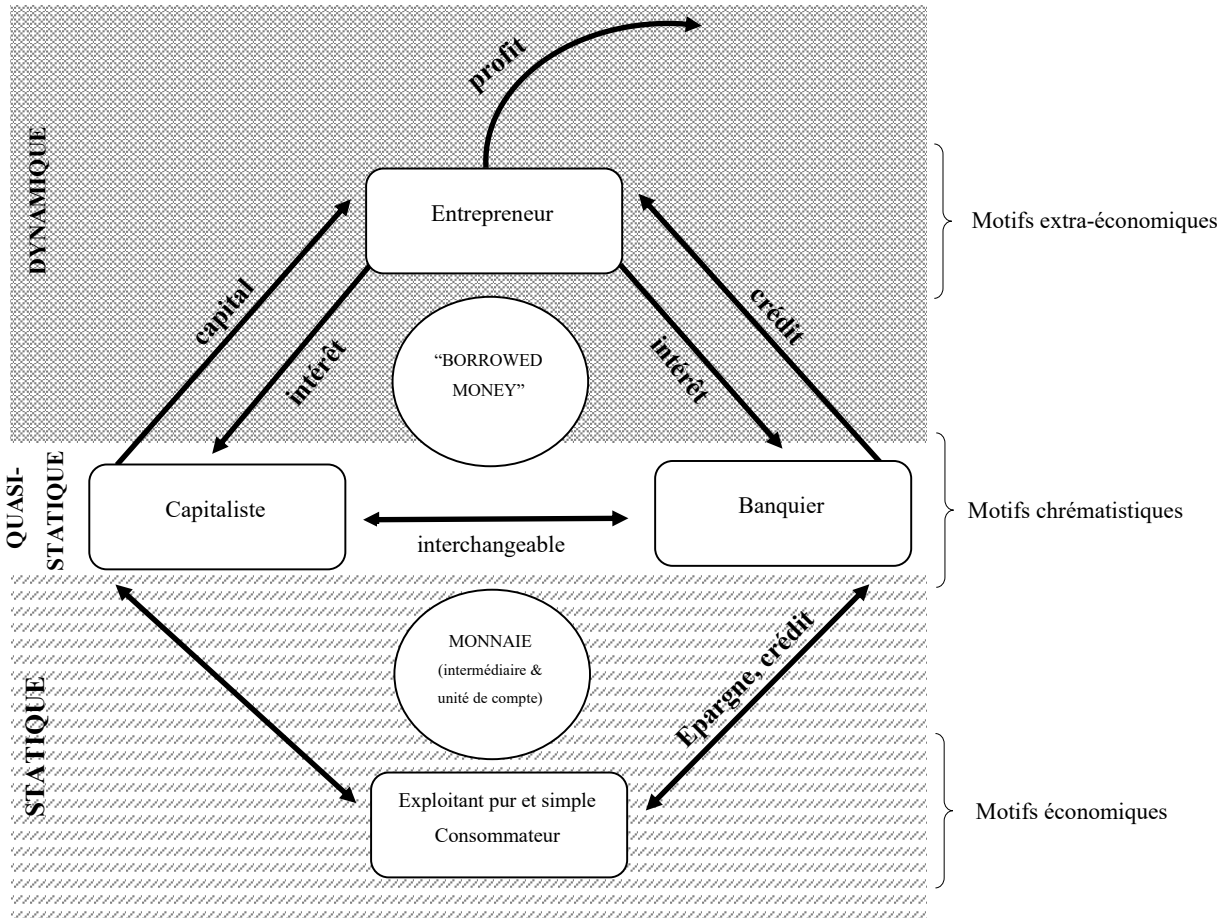


Figure 3. Représentation schématique du capitalisme selon Schumpeter

Bien entendu, ce réseau de relations *hautes* impose un bouleversement à la structure économique dans son entier et provoque une rupture du circuit statique de laquelle émerge l'évolution économique. Les exploitants purs et simples et les consommateurs sont ici les agents du circuit aux motifs économiques qui composent les éléments statiques de l'économie. À ce titre, ils subissent les modifications des structures économiques imposées par l'introduction d'une innovation. Dans la partie statique, la monnaie est bien présente et circule entre les agents au titre d'intermédiaire des échanges et d'unité de compte mais ne remplit pas la fonction de réserve de valeur ni de crédit. Ainsi, ce n'est que dans la partie dynamique que la monnaie prend son caractère de *monnaie de crédit.* Nous avons représenté les liens unissant les agents statiques au banquier avec les potentiels comptes d'épargne et de crédit à la consommation. Ces deux phénomènes sont écartés par Schumpeter : le premier est la conséquence de l'évolution économique et non sa cause ; le second peut être abstrait du modèle

et se révèle accessoire. Les liens entre les capitalistes et les agents statiques ne sont pas abordés par Schumpeter essentiellement parce que le capitaliste lui-même joue un rôle secondaire dans l'explication schumpétérienne du capitalisme mais aussi parce que l'agent statique est finalement relégué à l'arrière-plan, ou plutôt *en bas,* du fonctionnement de la machine capitaliste : *il subit* plutôt qu'il n'agit.

Cette représentation sous forme de schéma a la vertu d'illustrer immédiatement la dimension hiérarchisée et élitiste de la conception schumpétérienne du capitalisme, tout en présentant les principaux acteurs et leurs liens respectifs. L'entrepreneur se situe en haut et apparaît comme le *roi* aidé de ces *éphores,* le banquier et le capitaliste. Ces derniers permettent à l'entrepreneur d'exercer son pouvoir de commandement sur le reste de la structure économique, à savoir les agents statiques. François Perroux résume cette position dominante de l'entrepreneur sur l'ensemble de la structure économique : « L'entrepreneur dynamique exerce plus d'influence sur le consommateur, sur les entrepreneurs statiques, sur la banque qui réalise la création de crédit, parfois sur l'État, qu'il n'en reçoit d'eux[1415]. »

Au-delà des agents économiques, le capitalisme comme cadre général est fondé sur l'appropriation. En effet, la propriété privée et le profit privé sont des attributs essentiels de la définition schumpétérienne. De plus, l'institution du crédit appelle la logique calculatoire des bailleurs de fonds que sont le capitaliste et le banquier. Le capitalisme en tant que régime économique fondé sur la propriété privée, le profit privé et le crédit s'oppose aux motivations et à la personnalité de l'entrepreneur fondées sur des motifs extra-économiques. Plus en avant, les conséquences économiques de l'introduction des innovations sont bel et bien inscrites dans un régime économique de l'appropriation où la propriété privée, le profit et le crédit se trouvent en son centre.

Cependant, le capitalisme ne se réduit pas à sa dimension économique et institutionnelle dans l'œuvre de Schumpeter. L'ambition d'une théorie générale du capitalisme le conduit à considérer le capitalisme sous ces aspects culturels. Le capitalisme est entendu plus largement au sens d'un phénomène civilisationnel[1416] qui déploie des manières d'être et de penser, des attitudes et des systèmes de valeurs ainsi que des institutions sociales. « Étudier le capitalisme c'est étudier une civilisation sous tous ces aspects[1417] » précise Schumpeter, c'est l'objet du chapitre suivant.

[1415] F. PERROUX, *L'économie du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 107
[1416] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 121-130
[1417] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 202

6 Le capitalisme comme civilisation

> « *Tout est accessible, tout est connu, tout est ouvert au commerce ; les domaines les plus agréables ont fait oublier les solitudes autrefois mal famées ; les champs ont dompté les forêts, les troupeaux ont mis en fuite les bêtes sauvages, les sables du désert sont ensemencés, les rochers couverts de plantation ; les marais assainis ; il y a plus de villes qu'autrefois de cabanes. Les îles n'effraient plus et les rochers ne terrifient plus ; partout des maisons, partout des habitants, partout un État, partout la vie.* »
>
> Tertullien[1418]

6.1 La troisième dimension définitionnelle : les éléments culturels du capitalisme

6.1.1 La civilisation du capitalisme chez Schumpeter

Dans l'article « *The Instability of Capitalism,* » Schumpeter distingue le « système » de « l'ordre » capitaliste. Le « système capitaliste » renvoie à notre deuxième étage définitionnel : « *We mean an economic system characterized by private property (private initiative), by production for a market and by the phenomenon of credit*[1419]. » Cependant, Schumpeter ne définit pas aussi clairement ce qu'il entend par « ordre capitaliste. » Plus loin dans l'article, il précise :

> « When we merely mean to speak of the question of what may be termed the institutional survival of capitalism, we will henceforth speak of capitalist order instead of the capitalist system. When speaking of the stability or instability of the capitalist system, we shall mean something akin to what business men call stability or instability of business conditions. Of course, mere instability of the "system" would, if severe enough, threaten the stability of the "order," or the "system" may have an inherent tendency to destroy the "order" by undermining the social positions on which the "order" rests[1420]. »

Ainsi, Schumpeter associe la notion d'ordre à la « survivance institutionnelle du capitalisme » tandis que « système capitaliste » est associée à la situation des affaires. Dans son étude sur la

---

[1418] TERTULLIEN, *De l'âme* (210-211), J. Leal et P. Mattei (trad.), Paris, Les Éditions du Cerf, 2019, p. 321
[1419] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 48
[1420] *Ibid.*, p. 49

science économique allemande entre 1750 et 1950, Keith Tribe[1421] considère que cette dernière se distingue de la tradition classique anglo-saxonne par son insistance sur la problématique de l'ordre économique. Les économistes allemands participent ainsi d'une « *reflection upon the various guises in which the condition of economic order can be posited and implemented, and the function of rationalism in the creation of this order*[1422]. » La référence à l'ordre économique chez Schumpeter semble ainsi un résidu de la science économique allemande dont la problématique constante réside dans « *the conditions under which economic order can be installed, manufactured, maintained, restored*[1423]. » En 1928, au moment où il écrit l'article « *The Instability of Capitalism* », Schumpeter est encore en poste en Allemagne, à l'Université de Bonn, qu'il quitte définitivement en 1932 pour un poste à Harvard. La notion d'ordre est reprise de nombreuses fois dans *Capitalism, Socialism and Democracy* avec toujours autant d'imprécision. Elle est toutefois liée au « cadre social » du processus économique : « *the capitalist order is essentially the framework of a process not only of economic but also of social change*[1424]. » Néanmoins, il ne faut pas surcharger cette distinction. Schumpeter associe parfois l'ordre capitaliste à des éléments économiques : « *the impressive economic and the still more impressive cultural achievement of the capitalist order*[1425]. »

Beaucoup de commentateurs semblent surdéterminer cette distinction que par ailleurs Schumpeter ne semble pas vouloir clarifier. Odile Lakomski-Laguerre propose une distinction de système et ordre : « *The first notion refers to the set of economic factors that are distinctive of a capitalist society, whereas the second concern is the institutions and the set of values on which capitalist society is built, as well as its political, social or even natural environment*[1426]. » Jean-Pierre Potier considère que « le système capitaliste renvoie à une économie caractérisée par la propriété privée, la production marchande et surtout le crédit bancaire aux entrepreneurs innovateurs, la notion d'ordre capitaliste renvoie à un ensemble d'institutions économiques, politiques et sociales, de valeurs, de croyances, de pratiques, qui structurent la société capitaliste

---

[1421] Tribe ne mentionne pas Schumpeter mais s'attarde longuement sur l'École historique et sur Max Weber, dont on sait l'importance dans sa formation intellectuelle. À ce propos, voir J. OSTERHAMMEL, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber », *op. cit.*, p. 106-120

[1422] K. TRIBE, *Strategies of Economic Order. German economic discourse, 1750-1950*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1995, p. 4

[1423] *Id.*

[1424] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 112

[1425] *Ibid.*, p. 129

[1426] O. LAKOMSKI-LAGUERRE, « The long-term perspective. Schumpeter's prediction of the end of capitalism », dans R. Arena et C. Dangel-Hagnauer (éd.), *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 147

et permettent au système capitaliste de fonctionner[1427]. » Or, Schumpeter n'assimile pas clairement l'ordre capitaliste avec tout ce que Potier y fait entrer : Schumpeter le limite à un cadre institutionnel et social. Yuichi Shionoya se trouve également dans l'embarras et peine à définir le contenu de « ordre » et « système[1428]. »

En outre, Schumpeter semble se contredire : l'ordre capitaliste renvoie à la survie institutionnelle du capitalisme mais le « système capitaliste » se définit lui-même comme un ensemble d'institutions (propriété privée, marché, crédit). Ailleurs, l'ordre est conçu comme le cadre social mais possède également des éléments économiques. Cette distinction entre ordre et système semble beaucoup plus floue que la rigoureuse partition des faits économiques établie dans *Théorie de l'évolution* et *Business Cycles* entre faits économiques, faits non-économiques, faits internes, faits externes, etc. Schumpeter semble employer le terme « ordre capitaliste » dans un sens générique synonyme de société capitaliste, système capitaliste étendu, cadre capitaliste, etc.

François Perroux propose une lecture qui atténue mais clarifie la distinction ordre/système pour lui substituer la distinction entre « structure capitaliste » et « système capitaliste[1429]. » Ce dernier renvoie au fonctionnement proprement économique du capitalisme et notamment dans sa dimension cyclique. La « structure capitaliste » désigne plus précisément les transformations historiques du capitalisme : capitalisme concurrentiel au XIXe siècle, capitalisme trustifié au XXe siècle, etc. La structure capitaliste désigne donc l'arrangement institutionnel large et historiquement situé du système capitaliste à un moment donné de son développement.

En outre, l'utilisation du terme « ordre capitaliste » ne permet pas une distinction claire entre les institutions économiques et les éléments culturels du capitalisme. Joel Mokyr plaide ainsi en ce sens : « *it is important to distinguish between such terms as "culture" and "institutions"*[1430]. » Et Schumpeter définit spécifiquement les institutions comme telles :

> « By "institutions" we mean in this course all the patterns of behavior into which individuals must fit under penalty of encountering organized resistance, and not only legal

[1427] J.-P. POTIER, « Joseph A. Schumpeter et la conjoncture économique des années 1930-1940 : dépression, stagnation ou signes avant-coureurs du déclin du capitalisme ? », *op. cit.*, p. 994
[1428] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 246
[1429] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 137
[1430] J. MOKYR, *A Culture of Growth. The Origins of the Modern Economy*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2017, p. 9

> institutions (such as property or the contract) and the agencies for their production or enforcement[1431]. »

Alesina et Giuliano ont récemment démontré la tendance des économistes à confondre les institutions et la culture par des définitions qui se chevauchent[1432]. Afin de clarifier les institutions du complément culturel du capitalisme, nous préférons nous en tenir à notre interprétation du cadre schumpétérien avec la définition à trois dimensions : premièrement, comme forme économique du changement ; deuxièmement, en tant que cadre institutionnel (propriété privée, profit privé, crédit) ; et troisièmement, en tant que civilisation.

Toutefois, nous pouvons considérer cette distinction comme une étape dans la réflexion schumpétérienne sur la coévolution des sphères économiques, institutionnelles et culturelles au cours du développement du capitalisme. Schumpeter complexifie ainsi les niveaux d'analyse en ajoutant au cadre institutionnel, un complément civilisationnel déterminé par l'évolution économique.

Comme le souligne René Téboul, « Schumpeter part du plus simple pour aller vers le plus complexe[1433]. » En effet, dans la *Théorie de l'évolution économique,* le circuit statique est une représentation simple et épurée des relations économiques. Puis, Schumpeter entend par la suite intégrer au raisonnement une dimension institutionnelle avec l'insistance sur la monnaie, la propriété, le crédit, la banque, etc. Enfin, Schumpeter étend son analyse à l'ensemble des croyances, des valeurs, des traits culturels propres au système économique qu'il étudie. En fragmentant les définitions du capitalisme en trois dimensions, nous avons voulu suivre cette procédure schumpétérienne. Dans la théorie générale du capitalisme, ce dernier ne se réduit donc pas à un système économique, mais s'étend à un phénomène civilisationnel. Le chapitre 11 de *Capitalism, Socialism and Democracy* s'intitule ainsi « *The Civilization of Capitalism* » et s'ouvre sur la proposition suivante :

> « Leaving the precincts of purely economic considerations, we now turn to the cultural complement of the capitalist economy – to its socio-psychological superstructure, if we wish to speak the Marxian language – and to the mentality that is characteristic of capitalist society and in particular of the bourgeois class[1434]. »

[1431] J. A. SCHUMPETER, « American Institutions and Economic Progress », *op. cit.*, p. 438

[1432] A. ALESINA et P. GIULIANO, « Culture and Institutions », *Journal of Economic Literature*, vol. 53, nº 4, 2015, p. 898-944

[1433] R. TEBOUL, « Temps et dynamique dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter », *Revue française d'économie*, vol. 7, nº 3, 1992, p. 78

[1434] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 121

Une fois le capitalisme étudié en tant que système économique, Schumpeter entend étendre son étude au « complément culturel » qu'il qualifie de « *superstructure socio-psychologique* » et de « *mentalité* » caractéristique de la société capitaliste. Dans l'article de 1946, Schumpeter précise que le « *capitalism cannot, any more than any other form of organization, be judged by economic results only. Account must also be taken of the social and cultural achievements for which the capitalist process provided both the means and the psychological prerequisites*[1435]. »

Dans une conférence donnée après la publication de *Capitalisme, socialisme et démocratie,* en 1949, Schumpeter précise ce qu'il entend par « civilisation » :

> « Capitalism does not merely mean that the housewife may influence production by her choice between peas and beans; or that the youngster may choose whether he wants to work in a factory or on a farm; or that plant managers have some voice in deciding what and how to produce: it means a scheme of values, an attitude toward life, a civilization—the civilization of inequality and of the family fortune[1436]. »

L'étude du capitalisme implique une étude de son complément culturel, à savoir : « *an attitude toward life, a scheme of life's values, in short, a civilization*[1437]. » Cet article de 1946 est particulièrement intéressant notamment, car il contient les trois dimensions définitionnelles que nous avons distingués :

> « When Schumpeter limited himself to the economic area, he defined capitalism as a set of three institutions … When he took a broader view, however, he conceived capitalism as a civilization, including a political system, class structure, ways of thinking, value systems, science and art, and so on[1438]. »

Cet ensemble de valeurs et d'attitudes est caractéristique de la forme capitaliste et sont corrélatives de la dimension économique et institutionnelle :

> « What we mean when we say that we are for or against capitalism is that we like or dislike a certain civilization or scheme of life which is historically associated with the three economic features mentioned but civilization are incommensurable[1439]. »

[1435] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 197
[1436] J. A. SCHUMPETER, « The March Into Socialism » (1949), dans *Capitalism, Socialism and Democracy*, New York, Harper Perennial, 2008, p. 419
[1437] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 197
[1438] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 79
[1439] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism in the Postwar World », *op. cit.*, p. 175

Ici, Schumpeter assimile la civilisation avec un « schème de vie » associé aux trois caractéristiques de la définition institutionnelle du capitalisme. Pour résumer, et bien que Schumpeter ne pose pas de définition claire de « civilisation », nous pouvons avancer que le terme implique plusieurs éléments. Une civilisation est ainsi assimilée par Schumpeter à un ensemble de valeur, d'attitudes, de mentalités situées sur le plan culturel, social et psychologique. Définie comme telle, la civilisation est très proche de la notion de culture[1440] telle que définie récemment par Joel Mokyr : « *Culture is a set of beliefs, values, and preferences, capable of affecting behavior, that are socially (not genetically) transmitted and that are shared by some subset of society*[1441]. »

Ainsi, dans le cadre schumpétérien, la civilisation renvoie à des éléments culturels tels que les valeurs, les croyances, les coutumes, etc. Schumpeter distingue donc clairement les institutions et le complément culturel dans sa compréhension générale du capitalisme afin d'étudier la coévolution des facteurs économiques, des institutions et de la culture. La civilisation est donc définie en tant qu'une entité culturelle partagée par les membres d'une société historique donnée. Samuel Huntington précise ainsi que parmi les multiples manières de définir le mot « civilisation », « *culture is the common theme in virtually every definition*[1442]. » C'est aussi le sens que lui donne Fernand Braudel dans sa vaste étude intitulée *Civilisation matérielle, économie et capitalisme,* publiée en 1979 :

> « Les civilisations ou les cultures – les deux mots se confondent ici sans dommage – sont des océans d'habitudes, de contraintes, d'acquiescements, de conseils, d'affirmations, toutes réalités qui, à chacun de nous, semblent personnelles et spontanées, alors qu'elles nous viennent souvent de fort loin. Elles sont un héritage au même titre que la langue que nous parlons[1443]. »

Toutefois, le mot « civilisation » semble appartenir à la boîte à outils désuète de l'anthropologue à l'ancienne à propos de laquelle Marshall Sahlins ironise : « le chemin du progrès anthropologique est jonché de cadavres terminologiques dont il vaut mieux laisser dormir les fantômes[1444]. » En outre, le terme « civilisation » a plutôt mauvaise réputation dans les sciences sociales depuis la publication du très controversé *Choc des civilisations* de Samuel

---

[1440] A. ALESINA et P. GIULIANO, « Culture and Institutions », *op. cit.*, p. 900
[1441] J. MOKYR, *A Culture of Growth*, *op. cit.*, p. 8
[1442] S. P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996, p. 42
[1443] F. BRAUDEL, *Les jeux de l'échange*, *op. cit.*, p. 495
[1444] M. SAHLINS, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives* (1972), Paris, Gallimard, 1976, p. 137

Huntington[1445] en 1996. Le mot même de « civilisation » est assez difficile à définir en raison de sa très grande polysémie et de son histoire plurielle. De plus, comme le note Norbert Elias, le concept de civilisation « est entouré d'une aura émotionnelle et traditionnelle difficile à définir, qui constitue cependant un élément intégrant de sa signification[1446]. » De plus, les économistes en général ne s'en servent pas très souvent à l'exception, comme le souligne Erwin Dekker, d'une génération de penseurs et d'économistes issus de la Vienne fin-de-siècle : « *the Viennese Students of Civilization*[1447] » parmi lesquels Friedrich Hayek, Ludwig von Mises et Schumpeter. Pour ces « étudiants viennois de la civilisation », la notion renvoie à l'étude de l'interaction entre les différentes sphères sociales : « *the concept of civilization has always been plagued by this problem of the combination of the economic, social and the moral*[1448] » et, plus en particulier, avec les liens entre économie et culture à travers la reconnaissance que « *the market process has cultural effects*[1449]. » L'usage schumpétérien du concept de civilisation s'inscrit dans cette tradition.

Pour ces raisons, nous proposons une *analyse généalogique* du concept de civilisation tel qu'il est utilisé par Schumpeter dans ses derniers écrits, ce qui appelle une enquête sur les influences implicites véhiculées par le concept de civilisation. La conception schumpétérienne est à la croisée des conceptions française, anglaise et allemande du mot civilisation. Mais, l'analyse généalogique appelle aussi l'étude des auteurs que Schumpeter mobilise explicitement lorsqu'il en vient à une définition précise. Le premier est largement commenté et critiqué par Schumpeter lui-même : Karl Marx. Le second est cité subrepticement dans une note de bas de page : l'anthropologue français Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939). Si la relation critique entre Schumpeter et Marx a été largement étudiée[1450] y compris par Schumpeter lui-même[1451], l'influence de Lucien Lévy-Bruhl n'a pas encore été étudié.

[1445] S. P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations*, *op. cit.*

[1446] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs* (1939), P. Kamnitzer (trad.), Paris, Pocket, 2013, p. 17

[1447] E. DEKKER, *The Viennese Students of Civilization. The Meaning and Context of Austrian Economics Reconsidered*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 3

[1448] *Ibid.*, p. 7

[1449] *Ibid.*, p. 10

[1450] C. BARRERE, « Marx et Schumpeter : deux personnages en quête d'une fin (crises, limites et fin du capitalisme) », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, nº 1, 1985, p. 323-345 ; M. MESSORI, « Innovation et profit chez Marx, Schumpeter et Keynes », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, nº 1, 1985, p. 229-256 ; G. CATEPHORES, « The Imperious Austrian: Schumpeter as Bourgeois Marxist », *New Left Review*, I, nº 205, 1994, p. 3-30 ; Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.* ; F. DANNEQUIN, « Les classes sociales chez Schumpeter. Héritage et rupture avec Marx et Weber », *Idées économiques et sociales*, nº 169, 2012, p. 53-62

[1451] J. A. SCHUMPETER, « The Communist Manifesto in Sociology and Economics » (1949), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V.

6.1.2 Les influences française, allemande et anglaise dans la conception schumpétérienne de la civilisation

La conception schumpétérienne de la civilisation se situe au carrefour des traditions française, allemande et anglaise. Bien que Schumpeter ne mentionne pas explicitement sa relation avec ces trois traditions, il est possible d'en détecter des « résidus » : d'abord, la tradition française à travers la pensée des Physiocrates, puis, la tradition allemande avec le lien entre la réflexion sur la civilisation et l'idée de déclin, enfin, la tradition anglaise car Schumpeter s'inscrit dans la tradition ouverte par l'ethnologie britannique d'une conception ethnographique de la civilisation.

6.1.2.1 La tradition française : présence des Physiocrates

Norbert Elias ouvre son grand ouvrage sur la *Civilisation des mœurs* en rappelant le large éventail de sens attachés au mot de « civilisation » :

> « La notion de "civilisation" se rapporte à des données variées : au degré de l'évolution technique, aux règles de savoir-vivre, au développement de la connaissance scientifique, aux idées et usages religieux. Elle peut s'appliquer à l'habitat et à la cohabitation de l'homme et de la femme, aux méthodes de répression judiciaire, à la préparation de la nourriture[1452]. »

De plus, le mot « civilisation » véhicule un certain nombre de malentendus et de préjugés. Ces deux raisons appellent un travail préalable de définition et de contextualisation historique. Henri Berr nous avertit :

> « Le vocable *civilisation* est un des mots, de large portée, qui sont le plus souvent employés à la fois dans la langue des historiens, dans celle des philosophes, et dans le langage courant. Les hommes politiques, les journalistes s'en servent constamment. Ils s'en servent en des sens divers – et volontiers vagues. D'une façon générale, ce mot est affecté d'une préoccupation de valeur, qui a ou qui peut être soupçonné d'avoir toujours quelque chose de subjectif[1453]. »

Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 287-305 ; J. A. SCHUMPETER, *Ten Great Economists. From Marx to Keynes*, *op. cit.* ; J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*

[1452] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 11

[1453] Henri BERR, « Avant-Propos », in L. FEBVRE *et al.*, *Civilisation. Le mot et l'idée* (1930), Chicoutimi, Québec, UQAC, 2006, p. 5-6

Il est donc important d'établir les usages du mot « civilisation » dans le contexte dans lequel Schumpeter se forme intellectuellement.

Dans son livre de 1996, Samuel Huntington attire l'attention sur la « *distinction … between civilization in the singular and civilizations in the plural*[1454]. » En effet, le terme « civilisation » renvoie à deux acceptations majeures : « L'une consiste à considérer la civilisation comme un idéal humain ; l'autre à attribuer une certaine civilisation à des groupements humains déterminés[1455]. » La première acceptation renvoie plus spécifiquement à la racine étymologique du mot : « *civis* » en latin est le « citoyen » et s'oppose en cela au barbare. Héritée de la conception grecque de la *polis,* la *civitas* romaine exprime une forme de supériorité sur la barbarie[1456].

Comme le rappelle Fernand Braudel[1457], le mot « civilisation » apparaît dans la langue française au milieu du XVIIIe siècle sous la plume de Turgot, dans le *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (1750), puis de Mirabeau, dans son *Traité de la population* (1756) et enfin de Voltaire dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* en 1756. Le mot prend ainsi naissance dans le Siècle des Lumières en France. « À l'étranger, précise l'historien Paul Claval, en Allemagne en particulier, et dans les pays anglophones, où le terme de culture lui fait concurrence, on l'utilise plus rarement[1458]. » Dans son acte de naissance, le mot véhicule ainsi une charge méliorative certaine : la civilisation s'oppose à la barbarie. Fernand Braudel poursuit :

> « Il y a d'un côté les peuples civilisés, de l'autre les peuples sauvages, primitifs ou barbares. Même les "bons sauvages", chers à un certain XVIIIe siècle, ne sont pas dits *civilisés.* Nul doute que dans ce mot nouveau de civilisation, la société française à la fin du règne de Louis XV ne voie avec satisfaction son propre portrait[1459]. »

La première acceptation du mot trouve son origine dans la tradition francophone héritée des Lumières. Selon Norbert Elias, le mot sert « à exprimer le sentiment de supériorité de la couche européenne dominante par rapport aux autres couches jugées par elle plus simples ou plus primitives[1460] » et s'oppose à « ce qui est encore barbare[1461]. » Par ce mot, « la société

[1454] S. P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations*, *op. cit.*, p. 40
[1455] H. Berr, « Avant-Propos », *op. cit.*, p. 6
[1456] « Cité », in O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique, op. cit.*, p. 134
[1457] F. BRAUDEL, *Grammaire des civilisations* (1987), Paris, Flammarion, 1993, p. 33-34
[1458] P. CLAVAL, « L'idée de civilisation dans la pensée contemporaine. L'apport de la géographie et de l'histoire », *Anatoli*, nº 4, 2013, p. 57
[1459] F. BRAUDEL, *Grammaire des civilisations*, *op. cit.*, p. 34
[1460] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 85
[1461] *Ibid.*, p. 105

occidentale tente de caractériser de ce qui la singularise, ce dont elle est fière : le développement de *sa* technique, l'évolution de *sa* technique, *ses* règles du savoir-vivre, l'évolution de *sa* connaissance scientifique et de *sa* vision du monde[1462]. »

Même si Schumpeter prétend bannir les jugements de valeur de son analyse et s'écarte de cette conception de la civilisation, on peut remarquer que des résidus persistent dans la conception schumpétérienne de la civilisation. En effet, Norbert Elias rappelle le rôle important de la Physiocratie dans la fixation du terme « civilisation » dans la langue française. On sait que Turgot et Mirabeau – tous deux proches de la Physiocratie – ont été parmi les premiers à utiliser le terme qui porte « les expériences universelles des milieux réformateurs et progressistes de la société parisienne[1463] » au XVIIIe siècle.

En effet, nous savons que les Physiocrates développent une représentation du processus économique selon un schéma ordonné, qui peut être expliqué de manière cohérente et dont la connaissance raisonnable permet de prendre des décisions éclairées conformément aux lois de fonctionnement de l'économie. Les Physiocrates sont motivés par « une volonté déterminée de reformer la société française d'Ancien Régime tout en ne portant pas atteinte à l'ordre social existant, et, d'un autre côté, la nécessité d'en donner une expression universelle et rationnelle, en fondant cet ordre social si particulier sur des *lois naturelles*[1464]. » Dans ce cadre général, la civilisation est le processus par lequel les individus prennent conscience de leur soumission à un ordre raisonnable, un tout cohérent et qui doit être rendu intelligible et grâce auquel « la "fausse civilisation" doit être transformée par des mesures compétentes et éclairées du gouvernement, en une "civilisation bonne et authentique"[1465] » précise Norbert Elias. Ainsi, la conception française du mot « civilisation » doit être mise en perspective avec cette ère de réformisme. « Le terme de "civilisation" a été créé pour définir dans les rapports sociaux un aspect déterminé de ce processus de réforme[1466] » poursuit Norbert Elias.

Nous avons vu que Schumpeter considère les Physiocrates comme les découvreurs du circuit économique et de l'interdépendance généralisée des phénomènes économiques et sociaux. Schumpeter nourrit une admiration particulière pour Turgot et reconnaît à ce « grand homme[1467] » sa « brillante contribution […], sa place incontestée dans l'histoire de notre

---

[1462] *Ibid.*, p. 12
[1463] *Ibid.*, p. 99
[1464] J. CARTELIER, « L'économie politique de François Quesnay ou l'Utopie du Royaume agricole », *op. cit.*, p. 13
[1465] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 99
[1466] *Ibid.*, p. 102
[1467] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 342

science[1468]. » Il est plus réservé sur Mirabeau, « dont les capacités indiscutables étaient complètement gâchées par un manque de jugement[1469]. » Ainsi, outre l'idée de circuit économique, de modèle théorique global et de la reconnaissance de l'interdépendance généralisée des faits économiques, la conception de « civilisation » véhiculée par les Physiocrates imprègne la conception schumpétérienne.

À l'instar des Physiocrates, Schumpeter considère l'économie comme « un cosmos et non un chaos[1470] » et « la société comme un cosmos animé d'une cohérence logique inhérente[1471]. » Dans le cadre de la théorie générale, le capitalisme apparaît comme un cosmos qui peut être représenté rationnellement avec un modèle théorique. Comme les Physiocrates, Schumpeter étudie la société dans son ensemble. Ainsi, dans le cadre schumpétérien, la civilisation permet de lier les éléments économiques et les éléments culturels du capitalisme. Les structures économiques se reflètent dans les structures morales et culturelles, de la même manière que les Physiocrates liaient le mécanisme économique de l'Ancien Régime au processus de civilisation. Norbert Elias confirme que, selon les Physiocrates, la civilisation renvoie à « la grande continuité des phases évolutives de l'économie, de la population et finalement de l'ensemble des mœurs[1472]. » Schumpeter a hérité des Physiocrates cette volonté de représenter les relations économiques comme un tout cohérent à partir d'un modèle théorique général. Comme les Physiocrates, comprendre l'économie sous un schéma général conduit Schumpeter à inclure une dimension culturelle qui dépend directement des éléments économiques : les croyances, les valeurs, les mœurs sont liées au développement économique ; de même que les Physiocrates véhiculent une conception du monde dans laquelle le développement de l'économie est inséparable du processus de civilisation. Représenter le capitalisme comme un phénomène total conduit Schumpeter à s'intéresser à ses éléments culturels et à incorporer la notion de civilisation à son analyse.

Cependant, il y a une différence majeure qui sépare Schumpeter des Physiocrates : la volonté de réforme. Pour ces derniers, la civilisation « un processus qu'il s'agit de promouvoir[1473] » ; tandis que pour Schumpeter, il ne s'agit pas de promouvoir la civilisation mais d'analyser la coévolution des sphères économique et culturelle, morale, artistique. La civilisation est le complément culturel d'une société à un moment donné de son histoire. Ainsi,

---

[1468] *Ibid.*, p. 344
[1469] *Ibid.*, n. 1, p. 250
[1470] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 41
[1471] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 166
[1472] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 97
[1473] *Ibid.*, p. 103

le mot est expurgé de sa dimension morale et superlative que les Physiocrates assumaient au XVIIIe siècle. Mais l'influence de la conception physiocratique de la civilisation infuse la conception schumpétérienne du capitalisme dans la mesure où l'étude de la société capitaliste dans son ensemble nécessite une enquête sur la dimension culturelle et morale.

6.1.2.2 L'influence de l'opposition allemande entre « *Zivilisation* » et « *Kultur* »

Le mot parcourt ensuite l'Europe pour arriver en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle avec le mot « *civilization* » puis en Allemagne avec « *Zivilisation* » où il rencontre le mot « *Kultur.* » Le terme « civilisation » désigne au moins deux aspects essentiels des sociétés : le développement matériel et le développement spirituel, moral et intellectuel. « En Allemagne, précise Fernand Braudel, après un certain flottement, la distinction aboutira à une sorte de primauté accordée à la culture (*Kultur*) et à une dévaluation consciente de la civilisation[1474]. » La langue allemande fait une distinction entre les termes « *Zivilisation* » et « *Kultur* » : le premier désigne plus particulièrement l'évolution matérielle d'une société tandis que le second terme concerne davantage les idées et l'esprit[1475]. Ainsi, la tradition germanophone se distingue des usages francophone et anglophone en insistant sur une distinction entre une culture, intellectuelle et authentique, et une civilisation, matérielle et superficielle. Norbert Elias de résumer : « La "culture" allemande désigne essentiellement des données intellectuelles, artistiques, religieuses ; elle tend à établir une ligne de partage assez nette entre celles-ci et les faits politiques, économiques et sociaux[1476]. » Au contraire, « dans l'usage des Français et des Anglais, la notion de "civilisation" peut se rapporter à des faits politiques, économiques, religieux, techniques, moraux et sociaux[1477]. » Le mot « *Kultur* » « se rapporte à des produits de l'homme qui sont là "comme les fleurs des champs" (Oswald Spengler), aux œuvres d'art, aux livres, aux systèmes religieux ou philosophiques révélateurs des particularités d'un peuple[1478]. » Au contraire, le terme de « *Zivilisation* » « désigne quelque chose de fort utile, certes, mais néanmoins d'importance secondaire[1479]. »

[1474] F. BRAUDEL, *Grammaire des civilisations*, *op. cit.*, p. 35
[1475] É. TONNELAT, « Kultur. Histoire du mot, évolution du sens » (1930), dans L. Febvre *et al.*, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, 2006, p. 64-75
[1476] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 13
[1477] *Id.*
[1478] *Ibid.*, p. 14-15
[1479] *Ibid.*, p. 12

La dévalorisation de la civilisation au profit de la culture prend son paroxysme chez un contemporain de Schumpeter, le philosophe Oswald Spengler qui, dans le *Déclin de l'Occident,* paru entre 1918 et 1922, établit une conception non plus synchronique, mais diachronique entre culture et civilisation. Pour Spengler, « la civilisation est le *destin* inévitable d'une culture[1480]. » En effet, comme l'indique Johann Chapoutot, chez Oswald Spengler,

> « La civilisation s'installe là où la culture s'estompe. […] Le travail de la terre (*colere,* qui a donné "culture", "agriculture", mais aussi "colonisation") disparaît au profit de la cité (*civitas*) où s'épanouissent, dans un milieu artificiel, non plus des êtres solidement enracinés, mais des fleurs de bitumes[1481]. »

Chez Spengler, toute culture est caractérisée par un développement intellectuel, artistique et moral comparable aux organismes vivants. Dans cette explication organique de l'histoire, chaque culture naît, se forme, se développe puis décline jusqu'à disparaître. Au cours de son histoire, la culture aboutit à une phase de « civilisation », de développement matériel, voire matérialiste, de perte de sens, d'urbanité et de cosmopolitisme, symptômes du déclin de la culture :

> « Les civilisations sont les états *les plus extérieurs et les plus artificiels* auxquels puisse atteindre une espèce humaine supérieure. Elles sont une fin ; elles succèdent au devenir comme le devenu, à la vie comme la mort, à l'évolution comme la cristallisation, au paysage et à l'enfance de l'âme, visibles dans le dorique et le gothique, comme la vieillesse spirituelle et la ville mondiale pétrifiée et pétrifiante. Elles sont un terme irrévocable, mais auquel on atteint toujours avec une nécessité très profonde[1482]. »

Le livre de Spengler a connu un succès retentissant durant l'entre-deux-guerres. Toutefois, Schumpeter ne le cite jamais, ni dans l'*Histoire de l'analyse économique* ni dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* où il analyse pourtant une civilisation en déclin, la civilisation du capitalisme. Norbert Elias rappelle que le mot de « civilisation » est lié à « l'idée de décadence ou de la "catastrophe finale" qui depuis a toujours surgi, d'une manière ouverte ou dissimulée, du rythme des crises cycliques[1483]. » La notion de civilisation est caractéristique des époques historiques concernées par la question du déclin, ce qui est le cas de la Vienne fin-

---

[1480] O. SPENGLER, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* (1918–1922), Paris, Gallimard, 2021, p. 62

[1481] J. CHAPOUTOT, « Avant-Propos », dans O. Spengler, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 2021, p. 12

[1482] O. SPENGLER, *Le déclin de l'Occident*, *op. cit.*, p. 62-63

[1483] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 98

de-siècle dans laquelle Schumpeter a grandi et étudié[1484]. Mais aussi de la génération des « étudiants viennois de la civilisation » mis en avant récemment par Erwin Dekker : « *During the 1930s, they felt that their civilization was in decline, or even about to be destroyed ... they did feel that this civilization was worth preserving*[1485]. » Ainsi, le contexte viennois est à prendre en considération pour comprendre pourquoi Schumpeter emploie le terme de civilisation. Erwin Dekker insiste sur le fait que « *the intellectual mood in Vienna had been pessimistic since the period leading up to WWI*[1486]. » Typique des penseurs de sa génération, Schumpeter mobilise la notion de civilisation dans les années 1940, précisément la décennie durant laquelle il se penche le plus ouvertement sur la question du déclin du capitalisme.

Cependant, un autre aspect de la tradition allemande imprègne plus spécifiquement la conception schumpétérienne de la civilisation. En effet, la notion allemande de « *Kultur* » « souligne les différences nationales, les particularités des groupes[1487] » ; au contraire, le mot « civilisation », plus précisément dans l'interprétation allemande de la tradition française, « efface jusqu'à un certain point les différences entre les peuples ; elle met l'accent sur ce qui […] est commun à tous les hommes ou du moins devrait l'être[1488]. » Ainsi, la notion de civilisation est liée à l'idée d'expansion et à une vision totalisante de la réalité et, comme l'écrit Norbert Elias, « exprime les tendances expansionnistes permanentes de nations et de groupes colonisateurs[1489]. » Ainsi, il n'est pas anodin que Schumpeter utilise le terme « civilisation » pour désigner le capitalisme dans la mesure où la civilisation du capitalisme possède, chez Schumpeter, une dimension expansionniste.

En effet, Schumpeter partage ce sens du mot civilisation dans la mesure où le capitalisme est caractérisé par l'innovation, autrement dit par la conquête de nouveaux débouchés et surtout, par une « *civilisation* » qui s'étend peu à peu à d'autres sphères de la vie sociale pour les unifier autour du critère rationaliste, le critère de la rationalité économique. Schumpeter considère le capitalisme comme « *a rationalistic civilization*[1490] », « *capitalist civilization is rationalistic and anti-heroic*[1491]. » Il est possible d'entrevoir ici l'influence de Max Weber à travers le

---

[1484] C. E. SCHORSKE, *Vienne fin de siècle : politique et culture*, *op. cit.* ; R. B. PYNSENT (éd.), *Decadence and Innovation, op. cit.*
[1485] E. DEKKER, *The Viennese Students of Civilization*, *op. cit.*, p. 3
[1486] *Id.*
[1487] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 15
[1488] *Id.*
[1489] *Ibid.*, p. 16
[1490] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 122
[1491] *Ibid.*, p. 127

concept de rationalisation[1492], déjà mentionné dans *Théorie de l'évolution économique*[1493]. La civilisation du capitalisme a tendance à s'étendre à toutes les autres sphères de la vie sociale : « *once hammered in, the rational habit spreads under the pedagogic influence of favorable experiences to the other spheres*[1494]. » Ainsi, le mot de civilisation renvoie implicitement chez Schumpeter à l'idée d'une expansion toujours constante de la rationalité économique à l'ensemble des sphères de la vie sociale, « *an incessant widening of the sector of social life*[1495]» :

> « Thus defined for the economic sector, this type of logic or attitude or method then starts upon its conqueror's career subjugating – rationalizing – man's tools and philosophies, his medical practice, his picture of the cosmos, his outlook on life, everything in fact including his concepts of beauty and justice and his spiritual ambitions[1496]. »

Ainsi, la conception schumpétérienne de la civilisation doit être mise en perspective avec la distinction allemande entre « *Kultur* » et « *Zivilisation* ». En effet, elle véhicule tout d'abord l'angoisse typiquement Vienne fin-de-siècle concernant le déclin de l'Occident d'une part et d'autre part, elle est infusée de l'interprétation allemande de la notion de civilisation héritée de la tradition francophone : la civilisation comme processus d'expansion et d'unification sous un même drapeau, celui de la rationalité capitaliste pour ce qui concerne la théorie générale schumpétérienne.

En 1939, avec la parution de l'ouvrage *Über den Prozess der Zivilisation*, Norbert Elias propose un renouvellement complet de l'usage du mot *Zivilisation* dans la langue allemande. En effet, Elias conçoit la civilisation comme un processus objectif, c'est-à-dire comme un phénomène pouvant être objet de science : « La "civilisation" désigne un processus ou du moins l'aboutissement d'un processus. Elle se rapporte à quelque chose de fluctuant, en "progression constante"[1497] » ; « un processus ou une phase d'un processus dont nous sommes nous-mêmes les sujets[1498]. » Ici, le mot civilisation n'est ni mélioratif comme dans la tradition française, ni dépréciatif comme dans l'acceptation allemande ; mais offre un sens renouvelé. Le processus de civilisation chez Norbert Elias fait référence au processus graduel de contrainte sociale et

---

[1492] *Ibid.*, p. 122
[1493] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 81
[1494] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 123
[1495] *Ibid.*, p. 122
[1496] *Ibid.*, p. 123-124
[1497] N. ELIAS, *La civilisation des moeurs*, *op. cit.*, p. 14
[1498] *Ibid.*, p. 128

d'auto-contrainte[1499] qui caractérise les sociétés occidentales dans leur transition de l'Ancien Régime à la modernité. Norbert Elias considère que « le processus de la civilisation consiste en une modification de la sensibilité et du comportement humains dans un sens bien déterminé[1500]. » L'ouvrage de Elias démontre :

> « comment certaines contraintes exercées de différents côtés se transforment en autocontraintes, comment certains actes humains sont peu à peu relégués derrière les décors de la vie sociale et investis d'un sentiment de pudeur, comment la vie pulsionnelle et affective prend peu à peu grâce à un autocontrôle permanent, un caractère plus général, plus uni, plus stable[1501]. »

Même si les deux auteurs sont contemporains, Schumpeter ne cite jamais Elias. Pourtant, ce dernier a commencé sa carrière universitaire en Allemagne dans les années 1920 et fréquentait les cercles wébériens après la mort de Max, notamment Marianne Weber et Alfred Weber. Toutefois, son livre, publié en 1939, est longtemps passé inaperçu. En effet, l'arrivée au pouvoir du parti nazi en 1933 oblige Norbert Elias à s'exiler en Suisse, en France et enfin au Royaume-Uni où il écrit et publie son livre. Norbert Elias ne jouit alors d'aucune réputation internationale et ne trouve aucun poste académique. Il trouve un poste de professeur très tard, en 1954, à l'âge de 59 ans[1502] et, à cette époque, son grand livre *Über den Prozess der Zivilisation* est épuisé et toujours non traduit ! Lorsque Norbert Elias atteint le statut de « grand savant allemand[1503] », Schumpeter est mort depuis près d'une décennie. « Les travaux de Norbert Elias sont restés longtemps confidentiels, ses idées sans écho[1504] » précisent Garrigou et Lacroix. Le livre a été traduit pour la première fois en anglais en 1978[1505]. Ainsi, tout porte à croire que Norbert Elias est resté un nom inconnu pour Schumpeter qui ne le cite jamais. Rien ne suggère que Schumpeter ait une quelconque connaissance des thèses d'Elias sur le processus de civilisation.

[1499] E. DEKKER, *The Viennese Students of Civilization*, *op. cit.*, p. 7
[1500] N. ELIAS, *La dynamique de l'Occident* (1939), P. Kamnitzer (trad.), Paris, Pocket, 2017, p. 181
[1501] *Ibid.*, p. 182
[1502] A. GARRIGOU et B. LACROIX, « Nobert Elias : le travail d'une œuvre », dans *Norbert Elias, la politique et l'histoire*, Paris, La Découverte, 1997, p. 12-15
[1503] *Ibid.*, p. 15
[1504] *Ibid.*, p. 16
[1505] *Ibid.*, p. 19

6.1.2.3 La civilisation comme culture : l'influence de la conception ethnographique anglaise

Au Royaume-Uni, le mot de « civilisation » se voit adjoindre, à la fin du XIXe siècle, la possibilité du pluriel et par-là, se dote d'une signification nouvelle. La conception *ethnographique* du terme est introduite dans les sciences sociales par l'anthropologue Edward Tylor (1832-1917) dans son ouvrage majeur intitulé *Primitive Culture,* publié en 1871 et qui s'ouvre sur la définition suivante :

> « Culture or Civilization, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society[1506]. »

Edward Tylor propose ainsi une définition de culture en rupture avec la conception française selon laquelle la culture est un stade avancé et supérieur de la civilisation. En France, Marcel Mauss s'inscrit également dans la conception *ethnographique* de la civilisation avec la définition suivante :

> « *Une* civilisation est un ensemble suffisamment grand de phénomènes de civilisation[1507], suffisamment nombreux, eux-mêmes suffisamment importants tant par leur masse que par leur qualité ; c'est aussi un ensemble, assez vaste par le nombre, de sociétés qui les présentent ; autrement dit : un ensemble suffisamment grand et suffisamment caractéristique pour qu'il puisse signifier, évoquer à l'esprit une famille de sociétés[1508]. »

Ainsi, Mauss rejoint ici la première acceptation du terme : une civilisation est un ensemble de caractéristiques communes à un groupement humain étendu. Mauss prend l'exemple de la

---

[1506] E. B. TYLOR, *Primitive Culture. Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, London, John Murray, Albemarle Street, 1871, vol. I, p. 1

[1507] Mauss distingue les phénomènes sociaux des phénomènes de civilisation, ces derniers renvoient spécifiquement à des phénomènes « internationaux, extra-nationaux. On peut donc les définir en opposition aux phénomènes sociaux, spécifiques de telle ou telle société : ceux des phénomènes sociaux qui sont communs à plusieurs sociétés plus ou moins rapprochées. […] Un phénomène de civilisation est donc, par définition comme par nature, un phénomène répandu sur une masse de populations plus vaste que la tribu, que la peuplade, que le petit royaume, que la confédération de tribus » in M. MAUSS, « Les civilisations. Éléments et formes » (1930), dans L. Febvre *et al.*, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, 2006, p. 86-87

[1508] *Ibid.*, p. 89

« civilisation hellénique[1509], » la « civilisation byzantine[1510] » voire la « civilisation française[1511]. »

Ainsi, le vocabulaire Lalande (1926) reprend cette possibilité en précisant deux sens. D'abord, « *une* civilisation est un ensemble complexe de phénomènes sociaux, de nature transmissible, présentant un caractère religieux, moral, et esthétique, technique ou scientifique, et commun à toutes les parties d'une vaste société, ou à plusieurs sociétés en relation[1512]. » Ainsi, en conformité avec ce premier sens, il est possible de distinguer « des civilisations nationales et des civilisations supranationales. Les civilisations supranationales – civilisation ancienne et civilisation moderne ; civilisation européenne et civilisations asiatiques ; civilisation chrétienne et civilisation islamique[1513]… » tout en reconnaissant les liens et relations existants entre ces groupements humains. Cette première acceptation renvoie à la conception ethnographique.

Ensuite, dans une seconde acceptation plus appréciative, « *la* civilisation (opposée à l'état sauvage ou à la barbarie) est l'ensemble des caractères communs aux civilisations jugées les plus hautes, c'est-à-dire pratiquement celle de l'Europe et des pays qui l'ont adoptée dans ses traits essentiels[1514]. » Cette acceptation du mot civilisation implique que l'humanité tend vers une certaine unité à mesure du temps et que les divers groupements humains peuvent se comparer sur une échelle qui les éloigne ou les rapproche de cet état de civilisation. C'est ici l'acceptation héritée des Lumières françaises. Cette signification renvoie à l'idée, exprimée par Huntington que « *to be civilized was good, to be uncivilized was bad*[1515]. »

Lucien Febvre s'étonne que « le même mot [serve] à désigner deux notions différentes » : « Dans le premier cas, civilisation signifie simplement pour nous l'ensemble des caractères que présente au regard d'un observateur la vie collective d'un groupement humain : vie matérielle ; vie intellectuelle ; vie morale ; vie politique et […] vie sociale[1516]. » Ce premier sens renvoie, selon Febvre, à une conception *ethnographique* de la civilisation et n'implique aucun jugement de valeur. La seconde acceptation implique en revanche un jugement de valeur, relativement appréciatif lorsqu'il s'agit d'une civilisation qu'on admire et dépréciatif dans le cas inverse :

[1509] *Ibid.*, p. 98
[1510] *Ibid.*, p. 99
[1511] *Ibid.*, p. 98
[1512] A. LALANDE, *Vocabulaire, op. cit.*, p. 141-142
[1513] H. Berr, « Avant-Propos », *op. cit.*, p. 7
[1514] A. LALANDE, *Vocabulaire*, *op. cit.*, p. 142
[1515] S. P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations, op. cit.*, p. 41
[1516] L. FEBVRE, « Civilisation. Évolution d'un mot et d'un groupe d'idées » (1930), dans L. Febvre *et al.*, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, 2006, p. 12

« Nous concevons que la civilisation dont il s'agit – la nôtre – étant soit quelque chose de grand et de beau ; quelque chose, également, de plus noble, de plus confortable, de meilleur moralement et matériellement parlant que ce qui n'est pas elle : la sauvagerie, la barbarie ou la demi-civilisation[1517]. »

La définition canonique de Tylor a durablement influencé les sciences sociales[1518] et la conception schumpétérienne de la civilisation n'y échappe nullement. En effet, chez Schumpeter, tout comme Tylor, civilisation et culture sont synonymes et renvoient à l'ensemble des connaissances, des croyances, des coutumes, des valeurs, des habitudes partagés par les membres d'une société. Schumpeter s'écarte explicitement de la seconde définition de « civilisation », du moins lorsqu'il traite du capitalisme. Le capitalisme chez Schumpeter n'est pas un aboutissement ni une convergence et encore moins un processus de civilisation (au sens de « action de civiliser ») propre à l'économie. Le capitalisme chez Schumpeter est un *stade historique* qui, par définition, est dépassable. L'idée est exposée dès 1919 dans la *Contribution à une sociologie des impérialismes,* en note de bas de page :

> « L'histoire, croyons-nous, dépassera le stade du capitalisme […] Le capitalisme ne constitue à mes yeux ni une forme naturelle des rapports économiques ni la phase terminale de l'évolution sociale ; je suis moins porté encore à le prendre pour un idéal[1519]. »

Ainsi, de même que le concept d'évolution n'est pas employé par Schumpeter comme synonyme de progrès[1520], de même le terme de civilisation ne porte pas de charge méliorative. La conception schumpétérienne de la civilisation se rapproche davantage de la première définition : un ensemble de relations culturelles, sociales, religieuses qui forment un tout et qui sont liées au développement matériel et réel des sociétés. Bien qu'il n'y ait pas d'entrée dans l'index, le terme est beaucoup mobilisé dans l'*Histoire de l'analyse économique.* Ainsi, Schumpeter mentionne les « civilisations primitives[1521], » la « civilisation gréco-romaine[1522], » la « civilisation féodale[1523] » et précise dans ce cas que « ce mot suggère l'idée d'un type particulier de société guerrière, d'une société dominée par une couche de guerriers qui s'organisait, selon le principe de vassalité, en une hiérarchie de seigneur pourvu de fiefs et de

---

[1517] *Id.*
[1518] C. LEVI-STRAUSS et G. CHARBONNIER, *Entretiens avec Lévi-Strauss*, Paris, 10/18, 1961, p. 180
[1519] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 133
[1520] T. VELARDO, « Innovation et progrès chez Schumpeter », *Petites Pensées Étudiantes*, paraître 2021
[1521] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 68
[1522] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 53
[1523] *Ibid.*, p. 115

chevaliers[1524] » ; il mentionne bien entendu la « civilisation bourgeoise[1525] » et même une hypothétique « civilisation socialiste[1526]. » Ainsi, lorsqu'il se réfère à une civilisation, Schumpeter renvoie bien à un « ensemble complexe de phénomènes sociaux, de nature transmissible, présentant un caractère religieux, moral, et esthétique, technique ou scientifique, etc. »

Ainsi, en dehors de la tradition germanophone, comme l'affirme Samuel Huntington :

> « Civilization and culture both refer to the overall way of life of a people, and a civilization is a culture writ large. They both involve the values, norms, institutions, and modes of thinking to which successive generations in a given society have attached primary importance[1527]. »

« En vérité, assène Fernand Braudel, c'est le pluriel qui prévaut dans la mentalité d'un homme du XXe siècle et qui, plus que le singulier, est directement accessible à nos expériences personnelles[1528] » ; Schumpeter n'échappe pas à la règle. Ainsi, la conception schumpétérienne de la civilisation se situe au croisement des traditions française, allemande et anglaise. L'usage schumpétérien du terme est caractéristique du contexte scientifique et, plus particulièrement, de l'influence anglaise selon laquelle civilisation est synonyme de culture. Cependant, l'approche généalogique permet de retrouver les influences des traditions françaises et allemandes, notamment à travers la dimension expansionniste et totalisante du concept.

Lorsqu'il mobilise le concept de « civilisation », Schumpeter mobilise les termes de « superstructure » et de « mentalité. » Ces deux notions proviennent, selon les propres aveux de Schumpeter, des œuvres de Karl Marx d'une part et de Lucien Lévy-Bruhl d'autre part.

6.1.3 Des « mentalités » à la civilisation : l'influence de Lucien Lévy-Bruhl

Au chapitre 11 « *La Civilisation du capitalisme* » de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter fait référence directement à Lévy-Bruhl en note de bas de page en précisant l'apport majeur de l'ethnographe notamment dans deux ouvrages : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive* (1931) :

[1524] *Id.*
[1525] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 40
[1526] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 162
[1527] S. P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations*, *op. cit.*, p. 41
[1528] F. BRAUDEL, *Grammaire des civilisations*, *op. cit.*, p. 37

« For us, Lévy-Bruhl is a particularly useful authority because he fully shares our thesis – in fact his work starts from it – that the "executive" functions of thinking and the mental structure of man are determined, partly at least, by the structure of the society within which they develop. It is immaterial that with Lévy-Bruhl, this principle hails not from Karl Marx but from Comte[1529]. »

Schumpeter fait également référence à Lévy-Bruhl dans l'*Histoire de l'analyse économique* pour préciser que « parmi les nombreux ouvrages de Lévy-Bruhl, il suffira de mentionner *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (Paris, Alcan, 1910)[1530]. » Proche des durkheimiens[1531], Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) est surtout connu aujourd'hui pour ces travaux ethnographiques comparatifs sur la « mentalité primitive[1532]. » Les titres des œuvres de Lévy-Bruhl soulèvent par ailleurs ambiguïté et suspicion au lecteur averti du XXIe siècle[1533]. Afin d'éclairer la conception schumpétérienne de la civilisation, il nous faut donc faire un détour par les écrits de Lévy-Bruhl.

6.1.3.1 La question des mentalités chez Lucien Lévy-Bruhl

Lucien Lévy-Bruhl commence sa carrière universitaire en tant que philosophe. Dans son livre intitulé *La morale et la science des mœurs*, paru en 1903, Lévy-Bruhl établit la critique philosophique de ce qu'il appelle les « métamorales » ou « morales théoriques » et propose en lieu et place une « science positive de la morale » capable d'analyser les valeurs et les normes des groupes humains grâce à des outils objectifs et scientifiques. Il critique le postulat sur lequel repose la métamorale selon lequel « la nature humaine est toujours identique à elle-même, en tout temps et en tout lieu[1534] », alors « qu'elle varie suivant les civilisations[1535] » précise Jean Cazeneuve.

En effet, Lévy-Bruhl débute ses réflexions « en critiquant le postulat de l'identité et de l'universalité de la nature humaine, [il] donnait pour tâche principale à la sociologie d'examiner

---

1529 J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 121
1530 J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 75
1531 F. KECK, « Présentation » (1922), dans L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Flammarion, 2010, p. 9
1532 L. LEVY-BRUHL, *La mentalité primitive* (1922), F. Keck (éd.), Paris, Flammarion, 2010
1533 Voir F. KECK, *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, Paris, CNRS éditions, 2008
1534 L. LEVY-BRUHL, *La morale et la science des mœurs* (1903), Quinzième Édition, Paris, PUF, 1953, p. 67
1535 J. CAZENEUVE, *Lucien Lévy-Bruhl, sa vie, son œuvre*, Paris, PUF, 1963, p. 18

objectivement les variations de cette nature selon les types de civilisation[1536]. » L'étude des philosophes antiques et des sociétés dites « primitives » conduit Lévy-Bruhl à considérer qu'il existe des « types de pensées imperméables les uns aux autres[1537]. » Selon Lévy-Bruhl, il existe « une pluralité de civilisations, dont chacune se présente avec ses caractères propres[1538]. »

Dans *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* et *La mentalité primitive*, Lévy-Bruhl quitte la philosophie pour une enquête de nature sociologique et ethnographique. Sa principale question est de savoir s'il existe ou non une différence de nature entre les mentalités. Il s'oppose à la conception unitaire selon laquelle les fonctions mentales sont toujours les mêmes dans toutes les sociétés humaines. Cette conception est soutenue par James G. Frazer et Edward Tylor qui considèrent que les primitifs ont la même organisation mentale que les sociétés rationalistes mais en font un usage erroné ou peu développé. Au contraire, Lévy-Bruhl considère que les primitifs pensent différemment de nous et que, malgré quelques caractéristiques communes, il n'y a pas un seul type d'opération mentale. Par ailleurs, Lévy-Bruhl insiste sur « la pluralité des formes de vie en société[1539]. » Cette pluralité dans les formes des sociétés humaines induit une pluralité dans les représentations mentales et les mœurs :

> « Les sociétés humaines, comme les organismes, peuvent présenter des structures profondément différentes les unes des autres, et par suite, des différences correspondantes dans les fonctions mentales supérieures. […] S'il est vrai qu'il existe des sociétés humaines qui diffèrent entre elles par leur structure comme les animaux sans vertèbres diffèrent des vertébrés, l'étude comparée des divers types de mentalités collectives n'est pas moins indispensable à la science de l'homme que l'anatomie et la physiologie comparées ne le sont à la biologie[1540]. »

Lévy-Bruhl distingue deux types de mentalité : la mentalité primitive et la mentalité logique. La mentalité primitive est, selon lui, « mystique », « dans le sens étroitement défini où “mystique” se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens, et cependant réelles[1541] » ; la mentalité primitive est aussi « prélogique ». Lévy-Bruhl n'utilise ce terme ni pour dire que les sociétés primitives sont une version diminuée ou inférieure des sociétés occidentales, ni même que leur logique est une version erronée de notre logique :

[1536] *Ibid.*, p. 19-20
[1537] *Ibid.*, p. 20
[1538] L. LEVY-BRUHL, *La morale et la science des mœurs*, *op. cit.*, p. 76
[1539] F. KECK, « Présentation », *op. cit.*, p. 7
[1540] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910), Neuvième Édition, Paris, Librairie Felix Alcan, 1928, p. 20
[1541] *Ibid.*, p. 30

> « La mentalité des sociétés de type inférieur, que j'appelle prélogique, faute d'un nom meilleur […] n'est pas *antilogique* ; elle n'est pas non plus *alogique*. En l'appelant prélogique, je veux seulement dire qu'elle ne n'astreint pas avant tout, comme notre pensée, à s'abstenir de la contradiction[1542]. »

Ainsi, la mentalité primitive renvoie à une autre manière de penser qui ne s'embarrasse pas du principe de non-contradiction – caractéristique de la mentalité logique – mais répond à l'exigence de ce que Lévy-Bruhl appelle la « loi de participation ». Ludwig von Mises résume, dans l'*Action humaine* :

> « La mentalité des peuples primitifs est essentiellement "mystique et prélogique" dans son caractère ; les représentations collectives de l'homme primitif sont régies par la "loi de participation" et par conséquent indifférentes à la loi de contradiction. Toutefois la distinction de Lévy-Bruhl entre la pensée prélogique et logique se réfère au contenu, non à la forme et à la structure catégorielle de la pensée[1543]. »

En effet, dans ses œuvres tardives, Lévy-Bruhl suggère que la mentalité primitive diffère dans son contenu, mais que « la structure fondamentale de l'esprit humain est partout la même[1544]. » En effet, Lévy-Bruhl étudie de manière comparative les différences entre la mentalité primitive et la pensée occidentale dite « logique » en insistant sur les divergences fondamentales entre les deux, mais également sur la persistance de la « mentalité primitive » dans la pensée logique : « il y a dans la mentalité de nos sociétés une partie (plus ou moins considérable suivant les conditions générales, les croyances, les institutions, les classes sociales, etc...), qui lui est commune avec celle des "primitifs"[1545]. »

La mentalité primitive est ainsi « entièrement déterminée par les "représentations collectives". […] Dans ces conditions, il apparaît que c'est la vie collective qui est responsable du caractère particulier de la mentalité primitive et de tout ce qui s'oppose à la mentalité logique[1546]. » Au début des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures,* Lévy-Bruhl propose de définir ce qu'il appelle les « représentations collectives » :

> « Les représentations appelées collectives […] peuvent se reconnaître aux signes suivants : elles sont communes aux membres d'un groupe social donné ; elles s'y transmettent de

---

[1542] *Ibid.*, p. 79
[1543] L. von MISES, *L'Action humaine*, *op. cit.*, p. 30
[1544] L. LEVY-BRUHL, *La mythologie primitive* (1935), dans *Primitifs. 1922 - 1935*, Paris, Editions Anabet, 2007, p. 788
[1545] L. LEVY-BRUHL, *Carnets* (1949), Paris, PUF, 1998, p. 165
[1546] J. CAZENEUVE, « Connaissance », dans B. Valade (éd.), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, 1998, p. 181-182

génération en génération ; elles s'y imposent aux individus et elles éveillent chez eux, selon les cas, des sentiments de respect, de crainte, d'adoration, etc., pour leurs objets. Elles ne dépendent pas de l'individu pour exister. Non qu'elles impliquent un sujet collectif distinct des individus qui composent le groupe social, mais parce qu'elles se présentent avec des caractères dont on ne peut rendre raison par la seule considération des individus comme tels[1547]. »

Très imprégnée de la sociologie durkheimienne[1548], cette définition implique que les représentations collectives sont déterminées par la société et que l'individu n'est pas un échelon pertinent pour expliquer les « fonctions mentales. » Cette dernière notion, que Lévy-Bruhl remplacera par celle de « mentalité », « signifie, selon Frédérick Keck, que l'esprit est le produit d'une interaction entre des vivants et leur milieu, et non une mystérieuse "faculté" logée dans les replis de l'âme[1549]. » Selon Lévy-Bruhl, les différences entre les mentalités peuvent être expliquées de manière *scientifique* par les différences entre les organisations sociales : la manière de penser et de raisonner des groupes humains est le reflet de la structure sociale dudit groupe. Chaque société produit sa propre mentalité. Lévy-Bruhl considère donc la question des mentalités et de la construction de l'esprit comme relevant de la sociologie. Il précise :

> « Les séries de faits sociaux sont solidaires les unes des autres, et elles se conditionnent réciproquement. Un type de société défini, qui a ses institutions et ses mœurs propres, aura donc aussi, nécessairement, sa mentalité propre. À des types sociaux différents correspondront des mentalités différentes, d'autant plus que les institutions et les mœurs mêmes ne sont au fond qu'un certain aspect des représentations collectives, que ces représentations, pour ainsi dire, considérées objectivement. On se trouve ainsi conduit à concevoir que l'étude comparative des différents types de sociétés humaines ne se sépare pas de l'étude comparative des représentations collectives et des liaisons de ces représentations qui dominent dans ces sociétés[1550]. »

La problématique centrale dans *Les fonctions mentales des sociétés inférieures* et *La mentalité primitive* est donc « l'étude préalable des lois les plus générales auxquelles obéissent les représentations collectives dans les sociétés inférieures[1551]. »

[1547] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, *op. cit.*, p. 1

[1548] Cette définition des représentations collectives est à rapprocher de la définition du fait social énoncée par Durkheim dans *Les règles de la méthode sociologique* : « Ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui, » in É. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*, p. 102

[1549] F. KECK, « Présentation », *op. cit.*, p. 8

[1550] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, *op. cit.*, p. 19

[1551] *Ibid.*, p. 20

Le concept de mentalité connait une forte notoriété scientifique au début du XXe siècle et plus particulièrement dans les sciences sociales françaises de l'entre-deux-guerres[1552]. Comme le rappelle Geoffrey Lloyd, « le sociologue français Lucien Lévy-Bruhl a assuré une large diffusion de la notion de mentalités, notamment avec son hypothèse malheureuse d'une mentalité *prélogique*[1553]. » Malgré les vives critiques de ses contemporains, à l'instar de Émile Durkheim[1554], Henri Bergson[1555] ou encore Marcel Mauss[1556], Lévy-Bruhl a participé à l'influence de la notion bien au-delà de la sociologie[1557] : en psychologie avec les travaux de Jean Piaget[1558] et Henri Wallon[1559] ; et surtout en histoire avec, dans les années 1930, l'École des Annales de Lucien Febvre[1560] et Marc Bloch[1561] et, dans les années 1970, avec le courant de la « Nouvelle Histoire » de Jacques Le Goff[1562], Michel Vovelle[1563] ou encore Philippe Ariès[1564].

En outre, les théories de Lévy-Bruhl ont rencontré de vives critiques dans le dernier tiers du XXe siècle, notamment par Claude Lévi-Strauss qui remet en cause « la fausse antinomie entre mentalité logique et prélogique[1565]. » La notion de mentalité a été fortement critiquée par Michel Foucault[1566] et Geoffrey E. R. Lloyd[1567] et apparaît aujourd'hui dépassée pour la plupart des sciences humaines et sociales. Frederick Keck conclut : « L'examen des transformations de

---

[1552] F. KECK, *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, *op. cit.*, p. 116

[1553] G. E. R. LLOYD, *Pour en finir avec les mentalités* (1990), F. Regnot (trad.), Paris, La Découverte, 1996, p. 11

[1554] É. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* (1912), 7e édition, 2e tirage, Paris, PUF, 2017, p. 336-342

[1555] H. BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), 88ème édition, Paris, PUF, 1958, p. 149-159

[1556] M. MAUSS, « Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) » (1939), dans *Œuvres 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, p. 560-565

[1557] G. E. R. LLOYD, *Pour en finir avec les mentalités*, *op. cit.*, p. 14-15 ; F. KECK, *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, *op. cit.*, p. 117-120

[1558] J. PIAGET, *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1928

[1559] H. WALLON, « La mentalité primitive et celle de l'enfant », *Revue philosophique*, n° 106, 1928, p. 82-109

[1560] « Notre maître Lévy-Bruhl » ira jusqu'à avouer Lucien Febvre, in L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais* (1942), Paris, Albin Michel, 1968, p. 17

[1561] M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire* (1940), Paris, Armand Colin, 1974

[1562] J. LE GOFF et P. NORA, *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets* (1974), Paris, Gallimard, 2011

[1563] M. VOVELLE, *Idéologies et Mentalités*, Paris, Éditions François Maspero, 1982

[1564] P. ARIES, « L'histoire des mentalités » (1978), dans J. Le Goff (éd.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 2006

[1565] C. LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage* (1962), Paris, Pocket, 2010, p. 319

[1566] M. FOUCAULT, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966), Paris, Gallimard, 2014, p. 372

[1567] G. E. R. LLOYD, *Pour en finir avec les mentalités*, *op. cit.*

la notion de mentalité, après le moment où Lévy-Bruhl lui donne une dignité scientifique, révèle donc les apories de cette notion qui a fini par déserter le champ scientifique pour revenir au seul langage courant[1568]. »

6.1.3.2 L'interprétation schumpétérienne de Lévy-Bruhl

Schumpeter adhère aux conclusions de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, et particulièrement concernant les rapports entre la structure sociale d'une société et la structure mentale des hommes qui la composent. Autrement dit, Schumpeter s'intéresse à la « théorie de la connaissance positive et nouvelle, fondée sur la méthode comparative[1569] » à laquelle Lévy-Bruhl entend contribuer et qui s'apparente, selon Jean Cazeneuve, à une « théorie des structures mentales propres à tout individu et [une] théorie d'une accentuation différente suivant les types de civilisation[1570]. » En d'autres termes, Schumpeter se penche dans la pensée de Lévy-Bruhl sur les mécanismes de détermination de la mentalité d'un groupement humain par les structures sociales qui le composent. Avec Lévy-Bruhl, Schumpeter rejette toute « croyance à l'identité d'un "esprit humain" parfaitement semblable à lui-même au point de vue logique, dans tous les temps et dans tous les lieux[1571] » et partage l'idée d'une hétérogénéité des mentalités à travers les temps historiques. Lorsqu'il définit la notion de « civilisation », Schumpeter mobilise le concept de « mentalité » et considère qu'il existe « *a mentality that is characteristic of capitalist society*[1572]. » En outre, il partage les conclusions de Lévy-Bruhl sur les « *primitive mental process*[1573] » qui sont de nature « "collective" et "affective"[1574] » :

> « I designate the fact that in small and undifferentiated or not much differentiated social groups collective ideas impose themselves much more stringently on the individual mind that they do in big and complex groups[1575]. »

[1568] F. KECK, *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, *op. cit.*, p. 127
[1569] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, *op. cit.*, p. 2 ; voir également D. MERLLIE, « Durkheim, Lévy-Bruhl et la "pensée primitive" : quel différend ? », *L'Année sociologique*, vol. 62, nº 2, 2012, p. 431
[1570] J. CAZENEUVE, « Connaissance », *op. cit.*, p. 181
[1571] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, *op. cit.*, p. 7
[1572] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 121
[1573] *Id.*
[1574] *Id.*
[1575] *Id.*

Tout comme Lévy-Bruhl, Schumpeter considère la mentalité primitive comme une « *pre-rational thought*[1576] » caractérisée par « *the disregard of what we call logic, and, in particular, of the rule that excludes contradiction*[1577]. » Mais, la mentalité primitive persiste dans la mentalité des sociétés capitalistes : « *a large and – for action – most important body of our own processes is of exactly the same nature*[1578]. » Schumpeter oppose également la pensée primitive à la « *rationalistic civilization*[1579] » du capitalisme. Une mentalité rationaliste caractérisée par trois éléments dans la manière dont les individus réagissent face à une situation donnée :

> « First, by trying to make the best of it more or less – never wholly – according to their own lights; second, by doing so according to those rules of consistency which we call logic; and third, by doing so on assumptions which satisfy two conditions : that their number be a minimum and that every one of them be amenable to expression in terms of potential experience[1580]. »

Ainsi, ce qui intéresse Schumpeter dans l'œuvre de Lévy-Bruhl réside moins dans les résultats obtenus sur la « mentalité primitive » que la méthode d'investigation employée : la structure sociale d'une société détermine la « mentalité » de ses membres. À l'instar de Lévy-Bruhl, Schumpeter pense la société comme un tout où les éléments qui le constituent sont dans une interdépendance généralisée, dans un « conditionnement réciproque. » Dans *La mentalité primitive,* Lévy-Bruhl étudie « l'ensemble des habitudes d'esprit[1581] » des sociétés primitives en démontrant que « ces opérations mentales ne détachent pas des objets matériels qui les provoquent[1582]. » Ainsi, pour définir son usage de « civilisation », Schumpeter s'inspire de la démarche lévy-bruhlienne notamment sur le conditionnement réciproque des mœurs, des représentations collectives et des habitudes de pensée d'une part avec les institutions, l'organisation sociale et le type de société desquelles elles émergent d'autre part.

Selon Schumpeter, l'organisation économique de la société capitaliste induit des changements dans les habitudes mais aussi dans les représentations et les croyances, bref, dans les mentalités. « *The rational attitude presumably forced itself on the human mind primarily from economic necessity*[1583] » ; « *Capitalism … has after all been the propelling force of the*

[1576] *Ibid.*, p. 123
[1577] *Ibid.*, p. 121
[1578] *Ibid.*, p. 122
[1579] *Id.*
[1580] *Id.*
[1581] L. LEVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, *op. cit.*, p. 63
[1582] *Ibid.*, p. 65
[1583] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 122-123

rationalization of human behavior[1584]. » En effet, la civilisation du capitalisme est caractérisée par une rationalité économique dans sa version utilitaire : « *the cost-profit calculus*[1585]. » La rationalité économique « *exalts the monetary unit – not itself a creation of capitalism – into a unit of account*[1586]. » Le capitalisme déploie donc une mentalité qui lui est propre et qui est produite par l'organisation économique et sociale. Par conséquent, Schumpeter étend la conclusion de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive à la société capitaliste.

Un autre point commun entre les deux auteurs réside en outre dans leur conception de la société comme un *organisme soumis au principe d'évolution* dont les divers éléments (organes) sont liés par une interdépendance et par un conditionnement réciproque. Cependant, Lévy-Bruhl développe une critique de l'évolutionnisme notamment tel que théorisé par l'école anthropologique britannique représentée par Edward Tylor. Dans cette optique, l'évolutionnisme est une « thèse selon laquelle l'histoire humaine consiste à passer par un développement continu des sociétés "primitives" aux sociétés "civilisées"[1587]. » Cette conception de la civilisation correspond à la deuxième acceptation du mot telle que nous l'avons mentionnée plus haut. Comme le rappelle Frédéric Keck, si Lévy-Bruhl se montre particulièrement critique de cette forme spécifique de l'évolutionnisme en anthropologie[1588], il ne condamne pas pour autant l'évolutionnisme en bloc. Lévy-Bruhl reproche à l'anthropologie britannique la recherche, non pas des types sociaux propres à chaque société, mais la recherche d'un mécanisme transhistorique expliquant les représentations collectives dans toute société : « Il faut donc renoncer, précise Lévy-Bruhl, à ramener d'avance les opérations mentales à un type unique, quelles que soient les sociétés considérées, et à expliquer toutes les représentations collectives par un mécanisme psychologique et logique toujours le même[1589]. » Ainsi, Lévy-Bruhl accepte et discute l'évolutionnisme biologique issu de l'œuvre de Darwin. Dans ces *Carnets,* il avance une conception des sociétés à laquelle Schumpeter pourrait adhérer :

> « Il n'est pas douteux que les sociétés humaines évoluent (et autrement, semble-t-il, que les animales). Des civilisations naissent, se développent plus ou moins vite, en des directions diverses, atteignant une sorte d'apogée, déclinent plus ou moins rapidement, et enfin font place à d'autres. C'est affaire à l'histoire d'établir les faits dans la mesure où les

---

[1584] *Ibid.*, p. 125
[1585] *Ibid.*, p. 123
[1586] *Id.*
[1587] F. KECK, « Présentation », *op. cit.*, p. 10
[1588] F. KECK, *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, *op. cit.*, p. 32
[1589] L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, *op. cit.*, p. 20

documents le permettent, et à la sociologie d'étudier si ces faits obéissent à des lois que nous puissions assigner[1590]. »

Ainsi, la conception schumpétérienne de la civilisation est marquée par des notions lévy-bruhliennes : 1) la définition des mentalités ; 2) la théorie de la connaissance selon laquelle la diversité des formes de sociétés induit une diversité des mentalités propres à chaque société ; et 3) les mentalités sont déterminées par l'organisation et la structure sociales.

Schumpeter réduit considérablement l'apport lévy-bruhlien à ce seul rapport entre structure sociale et structure mentale à tel point que, si Lévy-Bruhl fait partie des influences de Schumpeter, il nous semble davantage redevable de ce qu'il appelle « l'Interprétation Économique de l'Histoire » : à savoir le matérialisme historique de Karl Marx. Nous souhaiterions démontrer que, non seulement Schumpeter est héritier de la conception marxienne de l'histoire pour définir son propre concept de civilisation, mais, plus en avant, qu'il développe une « forme modérée » de matérialisme historique.

6.1.4 L'« Interprétation Économique de l'Histoire » : l'apport de Karl Marx

Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie,* Schumpeter associe sa conception de la civilisation avec le terme marxiste de « superstructure. » La civilisation est le « complément culturel » de l'économie capitaliste qui se trouve assimilé à une « *socio-psychological superstructure*[1591] » ; procédé qu'il réitère dans l'*Histoire de l'analyse économique* :

> « Nous allons essayer de nous représenter une structure économique et sociale – en cours de changement incessant, bien entendu – et la superstructure culturelle qui lui était associée ou, selon la doctrine marxiste, qui était engendrée par elle : nous l'appelons la civilisation ou l'esprit du siècle, ou le *Zeitgeist*[1592]. »

Ainsi, Schumpeter conçoit une civilisation comme un ensemble d'éléments culturels, sociaux, psychologiques, artistiques, etc. propre à un groupement humain déterminé ; éléments qui demeurent déterminés par la structure économique dudit groupement humain. Schumpeter semble accepter les termes marxistes de superstructure et d'infrastructure : « *our outlook on life, our values, our beliefs, our art, seem to be a mere superstructure or emanation of economic forces – a view which has been termed the materialistic or economic interpretation of*

[1590] L. LEVY-BRUHL, *Carnets*, *op. cit.*, p. 187
[1591] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 121
[1592] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 29

history[1593]. » C'est une constance dans les écrits schumpétériens de considérer le « matérialisme historique » de Marx comme l'un des plus hauts achèvements intellectuels.

6.1.4.1 Le matérialisme historique comme « hypothèse de travail »

« L'Interprétation Économique de l'Histoire » fait partie, selon Schumpeter, « des contributions de première importance[1594] » à l'analyse des sociétés et « on peut, ainsi que je le soutiendrai, le tenir pour le bien de Marx, tout comme l'ascendance de l'homme est le bien propre de Darwin[1595]. » Dans le chapitre introductif de *Capitalisme, socialisme et démocratie,* consacré à Marx, Schumpeter ajoute : « *the so-called Economic Interpretation of History is doubtless one of the greatest individual achievements of sociology to this day*[1596]. » Toutefois, selon Schumpeter, l'interprétation économique ou matérialiste de l'histoire se trouve être « par nature, une hypothèse de travail[1597] » ; « *a working hypothesis*[1598]. » Ce faisant, elle est ainsi « compatible avec n'importe quelle philosophie ou croyance, et donc il ne faut la rattacher à aucune[1599]. » Idée déjà présente dans *Capitalism, Socialism and Democracy* : « *It should be clear that this is logically compatible with any metaphysical or religious belief – exactly as any physical picture of the world is*[1600]. »

En concevant le matérialisme historique comme une hypothèse de travail, Schumpeter est fidèle à sa méthode de la Vision et de l'Analyse qui consiste à reculer dans un moment pré-analytique toute dimension normative. Ainsi, il ôte au matérialisme historique toute dimension pratique et politique. En effet, Maurice Moissonnier rappelle que, dans sa conception marxiste, « tous les débats théoriques sur le matérialisme historique ont toujours été liés étroitement aux questions stratégiques et tactiques qui se posent au sein du mouvement révolutionnaire car la valeur *pratique* des conclusions qui peuvent être tirées est évidente[1601]. » Schumpeter essore le

---

[1593] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures » (1941), dans R. Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 341
[1594] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 24
[1595] *Id.*
[1596] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 10
[1597] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 88
[1598] J. A. SCHUMPETER, « The Communist Manifesto in Sociology and Economics », *op. cit.*, p. 295
[1599] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 88
[1600] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 11
[1601] M. MOISSONNIER, « Matérialisme historique » (1982), dans G. Labica et G. Bensussan (éd.), *Dictionnaire critique du marxisme*, 2ème édition, Paris, PUF, 1985, p. 730

matérialisme historique pour le réduire à une hypothèse de travail ; hypothèse à laquelle il semble toutefois adhérer. Il n'est pas anodin que Schumpeter utilise le terme « interprétation économique » et non « matérialisme historique » quand on sait que Marx annonçait que « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de diverses manières ; ce qui importe, c'est de le *transformer*[1602]. » Ainsi, ce n'est pas tant pour le réfuter, comme l'affirme Jean-Claude Passeron[1603], que Schumpeter découpe Marx en un « Marx économiste », « Marx sociologue », « Marx prophète », etc. mais plutôt pour dévitaliser le caractère politique et révolutionnaire de son œuvre. Il cherche à extirper dans Marx ce qui relève proprement dit de l'analyse économique et évacuer la pensée économique et l'économie politique. Ce faisant, George Catephores a raison de considérer que Schumpeter fait partie d'un « *small group of powerful thinkers of our century*[1604]*, who adopted many aspects of Marx's analytical approach but firmly rejected one thing : his commitment to the working class*[1605]. » En effet, Schumpeter ne réfute aucunement le « matérialisme historique » de Marx ; il l'amende pour en faire une « Interprétation Économique de l'Histoire. »

Encadré 6. Le matérialisme historique

Nous ne rentrerons pas ici dans une analyse détaillée du matérialisme historique et de sa continuation par les épigones marxistes. Cependant, il est nécessaire de faire un rapide détour par le texte même de Marx pour bien saisir la lecture qu'en propose Schumpeter et la mesure dans laquelle il s'en inspire et s'en écarte. Comme Schumpeter le rappelle lui-même, « *the birth of the economic interpretation of history dates from 1844*[1606] » à savoir de la rédaction de l'*Idéologie allemande* avec Engels. Cependant, ni l'expression de « matérialisme dialectique[1607] » ni celle de « matérialisme historique[1608] » ne se trouvent dans Marx ou Engels. Erich Fromm rappelle[1609] que Marx utilise plutôt le terme de

[1602] K. MARX, « Thèses sur Feuerbach » (1845), dans *Œuvres III - Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1033
[1603] J.-C. PASSERON, « Présentation », *op. cit.*, p. 9
[1604] Parmi ces penseurs, Catephores inclut J. K. Galbraith, Walt W. Rostow et, dans une moindre mesure, J. M. Keynes.
[1605] G. CATEPHORES, « The Imperious Austrian: Schumpeter as Bourgeois Marxist », *op. cit.*, p. 3
[1606] J. A. SCHUMPETER, « The Communist Manifesto in Sociology and Economics », *op. cit.*, p. 295
[1607] P. MACHEREY, « Matérialisme dialectique » (1982), dans G. Labica et G. Bensussan (éd.), *Dictionnaire critique du marxisme*, 2ème édition, Paris, PUF, 1985, p. 723-727
[1608] M. MOISSONNIER, « Matérialisme historique », *op. cit.*
[1609] E. FROMM, *La conception de l'homme chez Marx* (1961), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010, p. 22-23

« méthode dialectique[1610] » voire de « dialectique matérialiste[1611]. » Les pages où Marx expose le plus clairement sa « méthode dialectique » se trouvent au début de l'*Idéologie allemande* (1844-1845) et dans l'avant-propos de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859). Bien entendu, il faut toujours garder à l'esprit la charge critique de la méthode dialectique : l'idée de Marx est de *renverser* la dialectique hégélienne en la remettant sur les pieds. Selon Erich Fromm, la méthode matérialiste est ainsi « l'étude de la véritable vie économique et sociale de l'homme et de l'influence du mode de vie actuel sur ses idées et ses sentiments[1612]. » Pour ce faire, Marx débute son analyse avec le mode de vie des hommes en société, à savoir les *conditions matérielles et réelles* de production et de reproduction : les hommes produisent des moyens de subsistance et se reproduisent eux-mêmes : « La production des idées, des représentations, de la conscience est, de prime abord, directement mêlée à l'activité et au commerce matériels des hommes : elle est le langage de la vie réelle. La manière d'imaginer et de penser, le commerce intellectuel des hommes apparaissent encore comme l'émanation directe de leur conduite matérielle[1613]. »

Autrement dit, la méthode dialectique étudie les rapports de détermination entre la structure économique d'une société et ses manifestations intellectuelles, morales, religieuses, affectives, etc. « L'ensemble des rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées[1614]. » Et ce faisant :

« On s'élève ici de la terre au ciel, autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce que l'on dit, pense, s'imagine et se représente à leur sujet, pour en arriver à l'homme en chair et en os ; c'est à partir des hommes réellement actifs et de leur processus de vie réel que l'on expose le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus[1615]. »

Cette idée est plus élégamment formulée dans l'avant-propos à la *Contribution à la critique de l'économie politique* : « Pas plus qu'on ne peut juger de ce qu'est un individu d'après l'image qu'il a de lui-même, on ne peut juger d'une telle époque de bouleversement

[1610] K. MARX, *Le Capital (Livre premier), op. cit.*, p. 558

[1611] L. HETZEL, « La dialectique matérialiste dans Le Capital. Quelques pistes pour rouvrir un vieux chantier », *Actuel Marx*, vol. 51, nº 1, 2012, p. 118 ; P. MACHEREY, « Matérialisme dialectique », *op. cit.*, p. 723

[1612] E. FROMM, *La conception de l'homme chez Marx*, *op. cit.*, p. 23

[1613] K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande ("Conception matérialiste et critique du monde")* (1845-1846), dans *Œuvres III - Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1056

[1614] K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique. Introduction aux Grundrisse dite « de 1857 »* (1857), G. Fondu et J. Quétier (trad.), Paris, Éditions sociales, 2014, p. 63

[1615] K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 1056

d'après sa conscience ; il faut bien plutôt expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle[1616]. »

Marx résume dans une formule courte sa méthode dialectique : « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience[1617] » ; ou, reformulée dans l'avant-propos de la *Contribution* : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être mais inversement leur être social qui détermine leur conscience[1618]. » Ainsi, la méthode dialectique de Marx peut se résumer à cette formule : « Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général[1619]. »

Comment Schumpeter interprète-t-il cette méthode ? Dans un article de 1949 consacré au *Manifeste du parti communiste,* Schumpeter définit sa propre interprétation de la méthode dialectique de Marx :

> « Such events as the colonization of overseas countries that widened markets and, later on, steam and machinery that revolutionized industrial production and passed sentence of economic death on the artisan's crafts, and hence on the artisan's world, are clearly visualized as steps in a purely economic process that is conceived of as going on autonomously, according to its own law, carrying its own motive power within itself. And all the rest of social life – the social, political, legal structure, all the beliefs, arts, habits, and schemes of values – is not less clearly conceived of as a deriving from that one prime mover – it is but steam that rises from the galloping horses. These two propositions define Marx's economic interpretation of history[1620]. »

Il est tout à fait intéressant ici de constater que Schumpeter utilise l'expression « *schemes of values* » pour qualifier la superstructure dans la pensée de Marx ; expression qu'il utilise sept ans auparavant dans *Capitalism, Socialism and Democracy* pour définir sa propre conception de la civilisation. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* il poursuit la présentation de la méthode dialectique marxienne en utilisant le terme « *civilisation* » pourtant étranger à l'analyse de Karl Marx :

> « La lutte des classes […] fournit les mécanismes – économique et politique – qui rendent effective la tendance de l'évolution économique à changer (à révolutionner) toute

[1616] K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, p. 63
[1617] K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande, op. cit.*, p. 1057
[1618] K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, p. 63
[1619] *Id.*
[1620] J. A. SCHUMPETER, « The Communist Manifesto in Sociology and Economics », *op. cit.*, p. 294

organisation sociale, et toutes les formes de la civilisation d'une société qui existe à tout moment. Nous pouvons résumer tout cela en trois mots d'ordre : la politique, les conduites, l'art, la science, les croyances ou créations religieuses et autres, sont des superstructures (*Überbau*) de la structure économique de la société ; l'évolution historique est propulsée par l'évolution économique ; l'histoire est l'histoire des luttes de classe[1621]. »

Schumpeter réitère le procédé : « *This incessant economic revolution tends to revolutionize the preceding social and political structure and class civilisation. ... It change the* mind *of society*[1622]. » Schumpeter reformule ces trois propositions pour les détailler quelque peu dans l'*Histoire de l'analyse économique* pour définir la méthode dialectique de Marx :

« (1) Toutes les manifestations culturelles de la "société civile" […] sont en fin de compte fonction de sa structure de classe. (2) La structure de classes d'une société, en fin de compte et principalement, est régie par la structure de la production, c'est-à-dire que la position d'un homme ou d'un groupe dans la structure de classes est principalement déterminée par sa position dans le procès de production. (3) Le procès social de production révèle une évolution immanente (tendance à changer ses propres données économiques et partant sociales)[1623]. »

Ces trois points « définissent » l'interprétation économique de l'histoire. Schumpeter procède à une lecture évolutionniste de Marx. C'est par ailleurs dans une section consacrée à l'évolutionnisme que Schumpeter développe cette analyse. Schumpeter est très clair :

« Si nous la réduisons à son rôle d'hypothèse de travail et si nous la formulons ainsi, en écartant toutes les ambitions philosophiques que font naître les termes de Matérialisme Historique ou Déterminisme Historique, nous avons devant les yeux une puissante réalisation analytique[1624]. »

Et Schumpeter de poursuivre : « On peut donc défendre les points (1) et (3) contre les objections, qui pour la plupart se trouvent reposer sur des malentendus[1625]. » Ainsi, Schumpeter admet que : 1) l'ensemble des représentations intellectuelles et mentales, les schèmes de valeur sont déterminés par la structure économique de la société et 2) le caractère évolutionnaire du processus économique.

[1621] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 89-90
[1622] J. A. SCHUMPETER, « The Communist Manifesto in Sociology and Economics », *op. cit.*, p. 302-303
[1623] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 89
[1624] *Ibid.*, p. 91
[1625] *Id.*

Le premier point nous permet de conclure que Schumpeter assimile sa propre conception de la civilisation à la superstructure de Marx. Dès le chapitre introductif consacré à Marx dans *Capitalism, Socialism and Democracy,* Schumpeter est assez limpide à ce sujet : « *The forms or conditions of production are the fundamental determinant of social structures which in turn breed attitudes, actions and civilizations*[1626]. » Dans les *Lowell Lectures* de 1941, intutilées « *An Economic Interpretation of Our Time »,* Schumpeter considère :

> « We need only look at the attitudes and beliefs we have just glanced at in order to realize that they are not just ideas floating in space which any man could adopt or refuse to adopt but that they are linked to a definite social and economic structure[1627]. »

Le second point est très clairement établi : tout comme Marx, Schumpeter développe une théorie évolutionnaire du capitalisme. Comme le rappelle Yuichi Shionoya, Schumpeter est influencé par trois courants de pensée : le néo-classicisme, l'historicisme et le marxisme[1628]. Schumpeter retient de Marx l'idée fondamentale d'un « *evolutionary development of society through interactions between various social areas*[1629]. » En effet, il considère que « l'analyse marxiste est la seule théorie économique authentiquement évolutionnaire que la période [1790-1870] ait produite[1630]. » Ainsi, cette conception évolutionnaire du processus économique implique chez Marx que « *the forms of production themselves have a logic of their own ; that is to say, they change according to necessities inherent in them so as to produce their successors merely by their own working*[1631]. » Ainsi, Schumpeter admet l'apport analytique majeur de Marx dans la conception évolutionnaire des sociétés :

> « The idea of a theory … of the actual sequence of those patterns or of the economic process as it goes on, under its own steam, in historic time, producing at every instant that state which will of itself determine the next one. Thus, the author of so many misconceptions was also the first to visualize what even at the present time is still the economic theory of the future for which we are slowly and laboriously accumulating stone and mortar, statistical facts and functional equations[1632]. »

[1626] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 12
[1627] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.*, p. 341
[1628] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 5 ; Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 28
[1629] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 6
[1630] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 92
[1631] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 12
[1632] *Ibid.*, p. 43

Toutefois, Schumpeter grossit le trait pour mieux s'en distinguer par la suite : « *according to this doctrine, history is determined by the autonomous evolution of the structure of production : the social and political organization, religions, morals, arts and sciences are mere "ideological superstructures," generated by the economic process*[1633]. » Cette « grande contribution » qu'est le matérialisme historique doit néanmoins être amendée suite à trois défauts.

D'abord, « [Marx] demeura complètement aveugle aux éléments idéologiques présents dans [son système d'idée]. Mais le principe d'interprétation que suppose son concept d'idéologie est absolument général[1634]. » Marx n'aurait donc pas appliqué à son propre édifice analytique sa conception du matérialisme historique. Raison pour laquelle Schumpeter insiste sur le travail du scientifique qui consiste à se départir lui-même de ses propres préconceptions.

Ensuite, « l'analyse marxiste des systèmes idéologiques de pensée les ramène à une émulsion des intérêts de classe, qui à leur tour se définissent exclusivement en termes économiques[1635]. » Schumpeter semble ici quelque peu simplifier les liens qui existent entre la superstructure et l'infrastructure dans le marxisme en réduisant la superstructure à un reflet des intérêts économiques de classe. Ce qu'il considère comme un défaut doit être dépassé précisément en ne réduisant pas la superstructure idéologique à des intérêts de classe. Selon Schumpeter, le matérialisme historique n'implique strictement que deux choses : « que des idéologies sont des superstructures dressées sur (et produite par) les réalités de la structure sociale objective ; et qu'elles tendent à refléter ces réalités avec une déformation caractéristique[1636]. » Ainsi, si Schumpeter adhère à la détermination des constructions intellectuelles par la structure économique, il se refuse pour autant à dire que les esprits sont exclusivement formés par les intérêts économiques de classe.

Enfin, « Marx et surtout la majorité de ses disciples tinrent trop vite pour acquis que des affirmations qui trahissent une influence idéologique sont *ipso facto* condamnées[1637]. » Selon Schumpeter, le caractère situé de tout discours scientifique ne peut le prémunir contre un biais idéologique. Néanmoins, la présence inévitable d'une idéologie ne suffit pas à disqualifier le

---

[1633] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 274
[1634] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 66
[1635] *Ibid.*, p. 67
[1636] *Id.*
[1637] *Id.*

propos car « les idéologies ne sont pas des mensonges[1638] » affirme Schumpeter, mais « sont des propositions sincères sur ce qu'un homme pense voir[1639]. »

En outre, Schumpeter se démarque foncièrement de Marx sur le principe interne de direction de l'évolution. Pour Marx, c'est la lutte des classes et les contradictions de la vie matérielle qui constituent les impulsions de l'évolution ; pour Schumpeter, l'impulsion est à rechercher du côté de l'entrepreneur, de l'innovation et du crédit. Andersen qualifie l'interprétation schumpétérienne du matérialisme historique de « *entrepreneurial interpretation of history*[1640] » :

> « This name is chosen to emphasize that Schumpeter wanted to match Marx's economic interpretation of history. Both interpretation point toward an analysis of the evolutionary mechanism that produces socio-economic change … However, Schumpeter's emphasis on innovative entrepreneurship in the evolution of any sector of social life serves to overcome the idea of automatic evolution that seems implied by Marxian historical materialism[1641]. »

L'expression de Andersen est heureuse car elle insiste sur le fait que le moteur de l'évolution économique réside dans l'activité entrepreneuriale. Mais nous préférons utiliser la propre expression de Schumpeter – « interprétation économique de l'histoire » – en ce qu'elle met en valeur le caractère *économique* de la détermination des éléments civilisationnels du capitalisme. Étant donné que le *primum movens* se départit radicalement de Marx, Schumpeter ne peut admettre entièrement la méthode dialectique marxienne. Précisément, il lui ôte sa dimension *dialectique* pour la réduire à une *méthode interprétative.*

« *Both propositions undoubtedly contain a large amount of truth and are, as we shall find at several turns of our way, invaluable working hypotheses*[1642]. » Ainsi, Schumpeter ôte à la méthode dialectique de Marx son caractère dialectique et politique pour en faire une méthode interprétative de l'histoire. Cependant, il propose d'amender notamment ce que les marxistes ont fait du matérialisme historique. Schumpeter ne le réduit pas à une détermination unilatérale des mentalités par les mobiles économiques : « *the economic interpretation of history does not mean that men are, consciously or unconsciously, wholly or primarily, actuated by economic motives*[1643]. » La démarche de Marx consiste plutôt à « *unveil the economic conditions which*

[1638] *Id.*
[1639] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.*, p. 276
[1640] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 96
[1641] *Id.*
[1642] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 12
[1643] *Ibid.*, p. 10

shape [religions, metaphysics, schools of art, ethical ideas and political volitions] and which account for their rise and fall[1644]. »

Le concept de civilisation propre à Schumpeter se trouve ainsi à la confluence de l'apport lévy-bruhlien de la détermination des fonctions mentales d'une société d'une part et de l'apport marxien des rapports entre infrastructure et superstructure d'autre part. La civilisation chez Schumpeter désigne ainsi l'ensemble des représentations mentales, des schèmes de valeurs, des attitudes, des manières de penser et de sentir, etc. propre à une société donnée et qui est déterminée par la structure économique et l'organisation sociale de la société en question. Ce mouvement de conditionnement n'est pas unilatéral dans la mesure où Schumpeter pense la relative autonomie des sphères de la vie sociale. Catephores a raison de préciser :

> « What emerges is a profound affinity between Marx and Schumpeter. The Austrian both subscribe to Marx's general methodological principles of historical and social study and draws from him specific ideas which weaves into his own pattern of analysis of capitalism[1645]. »

L'interprétation économique de l'histoire inscrit l'analyse schumpétérienne du capitalisme dans une forme modérée de matérialisme historique. Modérée dans la mesure où Schumpeter lui ôte son caractère *dialectique* et son caractère *politique* pour en faire une *hypothèse de travail* et un *outil* d'analyse de la co-évolution des structures économiques et des structures intellectuelles et culturelles d'une société donnée. Indéniablement, la pensée de Schumpeter possède des racines marxiennes, pour reprendre l'expression de Catephores. Mais, en transformant le matérialisme historique en simple « interprétation », « *Marx is both elevated and subverted in Schumpeter's acceptance of him*[1646]. » Ainsi, Catephores propose de qualifier Schumpeter de « marxiste bourgeois » dans la mesure où il reprend des concepts et des méthodes issus de la pensée de Marx en leur ôtant leur caractère politique et révolutionnaire. Autrement dit, Schumpeter « *reinterpreted Marx from a bourgeois point of view*[1647]. » Dans *Capitalism, Socialism and Democracy,* Schumpeter confirme le rapport de fascination et de répulsion qu'il entretient avec Marx notamment dans son interprétation de la méthode dialectique :

> « Things economic and social move by their own momentum and the ensuing situations compel individuals and groups to behave in certain ways whatever they may wish to do—not indeed by destroying their freedom of choice but by shaping the choosing mentalities

[1644] *Ibid.*, p. 11
[1645] G. CATEPHORES, « The Imperious Austrian: Schumpeter as Bourgeois Marxist », *op. cit.*, p. 6
[1646] *Ibid.*, p. 7
[1647] *Ibid.*, p. 3

and by narrowing the list of possibilities from which to choose. If this is the quintessence of Marxism then we all of us have got to be Marxists[1648]. »

6.1.4.2 Les rapports asynchrones entre économie et civilisation : l'exemple de l'impérialisme

La détermination du complément culturel du capitalisme par la structure économique de ce dernier n'est pas une idée « tardive » de Schumpeter et se trouve dès les années 1910 dans ses écrits notamment dans la *Contribution à une sociologie des impérialismes.* Schumpeter analyse les politiques impérialistes de plusieurs civilisations. Il s'agit de répondre à la théorie néo-marxiste de l'impérialisme notamment dans la version défendue par Lénine dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme,* publiée en 1916, et qui conçoit l'impérialisme comme un stade avancé du développement du capitalisme :

> « L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier, où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes[1649]. »

Schumpeter utilise la méthode de l'interprétation économique de l'histoire pour analyser les impérialismes. Pour ce faire, il insiste sur le fait que Marx est largement incompris ou caricaturé si on réduit sa méthode dialectique à un rapport unilatéral de la structure économique vers la superstructure. En effet, la superstructure ou la civilisation acquiert une certaine *autonomie* :

> « Social structures, types and attitudes are coins that do not readily melt. Once they are formed they persist, possibly for centuries, and since different structures and types display different degrees of this ability to survive, we almost always find that actual group and national behavior more or less depart from what we should expect it to be[1650]. »

La théorie schumpétérienne de l'impérialisme est un exemple type de son amendement du matérialisme historique. En effet, Schumpeter insiste sur le fait que la superstructure peut avoir une certaine autonomie vis-à-vis de l'infrastructure :

[1648] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 129-130
[1649] LENINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme. Essai de vulgarisation* (1916), dans *Œuvres - Tome 22 : Décembre 1915-juillet 1916*, Paris - Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1960, p. 287
[1650] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 12-13

> « On peut d'abord essayer de rattacher les tendances impérialistes aux caractéristiques générales de la structure économique et des rapports de production, conformément aux principes fondamentaux de la conception économique de l'histoire (*ökonomischen Geschichtsauffassung*[1651]). Et je ne doute pas le moins du monde que ce puissant instrument d'analyse ne révèle ici son efficacité, au même titre que l'étude d'autres phénomènes, pourvu que l'on ne perde pas de vue que les habitudes politiques et intellectuelles d'une époque ne se réduisent jamais à des réactions aux conditions de production de l'époque, puisqu'elles constituent des dispositions de longue durée, portant la marque des conditions de production d'époques révolues[1652]. »

Ainsi, les tendances impérialistes au XIXe et XXe siècle ne sont pas des spécificités de la civilisation du capitalisme mais des atavismes[1653] issus des superstructures féodales qui persévèrent dans la société capitaliste. Schumpeter ajoute :

> « L'application de l'interprétation économique de l'histoire ne permet nullement de réduire les données culturelles d'une époque déterminée aux rapports de production dominants de cette époque. Cette constatation ne suffit évidemment pas pour infirmer l'interprétation économique de l'histoire[1654]. »

Ainsi, l'interprétation économique de l'histoire n'est pas un prêt-à-l'emploi pour comprendre tous les événements historiques. En concevant les politiques impérialistes dans les sociétés capitalistes comme un atavisme, Schumpeter considère que les éléments de la superstructure gagnent en autonomie au point de persévérer dans des sociétés dont les structures économiques ne produisent pas d'impérialisme. En tant qu'hypothèse de travail, l'interprétation économique de l'histoire doit s'accompagner de nuance surtout lorsqu'est admise la possibilité pour la superstructure d'avoir une relative autonomie. Cette autonomie n'est toutefois pas une nouveauté de Schumpeter, puisqu'elle est en partie reconnue par Engels qui, dans une lettre à Joseph Bloch, admet :

> « D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, *en dernière instance,* la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx ni moi n'avons jamais affirmé davantage. Si quelqu'un dénature cette position en ce sens que le facteur économique est *seul* déterminant, il le transforme en une phrase vide, abstraite, absurde. La situation économique est la base, mais les divers éléments de la superstructure

---

[1651] J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen » (1919), dans A. Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur Soziologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1953, p. 74
[1652] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 44-45
[1653] *Ibid.*, p. 110
[1654] *Id.*

> […] exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et dans beaucoup de cas en déterminent de façon prépondérante la forme[1655]. »

Engels va jusqu'à admettre la possibilité d'une « interaction de tous ces facteurs au sein de laquelle le mouvement économique finit par se frayer un chemin comme une nécessité[1656]. » Ainsi, Schumpeter admet le matérialisme historique dans la mesure où la structure économique d'une société détermine les représentations intellectuelles, culturelles, morales, etc., mais les éléments civilisationnels d'une société possèdent une relative autonomie et interagissent avec l'infrastructure. Ce faisant, Schumpeter intègre une dimension *asynchrone* au matérialisme historique : les superstructures du passé, produites par des structures économiques passées, peuvent perdurer dans les structures économiques présentes, et qui, de fait, ne les ont pas produites. Pour l'impérialisme, Schumpeter précise :

> « La situation d'une société à un moment donné est toujours l'héritage des situations qui l'ont précédée. Cet héritage ne comprend pas seulement la civilisation, les aptitudes, l'"esprit", mais aussi les éléments des structures sociales et les positions de pouvoir qui ont caractérisé les situations antérieures[1657]. »

Ainsi, Schumpeter n'interroge pas seulement les rapports de conditionnement de la superstructure par l'infrastructure et l'autonomie relative de la superstructure qui s'ensuit dans une société à un temps t ; mais intègre une réflexion sur la persistance des infrastructures et superstructures de la même société à un temps t -*n.* Ainsi, « l'interprétation économique de l'histoire serait dépourvue de valeur et indéfendable […] si elle négligeait le fait que la manière dont les formes de la production modèlent la vie sociale dépend de l'influence exercée sur les hommes par des situations passées[1658]. »

Ainsi, la lecture schumpétérienne du matérialisme historique insiste sur l'autonomie relative de la superstructure et sur la nécessité d'une lecture intertemporelle, asynchrone entre les structures passées et présentes. Néanmoins, en dernière instance, ce sont des facteurs économiques présents et passés qui expliquent et déterminent les éléments culturels, sociaux, et intellectuels, religieux, etc., présents, d'une société. Ainsi, et contrairement à ce qu'affirme Shionoya, Schumpeter ne rejette pas le matérialisme historique de Marx[1659], mais propose un

---

[1655] F. ENGELS, « Lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890 », dans K. Marx et F. Engels, *Œuvres choisies*, Moscou, Éditions du Progrès, 1968, p. 717
[1656] *Id.*
[1657] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 165-166
[1658] *Ibid.*, p. 166
[1659] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 80-81

vaste amendement pour accoucher d'une méthode d'interprétation de l'histoire qu'il appelle *interprétation économique de l'histoire.* Mais, en dernière instance, dans la théorie générale du capitalisme, le *primum movens* est de nature économique : c'est dans la sphère économique qu'émergent les éléments capables de provoquer les bouleversements sociaux, culturels, intellectuels, moraux, d'une société ; et non l'inverse. Schumpeter se positionne donc dans une explication économique de la réalité sociale, dans un économisme.

Ainsi, même si les notions de mentalité et de civilisation apparaissent aujourd'hui dépassées, elles sont typiques des penseurs du début du XXe siècle en sciences sociales et économiques. La conception schumpétérienne de la civilisation comme un ensemble de valeurs, de croyances et d'attitudes produites par la structure économique et ayant un effet sur elle, correspond pleinement à la définition des « mentalités économiques » rapportée par Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner. En effet, en mobilisant le vocable de « mentalité », Schumpeter s'inscrit une nouvelle fois dans le paysage intellectuel de son temps. En effet, Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner rappellent que la question des « mentalités économiques » est au cœur des problèmes soulevés par une génération d'économistes et de sociologues au tournant des XIXe et du XXe siècles tels que Émile Durkheim, Vilfredo Pareto, François Simiand, Thorstein Veblen et Schumpeter[1660]. Pour ces auteurs, l'explication des comportements économiques objectifs n'exempte pas le chercheur de se pencher sur les ressorts subjectifs de l'action. Même si Schumpeter s'intéresse moins au sens que les individus donnent à leur action qu'à la dimension macrosociologique des mentalités économiques, il n'en demeure pas moins qu'il participe d'une période durant laquelle la question de la dimension subjective des comportements économiques est de première importance. Ainsi, Schumpeter s'inscrit par-là dans une génération d'auteurs qui place la question des mentalités au cœur de l'analyse de la coévolution des sphères culturelles et économiques. Selon Gislain et Steiner, « les mentalités économiques sont un principe d'action[1661] » ; elles « sont héritées, en ce sens que la "longue durée" est le cadre dans lequel elles se forment et se transforment[1662] » et enfin, « la façon avec laquelle "les masses" appréhendent le monde économique est différente de l'appréhension que le théoricien se fait de l'économie[1663]. » Par voie de conséquence, lorsqu'il est question de mentalités « économiques », cela peut renvoyer à trois niveaux :

[1660] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920*, *op. cit.*, p. 167
[1661] *Ibid.*, p. 179
[1662] *Ibid.*, p. 180
[1663] *Id.*

> « Les mentalités économiques peuvent être des mentalités dont l'aspect économiques est essentiel ; il peut s'agir de mentalités qui ne sont pas particulièrement économiques, mais qui produisent des effets économiques importants ; il peut s'agit aussi de mentalités conditionnées par les questions économiques et qui agissent en retour sur les phénomènes économiques[1664]. »

Il apparaît ainsi que la conception schumpétérienne de la civilisation correspond à ce que Gislain et Steiner appelle « mentalité économique » notamment dans le dernier niveau évoqué dans la citation ci-dessus : « des mentalités conditionnées par les questions économiques et qui agissent en retour sur les phénomènes économiques. » En outre, Schumpeter fait partie de ce que Erwin Dekker appelle les « étudiants viennois de la civilisation » qui se penchèrent sur la notion de civilisation et sur lesquels le contexte de la Vienne fin-de-siècle a une importance considérable.

Ainsi, loin d'offrir une analyse renouvelée et originale du concept de « civilisation », Schumpeter reprend des éléments conceptuels venus de l'ethnologie française, à travers le concept de « mentalité », et des éléments de l'analyse marxiste avec la reformulation du matérialisme dialectique comme hypothèse de travail. La notion de civilisation de Schumpeter apparaît donc comme un renouvellement de la problématique des « mentalités » et de la « civilisation », caractéristiques de la génération du tournant du siècle, que Schumpeter importe aux États-Unis dans les années 1940.

Il nous faut désormais nous pencher sur l'usage de cette méthode, l'interprétation économique de l'histoire, entrepris par Schumpeter pour rendre compte du capitalisme comme phénomène civilisationnel. Autrement dit, comment l'étude du capitalisme comme forme économique et comme ordre institutionnel permet à Schumpeter d'étendre son analyse aux éléments civilisationnels qui en émergent. Ce faisant, difficile pour Schumpeter de s'arrêter à la doctrine Monroe qu'il préconisait en 1908 pour la science économique. Il semble y ajouter une « sorte de corollaire de Roosevelt[1665] », pour filer la métaphore, en vertu duquel il est possible, dans le cadre de l'étude d'un objet – le capitalisme – de faire appel à d'autres sciences comme l'histoire, la sociologie, l'ethnologie. Ce corollaire n'est certainement pas un

---

[1664] *Id.*

[1665] Le « corollaire de Roosevelt » est un amendement apporté par Theodore Roosevelt, président des États-Unis de 1901 à 1909, à la doctrine Monroe en 1904 et qui justifie l'intervention des États-Unis dans les affaires internes d'autres pays notamment sud-américains, rompant ainsi avec la tradition de non-ingérence établie par James Monroe en 1823. Voir M.-C. GRANJON, « Les interventions des Etats-Unis en Amérique centrale (1885-1980) : le poids du passé », *Politique étrangère*, vol. 47, nº 2, 1982, p. 297-308

impérialisme économique avant l'heure, mais la reconnaissance de la nécessité d'avoir recours à différentes techniques et donc à différentes méthodes, différents procédés pour analyser un objet de manière générale. La théorie générale du capitalisme exige de Schumpeter de se départir de la seule science économique.

6.2 Intégration du temps historique et histoire raisonnée : vers une dynamique totale

Le passage d'une analyse économique à une théorie générale du capitalisme passe par l'intégration du *facteur temps* dans son modèle théorique. René Teboul remarque avec justesse que le projet théorique de Schumpeter passe par la prise en compte du temps dans l'analyse économique :

> « L'importance de l'œuvre change au cours du temps : d'une analyse de l'évolution économique qui essaie de rendre compatible le modèle walrasien avec les mutations historiques du système économique, elle évolue vers une analyse de la dynamique économique, fondée sur l'intégration du progrès technique, pour déboucher sur une théorie des cycles économiques qui peut donner un sens à l'histoire du monde. C'est l'utilisation généralisée du temps dans l'analyse économique qui est le fil conducteur de l'œuvre de Schumpeter[1666]. »

Par définition, la dynamique schumpétérienne ne pouvait qu'intégrer le facteur temps. Ce faisant, l'analyse est ouverte à la possibilité de l'histoire. Nicholas Georgescu-Roegen considère que « *the paramount importance of time for economics comes from the fact that it envelops every human action, actually, all actions of every life bearing structure*[1667]. » Ainsi, par nature, l'histoire permet de se pencher sur toutes les dimensions de la vie humaine d'une société déterminée. Schumpeter s'engouffra dans l'histoire pour proposer une théorie générale du capitalisme capable d'expliquer le capitalisme comme un tout, « le modèle schumpétérien devient alors universel[1668] » ajoute Téboul. Ainsi, l'histoire n'astreint plus l'analyse à la simple évolution économique si épurée de la *Théorie de l'évolution économique* mais élargit l'analyse

[1666] R. TEBOUL, « Temps et dynamique dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*, p. 76
[1667] N. GEORGESCU-ROEGEN, « Time in Economics », dans H. Hagemann et O. F. Hamouda (éd.), *The Legacy of Hicks. His Contributions to Economic Analysis*, London; New York, Taylor & Francis e-Library, 2005, p. 235
[1668] R. TEBOUL, « Temps et dynamique dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*, p. 77

à l'évolution sociale, culturelle, institutionnelle, morale, etc. En cela, nous sommes tout à fait d'accord avec Teboul lorsqu'il précise :

> « Cette temporalisation est à son tour resituée au niveau du changement social : c'est-à-dire dans la mutation des formations sociales, ou encore dans le bouleversement des structures. Bien que cette rupture dans l'organisation sociale soit initiée par les transformations internes du système [nous ajoutons, *économique*] elle bouleverse l'ensemble des rapports sociaux[1669]. »

Cette intégration du temps historique conduit Schumpeter, par voie de nécessité, vers une analyse des changements sociaux et culturels dans le développement des sociétés capitalistes. Ce faisant, « Schumpeter rompt donc avec une économie pure atemporelle[1670] » précise Fabrice Dannequin. Néanmoins, la dynamique ne saurait être confondue avec l'histoire : cette dernière est « la connaissance des différents états réalisés successivement dans le passé par un objet quelconque de connaissance[1671], » comme par exemple l'histoire du capitalisme. Dans une note de bas de page de l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter précise :

> « Il faut signaler explicitement que la théorie dynamique, ainsi définie, n'a rien à voir avec l'analyse historique. Ses indices de temps ne se réfèrent pas à un temps historique. Le modèle simple que nous avons pris comme exemple ne nous dit pas si cette configuration de l'offre et de la demande prévalait au temps du président Washington ou du président Roosevelt. Ces séquences sont théoriques et non historiques. Nous pouvons dire aussi qu'elle emploie des dates théoriques et non historiques[1672]. »

Les séquences dynamiques renvoient ainsi à des « dates théoriques » à savoir t et t+1 ; tandis que les séquences historiques décrivent les évènements qui se sont effectivement déroulés dans le passé. Ceci fait dire à Georgescu-Roegen qu'il existe un « temps dynamique » et un « temps historique » chez Schumpeter[1673]. Cependant, la dynamique permet d'introduire la notion de temps et permet ainsi un glissement vers l'histoire générale du capitalisme. L'ambition théorique de Schumpeter notamment à partir des *Business Cycles* est de faire un pont entre la théorie économique pure atemporelle dont parle Dannequin avec l'histoire générale réelle et historique du capitalisme. Georgescu-Roegen résume ce qui pourrait être la problématique schumpétérienne : « *How can an actual process be described step by step given that in the*

[1669] *Id.*
[1670] F. DANNEQUIN, « Capitalisme, cycle et histoire chez Schumpeter », *L'Économie politique*, n° 87, 2020, p. 100
[1671] A. LALANDE, *Vocabulaire,* p. 415-416
[1672] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 287
[1673] N. GEORGESCU-ROEGEN, « Time in Economics », *op. cit.*, p. 249

primal recognition it strikes the human minds as a thing very complicated where something happens almost continuously at every one of its points[1674] *?* »

Ainsi, partant d'une analyse économique dynamique et donc théorique, Schumpeter élargit son champ d'investigation théorique pour rendre compte des grands mouvements de l'histoire du capitalisme. La grille de lecture économique permet ainsi de rendre compte de l'histoire du capitalisme non pas en tant que description monographique des évènements successifs, mais en tant qu'*histoire raisonnée* pour reprendre ses termes.

> « Il s'agit ici d'une vision du processus historique, qui possède une qualité artistique, et que l'on a fait entrer dans la sphère de la science en la nourrissant de réalité historique et en les exprimant au moyen d'un schéma analytique primitif. C'est de *l'histoire raisonnée*, l'accent étant placé sur le raisonnement, et de l'histoire systématisée, l'accent étant mis sur le système entendu comme une succession de fresques des états sociaux[1675]. »

Schumpeter fait référence à Sombart et à Marx comme exemple d'histoire raisonnée du capitalisme. Dans *Capitalism, Socialism and Democracy,* il précise :

> « Now Marx's mixture is a chemical one ; that is to say, he introduced them into the very argument that produces the results. He was the first economist of top rank to see and to teach systematically how economic theory may be turned into historical analysis and how the historical narrative may be turned into *histoire raisonnée*[1676]. »

Cette notion d'histoire raisonnée se rapproche de la démarche entreprise par John Hicks dans *A Theory of Economic History* publié en 1969. L'idée de Hicks est de proposer une histoire économique non pas descriptive mais « théorique » qui puisse saisir à grands traits analytiques des mouvements historiques généraux. Ainsi Hicks ne prétend pas que l'histoire théorique « *envelops the whole of history, or that one should always be looking for economic motives behind apparently non-economic behaviour*[1677]. » Tout comme Schumpeter, Hicks se rapproche d'une démarche marxienne :

> « It will be a good deal nearer to the kind of thing that was attempted by Marx, who did take from economics some general ideas which he applied to history, so that the pattern which he saw in history had some extra-historical support[1678]. »

[1674] *Ibid.*, p. 238
[1675] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 98
[1676] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 44
[1677] J. HICKS, *A Theory of Economic History*, London ; Oxford ; New-York, Oxford University Press, 1969, p. 1
[1678] *Ibid.*, p. 2

Autrement dit, il ne s'agit pas de décrire de manière exhaustive les évènements historiques dans leur singularité mais essayer de donner une grille de lecture aux mouvements historiques et économiques. Il s'agit de tirer « *from economics, some general ideas which can be used by historians as a means of ordering their material*[1679]. » De la même manière, Schumpeter propose une grille de lecture de l'histoire du capitalisme à l'aide de son appareil théorique entrepreneur-innovation-crédit. Cet outil n'épuise pas toute l'histoire du capitalisme et laisse des évènements en dehors, mais permet de visualiser et d'ordonner les évènements historiques afin de leur donner du sens. Hicks précise enfin que la théorie de l'histoire économique est « *a theoretical enquiry, which must proceed in general terms – the more general the better … So it does not have to cover all the facts ; we must be ready to admit exceptions, exceptions which nevertheless we should try to explain*[1680]. »

Comme le rappelle Yuichi Shionoya, Schumpeter est sous l'influence directe de l'école historique allemande[1681] notamment Schmoller et Sombart. Le propos de Shionoya est de démontrer que Schumpeter tente une reconstruction du programme de recherche de l'école historique allemande, notamment de la « Toute Jeune » École Historique allemande comme Schumpeter la qualifie lui-même dans l'*Histoire de l'analyse économique.* Ainsi, ce recours à une *histoire raisonnée* du capitalisme « *manifests the essential spirit of the German Historical School*[1682] » poursuit Shionoya. Néanmoins, Schumpeter n'est pas un épigone de l'école historique mais tente plutôt une synthèse, dans un esprit wébérien, issue de la *Methodenstreit :* « *he did not accept Schmoller's research program as it stood. He critically reconstructed it from the viewpoint of integrating history and theory*[1683]. »

Ainsi, l'explication schumpétérienne des processus historiques est imprégnée des trois sources que mentionne Shionoya : l'approche néo-classique avec l'apport de la théorie de l'équilibre général et un primat théorique et abstrait prononcé ; l'approche marxiste avec l'utilisation de l'interprétation économique de l'histoire, cette dernière entendue comme un processus évolutionnaire complexe ; et l'approche historiciste avec une tentative de compréhension des grandes phases historiques à travers une *histoire raisonnée.*

Pour ce faire, l'œuvre de Schumpeter est une *montée en complexité* : d'une évolution économique pure et atemporelle à une approche institutionnelle et civilisationnelle du

---

[1679] *Id.*
[1680] *Ibid.*, p. 6
[1681] Y. SHIONOYA, « Joseph Schumpeter and the German Historical School », *op. cit.*, p. 51-64
[1682] *Ibid.*, p. 54
[1683] *Ibid.*, p. 55

capitalisme. Shionoya a raison de dire que Schumpeter « *was never absorbed by small and fragmented problems ; his themes were always grandiose yet basic, and his work cut a royal road to learning*[1684]. » François Perroux distingue ainsi trois analyses de l'évolution[1685] chez Schumpeter. Premièrement, une évolution moniste et fonctionnelle qui correspond à l'irruption des innovations dans le circuit statique. Ce premier niveau renvoie à la *Théorie de l'évolution économique* : un discours abstrait et épuré dans lequel il n'y a aucun élément historique. Deuxièmement, une évolution cyclique qui se penche sur l'analyse des cycles courts et longs en s'appuyant sur des méthodes de la statistique et de l'histoire. Ce deuxième niveau renvoie aux travaux sur les cycles et notamment aux *Business Cycles.* Troisièmement, une évolution institutionnelle qui prend en compte les transformations des structures sociales et des organisations et la prise en compte « du jeu des forces sociales[1686] » et qui renvoie plus spécifiquement à *Capitalism, Socialism and Democracy.* D'une évolution moniste à une évolution fonctionnelle, la dynamique théorique de la *Théorie de l'évolution économique* se transforme en une « dynamique totale » pour reprendre le terme de Perroux.

> « Sous la pression de ses propres curiosités, des critiques et des résistances de ses lecteurs, Schumpeter a dû, sans gauchir sa recherche, en élargir le contenu. À défaut de la synthèse qu'il n'a pu présenter et qu'il n'aurait peut-être pas aimé faire, plus ardent à conquérir de nouvelles provinces qu'appliqué à administrer sagement les provinces déjà subjuguées, Schumpeter, par le déroulement de toute son œuvre, rassemble les matériaux, dessine les épures, monte des machines, pour l'édification d'une dynamique totale. Par-là peut-être se caractérise le service éminent qu'il rend à notre science, la place qu'il occupe à cette saison de sa croissance, le mérite qu'il s'est acquis dans les annales de son développement[1687]. »

Nous souhaiterions démontrer que la compréhension du capitalisme comme phénomène civilisationnel passe chez Schumpeter par une *histoire raisonnée* du capitalisme en décomposant le capitalisme en rythmes multiples et complexes que sont les cycles économiques. Ainsi, la théorie schumpétérienne des cycles est directement liée à sa tentative de rendre compte théoriquement du capitalisme à la fois comme un système économique, institutionnel et civilisationnel. Les *Business Cycles* offrent ainsi une large fresque et une histoire raisonnée du capitalisme en se fondant sur les cycles :

[1684] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 179
[1685] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.*, p. 191-251
[1686] *Ibid.*, p. 197
[1687] *Id.*

> « Since what we are trying to understand is economic change in historic time, there is little exaggeration in saying that the ultimate goal is simple a reasoned (= conceptually clarified) history, not of crises only, nor of cycles or waves, but of the economic process in all its aspects and bearings to which theory merely supplies tools and schemata, and statistics merely part of the material[1688]. »

Dès lors que Schumpeter étend sa théorie de l'évolution économique à une *théorie générale du capitalisme,* il se départit de la simple analyse économique pour se tourner vers la coopération de l'histoire et de la théorie : « *only detailed historic knowledge can definitively answer most of the questions of individual causation and mechanism and that without it the study of time series must remain inconclusive, and theoretical analysis empty*[1689]. »

L'originalité de notre démarche consiste à considérer l'analyse des cycles au-delà de la dimension réelle mais bien de les intégrer à la dimension civilisationnelle du capitalisme. En cela, les cycles ne sont ainsi qu'une expression conceptuelle des différents stades du capitalisme.

6.3 Les cycles : portion de l'histoire civilisationnelle du capitalisme

6.3.1 La théorie schumpétérienne des cycles

Schumpeter entend ainsi saisir le capitalisme dans ses aspects civilisationnels. La conception schumpétérienne de l'évolution économique insiste sur le triptyque innovation-entrepreneur-crédit comme impulsant l'évolution. L'explication des changements économiques est donc une explication *endogène* à la sphère économique. L'introduction d'une innovation bouleverse la structure économique au point de créer un rythme cyclique dans l'économie. En effet, l'une des conséquences de l'introduction des innovations est l'apparition d'« oscillations périodiques de la conjoncture[1690]. » Ce mouvement pendulaire de l'économie est évidemment absent du circuit statique et n'apparaît que dans la dynamique comme un phénomène consécutif à l'action des entrepreneurs. Schumpeter cherche à expliquer « le changement de conjoncture simplement par une relation objective qui se déroule automatiquement, à savoir par l'action des entreprises nouvelles sur les conditions de vie des entreprises présentes[1691]. » Esquissée dans

---

[1688] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 220
[1689] Id.
[1690] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 308
[1691] *Ibid.*, p. 309

Théorie de l'évolution économique de manière théorique et générale, la théorie des cycles se développe pleinement dans *Business Cycles.* Schumpeter définit le cycle comme suit : « *By the term cycle we designate the fact, that a given series corrected for seasonal displays recurrence of values either in its items or in its first or higher tome derivatives more than once*[1692]. » Un cycle se caractérise par une périodicité et une récurrence des variables qu'il met au jour. Il propose une définition plus claire dans un article de 1935 intitulé *« The Analysis of Economic Change* » :

> « The term "cycle" means two things : first, that sequences of values of economic quantities in historic time (as distinguished from theoretic time) do not displays monotonic increase or decrease, but (irregular) recurrence of either these values themselves or their first or their second time-derivatives ; and secondly, that these "fluctuations" do not occur independently in every such time series, but always display either instantaneous or lagged association with each other[1693]. »

Nous ne reviendrons pas ici en détail sur l'explication du cycle chez Schumpeter : d'abord, car c'est un aspect canonique de l'œuvre de Schumpeter largement commenté[1694] ; ensuite, parce que des travaux récents à la fois très érudits et très documentés[1695] mettent en perspective et contextualisent la théorie schumpétérienne des cycles.

Nous devons tout de même rappeler l'architecture générale des cycles dans la pensée schumpétérienne afin d'introduire notre propos et surtout parce que « la théorie du cycle de Schumpeter est une partie intégrante de son système et en constitue aussi, en quelque manière, le couronnement[1696] » précise François Perroux. Cependant, et comme le rappelle Pierre Dockès, « l'analyse du cycle est caractéristique de cette époque[1697] » et Schumpeter ne déroge pas à l'ambiance intellectuelle de ce que George Shackle appellera les « années de haute

---

[1692] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 200

[1693] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change », *op. cit.*, p. 137

[1694] M. ASSOUS, M. DAL-PONT LEGRAND et H. HAGEMANN, « Business Cycles and Growth », dans G. Faccarello et H. D. Kurz (éd.), *Handbook on the History of Economic Analysis, III. Developments in Major Fields of Economics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016, p. 27-36 ; A. FESTRE, « Innovation and business cycles », dans R. Arena et C. Dangel-Hagnauer (éd.), *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 241-256 ; R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*

[1695] M. DAL-PONT LEGRAND et H. HAGEMANN, « Analyses théorique, historique et statistique des cycles : Juglar et Schumpeter », *Revue européenne des sciences sociales*, XLVII, nº 143, 2009, p. 49-64 ; M. DAL-PONT LEGRAND et H. HAGEMANN, « Business Cycles in Juglar and Schumpeter », *The History of Economic Thought*, vol. 49, nº 1, 2007, p. 1-17 ; H. HAGEMANN, « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *op. cit.* ; G. TICHY, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », *op. cit.*

[1696] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 131

[1697] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1*, *op. cit.*, p. 738

théorie[1698] » entre 1926, date de la seconde édition de la *Théorie de l'évolution économique,* et 1939, publication des *Business Cycles*. En effet, les années de l'entre-deux-guerres constituent notamment une matrice intellectuelle de la théorie des cycles[1699] avec une profusion de travaux sur le sujet dont ceux de Schumpeter bien entendu, mais aussi de Wesley C. Mitchell[1700], Roy F. Harrod[1701], Michal Kalecki[1702], Nicholas Kaldor[1703], John R. Hicks[1704] ou encore Jan Tinbergen[1705]. Assous, Dal Pont Legrand et Hagemann rappellent que « *during the interwar period, pioneering work in macroeconomics, by leading economists, offered deep theoretical reflections defining the fundamental purposes of the field, and elaborating different analytical frameworks and methodologies*[1706]. »

Schumpeter n'entre pas en dialogue avec les autres théoriciens du cycle[1707] mais poursuit sa propre ambition théorique : étendre la théorie de l'évolution à une histoire raisonnée du capitalisme. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter précise concernant la période 1870-1914 :

> « Mais il y a une autre accusation, qui conserve toute sa valeur, à l'encontre de la vaste majorité des économistes de cette période - si on peut, compte tenu de l'état d'avancement de l'analyse économique à l'époque où ils travaillaient, appeler cela une accusation : à peu d'exceptions près, dont Marx est la plus notable, ils ont traité des cycles comme un phénomène qui se superposent au cours normal de la vie capitaliste, et qui est largement pathologique ; il n'est jamais venu à l'esprit à la majorité d'entre eux de voir dans les cycles économiques un matériau propre à édifier la théorie fondamentale de la réalité capitaliste[1708]. »

[1698] G. L. S. SHACKLE, *The Years of High Theory. Invention and Tradition in Economic Thought 1926-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1967
[1699] *Ibid.*, chap. 16 "Formal Dynamics: Cycles and Growth"
[1700] W. C. MITCHELL, *Business Cycles,* Berkeley, University of California Press, 1913
[1701] R. F. HARROD, *The Trade Cycle. An Essay*, Oxford: Clarendon, 1936
[1702] M. KALECKI, 'A macrodynamic theory of the business cycle', *Econometrica*, 3 (3), 1935, p. 327-344 ; M. KALECKI, *Essays in the Theory of Economic Fluctuations,* New York: Farrar and Rinehart, 1939
[1703] N. KALDOR, 'A model of the trade cycle', *Economic Journal*, 50 (197), 1940, p. 78-92.
[1704] J. R. HICKS, *Value and Capital: An Inquiry into Some Fundamental Principles of Economic Theory*, Oxford: Clarendon Press, 1939
[1705] J. TINBERGEN, Statistical Testing of Business Cycles Theories, League of Nations, Geneva, 1939
[1706] M. ASSOUS, M. DAL-PONT LEGRAND et H. HAGEMANN, « Business Cycles and Growth », *op. cit.*, p. 26
[1707] Schumpeter mentionne ainsi J. M. Keynes, G. Haberler et R. F. Harrod mais précise que « *systematic comparison of my analytic scheme with others is one of the things that I leave to the reader* » in J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. vii
[1708] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 498

Couronnement de son œuvre, la théorie schumpétérienne des cycles constitue un aboutissement dans la mesure où les cycles ne sont pas collatéraux au capitalisme mais représentent le processus capitaliste lui-même. Agnès Festré précise ainsi que, chez Schumpeter, les cycles sont « *the most important manifestation of the dynamics of a capitalist economy*[1709]. » La préface des *Business Cycles* s'ouvre sur ces mots :

> « Analyzing business cycles means neither more nor less than analyzing the economic process of the capitalist era. Most of us discover this truth which at once reveals the nature of the task and also its formidable dimensions. Cycles are not, like tonsils, separable things that might be treated by themselves, but are, like the beat of the heart, of the essence of the organism that displays them[1710]. »

Clemence et Doody concluent que « *business cycles, then, are identical with the capitalist process of which the driving force is innovation*[1711]. » Les cycles sont constitutifs de l'essence du capitalisme et sont ses « battements de cœur. » C'est au chapitre 4 des *Business Cycles* que la théorie schumpétérienne des cycles est exposée avec le plus de clarté. Le cycle est absent du circuit statique et n'apparaît que consécutivement à l'action de l'entrepreneur et l'introduction d'une innovation dans le circuit. Dans les *Business Cycles,* Schumpeter distingue trois approximations partant du plus simple au plus complexe. La méthode des approximations employée par Schumpeter n'est pas sans rappeler la démarche défendue par Vilfredo Pareto dans son *Traité de sociologie générale* publié en 1916 : « Nous procédons par approximations successives ; c'est-à-dire en considérant d'abord le phénomène dans son ensemble, négligeant volontairement les détails dont nous tiendrons compte dans les approximations suivantes[1712]. » En effet, Schumpeter tout comme Pareto, en appelle à une simplification lors de la première approximation puis, à mesure que se déploient les approximations, à l'incorporation de davantage de données, couvrant par là toujours plus de faits afin d'affiner son modèle explicatif. Pareto précise sa méthode plus loin dans le *Traité* :

> « À chaque instant, il y a des gens qui reprochent aux théories scientifiques de l'économie ou de la sociologie, de négliger certains détails. C'est au contraire un mérite. On doit d'abord acquérir une idée générale du phénomène, en négligeant les détails, considérés

---

[1709] A. FESTRE, « Innovation and business cycles », *op. cit.*, p. 129
[1710] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. V
[1711] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.*, p. 73
[1712] V. PARETO, *Traité de sociologie générale* (1916), P. Boven (trad.), Genève, Librairie Droz, 1968, § 69, p. 30

comme des perturbations ; puis envisager ces détails, en partant des plus importants et en allant successivement vers les moins importants[1713]. »

C'est ainsi volontairement que la première approximation du circuit est générale et néglige un certain nombre de détails. Les deuxièmes et troisièmes approximations gagnent ainsi en précision et en données, mais demeurent malgré cela des approximations : à savoir des constructions conceptuelles à caractère propédeutique.

6.3.1.1 La première approximation : le cycle à deux phases

Dans la première approximation, résumée dans *Business Cycles,* mais qui reprend les travaux antérieurs, le cycle est une succession de deux phases : une phase ascendante et une phase descendante. Le point de départ du cycle est une situation d'équilibre perturbée par l'introduction d'une innovation. Schumpeter distingue ainsi une « phase de gestation » d'une « phase d'innovation » : la première désigne une période pendant laquelle un entrepreneur n'a pas encore effectivement exécuté son plan, mais se trouve dans la phase de conceptualisation, de contractualisation de dettes, d'achat des moyens de productions, d'embauche des travailleurs, etc. Période caractérisée par une hausse du prix des facteurs de production consécutive à la hausse de la demande, une hausse des intérêts consécutive à la hausse de la demande de crédit, une hausse des revenus des travailleurs nouvellement embauchés, etc. La seconde est la phase où l'innovation arrive effectivement sur le marché où l'entrepreneur procède au remboursement du crédit et de l'intérêt, grâce au profit dégagé et modifie la structure du marché :

« It constitutes the response by the system to the results of entrepreneurial activity – adaptation to the new things created, including the elimination of what is incapable of adaptation, resorption of the results of innovation into the system, reorganization of economic life so as to make it conform to the data as altered by enterprise, remodeling of the system of values, liquidation of indebtedness[1714]. »

Dans cette première approximation, hautement théorique, Schumpeter ne conçoit que deux phases qui constituent une *unité statistique* appelée *cycle* et composée d'une phase de « *prosperity* » et une phase de « *recession* » et une alternance de ces deux moments, représentée dans la figure 4 en page 346. « *Each of those units, in turn, consists of two distinct phases,*

[1713] *Ibid.*, § 540, p. 288-289
[1714] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 137

during the first of which the system, under the impulse of entrepreneurial activity, draws away from an equilibrium position, and during the second of which it draws toward another equilibrium position[1715]. »

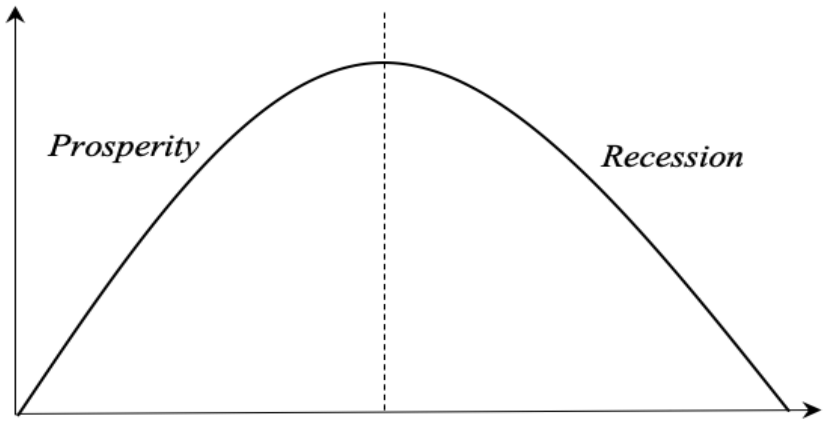


Figure 4. Le cycle à deux phases

La phase de prospérité s'explique par la perturbation de l'équilibre : « *those booms consist in carrying out of innovations in the industrial and commercial organism*[1716]. » Cependant, l'évolution n'est pas un phénomène continu : « pourquoi la marche de l'évolution ne se produit-elle pas continuellement, mais par à-coups, si bien que le mouvement ascendant est suivi d'un mouvement descendant auquel succède à son tour un autre mouvement ascendant[1717] ? » demande Schumpeter dans la *Théorie de l'évolution économique.* La réponse est que les innovations elles-mêmes n'apparaissent pas de manière continue mais par *grappe* : « c'est exclusivement parce que l'exécution de nouvelles combinaisons n'est pas également répartie dans le temps[1718]. » Les grappes ou essaims d'entrepreneurs s'expliquent en partie par les imitateurs qu'une innovation suscite parmi les producteurs. « L'apparition d'un entrepreneur ou de quelques entrepreneurs rend plus facile, et par là provoque, l'apparition d'autres entrepreneurs[1719]. »

Pendant la prospérité, les innovations se diffusent sur les marchés et permettent de dégager des gains de productivité, faisant ainsi entrer l'économie dans une phase ascendante.

[1715] *Ibid.*, p. 138

[1716] J. A. SCHUMPETER, « The Explanation of the Business Cycle » (1927), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 30

[1717] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 324

[1718] *Id.*

[1719] *Ibid.*, p. 329

> « The periods of prosperity or booms being the periods in which "innovations" in, or reorganizations of, the productive process are mainly taken in hand, they consequently are the periods of creation of new purchasing power as, in fact, shown in statistics[1720]. »

La période descendante (que Schumpeter appelle indifféremment récession ou dépression dans la première approximation) est caractérisée par la destruction des anciennes entreprises qui ont subi la concurrence nouvelle des entreprises innovantes. En effet, dès 1911, Schumpeter esquisse ce qu'il appellera en 1942 la « destruction créatrice » :

> « L'apparition massive, ci-dessus expliquée, de nouvelles entreprises qui influent sur les conditions de vie des anciennes entreprises et sur l'état habituel de l'économie nationale, compte tenu des faits fondés dans le second chapitre, à savoir qu'en règle générale le nouveau ne sort pas de l'ancien mais apparaît à côté de l'ancien, lui fait concurrence jusqu'à le ruiner, et modifie toutes les situations de sorte qu'un "processus de mise en ordre" est nécessaire[1721]. »

Ce phénomène de concurrence induit par l'apparition des nouvelles firmes conduit les anciennes firmes à s'adapter à la nouvelle structure de marché et/ou de production sous peine de banqueroute : « *there are firms and industries which are forced to undergo a difficult and painful process of modernization, rationalization and reconstruction*[1722]. » Ainsi la phase descendante du cycle est caractérisée par des faillites et des baisses de pouvoir d'achat : « *The periods of depression, being typically the periods in which the changes in the productive organism […] begin to make themselves felt and to exert their pressure on the rest of the community, are consequently periods of deflation*[1723]. »

6.3.1.2 La seconde approximation : le cycle à quatre phases

La théorie du cycle se complexifie lorsque Schumpeter intègre à son modèle des phénomènes secondaires qui s'ajoutent et se superposent à la première approximation. Les phénomènes consécutifs à l'introduction des innovations constituent les phénomènes primaires et représentent les éléments fondamentaux et explicatifs des cycles. Les phénomènes secondaires qui s'y superposent sont nombreux et variés et sont principalement des

[1720] J. A. SCHUMPETER, « The Explanation of the Business Cycle », *op. cit.*, p. 40
[1721] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 312
[1722] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 134
[1723] J. A. SCHUMPETER, « The Explanation of the Business Cycle », *op. cit.*, p. 41

phénomènes monétaires et spéculatifs liés aux excès de pessimisme et d'optimisme des agents. Autrement dit, il s'agit d'un ensemble de phénomènes qui ne sont pas inhérents à la logique de l'innovation, mais qui se révèlent importants pour la compréhension des rythmes du capitalisme. Ils sont « *logically nonessential but practically important*[1724]. » Schumpeter introduit un cycle à quatre phases : « *prosperity* », « *recession* », « *depression* » et « *recovery* » ou « *revival*. » Dans la figure 5 (ci-dessous), le cycle à quatre phases est représenté avec les phases de prospérité et de récession dans le positif et les phases de dépression et de rétablissement dans le négatif. Schumpeter précise clairement que « *revival is the last and not the first phase of a cycle*[1725]. » En effet, un cycle parcourt une courbe qui l'éloigne d'une situation d'un équilibre jusqu'à son retour à une nouvelle situation d'équilibre à la fin du rétablissement.

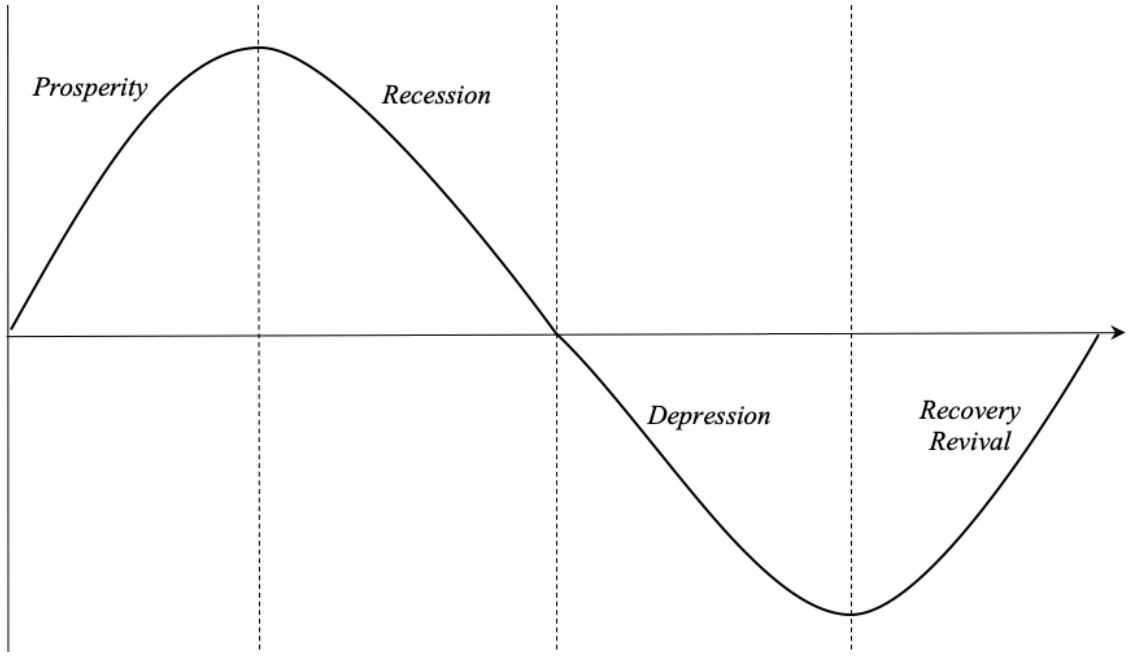


Figure 5. Le cycle à quatre phases

Si le cycle est la forme normale de l'évolution économique, la dépression est une phase « anormale » de la cyclicité : « *While recession and—if depression occurs—revival are necessary parts of the cyclical process of economic evolution, depression itself is not*[1726]. » Schumpeter la considère comme une phase « pathologique » liée à la panique des agents et à la trop forte spéculation sur les marchés financiers.

[1724] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 146
[1725] *Ibid.*, p. 156
[1726] *Ibid.*, p. 150

6.3.1.3 La troisième approximation : le schéma multi-cycles

La seconde approximation permet de complexifier la première dont la vertu principale est de rendre compte théoriquement des effets de l'introduction d'une innovation. La seconde approximation permet de prendre en compte les évènements consécutifs au bouleversement induit par l'innovation et qui ont une importance sur la forme, la durée, l'intensité du cycle. Cependant, Schumpeter ne s'arrête pas ici et considère qu'une telle représentation simplifiée ne permet pas de rendre compte de la complexité du processus capitaliste :

> « There is no reason why the cyclical process of evolution should give rise to just one wavelike movement. On the contrary, there are many reasons to expect that it will set into motion an indefinite number of wavelike fluctuations which will roll on simultaneously and interfere with one another in the process[1727]. »

En effet, la complexité de la réalité capitaliste déploie un nombre *infini* de cycles de durée et d'intensité différentes, qui s'entrelacent et s'influencent mutuellement. « *There is a theoretically indefinite number of fluctuations present in our material at any time*[1728]. » Ainsi, un cycle est déjà une abstraction théorique permettant d'extraire de la complexité des faits économiques, une série statistique permettant de rendre intelligible les multiples mouvements cycliques. Un cycle ne saurait se réduire à un simple outil statistique, il est déjà le fruit d'un travail de sélection et d'abstraction de la part du chercheur. « *It is no longer the problem of the* wave. *It is the problem of identifying and, if possible, isolating the many waves and of studying their interference one with each other*[1729]. »

L'argument avancé par Schumpeter en faveur d'un schéma multi-cycles est de nature *temporelle* : la gestation et l'apparition des innovations ainsi que l'ensemble des effets prennent du *temps*. Ces diverses temporalités se superposent et induisent une multiplicité de cycles. De plus, une innovation n'arrive jamais seule. Non seulement l'entrepreneur est rapidement suivi par des imitateurs dans son secteur et aussi dans d'autres secteurs qui s'en inspirent, mais une innovation permet d'ouvrir une série d'autres innovations dans son sillage :

> « Railroadization may again serve as an example. Expenditure on, and the opening of, a new line has some immediate effects on business in general, on competing means of transport, and on the relative position of centers of production. It requires more time to

[1727] *Ibid.*, p. 161
[1728] *Ibid.*, p. 168
[1729] *Ibid.*, p. 163

bring into use the opportunities of production newly created by the railroad and to annihilate the others. And it takes still longer for population to shift, new cities to develop, other cities to decay, and, generally, the new face of a country to take shape that is adapted to the environment as altered by the railroadization[1730]. »

Schumpeter passe en revue les contributions de divers économistes tels que Simon Kuznets, Arthur Spiethoff ou encore Mitchell, à la théorie des cycles mais retient les travaux de Clément Juglar[1731], de Joseph Kitchin et de Nikolaï Kondratieff. Schumpeter est tout à fait évasif sur ce choix. Le seul élément clair est son refus de considérer un seul cycle. Mais le schéma à trois cycles, retenu par Schumpeter, s'avère relativement arbitraire : « *We are going to make a decision. ... We decide now to content ourselves, for the rough purposes of this volume, with three classes of cycles, to which we shall simply refer as Kondratieffs, Juglars and Kitchins*[1732]. » Arbitraire dans la mesure où Schumpeter ne justifie pas outre mesure son choix et considère qu'il s'agit davantage d'une « *convenient descriptive device*[1733]. » Ainsi, Schumpeter ne justifie ni le chiffre de trois cycles : et non pas quatre, ou deux ; ni, pourquoi il préfère ceux-là plutôt que d'autres. Nikolaï Kondratieff avait fait le même choix en 1928 dans son ouvrage *Les grands cycles de la conjoncture.* En effet, l'économiste soviétique traite de « cycles industriels capitalistes[1734] » d'une durée comprise entre sept et onze ans et mentionne les travaux de Clément Juglar ; puis d'un deuxième type de cycle plus court : « je pense par exemple aux travaux de J. Kitchin qui […] indique l'existence de périodes d'oscillations plus courtes, d'environ 3 ans-3 ans et demi[1735] » ; et enfin un troisième type de cycle, le sien : « Mon exposé a pour objet un troisième type particulier de variations cyclique : les grands cycles[1736], » grands cycles que la postérité retiendra sous le nom de cycles Kondratieff. Schumpeter reprend ainsi les trois types de cycle que Nikolaï Kondratieff lui-même avait retenu. Le Kitchin est un cycle court de quarante mois et qui s'avère très peu mobilisé par Schumpeter dans la suite de l'ouvrage. Le Juglar est un cycle décennal caractérisé par une crise majeure. Le Kondratieff est une vague longue de quatre à cinq décennies. La durée des cycles permet d'entrevoir leur imbrication : chaque Juglar contient trois Kitchin et chaque Kondratieff contient six Juglar.

[1730] *Ibid.*, p. 168
[1731] Sur Clément Juglar, voir P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1*, *op. cit.*, p. 315-319 ; M. DAL-PONT LEGRAND et H. HAGEMANN, « Business Cycles in Juglar and Schumpeter », *op. cit.*
[1732] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 169
[1733] *Ibid.*, p. 170
[1734] N. D. KONDRATIEFF, *Les grands cycles de la conjoncture* (1928), Paris, Economica, 1992, p. 110
[1735] *Ibid.*, p. 111
[1736] *Ibid.*, p. 112

Schumpeter propose une représentation graphique (figure 6 ci-dessous) de la durée et de l'imbrication des trois cycles retenus :

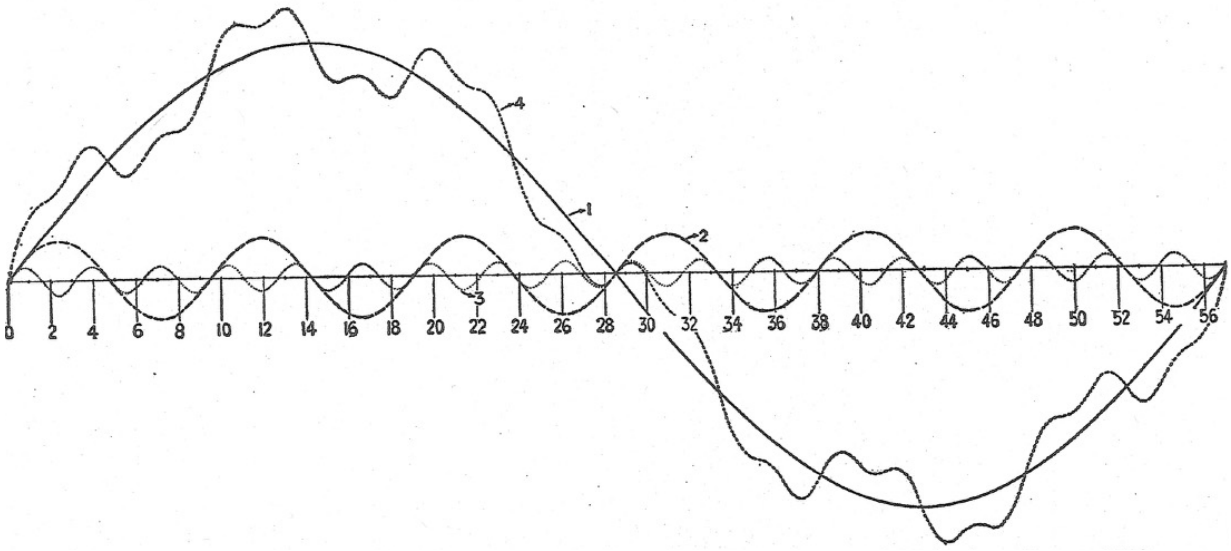


Figure 6. Le schéma multi-cycles[1737]

1 : Cycle Kondratieff ; 2 : Cycle Juglar ; 3 : Cycle Kitchin ; 4 : somme des trois cycles

Cette représentation est très abstraite et s'avère être un outil en vue de comprendre les mouvements de fluctuations de l'économie capitaliste « *in order to simplify description and to construct an ideal schema with which to compare observations*[1738]. » Le schéma à trois cycles permet de mieux expliquer les multiples perturbations de l'évolution capitaliste. Mais, l'ultime cause de tous les cycles réside dans l'innovation :

> « They are all to be explained in terms of the process of economic evolution as described by our model. Innovations, their immediate and ulterior effects and the response to them by the system, are the common "cause" of them all, although different types of innovations and different kinds of effects may play different roles in each[1739]. »

Ainsi, le cœur de la dynamique moniste de Schumpeter, présente dans *La théorie de l'évolution économique,* se trouve ainsi étendu et complexifié mais en aucun cas *relativisé* dans les écrits ultérieurs de Schumpeter. Raison pour laquelle François Perroux ou encore Gunther Tichy y voient une *monocausalité*[1740] qui réside dans l'innovation comme unique cause de l'ensemble

---

[1737] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 213
[1738] *Ibid.*, p. 212
[1739] *Ibid.*, p. 172
[1740] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.*, p. 248 ; G. TICHY, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », *op. cit.*, p. 81

des perturbations propres au système capitaliste. Cette monocausalité constitue l'un des points les plus critiqués de la théorie schumpétérienne[1741].

Nous ne nous attarderons pas sur les cycles Kitchin et Juglar qui ont fait l'objet de multiples travaux et commentaires[1742] y compris dans leur pertinence pour comprendre le capitalisme contemporain[1743]. Schumpeter considère Clément Juglar comme le premier, non pas à avoir découvert le cycle, mais à avoir rassemblé des données empiriques et attesté l'existence d'une régularité et surtout d'une périodicité dans la conjoncture économique. C. Juglar est considéré par Schumpeter comme figurant « parmi les plus grands économistes de tous les temps[1744] » :

> « [He] was the first to have a clear perception of how theory, statistics and history ought to cooperate in our field. His great merit is that he pushed the crisis into the background and that he discovered below it another, much more fundamental, phenomenon, the mechanism of alternating prosperities and liquidations[1745]. »

En effet, Ludovic Frobert précise que Clément Juglar innove « par l'utilisation systématique et ciblée des données agencées en série temporelle, par la découverte puis par la qualification morphologique complète – par "phases" – du phénomène endogène du cycle, par la tentative de lier l'observation du cycle à un canevas théorique original[1746]. » C'est cette tentative de démontrer empiriquement l'existence des cycles en liant les résultats à un cadre théorique général qui enthousiasme Schumpeter. Joseph Kitchin est très peu abordé dans *Business Cycles* et dans l'*Histoire de l'analyse économique.* En revanche, nous développerons davantage l'usage et l'interprétation schumpétérienne des cycles Kondratieff.

6.3.2 Les cycles Kondratieff de Schumpeter

La particularité de l'interprétation schumpétérienne des travaux de Nikolaï Kondratieff mais également de ceux de Clément Juglar et de Joseph Kitchin réside dans le fait que

---

[1741] R. V. CLEMENCE et F. DOODY, *The Schumpeterian System*, *op. cit.* chap. 6, §5

[1742] P. BRIDEL et M. DAL PONT LEGRAND (éd.), *Clément Juglar (1819 - 1905). Les origines de la théorie des cycles*, Genève, Droz, 2009, vol. 47

[1743] A. V. KOROTAYEV et S. V. TSIREL, « A Spectral Analysis of World GDP Dynamics: Kondratieff Waves, Kuznets Swings, Juglar and Kitchin Cycles in Global Economic Development, and the 2008–2009 Economic Crisis », *Structure and Dynamics*, nº 4, 2010

[1744] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 483

[1745] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 162-163

[1746] L. FROBERT, « Présentation », in C. JUGLAR, *Des crises commerciales et de leur retour périodique* (1862), Paris, ENS Éditions, 2014, p. 10

Schumpeter transforme les travaux statistiques et empiriques en un outil conceptuel en vue de comprendre par un schéma idéal les mouvements ondulatoires du capitalisme : il cherche ainsi à lier la statistique et l'histoire, c'est-à-dire la collecte des données à un cadre théorique plus large. Ainsi, les trois économistes retenus par Schumpeter ont tous trois travaillé à des monographies avec une importante collecte de données et des séries de statistiques plus ou moins complètes et fiables selon l'époque et le pays étudié[1747]. Les trois économistes ont tenté de trouver dans le fonctionnement même de l'économie les causes de la cyclicité du capitalisme.

Nikolaï Kondratieff (1892-1938) se contente d'exposer des séries statistiques et de présenter l'existence de cycles à l'aide de données. Dans un article traduit en 1935, il soutient « *the idea that the dynamics of economic life in the capitalistic social order is not of a simple and linear but rather of a complex and cyclical character is nowadays generally recognized*[1748]. » Nikolaï Kondratieff utilise des séries statistiques de la France et du Royaume-Uni notamment sur les prix, les taux d'intérêt, les revenus, le commerce et la production et consommation de charbon. Il constate une périodicité ainsi qu'une superposition de ces séries sur le long terme qui met au jour « *the existence of long waves of an average length of about 50 years in the capitalistic economy*[1749]. » Nikolaï Kondratieff traite ainsi de « vagues » à deux phases. Ces vagues ont un caractère international et sont démontrées empiriquement et historiquement. Sur la période étudiée, il propose une datation approximative de trois longues vagues[1750] :

	Phase ascendante		Phase descendante	
	Début	Fin	Début	Fin
Première vague	1780-1790	1810-17	1810-17	1844-51
Deuxième vague	1844-51	1870-75	1870-75	1890-96
Troisième vague	1890-96	1914-20	1914-20	…

Tableau 1. La datation des vagues longues par Nikolaï Kondratieff

Nikolaï Kondratieff constate empiriquement l'existence des longues vagues mais n'entend pas entrer dans une explication causale : « *It is to be emphasized that we attribute to these recurring relationships an empirical character only, and that we do not by any means hold that they*

[1747] C. JUGLAR, *Des crises commerciales et de leur retour périodique*, *op. cit.*, p. 32-33 ; J. KITCHIN, « Cycles and Trends in Economic Factors », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 5, nº 1, janvier 1923, p. 16
[1748] N. D. KONDRATIEFF, « The Long Waves in Economic Life », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 17, nº 6, novembre 1935, p. 105
[1749] *Id.*
[1750] *Ibid.*, p. 111

contain the explanation of the long waves[1751]. » Cependant, Nikolaï Kondratieff critique certaines explications « exogènes » de ces cycles et esquisse une explication endogène : « Les grands cycles que nous découvrons ne peuvent s'expliquer par des causes exogènes aléatoires. C'est dans les particularités du système économique capitaliste qu'il faut visiblement en chercher l'explication[1752]. » Nikolaï Kondratieff rejette une série de facteurs, qui ont certes une importance considérable sur les rythmes du capitalisme mais n'en constituent pas la cause : les guerres et les révolutions[1753], la découverte de nouveaux pays ou de nouvelles terres[1754], la découverte de mines d'or[1755], etc. Parmi les explications explicitement rejetées par N. Kondratieff résident les changements dans les techniques. Ainsi, il discute directement la théorie schumpétérienne de l'évolution pour l'infirmer[1756]. Selon l'économiste soviétique, Schumpeter surestime la dimension qualitative du changement et réduit la dynamique à la seule activité des entrepreneurs : « Son erreur, précise N. Kondratieff, consiste aussi en ce qu'il rétrécit trop la sphère d'application du point de vue dynamique[1757]. » Nikolaï Kondratieff considère que l'accumulation et la diffusion du capital constitue la cause la plus probable de l'existence de vagues longues : « Leur principale cause réside dans le mécanisme de thésaurisation et d'accumulation puis dans la dispersion d'un capital suffisant pour créer de nouvelles forces productives[1758]. »

Cependant, Nikolaï Kondratieff considère, par ailleurs, que les nouveautés techniques peuvent impulser un cycle long dans la mesure où « *(1) the relevant scientific-technical*

[1751] *Id.*

[1752] N. D. KONDRATIEFF, *Les grands cycles de la conjoncture*, *op. cit.*, p. 167

[1753] N. D. KONDRATIEFF, « The Long Waves in Economic Life », *op. cit.*, p. 112

[1754] *Ibid.*, p. 113

[1755] *Id.*

[1756] « D'autres auteurs, comme Schumpeter dans son dernier grand ouvrage "Théorie du développement économique", propose aussi une délimitation erronée entre statique et dynamique. Celui-ci ne voit de place pour la dynamique que là où il y a activité entreprenante et créatrice, source de nouvelles combinaisons des éléments de la réalité économique, alors que la statique aurait sa place là où l'on constate le règne de la tradition. Cette délimitation erronée vient avant tout du fait que Schumpeter oppose ici non pas le point de vue statique et dynamique, mais la statique et la dynamique des phénomènes, contrairement à ce qu'il avait fait dans ses premiers travaux. Son erreur consiste aussi en ce qu'il rétrécit trop la sphère d'application du point de vue dynamique. Au fond, selon lui, le point de vue dynamique ne pourrait s'appliquer que là où il y a des changements *qualitatifs* de la réalité économique, à savoir des changements liés à l'initiative des entrepreneurs. Mais il ne dit pas pourquoi on ne pourrait pas parler de dynamique là où l'on observe un processus de changement *quantitatif.* Enfin, le point de vue de Schumpeter n'est pas productif sur le plan théorique, car en liant la sphère de la dynamique à l'activité de l'entreprise créatrice, il nous prive de la possibilité d'élaborer une théorie de la dynamique. La possibilité de construire une théorie n'est donnée que là où, sous quelque rapport que ce soit – stabilité au changement – il y a homogénéité des phénomènes. Or, la définition de Schumpeter exclut justement cette homogénéité dans le domaine de la dynamique. » in N. D. KONDRATIEFF, « Sur les concepts de statique, de dynamique et de conjoncture économique », *op. cit.*, p. 11

[1757] *Id.*

[1758] N. D. KONDRATIEFF, *Les grands cycles de la conjoncture*, *op. cit.*, p. 167

discoveries and inventions have been made, and (2) that it is economically *possible to use them*[1759]. » Ainsi, Schumpeter semble redevable à N. Kondratieff sur plusieurs points : 1) la découverte de vagues longues pluri-décennales périodiques ; 2) leur explication endogène à la sphère économique ; 3) la possibilité d'expliquer ces rythmes par des changements technologiques arrivés effectivement sur le marché. Les deux derniers points étant seulement évoqués par Nikolaï Kondratieff.

Nous ne reviendrons pas en détail sur la manière dont Schumpeter construit ses propres séries statistiques pour attester empiriquement de l'existence des cycles longs. Dans *Business Cycles,* Schumpeter procède à la manière de Clément Juglar, Joseph Kitchin et Nikolaï Kondratieff en sélectionnant un ensemble de pays : à savoir l'Allemagne, le Royaume-Uni et les États-Unis. Tout comme N. Kondratieff, Schumpeter repère l'existence de trois grands cycles : le premier Kondratieff de 1787 à 1842 dit « Kondratieff de la révolution industrielle » ; le deuxième Kondratieff de 1842 à 1897 dit « Kondratieff bourgeois » et un troisième Kondratieff qui débute en 1897 et en cours de rétablissement au moment où Schumpeter publie les *Business Cycles* en 1939. Avant 1787, il existe déjà des vagues longues mais il est impossible de les attester empiriquement car les données statistiques sont éparses ou inexistantes. Dans *Business Cycles,* Schumpeter fait remonter son analyse au début du XVe siècle[1760].

Schumpeter considère que la datation est approximative surtout pour les cycles les plus anciens : « *dating is very uncertain at the beginning. Nor is the end beyond doubt. Our choice rests on a combination of statistical and industrial fact, mainly about the cotton textile and iron trades, which further study may easily disavow*[1761]. » Ainsi, Schumpeter propose des dates à la fois des Kondratieff mais aussi des Juglar pour les trois pays, et ce, de manière clairsemée tout au long des *Business Cycles.* Nous avons rassemblé l'ensemble des dates mentionnées par Schumpeter afin de pouvoir dessiner les représentations schématiques suivantes (figures 7 et figure 8 ci-dessous) :

[1759] N. D. KONDRATIEFF, « The Long Waves in Economic Life », *op. cit.*, p. 112
[1760] Voir chap. 6 « Historical Outlines I », §C, in J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 231
[1761] *Ibid.*, p. 253

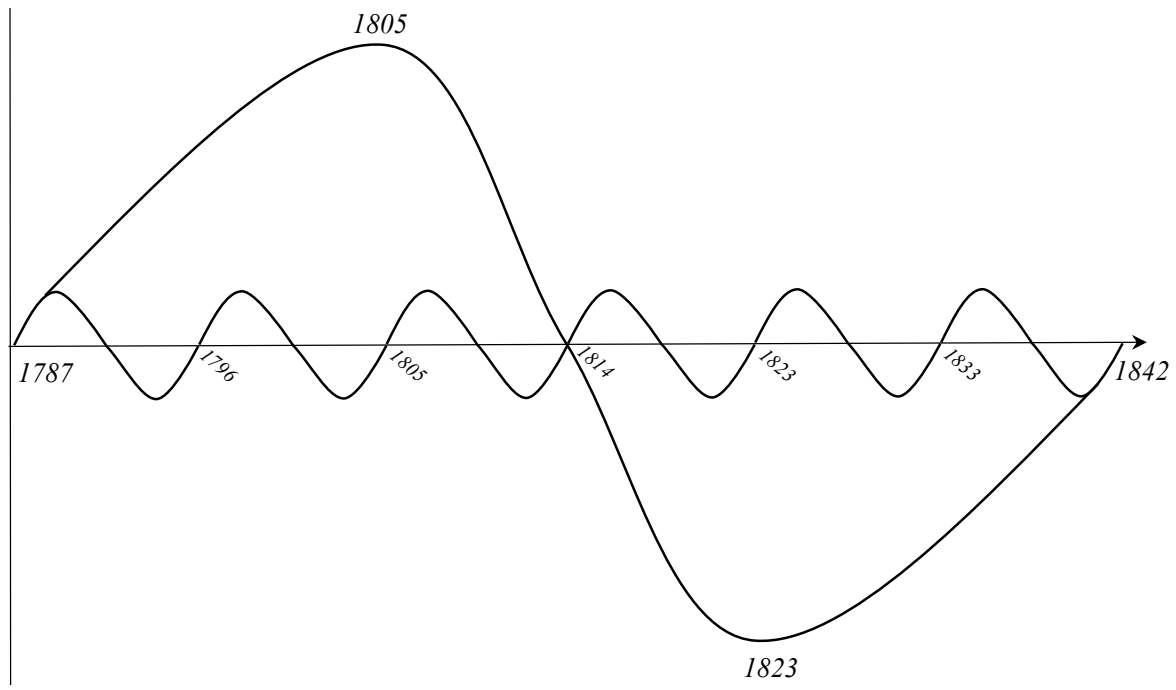


Figure 7. Le premier Kondratieff : la révolution industrielle[1762]

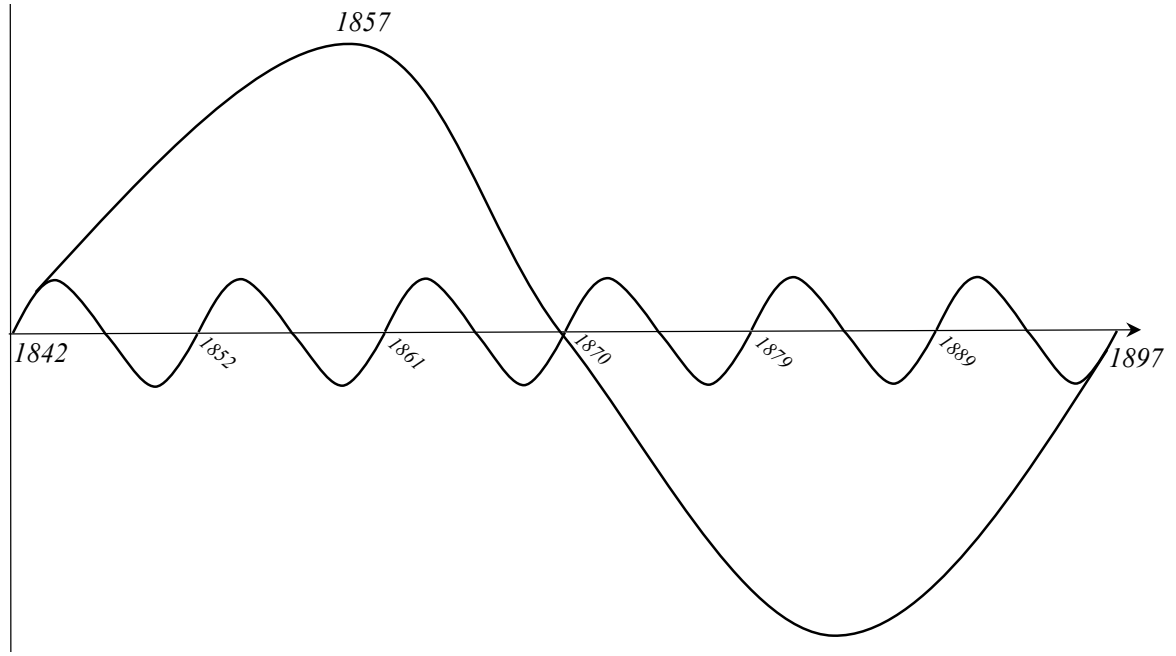


Figure 8. Le deuxième Kondratieff : le Kondratieff bourgeois[1763]

Pour les deux premiers Kondratieff, la datation des cycles pour l'Allemagne, les États-Unis et le Royaume-Uni sont plus ou moins similaires, raison pour laquelle nous n'avons pas fait apparaître les différents pays. En revanche, pour le troisième Kondratieff, la datation proposée par Schumpeter est plus complexe et plus détaillée notamment en raison de

[1762] Pour l'ensemble des dates, voir *Ibid.*, p. 297-298
[1763] Pour les dates, *Ibid.*, p. 325-341

l'abondance de données statistiques disponibles pour les trois pays pour la période. En regroupant les informations à divers passages des *Business Cycles,* nous obtenons la figure 10 (en page 358). Ce Kondratieff est perturbé par la Première Guerre mondiale ainsi que deux crises majeures : la crise de 1907 qui agit comme un « *intermezzo* » qui interrompt la vague longue selon Schumpeter et la crise de 1929 dont la gravité s'explique par la superposition de trois dépressions : celle d'un Juglar, d'un Kitchin et du Kondratieff (figure 9, ci-dessous).

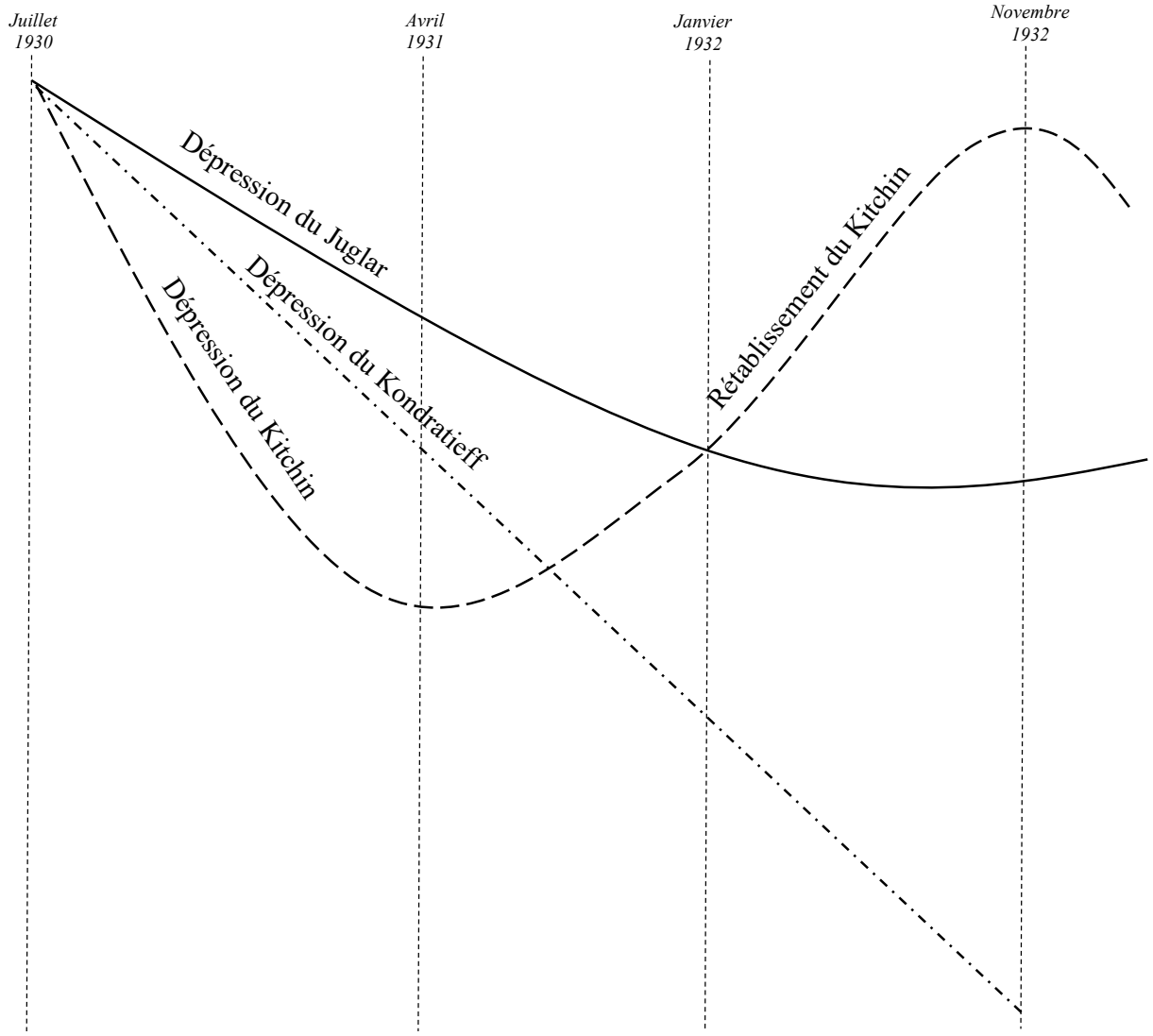


Figure 9. La crise de 1929 : représentation graphique et datation

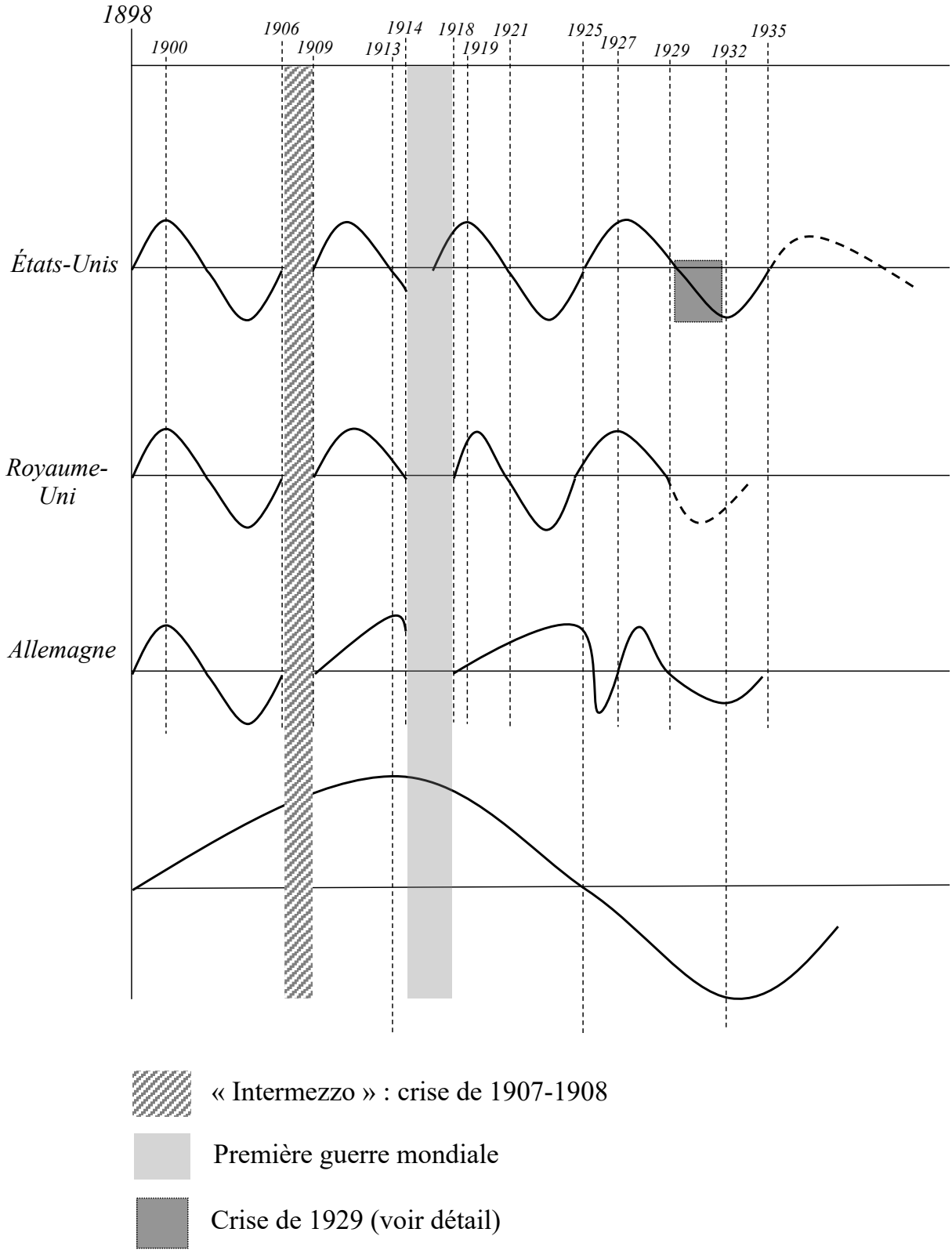


Figure 10. Le troisième Kondratieff : le Kondratieff néo-mercantiliste[1764]

[1764] Les dates pour respectivement les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne : *Ibid.*, p. 426-427 ; 435-436 ; 446-448

La datation de Schumpeter rejoint celle proposée par Nikolaï Kondratieff. À ceci près que l'économiste autrichien propose un cycle long à quatre phases là où l'économiste soviétique ne voit que deux phases. Cette datation est approximative et Schumpeter n'insiste que très peu sur leur délimitation rigoureuse. Dans une lettre du 18 mars 1940 adressée à Simon Kuznets, Schumpeter admet avoir essayé de « *date not only the Kondratieffs but also* all *the Juglars and, if I have not done the same with the Kitchins … that was because it was simply beyond my time and means*[1765]. » Dans la même lettre, il propose une datation différente de celle que nous avons recensée dans les *Business Cycles* :

> « The phases of the Kondratieff of the Industrial Revolution I date as follows : Prosperity : 1787-1800 ; Recession : 1801-1813 ; Depression : 1814-1827 ; Recovery : 1828-1842
>
> The phases of the bourgeois Kondratieff are : Prosperity : 1843-1857 ; Recession : 1858-1869 ; Depression : 1870-1884/5 ; Recovery : 1886-1897
>
> The phases of the Neo-Mecantilist Kondratieff : Prosperity : 1898-1911 ; Recession : 1912-1924/25 ; Depression : 1926-1938[1766]. »

La datation des cycles Kondratieff nous intéresse dans la mesure où ils permettent de rendre compte des rythmes qui traversent l'histoire du capitalisme. Mais la datation est un exercice délicat et Schumpeter lui-même est en proie à des difficultés pour arrêter avec précision les cycles. Néanmoins, le découpage même approximatif des cycles Kondratieff donne un aperçu de plusieurs vagues au cours de l'histoire du capitalisme qu'il est possible de rattacher à sa civilisation.

Ce détour par la théorie schumpétérienne des cycles nous permet de faire un lien avec le capitalisme conçu comme civilisation. Nous souhaitons démontrer que les Kondratieff sont, dans la théorie générale du capitalisme, tout à la fois des portions de l'histoire économique et industrielle d'une société capitaliste, en ce sens, ils représentent des cycles économiques ; mais ils représentent aussi une portion de l'histoire sociale, culturelle et politique. Autrement dit, *chaque Kondratieff est une variante institutionnelle et civilisationnelle du capitalisme*. Ainsi, nous sommes en parfait accord avec Shionoya lorsqu'il écrit que « *Schumpeter gave the long-waves the institutional characterization of epochs (about 50 years) and use the long-wave*

[1765] J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 321
[1766] *Ibid.*, p. 322

framework as a device with which to clarify the nature of the power, civilization, values, beliefs, and policy of each epoch[1767]. »

De manière générale, nous considérons, avec Alexander Ebner, « *the Kondratieff cycle as the manifestation of a comprehensive economic and socio-cultural process*[1768]. » Autrement dit, les cycles permettent de rendre compte théoriquement du développement économique et civilisationnel du capitalisme. Néanmoins, le *primum movens* des cycles Kondratieff réside bien dans la sphère économique et dans l'action des entrepreneurs. Ainsi, c'est une impulsion d'ordre économique – l'introduction d'une innovation majeure – qui engendre les cycles longs et qui, *consécutivement,* engendre un bouleversement dans l'histoire sociale, culturelle et institutionnelle de la société. L'intégration de la théorie des cycles à la théorie générale du capitalisme passe par l'interprétation économique de l'histoire : les Kondratieff, et dans une moindre mesure les cycles plus courts, constituent une application de l'interprétation économique de l'histoire chère à Schumpeter et héritée de Marx. Les bouleversements de la structure économique engendrent une cyclicité du capitalisme : ce sont les bouleversements économiques qui entraînent une série de modifications de la « civilisation » du capitalisme, civilisation qui se trouve elle-même découpée en différentes phases exprimées par les Kondratieff.

6.3.3 Dimension économique des Kondratieff

Schumpeter est très clair quant à la cause des cycles : « *Booms and consequently depressions are not the work of banks : their "cause" is a non-monetary one and entrepreneurs' demand is the initiating cause even of so much of the cycle as can be said to be added by the act of banks*[1769]. » En cela, il s'oppose à la théorie autrichienne des cycles notamment développée par Mises et Hayek[1770] dans l'entre-deux-guerres[1771], et qui constitue une explication monétaire de la succession des expansions et des récessions[1772]. Schumpeter s'inscrit lui-même dans les analyses non-monétaires du cycle ; tradition dans laquelle il

---

[1767] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 183
[1768] A. EBNER, « Schumpeterian Entrepreneurship Revisited: Historical Specificity and the Phases of Capitalist Development », *op. cit.*, p. 321
[1769] J. A. SCHUMPETER, « The Explanation of the Business Cycle », *op. cit.*, p. 41
[1770] Sur les différences avec la théorie de Hayek, voir A. FESTRE, « Innovation and business cycles », *op. cit.*, p. 130-132
[1771] S. GLORIA-PALERMO, *The Evolution of Austrian Economics, op. cit.*, p. 68
[1772] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 478-479

positionne C. Juglar, J. Kitchin, N. Kondratieff, Wesley Clair Mitchell ou encore Arthur Spiethoff[1773]. Dans la théorie schumpétérienne, c'est l'introduction d'innovation dans le circuit statique qui impulse le cycle, phénomène propre à la dynamique et à l'évolution. Ce faisant, il propose une explication « endogène », « *from within the economic sphere* », du cycle :

> « Now our model supplies us with an "endogenous" instance : when innovators have ridden to success in some branch of industry and the new combination is spreading[1774]. »

En effet, Schumpeter propose ainsi une cause *résolument* économique et non-monétaire du cycle : le triptyque entrepreneur-innovation-crédit.

Ainsi, chaque Kondratieff porte l'ensemble de l'économie à un nouveau niveau de productivité grâce à l'introduction d'une innovation majeure et l'ensemble des innovations consécutives et des ramifications provoquées au cours de la vague. Dans *Capitalism, Socialism and Democracy,* il revient sur les cycles Kondratieff et résume :

> « These revolutions periodically reshape the existing structure of industry by introducing new methods of production—the mechanized factory, the electrified factory, chemical synthesis and the like; new commodities, such as railroad service, motorcars, electrical appliances; new forms of organization—the merger movement; new sources of supply—La Plata wool, American cotton, Katanga copper; new trade routes and markets to sell in and so on[1775]. »

Schumpeter procède à des monographies détaillées et fastidieuses de chaque Kondratieff dans les secteurs industriels, agricoles, bancaires, dans le niveau des prix, du commerce, etc. Il établit ainsi une liste de 41 variables statistiques à observer dont les profits des firmes, le pouvoir d'achat des ménages, les taux d'intérêt bancaires, le prix de l'acier, la production de l'or, ou encore, les ventes de bières, les taux de mariage, la publicité[1776]. Inutile pour nous de revenir en détail sur ces développements. Rappelons cependant rapidement la teneur des innovations majeures de chacun des trois Kondratieff étudiés par Schumpeter.

[1773] *Ibid.*, p. 482-498
[1774] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 191
[1775] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 68
[1776] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 15-17

6.3.3.1 Le premier Kondratieff : la machine à vapeur

Le premier Kondratieff est le Kondratieff de la révolution industrielle que Schumpeter ne conçoit pas comme un moment soudain et brusque accouchant d'un nouvel ordre social mais plutôt comme un « gonflement » (*bulge*[1777]) pluri-décennal : « *There actually was a bulge in all observable symptoms of business activity obviously associated with industrial change in of the innovation type, and after that a process of absorption or insertion of the results into a new system*[1778]. » Ce « gonflement » de la mal-nommée révolution industrielle s'opère lentement et de manière différente dans les pays étudiés mais concerne principalement la diffusion de la machine à vapeur et la mécanisation de l'industrie textile notamment au Royaume-Uni :

> « English industrial history can, in the epoch under discussion, be almost resolved into the history of a single industry, the evolution of which, together with all the effects on and reactions from the rest of the economic system, affords as clear an illustration of our cyclical process as we can ever hope to find – cotton textile[1779]. »

Schumpeter insiste également sur l'amélioration significative des voies de communication : canaux, routes, bateaux à vapeur, etc. La machine à vapeur et l'usage de la puissance hydraulique permettent aux États-Unis[1780] un développement industriel des produits manufacturés, l'amélioration des moulins à farine, la fabrication à grande échelle de verre, etc. Autrement dit, « *the introduction of power machinery which began to turn the workshop of the craft into the factory*[1781]. »

6.3.3.2 Le deuxième Kondratieff : le chemin de fer

Le second Kondratieff est celui de la « chemindeferisation » de l'économie pour traduire le néologisme « *railroadization* » employé par Schumpeter. Les chemins de fer apparaissent de manière sporadique avant 1842 mais c'est à partir de cette décennie que se déploie un réseau ferroviaire dans les pays étudiés avec un « *truly revolutionary effect*[1782] » :

[1777] *Ibid.*, p. 254
[1778] *Id.*
[1779] *Ibid.*, p. 271
[1780] *Ibid.*, p. 286
[1781] *Ibid.*, p. 287
[1782] *Ibid.*, p. 327

> « The important thing is that nobody doubts the reality of that revolution which in nature and importance is perfectly comparable to the one that occurred in the last two decades of the eighteenth century, and that nobody could fail to associate it with what we call the railroadization of the world, which obviously was, though not the whole of it, yet its outstanding feature[1783]. »

Le chemin de fer constitue ainsi la « colonne vertébrale[1784] » de ce Kondratieff. Schumpeter écrit des pages enthousiastes sur les effets et les ramifications d'innovations permises par les chemins de fer. Pour le Royaume-Uni, il précise que « *the heroic age of genuine railroad innovation that revolutionized the economic system was entirely over by about 1860, when about 10,000 miles were in operation*[1785]. » Le mot même de « *railroadization* » suggère un processus et non un procédé soudain ; processus qui se poursuit dans le Kondratieff suivant. Schumpeter développe de très longues pages sur les autres secteurs concernés par les innovations consécutives et concomitantes au chemin de fer : urbanisation, industrie de construction de chemin de fer, fonte et acier, mécanisation poussée de l'agriculture et de l'industrie textile, transports navals, etc. Schumpeter constate également des avant-courriers parcimonieux dans le gaz, l'électricité avec la pose de télégraphes et de téléphones dès les années 1850, la chimie, etc. Son sens de l'érudition le pousse même à étudier l'industrie de la chaussure aux États-Unis et dans laquelle l'usage de machine est relativement tardif (1820) et atteste d'une mécanisation toujours plus croissante des divers secteurs de l'économie : la machine McKay permet ainsi de faire passer les coûts de production de 75 à 3 cents par paire de chaussures[1786] ! Ce Kondratieff est ainsi caractérisé par une poursuite de la mécanisation, de la standardisation des processus productifs provoquant un nouveau niveau de productivité :

> « The principle was the same in all cases. It consisted, even, in applying labor- and power-saving devices to the production of labor- and power-saving devices themselves. Everything was subordinated to cheapness. Where wood was cheaper, it was used. Painting was preferred to polishing. Englishmen called these machines flimsy. But standardized mass production was the result[1787]. »

[1783] *Ibid.*, p. 303
[1784] *Ibid.*, p. 325
[1785] *Ibid.*, p. 342
[1786] *Ibid.*, p. 391
[1787] *Ibid.*, p. 390

6.3.3.3 Le troisième Kondratieff : l'électricité

Le troisième Kondratieff, qui débute à la toute fin du XIXe siècle, est caractérisé par l' « électrification[1788] » de l'économie : télégraphe, téléphone, éclairage public, électrification des foyers, etc. L'électricité entraîne dans son sillage un nombre considérable de nouvelles pratiques et de nouveaux procédés dans l'industrie, l'agriculture et les ménages : transmission longue distance, moteur électrique, tramway et métro, etc.

> « [Electricity] has certainly created new industries and commodities, new attitudes, new forms of social action and reaction. It has upset previous industrial locations by practically eliminating the element of power from the list of determining factors. It has changed – rather, is changing – the relative economic positions of nations, and the conditions of foreign trade [1789]. »

Deux autres innovations marquent ce Kondratieff : l'industrie automobile et la chimie. Mais, si elles ont un caractère de première importance, elles ne sont pas aussi englobantes que l'électricité qui constitue le facteur explicatif et déterminant du troisième Kondratieff :

> « The automobile industry affords a good example of a purely entrepreneurial achievement turning to new uses not only existing resources but also existing technology, viz. The Lenoir-Otto internal combustion engine, the principle of interchangeable parts, the possibilities offered by steel developments and modern machine tools[1790]. »

L'automobile, dont les premiers modèles sont électriques, contribue au développement du moteur à gaz, du moteur à explosion, etc., et annonce la production de masse dont les usines Ford sont un exemple emblématique. Selon Schumpeter, sur l'année 1914, environ 338 firmes produisent un total de 573 114 voitures, dont la moitié pour la marque Ford[1791] ! L'« automobilisation[1792] » entraîne dans son sillage des développements en métallurgie, en industrie du verre, du caoutchouc, de l'essence, etc. Le domaine de la chimie, quant à lui, est le témoin d'innovation en teinturerie, en pharmacie et en agrochimie. La phase descendante du cycle est le moment de la diffusion des innovations dans tous les secteurs économiques :

[1788] *Ibid.*, p. 411
[1789] *Ibid.*, p. 398
[1790] *Ibid.*, p. 415
[1791] *Ibid.*, p. 417
[1792] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 774

> « The electrical, chemical, and automobile industries which together with their subsidiaries and all that directly and indirectly hinges upon them – the motorcar, for instance, is responsible for a great part of the total of postwar construction : roads, garages, gasoline stations, suburban residences – account for 90 percent of the postwar changes in the industrial organism and for most of the increase in real income. They realized the possibilities created in the Kondratieff prosperity, continued to push ahead from the bases laid before, and by so doing shaped things into a Kondratieff recession[1793]. »

Sur le plan organisationnel, le troisième Kondratieff est caractérisé par la concentration industrielle : « *The principal innovation, to which many technological and commercial ones were subsidiary, was organization and concentration*[1794]. » Puis, dans la phase descendante par un processus de taylorisation que Schumpeter mentionne rapidement en note de bas de page[1795] et plus généralement de « rationalisation organisationnelle[1796] » de la production. Un exemple parmi d'autres et des plus surprenants, Schumpeter considère que le développement du marché noir de l'alcool durant la Prohibition (1919-1933) aux États-Unis constitue un exemple de cette rationalisation organisationnelle de la production :

> « The industry of nonalcoholic beverages was, of course, conditioned by the Prohibition. There were, however, several minor innovations, some of them of a purely commercial type. But prohibition also conditioned the creation of organizations for the illicit trade in alcoholic beverages, which constituted innovations and a new industry in our sense. The somewhat unconventional character of this industry only serves to illustrate some aspects of our concept of entrepreneurship. If we exclude it, this is only because the writer had to come to the conclusion that data were too unreliable for use[1797]. »

6.3.4 Dimension civilisationnelle des Kondratieff

L'explication du cycle Kondratieff est bien d'ordre économique et réside dans les innovations. Les cycles longs décrivent ainsi des portions de l'histoire économique et industrielle du capitalisme mais pas uniquement. La valeur heuristique du Kondratieff réside précisément dans le fait qu'il permet de saisir la réalité économique mais également la réalité sociale, culturelle, institutionnelle, bref, la dimension civilisationnelle du capitalisme. En

---

[1793] *Ibid.*, p. 754
[1794] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 442
[1795] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 783
[1796] *Ibid.*, p. 765
[1797] *Ibid.*, p. 784

attribuant à l'économie la source de la cyclicité du capitalisme, Schumpeter applique la méthode de l'interprétation économique de l'histoire héritée de Marx pour analyser le capitalisme. Ainsi, dans *Business Cycles,* il avance :

> « We will glance at the social process as a whole and in so doing adopt the convenient, though possibly inadequate, hypothesis of Marxism, according to which social, cultural, political situations and the spirit in which and the measures by which they are met, derive from the working of the capitalist machine. Our cyclical schema lends itself to this view[1798]. »

Schumpeter entend donc analyser le processus cyclique du capitalisme non pas simplement dans sa dimension économique mais aussi dans sa dimension institutionnelle et civilisationnelle ; cette dernière étant engendrée par le « fonctionnement même de la machine capitaliste. » Il poursuit : « *we might try to understand the social configuration of the postwar period from the economic process we have analyzed*[1799]. » Schumpeter est assez clair sur ce point : *ce sont les bouleversements économiques qui entrainent une modification des structures institutionnelles et civilisationnelles.* La dimension civilisationnelle du capitalisme apparaît comme la conséquence des mutations économiques, de la même manière que chez Marx : c'est bien la modification de l'infrastructure qui impulse l'ensemble et dont découle les éléments civilisationnels. Toujours dans *Business Cycles,* il assène :

> « it stresses that kind of economic change that is particularly likely to break up existing patterns and to create new ones, thereby breaking up old and creating new positions of power, civilizations, valuations, beliefs, and policies which from this standpoint are, therefore, no longer "external"[1800]. »

Ainsi, non seulement Schumpeter fait une lecture critique du matérialisme historique de Marx, mais il utilise cette méthode pour rendre compte des modifications dans les schèmes de valeur, dans les attitudes, les croyances, et plus généralement, dans la civilisation du capitalisme. Ainsi, les innovations dans la sphère économique bouleversent les structures *économiques* existantes notamment via le processus de destruction créatrice ou de « *competing-down process* » mais ce faisant, elles modifient également les institutions et les valeurs à leur suite. Dès 1919 dans la *Contribution à une sociologie des impérialismes,* Schumpeter emploie la méthode de l'interprétation économique de l'histoire pour rendre compte du passage de la féodalité au

---

[1798] *Ibid.*, p. 695-696
[1799] *Ibid.*, p. 696
[1800] *Id.*

capitalisme. Il s'agit d'un mouvement partant des modifications économiques vers la sphère politique, morale et civilisationnelle :

> « Le flot qui vint rompre tous les barrages traditionnels au cours de la révolution industrielle avait pris naissance dès le haut Moyen Âge. Le capitalisme ne commença cependant à modeler la société et à frapper de son sceau chaque page de l'histoire sociale qu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Jusque-là, il n'avait existé que des ilots d'économie capitaliste perdus dans un océan d'économie villageoise et urbaine[1801]. »

Ainsi, pour revenir à l'analyse du capitalisme, les cycles Kondratieff représentent des vagues longues consécutives à l'introduction d'une innovation et par là, représentent des épisodes ou des stades de l'histoire civilisationnelle du capitalisme avec une configuration institutionnelle, des schèmes de valeurs et des attitudes, une atmosphère sociale, une civilisation qui diffèrent d'un Kondratieff à l'autre et qui s'expliquent par les modifications portées dans l'économie. Dans un article de 1927 sur les classes sociales, Schumpeter confirme que

> « parmi tous les éléments de la vie sociale, les superstructures constituées par le droit, les coutumes, etc., sont les dernières à se modifier et qu'elles sont toujours à la traîne des conditions de vie réelles[1802]. »

Et de continuer en note de bas de page : « J'utilise volontairement le terme de "superstructure", employé par les marxistes, pour manifester explicitement que je considère le raisonnement suivi ici comme tout à fait en accord avec le schéma marxiste[1803]. » Cette méthode est ainsi transversale à l'œuvre schumpétérienne, et il confirme dans l'*Histoire de l'analyse économique* :

> « La croissance de l'entreprise capitaliste suscita non seulement de nouveaux problèmes économiques, mais encore une attitude nouvelle à l'égard de tous ces problèmes. La montée de la bourgeoisie commerçante, financière et industrielle altéra évidemment la structure de la société européenne, et par voie de conséquence son esprit où, si l'on préfère, sa civilisation[1804]. »

Ainsi, la civilisation bourgeoise propre au capitalisme apparaît comme une « civilisation nouvelle[1805] » qui sort des structures féodales. La constitution de la bourgeoisie en classe et le

---

[1801] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 111
[1802] *Ibid.*, p. 201
[1803] *Id.*
[1804] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 121
[1805] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 37

bouleversement des structures économiques s'écartant peu à peu du modèle féodal pour se muer en système capitaliste a conduit à une modification graduelle de la civilisation :

> « Comprendre que, hors de toute relation à l'affirmation de ses *intérêts*, l'homme d'affaires, à mesure que son poids s'accrue dans la structure sociale, communiqua à la société une dose accrue de son *esprit*, exactement comme le chevalier avant lui. Les habitudes mentales particulières engendrées par le travail d'un bureau d'affaires, l'échelle de valeurs qui s'en dégage, l'attitude envers la vie publique et la vie privée qui en est caractéristique se répandirent lentement dans *toutes* les classes et dans *tous* les domaines de la pensée et de l'action humaine. Les résultats éclatèrent à l'époque de transformation culturelle qui a été si curieusement désignée du terme impropre de Renaissance[1806]. »

Ainsi, chez Schumpeter, le capitalisme se définit d'abord comme un système économique. Mais en tant que système économique, « *the capitalist process shapes things and souls*[1807]. » Schumpeter considère que le capitalisme déploie un primat de la sphère économique sur l'ensemble des autres sphères de la vie sociale. En cela, Schumpeter développe une forme d'économisme. Les modifications de la vie économique entraînent une modification des autres sphères de la vie d'une société : culturelles, morales, politiques, etc. Le capitalisme déploie ainsi des valeurs et des conduites de vie particulières : « *in part it appeals to, and in part it creates, a schema of motives*[1808]. » Il déploie par ailleurs une rationalité qui lui est propre : « *capitalism develops rationality and adds new edge to it*[1809]. » Chaque Kondratieff déploie ainsi sa propre *variation* de la civilisation du capitalisme.

Cette problématique des liens entre d'une part les développements économiques et technologiques et d'autres les modifications institutionnelles, sociales et culturelles a été pris à bras le corps par les néo-schumpétériens de l'école des paradigmes techno-économiques. Mais les néo-schumpétériens sous-estiment le caractère *intégral* du cycle Kondratieff chez Schumpeter en le réduisant à un « simple » cycle économique.

Encadré 7. L'école des paradigmes techno-économiques

L'école des « paradigmes techno-économiques » ou « paradigmes productifs » regroupe divers économistes à partir des années 1980 et dans les années 2000, autour du

[1806] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 121-122
[1807] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 220
[1808] *Ibid.*, p. 73
[1809] *Ibid.*, p. 123

SPRU (*Science Policy Research Unit*) de l'Université du Sussex, avec pour idée de développer une perspective analytique et systémique large visant à interpréter le changement économique comme un processus évolutionnaire composé de ruptures technologiques, juridiques et institutionnelles. La problématique générale consiste à étudier les relations entre les innovations technologiques et la possibilité de maintenir une croissance de long terme, soutenu par des cadres institutionnels adéquats. Carlota Perez décrit l'objectif en ces termes : « *We hope to provide a framework with which to meet Rosenberg's challenge to specify "the conditions which would need to be fulfilled in order for technlogical innovation to generate long cycles in economic growth"*[1810]. »

Les tenants de l'école des paradigmes techno-économiques sont ainsi proches des courants évolutionnistes à la Nelson et Winter[1811] et se revendiquent comme des continuateurs de l'œuvre de Schumpeter, notamment en tant que théoricien d'une évolution économique cyclique en cycles Kondratieff longs, impulsés par l'innovation. Le point de départ commun aux analyses en termes de paradigmes techno-économiques est, selon le mot de Carlota Perez, « *a somewhat Schumpeterian view of the role of innovation*[1812]. » Toutefois, il s'agit bien d'un point de départ car les tenants de l'école considèrent que les Kondratieff ne peuvent se réduire à des phénomènes économiques mais qu'il est impératif de prendre en considérations les changements institutionnels et juridiques qui s'opèrent :

« *Departing at least partially from his view, we postulate that Kondratiev's long waves are not a strictly economic phenomenon, but rather the manifestation, measurable in economic terms, of the harmonious or disharmonious behaviour of the total socioeconomic and institutions system (on the national and international levels)*[1813]. »

Les travaux de Christopher Freeman[1814], Carlota Perez[1815] ou encore Francisco Loùça[1816] insistent sur la notion de « paradigme techno-économique » défini « *as a synthetic definition of macro-level systems of production, innovation, political governance*

[1810] C. PEREZ, « Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems », *Futures*, vol. 15, nº 5, octobre 1983, p. 357$

[1811] G. DOSI et M. S. LABINI, « Technological paradigms and trajectories », dans H. Hanusch et A. Pyka, *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 334

[1812] C. PEREZ, « Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems », *op. cit.*, p. 357

[1813] *Ibid.*, p. 358

[1814] C. FREEMAN et C. PEREZ, « Structural crises of adjustment: business cycles and investment behavior », dans G. Dosi *et al.* (éd.), *Technical Change and Economic Theory*, London, Pinter Publishers, 1988

[1815] C. PEREZ, *Technological Revolutions and Financial Capital. The Dynamics of Bubbles and Golden Ages*, Cheltenham, UK ; Northampton, MA, Edward Elgar, 2002

[1816] C. FREEMAN et F. LOUÇÃ, *As Time Goes By: The Information Revolution & the Industrial Revolutions in Historical Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 2001

and social relations[1817]. » Pierre Dockès propose d'y voir « un certain "style" à la fois technologique et économique caractérisant une étape historique dans un espace donné[1818]. »

Sur certains aspects, ils sont très proches de l'école régulationniste française. En effet, ils identifient des phases larges du développement industriel moderne partiellement isomorphique. À ce titre, la notion de paradigme techno-économique se rapproche de la notion régulationniste de « régime socio-économique. » Les deux notions supposent, premièrement, qu'il est possible d'identifier des longues périodes de développement du capitalisme distinctes par des formes spécifiques de technologie et par leur modes de gouvernance avec les autres sphères sociales et, deuxièmement, que la forme des progrès technologiques et ceux des changements institutionnels sont intimement liés au point d'observer des régularités assez longues dans les structures économiques, sociales et institutionnelles au cours d'une période donnée.

Dans cette perspective, les vagues longues sont des « modes de développement[1819] » particuliers entendus comme un modèle général de croissance, fondé sur un ensemble de mécanismes économiques, mais aussi sociaux et institutionnels acceptés, nationaux ou internationaux, qui influencent la croissance économique. Ces « modes de développement » sont aussi appelés des « styles technologiques[1820] » ou des « *successive quantum jumps in the general best-practice frontier*[1821]. » Ainsi, tout comme chez Schumpeter, le développement économique sous le capitalisme est caractérisé par des à-coups et des mutations, d'où la notion de « paradigme » qui insiste sur la rupture entre les modes de développement. Ainsi, le capitalisme est compris comme une structure complexe composée de sous-structures : une première structure techno-économique caractérisée par des grappes d'innovations et des manières d'organiser la production et une deuxième structure sociale et institutionnelle. Les vagues longues forment des phases successives dans l'évolution du système total dont le profit est la motivation principale. « *The profit motive should encounter no difficulty when presented as the propelling force and the organizing principle of the capitalist system. … While the profit motive is the propeller, the technological style is the steering mechanism*[1822]. »

[1817] G. DOSI et M. S. LABINI, « Technological paradigms and trajectories », *op. cit.*, p. 339
[1818] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective. 2. Splendeurs et misère de la croissance* (2019), Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 359
[1819] C. PEREZ, « Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems », *op. cit.*, p. 358
[1820] *Id.*
[1821] *Id.*
[1822] *Ibid.*, p. 366

Chaque mode de développement est formé par un style technologique spécifique qui agit comme un paradigme qui s'apparente à l'organisation la plus efficiente de la production axée autour de « technologies clés. » Les modes de développement sont caractérisés par des « constellations d'innovations techniques et organisationnelles[1823] » qui portent l'ensemble de la structure économique à un nouveau niveau de productivité et à un « *quantum jump in productivity*[1824]. » Ce dernier étant soutenu par des modifications institutionnelles et sociales. Carlota Perez précise ainsi : « *By technological style we mean a kind of ideal-type of productive organization or best technological common sense which develops as a response to what are perceived as the stable dynamics of the relative cost structure for a given period of capitalist development*[1825]. »

Selon Dosi et Labani, la notion de paradigme techno-économique est fondée sur trois idées fondamentales :

« *First, it suggests that any satisfactory description of 'what is technology' and how it changes must also embody the representation of the specific forms of knowledge on which a particular activity is based and can not be reduced to a set of well-defined blueprints. ...*

Second, paradigms entail specific heuristics and visions of 'how to do things' and how to improve them, often shared by the community of practitioners in each particular activity (engineers, firms, technical society, etc.), i.e. they entail collectively shared cognitive frames.

Third, paradigms often also define basic templates of artifacts and systems, which over time are progressively modified and improved. These basic artifacts can be described in terms of some fundamental technological and economic characteristics[1826]. »

Une différence majeure avec l'approche schumpétérienne réside dans le fait que Schumpeter recherche une explication du caractère cyclique de l'économie capitaliste, ce qui n'est pas vraiment la problématique de l'école des paradigmes techno-économiques.

« *For [Schumpeter] there is no essential difference between short, medium and long cycles, except the relative importance and weight of the specific innovation or cluster of innovations provoking them. Notably, the Kondratiev long waves would be carried by a series of interrelated innovations. Each of them would consist of an 'industrial revolution' and the absorption of its effects*[1827]. »

[1823] *Ibid.*, p. 358
[1824] *Ibid.*, p. 361
[1825] *Id.*
[1826] G. DOSI et M. S. LABINI, « Technological paradigms and trajectories », *op. cit.*, p. 332
[1827] C. PEREZ, « Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems », *op. cit.*, p. 359

Cette dernière déplace la problématique de l'explication et de l'origine des cycles, vers la construction de modèles capables de rendre compte des interrelations entre innovations et institutions. Selon Carlota Perez, Schumpeter échoue à donner une explication convaincante des cycles longs en fournissant une explication monocausale des cycles : « *Thus Schumpeter does lay the foundations for a theory of the cyclical nature of the capitalist economy but not of long waves*[1828]. »

Outre le fait, que leur problématique sont différentes, leurs objectifs le sont également. En effet, une différence majeure entre les néo-schumpétériens des paradigmes productifs et Schumpeter réside dans la volonté de conseiller le Prince. L'idée étant d'anticiper les modifications dans les formes des paradigmes techno-économiques, d'étudier les transitions entre deux modes de développement, de discerner les innovations susceptibles de porter un nouveau paradigme, afin de prévoir les institutions adéquates capables de supporter une croissance de long terme et aussi d'atténuer les éventuels dégâts collatéraux de la destruction créatrice. Démarche tout à fait étrangère au projet scientifique de Schumpeter :

« *In particular the precise detection of the characteristics of the new paradigm is essential to point to the instutional solutions which, at the same time as they open the way for the generalization of the new paradigm, find the appropriate solutions to make a lot of those who would have been its inevitable victims less painful or even better*[1829]. »

Les cycles Kondratieff de Schumpeter constituent des « individus historiques » : « *Since every cycle is a historical individual and not merely an arbitrary unit created by the observer, we are not at liberty to count cycles from any phase we please*[1830]. » Il est alors possible de fusionner les cycles dans une unité plus vaste qui les incorpore dans un Kondratieff :

> « Innovation is carried out in steps each of which constitutes a cycle. But these cycles may display a family likeness and a relation to one another which tends to weld them into a higher unit that will stand out as a historical individual[1831]. »

Schumpeter utilise déjà le terme de « individu historique, » emprunté à Max Weber, pour définir sa notion de l'évolution économique et permet d'accentuer les caractéristiques propres de chaque Kondratieff. Fabrice Dannequin a raison de dire que « la succession des Kondratieff constitue la trame de la dynamique générale du capitalisme schumpétérien. La production croît,

---

[1828] *Id.*
[1829] *Ibid.*, p. 372
[1830] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 156
[1831] *Ibid.*, p. 167

se diversifie et le *trend* des prix est baissier. À cela s'ajoute des modifications institutionnelles, évoquées par le nom attribué à chaque onde par Schumpeter[1832]. » Chaque vague longue développe ainsi des caractéristiques institutionnelles et civilisationnelles qui lui sont propres. Une nouvelle fois, il nous est impossible de rentrer dans les détails du développement institutionnel et civilisationnel de chaque Kondratieff pour chacun des trois pays étudiés par Schumpeter tant les *Business Cycles* sont denses et fastidieux. Mais nous tenterons de dresser les caractéristiques institutionnelles et civilisationnelles principales de ces individus historiques. Dans l'article de 1946 intitulé « *capitalism,* » Schumpeter distingue plusieurs phases historiques du capitalisme qu'il est possible à la suite des travaux de Alexander Ebner, Fabrice Dannequin et de Pierre Dockès de relier à la trame générale des Kondratieff. Dans la figure 11 (ci-dessous), nous avons schématisé la superposition des différentes phases du capitalisme présentées dans l'article de 1946 avec les cycles Kondratieff tels que décrits dans *Business Cycles.*

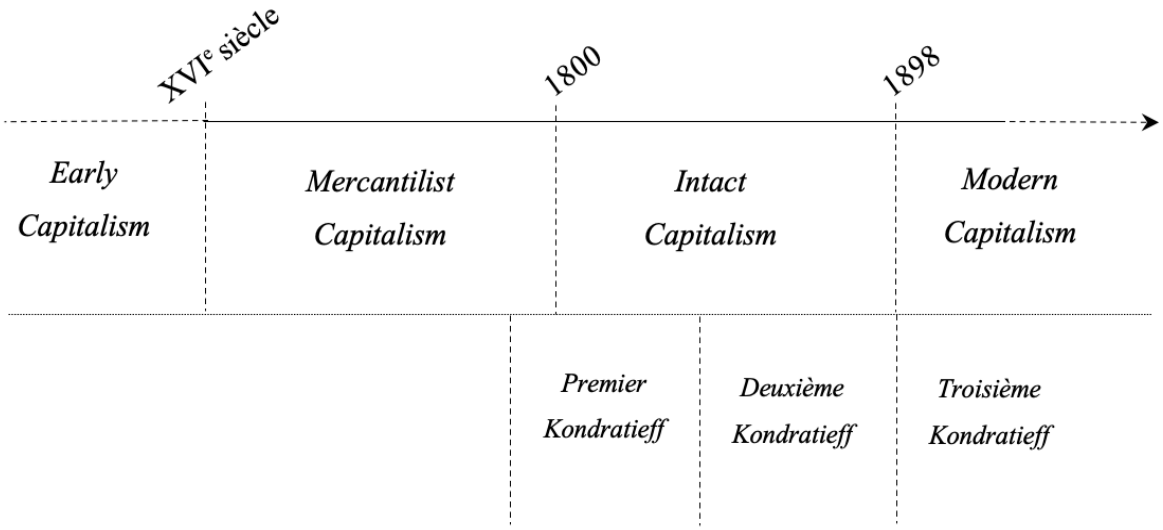


Figure 11. Superposition des phases du capitalisme et des Kondratieff

6.3.4.1 Le Kondratieff de la révolution industrielle : le capitalisme mercantiliste

Schumpeter appelle « *Early Capitalism*[1833] » les avant-courriers du capitalisme de l'Antiquité jusqu'au XVIe siècle, sur lesquels nous ne reviendrons pas. La période du « *mercantilist capitalism*[1834] » correspond à la constitution progressive du système capitaliste du XVIe au XVIIIe siècle et à la naissance des États nationaux, des politiques protectionnistes

[1832] F. DANNEQUIN, « Capitalisme, cycle et histoire chez Schumpeter », *op. cit.*, p. 107-108
[1833] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 189
[1834] *Ibid.*, p. 191

des industries naissantes, la conquête de marchés étrangers, l'établissement des empires coloniaux et, pour le dire en un mot : « *doing business sword in the hand*[1835]. » La fin du « capitalisme mercantiliste » correspond au début du premier Kondratieff aux alentours de 1787 : « *While the wealth of the business class fairly rapidly increased, as least in Western Europe, extreme poverty was widespread among the masses*[1836] » précise Schumpeter. Ainsi, une nouvelle classe d'affaires, la bourgeoisie, s'enrichit durant la période tandis qu'une masse d'individus sont poussés dans la pauvreté.

Le premier Kondratieff (1787-1842) de la révolution industrielle est le témoin de fortes perturbations externes venues des guerres napoléoniennes et des interventions étatiques. Ces facteurs ont perturbé ou corrigé la forme du cycle à la marge mais ne sauraient impulser le mouvement cyclique lui-même. Dans la première partie du cycle, les guerres napoléoniennes constituent un exercice délicat de séparation des facteurs externes et des faits internes à l'économie : les guerres bouleversent l'Europe au point de perturber le déroulement du cycle mais n'en constituent pas la cause. « *We will classify effects roughly into wastage, dislocation, and inflation. Physical destruction and real costs of armaments … were of course considerable, but only locally and temporarily went to the point of destroying or paralyzing business processes*[1837]. » La suite du Kondratieff est caractérisée par de fortes interventions de l'État dans les affaires économiques. Aux États-Unis, un protectionnisme fort est organisé dans le but de préserver la structure industrielle du pays, soumise à la concurrence internationale. Schumpeter s'arrête particulièrement sur les tarifs douaniers comme par exemple le *Tariff Act*[1838] de 1789 ou le « *Tariff of Abomination*[1839] » de 1828. Il précise cependant que l'action de l'État ne peut impulser une expansion et un cycle mais peut corriger à la marge la structure industrielle en favorisant ou décourageant certains secteurs. Mais l'entrepreneur demeure la cause de l'impulsion économique. Ceci dit, l'intervention de l'État peut « *destroyed some, and conditionned other, entrepreneurial possibilities*[1840]. » Contrairement au Royaume-Uni,

---

[1835] *Ibid.*, p. 192
[1836] *Id.*
[1837] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 256
[1838] Le « *Tariff Act* » de 1789, fut la première loi importante votée par les toutes jeunes États-Unis, après la Constitution de 1789. L'article premier stipule : « *Whereas it is necessary for that support of government, for the discharge of the debts of the United States, and the encouragement and protection of manufactures, that duties be laid on goods, wares and merchandise.* »
[1839] Le « *Tariff of 1828* » plus connu sous le nom de « *Tariff of Abomination* » est voté par le Congrès américain le 19 mai 1828. Son but est de protéger les industries du nord des États-Unis en faisant passer les droits de douanes sur tous les biens importés de 38% à 92%.
[1840] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 257

l'Allemagne développe une forte intervention de l'État notamment pour encourager voire prendre en charge les activités entrepreneuriales. La fin des guerres napoléoniennes est concomitante avec l'impulsion d'un cycle Kondratieff aux alentours de 1818 et de l'établissement du *Zollverein* en 1833. L'Allemagne de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle n'est pas unifiée politiquement, et possède une économie largement agraire et commerciale, et la période est caractérisée par une prédominance des facteurs externes qui perturbent le cycle[1841]. Ainsi, le cas allemand est un peu particulier : c'est l'État et sa bureaucratie qui, non seulement, développe une politique protectionniste mais aussi prend en charge une partie de l'activité économique.

> « But the states went beyond that and even beyond forcing technological and commercial improvement on lethargic or impoverished owners. They actually undertook the development and operation of mines and embarked upon enterprise in the heavy industries, thus not only directing but replacing private initiative[1842]. »

Ainsi, Schumpeter utilise le terme de « *state enterprise*[1843] » pour qualifier l'Allemagne du premier Kondratieff. Cependant, difficile d'établir la course des évènements civilisationnels tant ce Kondratieff est perturbé par des facteurs externes :

> « It is submitted that, considering initial data (the state of things in 1780) and the ravages of external factors (the course of events from 1792 to 1815), it is not unreasonable to say that we recognize the features of a battered Kondratieff prosperity and of typical downgrade developments that followed upon it[1844]. »

Dans le *Capitalisme et ses rythmes,* Pierre Dockès résume le premier Kondratieff par cette série d'évènements : « Première révolution industrielle (dès 1760) en Angleterre. Moteur hydraulique, machine à vapeur, cotonnades, textiles, métallurgie ; *Factory System* ; fin des corporations et des régulations d'Ancien Régime, naissance de la classe ouvrière[1845]. » Dès la seconde moitié du premier Kondratieff, le cadre institutionnel du capitalisme se change en un « capitalisme intact » dont le deuxième Kondratieff représente l'acmé.

[1841] *Ibid.*, p. 282
[1842] *Ibid.*, p. 284
[1843] *Ibid.*, p. 283
[1844] *Ibid.*, p. 285
[1845] P. DOCKES, *Le Capitalisme et ses rythmes 1, op. cit.*, p. 145

6.3.4.2 Le Kondratieff bourgeois : le capitalisme intact

Le second Kondratieff (1842-1897) est appelé « Kondratieff bourgeois » car, comme le rappelle Andersen, « *it was the period in which not only the economic system but also social life in general was dominated by competitive capitalism*[1846]. » En 1946, Schumpeter confirme que les changements institutionnels et civilisationnels sont dus à des bouleversements dans l'économie : « *Accelerated change in technology and organization that revolutionized first agriculture and then industry produced a significantly different social pattern which may be termed as Intact Capitalism*[1847]. » Ainsi, l'introduction du chemin de fer et de l'ensemble des innovations connexes ont pour conséquence le bouleversement des structures sociales et civilisationnelles. Le chemin de fer constitue un exemple archétypal de l'approche schumpétérienne. Schumpeter s'attache à étudier « *the consequent dislocation of all the data of economic life*[1848] » consécutif à la généralisation du chemin de fer et propose ainsi d'étudier « l'atmosphère sociale » du Kondratieff. Ce dernier est caractérisé par l'hégémonie de la bourgeoisie dans les affaires économiques mais aussi de l'infusion des valeurs, des croyances et des attitudes de la bourgeoisie au reste de la société :

> « The rule … of the bourgeoisie and of bourgeois rationalism extended, as could easily be shown, to the religions, the arts, the sciences, the style of life, to everything social in fact, with the single exception of the Catholic Church[1849]. »

Sur le plan politique et institutionnel, le Kondratieff bourgeois est caractérisé par le libre-échange et le laissez-faire. Une nouvelle fois, Schumpeter développe de très longues pages documentées sur l'histoire institutionnelle des trois pays étudiés sur la période considérée. Pour résumé, il faut nous tourner vers l'article de 1946. En effet, le deuxième Kondratieff correspond à l'acmé du « capitalisme intact » :

> « The familiar features of its political complement, liberalism, were laissez-faire, in particular free trade, and "sound money" … or at least tendencies toward these goals ; a pacific, though far from pacifist, attitude toward foreign nations and, though with many relapses, toward colonies ; unprecedented respect for personal freedom not only in

[1846] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 203-204
[1847] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 192-193
[1848] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 303
[1849] *Ibid.*, p. 306

> economic but in all matters ; increasing "democratization", meaning extension of the suffrage and the secret ballot[1850]. »

Contrairement au Kondratieff précédent, le Kondratieff bourgeois développe une liberté économique qui a pour conséquence une liberté politique : l'État se place ainsi en retrait des affaires économiques pendant la seconde moitié du XIXe siècle. L'esprit ou le *Zeitgeist,* pour reprendre un mot cher à Schumpeter, est caractérisé par « *the principle of leaving individuals to themselves and of trusting their free interaction to produce socially desirable results*[1851]. » Le deuxième Kondratieff accélère ainsi la concurrence et la prolifération de firmes et voit s'épanouir un éthos bourgeois, une « civilisation bourgeoise[1852] » pour reprendre les termes de l'*Histoire de l'analyse économique.* Sur le plan éthique, la civilisation bourgeoise est caractérisée par l'utilitarisme, le rationalisme et la croyance au progrès :

> « Its materialistic utilitarianism, its naive confidence in progress of a certain type, its actual achievements in the fields of pure and applied science, the temper of its artistic creations, may all be traced to the spirit of rationalism that emanates from the businessman's office[1853]. »

L'utilitarisme, le matérialisme, le rationalisme et une certaine forme de naïveté vis-à-vis du progrès de la civilisation bourgeoise se trouvent parfaitement condensés dans la formulation que Deirdre McCloskey propose des valeurs bourgeoises :

> « The simple and obvious system of natural Liberty, every person on the planet, in Vietnam and Colombia, India and Kenya, can come to have, compliments of the bourgeois virtues, the scope of life afforded now to a suburban minority in the West. It's the Bourgeois Deal: leave me alone to buy low and to sell high, and in the long run I'll make you rich[1854]. »

L'atmosphère sociale de ce Kondratieff est donc caractérisée par la diffusion des valeurs et des attitudes de la bourgeoisie consécutive à la consolidation de sa position dominante dans la structure capitaliste. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter ajoute :

> « Dans la mesure où elle régnait, il n'est pas plus difficile de décrire les éléments qui garnissaient la mentalité du public bourgeois que de se représenter le mobilier qui garnissaient physiquement ses habitations. Si l'on écarte diverses sublimations et

---

[1850] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 193
[1851] *Id.*
[1852] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 40
[1853] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 194
[1854] D. N. MCCLOSKEY, *The Bourgeois Virtues. Ethics for an age of commerce*, Chicago, Illinois, University of Chicago Press, 2007, p. 53

> échappatoires, on trouve une éthique utilitariste – centrée sur le service social au sens utilitariste du terme – et comme "philosophie" un matérialisme évolutionniste plutôt que mécaniciste. La religion, qu'on abandonnait tacitement plutôt que d'y renoncer explicitement, était remplacée par une "attitude"[1855]. »

6.3.4.3 Le Kondratieff néo-mercantiliste : le capitalisme moderne

Le troisième Kondratieff, inachevé au moment où Schumpeter publie les *Business Cycles,* est appelé « Kondratieff néo-mercantiliste » car l'ensemble des valeurs, des croyances et des attitudes subit un infléchissement hostile au capitalisme : « *It is undeniable that this epoch witnessed a complete reversal of the attitude toward capitalism and of almost all the tendencies of the liberal epoch*[1856]. » L'atmosphère sociale constitue une forme de mercantilisme dont les deux symptômes les plus éloquents sont « *the recrudescence of protection and the increase in expenditure on armaments, the other by such symptoms as the new spirit in fiscal and social legislation, the rising tide of political radicalism and socialism, the growth and changing attitudes of trade unionism, and so on*[1857]. » Ce troisième Kondratieff correspond à une phase du capitalisme que Schumpeter appelle « moderne[1858] » dans l'article de 1946 :

> « We find revival of protectionism from the first; growing antagonism between nations; expansion of armaments; rising public expenditure and taxes; increasing regulation of economic activity; increasing strain in the system of international gold monometallism that eventually resulted in its abandonment in favor of strictly managed national currencies; security and other labour legislation. … again, all this may be linked with the corresponding changes in social structures philosophies of life schemes of values[1859]. »

Ce changement dans les valeurs et les attitudes est permis par une modification durable des structures économiques héritées des Kondratieff précédents mais aussi conséquemment aux développements économiques du présent Kondratieff. Alors qu'il développe de très longues pages d'histoire économique, Schumpeter écrit cette phrase que nous considérons comme tout à fait emblématique de sa méthode de l'interprétation économique de l'histoire selon laquelle

---

[1855] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 37-38
[1856] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 195
[1857] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 398-399
[1858] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 195
[1859] *Ibid.*, p. 195-196

les innovations et les bouleversements économiques entraînent dans leur sillage des modifications profondes des mentalités et des croyances :

> « This [automobile] industry … revealed its full meaning for the economic process and for civilization – it has altered the style of life and the outlook on life probably more than any Prophet ever did[1860]. »

Ainsi, ce sont bien les développements économiques qui entrainent des effets dans les autres sphères de la vie sociale, culturelle et civilisationnelle. Ce troisième Kondratieff est perturbé par la Première Guerre mondiale mais la reprise de l'activité économique d'après-guerre est témoin d'une poursuite de la « *revolt against the rational or rationalistic civilization of that epoch*[1861]. » Ainsi Schumpeter est témoin dans l'entre-deux-guerres de plusieurs « symptômes » qui attestent d'un changement dans les structures sociales notamment l'émergence d'une critique des dégâts causés par le capitalisme :

> « The rise of the labor interest to a position of political power and sometimes of responsability, which is but the most conspicuous of the symptoms of a profound change in social structures, is clearly a product of capitalism in our sense of the term, which created a political world and political attitudes fundamentally incompatible with itself[1862]. »

Le capitalisme produit également une modification de la structure de classe avec l'émergence d'une classe moyenne : « *It is worth mentioning that capitalism, also by its own working, involves a phenomenon which, or the importance of which, was not foreseen by Marx : the clerical class*[1863]. » Par « *clerical class* », Schumpeter entend le développement des employés de bureaux, des « *white collars* » et des fonctionnaires – ce que nous appellerions aujourd'hui le secteur tertiaire – et qui permet l'émergence d'une « *New Middle Class*[1864] » dont les standards de vie améliorés affectent leurs croyances, leurs valeurs, leurs attitudes, etc. Bien que ramifiée en divers secteurs, la classe moyenne développe une uniformisation des habitudes de vie et une certaine hostilité à l'égard de la grande bourgeoisie et de la bourgeoisie industrielle.

> « This New Middle Class … forms in some countries and comes near to forming in others, together with farmers (peasants) and small businessman (mainly retailers), a majority of the population, which, though split into widely differing sections, yet feels and acts

---

[1860] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 415
[1861] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 697
[1862] *Id.*
[1863] *Ibid.*, p. 698
[1864] *Id.*

> uniformly in many cases; and that in fundamental attitude it is as hostile to the interests of the bigger an big bourgeoisie as is the working class in the narrower sense of the term though also hostile to the interest of the latter[1865]. »

Dans sa vaste étude historique de la bourgeoisie, Deirdre McCloskey se penche également sur ce qu'elle appelle « *the education bourgeoisie*[1866] » et qui constitue une grande partie de la classe moyenne. Tout comme Schumpeter, McCloskey constate une certaine hostilité de la part de cette frange de la bourgeoisie contre le capitalisme et la civilisation bourgeoise elle-même : « *That is the historical paradox, and the main worry: a class genetically part of the bourgeoisie, and before 1848 sympathetic to it, has in its radicalism for a century and a half damned… the bourgeoisie*[1867]. » McCloskey date ainsi le début de l'hostilité grandissante de la frange éduquée de la bourgeoisie envers le capitalisme à 1848 et se poursuit jusqu'au milieu du XXe siècle. Ces conclusions rejoignent le diagnostic de Schumpeter quant à l'atmosphère sociale du Kondratieff néo-mercantiliste. McCloskey propose trois caractéristiques fondamentales de cette hostilité envers le capitalisme : 1) « *capitalism works poorly, immiserizing us or subjecting us to chronic collapse* » ; 2) « *capitalism … generates inequality* » ; et 3) « *capitalism … debased values, making people greedy, vulgar, alienated and depraved*[1868]. » Ainsi, de manière générale, le capitalisme déploie un ensemble de valeurs et d'attitudes qui lui sont proprement hostiles :

> « Capitalist evolution not only upsets social structures which protected the capitalist interests, by progressively eliminating precapitalist strata from politics and public administration and by creating new positions of political power, but also undermines the attitudes, motivations, and believes of the capitalist stratum itself[1869]. »

Le troisième Kondratieff engendre ainsi une attitude et un ensemble de valeurs hostiles au capitalisme. Ainsi, dès 1939 et la publication des *Business Cycles,* Schumpeter anticipe la thèse centrale de *Capitalism, Socialism and Democracy* selon laquelle les développements du capitalisme provoquent une dissolution des institutions qui le soutiennent et une mentalité propice au déclin du capitalisme :

> « The thesis I shall endeavor to establish is that the actual and perspective performance of the capitalist system is such as to negative the idea of its breaking down under the weight of economic failure, but that its very success undermines the social institutions which

---

[1865] *Id.*
[1866] D. N. McCloskey, *The Bourgeois Virtues*, *op. cit.*, p. 71
[1867] *Ibid.*, p. 73
[1868] *Ibid.*, p. 31-32
[1869] J. A. Schumpeter, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 699

protect it, and inevitably creates conditions in which it will not be able to live and which strongly point to socialism as the heir apparent[1870]. »

Dès lors, *Capitalism, Socialism and Democracy* apparaît comme une analyse partielle de la civilisation capitaliste caractéristique du troisième Kondratieff, précisément celui dans lequel Schumpeter se trouve au moment de la rédaction du livre.

L'apparition d'une classe moyenne et d'une attitude généralement anticapitaliste s'accompagne ainsi d'une rationalisation et d'une individualisation des attitudes et des valeurs : « *Their attitude is more distant, less personal, more rationalized. ... Moreover, the loosening of the family tie – a typical feature of the culture of capitalism – removes or weakens what, no doubt, was the center of the motivation of the businessman of old*[1871]. » Ainsi, la civilisation du capitalisme déployée lors du troisième Kondratieff est rationaliste. Plus précisément, il s'agit d'une rationalité calculatoire et hédoniste : « *It exalts the monetary unit - not itself a creation of capitalism - into a unit of account*[1872]. » En vertu de l'interprétation économique de l'histoire, Schumpeter situe l'origine des schèmes de valeur de la bourgeoisie dans la sphère économique : « *Bourgeois society has been cast in a purely economic mold : its foundations, beams and beacons are all made of economic material. The building faces toward the economic side of life*[1873]. » Ainsi, dans *Capitalism, Socialism and Democracy*, Schumpeter développe plus en avant la question de la rationalisation des rapports sociaux toujours sous l'angle de l'économisme :

« The rational attitude presumably forced itself on the human mind primarily from economic necessity ; it is the everyday economic task to which we are a race owe our elementary training in rational thought and behavior - I have no hesitation in saying that all logic is derived from the pattern of the economic decision or, to use a pet phrase of mine, that the economic pattern is the matrix of logic[1874]. »

Non seulement, le développement du capitalisme engendre une nouvelle forme de rationalité mais il déploie en outre cette logique calculatoire et hédoniste à l'ensemble des sphères de la vie sociale :

« Thus defined and quantified for the economic sector, this type of logic or attitude or method then starts upon its conqueror's carrier subjugating – rationalizing – man's tools

[1870] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 61
[1871] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 699
[1872] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 123
[1873] *Ibid.*, p. 73
[1874] *Ibid.*, p. 122-123

> and philosophies, his medical practice, his picture of the cosmos, his outlook on life, everything in fact including his concepts of beauty and justice and his spiritual ambitions[1875]. »

Schumpeter considère ainsi que c'est bien le capitalisme – historiquement situé – et non l'activité économique en elle-même qui est la force motrice de la rationalisation de l'esprit humain : « *Capitalism – and not merely economic activity in general - has after all been the propelling force of the rationalization of human behavior*[1876]. » Et Schumpeter d'enfoncer le clou :

> « The capitalist process rationalizes behaviors and ideas and by so doing chases from our minds, along with metaphysical belief, mystic and romantic ideas of all sorts. Thus it reshapes not only our methods of attaining our ends but also these ultimate ends themselves[1877]. »

À nouveau, Schumpeter développe les effets du développement du capitalisme moderne lors du troisième Kondratieff sur les croyances et les attitudes en termes de rationalisation qui s'accompagne d'une individualisation et d'un d'affaiblissement des liens familiaux sur fond d'une éthique utilitariste : lors des Lowell Lectures, Schumpeter dresse le bilan du « *crude materialism of mechanistic type*[1878] » et considérait que « *that civilization was essentially rationalistic and utiliratian. It was not favorable to cults of national glory, victory and so on*[1879]. » Il nous semble que ce qualificatif correspond particulièrement à la portion civilisationnelle représentée par le troisième Kondratieff, duquel Schumpeter ne saurait se départir en tant qu'il est le produit de cette période économique et culturelle.

L'atmosphère sociale du Kondratieff néo-mercantiliste est donc à une hostilité grandissante envers le capitalisme lui-même[1880]. Schumpeter en synthétise l'esprit dans un

---

[1875] *Ibid.*, p. 123-124
[1876] *Ibid.*, p. 125
[1877] *Ibid.*, p. 127
[1878] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.*, p. 340
[1879] *Id.*
[1880] À l'exception des Etats-Unis des années 1919-1929 où les fameux *Roaring Twenties* déploient au contraire un ensemble d'institutions et de mentalités favorables au capitalisme : « *More nearly than any other country, the United States displayed, and substantially retained until the world crisis, a frame of mind appropriate to the task of running the capitalist machine. ... Moreover, the government promptly abolished most of the wartime controls, regulations, and organizations ; refrained from measures involving questions of social and economic structure at home ; and successfully kept out of entanglements abroad, thereby creating the atmosphere congenial to private business and reducing the importance to the American citizen of the struggles, sufferings, and upheavals in other parts of the world to the ordre of importance of a football match* » in J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 708; 710

aphorisme : « L'ennui avec le capitalisme, c'est qu'il ne croit pas en lui-même[1881]. » Les effets de cette hostilité sont pressentis par Schumpeter comme étant dangereux pour le fonctionnement du système capitaliste lui-même : « *The capitalist process produces a distribution of political power and a socio-psychological attitude—expressing itself in corresponding policies—that are hostile to it and may be expected to gather force so that they will eventually prevent the capitalist engine from functioning*[1882]. » Hostilité qui se caractérise par des législations sociales, des politiques protectionnistes que Schumpeter développe longuement au volume 2 des *Business Cycles* et qu'il résume par cette formule : « *attempt to handle the essentially intracapitalistic problems of this period by anticapitalistic methods*[1883]. »

Chaque Kondratieff apparaît ainsi comme une portion de l'histoire civilisationnelle du capitalisme et constitue, à ce titre, une variante des valeurs, des mœurs, des attitudes, en un mot, de la civilisation déployée par le capitalisme.

[1881] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 206
[1882] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 112
[1883] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 702

Conclusion de la deuxième partie : « Un sublimé de l'épopée capitaliste »

> « Voilà ma demeure ! *Mais jamais on ne le trouvait chez lui, jamais il n'invitait personne à y monter, et nul ne pouvait se faire une idée de ce que cette somptueuse apparence renfermait de richesses réelles.* »
>
> Alexandre Dumas[1884]

Les *Business Cycles* ne sauraient être réduit à une simple monographie ou pire, à une « *scholastic oddity* » comme le prétend John K. Galbraith[1885]. Un contre-sens répandu consiste à voir dans l'ouvrage majeur de Schumpeter une simple vérification ou une corroboration de sa théorie de l'évolution économique, comme l'interprète Andersen selon qui les *Business Cycles* constituent une « *sort of verification of his basic scheme of economic evolution by demonstrating that it can be used for developing an analysis of the history of waveform economic evolution*[1886]. » Schumpeter confirme que « *statistical and historical facts have … much more important roles to play in the building of our knowledge of a phenomenon than to verify a theory drawn from other sources. They induce the theoretical work and determine its pattern*[1887]. » La théorie des cycles de Schumpeter ne prend son sens qu'en l'intégrant à une théorie générale du capitalisme. Gunther Tichy précise que « *the great theoretical achievement of Schumpeter is to have realized that business fluctuations are not a phenomenon of thier own, but constitute an integrating part of the development of the (capitalist) economy*[1888]. » En effet, les cycles ont la valeur heuristique et pédagogique de rendre compte des interdépendances entre les dimensions économiques, institutionnelles et civilisationnelles du capitalisme tout en signifiant la dynamique de l'évolution économique et la rupture avec le cadre statique. Ainsi, François Perroux a raison de dire que le cycle constitue « un tableau de la "connexion" des mouvements et des quantités, c'est-à-dire de la détermination mutuelle des revenus, des coûts et des prix en tant qu'affectée par une variable indépendance : l'activité de l'entrepreneur[1889]. »

[1884] A. DUMAS, *Les Trois Mousquetaires* (1844), Paris, Éditions Fabbri, 2003, p. 65-66
[1885] J. K. GALBRAITH, cité par R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 128
[1886] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 198
[1887] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.*, p. 32
[1888] G. TICHY, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », *op. cit.*, p. 81
[1889] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 136

Mais il constitue, au-delà, le mortier de toute la théorie schumpétérienne du capitalisme, sans lequel les murs s'effritent : les cycles lient ainsi les trois dimensions définitionnelles que nous avons distingué.

Le capitalisme est d'abord une forme ou une méthode du changement économique impulsée par l'agir de l'entrepreneur mais dans lequel persistent, en deçà, des éléments statiques pérennes qui constituent l'essence des activités économiques ; ce faisant, Schumpeter entend, selon le mot de Perroux, « donner une représentation conceptuelle du processus de l'économie en général, et de l'économie capitaliste en particulier[1890]. »

Le capitalisme est ensuite un ordre institutionnel constitué de la propriété privée, du marché (initiative privée et profit privé) et du crédit où la circulation de la monnaie empruntée entre les entrepreneurs, les banquiers et les capitalistes, joue un rôle primordial dans la dynamique capitaliste. À la théorie, Schumpeter adjoint l'histoire, la statistique, l'ethnologie, etc., afin, non pas de corroborer ses hypothèses, mais de construire et consolider une grille de lecture explicative et englobante du processus capitaliste.

Le capitalisme est enfin une civilisation déployant des valeurs, des mœurs, des attitudes, des croyances déterminées par la structure économique ; ces éléments sont expliqués en dernière instance par les activités de l'entrepreneur et prennent leur source dans la sphère économique faisant de l'analyse schumpétérienne du capitalisme un économisme hérité de la conception marxienne de l'histoire : l'interprétation économique de l'histoire.

La théorie des cycles agit ainsi comme une propédeutique permettant de rendre intelligible la complexité du phénomène capitaliste : il permet de saisir la dimension économique, institutionnelle et civilisationnelle du capitalisme et ce, en découpant en différentes phases successives l'histoire du capitalisme pour en proposer une *histoire raisonnée*. James W. Angell admet dès 1941 et ce, malgré un regard critique sur la théorie schumpétérienne des cycles, que « *the outstanding merits of the book, it seems to me, are that it takes a unified view of the economic system and hence presents the theory of business cycles as an integral part of the general theory of economic activity as a whole*[1891]. »

Ainsi, la cyclicité du capitalisme permet un dialogue entre le caractère historique, par nature changeant et contingent, du capitalisme et le caractère universel de l'économie statique qui lui est sous-jacent et permanent. Alexander Ebner précise que « *a distinction of development phases would not imply a change of the nature of economic activity, but only a change of socio-*

[1890] *Ibid.*, p. 139

[1891] J. W. ANGELL, *Investment and Business Cycles*, New York and London, McGraw-Hill Book Company, Inc., 1941, p. 332

economic data[1892]. » Les cycles constituent ainsi le couronnement de la théorie générale du capitalisme en ce qu'ils permettent l'imbrication de l'histoire (économique, institutionnelle, civilisationnelle) et de l'universel (essence de l'économie, statique).

Ceci constitue la théorie générale du capitalisme chez Schumpeter. Cette dernière permet de concevoir le capitalisme comme un stade historique, saisit dans ses dimensions économiques, institutionnelles et civilisationnelles, en deçà duquel se situent les activités qui constituent l'essence de l'économie et qui, par définition, sont intemporelles et permanentes dans toute société humaine. La théorie générale du capitalisme permet ainsi à la fois de saisir la spécificité historique du capitalisme tout en théorisant la dimension transhistorique de l'économie. La théorie générale schumpétérienne est ainsi enfantée par l'usage de la théorie et de l'histoire et accouche d'un « "sublimé" de l'épopée capitaliste[1893] » selon l'heureuse formule de François Perroux. Il existe donc un dialogue constant dans l'approche schumpétérienne du capitalisme entre la dimension historique de ce dernier et le caractère universel de l'économie. La théorie générale permet ainsi, selon la formule de Alexander Ebner à laquelle nous souscrivons, de découvrir « *an universal principle which is historically conditioned in its actual realisation*[1894]. »

Nous avons reconstruit la théorie générale du capitalisme dans l'œuvre de Schumpeter et ce, en nous mouvant dans la complexité et la vaste étendue de cette dernière. Néanmoins, la théorie générale de Schumpeter déploie à une aporie importante. Clemence et Doody, dès 1950, énumèrent les nombreuses critiques faites au « système schumpétérien » à l'instar de la critique de la théorie de l'intérêt par Böhm-Bawerk, etc. Mais, le manquement majeur dans la théorie générale du capitalisme réside précisément dans l'incapacité à expliquer *l'émergence ou l'apparition des entrepreneurs et des innovations.* L'entrepreneur, l'innovation et le crédit, la Trinité au centre de l'édifice sont ainsi *postulés* mais *non expliqués* par Schumpeter : certes, l'innovation portée par l'entrepreneur et permise par le crédit du banquier ou le capital du capitaliste impulse l'évolution économique et le capitalisme ; mais d'où sortent ces éléments ? Qu'est-ce qui, dans le circuit statique se reproduisant selon l'éternel retour du même, provoque l'apparition de l'entrepreneur et de l'innovation ? C'est ici l'aporie fondamentale de la théorie

[1892] A. EBNER, « Schumpeterian Entrepreneurship Revisited: Historical Specificity and the Phases of Capitalist Development », *op. cit.*, p. 325
[1893] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 143
[1894] A. EBNER, « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », *op. cit.*, p. 132

schumpétérienne. Aporie reconnue assez tôt notamment par le professeur James Angell qui soulève le problème, dès 1941, sous la forme d'une question ironique « *why innovations are innovated ?* » :

> « No explanation is given why a depression equilibrium following the adjusment to one wave of innovations should be followed by, or should give rise to, another wave – that is, to speak loosely, of why innovations are innovated. In other words, if business cycles are regarded as self-generating, no explanation of the process of self-generation is given ; whereas if they are regarded as the result of a series of innovations which act as cycle starters, no explanation of the appearance of these cycle stareters themselves is given[1895]. »

Cette aporie fondamentale appelle une lecture critique en philosophie économique dont l'objectif est ici de saisir les substrats philosophiques présents dans les écrits de Schumpeter et dont le dévoilement permet d'éclairer la théorie générale et de donner à voir la problématique de la nouveauté qui unifie l'œuvre de Schumpeter.

[1895] J. W. ANGELL, *Investment and Business Cycles*, *op. cit.*, p. 333

Troisième partie. Les substrats philosophiques

Introduction de la troisième partie

À la fin de la partie précédente, nous en sommes arrivés à la conclusion que Schumpeter ne parvient pas à expliquer *scientifiquement* l'apparition de la nouveauté. Autrement dit, sa division de la science économique entre une statique et une dynamique permet certes de rendre compte d'un certain nombre d'énigmes propres au capitalisme : intérêt, crédit, capital, profit, cycles, crises, tout en conservant un schéma explicatif de l'économie en général avec l'appareil statique. Il est en mesure, par la suite, d'intégrer à ce modèle une dimension institutionnelle et culturelle pour produire une théorie *générale* du capitalisme. Il n'en demeure pas moins que Schumpeter est impuissant à expliquer l'émergence du nouveau *à l'aide d'une théorie économique* : pourquoi les entrepreneurs apparaissent-ils ? Pourquoi les innovations ont-elles lieu ? Qu'est-ce qui explique que, soudainement, dans tel secteur, à tel moment, un individu décide d'innover, de porter une nouveauté ? Comment rendre compte du *passage de la statique à la dynamique.* En un mot, *Schumpeter ne parvient pas à expliquer l'origine et l'apparition du nouveau*. Fernand Braudel a raison de voir dans l'entrepreneur un « *deus ex machina*[1896] » : ce dernier est postulé par Schumpeter et non démontré, il semble une « manne tombée du ciel » pour reprendre un terme familier aux modèles de croissance néo-classiques[1897]. Une fois l'entrepreneur posé, Schumpeter parvient à donner une grille de lecture complète et monumentale des innovations : leur localisation, leur diffusion, leurs effets sur la structure mais *nullement leur origine !* Comme Richard Day le précise, « *Schumpeter taught us much of what we need to know about the nature of entrepreneurs but he did not explain why they intruded themselves on the circular flow*[1898]. » Pour pallier cette aporie majeure de la théorie schumpétérienne du capitalisme, il est nécessaire de faire un détour par ses positions philosophiques implicites. Ou plus précisément, il est nécessaire d'étudier les substrats

[1896] F. BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, *op. cit.*, p. 67
[1897] F. H. HAHN et R. C. O. MATTHEWS, « The Theory of Economic Growth: A Survey », *The Economic Journal*, vol. 74, nº 296, 1964, p. 779-902
[1898] R. H. DAY, « Disequilibrium Economic Dynamics. A Post-Schumpeterian Contribution », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 5, nº 1, 1984, p. 73

philosophiques présents dans son œuvre. Ainsi, l'objet de cette troisième partie est une enquête sur le noyau philosophique présent dans la théorie générale du capitalisme.

La théorie générale du capitalisme déploie une aporie lourde : l'*absence d'explication* et de surcroît, *d'explication économique* de l'apparition des innovations et des entrepreneurs. Ce manquement a permis à certains commentateurs d'y voir une source d'incohérence[1899] ou de contradiction[1900] dans l'œuvre de Schumpeter, nous aurons l'occasion de les discuter plus amplement au cours de cette partie. Moins une incohérence, la philosophie économique permet d'avancer l'idée que ce manquement relève plutôt du *non-dit.* Notre objectif au cours de cette troisième partie est précisément de *dévoiler* les implicites philosophiques qui infusent la théorie générale du capitalisme afin, en dernier ressort, d'éclairer la conception schumpétérienne du capitalisme. Si Schumpeter n'explique pas *économiquement* l'apparition des innovations, c'est que leur modalité d'apparition répond à une conception du monde qui échappe largement à l'analyse économique. Notre première partie a permis de présenter les avantages d'une approche en philosophie économique par rapport à la division schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse : il ne s'agit pas de séparer la Vision de l'Analyse à la manière schumpétérienne, mais de repérer les éléments philosophiques qui persévèrent dans l'analyse. Autrement dit, il s'agit de repenser les rapports entre les éléments philosophiques – que Schumpeter bannit dans la Vision – pour réaliser qu'ils ont toujours droit de cité dans l'Analyse.

Nous avançons l'idée que la partie haute du capitalisme schumpétérienne, à savoir la dynamique, est caractérisée par une *philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne* et permet de rendre compte de l'apparition de la nouveauté et du processus de création dans la sphère économique (chapitre 7) ; tandis que la partie basse – la statique – est caractérisée par *une philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne*, permettant de rendre compte de la concurrence subie par les agents statiques, de l'impératif d'adaptation aux nouvelles conditions imposées par l'entrepreneur et son innovation auxquelles ils sont soumis ; en un mot, de rendre compte des effets de la destruction créatrice (chapitre 8).

Notre démarche de philosophe-économiste consiste bien à partir de la théorie générale du capitalisme telle que nous l'avons reconstruite dans la deuxième partie pour y déceler des substrats et ainsi « remonter » vers Nietzsche et Darwin. Il est donc primordial de discuter la réception de ces deux auteurs majeurs dans la période durant laquelle Schumpeter se forme intellectuellement.

[1899] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 26, 2002, p. 805-821
[1900] R. L. HEILBRONER, *Les Grands économistes, op. cit.*

La mise au jour des substrats nietzschéens et darwiniens permet dans un dernier chapitre (chapitre 9) de revenir à la problématique philosophique qui traverse l'œuvre de Schumpeter et que nous avons formulé au chapitre 2 dans la première partie. En effet, la montée en généralité permet à Schumpeter de déployer une *théorie de la nouveauté* qui ne serait pas restreinte à la sphère économique dans le cadre du capitalisme, mais dont la portée et la validité se veut plus générale. Schumpeter propose une grille de lecture capable de rendre compte de la nouveauté sous toutes ces formes et dans toutes les sphères de la vie sociale : art, science, morale, technique, et dont l'innovation n'est que l'application particulière à la sphère économique. Dévoiler le noyau philosophique de la théorie générale du capitalisme permet ainsi de mieux comprendre la portée de la problématique philosophique : expliquer l'émergence de la nouveauté en général.

7 Une philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne

« *J'ose tout entreprendre et puis tout achever.* »

Corneille[1901]

Étant donné que nous avançons dans un terrain qui déborde la science économique vers des auteurs issus de traditions disciplinaires très différentes – la philosophie et la biologie – il nous a paru nécessaire de faire un détour méthodologique sur la manière de lire Nietzsche et Darwin en économiste. Ce détour méthodologique s'accompagne pour chacun des deux auteurs d'une nécessaire revue des troupes permettant dans les deux cas de situer l'histoire intellectuelle des liens établit entre Nietzsche et Schumpeter d'une part puis entre Darwin et Schumpeter d'autre part et ce, en vue de positionner notre approche et nos conclusions. Ainsi, il est couramment admis parmi les commentateurs de Schumpeter que l'œuvre de ce dernier soit influencée plus ou moins tacitement par la philosophie de Friedrich Nietzsche (1844-1900). Il est par ailleurs possible de voir, depuis une décennie un regain d'intérêt sur le sujet des liens entre Nietzsche et Schumpeter.

7.1 Revue des troupes : rapide histoire des études sur les liens Nietzsche-Schumpeter

Un certain nombre de commentateurs ne mentionnent les liens entre Nietzsche et Schumpeter que subrepticement et sans approfondir la question. Ces références sont assez nombreuses et attestent de la vivacité de l'idée selon laquelle il existe *a minima* une communauté d'esprit entre Nietzsche et Schumpeter. Un certain nombre d'autres études, plus récentes, ont pour objet une analyse plus en profondeur et, ce faisant, plus documentée et argumentée sur les possibles liens à établir entre le philosophe allemand et l'économiste autrichien.

[1901] P. CORNEILLE, *Le Cid* (1637), dans *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, Acte V, scène VII, p. 241

7.1.1 La dimension nietzschéenne des concepts schumpétériens : une idée ancienne

L'idée d'un lien entre Schumpeter et Nietzsche n'est pas nouvelle dans l'historiographie. La première que nous avons recensé se trouve dans l'introduction de François Perroux à la traduction française de la *Théorie de l'évolution économique* en 1935. Lorsqu'il en vient à la figure de l'entrepreneur dans l'ouvrage de Schumpeter, Perroux précise ainsi :

> « [L'entrepreneur] remplit son rôle, il "crée sans répit" parce qu'il est mû par un ensemble de mobiles irrationnels dont les principaux sont : *volonté de puissance* [nous soulignons], le goût sportif de la nouvelle victoire à remporter, la joie de créer et de donner forme à ses conceptions[1902]. »

Perroux utilise l'expression nietzschéenne de « volonté de puissance » pour qualifier les motifs de l'entrepreneur, expression qui n'est pourtant pas utilisée par Schumpeter ni dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* de 1911 ni dans la seconde de 1926 qui a servi à la traduction française. Perroux est donc le premier à suggérer un rapprochement possible entre Nietzsche et Schumpeter. Ou du moins, il est le premier à utiliser un vocable ouvertement nietzschéen pour rendre compte de la pensée de Schumpeter. Mais, Perroux s'arrête là : il n'approfondit nullement l'usage et le sens du terme « volonté de puissance » ni dans quelle mesure il est applicable aux motifs de l'entrepreneur. Ainsi, dès le vivant de Schumpeter, les commentateurs ont noté ce qui apparaît comme, à tout le moins, une appétence nietzschéenne chez Schumpeter. Gottfried Haberler note dans un article à la mort de Schumpeter que « *one could truly say of [Schumpeter] what Nietzsche said about Schopenhauer : "Seht ihn nur an – Niemanden war er untertan*"[1903]» (« Prenez exemple sur lui ! À nul maître il ne fut soumis[1904] »). Phrase anecdotique et fort convenue dans une nécrologie, mais qui atteste de la proximité établie entre Nietzsche et Schumpeter.

Les années 1990 connaissent un regain d'intérêt sur l'influence nietzschéenne de Schumpeter. Richard Swedberg analyse, dans sa biographie de Schumpeter publiée en 1991, l'élitisme qui imprègne les concepts schumpétériens notamment en faisant référence à une forme de *gai savoir* :

[1902] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 72

[1903] G. HABERLER, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *The Quarterly Journal of Economics*, LXIV, n° 3, août 1950, p. 344

[1904] F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes 11. Fragments posthumes. Automne 1884 - Automne 1885*, M. Montinari et G. Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1977, p. 24

> « To some extent one can say that Schumpeter lived in a similar universe of that of the German philosopher. Also Nietzsche's world was inhabited by demonic forces, heroic individuals and a weak, despicable mass. Like Nietzsche, Schumpeter felt that true creation demanded huge sacrifices from the artist, even illness. "Most creation is pathological" ; "only the sick oyster produces pearl"[1905]. »

Swedberg explique ainsi l'élitisme de Schumpeter par « l'univers similaire » dans lequel les deux auteurs ont évolué et qui accentue une division des hommes entre une élite forte et créatrice et une masse ignorante et faible. Idée qui sera féconde comme nous le verrons par la suite. C'est ainsi le cas de Erich Streissler qui, dans un article très important, étudie les avant-courriers dans les pensées allemandes et autrichiennes des concepts de Schumpeter en se concentrant sur les économistes. Ceci dit, Streissler mentionne Nietzsche :

> « The neglect of Schumpeter's roots in the history of thought is in itself a facet of this very history of thought : Schumpeter's mind was in its formative stages when the vision of the scientist or the artist as superman in the mold of Friedrich Nietzsche, a superman spurning and flaunting his environment, was most prevalent in German and Austrian intellectual life[1906]. »

Tout l'intérêt de l'article de Streissler est de montrer la filiation des concepts schumpétériens dans l'histoire de la pensée économique allemande et autrichienne et surtout de démontrer leur manque d'originalité. Streissler ne développe pas cette idée selon laquelle l'entrepreneur schumpétérien est « moulé » dans la conception nietzschéenne du surhomme, mais, à l'instar de Swedberg, il précise que l'atmosphère intellectuelle dans laquelle Schumpeter évolue s'avère imprégnée par les idées nietzschéennes. Harald Hagemann poursuit cette idée, toujours en passant, d'un entrepreneur schumpétérien qui possède des caractéristiques du surhomme de Nietzsche :

> « In Schumpeter, however, the entrepreneur becomes the Demiurg of economic development. In *Wesen*, he already had addressed another side of dynamics : big efforts which are required for major change in the economy, splendid, important phenomena which can be popularly expressed as « Wille zur Macht », « Herrenwillen ». The Schumpeterian pioneer thus exhibits Nietzschean characteristics and is a leader personality

[1905] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 192
[1906] E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*, p. 13

who is equipped with will-power, daring and a spirit of adventure whose success inspires the masses of mere managers to follow[1907]. »

Dans le même ordre d'idée, Jean-Jacques Gislain dans son article de 2012 sur les origines de l'entrepreneur schumpétérien, reprend l'idée que Schumpeter propose une « définition d'un type entrepreneur comme une sorte de "surhomme" (à la Nietzsche)[1908]. » Ainsi de nombreux commentateurs de Schumpeter considèrent l'influence nietzschéenne de ce dernier sans pour autant s'appesantir plus en avant sur une argumentation ou une démonstration. La plupart des références citées ici n'apportent pas d'arguments venant appuyer une filiation, mais attestent de la vivacité et de la pérennité de l'idée selon laquelle les concepts schumpétériens et notamment l'entrepreneur sont imprégnés des idées nietzschéennes et notamment le surhomme et la volonté de puissance.

7.1.2 Les études comparatives et génétiques : l'entrepreneur schumpétérien comme surhomme

Les années 1990 puis les années 2010 témoignent d'un vif regain d'intérêt sur la question des liens entre la philosophie de Nietzsche et la pensée de Schumpeter. L'un des articles les plus cités et les plus importants sur la question est intitulé « *The Emergence of a Vision* » par Enzo Pesciarelli et Enrico Santarelli publié en 1990 et se concentre sur une généalogie du concept d'entrepreneur. Ils sont les premiers à véritablement expliquer la dimension nietzschéenne des concepts schumpétériens notamment en se fondant sur la distinction, présente dans l'œuvre de Nietzsche entre l'élite et les masses. Schumpeter procède, dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* à une typologie entre deux types d'hommes : le type énergique-dynamique (entrepreneur) et le type hédoniste-statique (masse) sur lequel nous nous sommes arrêtés. Schumpeter supprimera cette dichotomie dans les éditions ultérieures. Selon les auteurs, cette opposition trouve son origine dans le *Zeitgeist* nietzschéen qui règne à l'époque où Schumpeter fait ses études et écrit ses premiers livres. La distinction schumpétérienne serait une application à la sphère économique d'une distinction plus large de la nature humaine opérée par Nietzsche, celle du surhomme opposé au troupeau. L'entrepreneur apparaît donc motivé, comme le suggérait François Perroux, par une volonté de puissance que Pesciarelli et Santarelli définissent comme « *man's impulse to rise above the*

[1907] H. HAGEMANN, « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *op. cit.*, p. 59
[1908] J.-J. GISLAIN, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *op. cit.*, p. 27

herd and to overcome his own bare human nature[1909]. » Ainsi, les deux auteurs finissent par conclure :

> « These two opposing types of human beings therefore embody that dualism of reality characteristic of both Nietzsche's and Schumpeter's systems. The two types cannot be reconciled ; neither can't they communicate, because their rules, value systems, and behaviors are opposites[1910]. »

Ce rapprochement entre cette opposition élite et masse chez Nietzsche avec les agents dynamiques et les agents statiques sera approfondi par Yuichi Shionoya dans sa vaste étude de 1997 sur Schumpeter. Selon l'économiste japonais, la dichotomie schumpétérienne est un trait élitiste caractéristique de son temps : « *viewed in a broader perspective, Schumpeter's dichotomy of the human type reflected the philosophical thought of his age*[1911]. » Shionoya positionne ainsi l'élitisme de Schumpeter dans un contexte intellectuel plus large qu'une simple influence plus ou moins inconsciente de Nietzsche. Il souligne que des auteurs comme Henri Bergson, Vilfredo Pareto, Max Weber ou encore José Ortega y Gasset sont considérés par Schumpeter lui-même comme des représentants typiques d'une époque qui développe un état d'esprit relativement hostile à la culture bourgeoise et démocratique :

> « In the *History of Economic Analysis* he described the background to the period 1870-1914 and referred to the current of thought that was "contemptuously hostile to bourgeois civilization" (1954a, 774). It ran against the bourgeoisie's cult of utilitarianism and the liberal belief in rationality and progress and was called anti-democratic and anti-intellectualist. Schumpeter treated Friedrich Nietzsche, Henri Bergson, and Georges Sorel as the representatives of the current thought. Nietzsche's superman, Bergson's elan vital, Pareto's circulation of elites, Tarde's imitation, Weber's charisma, and Ortega's life philosophy were all variants of the human type of that age. Some investigations have been devoted to the influence of these ideas on Schumpeter's, or at least, to their similarity with his ideas; the general findings sound reasonable unless they restrict the source of Schumpeter's ideas to any specific thought within the current[1912]. »

L'élitisme de Schumpeter est ainsi caractéristique d'un certain état d'esprit de son temps : un anti-utilitarisme et un anti-démocratisme que des penseurs comme Nietzsche représentent en philosophie. Cette idée, selon laquelle Nietzsche est une influence élitiste parmi d'autres, est

---

[1909] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 690
[1910] *Ibid.*, p. 691
[1911] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science, op. cit.*, p. 173
[1912] *Id.*

reprise et développée par Esben Andersen. Ce dernier acquiesce la proximité entre Nietzsche et Schumpeter : « *it added the entrepreneur as something like a Homo Creativus that was not too far from the Nietzschean Superman*[1913]. » Mais, il précise que Schumpeter est généralement séduit par les théories élitistes dont la philosophie de Nietzsche apparaît comme un développement régional et non par la philosophie nietzschéenne en tant que telle :

> « "[A]nyone who knew Schumpeter personally can testify that he had a thorough knowledge of theories of the élite of the late nineteenth century (Nietzsche, Pareto, Mosca, Michels, Le Bon) and took pleasure in flirting with such ideas." Actually, März's conclusion is that Schumpeter's "own theory of development was an attempt to give concrete economic substance to the vague theories of his time"[1914]. »

Plus concentré sur les influences exercées par Friedrich Wieser et Werner Sombart, Andersen rappelle que ces deux économistes assumaient beaucoup plus ouvertement leur dette intellectuelle envers Nietzsche. Sombart envisage la possibilité d'une opposition des valeurs aristocratiques aux valeurs de la masse dans le développement du capitalisme[1915], tandis que Wieser se positionne explicitement par rapport à la philosophie de Nietzsche[1916], ce qui n'est pas le cas de Schumpeter. Andersen admet ainsi une influence lointaine et indirecte de Nietzsche sur Schumpeter :

> « A full understanding of socio-economic change required an analysis of the interaction between elites and masses—interpreted as "dynamic" and "static" forces. Nietzsche's fantasies of isolated supermen were of little help for such an analysis, so we should not overemphasize his importance for Schumpeter[1917]. »

Conclusion que semble partager Thomas McCraw : « *The Schumpeterian entrepreneur has some characteristics in common with Max Weber's "charismatic leader" but falls short of the "superman" portrayed by Friedrich Nietzsche*[1918]. » Cette approche est poursuivie par Hugo Reinert et Erik Reinert sur la notion de « destruction créatrice » laquelle est redevable en

---

[1913] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.*, p. 34

[1914] *Ibid.*, p. 67

[1915] « *It has been asserted that the whole of modern civilization is marked by this self-righteous jealousy, which, as everybody knows, Nietzsche made responsible for the substitution of aristocratic values by that of the crowd morality. I believe that something of the same spirit played a part in the history of capitalism* » in W. SOMBART, « The Influence of Technical Inventions », dans N. Stehr et R. Grundmann (éd.), *Economic Life in the Modern Age*, New Brunswick, (U.S.A.), Transaction Publishers, 2001, p. 244

[1916] F. von WIESER, *The Law of Power* (1928), University of Nebraska-Lincoln, Bureau of Business Research, 1983, p. xxxvii

[1917] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics*, *op. cit.*, p. 78-79

[1918] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation, op. cit.*, p. 71

premier lieu à Werner Sombart qui est en l'inventeur. Mais les auteurs considèrent que « *the idea of "creative destruction" enters the late 19th century Zeitgeist through the work of Friedrich Nietzsche*[1919]. » Plus en avant, Reinert et Reinert expliquent que l'idée de destruction créatrice est relativement ancienne : issue de la philosophie hindouiste et bouddhiste, introduite en Europe par Arthur Schopenhauer que Nietzsche considérait comme son « éducateur ». Par voie de conséquence, les concepts schumpétériens seraient des « créatures nietzschéennes[1920] » en ce qu'ils véhiculent implicitement des idées comme le surhomme et la volonté de puissance. Les deux auteurs se proposent d'interpréter la notion de destruction créatrice à la lumière exclusive de *Ainsi parlait Zarathoustra,* œuvre majeure de Nietzsche :

> « Nietzsche's central work Zarathustra is thus at the same time both a meditation on creative destruction, because it presents this new "morality of innovation", and a practical example of the same, insofar as it attacks the existing morality and seeks to replace it with this new morality[1921]. »

Ils en arrivent à la conclusion que la destruction créatrice chez Sombart puis chez Schumpeter est imprégnée des idées nietzschéennes : la création et la destruction sont des processus concomitants, la créativité est volonté de puissance, la vie est un phénomène de perpétuel dépassement, etc.

> « With Nietzsche's Übermensch and Zarathustra's "creative destruction", however, these ideas were brought into focus in a wider societal context, and they acquired both new heroic dimensions and a new vocabulary. Indeed, the main features of Schumpeter's economics, both the entrepreneur, the instigator of change, and his "will to power" and creative destruction, are truly Nietzschean creatures[1922]. »

Toujours dans la même veine, Yuichi Shionoya a poursuivi cette réflexion sur les liens entre la dichotomie nietzschéenne entre élite et masse et la dichotomie schumpétérienne entre dynamique et statique dans un article de 2008. Selon Shionoya, l'opposition entre le type énergique-dynamique et le type hédoniste-statique est une prémisse ontologique de la théorie schumpétérienne qui reproduit la distinction nietzschéenne entre le dionysiaque et l'apollonien, introduite dans le premier ouvrage de Nietzsche, *la Naissance de la tragédie* :

[1919] H. REINERT et E. S. REINERT, « Creative Destruction in Economics: Nietzsche, Sombart, Schumpeter », dans J. Backhaus et W. J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006, p. 56
[1920] *Ibid.*, p. 57
[1921] *Ibid.*, p. 56
[1922] *Ibid.*, p. 57

> « Schumpeter described the social process as the interactions between innovations led by the dynamic men and routines followed by the static men. Innovation and adaptation are integral parts of social life: while innovation disrupts existing equilibrium, adaptation absorbs the consequences of innovation as a new order, just as the Apollo's harmonizing form integrates the Dionysos's disruptive forces of life. In the economic sphere, this process takes the shape of business cycles[1923]. »

Nous reviendrons plus en détail sur cette proposition de Shionoya. Les travaux de André Lapied et Sophie Swaton[1924] reviennent sur la question de la dimension nietzschéenne de l'entrepreneur schumpétérien. En effet, Lapied et Swaton proposent une « interprétation nietzschéenne[1925] » des concepts schumpétériens notamment en rapprochant l'acte créatif de l'entrepreneur à une manifestation de la volonté de puissance et en faisant de l'entrepreneur schumpétérien un surhomme nietzschéen. L'intérêt majeur de ces articles est double : premièrement, ils constituent une tentative de sortir la comparaison Nietzsche-Schumpeter de la simple contextualisation historique pour lui substituer une comparaison d'ordre analytique et philosophique. Les références étudiées jusqu'ici sont essentiellement contextualisantes et n'entrent pas, ou peu, dans une analyse internaliste à la fois des concepts schumpétériens et des idées nietzschéennes. Deuxièmement, les deux auteurs interrogent plus largement le phénomène de destruction et de création présent dans l'œuvre de Nietzsche pour la comparer aux mêmes notions dans l'œuvre de Schumpeter. Cependant, si la lecture contextualisante a ses limites, la comparaison internaliste que proposent Lapied et Swaton possède également les siennes.

En effet, Lapied et Swaton tombent dans le travers qui consiste à utiliser la plasticité des idées présentes dans l'œuvre de Nietzsche pour l'appliquer à des domaines qui lui sont éloignés. En effet, nous verrons par la suite que les « idées » dans l'œuvre de Nietzsche se prêtent difficilement à l'exercice de la définition et, encore plus difficilement, à l'exercice de la comparaison. En effet, les idées ou les vocables mobilisés par Nietzsche ne sauraient se réduire

---

[1923] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 7

[1924] A. LAPIED et S. SWATON, « L'entrepreneur schumpétérien est-il surhumain ? », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, nº 65, 2013, p. 183-202 ; A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », *Revue de philosophie économique*, vol. 14, nº 2, 2013, p. 43-65 ; A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », *GREQAM*, Document de travail, n°2011-35, 2011

[1925] A. LAPIED et S. SWATON, « L'entrepreneur schumpétérien est-il surhumain ? », *op. cit.*, p. 183

à, ou se figer dans, des « concepts[1926] », des « instruments[1927], » des « modes descriptifs[1928] » ou encore des « outils[1929] » comme le supposent les auteurs. Hermétiques à toute tentative pour fixer une « définition définitive, » les idées nietzschéennes relèvent davantage de « métaphores poétiques » pour reprendre l'expression du philosophe Gabriel Mahéo[1930]. La parole du philosophe relève davantage d'une esthétique que d'un discours scientifique rendant sa réception particulièrement malaisée pour les économistes. Zarathoustra déclare ainsi tourner le dos à la science : « car ceci est la vérité : je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi[1931]. » La philosophie de Nietzsche s'enferme difficilement dans le principe d'identité et de non-contradiction auxquels la science est, quant à elle, soumise. Michel Haar précise :

> « Les mots clefs du vocable nietzschéen (Volonté de Puissance, Nihilisme, Surhomme, Éternel Retour) échappent à la logique du concept. En effet, le concept, classiquement, comprend, contient de façon identique et totale, le contenu qu'il subsume. Or la plupart de ces mots font au contraire apparaître une pluralité de sens qui ruine toute logique fondée sur le principe d'identité[1932]. »

Il est dès lors difficile de pratiquer l'exercice de la comparaison entre des concepts répondant à une exigence scientifique d'identité et de définition, comme c'est le cas de Schumpeter, avec des métaphores poétiques dont les effets sont précisément d'interroger notre rapport à la vérité. Ainsi, Lapied et Swaton proposent une « identité » ou une « définition » du surhomme chez Nietzsche en lui prêtant un certain nombre d'attributs : il est un « type humain, » lié au « fait du dépassement, » il possède un « sens historique », il est lié à des « valeurs[1933] », etc. Pour les auteurs, « le surhumain est celui qui incarne cette aptitude à transformer, en commençant par travailler sur sa propre matière : venir à bout de ses résistances, de ses forces négatives pour se dépasser[1934]. » N'est-ce pas ici déroger à l'intention nietzschéenne dont parle Michel Haar et

---

[1926] *Ibid.*, p. 199
[1927] *Id.*
[1928] A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2013, *op. cit.*, p. 63
[1929] A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2011, *op. cit.*, p. 4
[1930] G. MAHEO, *Nietzsche et la parole de Zarathoustra*, Rennes, Éditions Apogée, 2018, p. 11
[1931] F. NIETZSCHE, *Ainsi Parlait Zarathoustra* (1883–1885), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001, p. 380
[1932] M. HAAR, « Nietzsche », dans Y. Belaval (éd.), *Histoire de la philosophie III, Vol. 1 : Le XIXe siècle. Le XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1999, p. 311
[1933] A. LAPIED et S. SWATON, « L'entrepreneur schumpétérien est-il surhumain ? », *op. cit.*, p. 189
[1934] *Ibid.*, p. 197

qui, précisément, est rétive à toute tentative de définition ? En outre, Nietzsche lui-même faisait peu de cas du principe de non-contradiction. Dans ce passage, le surhomme de Nietzsche est beaucoup moins héroïque et prométhéen que le suggère la représentation courante à laquelle Lapied et Swaton semblent souscrire :

> « J'ai trouvé la force là où on ne la cherche pas, chez des <gens> simples, doux, affables, sans la moindre inclination à dominer – et inversement, l'inclination à dominer m'est souvent apparue comme un signe interne de faiblesse : ils redoutent leur âme d'esclave et la drapent dans un manteau royal […] Les n<atures> puissantes *dominent,* c'est une nécessité, elles ne remueront pas le petit doigt. Et même si elles s'enterrent toute leur vie dans un pavillon au fond du jardin[1935] ! »

En outre, Lapied et Swaton procèdent à une lecture particulière des concepts de Schumpeter. Ils réduisent la destruction créatrice à sa réception par le modèle microéconomique standard dont nous avons montré pourtant son peu de fidélité envers la complexité de l'approche schumpétérienne de l'économie. Ainsi, Lapied et Swaton proposent « une interprétation nouvelle alliant la position philosophique de Nietzsche à la conception microéconomique traditionnelle de la destruction créatrice[1936]. » Dans sa version de 2013, l'article de Lapied et Swaton a tout bonnement évacué les références à Schumpeter. Ils admettent par ailleurs que « le rapprochement avec Nietzsche est loin d'être établi, du moins si l'on s'en tient à une définition stricte et minimale de l'entrepreneur comme utilisateur de nouvelles combinaisons[1937]. » Le rapprochement n'est possible qu'en élargissant le concept d'entrepreneur à une fonction de création beaucoup plus générale, mais qui, nous pensons, perd alors sa spécificité schumpétérienne. Dans sa définition stricte, l'innovation chez Schumpeter est l'exécution de nouvelles combinaisons productives et se trouve strictement réduite à la sphère économique. Lapied et Swaton, en vue d'un rapprochement avec Nietzsche, étendent les concepts schumpétériens : l'innovation est « comprise comme synonyme de la création[1938] » et devient sous leur plume « un acte fondateur de l'être et du devenir[1939], » expression métaphysique avec lesquelles Schumpeter était peu à l'aise. Ainsi, c'est au prix d'une certaine

---

[1935] F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes 4. Aurore. Fragments posthumes, Début 1880-Printemps 1881*, M. Montinari et G. Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1980, § 6[206], p. 509

[1936] A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2011, *op. cit.*, p. 4

[1937] A. LAPIED et S. SWATON, « L'entrepreneur schumpétérien est-il surhumain ? », *op. cit.*, p. 193

[1938] *Ibid.*, p. 197

[1939] *Ibid.*, p. 198

distance avec les définitions schumpétériennes et avec la nature des idées nietzschéennes que Lapied et Swaton rendent possible la comparaison.

Nathanaël Colin-Jaeger et Étienne Wiedeman, à la différence de toutes les références mentionnées plus haut, sont philosophes et se positionnent dans la continuité des travaux de Swaton et Lapied. Leur article se propose en effet de faire « une approche généalogique[1940] » de la catégorie entrepreneur chez Schumpeter en remontant vers les idées nietzschéennes. Ils proposent une lecture à la fois contextuelle et interne qui entend mettre au jour les éléments nietzschéens dans la construction du concept d'entrepreneur dans l'œuvre de Schumpeter en se concentrant plus particulièrement sur la *Théorie de l'évolution économique.* En outre, Colin-Jaeger et Wiedemann poursuivent la réflexion sur la critique de l'utilitarisme présente chez Nietzsche et que l'on retrouve sans difficulté chez Schumpeter ainsi qu'un prolongement dans les travaux de Kirzner et Mises. Ce faisant, les deux auteurs interrogent les ambiguïtés du concept d'entrepreneur bien au-delà de sa simple circonscription à l'œuvre de Schumpeter. En ce qui nous concerne ici, nous analyserons les éléments de cette étude nous permettant d'alimenter notre réflexion sur la présence de Nietzsche dans l'œuvre de Schumpeter.

Ainsi, selon Colin-Jaeger et Wiedemann, Schumpeter « reprend des éléments conceptuels à Nietzsche et notamment la figure de l'individu créateur, qui introduit du dynamisme et de l'innovation dans un monde sinon statique dominé par l'habitude[1941]. » Malgré une volonté de nuancer la comparaison établie par Swaton et Lapied, Colin-Jaeger et Wiedemann considèrent que l'entrepreneur possède des qualités nietzschéennes. À ce titre, et tout comme Shionoya, ils reprennent l'infusion de la dichotomie élite / masse de Nietzsche dans l'œuvre de Schumpeter :

> « L'opposition entre l'entrepreneur découvreur et l'exploitant qui se contente de maximiser son profit selon les pratiques habituelles est symétrique de l'opposition nietzschéenne entre l'individu créateur qui s'affranchit avec force de la normativité et de la coutume et la masse qui est mue par un souci de sécurité[1942]. »

Ainsi, l'impulsion de l'évolution chez Nietzsche comme chez Schumpeter est imputée à une « anthropologie » de type nietzschéenne où un individu d'exception brise les cadres de la routine :

[1940] N. COLIN-JAEGER et É. WIEDEMANN, « Aux origines nietzschéennes des ambiguïtés du concept d'entrepreneur : Schumpeter lecteur de Nietzsche », *Revue de philosophie économique*, à paraître, décembre 2021, p. 3

[1941] *Id.*

[1942] *Ibid.*, p. 7

> « Cette opposition entre d'une part l'obéissance de la masse, qui est soumise à un instinct hérité, dont les actions sont essentiellement déterminées par l'habitude, et d'autre part le commandement exercé naturellement par celui qui a une volonté propre qui est la condition du mouvement dans le monde social est reprise par Schumpeter[1943]. »

Schumpeter, à la manière de Nietzsche, déploie ainsi une anthropologie double, particulièrement prononcée dans la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* entre deux types d'individus : un individu créateur, briseur de routines et de résistances, exceptionnel, l'entrepreneur ; et un individu routinier, rétif à la nouveauté, résistant au changement, l'exploitant pur et simple. « Schumpeter est proche de l'idée centrale dans l'anthropologie nietzschéenne de la détermination inconsciente de nombreuses actions par les habitudes qui peuvent devenir "instincts" lorsqu'elles sont parfaitement intégrées à la nature de l'individu[1944]. » L'idée est déjà esquissée par Pesciarelli et Santarelli puis par Shionoya, mais le grand mérite de Colin-Jaeger et Wiedemann est d'argumenter, de développer et d'illustrer abondamment la présence nietzschéenne dans la catégorie entrepreneur :

> « C'est par ailleurs le propre de la figure nietzschéenne de l'homme "monumental" telle qu'elle est esquissée dans la *Seconde considération inactuelle* que de ne pas tenir ce qui est donné à un moment de l'histoire pour ce qui doit être, et d'opposer au donné historique un possible à réaliser, en produisant par là une rupture[1945]. »

Dichotomie entre un créateur et une masse, entre l'exceptionnalité de l'un et le caractère routinier de l'autre, réflexion sur les conditions de possibilités de la rupture et de la diffusion de la création, etc., les concepts schumpétériens ont une teinte nietzschéenne. Le point commun à toutes ces études est la dimension comparative d'une part et la forte concentration sur la figure de l'entrepreneur d'autre part. À la suite de Patrick Mardellat[1946], nous désignons cette série d'étude sous le nom « Hypothèse Nietzsche 1 (HN1)[1947] » laquelle nous allons désormais expliciter pour en montrer les limites.

[1943] *Ibid.*, p. 8
[1944] *Ibid.*, p. 9
[1945] *Ibid.*, p. 11
[1946] La distinction entre Hypothèse Nietzsche 1 (HN1) et l'Hypothèse Nietzsche 2 (HN2) est proposée par Patrick Mardellat dans une étude sur la destruction créatrice. Nous proposons, pour ce qui nous concerne ici, de l'étendre à l'étude des substrats nietzschéens dans la théorie schumpétérienne du capitalisme. P. MARDELLAT, « Sacrifice, destruction créatrice et cycles du capitalisme : la (dé)-raison sacrificielle de l'économie », Document de travail, Sciences Po Lille, 2020
[1947] *Ibid.*, p. 14

7.1.3 L'Hypothèse Nietzsche 1 : teneur et limite

Les références recensées plus haut ont pour point commun la dimension comparative et généalogique avec laquelle ils cherchent à éclairer les concepts schumpétériens avec l'aide des idées nietzschéennes. Force est de constater que la plupart de ces références se concentrent quasiment exclusivement sur la figure de l'entrepreneur : Pesciarelli et Santarelli, Shionoya et plus récemment Swaton et Lapied et Colin-Jaeger et Wiedemann étudient spécifiquement de manière généalogique pour les seconds ou de manière comparative pour les premiers la dimension nietzschéenne de la figure de l'entrepreneur.

Deux observations s'imposent. Premièrement, ces références se concentrent sur les écrits de Nietzsche qui gravitent autour de la publication de *Ainsi parlait Zarathoustra.* La période que Charles Andler appelle « période de reconstruction (1882-1888)[1948]. » À ce titre, les ouvrages publiés après *Zarathoustra* apparaissent comme « de purs commentaires, des appendices critiques[1949] » : c'est le cas de *Par-delà le bien et le mal* publié en 1886, *La généalogie de la morale,* publié en 1887 jusqu'aux titres publiés dans la dernière année de lucidité du philosophe : *Le crépuscule des idoles, L'antéchrist, Ecce Homo, Nietzsche contre Wagner,* publiés en 1888. Par rapport à *Zarathoustra,* les ouvrages de la période du « positivisme sceptique[1950] (1876-1881) » tels que *Humain, trop humain,* publié en 1878-1879, *Aurore,* publié en 1881 et le *Gai Savoir,* publié entre 1882 et 1887, apparaissent comme des prémisses à la période de reconstruction et composent « une vision qui va s'éteindre[1951] » : Nietzsche s'écarte de sa première période, il s'émancipe des influences schopenhaueriennes et wagnériennes des premiers écrits et, sur le plan formel, utilise davantage l'aphorisme et la figure poétique.

Ainsi, à l'exception de Colin-Jaeger et Wiedemann, les économistes et historiens de la pensée qui étudient les liens Nietzsche-Schumpeter se concentrent essentiellement sur les écrits des années 1880 de Nietzsche. Colin-Jaeger et Wiedemann sont les seuls à explicitement citer des écrits des années 1870 notamment les *Considérations Inactuelles,* publiées entre 1873 et 1876. Néanmoins, leur article, à l'instar de Swaton et Lapied ou encore Pesciarelli et Santarelli, cite abondamment les écrits de la période de la reconstruction. Il y a un grand absent de

---

[1948] C. ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Édition Bossard, Paris, 1921, vol. III. Le pessimisme esthétique de Nietzsche, sa philosophie à l'époque wagnérienne, p. 14
[1949] *Ibid.*, p. 17
[1950] *Ibid.*, p. 14
[1951] *Ibid.*, p. 16

l'ensemble de ces études : *La Naissance de la tragédie,* premier livre publié par Nietzsche et qui n'est jamais mobilisé dans ces études. Shionoya esquisse pourtant l'idée d'un rapprochement entre le couple Dionysos et Apollon avec la statique et dynamique, mais sans jamais mobiliser la *Naissance de la tragédie,* dont l'opposition du dionysiaque et de l'apollonien constitue pourtant l'idée centrale. En outre, les *Considérations Inactuelles* ne sont que très peu mobilisées[1952].

Deuxièmement, ces études se concentrent, dans l'œuvre de Schumpeter sur deux concepts : la figure de l'entrepreneur et la destruction créatrice. Pour cette dernière, les articles qui y sont consacrés soit débordent le cadre schumpétérien, comme c'est le cas de Reinert et Reinert[1953] avec une analyse de Sombart, soit évacuent tout bonnement Schumpeter, comme c'est le cas de Swaton et Lapied[1954]. Ainsi, de François Perroux à Colin-Jaeger et Wiedemann, les études entre les liens de Nietzsche et Schumpeter gravitent autour de la figure de l'entrepreneur. De plus, les références à l'œuvre de Schumpeter se concentrent autour de la *Théorie de l'évolution économique.* Lapied et Swaton ainsi que Colin-Jaeger et Wiedemann ne mobilisent que cet ouvrage ainsi que l'*Histoire de l'analyse économique.* Reinert et Reinert ont le mérite de mobiliser un corpus schumpétérien plus large ainsi que Pesciarelli et Santarelli qui, tout comme Hagemann, interrogent les premiers tout comme les derniers écrits de Schumpeter. Quoiqu'il en soit, il est surprenant de voir qu'aucun travail de recension précise et transversale de la présence de Nietzsche dans les écrits de Schumpeter n'a été entrepris. Absents notables : les écrits sociologiques de Schumpeter qui, comme nous le verrons, foisonnent d'un vocabulaire nietzschéen. Les *Business Cycles* sont très peu mobilisés (à l'exception timide de Reinert et Reinert). Pourtant, comme nous l'avons démontré, la théorie de l'entrepreneur présente dans les *Business Cycles* amende considérablement la dimension héroïque et exceptionnelle de l'entrepreneur présentée dans la *Théorie de l'évolution économique* et, par voie de conséquence, supporte beaucoup moins aisément le rapprochement avec le surhomme de Nietzsche.

La principale limite de ces études réside donc dans le manque de méthode d'analyse permettant la confrontation de deux auteurs issus de traditions intellectuelles et de disciplines différentes voire contradictoires. La philosophie de Nietzsche est non seulement éloignée, mais

---

[1952] À part quelques références par Colin-Jaeger et Wiedemann.

[1953] H. REINERT et E. S. REINERT, « Creative Destruction in Economics: Nietzsche, Sombart, Schumpeter », *op. cit.*

[1954] A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2013, *op. cit.*

entend se poser en contradictrice du caractère positif de la science telle que pratiquée par Schumpeter.

7.1.4 Une autre interprétation : l'Hypothèse Nietzsche 2

Devant ces apories, nous proposons une autre lecture des influences de Nietzsche sur l'œuvre de Schumpeter : l'Hypothèse Nietzsche 2 (HN2). Cette hypothèse entend dépasser la double limitation qui réside dans HN1 : du côté de Nietzsche, HN1 évince du cadre les premiers écrits tandis que du côté de Schumpeter, HN1 se concentre sur la *Théorie de l'évolution économique.* Comme le précise Patrick Mardellat, HN2 « convoqu[e] le Nietzsche des débuts, de *La naissance de la tragédie* et de la deuxième *Considération inactuelle*, soit le Nietzche qui avance une "métaphysique d'artiste" […] qui a infusé la pensée théorique de Schumpeter[1955]. » Ainsi, à l'encontre de l'interprétation courante, HN2 entend relire le premier Nietzsche, celui du « pessimisme esthétique » ou du « pessimisme romantique (1869-1876)[1956] » c'est-à-dire la *Naissance de la tragédie* et les *Considérations inactuelles.* Durant cette première période, Nietzsche est « encore fidèle à l'esprit de Schopenhauer et de Richard Wagner[1957] » et tente « de justifier par une métaphysique neuve les attitudes morales que, selon ces penseurs, l'humanité supérieure peut prendre devant la douleur des mondes : la Sainteté, l'Héroïsme, l'Intuition du génie artiste[1958]. »

De plus, il convient de mobiliser l'ensemble du corpus schumpétérien afin d'étudier plus en avant la présence nietzschéenne dans les écrits et dans les concepts de Schumpeter. Il convient en outre de ne pas se focaliser uniquement sur la figure de l'entrepreneur, mais soumettre la théorie générale du capitalisme présente chez Schumpeter à un examen d'ensemble. Ainsi HN2 n'entend pas se substituer à HN1, mais entend compléter les travaux et les résultats apportés par les commentateurs cités plus haut. Avant d'aller plus loin, il est impératif de faire un détour méthodologique sur la manière d'aborder l'œuvre de Nietzsche en économiste.

[1955] P. MARDELLAT, « Sacrifice, destruction créatrice et cycles du capitalisme : la (dé)-raison sacrificielle de l'économie », *op. cit.*, p. 14
[1956] C. ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée III*, *op. cit.*, p. 13-15
[1957] *Ibid.*, p. 13
[1958] *Ibid.*, p. 13-14

7.2 Lire Nietzsche en économiste

7.2.1 De la difficulté de lire Nietzsche

Quiconque désire se confronter aux écrits de Nietzsche passe par un sas de mise en garde et de prise de recul nécessaire tant l'œuvre est délicate de par la variété des interprétations qu'elle a suscité et de la diversité des penseurs, des artistes, des politiciens qui s'en sont revendiqué. Nietzsche figure ainsi, sans doute avec Marx[1959], parmi les philosophes dont l'œuvre a été la plus malmenée, voire falsifiée[1960], et, par voie de conséquence, il véhicule un certain nombre de clichés tenaces et diffamatoires[1961]. Foudroyé en plein effort par la folie, Nietzsche laisse une œuvre inachevée et dont plus de la moitié est composée de fragments posthumes. Ces derniers ont par ailleurs subi une falsification par la sœur de Nietzsche dont les appétences nazies et la relation ambivalente avec son frère ont accentué la falsification sous le titre *La Volonté de Puissance*[1962]. « Nous sommes ici en présence d'une œuvre qui ressemble plus à un échafaudage qu'une construction[1963] » nous met en garde Jean Granier. À ce titre et comme nous y invite Drechsler, il convient de *périodiser*[1964] l'œuvre de Nietzsche afin de ne pas se perdre dans son caractère disparate et fragmentaire.

De plus, la forme même de l'œuvre de Nietzsche prête le flanc à des interprétations divergentes. Gilles Deleuze rappelle ainsi que Nietzsche intègre au discours philosophique deux moyens d'expression que sont l'aphorisme et le poème. Ces derniers « impliquent une nouvelle conception de la philosophie, une nouvelle image du penseur et de la pensée[1965]. » Cette dimension poétique de l'œuvre de Nietzsche la rend d'autant plus ésotérique aux économistes :

> « À l'idéal de la connaissance, à la découverte du vrai, Nietzsche substitue l'interprétation et l'évaluation. L'une fixe le "sens", toujours partiel et fragmentaire, d'un phénomène ; l'autre détermine la "valeur" hiérarchique des sens, et totalise les fragments, sans atténuer

---

[1959] E. FROMM, *La conception de l'homme chez Marx*, *op. cit.*, p. 13

[1960] J. GRANIER, *Nietzsche* (1982), 10e éd., Paris, PUF, 2017, p. 12

[1961] De son antisémitisme présumé à sa récupération par les nazis en passant par sa folie et sa maladie, la vie et l'œuvre de Nietzsche ont suscité des préjugés qui ont fait l'objet d'une déconstruction méthodique par les commentateurs les plus récents. Nous nous contentons de citer W. J. M. DRECHSLER, « Friedrich Nietzsche and Economics: Research Problems », dans J. Backhaus et W. J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006, p. 3

[1962] Sur ce thème, voir K. SCHLECHTA, *Le cas Nietzsche* (1960), Paris, Gallimard, 1997

[1963] J. GRANIER, *Nietzsche*, *op. cit.*, p. 16

[1964] W. J. M. DRECHSLER, « Friedrich Nietzsche and Economics: Research Problems », *op. cit.*, p. 4

[1965] G. DELEUZE, *Nietzsche* (1965), Paris, PUF, 2017, p. 15

ni supprimer leur pluralité. Précisément l'aphorisme est à la fois l'art d'interpréter et la chose à interpréter ; le poème, à la fois l'art d'évaluer et la chose à évaluer[1966]. »

Ainsi, le style poétique et aphoristique rend l'œuvre de Nietzsche relativement facile à lire et c'est précisément pour cette raison qu'il convient d'aborder les écrits de Nietzsche avec précaution : tout ceci « a suscité l'illusion que ce philosophe était à la portée du profane[1967] » précise Michel Haar. En matière de philosophie et plus particulièrement en ce qui concerne Nietzsche, nul doute que l'économiste ressemble à ce profane. Ainsi, le caractère inachevé d'une part et la dimension éclatée et poétique d'autre part rendent l'appropriation des idées et des œuvres nietzschéennes relativement difficile. L'œuvre de Nietzsche pose un certain nombre de problèmes à quiconque désire l'étudier[1968]. À ce titre et afin d'éviter de tomber dans les écueils d'une lecture trop rapide et par là partiale de Nietzsche, il convient d'aborder ce philosophe avec *méthode.* Jean Granier nous avertit : « il importe donc de fixer quelques principes de méthode, indispensables pour protéger Nietzsche de l'arbitraire et garantir la poursuite d'investigations fructueuses[1969]. »

La première difficulté réside dans le projet philosophique nietzschéen. L'usage de la parole chez Nietzsche vise précisément en une subversion du langage traditionnel de la philosophie. Michel Haar rappelle ainsi que Nietzsche entend « échapper la logique du concept[1970]. » Les mots qu'il emploie tel que Volonté de Puissance, Surhomme, Éternel Retour ne sont pas réductibles à des concepts, mais sont plutôt des « mots en éclatement » et relèvent d'une polysémie dont le but est précisément à la destruction des grandes identités traditionnelles. Les principes d'identité et de non-contradiction qui se trouvent au fondement de toute tentative de définition des concepts entrent en opposition avec la dimension poétique et esthétique de l'œuvre de Nietzsche. Michel Haar précise ainsi qu'il faut entrevoir la démarche nietzschéenne comme « un essai en vue de pratiquer l'incroyance à l'égard des lois de la logique et des règles de grammaire[1971]. » La définition qui enferme le signifié dans une identité et dans un ensemble d'attributs qui lui sont attachés apparait ainsi peu compatible avec la démarche nietzschéenne. Par voie de conséquence, l'attribution d'identité, la réduction à une définition ainsi que la tentative de montée en généralité n'entrent pas dans la poétique de Nietzsche. Ainsi, le philosophe allemand n'entend pas construire une *théorie,* mais bien plutôt « démasquer,

---

[1966] *Id.*
[1967] M. HAAR, « Nietzsche », *op. cit.*, p. 310
[1968] W. J. M. DRECHSLER, « Friedrich Nietzsche and Economics: Research Problems », *op. cit.*
[1969] J. GRANIER, *Nietzsche*, *op. cit.*, p. 13
[1970] M. HAAR, « Nietzsche », *op. cit.*, p. 311
[1971] *Ibid.*, p. 312

décrypter, mais indéfiniment, c'est-à-dire sans prétendre lever le dernier voile sur une quelconque identité originaire, sur un quelconque premier fondement, manifeste une répugnance profonde à l'égard de toute systématisation[1972]. »

De plus, l'aspect fragmentaire et aphoristique du texte renvoie à la conception nietzschéenne du monde : Nietzsche entend faire voler en éclat toute représentation systématisée du monde et toute identité fondée sur un système. Dans le *Crépuscule des idoles,* il précise : « Je me méfie de tous les gens à systèmes et je les évite. La volonté de système est un manque de probité[1973]. » Gabriel Mahéo considère ainsi que Zarathoustra, personnage central de la philosophie nietzschéenne, n'est ni un savant ni un sage, mais bien plutôt un poète[1974]. Ainsi, la philosophie de Nietzsche n'est ni théorique ni éthique, mais relève davantage d'une esthétique.

Par ailleurs, Nietzsche développe une certaine critique de l'esprit rationaliste et scientifique de son temps. Dans la *Généalogie de la morale,* il considère que la philosophie rationaliste et plus encore la science ont une tendance à « surestimer la vérité » :

> « Tous deux, la science et l'idéal ascétique, se tiennent sur le même terrain – je l'ai déjà donné à entendre : - ils se rencontrent dans une commune exagération de la valeur de la vérité (plus exactement dans une croyance commune que la vérité est inestimable, incritiquable)[1975]. »

Ainsi, ce n'est pas tant la vérité en elle-même que Nietzsche soumet à son marteau, mais plutôt la poursuite de la vérité comme une valeur en soi. Il entend dénoncer les savants « qui croient à un "monde de la vérité" dont on pourrait approcher en dernière analyse, à l'aide de notre raison humaine petite et carrée. – Comment ? voulons-nous vraiment laisser abaisser l'existence à un exercice de calcul, à une étude pour mathématiciens casaniers[1976] ? »

Ce refus des systèmes théoriques et de toute totalisation du réel dans un cadre analytique clos sur lui-même conduit Nietzsche à un rejet du rationalisme dont l'ambition serait de faire advenir une conception unique et définitive du réel. Au contraire, la méthode de Nietzsche est *interprétative*[1977] : l'étant n'est pas une substance immuable, ne possède pas d'essence

---

[1972] *Ibid.*, p. 313
[1973] F. NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles, op. cit.*, § 26, p. 952
[1974] G. MAHEO, *Nietzsche et la parole de Zarathoustra*, *op. cit.*, p. 30
[1975] F. NIETZSCHE, *La Généalogie de la morale* (1887), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001, p. 882
[1976] F. NIETZSCHE, *Le Gai savoir* (1882–1887), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001, p. 244
[1977] J. GRANIER, *Nietzsche*, *op. cit.*, p. 64

éternelle, mais est bien plutôt, dans la conception nietzschéenne, un flux continuel de relations en perpétuel devenir : « “Tout comprendre”, ce serait supprimer tous les rapports de perspective ; ce serait ne rien comprendre, méconnaître l’essence du connaître[1978]. » Ainsi, Jean Granier nous rappelle que, selon Nietzsche, la connaissance raisonnable a une double conséquence de *simplification* et de *solidification*[1979] : simplification d’une part en ce qu’elle réduit à outrance la complexité du réel et du devenir pour le saisir dans un schéma conceptuel restreint et malléable. La connaissance réduit la complexité du réel à des définitions, des analogies et des identités. Solidification d’autre part en ce qu’elle cristallise le devenir en un être immuable, elle pétrifie la vie. Nietzsche ne prétend pas que la vérité n’existe pas ou que rien n’est vrai, mais il critique la poursuite du vrai en vue du vrai : « c’est une des exagérations les plus dangereuses que de vouloir la connaissance non au service de la vie, mais pour elle-même, à tout prix[1980] » précise Nietzsche.

7.2.2 De la difficulté de lire Nietzsche en économiste

Cette critique du rationalisme et de l’ambition scientifique d’une part, ainsi que l’usage de l’aphorisme et de la métaphore poétique d’autre part, rendent l’appropriation de Nietzsche particulièrement malaisée pour les économistes. Il semble exister entre la philosophie nietzschéenne et la science économique une imperméabilité qui se ressent doublement : d’une part, Nietzsche s’intéresse très peu à l’économie et, d’autre part, les économistes le lui rendent bien, car ces derniers le mobilisent à leur tour très peu : dans l’*Histoire des doctrines économiques* de Charles Gide et Charles Rist, Nietzche est mentionné à trois reprises notamment par son influence sur Max Stirner[1981]. Il n’est mentionné qu’une seule fois par Schumpeter et disparaît quasiment dans les manuels contemporains. Peter Senn conduit une recension détaillée sur vingt-huit ouvrages et conclut que, « *in summary, Nietzsche is discussed in only five of twenty-eight histories studied here. None of them give Nietzsche credit for any influence in the development of mainstream economics*[1982]. » Ce constat vaut également pour l’*Histoire de l’analyse économique* de Schumpeter, nous y reviendrons. Pour ce qui est de son

---

[1978] F. NIETZSCHE, *La Volonté de Puissance II* (1901), Paris, Gallimard, 1995, § 467, p. 175
[1979] J. GRANIER, *Nietzsche*, *op. cit.*, p. 79
[1980] F. NIETZSCHE, *La Volonté de Puissance I* (1901), Paris, Gallimard, 2004, § 162, p. 73
[1981] C. GIDE et C. RIST, *Histoire des doctrines économiques, op. cit.*, p. 686
[1982] P. R. SENN, « The Influence of Nietzsche on the History of Economic Thought », dans J. Backhaus et W. J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006, p. 15

rapport à l'économie, Van Meerhaeghe a procédé à une étude détaillée sur la question[1983]. Nietzsche mobilise peu d'économistes : Malthus[1984], Bagehot[1985], John Stuart Mill[1986] ou encore Bentham[1987] et quelques autres ; mais, jamais il n'entre dans une lecture internaliste ni même dans une discussion critique. En revanche, le ton est plutôt ironique et acerbe : « *Nietzsche quotes economists but comments are lacking or else do not refer to economic aspects. He seems ill at ease when dealing with economists. The difference when discussing authors of other disciplines is manifest*[1988]. »

Comme le suggère Van Meerhaeghe, Nietzsche dénigrait la sphère économique dans les relations humaines notamment le commerce et la classe mercantile : « Le commerce est, par son essence, satanique. Le commerce, c'est le prêté-rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : Rends-moi plus que je ne te donne. L'esprit de tout commerçant est complètement vicié[1989] », assène Nietzsche en citant Baudelaire dans un fragment posthume de 1887-1888. De manière générale et comme l'illustre Van Meerhaeghe, il y a chez Nietzsche une posture tout à fait symptomatique de la philosophie à l'égard de l'économie : une *méfiance*. Comme l'a très justement démontré Egidius Berns, dans la philosophie « domine donc la crainte de l'économie. […] L'économie, si elle est laissée à elle-même, apparaît comme un mouvement sans fin. […] Pour la philosophie, cette démesure est une menace[1990]. » Van Meerhaeghe précise que « *[Nietzsche] regards economic activity with suspicion, to say the least. As in his entire work, opposite opinions on the same subject are not rare*[1991]. » À titre d'exemple, nous pouvons citer cet aphorisme de *Humain, trop humain,* intitulé « le danger de la richesse » :

> « Seul devrait posséder celui qui a de l'esprit : autrement, la fortune est un danger public.
> Car celui qui possède, lorsqu'il ne s'entend pas à utiliser les loisirs que lui donne la fortune,

---

[1983] M. A. G. VAN MEERHAEGHE, « Nietzsche and Economics », dans J. Backhaus et W. J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006, p. 39-53

[1984] « Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature », F. NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles*, *op. cit.*, p. 998

[1985] F. NIETZSCHE, *Considérations Inactuelles III. Schopenhauer éducateur* (1874), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, p. 349

[1986] « Philosophes anglais estimables, mais médiocres, j'ai nommé Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer », F. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal* (1886), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001, p. 700

[1987] *Ibid.*, p. 674

[1988] M. A. G. VAN MEERHAEGHE, « Nietzsche and Economics », *op. cit.*, p. 42

[1989] F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes 13. Fragments posthumes. Automne 1887 - Mars 1888*, M. Montinari et G. Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1976, § 11 [215], p. 273

[1990] E. BERNS, « Philosophie de l'économie », *Rue Descartes*, n° 28, juin 2000, p. 10

[1991] M. A. G. VAN MEERHAEGHE, « Nietzsche and Economics », *op. cit.*, p. 49

> continuera toujours à vouloir acquérir un bien : cette aspiration sera son amusement, sa ruse de guerre dans sa lutte contre l'ennui[1992]. »

Van Meerhaeghe a procédé à une recension, dans les œuvres de Nietzsche ainsi que dans les fragments posthumes, des passages consacrés peu ou prou à l'économie. Le ton oscille entre le dédain, l'ironie et le rejet : critique de la division du travail, critique des prix et de leur fixation par le marché tout étant en faveur d'une certaine forme de concurrence, méfiance envers l'État et la bureaucratie ; vitupération contre le socialisme, etc. En un mot, Nietzsche déploie une batterie de critiques contre des thèmes variés et épars dans lesquels il est difficile de voir un quelconque rapprochement avec tel ou tel courant de pensée en science économique ou telle ou telle appétence politique, à tout le moins ne nous risquerons-nous pas à cet exercice ici. Van Meerhaeghe conclut : « *His knowledge was rather superficial. He makes, for example, the classical mistake of a neophyte student of economics : maximising and minimising at the time*[1993]. »

Ceci dit, c'est paradoxalement par la critique des excès du libéralisme et par la mise au jour de l'hypocrisie de l'esprit mercantile que Nietzsche a gagné une certaine notoriété dans la Vienne fin-de-siècle. Melvyn Ingleby a récemment étudié[1994] la réception viennoise de Nietzsche entre les années 1870 et 1900, époque à laquelle Schumpeter se forme intellectuellement. Vienne apparaît ainsi comme l'un des premiers endroits où Nietzsche a gagné une notoriété parmi les classes intellectuelles :

> « Standing at the forefront of his reception in Europe, Vienna between 1870 and 1900 was a place in which Nietzsche's ideas were fervently discussed in public life and appropriated in the works of leading representatives of Viennese modernism[1995]. »

Il s'agit surtout de « *the early Nietzsche, who still operated within Schopenhauer's pessimistic metaphysics*[1996]. » C'est précisément ce Nietzsche que nous entendons mobiliser pour montrer les substrats nietzschéens dans la théorie schumpétérienne. Ainsi, lors de cette première réception viennoise, notamment autour d'un groupe d'étudiant appelé le « *Pernerstorfer Kreis* », c'est la critique du libéralisme qui est surtout audible pour une génération de penseurs, d'artistes et d'hommes politiques qui sont plus largement inscrits dans un cadre de révolte

---

[1992] F. NIETZSCHE, *Humain, trop humain* (1878–1879), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, vol. II, §310, p. 803
[1993] M. A. G. VAN MEERHAEGHE, « Nietzsche and Economics », *op. cit.*, p. 49
[1994] M. INGLEBY, « Nietzsche's Vienna: The Reception of Nietzsche's Philosophy in 19th Century Vienna, 1870-1900 », School of Slavonic and East European Studies, University College London, 2014
[1995] *Ibid.*, p. 25
[1996] *Ibid.*, p. 9

contre les pères libéraux. Carl Schorske a ainsi montré comment « les Autrichiens s'engagèrent dans un processus de reformulation critique et de transformations subversives de leurs traditions que leur propre société perçut comme aussi radicalement nouvelles sinon franchement révolutionnaires[1997]. »

Ainsi, la réception de Nietzsche dans la Vienne de la fin du XIXe siècle s'inscrit dans ce processus de reformulation critique dans laquelle les élites intellectuelles viennoises se trouvent. Concernant Nietzsche, Ingleby précise :

> « In the wake of 1873 economic crash, Nietzsche's criticism of "the economic practice of *laisser-faire*" and "a hugely contemptible money economy" made his writings all the more relevant to the enraged students[1998]. »

L'influence de Nietzsche a ainsi perduré dans divers secteurs culturels, portée par cette génération fin-de-siècle, représentée par des personnalités comme Gustav Mahler, Victor Adler, Richard Kralik ou encore Hugo Wolf[1999].

Malgré cela, l'influence de Nietzsche est moins aisément discernable dans la science économique. Backhaus et Dreschler ont dirigé récemment un ouvrage collectif d'une grande qualité sur les liens entre Nietzsche et l'économie[2000], ils font le constat suivant : « *Nietzsche's impact and influence anywhere in and on our civilization was and is immense… but Nietzsche is still completely understudied in the field of economics*[2001]. » Ce constat est tout de même à nuancer depuis un certain regain d'intérêt dans la décennie 2010, en ce qui concerne les liens avec Schumpeter. Mais force est de constater le peu de références faites à Nietzsche par les économistes malgré son influence sur les sciences sociales. En sortant d'un séminaire sur Oswald Spengler en 1920, Max Weber confie à un étudiant :

> « La probité d'un savant contemporain, et surtout d'un philosophe, se mesure à la manière dont il se positionne par rapport à Nietzsche et à Marx. Quiconque n'admet pas qu'il est redevable pour son propre travail du travail accompli par ces deux-là se trompe lui-même

---

[1997] C. E. SCHORSKE, *Vienne fin de siècle : politique et culture*, *op. cit.*, p. 55
[1998] M. INGLEBY, « Nietzsche's Vienna », *op. cit.*, p. 7
[1999] *Ibid.*, p. 9
[2000] J. G. BACKHAUS et W. J. M. DRECHSLER (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006
[2001] J. G. BACKHAUS et W. J. M. DRECHSLER, « Preface. Nietzsche - Economy and Society: The Closed and the Open Question », dans *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, 2006, p. ix

> et trompe les autres. Le monde intellectuel dans lequel nous vivons est en grande partie un monde façonné par Marx et Nietzsche[2002]. »

Cet étudiant aurait pu être Schumpeter dont les rapports critiques avec Marx sont indéniables et dont les rapports avec Nietzsche sont en débat.

De manière générale, Peter Senn étudie l'influence de l'œuvre de Nietzsche sur l'histoire de la pensée économique. Immédiatement, des problèmes d'ordre méthodologique se posent sur la mesure de ladite influence. En effet, il constate que Nietzsche est cité par les économistes, mais il est difficile, en se concentrant sur les seules références, d'avoir une idée exacte de la véritable influence exercée :

> « Every study of influence must rely on the judgment of the author of the study because there are no generally agreed upon measures of influence. For example, simply counting index entries or the number of times an author is referred to, while often indicative, can never be conclusive[2003]. »

Ainsi, pour ce qui nous concerne, nous procéderons à une recension des références directes faites par Schumpeter à Nietzsche dans l'ensemble de son œuvre. Conscient du caractère limité de l'exercice, il sera impératif de faire une recension plus en profondeur des influences de Nietzsche en étudiant les « substrats philosophiques » présents dans l'œuvre de Schumpeter.

Ainsi, étudier les influences de Nietzsche dans l'économie ne passe pas, à notre avis, par une étude bibliométrique ou une étude thématique. Il est nécessaire de se doter d'une *méthode* d'analyse qui permette une lecture critique des textes.

Comme le rappelle Peter Senn, parmi les économistes influencés par Nietzsche, Sombart et Schumpeter ont sans doute voix au chapitre[2004]. Mais, quoiqu'il en soit, « *the most that can be said is that Nietzsche's influence on economics was indirect*[2005]. » Raison pour laquelle, nous avons divisé les présences nietzschéennes chez Schumpeter en deux catégories : les références directes, peu nombreuses et peu instructives d'une influence réelle ; et les références indirectes, lesquelles sont des indices plus féconds pour dévoiler un substrat philosophique dans la pensée d'un auteur.

[2002] « *Die Redlichkeit eines heutigen Gelehrten, und vor allem eines heutigen Philosophen, kann man daran messen, wie er sich zu Nietzsche und Marx stellt. Wer nicht zugibt, daß er gewichtigste Teile seiner eigenen Arbeit nicht leisen könnte, ohne die Arbeit, die diese beiden getan haben, beschwindelt sich selbst und andere. Die Welt, in der wir selber geistig existieren, ist weitgehend eine von Marx und Nietzsche geprägte Welt* » L'anecdote est rapportée par E. BAUMGARTEN, *Max Weber. Werk und Person*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1964, n. 1, p. 554-555

[2003] P. R. SENN, « The Influence of Nietzsche on the History of Economic Thought », *op. cit.*, p. 10

[2004] *Ibid.*, p. 30

[2005] *Ibid.*, p. 31

Senn conclut trop vite que « *we must leave to other scholars the discovery of productive ways to measure the contribution of Nietzsche to the history of economic thought*[2006]. » Au contraire, la philosophie économique comme outil éclairant les théories économiques permet un dialogue entre économie et philosophie et en appelle à une « interfécondation » des deux savoirs et des deux disciplines. Ce faisant pour Schumpeter, cela permet d'éclairer les apories et les zones d'ombre d'une pensée complexe.

7.3 Les présences nietzschéennes chez Schumpeter

7.3.1 Les références directes

Il convient de souligner le peu de références directes à Nietzsche établies par Schumpeter dans l'ensemble de son œuvre. Nous trouvons le nom de Nietzsche à trois reprises au moins, et ce, dans l'œuvre tardive de Schumpeter.

Dans la cinquième partie de *Capitalism, Socialism and Democracy* (inédite en français), Schumpeter procède à une histoire des partis socialistes et s'arrête sur le cas du syndicalisme français. Il traite plus particulièrement de la naissance de la CGT en 1895, de son caractère révolutionnaire et anti-intellectualiste dont Nietzsche représente l'archétype selon lui :

> « To their intellectual anti-intellectualism—whether Nietzschean or Bergsonian—the syndicalist anti-intellectualism of the first may well have appealed as the complement—in the world of the masses—of their own creed. Thus a very strange alliance actually came to pass, and syndicalism found its philosopher after all in Georges Sorel[2007]. »

Ici, le nom de Nietzsche est associé à une forme d'anti-intellectualisme qui règne dans les milieux syndicalistes de la fin du XIXe siècle et que Schumpeter associe par ailleurs au nom de Bergson et de Sorel. C'est dans un contexte relativement similaire que l'on retrouve la deuxième référence à Nietzsche sous la plume de Schumpeter. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter ne cite qu'une seule fois Nietzsche et c'est pour traiter du même sujet : l'anti-intellectualisme. Le passage est situé au début de la quatrième partie et Schumpeter étudie l'atmosphère sociale de la civilisation bourgeoise entre 1870 et 1914. Cependant, Schumpeter entend minimiser l'influence de Nietzsche sur ce courant :

[2006] *Ibid.*, p. 32
[2007] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 340

> « Ce dont je veux parler, c'est d'un courant de pensée qui se retournait précisément contre ce culte libéral de la rationalité et du progrès et contre cet humanitarisme libéral et démocratique. Sur le plan politique, on peut le désigner comme antidémocratique, sur le plan philosophique comme anti-intellectualiste. Nietzsche en donnerait un mauvais exemple à la fois parce que son enseignement ne constitue pas une forme suffisamment pure de cette ligne de pensée et parce que son influence était – et est encore de nos jours – plus faible qu'on est parfois invité à le croire[2008]. »

La troisième occurrence se situe dans les *Lowell Lecture* de 1941 et, une nouvelle fois, Nietzsche est mobilisé pour attester d'une certaine atmosphère hostile au capitalisme et à l'intellectualisme :

> « There had been Nietzsche, there was Bergson, and there were Sorel and Pareto. None of these was a socialist, yet none of these was a friend of either capitalism or the ethics which were congenial to capitalism. It was something that was hostile to socialism as it was to capitalism. It was hostile to intellectualist culture[2009]. »

C'est donc en historien de la pensée que Schumpeter mobilise Nietzsche pour illustrer une forme d'anti-intellectualisme et d'antidémocratisme à la fin du XIXe et au début du XXe siècle tout en nuançant le propos par la minimisation de l'influence prêtée à Nietzsche. Par la suite, Schumpeter préfère citer Georges Sorel comme représentant de l'anti-intellectualisme[2010].

La difficulté réside donc dans le fait que Schumpeter ne mentionne aucunement Nietzsche lorsqu'il définit ses concepts économiques ou lorsqu'il établit des relations économiques. En effet, il faut toujours garder à l'esprit la démarche positive de Schumpeter et sa volonté d'autonomiser le discours économique des autres disciplines notamment la philosophie. De plus, et contrairement à Wieser[2011], Schumpeter ne se positionne pas par rapport à la philosophie de Nietzsche. Enfin, c'est en historien de la pensée et non en théoricien de l'économie que Schumpeter mobilise Nietzsche. Ces éléments ne facilitent nullement le travail de recherche des potentielles influences nietzschéennes dans les concepts schumpétériens.

Cette interprétation d'un Nietzsche anti-intellectualiste et anti-démocratique est tout à fait typique de la réception viennoise de Nietzsche dans laquelle Schumpeter a fait ses études. Selon Ingleby, la réception de Nietzsche dans la Vienne du tout début du XXe siècle assimile la pensée nietzschéenne à une critique de la culture bourgeoise et libérale de son temps :

[2008] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 41
[2009] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.*, p. 345
[2010] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 41-42
[2011] F. von WIESER, *The Law of Power*, *op. cit.*, p. xxxvii

> « Attacking the hypocrisy of liberalism's "money-makers", the exclusionary principle of its politics, its moribund historicist culture and most of all its appetite for scientific rationalism and utility, all of which had left the emotional and irrational side of man neglected – Nietsche's critique was a direct reflection of the disillusionment in which many Viennese, mostly the young, found themselves[2012]. »

Nietzsche est alors perçu comme le philosophe antirationaliste et critique à la fois du libéralisme et de l'esprit démocratique. En effet, selon Alfredo Guzzoni, il est possible de découper la réception de la philosophie en trois grandes périodes. La lecture schumpétérienne de Nietzsche est ainsi caractéristique de la première réception de la philosophie nietzschéenne. Guzzoni précise :

> « La première période – de 1890 à 1930 – se caractérise par l'accent mis sur certains aspects, essentiellement les mêmes, et dont la portée dépasse la philosophie : Nietzsche en tant que philosophe moral, en tant que critique culturel. Les thèmes abordés sont avant tout l'immoralisme, l'antichristianisme, le surhomme[2013]. »

En tant qu'historien de la pensée et lorsqu'il reconstruit l'atmosphère intellectuelle de la période 1870-1914, Schumpeter mobilise Nietzsche comme témoin, certes imparfait, d'une certaine forme de rejet du libéralisme et de la culture bourgeoise, d'une forme d'anti-intellectualisme. Ainsi, Schumpeter ne développe aucunement une interprétation ou une lecture originale de Nietzsche, mais se révèle au contraire symptomatique de la réception de Nietzsche dans l'époque durant laquelle il s'est intellectuellement forgé : un Nietzsche anti-libéral, anti-démocratique et anti-intellectualiste.

Ainsi, les références directes sont peu nombreuses et ne sont pas mobilisées dans la construction de sa théorie économique par Schumpeter. Nietzsche est mentionné à la marge et en tant que témoin d'une certaine atmosphère sociale dans la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle : c'est donc moins Nietzsche qui est mobilisé que sa réception à une certaine époque dont Schumpeter entend rendre compte en tant qu'historien de la pensée. En elles-mêmes, ces références ont un intérêt relativement limité pour attester d'une influence nietzschéenne des concepts schumpétériens d'une part et pour mesurer le degré d'adhérence ou de rejet par Schumpeter de la philosophie nietzschéenne d'autre part. Trop peu mobilisé par Schumpeter, il est impossible de dire avec certitude ce que ce dernier pensait de Nietzsche et de sa philosophie. Afin d'y voir plus clair, il est impératif de se pencher sur les substrats nietzschéens présents

---

[2012] M. INGLEBY, « Nietzsche's Vienna », *op. cit.*, p. 25

[2013] A. GUZZONI (éd.), *100 Jahre philosophische Nietzsche-Rezeption*, Frankfurt am Main, Anton Hain Meisenheim, 1991, p. VII

dans l'œuvre de Schumpeter, c'est-à-dire les expressions, le vocabulaire et les arguments qui se rapprochent des idées nietzschéennes et qui peuvent laisser entrevoir une proximité intellectuelle avec le philosophe allemand.

7.3.2 Les substrats nietzschéens

Le premier substrat nietzschéen présent dans l'œuvre de Schumpeter se trouve dans son premier ouvrage, *Das Wesen.* Dans la dernière partie, Schumpeter procède à une récapitulation de l'appareil statique présenté tout au long de l'ouvrage et termine avec un chapitre très intéressant pour nous, intitulé « *Die Entwicklungsmöglichkeiten der theoretischen Ökonomie*[2014] » ou « Les possibilités de développement de l'économie théorique. » Nous savons que *Das Wesen* possède une dimension programmatique dans la mesure où, se restreignant à la présentation de l'appareil statique, il n'en demeure pas moins qu'il annonce la nécessité et l'urgence d'une investigation théorique dans le champ de la dynamique. En effet, bon nombre de phénomènes économiques, liés à l'évolution, ne sont pas dans le domaine de la statique : « *Even apart from the fact that the problems, which we ascribed to [dynamic] demand consideration of such new moments, we will also attempt otherwise to treat interesting things here, which do not fit into static*[2015]. » Lorsqu'il en vient à qualifier les phénomènes économiques de la dynamique, Schumpeter emploie l'expression nietzschéenne de « volonté de puissance » :

> « We will keep our system of equilibrium free from these things and turn to those more brilliant, more significant phenomena, which one can commonly characterize with the words "will to power," "will to be master," etc., and will seek to come to more general theories with their help[2016]. »

« *Wille zur Macht*[2017] » et « *Herrenwillen*[2018] » sont les deux expressions employées par Schumpeter. Ce dernier assimile donc les phénomènes de la dynamique à des « phénomènes plus brillants et plus significatifs » (« *glänzenderen, bedeutungsvollen Erscheinungen*[2019] ») que les phénomènes statiques qu'il est possible de caractériser par les « mots Volonté de

---

[2014] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*, p. 599
[2015] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 454
[2016] *Id.*
[2017] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*, p. 618
[2018] *Id.*
[2019] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*

Puissance et Volonté du Maître. » Le fait que Schumpeter ne développe pas davantage ce qu'il entend par ces deux idées atteste que le mot est supposément connu du lecteur. Tout porte à croire ici qu'il s'agit bel et bien d'une référence indirecte à Nietzsche, car si le philosophe n'est pas cité, son idée centrale est mobilisée. *Wille zur Macht* est bien entendu le terme employé par Nietzsche et dont la première occurrence apparaît dans un fragment posthume de 1876-1877 :

> « Das Hauptelement des Ehrgeizes ist, zum Gefühl seiner Macht zur kommen. Die Freude an der Macht ist nicht darauf zurückzuführen, dass wir uns freuen, in der Meinung anderer bewundert dazustehen. Lob und Tadel, Liebe und Hass sind gleich für den Ehrsüchtigen, welcher Macht will.
>
> Furcht (negativ) und Wille zur Macht (positiv) erklären unsere starke Rücksicht auf die Meinungen der Menschen[2020]. »

> « L'élément essentiel de l'ambition est d'arriver au *sentiment* de sa propre *puissance.* Le plaisir de la puissance ne se réduit pas à celui de nous savoir admirés dans l'opinion d'autrui. Louange et blâme, amour et haine, sont indifférents à l'ambitieux qui veut la puissance.
>
> La peur (négativement) et la volonté de puissance (positivement) expliquent le grand cas que nous faisons des opinions des gens[2021]. »

Dès la fin de la décennie 1870, Nietzsche envisage ainsi un « sentiment de la puissance. » L'idée de la volonté de puissance est surtout développée dans la « période de la reconstruction » dans *Ainsi parlait Zarathoustra* et dans *Par-delà le bien et le mal.* Cependant, dans ce fragment, Nietzsche lie la Volonté de Puissance à une de ces manifestations possibles sous la forme de l'ambition (*der Erhgeiz*). Cela nous permet de faire un pont avec le deuxième ouvrage de Schumpeter, dans lequel il n'emploie pas aussi directement des expressions issues du corpus nietzschéen, mais un champ lexical qui s'en rapproche. Il s'agit des pages célèbres du chapitre 2 de la *Théorie de l'évolution économique* où Schumpeter décrit les motifs de l'entrepreneur :

[2020] F. NIETZSCHE, *Nachgelassene Fragmente 1875-1879*, G. Colli et M. Montinari (éd.), München, Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, 1988, § 23 [63], p. 425

[2021] F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes 3-1. Humain, trop humain I. Fragments posthumes (1876-1878)*, M. Montinari et G. Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1968, § 23 [63], p.448

> « Il y a d'abord en lui le rêve et la volonté de fonder un royaume privé, le plus souvent, quoique pas toujours, une dynastie aussi. Un empire, qui donne l'espace et le sentiment de la puissance[2022]. »

Ainsi, l'entrepreneur déploie un « motif dynastique » selon lequel il possède « *der Traum und der Wille, ein privates Reich zu gründen*[2023]. » Ce « rêve » et cette « volonté » de fonder un royaume privé sont liés à un « sentiment de la puissance » ou « *Machtgefühl*[2024]. » Ce terme en particulier frappe par sa proximité avec la philosophie nietzschéenne et plus particulièrement avec le fragment cité plus haut selon lequel « *Das Hauptelement des Ehrgeizes ist, zum Gefühl seiner Macht zur kommen*[2025]. » Ainsi, l'entrepreneur déploie une forme de Volonté de Puissance qui ne dit pas son nom, mais dont le vocabulaire employé par Schumpeter atteste d'une certaine proximité d'idée. Ceci explique pourquoi François Perroux utilise l'expression « Volonté de Puissance[2026] » pour qualifier les motifs de l'entrepreneur. Dans la même veine, Schumpeter précise que l'entrepreneur déploie une « volonté du vainqueur[2027] » (« *der Siegerwille*[2028] »). Bien entendu, l'agir de l'entrepreneur en tant que support des innovations relève d'un acte de volonté et non d'un acte calculé ou intellectuel :

> « L'introduction dudit métier a lieu grâce à la fondation de nouvelles exploitations, soit pour sa fabrication, soit pour son emploi, soit pour l'une et l'autre. Quelle est la contribution de nos agents économiques ? Elle consiste seulement en une volonté, un acte[2029]. »

« *Was haben unsre Wirtschaftssubjekte dazu beigesteuert? Nur den Willen und die Tat*[2030]. » Une nouvelle fois, l'action de l'entrepreneur est assimilée à une volonté particulière. Dès *Das Wesen* en 1908, Schumpeter assimile l'action des professions supérieures, c'est-à-dire des professions à fortes qualifications ou à forte éducation, à une « Volonté de Puissance » :

> « Especially the element of cost that lies in its own labor of education jobs that schema. It is almost only effective for "higher" professions. And inclination, the "will to power," (*Wille zur Macht*[2031]) etc., is much more important here, on the one hand, and on the other hand—perhaps even more so the circumstance that the member of certain classes can do

---

2022 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.*, p. 135
2023 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926, op. cit.*, p. 138
2024 *Id.*
2025 F. NIETZSCHE, *Nachgelassene Fragmente 1875 - 1879*, *op. cit.*, § 23 [63], p. 425
2026 F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.*, p. 72
2027 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 135
2028 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 138
2029 J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 198
2030 J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 212
2031 J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.*, p. 361

> nothing other with his labor force, is consequently socially forced to utilize them in one of the few ways that stand open to him, even if this does not correspond to the economical rules at all[2032]. »

Ainsi, les catégories les plus « hautes » d'agents économiques mettent en mouvement une certaine rupture des règles économiques et dont l'action s'apparente à une Volonté de Puissance. Schumpeter réitère le procédé dans son essai sociologique sur les classes sociales. Nous avons démontré comment, dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter divise la population entre un quart supérieur doué d'aptitudes et de qualités supérieures, une vaste moitié intermédiaire d'hommes « moyens » et un quart inférieur sous dotés en aptitudes. Schumpeter considère ainsi que la puissance est une qualité parmi ce quart supérieur de la population. Cette appétence vers la puissance est considérée par Schumpeter comme l'une des qualités ou aptitudes caractéristiques des membres de la classe supérieure :

> « Il est évident qu'une qualité ou un ensemble de qualités ne qualifient une aptitude que par rapport à certaines fonctions bien définies : les aptitudes entretiennent avec les fonctions le même rapport que certaines qualités d'adaptabilité biologique avec le milieu physique. Cependant, si certaines dispositions […] sont, en effet, tout à fait spécifiques, d'autres sont, par leur nature même, capables de s'adapter à une multitude de fonctions – comme, par exemple, la faculté d'analyser abstraitement des faits, la puissance de la volonté (« *alle Willenseigenschaften*[2033] »), et aussi, évidemment, l'aptitude polyvalente et transposable qui peut être utile dans la plupart des situations de la vie[2034]. »

Les traducteurs ont pris ici une liberté en traduisant *Willenseigenschaften* par « puissance de la volonté » car l'idée de puissance est ici absente. Il faut préférer traduire par « les caractéristiques ou les qualités de la volonté. »

Ainsi, le terme « *Wille zur Macht* » n'est présent qu'à deux reprises dans l'œuvre de Schumpeter et ce, dans son premier ouvrage de 1908, *Das Wesen.* L'expression est, dans les deux cas, mobilisée pour décrire par analogie des phénomènes propres à la dynamique économique comme l'activité des professions supérieures. Un vocable proche est repris dans la *Théorie de l'évolution économique,* mais dont la filiation nietzschéenne est atténuée. Dans les *Business Cycles,* ce qui s'apparente à un champ lexical nietzschéen n'est pas mobilisé par Schumpeter pour décrire la fonction économique de l'entrepreneur. Cependant, nous avons

---

[2032] J. A. SCHUMPETER, *The Nature and Essence of Economic Theory*, *op. cit.*, p. 256
[2033] J. A. SCHUMPETER, « Die sozialen Klassen im ethnisch homogenen Milieu » (1927), dans A. Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur Soziologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1953, p. 207
[2034] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 220-221

relevé une seule occurrence dans les 1050 pages qui laisse entrevoir que, si Schumpeter a atténué son vocabulaire nietzschéen, l'idée est toujours présente. Dans le chapitre VII consacré aux développements historiques entre 1843 et 1913 et plus particulièrement dans le développement industriel allemand de la première décennie du XXe siècle, Schumpeter dit ceci :

> « The history of most of the big concerns that emerged at that time displays – because of the particular type of entrepreneur that commanded the stage – the *will to performance* [c'est Schumpeter qui souligne] very much more obviously than does the history of parallel phenomena in countries or cases in which it is financial maneuvering that strikes the eye first[2035]. »

Ainsi, c'est une constante chez Schumpeter d'associer les entreprises à un ensemble d'actes relevant de la volonté et plus particulièrement de la volonté vers le combat, la puissance et le pouvoir. Ici, une « volonté de performance » caractérise les grosses entreprises allemandes du début du XXe siècle : l'expression est soulignée par Schumpeter, attestant d'une intention d'insister sur le phénomène. Une idée similaire est présente dans *Capitalism, Socialism and Democracy* : Schumpeter considère que la rationalisation du processus productif et la division toujours plus grande entre les managers et les propriétaires conduisent à un affadissement de la fonction entrepreneur en lui ôtant sa « volonté de combattre » :

> « The capitalist process, by substituting a mere parcel of shares for the walls of and the machines in the factory, takes the life out of the idea of property. It loosens the grip that once was so strong - the grip in the sense of the legal right and the actual ability to do as one pleases with one's own; the group also in the sense that the Holder of the title loses the will to fight, economically, physically, politically, for his factory and his control over it, do die if necessary on its steps[2036]. »

Schumpeter déploie ainsi une conception agonistique des entreprises et des entrepreneurs en décrivant leur action avec des termes comme « volonté de combattre », « volonté du vainqueur », « sentiment de la puissance » et jusqu'à « Volonté de Puissance » dans *Das Wesen.* Les références directes au vocabulaire de Nietzsche s'en vont s'atténuant, mais demeurent tout de même relativement proches.

Ce thème de la volonté de combattre et de la volonté de puissance se retrouvent abondamment dans les écrits sociologiques de Schumpeter, notamment dans sa sociologie des

---

[2035] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles,* p. 445
[2036] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 142

impérialismes. En effet, en vue de donner une explication des politiques impérialistes menées par diverses civilisations, Schumpeter mobilise abondamment un champ lexical autour des « instincts », des « pulsions » et de la « volonté de vaincre. » Schumpeter définit l'impérialisme comme « la disposition, dépourvue d'objectifs, que manifeste un État à l'expansion par la force, au-delà de toute limite définissable[2037]. » Ainsi l'impérialisme renvoie à une volonté de conquête et de guerre, non pas en vue d'objectifs, mais précisément en vue de la conquête et de la guerre pour elle-même. Autrement dit, l'impérialisme est une disposition pour la guerre dans laquelle la guerre est une fin en soi et n'est motivée par aucun objectif extérieur. Ce faisant, il n'est soumis à aucune limite extérieure et déploie, par définition, le caractère de l'illimité. Cette manière d'entrevoir la guerre comme une fin en soi n'est pas sans rappeler les motifs dynastiques, guerriers et sportifs de l'entrepreneur dans la *Théorie de l'évolution économique.* En effet, l'entrepreneur entrevoit l'activité économique comme une course et un sport de combat, il crée sans répit et conçoit la création comme une fin en elle-même. Il n'est pas anodin que Schumpeter attribue à l'impérialisme la même devise qu'à l'entrepreneur : « *plus ultra*[2038]. » Cette devise permet de saisir en deux mots « la poursuite de l'expansion au-delà de toute limite, jusqu'à l'épuisement total des forces[2039]. » Dès les éléments définitionnels, Schumpeter assimile l'impérialisme à une forme d'agressivité dont les objectifs apparents sont en fin de compte des prétextes au déploiement d'une volonté de combattre :

> « On entend toujours désigner sous le nom d'impérialisme […] le déploiement d'une agressivité dont la raison véritable ne réside pas dans les fins momentanément poursuivies ; autrement dit, d'une agressivité qui trouve dans le succès même de ces entreprises un nouvel aliment et qui est à elle-même sa propre fin[2040]. »

En un mot, le penchant impérialiste recherche « l'expansion pour l'expansion, le combat pour le combat, la domination pour la domination[2041]. » Il semble donc que l'entrepreneur schumpétérien déploie une forme d'impérialisme dans la sphère économique. À tout le moins, Schumpeter reprend la même explication des motivations de l'entrepreneur pour rendre compte des politiques ou des comportements impérialistes. Immédiatement, Schumpeter considère qu'étudier l'impérialisme revient à mettre au jour « la nature et l'origine de cette volonté de

---

[2037] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 44
[2038] *Id.*
[2039] *Id.*
[2040] *Ibid.*, p. 43
[2041] *Id.*

vaincre[2042] » (« *Vielmehr bedarf das Entstehen des Siegenwollens selbst der Eklärung*[2043] »). L'expression *Siegenwollens* employée ici n'est pas sans rappeler le *Siegerwille* déployé par l'entrepreneur. De manière générale, l'impérialisme est très régulièrement assimilé à une « volonté de conquête » tout au long de l'ouvrage[2044] : « *Eroberungswill*e[2045] » ; « *Erobernwollen*[2046] » ; « *Kämpfen- und Erobernwollen selbst*[2047] » (« la volonté de guerre et de conquête[2048] »). On trouve également le mot « *Eroberungstendenz*[2049] » curieusement traduit dans la version française par « volonté de conquête[2050] » alors qu'il serait plus juste de traduire par « tendance conquérante » ou « tendance à la conquête. » Quoiqu'il en soit, Schumpeter assimile ouvertement l'impérialisme à une volonté de conquête.

Au fil de l'argumentaire, le champ lexical agonistique faisant appel à la « volonté de vaincre » et à la « volonté de conquête » laisse peu à peu place à un nouvel appareillage analytique fondé sur les instincts et les pulsions. Lorsqu'il traite de « l'impérialisme à coloration religieuse », comme la conquête arabe au VIIe siècle ou les croisades, Schumpeter utilise des termes tels que « instinct de conquête[2051] » (« *Eroberungsinstinkte*[2052] ») et « instinct de domination[2053] » (« *Herrschaftsinstinkten*[2054] »). Les conquêtes et les guerres menées sous l'impulsion religieuse, dans ces deux cas, sont la manifestation d'un instinct guerrier. Même procédé lorsqu'il analyse « les instincts de guerre et de puissance » (« *Kampf- und Machtinstinkte*[2055] ») des peuples francs au Ve siècle. Schumpeter procède ainsi à une explication naturaliste des comportements impérialistes des divers peuples qu'il étudie. Autrement dit, l'impérialisme s'explique par une série d'instincts et de pulsions de guerre et de conquête qui se trouvent tantôt déployés et favorisés tantôt réprimés et contenus par les

---

2042 *Ibid.*, p. 44
2043 J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 74
2044 J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 69; 81 ; 84 ; 94
2045 J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 91
2046 *Ibid.*, p. 108
2047 *Ibid.*, p. 101
2048 J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 84
2049 J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 99
2050 J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 81
2051 *Ibid.*, p. 82-83
2052 J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 100
2053 J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 51; 83
2054 J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 19; 100
2055 *Ibid.*, p. 103

conditions historiques. L'impérialisme s'explique par un « élément instinctif[2056] » (« *das Instinktmäßige*[2057] ») qui lui serait constitutif et qui expliquerait ses diverses manifestations.

Schumpeter s'affranchit donc des propres justifications que les belligérants et les conquérants donnent à leurs guerres pour s'enfouir dans les éléments instinctifs et pulsionnels :

> « Il est d'autre part évident que les motifs conscients […] sont rarement les vrais motifs, en ce sens qu'ils ne sont pas affranchis des justifications idéologiques, et qu'ils ne sont jamais les seuls motifs des conduites. Les motivations humaines sont toujours d'une complexité infinie et nous ne sommes jamais conscients de la multiplicité de leurs déterminants. […] L'attrait du sang répandu et du butin, l'avarice et la faim du pouvoir, les impulsions sexuelles, les intérêts commerciaux […] tous ces facteurs ont dû, avec une intensité variable, contribuer à mettre en mouvement groupes et individus. Venait s'y greffer le désir effréné de satisfaire des instincts auxquels un passé guerrier avait conféré une place privilégiée dans la mentalité. De semblables impulsions constituent de précieuses alliées pour les motifs officiels en augmentant leur force et en travestissant leur langage[2058]. »

Les instincts sont ainsi une série de motifs inconscients qui poussent les hommes à agir. Ils relèvent de l'impulsion - et sont aussi variés que la violence, le sexe, le gain, etc. : « *Beute- und einfache Mordlust, Habgier und Herrschgier, sexuelle Momente, auch Handelsinteressen*[2059]. » Ces pulsions s'accompagnent d'une volonté de les satisfaire ou de les assouvir : « *der Wille zu hemmungsloser Instinktbefriedigung*[2060]. » Ainsi, Schumpeter propose une explication naturaliste de phénomènes sociaux et politiques, à savoir l'impérialisme et les guerres de conquête par des éléments instinctifs et pulsionnels qui résident dans l'appétit de guerre et de puissance. La présence d'un champ lexical à la fois agonistique (volonté de combattre, volonté de conquête, volonté de puissance, etc.) et relevant de l'instinctif et du pulsionnel (instinct de conquête, instinct de domination, etc.) positionne Schumpeter dans une proximité intellectuelle avec Nietzsche dont on sait l'importance des instincts dans sa philosophie : « tout *instinct* aspire à la domination[2061]. »

En vue d'expliquer les apories de la théorie générale du capitalisme et notamment la question de l'apparition des entrepreneurs dans un circuit statique routinier, il est impératif de voir en quoi cette représentation du capitalisme est imprégnée de la *Lebensphilosophie* de

---

[2056] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 75
[2057] J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 95
[2058] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 74
[2059] J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.*, p. 94-95
[2060] *Ibid.*, p. 95
[2061] F. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal, op. cit.*, § 6, p. 565

Nietzsche dans laquelle les instincts, les pulsions et la volonté de puissance jouent un rôle essentiel. Ce faisant, la réception schumpétérienne de Nietzsche apparaît en concordance avec la réception viennoise de la fin du XIXe et du début du XXe siècle : reçu comme un critique du libéralisme et de la démocratie, Ingleby rappelle que « *Nietzsche also proposed an affirmative principle to replace them : that of "life"*[2062]. » Plus généralement, les lecteurs de Nietzsche ont retenu le cadre général de sa *philosophie de la vie* dont le caractère aphoristique et poétique permet une interprétation large :

> « the appeal of Nietzsche's *Lebensphilosophie* lies largely in the fact that any individual may interpret its meaning according to his or her own evaluation of "life". As Thomas Mann put it : people did not simply read Nietzsche, they *"experienced"* him[2063]. »

Il s'agira ici de montrer « l'expérience nietzschéenne » de Schumpeter en analysant les influences nietzschéennes présentes dans les écrits de Schumpeter. Ce substrat relève d'une *Lebensphilosophie* capable d'expliquer le mouvement créatif de l'entrepreneur et la dynamique capitaliste en général. Pour ce faire, il faut se concentrer sur les premiers écrits de Nietzsche dans lesquels ils développent d'ores et en avant cette philosophie de la vie.

7.4 La Lebensphilosophie de Nietzsche

Il est couramment admis par les commentateurs que la division schumpétérienne entre un type énergique-dynamique et un type hédoniste-statique relève d'une dichotomie élitiste issue en partie de la philosophie nietzschéenne entre les masses et les élites. C'est ainsi l'argument avancé par Pesciarelli et Santarelli[2064]. Nous souscrivons à cette proposition qui a été largement développée et documentée. Poursuivant cette réflexion, Shionoya considère que cette division schumpétérienne est inspirée de la division nietzschéenne entre l'apollonien et le dionysiaque[2065]. Selon Shionoya, l'apollonien correspond au processus d'adaptation et d'harmonisation des éléments statiques de l'économie tandis que le dionysiaque correspond aux forces disruptives de l'innovation : « *while innovation disrupts existing equilibrium, adaptation absorbs the consequences of innovation as a new order, just as the Apollo's harmonizing form integrates the Dionysos' disruptive forces of life*[2066]. » Shionoya ne

---

[2062] M. INGLEBY, « Nietzsche's Vienna », *op. cit.*, p. 25
[2063] *Id.*
[2064] E. SANTARELLI et E. PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision », *op. cit.*, p. 677-696
[2065] Y. SHIONOYA, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », *op. cit.*, p. 7
[2066] *Id.*

développe pas davantage l'idée qu'il esquisse ici. Cependant, cela nous semble être un contresens sur l'opposition Apollon-Dionysos telle que présente dans l'œuvre du jeune Nietzsche.

C'est dans son premier ouvrage, publié en 1872, que Nietzsche introduit le couple de l'apollonien et du dionysiaque. En vertu des mises en garde méthodologiques que nous avons mentionnées plus haut, il n'est pas dans notre intention d'enfermer les idées nietzschéennes dans des concepts ou des tentatives de définitions définitives qui appauvriraient Nietzsche et par-là, le falsifieraient. Pour pallier ceci, nous resterons au plus près des textes de Nietzsche.

D'abord, l'apollonien et le dionysiaque renvoient, sous la plume de Nietzsche, à des « instincts[2067] » ou des « pulsions créatives » :

> « Les Grecs ont représenté sous la figure de leur Apollon ce sentiment de nécessité joyeuse du rêve : Apollon, en tant que dieu de toutes les facultés créatrices de formes, est en même temps le dieu divinateur[2068]. »

L'instinct de création apollonien renvoie ainsi à une « rayonnante apparition », une « belle apparence », une « divinité de la lumière », à la « solennité de la belle apparence[2069]. » De manière générale, il s'agit d'une force créatrice de l'ordre et de la mesure : « cette pondération, cette absence des émotions les plus violentes, cette sereine sagesse du dieu sculpteur[2070] » précise Nietzsche. Plus loin, il poursuit : « l'inébranlable confiance en ce principe et la calme indolence de celui qui en est prisonnier ont trouvé dans Apollon leur expression la plus sublime[2071]. » Apollon est assimilé à la mesure, à l'ordre et à l'harmonie :

> « Apollon, comme divinité éthique, exige des siens la mesure, et, pour la pouvoir conserver, la connaissance de soi-même. Et, ainsi, à la nécessité esthétique de la beauté, vint s'ajouter l'exigence du "Connais-toi toi-même" et du "Rien de trop"[2072]. »

À cet instinct créatif d'une beauté mesurée s'oppose le dionysiaque. Ce dernier est également un instinct de création, mais qui se comprend « par l'analogie de l'ivresse[2073] » :

[2067] F. NIETZSCHE, *La Naissance de la tragédie* (1874), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, p. 35
[2068] *Ibid.*, p. 37
[2069] *Id.*
[2070] *Id.*
[2071] *Id.*
[2072] *Ibid.*, p. 46
[2073] *Ibid.*, p. 38

« sous l'influence du breuvage narcotique », « les émotions », « la subjectivité », « un complet oubli de soi-même », en un mot, « l'ouragan de vie ardente des exaltés dionysiens[2074] » :

> « Au Grec apollonien, paraissait "titanesque" et "barbare" l'effet suscité par le dionysiaque. […] Imaginons maintenant comment dut résonner, à travers ce monde fondé sur l'apparence et la mesure, et artificiellement endigué, l'ivresse extatique des fêtes de Dionysos en mélodies enchantées de plus en plus séductrices ; comme, en ces chants, éclata, jusqu'au cri perçant, tout l'excès démesuré de la nature, en plaisir, souffrance et connaissance[2075]. »

Si Apollon est mesure et ordre, Dionysos apparaît comme l'instinct désordonné de la démesure et de l'ivresse. Ce faisant, dans le dionysiaque :

> « La démesure se révélait vérité, la contradiction, la félicité née de la douleur, jaillit spontanément du cœur de la nature. Et c'est ainsi que, partout où pénétrait le dionysien, l'apollonien fut brisé et anéanti[2076]. »

À ce stade, il est en effet admissible de comparer le couple Apollon-Dionysos à l'opposition schumpétérienne entre la statique et la dynamique : la statique serait le règne de la mesure et de l'ordre dans lequel le circuit est une constante répétition du même, sans perte ni profit, sans phénomène de développement ; la dynamique serait le règne des déséquilibres, des forces disruptives de l'entrepreneur et des innovations sur la structure économique, le « perpétuel ouragan » du capitalisme. Mais faire ceci, c'est oublier que, chez Nietzsche, Apollon et Dionysos sont certes opposés, mais surtout *complémentaires.* Tout le propos de la *Naissance de la tragédie* repose sur « l'intuition que l'évolution de l'art est liée à la dualité de l'apollonien et du dionysien[2077] » précise Nietzsche. Ainsi, davantage qu'une dichotomie, nous avons affaire ici à une *dualité* dont les termes ne peuvent exister l'un sans l'autre. Mieux, les termes de ce couple ont vocation à « s'accoupler[2078]. » L'apollonien et le dionysiaque sont tous les deux des instincts de création visant à rendre compte d'une pulsion créatrice générale dont la manifestation la plus éloquente réside, selon Nietzsche, dans la tragédie attique notamment dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle. Instincts de création, le couple de l'apollonien et du dionysiaque dépasse la simple opposition entre la mesure et la démesure, entre l'harmonie et le chaos, entre la pondération et l'ivresse. Dans le *Crépuscule des idoles,* Nietzsche revient sur

---

[2074] *Id.*
[2075] *Ibid.*, p. 46
[2076] *Ibid.*, p. 47
[2077] *Ibid.*, p. 35
[2078] *Id.*

cette opposition : « que signifient les oppositions d'idées entre *apollonien* et *dionysien,* que j'ai introduites dans l'esthétique, toutes deux considérées comme des catégories de l'ivresse[2079] ? » En tant qu'ils sont deux instincts de création, ils relèvent tous deux de la pulsion créatrice :

> « L'ivresse apollonienne produit avant tout cette irritation de l'œil qui lui donne la faculté de vision. Le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires *par excellence.* Dans l'état dionysien, au contraire, tout le système émotif est irrité et amplifié : en sorte qu'il décharge d'un seul coup tous ses moyens d'expression, d'imitation, de reproduction, de transfiguration, de métamorphose[2080]. »

Ainsi, la comparaison avec la statique et la dynamique schumpétérienne semble, dès lors, mis à mal si l'on s'en tient au texte de Nietzsche. En outre, insister sur le couple Apollon-Dionysos pour l'introduire dans l'économie schumpétérienne, c'est oublier une autre opposition fondamentale présente dans la *Naissance de la tragédie* et qui, selon nous, est plus féconde pour rendre compte d'une proximité entre Nietzsche et Schumpeter.

Nietzsche oppose la tragédie attique à l'esprit socratique : « un démon qui venait d'apparaître, appelé Socrate. Tel est le nouvel antagonisme : l'instinct dionysiaque et l'esprit socratique ; et par lui périt l'œuvre d'art de la tragédie grecque[2081]. » L'esprit socratique privilégie ainsi la raison sur l'instinct : « son dogme suprême est à peu près ceci : "tout doit être raisonnable pour être beau"[2082]. » Ainsi, l'esprit socratique est une forme de « rationalisme débridé[2083] » qui s'oppose à la pulsion créatrice des instincts apolloniens et dionysiaques. Ainsi, l'instinct de création s'oppose chez Nietzsche à la raison dont les conséquences sont mortifères à la fois pour la création, mais plus largement pour la vie :

> « Chez tous les hommes productifs, l'instinct est précisément la force affirmative et créatrice, et la conscience une fonction critique, dissuasive, chez Socrate, l'instinct se révèle critique et la raison est créatrice – véritable monstruosité *per defectum*[2084]. »

Avec Socrate, la raison remplace l'instinct, « l'esprit scientifique[2085] » prend le pas sur « l'instinct artistique[2086] » et la science remplace le mythe. Ce dernier offrant une « consolation

---

[2079] F. NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idole*s, *op. cit.*, p. 996
[2080] *Id.*
[2081] F. NIETZSCHE, *La Naissance de la tragédie*, *op. cit.*, p. 77
[2082] *Ibid.*, p. 78
[2083] *Ibid.*, p. 79
[2084] *Ibid.*, p. 82
[2085] *Ibid.*, p. 98
[2086] *Ibid.*, p. 99

métaphysique[2087] » aux hommes qui prennent conscience, avec la tragédie, de leur communauté de destin, c'est-à-dire la conscience de leur mortalité et du caractère fini de l'existence humaine. La tragédie attique déploie une forme de pessimisme compatible avec la joie et l'allégresse : le caractère tragique de l'existence humaine. L'esprit socratique, à l'inverse, est à la recherche de la vérité au moyen de la science. Son but est de décrire le monde en vue de le transformer ou de se transformer soi-même. L'esprit socratique déploie ainsi une forme d'optimisme[2088] dans laquelle la joie de l'homme tragique est remplacée par la « sérénité de l'*homme théorique*[2089], » sérénité acquise par sa prétention à savoir et à connaître. Selon Nietzsche, Euripide a précipité « le suicide de la tragédie[2090] » attique en y instillant l'esprit socratique : la consolation métaphysique est remplacée par un « *deus ex machina*[2091] » qui vient résoudre le drame.

Le tableau synthétique suivant permet de visualiser l'opposition établie par Nietzsche entre l'instinct de création et l'esprit socratique :

Instinct artistique	**Esprit socratique**
Dionysos et Apollon	Socrate
Sophocle et Eschyle	Euripide
Instinct	Raison
Vie	Vérité
Mythe	Science
Consolation métaphysique	Deus ex machina
Joie et naïveté de l'*homme tragique*	Sérénité de *l'homme théorique*
Pessimisme : assumer la communauté de destin dans la mort	Optimisme : connaître le monde pour le corriger ou se corriger soi-même

Tableau 2. L'opposition nietzschéenne entre l'instinct artistique et l'esprit socratique

Ainsi, le couple Apollon-Dionysos est certes fondamental dans la *Naissance de la tragédie,* mais ce ne sont pas des forces qui se contredisent, mais qui ont vocation à s'accoupler. C'est ici ce que Nietzsche appelle de ses vœux : la renaissance de la tragédie grecque qu'il voyait poindre dans la musique de Richard Wagner.

[2087] *Ibid.*, p. 96
[2088] *Ibid.*, p. 90
[2089] *Ibid.*, p. 88
[2090] *Ibid.*, § 11, p. 72
[2091] *Ibid.*, p. 100

Le couple Apollon-Dionysos semble ainsi peu convaincant à rendre raison de l'opposition statique-dynamique dans la pensée schumpétérienne pour les différentes raisons évoquées plus haut. En revanche, il est certain que l'entrepreneur schumpétérien déploie un certain nombre de motifs dynastiques, guerriers et sportifs qui échappent à la rationalité calculatoire des agents économiques statiques. Ce faisant, il déploie une forme de rationalité intuitive et empirique qui se rapproche d'une pulsion créative au sens nietzschéen du terme. Par-là, il semble plus à propos pour rendre compte de l'opposition entre les agents statiques et les agents dynamiques de faire appel à l'opposition nietzschéenne entre l'instinct artistique et l'esprit socratique.

L'esprit socratique, par son estimation de la raison et de la science, s'oppose frontalement à l'instinct créatif, qui au contraire fonctionne sur un mode instinctif et pulsionnel. Les agents statiques sont mus par des motifs économiques c'est-à-dire par l'acquisition de biens en vue de la satisfaction des besoins. Dans le circuit, la raison, la mesure, le calcul et la routine sont les motivations essentielles des exploitants purs et simples. En cela, les agents statiques déploient une forme de l'esprit socratique dans la sphère économique : raisonnables, calculateurs, sans initiative créatrice, etc. À l'inverse, les agents dynamiques déploient des motifs extra-économiques qui dépassent la rationalité calculatoire et la mesure bornée par le circuit statique. Les motifs guerriers, dynastiques et sportifs de l'entrepreneur relèvent de ces pulsions et de ces instincts de création : « il crée sans répit, car il ne sait rien faire d'autre », « l'économie comme fin, » etc. Ainsi, les motivations de l'entrepreneur se rapprochent des instincts artistiques tels que développés dans la dualité Apollon-Dionysos.

Cette valorisation de l'élément instinctif et son opposition à l'élément raisonnable se retrouve dans l'ensemble du corpus nietzschéen. Il convient de le replacer dans le cadre plus large de la philosophie de la vie nietzschéenne – *Lebensphilosophie*. Dès *La Naissance de la tragédie,* Nietzsche affirme le primat de la vie par lequel est condamnable tout ce qui réduit ou tout ce qui ne renforce pas la vie. Ce thème se retrouve abondamment développé dans la *Seconde Considération inactuelle* publiée en 1874, intitulée « De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie[2092]. » Nietzsche en appelle ainsi à une affirmation de la vie, « la vie seule, cette puissance obscure qui pousse et qui est insatiable à se désirer elle-même[2093]. » Ainsi, la notion de vie chez Nietzsche n'est nullement une forme de biologisme, elle substitue au « *struggle for life* » une autre modalité de l'évolution qui n'enferme pas la vie dans une définition étroite et biologique. Au contraire, Nietzsche déploie une conception négative de la

[2092] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II. De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie* (1874), dans J. Lacoste et J. Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993
[2093] *Ibid.*, p. 234

vie entendue comme négation progressive de toutes les limitations. Jean Granier rappelle ainsi que « la vie apparaît comme un cas particulier de la volonté de puissance[2094]. »

Dans la *Seconde Considération inactuelle,* Nietzsche étudie les rapports de l'histoire à la vie et la manière dont la première est utilisée pour ou à l'encontre du déploiement de la vie. Pour ce faire, il distingue au moins deux rapports à l'histoire : l'histoire monumentale et l'histoire antiquaire. Nietzsche conçoit l'histoire monumentale comme la capacité ou la force « d'utiliser le passé pour la vie et de transformer les évènements en histoire[2095], » de « faire de l'histoire en vue de la vie[2096]. » Autrement dit, dans ce rapport aux évènements passés, l'histoire est tournée vers l'affirmation de la vie et se trouve être un « *memento vivere*[2097]. » L'histoire est nécessaire à la vie mais possède des avantages et des inconvénients. En tant qu'affirmation de la vie, l'histoire est une étape nécessaire de la création à la condition de s'oublier dans le moment créatif. « Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité[2098]. » Ainsi, afin de se tourner vers le devenir et de pouvoir engendrer la création, il faut un certain *agir non-historique* :

> « Cet état est le plus injuste que l'on puisse imaginer, il est étroit, ingrat envers le passé, aveugle en face du danger, sourd aux avertissements ; on dirait un petit tourbillon vivant dans une mer morte de nuit et d'oubli[2099]. »

L'histoire monumentale est ainsi tournée vers le devenir, à la condition de s'oublier dans le moment tourné vers la création. Cet acte créatif ne relève aucunement de la morale chez Nietzsche, en cela, il est injuste mais s'avère être une action « vraie » :

> « Nul artiste ne réalisera son œuvre, nul général sa victoire, nul peuple sa liberté, sans les avoir désirées et y avoir aspiré préalablement dans une semblable condition non-historique. […] Il oublie la plupart des choses pour en faire une seule. Il est injuste envers ce qui est derrière lui et il ne connaît qu'un seul droit, le droit de ce qui est désormais en devenir[2100]. »

Ce processus créatif s'appuie sur l'histoire *monumentale* pour y puiser des exemples de grandeurs passées. « Quand l'homme qui veut créer quelque chose de grand a besoin de prendre conseil du passé, il s'empare de celui-ci au moyen de l'histoire monumentale[2101]. » Mais, l'acte

---

[2094] J. GRANIER, *Nietzsche*, *op. cit.*, p. 95
[2095] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II*, *op. cit.*, p. 222
[2096] *Ibid.*, p. 225
[2097] *Ibid.*, p. 261
[2098] *Ibid.*, p. 220
[2099] *Ibid.*, p. 223
[2100] *Id.*
[2101] *Ibid.*, p. 231

créatif a besoin d'oublier momentanément cette grandeur passée en vue de la dépasser et de créer quelque chose de nouveau et quelque chose de nouvellement grand. Une nouvelle fois chez Nietzsche, ce processus créatif s'accompagne d'une certaine violence :

> « Les esprits les plus élevés de notre espèce humaine ne savent pas combien fortuite est la vision qui est la leur et qu'ils imposent avec violence aux autres – avec violence, parce que l'intensité de leur conscience est extrêmement vive[2102]. »

Ces « hommes qui créent », ces « esprits les plus élevés », qui emploient l'histoire monumentale pour l'oublier dans un agir non-historique, Nietzsche les appelle les « hommes historiques » :

> « Un regard jeté dans le passé les pousse vers l'avenir, leur donne le courage de lutter encore avec la vie, fait naître en eux l'espoir que le bien finira par venir, que le bonheur gîte derrière la montagne dont ils s'approchent. Ces hommes historiques s'imaginent que le sens de l'existence leur apparaîtra à mesure qu'ils apercevront le développement de celle-ci ; ils regardent en arrière pour comprendre le présent, par la contemplation du processus qui a mené jusqu'à lui, pour apprendre à désirer l'avenir avec plus de violence[2103]. »

L'histoire monumentale n'est donc pas étudiée pour elle-même mais est utile en tant qu'inspiratrice des hommes historiques, ceux qui tournent leurs actes vers le devenir. Plus loin, Nietzsche utilise une formule tout à fait intéressante : « nous voulons prendre du bon temps en véritables hommes d'action et de progrès, en vénérateurs de l'évolution[2104] » (« *wollen wir vielmehr einmal unserer Unweisheit von Herzen froh werden und uns als den Thätigen und Fortschreitenden, als den Verehrern des Prozesses*[2105]. ») Ce sont donc en tant que « vénérateur de l'évolution », c'est-à-dire en tant que partisan du devenir, tourné vers l'agir créatif que les hommes historiques emploient l'histoire en la tournant vers l'avenir et non en la sacralisant. En effet, « l'excès d'études historiques est nuisible au vivant[2106] » affirme Nietzsche, en ce qu'elles castrent la pulsion tournée vers la vie. Tout ceci rappelle les motivations de l'entrepreneur tels que définis par Schumpeter dans la *Théorie de l'évolution économique* : tourné vers l'avenir, faisant fi du passé incarné dans des routines ou des habitudes, l'entrepreneur impose avec violence son innovation à l'ensemble d'une structure économique caractérisée par la statique.

[2102] *Ibid.*, p. 223
[2103] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II*, *op. cit.,* p. 224
[2104] *Ibid.*, p. 225
[2105] F. NIETZSCHE, *Die Geburt der Tragödie. Unzeitgemäße Betrachtungen I-IV. Nachgelassene Schriften: 1870 - 1873*, G. Colli et M. Montinari (éd.), München, Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, 1988, p. 256
[2106] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II, op. cit.*, p. 226

L'entrepreneur schumpétérien ressemble moins au surhomme qu'à un « homme historique » au sens du premier Nietzsche.

Ainsi, les « hommes forts » font un usage créatif et en perpétuel devenir de l'histoire monumentale. Mais les « hommes faibles » en font un usage tout à fait différent. Selon Nietzsche, seuls les natures puissantes, les hommes forts, sont capables de « tirer profit » l'histoire monumentale en la tournant vers la vie :

> « L'histoire monumentale trompe par les analogies. Par de séduisantes assimilations, elle pousse l'homme courageux à des entreprises téméraires, l'enthousiaste au fanatisme. Et si l'on imagine cette façon d'histoire entre les mains de génies égoïstes, de rêveurs malfaisants, des empires seront détruits, des princes assassinés, des guerres et des révolutions fomentées[2107]… »
>
> « Les esprits artistiques forts […] ceux qui sont seuls capables d'apprendre quelque chose dans cette sorte d'histoire, capables d'en tirer parti pour la vie et de transformer ce qu'ils ont appris en une pratique supérieure[2108]. »
>
> « C'est à l'histoire qu'appartient la tâche de s'entremettre entre eux, de pousser toujours à nouveau à la création de grands hommes, de donner des forces pour cette création. Non, le but de l'humanité […] ne peut s'atteindre que dans ses types les plus élevés[2109]. »

La distinction entre hommes forts et hommes faibles est ainsi présente dès les premiers écrits de Nietzsche. Lorsqu'il étudie les rapports à l'histoire, Nietzsche enseigne que les hommes faibles sont caractérisés par leur incapacité à transformer cette histoire pour la placer « au service de la vie[2110]. » Au contraire, aux mains des hommes faibles, « ce passé courra le risque d'être déformé, enjolivé, détourné de sa signification[2111] » ; « combien plus néfastes sont encore ses effets quand les impuissants et les inactifs s'emparent d'elle et s'en servent[2112]. » Les masses d'hommes faibles ont une tendance, non seulement à déformer l'histoire, mais en plus à la *subir* :

> « Les masses ne me semblent mériter d'attention qu'à trois points de vue. Elles sont d'une part des copies diffuses des grands hommes, exécutées sur de mauvais papier et avec des plaques usées ; elles sont ensuite la résistance que rencontrent les grands et enfin les

---

[2107] *Ibid.*, p. 229-230
[2108] *Ibid.*, p. 230
[2109] *Ibid.*, p. 271
[2110] *Ibid.*, p. 226
[2111] *Ibid.*, p. 229
[2112] *Ibid.*, p. 230

> instruments dans la main des grands. Pour le reste, que le diable et la statistique les emportent[2113] ! »

Ainsi, Nietzsche considère que les hommes faibles sous trois caractéristiques : 1) ils imitent les hommes forts ; 2) ils résistent aux changements opérés par les hommes forts et enfin, 3) ils sont employés par les hommes forts. Cette dichotomie nietzschéenne préfigure la distinction entre élite et troupeau, maître et esclaves, qui traverse son œuvre.

Une nouvelle fois, les rapports des hommes faibles aux hommes forts dans le premier Nietzsche rappellent les considérations schumpétériennes sur l'entrepreneur.

Premièrement, l'apparition de ce dernier est suivie d'une multitude d'imitateurs en vertu desquels se forment des grappes d'innovations. Dans les *Business Cycles,* il précise :

> « Considerations of this type entail the consequence that whenever a new production function has been set up successfully and the trade beholds the new thing done and its major problem solved, it becomes much easier for other people to do the same things and even to improve upon it. in fact, they are driven to copying it if they can, and some people will do so forthwith[2114]. »

Deuxièmement, les innovations sont accueillies, dans un premier temps, par des résistances par les agents statiques. Dans la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter s'attarde sur « la réaction que le milieu social oppose à toute personne qui veut faire du nouveau en général ou spécialement en matière économique[2115]. » Dans *Business Cycles,* il qualifie ces réactions de « *traditionalistic resistance of consumers*[2116] » et sont de divers natures : « *Resistance may consist in simple disapproval – of machine-made products, for instance – in prevention – prohibition of the use of new machinery – or aggression – smashing new machinery*[2117]. » Schumpeter rapporte l'anecdote de l'exécution par strangulation d'un inventeur, ordonnée par le conseil municipal de Danzig en 1579, car ce dernier avait inventé un métier à tisser menaçant les emplois de plusieurs ouvriers[2118]. Il précise par ailleurs que « surmonter cette résistance, poursuit Schumpeter, est toujours une tâche particulière sans équivalent dans le cours accoutumé de la vie ; cette tâche exige une conduite d'une nature

---

[2113] *Ibid.*, p. 273
[2114] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 100
[2115] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 123
[2116] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 243
[2117] *Ibid.*, p. 100
[2118] Dans un style bien à lui, Schumpeter précise que « *the present writer does not know whether there is any serious foundation for this report ; but – se non è vero à ben trovato*, » *Ibid.*, n. 1, p. 243

particulière[2119]. » Ce thème des résistances à l'innovation de la part des agents statiques est une antienne chez Schumpeter. Rétifs au changement, les agents statiques ont ainsi tendance à s'opposer aux innovations introduites par les entrepreneurs. Norbert Elias rapporte, dans *La Civilisation des mœurs,* comment une princesse grecque introduisit l'usage de la fourchette dans la Venise du XIe siècle où les habitants étaient habitués à l'usage des mains : « Ce fait provoqua à Venise un éclat sans précédent : "Cette nouveauté passa pour une marque de raffinement si outré, que la dogaresse fut sévèrement objurguée par les ecclésiastiques, qui attirèrent sur elle le courroux divin. Peu après, elle était atteinte d'une maladie repoussante et saint Bonaventure n'hésita pas à déclarer que c'était un châtiment de Dieu"[2120]. » Dans *Les usages de la coutume,* l'historien Edward P. Thompson a largement documenté l'importance la « culture *rebelle* » en lien avec les coutumes issues des milieux populaires dans l'Angleterre du XVIIe jusqu'au XIXe siècle[2121].

Troisièmement, après un certain temps, les innovations finissent par être parfaitement assimilées et infusées dans l'ensemble de la structure économique au point que le principe même d'innovation subit une routinisation, caractéristique des agents statiques : « *on the one hand, technological research becomes increasingly mechanized and organized ; on the other hand, resistance to new ways weakens*[2122]. »

Toujours en suivant Nietzsche, les hommes faibles ont un rapport d'inertie face à l'histoire. Autrement dit, ils ont tendance à sacraliser le passé. Cette tendance est appelée « histoire antiquaire » par Nietzsche et consiste à « s'attarder sur ce qui est convenu, à ce que la routine a admiré de tout temps[2123]. » Elle est le fait de « celui qui conserve et vénère, celui qui avec fidélité et amour, tourne les regards vers l'endroit d'où il vient, où il s'est formé[2124]. » Au contraire de l'histoire monumentale, l'histoire antiquaire est sur le mode du « *memento mori*[2125]. » Le danger de cette conception réside aux yeux de Nietzsche précisément dans le fait que la vénération du passé peut s'avérer castratrice de tout élan tourné vers la vie et de se muer

---

[2119] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 124

[2120] N. ELIAS, *La civilisation des mœurs*, *op. cit.*, p. 147-148

[2121] « La culture conservatrice de la plèbe, au nom de la coutume, résistait souvent aux formes de rationalisation et d'innovation économiques […] que les gouvernants, les négociants ou les employeurs cherchaient à imposer. L'innovation était plus évidente au sommet qu'à la base de la société. […] Elle était le plus souvent vécue par la plèbe sous la forme de l'exploitation, de l'expropriation des droits d'usages coutumiers ou de l'interruption brutale de modèles de travail et de loisir auxquels le peuple était attaché. » in E. P. THOMPSON, *Les usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre, XVIIe-XIXe siècle* (1991), Paris, Gallimard - Seuil, 2015, p. 62

[2122] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 108

[2123] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II*, *op. cit.*, p. 231

[2124] *Id.*

[2125] *Ibid.*, p. 261

en « une aveugle soif de collection, une accumulation infatigable de tous les vestiges d'autrefois[2126]. » L'histoire antiquaire correspond à un instinct de conservation, ennemi du renouvellement :

> « L'histoire antiquaire ne s'entend qu'à conserver la vie et non point à en engendrer de nouvelle. […] Elle empêche de décider puissamment en faveur de ce qui est nouveau, ainsi, elle paralyse l'homme d'action qui, étant homme d'action, blessera forcément une piété quelconque[2127]. »

Pis encore selon Nietzsche, les tenants de l'histoire antiquaire ont tendance à conspuer toute forme de nouveauté : « tout ce qui est nouveau, tout ce qui est en devenir, est rejeté ou combattu[2128]. » Schumpeter semble avoir appliqué ces divers rapports à l'histoire dans la sphère économique pour en tirer un certain rapport à la tradition, la routine et l'habitude d'une part et la nouveauté, la création et l'innovation d'autre part. En ce sens, l'histoire antiquaire correspond davantage à l'agent statique du circuit schumpétérien :

> « En cultivant d'une main délicate ce qui a existé de tout temps, il veut conserver les conditions sous lesquelles il est né, pour ceux qui viendront après lui, et c'est ainsi qu'il sert la vie[2129]. »
>
> « Avec ce "nous", il regarde par-delà la vie individuelle, périssable et singulière, et il se sent lui-même l'âme du foyer, de l'espèce et de la cité[2130]. »
>
> « Ce sens de la vénération historique et antiquaire atteint sa valeur suprême, lorsqu'il s'étend sur les conditions modestes, rudes et mêmes précaires, où s'écoulent la vie d'un homme ou d'un peuple, un sentiment touchant de joie et de satisfaction[2131]. »

Les agents du circuit statique ressemblent à ces historiens-antiquaires du premier Nietzsche : ils reproduisent constamment le même, sur le modèle de la routine et de l'habitude, sans instiller le changement et en étant rétif à toute nouveauté.

Les substrats nietzschéens dans la conception schumpétérienne de l'économie s'arrêtent ici. En effet, Nietzsche s'intéresse essentiellement dans les années 1869-1876 à l'esthétique et à la création artistique. L'esprit socratique, la science et le rationalisme sont dépréciés dans le

---

[2126] *Ibid.*, p. 234
[2127] *Ibid.*, p. 2343
[2128] *Ibid.*, p. 233
[2129] *Ibid.*, p. 231
[2130] *Ibid.*, p. 232
[2131] *Id.*

corpus nietzschéen au profit de l'instinct, de l'art et de la révélation. Le projet intellectuel et esthétique de Nietzsche s'oppose, par principe, à la science, en ce que cette dernière est opposée à la vie et à son affirmation. Dans la philosophie nietzschéenne, la vie n'a nul besoin de la science. Au contraire, « tout ce qui vit a besoin de s'entourer d'une atmosphère, d'une auréole mystérieuse[2132]. »

Ainsi, la posture anti-scientifique développée par Nietzsche dès les premiers écrits contraste furieusement avec le positivisme de Schumpeter en particulier et la science économique en général. Nietzsche poursuit :

> « On se glorifie de ce que la "la science commence à régner sur la vie". Il est possible que l'on finisse par en arriver là, mais il est certain qu'une vie ainsi régentée ne vaut pas grand'chose, parce qu'elle est beaucoup moins "vie" et porte en germe moins de vie à venir que la vie de jadis, régie non par le savoir, mais par l'instinct et par de puissantes illusions[2133]. »

Ce rejet du rationalisme et de l'esprit scientifique est une constante chez Nietzsche. Dès la *Naissance de la tragédie,* il affirme son hostilité avec la science :

> « L'esprit scientifique aurait été poussé jusqu'à ses limites et aurait dû reconnaître, par la constatation de ces limites, le néant de sa prétention à une validité universelle, il serait permis d'espérer une renaissance de la tragédie. […] J'entends par esprit scientifique cette foi en la possibilité de pénétrer les lois de la nature et en la vertu de panacée au savoir, qui fut mise en lumière pour la première fois en la personne de Socrate[2134]. »

Hostile à la science et aux savants – « la science a fait, dans cette dernière dizaine d'années, des progrès étonnamment rapides. À merveille ! Mais regardez donc les savants : des poules épuisées[2135] » – Nietzsche déploie davantage une poétique relativement hermétique à l'esprit totalisant et systématique d'un Schumpeter.

Mais il n'en demeure pas moins qu'il existe un certain nombre de substrats nietzschéens dans la conception schumpétérienne de l'économie. L'Hypothèse Nietzsche 1 considère que l'entrepreneur schumpétérien est finalement une forme du surhomme déployant une volonté de puissance dans l'économie. Venant compléter ces analyses, l'Hypothèse Nietzsche 2 que nous avançons, précise que les concepts schumpétériens sont imprégnés plus généralement de la *Lebensphilosophie* nietzschéenne notamment celle développée dans les premiers écrits.

[2132] *Ibid.*, p. 256
[2133] *Ibid.*, p. 256-257
[2134] F. NIETZSCHE, *La Naissance de la tragédie*, *op. cit.*, p. 98
[2135] F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles II*, *op. cit.*, p. 259

Schumpeter porte dans l'économie la conception agonistique et illimité de la vie présente dans le corpus nietzschéen. La dynamique est le règne de la démesure et de l'illimité. Le capitalisme de Schumpeter apparaît comme ce « *perennial gale*[2136] » où les processus de création et de destruction se succèdent indéfiniment pour porter la structure économique entière vers ce devenir, dans lequel le processus dynamique est insatiable à se dépasser lui-même. Porté par un acteur guidé par des instincts et des pulsions de conquête et de puissance, qui échappe à la logique calculatoire et routinière du commun des agents statiques, l'entrepreneur est la figure « auréolée de mystères » qui tourne la structure économique vers un perpétuel devenir, qui instille la nouveauté et qui menace l'économie d'un perpétuel bouleversement. La statique chez Schumpeter correspond davantage à ces hommes faibles dont traite Nietzsche. Les exploitants purs et simples sont empêtrés dans un passé qu'ils reproduisent constamment, incapables d'initiatives et de nouveautés, rétifs au changement, mus par une rationalité calculatoire et hédoniste, leurs comportements se font en vertu des habitudes, des routines et de l'expérience.

Ainsi, dans le schéma que nous avons présenté en page 291 du capitalisme schumpétérien, la partie haute est caractérisée par une philosophie de la vie nietzschéenne fortement typique de la réception viennoise de Nietzsche à la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Ainsi, si Schumpeter est impuissant à rendre compte de l'origine de la nouveauté, c'est que sa conception de l'économie et notamment de la dynamique est largement imprégnée d'une philosophie nietzschéenne de la vie : la vie est un processus aveugle et obscur, insatiable à se désirer elle-même, les entrepreneurs sont des hommes exceptionnels, possédant des qualités hors du commun, guidés par des instincts et des pulsions.

Néanmoins, à eux seuls, les éléments nietzschéens de la philosophie de la vie n'expliquent qu'en partie les apories de l'apparition de l'entrepreneur et l'innovation : la diffusion et les effets de la nouveauté dans l'ensemble de la structure dans laquelle elle apparaît demeurent toujours dans l'ombre. L'entrepreneur est l'agent de l'évolution : il impulse le processus évolutionnaire en portant les innovations dans la structure économique et, par voie de conséquence, l'ensemble de l'économie s'en trouve bouleversée. Ainsi, il faut que la nouveauté se diffuse et soit acceptée par les agents statiques qui sont pourtant rétifs au changement et mus par la routine. Schumpeter déploie une autre catégorie de substrats philosophiques en vertu desquels les agents statiques sont soumis à un impératif d'adaptation, de lutte pour la vie et de sélection des plus aptes qui trahissent une philosophie d'inspiration darwinienne.

[2136] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 84

8 Une philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne

> « *Nous ne sommes pas des aveugles, mon cher Père, nous sommes seulement des hommes. Nous vivons dans une réalité mobile à laquelle nous essayons de nous adapter, comme des algues qui ondulent sous le mouvement des vagues.* »
>
> Giuseppe Tomasi di Lampedusa[2137]

L'utilisation du concept d'évolution dans la pensée schumpétérienne ne peut échapper à son rapprochement avec la biologie en général et avec le darwinisme en particulier. Contrairement aux rapports entre Nietzsche et Schumpeter, les rapports entre la pensée de Charles Darwin (1809-1882) et les théories économiques de Schumpeter ont fait l'objet de beaucoup moins d'études en histoire de la pensée économique[2138]. Néanmoins, deux courants de pensée ont explicitement mis en question les liens entre la biologie darwinienne et la pensée schumpétérienne : l'évolutionnisme économique et le darwinisme généralisé. Ainsi, avant d'entrer dans le détail de l'analyse des substrats darwiniens présents dans les concepts schumpétériens, il convient de faire un rapide détour sur les rapprochements ayant été établis dans la pensée économique entre Darwin et Schumpeter.

8.1 Revue des troupes : *Schumpeter et Darwin* dans la pensée économique

La question des métaphores biologiques et de leur pertinence pour rendre compte des phénomènes économiques sont en vif débat depuis les années 1980 et connaissent un regain d'intérêt dans les années 2000[2139] et se cristallisent autour de deux courants : l'évolutionnisme économique et le darwinisme généralisé. Le détour par ces deux courants est intéressant pour notre propos dans la mesure où les économistes s'en revendiquant ont mis en examen la pertinence des métaphores biologiques issues, entres autres, des écrits de Darwin. Mobilisant des notions issues de la biologie – au premier chef desquels le concept d'évolution – la pensée

---

[2137] G. TOMASI DI LAMPEDUSA, *Le Guépard* (1958), F. Pézard (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1960, p. 45

[2138] M. KELM, « Schumpeter's theory of economic evolution : a Darwinian interpretation », *Journal of Evolutionary Economics*, n° 7, 1997, p. 99-130 ; A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2011, *op. cit.* ; A. LAPIED et S. SWATON, « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », 2013, *op. cit.*

[2139] N. LAZARIC, *Les théories économiques évolutionnistes*, Paris, La Découverte, 2010

et l'héritage de Schumpeter sont interrogés par les économistes de ces deux courants tantôt pour s'en revendiquer tantôt pour s'en départir.

Notre intention n'est pas d'établir une recension exhaustive de l'évolutionnisme économique ni du darwinisme généralisé mais d'étudier les antécédents établis dans la pensée économique sur les rapports entre Darwin et Schumpeter.

8.1.1 Schumpeter dans l'évolutionnisme économique « néo-schumpétérien »

Bien que caractérisé par une très grande pluralité et un manque de cohérence interne permettant d'unifier *un* évolutionnisme[2140], il est possible d'établir de manière large avec Nathalie Lazaric que l'évolutionnisme a « pour principale ambition de comprendre l'émergence de la nouveauté et d'interpréter le changement, étant donné l'environnement et l'histoire dans lesquels les systèmes évoluent[2141]. » L'évolutionnisme connaît un renouveau dans les années 1980 avec les travaux de Richard R. Nelson, Sidney G. Winter et Giovanni Dosi. Ces derniers se positionnent en héritiers de Schumpeter, ce qui permet de mettre en question les rapports potentiels entre notre auteur et le darwinisme.

Encadré 8. L'évolutionnisme économique

Dans un article de 2003, Dosi et Winter précisent « l'impératif théorique » de l'évolutionnisme économique : « Décrire le déroulement ou l'histoire du processus soit par la résolution formelle d'un système dynamique, soit par l'utilisation d'une reconstruction historique et qualitative de ce dernier (si possible *les deux*), tout en restant extrêmement prudent vis-à-vis de l'interprétation des observations faites en des termes de rationalité d'équilibre *ex post*[2142]. »

Horst Hanusch et Andreas Pyka, dans un vaste ouvrage collectif intitulé *Neo-Schumpeterian Economics,* considèrent que l'évolutionnisme économique constitue l'une des sources intellectuelles majeures de l'économie néo-schumpétérienne et peut se définir comme suit : « *Evolutionary economics deals with dynamic developments taking place in*

[2140] Ulrich Witt constatait ainsi en 2008 que « *there is still no agreement about the specific features associated with the label "evolutionary" in economic analysis; not to speak of a commonly accepted paradigmatic "hard core"* », in U. WITT, « What is Specific about Evolutionary Economics? », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 18, nº 5, 2008, p. 548

[2141] N. LAZARIC, *Les théories économiques évolutionnistes*, *op. cit.*, p. 3

[2142] G. DOSI et S. G. WINTER, « Interprétation évolutionniste du changement économique », *Revue économique*, vol. 54, nº 2, 2003, p. 386-387

historical time and therefore allows for path dependencies and irreversibilities. The major focus of evolutionary economics lies in the emergence and diffusion of novelties which are driven by creation, selection and retention, the crucial forces of every evolutionary theory dealing with either biological or cultural evolution[2143]. »

L'analyse critique de l'évolutionnisme économique a un intérêt pour notre propos dans la mesure où ce courant trouve ses inspirations principales dans la biologie d'une part et que ces principaux représentants se revendiquent « néo-schumpétériens » ou « post-schumpétériens » d'autre part :

« We have borrowed basic ideas from biology, thus exercising an option to which economists are entitled in perpetuity by virtue of the stimulus our predecessor Malthus provided to Darwin's thinking[2144]. »

« The term "neo-Schumpeterian" would be as appropriate a designation for our entire approach as "evolutionary"[2145]. »

« Faute de mieux, nous avons précédemment qualifié de "post-schumpétérienne" une des perspectives de recherches d'inspiration évolutionniste[2146]. »

Selon Hanusch et Pyka, l'économie néo-schumpétérienne se penche essentiellement sur les innovations comme caractéristique fondamentale des économies capitalistes : « *Neo-Schumpeterian economics deals with dynamic processes causing qualitative transformation of economies driven by the introduction of innovation in their various and multifaceted forms and the related co-evolutionary processes*[2147]. » Cette définition inclut trois caractéristiques essentielles :

« 1° *Qualitative change affects all levels of the economy, and so we must consider not only structural changes but also the removal of constraints inhibiting development under the status quo and allow for development under new circumstances.*

2° Qualitative changes do not appear continuously in time but correspond to the idea of punctuated equilibria encompassing periods of smooth and regular development as well as periods of radical change.

3° Finally, these processes show strong non-linearities and positive feedback effects which are responsible for pattern formation and other forms of spontaneous structuring, i.e. they

---

[2143] H. HANUSCH et A. PYKA, « Introduction », dans *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 4

[2144] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, Cambridge, Belknap Press/Harvard University Press, 1982, p. 9

[2145] *Ibid.*, p. 39

[2146] G. DOSI et S. G. WINTER, « Interprétation évolutionniste du changement économique », *op. cit.*, p. 388

[2147] H. HANUSCH et A. PYKA, « A roadmap to comprehensive neo-Schumpeterian economics », dans *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 1162

are not completely erratic, even if the innovative success by its very nature is characterized by strong uncertainty[2148]. »

Ainsi, dès 1982, Nelson et Winter reconnaissent leur dette intellectuelle envers Schumpeter[2149]. L'ambition théorique des deux auteurs est de construire une alternative à l'économie orthodoxe[2150] en proposant « *an evolutionary theory of the capabilities and behavior of business firms operating in a market environment, and construct and analyze a number of models consistent with that theory*[2151]. »

Nelson et Winter se départissent de l'orthodoxie[2152] en proposant leur propre modèle évolutionniste qu'ils veulent d'inspiration darwinienne. De Darwin et de la biologie, ils retiennent plusieurs idées. D'abord, « la génétique organisationnelle » qu'ils définissent comme « *the processes by which traits of organizations, including those traits underlying the ability to produce output and make profit, are transmitted through time*[2153]. » Cette « génétique » prend la forme des « routines[2154] » propres aux firmes et aux industries. Ensuite, la « sélection naturelle » selon laquelle « *market environments provide a definition of success for business firms, and that definition is very closely related to their ability to survive and growth*[2155]. » Le caractère évolutionniste de leur approche implique enfin la conception dynamique du réel[2156] et aspire à fonder « *an evolutionary modeling of economic change*[2157]. »

Les auteurs s'inspirent ouvertement de la biologie notamment en ce qui concerne le processus de sélection naturelle appliquée aux firmes : « *The selection mechanism here clearly is analogous to the natural selection of genotypes with differential net reproduction rates in biological evolutionary theory. And, as in biological theory, in our economic evolutionary theory the sensitivity of a firm's growth rate to prosperity or adversity is itself a reflection of its "genes"*[2158]. »

[2148] H. HANUSCH et A. PYKA, « Introduction », *op. cit.*, p. 6-7
[2149] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. ix
[2150] *Ibid.*, p. 9
[2151] *Ibid.*, p. 3
[2152] Les auteurs définissent l'orthodoxie comme suit : « *First of all, that the orthodoxy referred to represents a modern formalization and interpretation of the broader tradition of Western economic thought whose line of intellectual descent can be traced from Smith and Ricardo through Mill, Marshall, and Walras. Further, it is a theoretical orthodoxy, concerned directly with the methods of economic analysis and only indirectly with any specific questions of substance. It is centered in microeconomics, although its influence is pervasive in the discipline*. » *Ibid.*, p. 6
[2153] *Ibid.*, p. 9
[2154] *Ibid.*, p. 400
[2155] *Ibid.*, p. 9
[2156] *Ibid.*, p. 10
[2157] *Ibid.*, p. vii
[2158] *Ibid.*, p. 17

L'idée est introduite par Armen Alchian puis reprise par Stephen Enke dans les années 1950[2159]. Ainsi, les firmes sont soumises à un principe de sélection en vertu duquel « *profitable firms will grow and unprofitable ones will contract*[2160]. »

Les économistes évolutionnistes reconstruisent *a posteriori* deux traditions évolutionnistes[2161] : « l'évolutionnisme ancien » avec des auteurs tels que Alfred Marshall, Thorstein Veblen et bien entendu, Schumpeter ; et « l'évolutionnisme nouveau » porté par Nelson, Winter, Dosi, etc. Il n'est pas question ici de discuter de la pertinence d'un tel découpage. Cependant, Schumpeter lui-même ne se revendiquait nullement de l'évolutionnisme et, comme le suggèrent Arena et Lazaric, l'évolutionnisme ancien manque de cohérence et d'unité pour pouvoir être qualifié de courant ou d'école[2162]. Néanmoins, Nelson et Winter revendiquent leur « dette intellectuelle » envers Schumpeter :

> « The influence of Joseph Schumpeter is so pervasive in our work that it requires particular mention here. Indeed, the term "neo-Schumpeterian" would be as appropriate a designation for our entire approach as "evolutionary". More precisely, it could reasonably be said that we are evolutionary theorists for the sake of being neo-Schumpeterians – that is, because evolutionary ideas provide a workable approach to the problem of elaborating and formalizing the Schumpeterian view of capitalism as an engine of progressive change. Although Schumpeter had some harsh words for loose invocations of evolutionary ideas in the analysis of economic development (1934, pp. 57-58), we believe that he would have accepted our evolutionary models as an appropriate vehicle for the explication of his ideas[2163]. »

En effet, les deux auteurs insistent sur plusieurs points justifiant leur inspiration schumpétérienne. Ils emploient notamment la notion de « concurrence schumpétérienne, » que Winter introduit en 1971[2164] et reprise dans l'ouvrage de 1982 :

[2159] A. ALCHIAN, « Uncertainty, Evolution and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 58, nº 3, juin 1950, p. 211-221 ; S. ENKE, « On Maximizing Profits: A Distinction Between Chamberlin and Robinson », *The American Economic Review*, vol. 41, nº 4, septembre 1951, p. 566-578

[2160] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. 17

[2161] Voir K. DOPFER, « Evolutionary Economics », dans G. Faccarello et H. D. Kurz, *Handbook on the History of Economic Analysis, III. Developments in Major Fields of Economics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016

[2162] R. ARENA et N. LAZARIC, « La théorie évolutionniste du changement économique de Nelson et Winter. Une analyse économique rétrospective », *Revue économique*, vol. 54, nº 2, 2003, p. 335

[2163] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. 39

[2164] S. G. WINTER, « Satisficing, Selection, and the Innovating Remnant », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 85, nº 2, 1971, p. 259

> « Our models contain such a dynamic analysis. And they point clearly to some key determinants of industry structure and performance under Schumpeterian competition : ease of imitation, the degree to which large firms restrain investment, the character of the technological change regime[2165]. »

Cependant, Nelson et Winter n'ont pas pour objectif d'analyser de manière critique et documentée les théories et les concepts schumpétériens ni de reconstruire fidèlement la théorie schumpétérienne du capitalisme. « *Our perspectives and conclusions differ from those of Schumpeter*[2166] » précisent-ils immédiatement. En effet, force est de constater que les « néo-schumpétériens » demeurent peu fidèle à l'esprit du maître[2167] et ce, sur au moins trois points.

Premièrement, Nelson et Winter assument une *dimension normative* à leur modèle, ce qui est complètement étranger aux intentions de Schumpeter :

> « The evolutionary perspective is fully and necessarily consistent with a view of normative analysis that a number of economists have taken before us : the proper task is the analysis and comparison of existing institutional structures and the design of alternatives that show promise of superior performance[2168]. »

Hanusch et Pyka confirment la dimension normative de l'économie néo-schumpétérienne, notamment sur la question des innovations :

> « Instead of allocation and efficiency within a certain set of constraints, neo-Schumpeterian economics is concerned with the conditions for and consequences of a removal and overcoming of these constraints limiting the scope of economic development[2169]. »

Deuxièmement, et bien que Nelson et Winter prétendent échafauder la possibilité d'une modélisation des changements économiques, leur modèle dans l'ouvrage de 1982 se penche essentiellement sur les comportements des firmes et des industries, « *building an explicit theory of industry behabior*[2170] » précisent-ils. À l'encontre, le projet intellectuel de Schumpeter est beaucoup plus large à la fois par son objet – le capitalisme comme système économique, ordre institutionnel et civilisationnel – et par ses méthodes, qui en appellent à la maîtrise de plusieurs techniques. Ceci appelle un troisième point.

[2165] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. 402
[2166] *Ibid.*, p. 40
[2167] Voir également U. WITT, « What is Specific about Evolutionary Economics? », *op. cit.*
[2168] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. 404
[2169] H. HANUSCH et A. PYKA, « Introduction », *op. cit.*, p. 6
[2170] R. R. NELSON et S. G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, *op. cit.*, p. 36

Troisièmement, et par voie de conséquence, Nelson et Winter ont une *lecture réductrice* de Schumpeter. D'abord, ils le réduisent à la théorie de l'entrepreneur, de l'innovation et de la destruction créatrice : ce faisant, ils minimisent les multiples contributions de Schumpeter[2171] et enfin, ils réduisent l'approche schumpétérienne à un *strict évolutionnisme*. Arena et Lazaric ont ainsi raison de rappeler que « la dynamique schumpétérienne ne peut être réduite à une analyse économique des processus de sélection des firmes mais qu'elle requiert une méthodologie particulière associant histoire, sociologie et analyse économiques[2172]. »

Ce détour par l'évolutionnisme économique de Nelson, Winter et Dosi nous permet d'étudier le rapprochement effectué par ses auteurs entre la concurrence schumpétérienne et l'utilisation de la sélection naturelle issue de la biologie darwinienne. En effet, selon ces auteurs, la concurrence est un processus de sélection similaire, par ses mécanismes, à la sélection naturelle présente dans la biologie. Les firmes sont soumises à un impératif d'adaptation ou de dépérissement qui rapproche la conception de Nelson et Winter de la conception proprement schumpétérienne de la concurrence, comme le verrons par la suite. Comme le rappelle Ulrich Witt, cette conception darwinienne de la concurrence est caractéristique de l'évolutionnisme « néo-schumpétérien » :

> « In many neo-Schumpeterian contributions to evolutionary economics, metaphors based on analogies to the Darwinian theory of natural selection are strongly endorsed at the heuristic level (i.e. as a means of conceptualizing evolution in the economic domain)[2173]. »

Dans un article de 2002, intitulé « *How Evolutionary is Schumpeter's Theory of Economic Development*[2174] *?* », Ulrich Witt discute la pertinence de relier Schumpeter à la tradition évolutionniste. Witt insiste sur le fait que Schumpeter tente de dresser un modèle théorique abstrait capable de rendre compte des changements économiques « *from within the economic sphere* » à l'aide d'une méthode dynamique. Mais en étant trop attaché à la statique walrasienne et au couple statique-dynamique, Schumpeter aurait échoué à produire un système théorique concluant pouvant être qualifié d'évolutionniste. Witt considère que « *Schumpeter avoided the term "evolution" and a more general inquiry into the character of evolutionary change*[2175]. » Ce propos est tout à fait surprenant lorsqu'on sait que Schumpeter précisément utilise le terme

---

[2171] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics*, *op. cit.*
[2172] R. ARENA et N. LAZARIC, « La théorie évolutionniste du changement économique de Nelson et Winter. Une analyse économique rétrospective », *op. cit.*, p. 336
[2173] U. WITT, « What is Specific about Evolutionary Economics? », *op. cit.*, p. 549
[2174] U. WITT, « How Evolutionary is Schumpeter's Theory of Economic Development? », *Industry and Innovation*, vol. 9, nº 1/2, août 2002, p. 7-22
[2175] *Ibid.*, p. 8

« *evolution* » dans les *Business Cycles* et le terme « *Entwicklung* » dans *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung.* Le terme « *evolution* » comptabilise 57 occurrences dans la *Théorie de l'évolution économique,* 69 dans *Capitalisme, socialisme et démocratie,* 71 dans la version abrégée des *Business Cycles,* 107 dans l'*Histoire de l'analyse économique* ; addition relativement sévère pour un auteur qui évite le terme… Witt considère que Schumpeter « *consistently denied biological thought any relevance both on the formal and the substantive level*[2176]. » Cet argument est souvent avancé par les commentateurs de Schumpeter pour exempter ce dernier de toute arrière-pensée darwinienne, nous verrons par la suite que le positionnement explicite de Schumpeter quant à l'usage des métaphores biologiques demeure ambigu à bien des égards.

Selon Ulrich Witt, la notion d'évolution peut être définie de manière générale comme « *the self-transformation over time of a system*[2177]. » En vertu de cette définition, les systèmes soumis à un principe d'évolution déploient un certain nombre de régularités mais également suffisamment de variabilité pour permettre l'émergence de la nouveauté. En ce sens, « *evolution is an open-process in which the capacity of a system to create novelty is reflected*[2178]. » Ainsi, une théorie évolutionniste est, selon Witt, à la fois « *dynamic, historical and self-transformation explaining*[2179]. » Quoiqu'il en soit, un modèle évolutionniste se mesure à sa capacité à expliquer « *the emergence of novelty within, and its dissemination throughout the system under consideration*[2180]. » Après avoir rappelé cette conception de l'évolution, Witt admet que l'apport schumpétérien correspond bien à une forme d'évolutionnisme :

> « With the emphasis on the dynamics, the historical interpretation of the development process, and the endogenous causes of economic change, all the characterisatics of an evolutionary theory … are seen to be already mentioned in Schumpeter's interpretation of economic development[2181]. »

Néanmoins, Witt considère que le modèle *a priori* évolutionniste de Schumpeter se transforme en un « *unsteady growth process passing through "prosperity and depression", that is, into a business cycle theory*[2182]. » Witt condense ainsi la théorie schumpétérienne de l'évolution en deux hypothèses :

[2176] *Id.*
[2177] *Ibid.*, p. 9
[2178] *Id.*
[2179] *Ibid.*, p. 10
[2180] *Ibid.*, p. 11
[2181] *Ibid.*, p. 12
[2182] *Ibid.*, p. 14

> « *Hypothese 1.* Change that is endogenously generated within the economy is brought about by the innovative activities of entrepreneurs, the only agents who are capable of carrying out new combinations of resources and transforming organizational forms[2183]. »
>
> « *Hypothese 2.* A necessary condition for the first, most skilled entrepreneurs in a swarm to introduce a major innovation is a state of circular flow where the economic situation is calculable. The frequency with which ever more imitative entrepreneurs follow, in the course of time, is a monotonous transformation of the density function of a normal distribution of entrepreneurial capability[2184]. »

Finalement, Witt finit par conclure que Schumpeter n'a pas su mener son modèle théorique à un niveau d'abstraction suffisant pour être un modèle évolutionniste complet. « *Schumpeter fails to acknowledge other important facets of economic evolution*[2185] » notamment par son insistance sur la figure de l'entrepreneur porteur de l'innovation comme seule source de l'évolution, ce qui le conduit à une conception mutationniste de l'évolution et non incrémentale, comme c'est le cas de l'évolutionnisme néo-schumpétérien.

> « In assessing Schumpeter's theory of development there can be no doubt that it deserves the merit of having identified, in an original and independent way (particularly independent of Darwinian analogies), crucial ingredients of an evolutionary theory in economics. This is indeed an ingenious creative achievement. Yet, the particular hypotheses of his developmental theory fail to actually realize the potential of an evolutionary approach[2186]. »

Il n'est pas dans notre intention d'évaluer si Schumpeter est un précurseur de l'évolutionnisme économique tel que pratiqué à partir des années 1980, ni même d'évaluer si son modèle théorique est réductible au cadre évolutionniste « néo-schumpétérien. » En revanche, l'argumentaire de Witt est intéressant pour notre propos dans la mesure où il semble éloigner Schumpeter de l'évolutionnisme notamment en immunisant ses concepts de toute implication darwinienne : la théorie de l'évolution chez Schumpeter est « indépendante » des analogies issues de la biologie darwinienne.

Ainsi, l'héritage de Schumpeter dans l'évolutionnisme « néo-schumpétérien » est en débat. Si Nelson et Winter considèrent que Schumpeter et Darwin constituent deux sources indéniables de leur travaux, Witt est plus sceptique sur la possibilité d'intégrer Schumpeter aux précurseurs présumés de l'évolutionnisme économique. Ce dernier mobilise pour ce faire,

---

[2183] *Ibid.*, p. 13
[2184] *Ibid.*, p. 14
[2185] *Ibid.*, p. 16
[2186] *Ibid.*, p. 14-15

l'absence de considérations darwiniennes dans la construction et l'utilisation des concepts schumpétériens.

Ceci étant précisé, malgré leurs divergences, les évolutionnistes néo-schumpétériens ne rentrent nullement dans une analyse comparée et approfondie des textes de Darwin et des textes de Schumpeter. Le rapprochement établi entre la concurrence schumpétérienne et la sélection naturelle darwinienne par Nelson et Winter relève davantage de l'hypothèse de travail. La distanciation entre Schumpeter et Darwin opérée par Witt exclut une bonne partie du corpus schumpétérien et faillit au précieux conseil formulé par Arena et Dandel-Hagnauer : « *take account of all his writings, including those less familiar to the majority of economists*[2187]. » Les néo-schumpétériens procèdent ainsi à une « *re-formulation of Schumpeter's conjonctures on innovativeness, industrial change, and growth in terms of selection processes operating on the organizational underpinnings of firms and industries*[2188]. » Tout comme dans les modèles de croissance schumpétériens de Aghion et Howitt, l'évolutionnisme néo-schumpétérien ne peut prétendre à ce titre qu'au prix d'une forte réduction ou, à tout le moins, d'une reformulation : cette reformulation justifie la plus ou moins grande proximité établie entre Darwin et Schumpeter. Ainsi, si la conception schumpétérienne de la concurrence, et notamment les effets des innovations sur les agents statiques, est imprégnée d'une philosophie darwinienne, les néo-schumpétériens ne nous renseignent nullement sur la théorie schumpétérienne en elle-même ni sur sa plus ou moins grande porosité aux substrats darwiniens.

8.1.2 Schumpeter dans le « darwinisme généralisé »

Dans les années 2000, l'idée du « darwinisme généralisé » ou « darwinisme universel » appliqué à l'économie émerge autour de plusieurs auteurs tels que Howard Aldrich, Geoffrey Hodgson et Thorbjørn Knudsen. Nous n'avons pas l'intention de discuter la pertinence de ce principe mais d'étudier comment les auteurs qui s'en revendiquent ont établi des liens entre les principes généraux de la pensée de Darwin et les concepts schumpétériens. Mais afin d'en comprendre les implications, il est nécessaire de présenter rapidement le « darwinisme généralisé. »

[2187] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics, op. cit.*, p. xii

[2188] U. WITT, « What is Specific about Evolutionary Economics? », *op. cit.*, p. 557

Encadré 9. Le darwinisme généralisé

L'idée générale de ce mouvement est, selon Hodgson, que le « *Darwinism contains a broader and more general set of ideas, whose application is not confined to biology. ... Darwinism applies fully to socio-economic systems*[2189]. » Le geste consistant à étendre la grille de lecture darwinienne à des phénomènes sociaux et économiques n'est pas nouvelle, mais force est de constater un regain d'intérêt dans le domaine des sciences économiques sur ces questions à la fin des années 2000[2190]. Hodgson et Knudsen se posent en continuateurs critiques de l'héritage de Nelson et Winter : « *Yet, with Nelson and Winter (1982), the Darwinian principles are implicit rather than explicit. We make explicit their use of Darwinian principles, and develop these as a general theoretical framework for evolutionary economists*[2191]. »

Ainsi, il s'agit de tirer de l'œuvre de Darwin un certain nombre de principes qui ont une validité philosophique « universelle, » c'est-à-dire une validité qui dépasse le simple cadre de la biologie et qui, par voie de conséquence, peut être appliquée à d'autres disciplines pour comprendre le réel. En d'autres termes, le darwinisme possède des vertus heuristiques qui, en dehors de la biologie, peuvent s'avérer fécondes pour comprendre des phénomènes socio-économiques. Plutôt que le terme « darwinisme universel » introduit par Richard Dawkins en 1983[2192], les « économistes darwinistes » préfèrent le terme de « darwinisme généralisé » : « *As the triumph of Darwinism in biology demonstrates, it is possible to derive a powerful over-arching theoretical framework in which theorists can develop auxiliary, domain specific explanations. This is the promise of generalized Darwinism*[2193]. »

Ainsi, le darwinisme généralisé n'est pas un émule lointain du darwinisme social en vertu duquel les phénomènes économiques et sociaux peuvent être expliqués par des causes biologiques[2194]. Les économistes darwinistes prétendent qu'il existe une « continuité » entre l'évolution biologique et l'évolution socio-économique, notamment dans les

[2189] G. M. HODGSON, « Darwinism in economics: from analogy to ontology », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 12, 2002, p. 260
[2190] Voir l'esquisse historique dans G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, *Darwin's Conjecture. The Search for General Principles of Social and Economic Evolution*, Chicago ; London, University of Chicago Press, 2010, p. 1-26
[2191] *Ibid.*, p. ix
[2192] R. DAWKINS, « Universal Darwinism », dans D. S. Bendall, *Evolution From Molecules to Man*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 403-425
[2193] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 18, n° 5, octobre 2008, p. 578
[2194] *Ibid.*, p. 579

principes explicatifs généraux et, par-là, abstraits. Le darwinisme généralisé repose donc sur une « ontologie commune » et non sur une « analogie », comme le précise Hodgson[2195].

« *The idea of generalizing Darwinism has little to do with biological metaphors or analogies. Instead of drawing analogies, which are often inexact and sometimes treacherous, generalized Darwinism relies on the claim of common abstract features in both the social and biological world; it is essentially a contention of a degree of ontological communality, at a high level of abstraction and not at the level of detail*[2196]. »

Contrairement à l'analogie, la généralisation permet de prendre conscience des différences entre deux sphères distinctes du réel – entre les phénomènes biologiques et les phénomènes économiques par exemple – et permet de tirer des principes explicatifs communs à un niveau abstrait. « *Generalization in science starts from a deliberately copious array of different phenomena and processes, without giving analytical priority to any of them over others. Where possible, scientists adduce shared principles. Given that the entities and processes involved are very different, these common principles will be highly abstract and will not reflect detailed mechanisms unique to any particular domain*[2197]. »

Ainsi, selon cette pratique de la généralisation, le darwinisme contient une théorie générale de l'évolution qui serait applicable à tous les systèmes complexes dans des domaines aussi variés que la psychanalyse, l'épistémologie, la morale, la science, l'économie et dont la biologie serait une application régionale[2198]. Autrement dit, les principes généraux du darwinisme offrent la possibilité d'une « grille de lecture métathéorique[2199] » extensible à l'ensemble des phénomènes soumis au principe d'évolution : « *In short, Darwinism provides a compelling ontology, it is a universal metatheory in which specific theories must be nested. ... [It] does not provide complete explanations of socio-economic phenomena. Something more is required. The social cannot be reduced to biological. Darwinism may be universal but economics should not be abandoned to biology*[2200]. »

En effet, l'idée n'est pas de faire du darwinisme généralisé un nouvel impérialisme[2201] : « *Darwinism is a model here. It can neither explain nor predict everything. Instead, it provides an overarching theoretical framework in which*

[2195] G. M. HODGSON, « Darwinism in economics: from analogy to ontology », *op. cit.*
[2196] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *op. cit.*, p. 579
[2197] *Ibid.*, p. 580
[2198] G. M. HODGSON, « Darwinism in economics: from analogy to ontology », *op. cit.*, p. 269
[2199] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, *Darwin's Conjecture*, *op. cit.*, p. viii
[2200] G. M. HODGSON, « Darwinism in economics: from analogy to ontology », *op. cit.*, p. 278
[2201] *Ibid.*, p. 270

explanations of specificities and contingencies must be placed[2202]. » Autrement dit, il s'agit d'appliquer des principaux généraux et abstraits aux phénomènes pour ensuite compléter dans le détail avec d'autres sciences : « *It is not that social evolution is analogous to evolution in the natural world ; it is that at a high level of abstraction, social and biological evolution share these general principles. In this sense, social evolution is Darwinian*[2203]. » Le darwinisme généralisé est ainsi nécessaire mais non pas suffisant pour expliquer les phénomènes socio- économiques[2204].

Les principaux fondamentaux que les économistes darwinistes tirent de l'œuvre de Darwin se trouvent sous ce qui est désormais connu sous le nom « triptyque de Campbell » : variation, sélection et rétention[2205]. Ces trois principes ont ainsi une validité générale, du moins à un niveau abstrait : « *The expression of the underlying core Darwinian principles of variation, inheritance and selection differ in important ways, yet the over-arching general principles remain*[2206]. » L'enjeu du darwinisme généralisé est précisément de montrer que « *the core Darwinian mechanisms of variation, selection, and replication apply to social entities and processes*[2207]. »

Ces trois principes ont une valeur heuristique dès lors qu'il s'agit de rendre compte théoriquement de l'évolution de systèmes complexes dans lesquels une multiplicité d'entités interagissent entre elles et produisent des résultats indépendants de leur volonté. « *We posit that all complex population systems can be analyzed in terms of general Darwinian principles. The systems considered here involve populations of entities. Populations are defined by members of the type that are similar in key respects, but within each type there is some degree of variation, due to genesis or circumstances*[2208]. » Les

---

[2202] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, *Darwin's Conjecture*, *op. cit.*, p. 3

[2203] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, « Why we need a generalized Darwinism, and why generalized Darwinism is not enough », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 61, nº 1, 2006, p. 14

[2204] « *The Darwinian framework has a high degree of generality, and it always requires specific auxiliary explanations. The metatheoretical framework of Darwinism provides a way of inspiring, framing and organizing these explanations. To repeat, this commitment to a general Darwinian framework does not overlook the important differences between the specific mechanisms of evolution in biology and in society. On the contrary, Darwinism always requires further explanations of the particular mechanisms that occur in specific cases. In any relevant domain, Darwinian theory points to a combination of over-arching general principles and much more specific and detailed explanations as a means of understanding evolution in complex systems. Indeed, it is the only general framework that has been devised to deal with the complex population systems that have been described above. But, to repeat, it is never sufficient on its own* » in *Ibid.*, p. 15-16

[2205] D. T. CAMPBELL, « Variation and Selective Retention in Socio-Cultural Evolution », dans H. R. Barringer, G. I. Blanksten et R. W. Mack, *Social Change in Developing Areas. A Reinterpretation of Evolutionary Theory*, Cambridge, Schenkman Publishing Co, 1965, p. 19-49

[2206] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *op. cit.*, p. 580

[2207] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, *Darwin's Conjecture*, *op. cit.*, p. vii

[2208] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *op. cit.*, p. 582

entités au sein des systèmes complexes possèdent ainsi un certain degré de similarité, mais déploient également des variations à partir desquelles sont permises des différences minimes. Cette série de phénomènes correspond au principe de *variation*[2209] : « *there must be some explanation of how variety is generated and replenished in a population*[2210]. »

Les entités composant le système complexe sont, par définition, mortelles ou soumises à un processus de dégradation potentielle. Par ailleurs, les entités ont une capacité à stocker de l'information et de l'expérience en vue de la transmettre par le travail, les apprentissages ou le mimétisme. Cette transmission de l'information permet une adaptation des entités à leur environnement pour persévérer dans leur existence ou minimiser leur dégradation. Ainsi, le darwinisme permet d'expliquer et de rendre compte de la manière dont l'information est stockée et transmise, grâce au principe de *rétention* : « *there must be an explanation for how useful information concerning solutions to particular adaptative problems is restained and passed on*[2211]. » La biologie a recours à la génétique ; les sciences sociales utilisent les notions d'habitudes, de règles ou de routines[2212].

Enfin, le principe darwinien de *sélection* permet d'expliquer et de rendre compte théoriquement des différences de longévité entre les entités : certaines se dégradent vite jusqu'à disparaître, tandis que d'autres se pérennisent, se reproduisent et persévèrent : « *there must be an explanation of the fact that entities differ in their longevity and fecundity*[2213]. » Hodgson et Knudsen de résumer : « *In sum, a complex population system involves populations of non-identical (intentional or non-intentional) entities that face locally scarce resources and problems of survival. Some adaptive solutions to such problems are retained through time and may be passed to other entities. Examples of populations in such systems are plentiful both in nature and in human society. ... In addition, and importantly for the social scientist, they include human institutions, as long as institutions may be regarded as cohesive entities having some capacity for the retention and replication of problem solutions. Such institutions would include business firms*[2214]. »

En un mot, le darwinisme généralisé peut se définir comme « *a causal theory of evolution in complex population systems involving the inheritance of generative instructions but*

[2209] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, « Why we need a generalized Darwinism, and why generalized Darwinism is not enough », *op. cit.*, p. 4
[2210] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *op. cit.*, p. 584
[2211] *Id.*
[2212] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, « Why we need a generalized Darwinism, and why generalized Darwinism is not enough », *op. cit.*, p. 5
[2213] H. E. ALDRICH *et al.*, « In defence of generalized Darwinism », *op. cit.*, p. 584
[2214] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, « Why we need a generalized Darwinism, and why generalized Darwinism is not enough », *op. cit.*, p. 4-5

individual units and a process of selection of the varied population of such entities[2215]. » Il n'est pas dans notre intention de discuter la pertinence et les limites du darwinisme généralisé appliqué à l'économie, une importante littérature étant déjà consacrée au sujet[2216]. En revanche, le darwinisme généralisé nous permet d'évaluer la place accordée à Schumpeter et sur ses liens potentiels avec le darwinisme. Dans leur ouvrage de 2010, intitulé *Darwin's Conjecture,* Hodgson et Knudsen discutent de la place des précurseurs dans le darwinisme généralisé et évoquent, par exemple, Thorstein Veblen[2217] mais rien n'est dit sur Schumpeter. En revanche, dans un ouvrage de 1993, intitulé *Economics and Evolution,* Hodgson revient plus longuement sur Schumpeter. Il cherche notamment à démontrer d'une part que l'évolutionnisme de Schumpeter n'a aucun lien avec la biologie darwinienne et d'autre part que les évolutionnistes américains comme Nelson, Winter et Dosi se trompent en invoquant un prétendu héritage néo-schumpétérien. Hodgson se montre sceptique sur le fait que « *Schumpeter is celebrated today as a great mentor of evolutionary economics*[2218]. » Ainsi, il rappelle que, même si Schumpeter porte une admiration certaine pour Darwin, il n'en demeure pas moins qu'il prend ses distances avec l'évolutionnisme darwinien : « *Schumpeter's own notion of economic evolution is distanced explicitly from evolution of a biological kind, and excludes any suggestion of a Darwinian or a Lamarkian process of selection*[2219]. »

Hodgson prétend ainsi qu'il n'existe dans la théorie schumpétérienne aucune référence aux processus darwinien et larmarckien de sélection. La démonstration de Hodgson repose sur deux arguments essentiels : premièrement, Schumpeter serait resté trop attaché à la statique walrasienne et deuxièmement, la définition schumpétérienne de l'évolution serait trop large pour correspondre à une métaphore biologique. Ce faisant, il rejoint partiellement l'argumentaire de Ulrich Witt.

Selon le premier argument, les travaux de Schumpeter ont un « caractère schizophrène[2220] » en ce qu'ils relèvent à la fois d'un héritage walrasien et d'un héritage

---

[2215] *Ibid.*, p. 13

[2216] C. CORDES, « Darwinism in Economics: from analogy to continuity », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 16, nº 5, 25 octobre 2006, p. 529-541 ; G. BUENSTORF, « How useful is generalized Darwinism as a framework to study competition and industrial evolution? », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 16, nº 5, décembre 2006, p. 511-527 ; R. R. NELSON, « Comment on: "Dismantling Lamarckism: why descriptions of socio-economic evolution as Lamarckian are misleading", by Hodgson and Knudsen », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 17, nº 3, juin 2007, p. 349-352

[2217] G. M. HODGSON et T. KNUDSEN, *Darwin's Conjecture*, *op. cit.*, p. 11

[2218] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution. Bringing Life Back into Economics*, Ann Arbor; Michigan, University of Michigan Press, 1993, p. 139

[2219] *Id.*

[2220] *Ibid.*, p. 140

autrichien. De plus, en tentant de dynamiser la théorie de l'équilibre général, Schumpeter a sous-estimé les possibilités de changement que Walras lui-même avait envisagé dans son équilibre général et que Hodgson qualifie de « dynamique walrasienne[2221]. » La combinaison entreprise par Schumpeter de faire coexister des éléments statiques et des éléments dynamiques au sein d'un même modèle théorique serait « hautement problématique[2222] » dans la mesure où statique et dynamique traitent d'objets différents. L'argumentation et la documentation de Hodgson sont relativement peu développées et procèdent à d'injustes raccourcis lorsqu'il s'agit des liens entre la statique et la dynamique chez Schumpeter, dont nous avons montré qu'elles prennent place dans l'ensemble plus vaste d'une théorie générale du capitalisme. Néanmoins, il est un élément pointé par Hodgson qui nous apparaît des plus légitimes : Schumpeter n'explique aucunement pourquoi ni comment un entrepreneur surgit dans le circuit statique[2223]. La coexistence de la statique et de la dynamique ne suffit pas à expliquer le passage de l'une à l'autre. Hodgson grossit le trait lorsqu'il affirme que « *Schumpeter was understandably unaware of all the difficulties involved in attempting to "dynamize" that system*[2224]. » Comme nous le verrons par la suite, tout porte à considérer que Schumpeter était au contraire bien informé des difficultés autour de l'apparition de l'entrepreneur et du passage de la statique à la dynamique.

Le second argument de Hodgson est centré sur la définition schumpétérienne de l'évolution. Tout d'abord, la définition de Schumpeter apparaît comme « trop vague[2225] » à Hodgson pour être assimilée à une conception darwinienne. De plus, en insistant sur le caractère endogène de l'évolution, c'est-à-dire sur une force agissant de l'intérieur même de la sphère économique – *from within* –, Schumpeter se rapprocherait davantage de la notion de *développement* et non d'*évolution* darwinienne. Reprenant le triptyque de Campbell, Hodgson souligne par la suite que, si elle semble déployer des notions de variation et de sélection, la théorie schumpétérienne pêche sur la notion de rétention : « *In any case neither this nor any plausible related notion of "inheritance" plays any significant part in his work. For example, there is no inheritance of information or structure through learning or imitation*[2226]. »

Il semble que Hodgson commette ici un raccourci, si ce n'est un contre-sens, sur le rôle de l'expérience, des habitudes et des routines dans le modèle schumpétérien. Nous avons

---

[2221] *Ibid.*, p. 142
[2222] *Ibid.*, p. 143
[2223] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution*, *op. cit.*, p. 143
[2224] *Id.*
[2225] *Ibid.*, p. 145
[2226] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution*, *op. cit.*, p. 146

montré dans quelle mesure les agents du circuit statique ont un modèle de comportement fondé sur les habitudes et la routine à travers des processus d'expériences acquises et transmises au fur et à mesure de la répétition du circuit. De plus, il existe bel et bien un processus d'accumulation des connaissances et d'imitation dans le processus évolutionnaire du capitalisme à travers les imitateurs qui, à la suite des entrepreneurs, permettent l'apparition de grappes d'innovation.

L'argumentaire de Hodgson semble léger compte tenu des implications des concepts schumpétériens d'évolution, de destruction créatrice et de sélection. Nous pouvons toutefois accorder à Hodgson que la démarche de Schumpeter n'est certes pas une forme de darwinisme généralisé. En outre, et de la même manière, « *the invocation of Schumpeter's name by the new wave of evolutionary theorists in the 1980's and 1990's is both misleading and mistaken*[2227]. » En effet, les évolutionnistes « néo-schumpétériens » ont tendance à réduire l'héritage de Schumpeter pour le faire rentrer dans le cadre d'un évolutionnisme restreint, sans prendre en considération les multiples contributions de Schumpeter[2228] d'une part et son projet théorique fondamental d'une théorie générale du capitalisme d'autre part. Mais Hodgson semble tomber dans le travers inverse en purgeant les concepts schumpétériens de toute implication darwinienne. Ainsi, il est trop rapide de dire que les concepts schumpétériens notamment l'évolution et la destruction créatrice ne sont empreints d'aucune considération darwinienne.

La posture des économistes évolutionnistes et des tenants du darwinisme généralisé consiste donc à minimiser les influences de Darwin sur la pensée de Schumpeter. Ainsi, l'argument principal mobilisé consiste à dire que Schumpeter se serait lui-même départi de toute métaphore biologique. Andersen rappelle ainsi que Schumpeter « *had rejected to work along Darwinian lines*[2229] », tout en considérant que « *he recognized the full explanation of economic evolution is dependant on the explanation of socio-political evolution*[2230]. »

Au contraire, Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer considèrent que « *far from confirming the idea that Schumpeter adhered to an evolutionary understanding of economics, a careful investigation of his writings reveals a marked scepticism as regards evolutionary explanations*[2231]. » En effet, Schumpeter se montre plutôt sceptique à l'égard de la biologie et

---

[2227] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution*, *op. cit.*, p. 149
[2228] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics, op. cit.*
[2229] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics,* p. xiii
[2230] *Id.*
[2231] R. ARENA et C. DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics*, *op. cit.*, p. 11

met en garde contre le danger de la confusion pouvant régner en utilisant des métaphores issues de la biologie. En se fondant sur les affirmations de Schumpeter, Arena et Dangel-Hagnauer concluent que « *the analysis of economic development should be based neither on biological analogies not on evolutionary explanations but on history*[2232]. » En insistant sur l'histoire, Arena et Dangel-Hagnauer proposent une lecture institutionnaliste de l'œuvre de Schumpeter qui entend s'opposer à la lecture évolutionniste de Nelson et Winter. Dès lors, la théorie schumpétérienne « *does not involve any kind of "evolutionary" belief or assumption*[2233]. » Si par « évolutionnisme », nous entendons l'évolutionnisme moderne de Nelson, Winter et Dosi, nous acquiesçons au constat établi par Arena et Dangel-Hagnauer. Cependant, départir Schumpeter d'*une* forme d'évolutionnisme, ne suffit pas à l'exempter de toute forme d'évolutionnisme.

Un argument relativement similaire est avancé par Franscisco Louçà. En se concentrant presque exclusivement sur *Capitalisme, socialisme et démocratie,* Louçà considère que Schumpeter déploie une grille de lecture évolutionniste du capitalisme, mais qui ne s'inspire ni du darwinisme ni de la biologie :« *Schumpeter's evolutionnism was nor based on Darwinism or, in general, the biological metaphor, which only played a minor role, if any, in his system. But it was still an evolutionary conception*[2234]. »

En effet, Schumpeter considère que l'économie est un tout organique qui se développe grâce à des forces internes de direction et de mutations et rejette toute métaphore mécanique[2235]. L'argumentaire est relativement similaire à celui détaillé par Ulrich Witt selon lequel Schumpeter est resté trop attaché à des notions issues de la mécanique comme la statique, la dynamique, l'équilibre, etc. Sur ce point précis, Louçà considère que les métaphores employées par Schumpeter sont anecdotiques ou, éventuellement, pédagogiques : « *Therefore, the concept of "industrial mutation" was rather exceptional and carefully chosen in order to emphasise the non-equilibrium properties of development and evolution. In this, Schumpeter was indeed closer to Marx and Walras*[2236]. »

Nous constatons des raccourcis dans ces argumentaires.

[2232] *Ibid.*, p. 12
[2233] *Ibid.*, p. 13
[2234] F. LOUÇÃ, « Schumpeter and the Dynamics of Capitalism: the place of Capitalism, Socialism and Democracy », dans L. Burlamaqui et R. Kattel (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019, p. 84
[2235] *Ibid.*, p. 85
[2236] *Ibid.*, p. 80

D'abord, sur la méthode, et pour reprendre le mot de Marx, « on ne juge pas un individu sur l'idée qu'il a de lui-même[2237]. » En effet, malgré les mises en garde de Schumpeter et les précautions prises pour se distancier de l'évolutionnisme ou de toute métaphore biologique, cela ne garantit nullement que sa pensée et ses concepts soient exempts de toute influence biologique. La philosophie économique en appelle à une analyse critique des textes pour précisément déceler ces potentielles influences en mettant au jour les substrats philosophiques qui persévèrent dans la théorie économique.

Ensuite, force est de constater le réductionnisme opéré dans deux directions. D'abord, l'absence d'études critiques détaillées et de recension des présences darwiniennes dans les œuvres de Schumpeter. Ainsi, à l'instar des présences nietzschéennes, il convient de préciser l'ensemble des références directes et indirectes à Darwin et à la biologie darwinienne et non pas simplement de s'arrêter à quelques œuvres, à l'instar de Louçà qui se concentre exclusivement sur *Capitalisme, socialisme et démocratie.* Ensuite, il convient de ne pas enfermer Schumpeter dans *une* tradition évolutionniste ni de réduire la pluralité des évolutionnismes à un seul de ses courants. Comme le souligne Nathalie Lazaric, il serait plus juste de parler des évolutionnismes tant ce courant est traversé par des optiques différentes[2238]. Ainsi, lorsque Arena et Dangel-Hagnauer insistent sur l'impossibilité de lire Schumpeter en évolutionniste, c'est pour se départir du réductionnisme opéré par Nelson et Winter dans *A Evolutionary Theory of Economic Change.* Mais en refusant toute implication évolutionniste biologique aux concepts schumpétériens, Arena et Dangel-Hagnauer procèdent également à une forme de réductionnisme : celui de circonscrire l'évolutionnisme à la seule définition qu'en donnent Nelson et Winter.

Bien que Schumpeter rejette l'usage d'un cadre d'analyse darwinien, le projet qu'il ambitionne pour l'économie est analogue à celui que Darwin entreprit pour la biologie : « *to develop a theory that supports the study of the historical process of the evolution of economic life*[2239]. » Il est ainsi relativement admis dans la pensée économique contemporaine, au sein des divers courants évolutionnistes mais aussi au sein de l'institutionnalisme, que les concepts schumpétériens ont reçu peu d'influence de la biologie darwinienne. Il n'est pas dans notre intention de rattacher Schumpeter à une tradition évolutionniste ou institutionnaliste ; de même,

---

[2237] K. MARX, *Critique de l'économie politique* (1859), dans *Œuvres - Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 273

[2238] N. LAZARIC, *Les théories économiques évolutionnistes*, *op. cit.*

[2239] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics*, *op. cit.*, p. xiii

qu'il n'est pas dans notre intention d'arbitrer entre les divers héritages de Schumpeter. Notre problème consiste à procéder à une lecture critique des textes de Schumpeter en vue d'y déceler la présence d'un substrat darwinien dans la construction des concepts.

8.2 Lire Darwin en économiste

Tout comme pour Nietzsche, Schumpeter fait relativement peu usage de références directes à Darwin dans la construction de ses concepts. En revanche, Darwin est beaucoup plus mobilisé que Nietzsche et ce, dès les premiers écrits. Une nouvelle fois, les références indirectes, quoique plus difficiles à cerner, sont plus fécondes pour attester d'une présence darwinienne. Les références directes sont surtout mobilisées lorsque Schumpeter se fait historien de la pensée. Avant de rentrer dans le détail de l'analyse critique, il est nécessaire de revenir sur les positions ambiguës que Schumpeter déploie autour de la figure de Darwin et de l'évolutionnisme dans les sciences sociales.

8.2.1 Les ambiguïtés de Schumpeter à propos de Darwin et de la biologie

Dès 1914, Schumpeter reconnaît les mérites de Charles Darwin en le plaçant parmi les plus grands penseurs de la période moderne. Dans *Epochen,* il précise que « *nobody dreams of praising or blaming the style of Newton or Darwin. They stand above such merits or defects, while Smith does not*[2240]. » En effet, c'est une constante chez Schumpeter de considérer Darwin en des termes élogieux. Dans l'*Histoire de l'analyse économique,* alors qu'il traite de la *Richesse des nations,* Schumpeter explique :

> « Il semble approprié de s'attarder quelques instants pour examiner le personnage le plus fameux de tous les économistes […] et pour examiner le livre qui a eu le plus de succès, non seulement parmi tous les ouvrages sur l'économie, mais aussi, peut-être à l'exception de l'*Origine des espèces* de Darwin, parmi tous les livres scientifiques qui sont parus jusqu'à ce jour[2241]. »

Un peu plus loin, il positionne Newton et Darwin au-dessus de la *Richesse des nations* « sur le plan intellectuel » :

[2240] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 65
[2241] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.*, p. 258

> « Bien que la *Richesse des nations* ne contienne aucune idée véritablement nouvelle, et bien qu'elle ne puisse rivaliser sur le plan intellectuel avec les *Principia* de Newton ou *l'Origine* de Darwin, c'est tout de même une grande œuvre et qui mérite pleinement son succès[2242]. »

Ainsi, Schumpeter considère Darwin comme l'un des penseurs les plus influents de la période contemporaine, notamment la période allant de 1790 à 1870, période étudiée dans la troisième partie de l'*Histoire de l'analyse économique.* Paul Samuelson rapporte également les appétences darwiniennes de Schumpeter en termes de progrès dans les idées scientifiques[2243] :

> « Schumpeter held this expectation all the more confidently because of his conviction that the processes of logical thought had themselves been biologically developed in the human species as the result of a Darwinian process in which man had to learn to solve successfully the economic problems of living[2244]. »

Nous avons montré que Schumpeter s'inscrit dans le cadre d'une analyse évolutionnaire du capitalisme. Lorsqu'il étudie le *Zeitgeist* de la période 1790-1870, il s'arrête longuement sur l'évolutionnisme et précise :

> « Les phénomènes sociaux composent un unique processus dans le temps historique, et le changement incessant et irréversible est leur caractéristique la plus évidente. Si par Évolutionnisme nous n'entendons rien de plus que la reconnaissance de ce fait, alors tout raisonnement sur les phénomènes sociaux doit être évolutionnaire en soi, ou bien avoir trait à l'évolution[2245]. »

Schumpeter admet ainsi une conception relativement large de l'évolutionnisme. Lorsqu'il en vient à l'évolutionnisme darwinien, Schumpeter ne tarit pas de superlatif et compare la rupture opérée par Darwin à la révolution héliocentrique :

> « *L'Origine des Espèces* et *la Descendance de l'Homme* forment l'une des plus grandes plages de couleur dans notre tableau du *Zeitgeist* de cette période. Depuis un siècle, ces livres ont beaucoup compté dans les représentations que l'humanité se fait de son cosmos : leur importance peut se comparer à celle du système héliocentrique[2246]. »

[2242] *Ibid.*, p. 263

[2243] Sur ce point, voir également H. AUFRICHT, « The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis" », *op. cit.*, p. 399

[2244] P. A. SAMUELSON, « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 33, n° 2, 1951, p. 99

[2245] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 85

[2246] *Ibid.*, p. 96

À ce titre, Schumpeter participe du « mythe » autour de la figure et de l'œuvre de Charles Darwin perçu comme un génie solitaire renversant les dogmes établis, à l'origine d'une « sorte de révolution, et de scandale, que l'*Origine des espèces* aurait provoqué en son temps[2247] » analyse André Pichot. Ce récit mythifié est récurrent dans la première réception de Darwin mais passe assez mal l'épreuve des faits[2248].

Schumpeter insiste beaucoup sur le fait que les concepts de Darwin se sont largement diffusés au-delà du cercle restreint des biologistes et des scientifiques, « ils ont atteint un large public : on les a beaucoup lus et passionnément discutés ; la bourgeoisie y a trouvé largement de quoi renouveler son ameublement intellectuel[2249]. » Mais plus en avant encore, non seulement les idées de Darwin sont diffusées et connues, mais elles *infusent* dans les autres sciences : « On allait voir plus tard le darwinisme ou le parler darwinien s'ingérer dans la sociologie et l'économie[2250]. » Mais Schumpeter s'empresse de minimiser l'influence de Darwin avec une formule assez ambiguë :

> « Je ne découvre aucune influence importante sur les sciences sociales, mis à part ce en quoi l'influence darwiniste, à ce que nous pouvons en imaginer, a modifié chez nous les habitudes générales de pensée[2251]. »

Ainsi, Schumpeter reconnaît que le « parler darwinien » infuse les sciences sociales et qu'il existe une modification des « habitudes générales de pensée », mais il s'empresse de minimiser ladite influence. Lorsqu'il étudie le *Zeitgeist* de la période suivante, entre 1870 et 1914, Schumpeter s'arrête sur les « écoles biologiques », c'est-à-dire les écoles qui tentèrent « l'application aux phénomènes sociaux des résultats de la recherche biologique[2252]. » Schumpeter admet que « les considérations biologiques, bien qu'elles n'aient que marginalement touché les travaux effectivement réalisés par les économistes, ont sans cesse plané tout autour[2253]. » Une nouvelle fois, Schumpeter admet une certaine proximité tout en distançant l'économie d'une contamination biologique. Il distingue plusieurs caractéristiques aux écoles biologiques.

[2247] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, 1993, p. 765
[2248] *Ibid.*, p. 764-790
[2249] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II*, *op. cit.*, p. 96
[2250] *Ibid.*, p. 97
[2251] *Id.*
[2252] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III, op. cit.*, p. 60
[2253] *Id.*

D'abord, « l'idée que la société étant un système "organique" et non "mécanique" peut être analysée par analogie avec les organismes biologiques tels que le corps humain[2254]. » Schumpeter cite Albert Schäffle et Alfred Marshall pour illustrer cette tendance. Bien que déplorant « l'évidente puérilité de cette idée[2255] », Schumpeter ne disqualifie nullement le procédé : « Mettre l'accent sur la "nature organique" du processus économique peut avoir simplement comme but de faire comprendre un principe méthodologique éminemment sain[2256]. » Or, comme nous l'avons démontré, Schumpeter lui-même déploie une conception organique du capitalisme : en traitant du capitalisme, « *we are dealing with an organic process*[2257] » avance-t-il dans *Capitalisme, socialisme et démocratie.*

Ensuite, Schumpeter « note les tentatives faites pour appliquer les concepts darwiniens de Lutte pour l'Existence et de Survie des plus Aptes au déroulement de la vie industrielle et professionnelle dans la société capitaliste[2258]. » Schumpeter envisage deux possibilités : premièrement, rendre compte des phénomènes de concurrence en appliquant des outils issus de la biologie à des problématiques économiques ; deuxièmement, l'explication des phénomènes économiques par des causes biologiques. En ce qui concerne la première, encore une fois, Schumpeter n'élimine nullement cette possibilité théorique, à la condition de se référer exclusivement à des faits économiques :

> « On peut, peut-être […] décrire certains aspects du système de l'entreprise individuelle correctement selon le schéma de la lutte pour l'existence et on peut peut-être définir de manière non-tautologique un concept de survie des plus aptes dans cette lutte. Mais s'il était ainsi, il faudrait alors analyser ces aspects en se référant aux seuls faits économiques et il serait parfaitement inutile de faire appel à la biologie[2259]. »

Nous verrons par la suite que Schumpeter rentre tout à fait dans cette catégorie dans la mesure où ses concepts d'évolution, de concurrence, de destruction créatrice sont imprégnés d'un biologisme.

La deuxième possibilité – expliquer les phénomènes socio-économiques par des causes biologiques – est plus largement discutée par Schumpeter : « la pertinence de cette question est ou devrait être manifeste lorsqu'il s'agit d'appréhender les effets de certaines institutions[2260]. »

[2254] *Ibid.*, p. 60-61
[2255] *Ibid.*, p. 61
[2256] *Id.*
[2257] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.*, p. 83
[2258] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 61
[2259] *Id.*
[2260] *Ibid.*, p. 62

Selon Schumpeter, cette deuxième possibilité est représentée par Herbert Spencer dans sa tentative d' « application du concept de sélection naturelle à la sélection sociale, notamment sur la pratique, maintenant usée jusqu'à la corde et pour nous familière, qui consiste à identifier l'"aptitude" qui permet de survivre avec les caractères "socialement désirables"[2261]. » Schumpeter semble ainsi regretter que ces problématiques n'aient pas suffisamment pénétré le domaine de l'économie :

> « Les économistes sont complètement passés à côté de l'importance de ces problèmes et ne lui ont pas accordé toute l'attention qu'ils méritent : l'essentiel de leur contribution se compose de jugements hâtifs et de déclarations à l'emporte-pièce. […] Ainsi le débat sur la prépondérance de la nature ou de l'éducation est-il demeuré dans un état des plus insatisfaisant jusqu'à ce jour[2262]. »

Regret d'autant plus éloquent lorsqu'on sait l'importance des « aptitudes » et de l'hérédité dans la pensée de Schumpeter, notamment concernant les qualités exceptionnelles attribuées à l'entrepreneur et dont les individus sont inégalement dotés. Ainsi, même si Schumpeter déploie une forme de naturalisme dans sa pensée, il se démarque expressément de Herbert Spencer dans l'*Histoire de l'analyse économique.* Il précise, à propos de Spencer, en note de bas de page :

> « On ne peut qualifier que de "sot" un homme qui n'a pas vu qu'en poussant les théories du libéralisme et du laissez-faire jusqu'à désapprouver les règlements sanitaires, l'instruction publique, le service postal public, et autres interventions du même genre, il couvrait son idéal de ridicule et qu'en fait ses écrits pouvait très bien passer pour une satire de la politique qu'il préconisait. Ni ses écrits économiques ni ses idées morales (qu'elles soient normatives ou limitées à l'analyse) n'ont pour nous un grand intérêt[2263]. »

Ce jugement incisif contraste avec le ton de regret avec lequel, quelques pages plus loin, il sermonne les économistes pour leur manque d'ouverture envers les théories biologiques.

En troisième lieu, Schumpeter se penche sur l'eugénique, sur « les travaux de biologie statistique, de biométrie[2264]. » Assez évasif sur le sujet, Schumpeter se contente de donner un avis élogieux des travaux de Sir Francis Galton, dont il prétend qu'il est « l'homme que je choisirais si l'on me demandait de définir et d'illustrer le type particulier du grand homme de

---

[2261] *Id.*
[2262] *Ibid.*, p. 62-63
[2263] *Ibid.*, n. 3, p. 40
[2264] *Ibid.*, p. 63

science et de la création scientifique anglais[2265]. » Plus loin, il considère que Galton est « l'un des trois plus grands sociologues, les deux autres étant Vico et Marx[2266]. »

En dernier lieu, Schumpeter revient sur les « théories raciales[2267] » notamment en la personne du comte de Gobineau. Bien entendu, la question de l'hérédité des aptitudes au sein d'une population peut être indépendante du facteur racial. Selon Schumpeter, seul Werner Sombart a tenté d'appliquer une théorie raciale à la sociologie avec son étude intitulée *Les Juifs et la vie économique.* Une nouvelle fois, Schumpeter fait preuve, à tout le moins, d'ambiguïté sur la question. En note, il donne cette curieuse précision : « il faut lire les ennemis de la théorie raciale pour apprécier ses points forts ; et lire les interprètes de la théorie raciale pour apprécier ses points faibles[2268]. » Bien que sensible aux questions du caractère héréditaire et inné de certaines aptitudes, Schumpeter n'utilise jamais de critère racial dans son œuvre.

Schumpeter soulève ainsi l'épineuse question des métaphores issues d'autres sciences, ou, pour reprendre sa propre expression, la question des « emprunts[2269]. » Force est de constater avec Hodgson que « *science is infused with analogy, and ... it often proceeds by importing metaphor from other domains*[2270]. » La science économique est ainsi clairsemée de mots et de notions « empruntés » à d'autres sciences : « équilibre », « oscillateur », « statique », « dynamique », « évolution », « développement », « croissance », etc. sont autant de termes issus de la mécanique, de la biologie, etc. Deirdre McCloskey dans son étude sur la rhétorique des sciences économiques considère que « les sciences économiques sont lourdement métaphoriques » : « dire que tous les marchés peuvent être représentés par des "courbes" d'offre et de demande est tout autant métaphorique que dire que le vent d'ouest est "le souffle d'automne"[2271]. » Les concepts schumpétériens n'échappent nullement à ce constat : le circuit et l'évolution sont issus de la biologie. Schumpeter évacue l'idée selon laquelle il est possible de transposer une notion et une méthode d'une science à l'autre, il condamne ainsi « le décalque inintelligent des méthodes de la physique mathématique dans la conviction, non moins intelligente, que ces méthodes sont d'une application universelle[2272]. » Mais Schumpeter fait un pas de plus en affirmant que « ce que nous empruntons quand nous utilisons par exemple le

---

[2265] *Id.*
[2266] *Ibid.*, p. 64
[2267] *Id.*
[2268] *Ibid.*, n. 1, p. 65
[2269] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 43-44
[2270] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution*, *op. cit.*, p. 19-20
[2271] D. N. MCCLOSKEY, « La rhétorique des sciences économiques » (1983), dans L. Frobert, *« Si vous êtes si malins… ». McCloskey et la rhétorique des sciences économiques*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 101
[2272] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 44

concept d'"oscillateur" est un mot et rien de plus[2273]. » Schumpeter entre ainsi dans la catégorie de ceux pour qui « la métaphore est souvent perçue comme un simple ornement[2274] » pour reprendre l'expression de McCloskey, à savoir les tenants d'une forme de positivisme. Schumpeter insiste ainsi sur le fait que, même si les métaphores et les emprunts ont un valeur pédagogique certaine, il n'en demeure pas moins qu'il faut réitérer une rupture entre sciences naturelles et sciences sociales et que « "expliquer" signifie quelque chose de différent dans les sciences naturelles et dans les sciences sociales[2275]. »

Autrement dit, il est possible d'employer des mots issus d'autres sciences sans pour autant se laisser influencer par leur contenu et leur sens pour la science de laquelle ils proviennent :

> « Si nous nous servons d'un postulat dont le contenu paraît appartenir à un domaine particulier, cela ne signifie pas nécessairement que nous pénétrions vraiment en ce domaine. Par exemple, la loi dite des rendements décroissants de la terre se rapporte à ce que l'on pourrait qualifier de fait physique. Mais, comme on l'a déjà souligné, cela ne signifie pas qu'en formulant ce postulat nous pénétrons dans le domaine de la physique. De même, quand j'énonce le postulat qu'à mesure que je mange des morceaux de pain mon appétit diminue, on ne peut dire que j'énonce un fait psychique[2276]. »

Il nous semble cependant que Schumpeter élude la question très rapidement ; car si la loi des rendements décroissants ne fait pas de l'économiste un physicien et s'il n'y a pas de continuité entre les sciences naturelles et les sciences sociales, cela ne permet pas d'affirmer pour autant qu'il ne reste rien du physicien dans l'économiste, ni rien des sciences naturelles dans les sciences sociales. Au contraire, tout porte à nous intéresser spécifiquement aux métaphores biologiques dans les œuvres schumpétériennes comme autant de possibilité pour enquêter leurs implications. La question de l'usage des métaphores dans les sciences a été abondamment étudiée[2277]. Aristote définit la métaphore dans la *Poétique* comme « l'application à une chose d'un nom qui lui est étranger par un glissement du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien selon un rapport d'analogie[2278]. »

[2273] *Id.*
[2274] D. N. McCloskey, « La rhétorique des sciences économiques », *op. cit.*, p. 102
[2275] J. A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 45
[2276] *Ibid.*, p. 56
[2277] M. Black, *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1962 ; D. Berggren, « The Use and Abuse of Metaphor », *The Review of Metaphysics*, vol. 16, nº 2, Philosophy Education Society Inc., 1962, p. 237-258 ; M. B. Hesse, « The Explanatary Function of Metaphor », dans *Revolutions and Reconstructions in the Philosophy of Science*, Bloomington, Indiana University Press, 1980, p. 111-124 ; G. M. Hodgson, *Economics and Evolution*, *op. cit.*
[2278] Aristote, *Poétique*, M. Magnien (trad.), Paris, Librairie Générale Française, 2014, p. 118

Ainsi, depuis Aristote, la métaphore est considérée, non comme un simple emprunt, non comme un simple mot, mais comme un transfert de sens qui enrichit ce dont il est question : « créer de bonnes métaphores, c'est observer les ressemblances[2279] » ajoute Aristote. Selon le philosophe Max Black, la métaphore est un moment d'interfécondation de deux domaines *a priori* séparés. La métaphore jette un pont et permet, quand elle est employée à bon escient, de voir ce qui jusqu'alors demeurait dans l'ombre :

> « A memorable metaphor has the power to bring two separate domains into cognitive and emotional relation by using language directly appropriate to the one as a lens for seeing the other; the implications, suggestions, and supporting values entwined with the literal use of the metaphorical expression enable us to see a new subject matter in a new way[2280]. »

Il s'agit d'une *conception interactionniste* dans laquelle la métaphore se définit comme un rapport entre deux systèmes. Mary Hesse propose la définition suivante :

> « We start with two systems, situations, or referents, which will be called respectively the primary and secondary systems. Each is described in literal language. A metaphoric use of language in describing the primary system consists of transferring to it a word or words normally used in connection with the secondary system : for example, "Man is a wolf"[2281]. »

En vertu de cette conception, « *the metaphor works by transferring the associated ideas and implications of the secondary to the primary system*[2282]. » Ce faisant, la métaphore permet « *to jolt us into new ways of thinking*[2283] » précise Hodgson et ne représentent nullement « *an ornamental substitute for plain thought*[2284] » ajoute Max Black ; McCloskey de conclure :

> « Une métaphore importante en sciences économiques est investie de cette qualité que l'on admire dans une grande théorie scientifique, à savoir qu'elle peut nous surprendre en nous donnant à voir des potentialités insoupçonnées[2285]. »

Concernant Schumpeter, l'usage des métaphores issues de la biologie nous intéresse particulièrement pour enquêter sur les potentiels substrats darwiniens véhiculés. Schumpeter nous invite à ne considérer ces « emprunts » comme « des mots et rien de plus », déclinons

---

[2279] *Ibid.*, p. 122
[2280] M. BLACK, *Models and Metaphors*, *op. cit.*, p. 236-237
[2281] M. B. HESSE, « The Explanatary Function of Metaphor », *op. cit.*, p. 111-112
[2282] *Ibid.*, p. 114
[2283] G. M. HODGSON, *Economics and Evolution*, *op. cit.*, p. 19
[2284] M. BLACK, *Models and Metaphors*, *op. cit.*, p. 237
[2285] D. N. MCCLOSKEY, « La rhétorique des sciences économiques », *op. cit.*, p. 103

l'invitation et, à l'instar de McCloskey, considérons à l'inverse que « la métaphore est un outil qui sollicite et nourrit la pensée au lieu de s'y substituer[2286]. »

Pourtant, tout au long de l'*Histoire de l'analyse économique,* Schumpeter étudie les évolutions scientifiques dans les autres domaines du savoir, y compris les liens entre les sciences naturelles et les sciences sociales. Il affirme ainsi :

> « Néanmoins, il est indispensable de jeter de temps à autre un regard sur les développements survenus dans le domaine de la psychologie des psychologues, et cette nécessité survient, quoique moins souvent, pour bien d'autres sciences. Bornons-nous maintenant à citer la biologie pour exemple. Il existe, où il a existé, ce que j'appellerais un darwinisme économique et social. Si nous voulons juger le phénomène, il n'est pas plus mal de s'informer de ce que Charles Darwin a réellement dit, des méthodes et des matériaux qui l'amenèrent à le dire[2287]. »

Afin d'étudier le substrat darwinien dans la théorie générale, il convient cette fois-ci de suivre les préconisations de Schumpeter : s'informer de ce que Charles Darwin a réellement dit.

8.2.2 Lire Darwin en économiste

Dans un article intitulé « *Economists on Darwin's Theory of Social Evolution and Human Behavior*[2288] », Alain Marciano dresse les différentes manières dont les économistes reçoivent l'œuvre et les concepts de Darwin. Il établit le constat selon lequel « *besides mentions to Darwin's name, direct references to his works are very rare not to say absent*[2289]. » De plus, le peu de références faites à l'œuvre de Darwin se concentrent essentiellement sur l'*Origine des espèces* et laissent dans l'ombre *La filiation de l'homme,* ouvrage dans lequel Darwin traite, entres autres, de l'évolution humaine et sociale. Ainsi, Schumpeter rentre dans la catégorie des économistes qui mentionnent la *Filiation de l'homme,* sans s'appesantir sur son contenu :

> « Schumpeter stresses how important *the Origin of Species* and also *the Descent of Man* are – "their secular importance for mankind's cosmic conceptions is comparable with that

[2286] *Ibid.*, p. 110
[2287] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 56
[2288] A. MARCIANO, « Economists on Darwin's Theory of Social Evolution and Human Behaviour », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 14, nº 4, décembre 2007, p. 681-700
[2289] *Ibid.*, p. 14

> of the heliocentric system" (1954, p. 445); but he derives no conclusion as to a possible theory of social evolution elaborated by Darwin[2290]. »

Lire Charles Darwin en économiste pose des problèmes méthodologiques assez différents de la lecture de Nietzsche. Ici, ce n'est pas tant le contenu de l'œuvre de Darwin qui pose problème que les lectures et les interprétations successives qui en ont été faites et qui sont parvenues jusqu'à nous. Comme le note André Pichot, « il s'est créé autour d[e la pensée de Darwin] un véritable mythe qui masque complètement son rôle dans la genèse de la biologie moderne[2291]. » Les lectures successives plus ou moins fidèles à la lettre de Darwin posent des problèmes de compréhension de la théorie proprement darwinienne. Ainsi, avant de revenir sur le substrat darwinien, il est impératif de présenter rapidement les implications de la théorie darwinienne et de la théorie de l'évolution. Pour ce faire, nous nous pencherons sur deux ouvrages de Darwin : *le Journal de bord du voyage du Beagle*[2292] et *l'Origine des espèces*[2293] ; ainsi que quelques passages de l'*Autobiographie*[2294]. Schumpeter cite très peu Darwin et ne le mobilise pas dans la construction de ses concepts : il ne se revendique ni darwinien, ni darwiniste, ni influencé par aucune forme de darwinisme. Lorsque Schumpeter mobilise Darwin, Alain Marciano nous rappelle que c'est en historien de la pensée pour qui

> « Darwin is considered as a biologist who inherited concepts from economists and transposed them from one context, or one discipline, into another one. They also show that Darwin is viewed as the precursor of biological theories of social evolution such as Spencer's. Therefore, as a biologist, Darwin stands in the middle of a tradition of social evolutionists that stretches from classical political economists to social Darwinism[2295]. »

Dès les *Epochen,* Schumpeter se situe dans cette posture rapportée par Marciano en mentionnant l'inspiration malthusienne de Darwin, que ce dernier précise lui-même dans son autobiographie : « En octobre 1838, c'est-à-dire quinze mois après le début de mon enquête systématique, il m'arriva de lire, pour me distraire, l'essai de Malthus sur la *Population*[2296]. » Schumpeter précise ainsi :

[2290] *Ibid.*, p. 9
[2291] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 763
[2292] C. DARWIN, *Journal de bord [Diary] du voyage du Beagle [1831-1836]* (1831–1836), Paris, Honoré Champion, 2012
[2293] C. DARWIN, *L'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* (1859), Paris, Honoré Champion, 2009
[2294] C. DARWIN, *L'autobiographie* (1887), Paris, Editions du Seuil, 2011
[2295] A. MARCIANO, « Economists on Darwin », *op. cit.*, p. 10
[2296] C. DARWIN, *L'autobiographie*, *op. cit.*, p. 112

> « All he did was to formulate precisely an idea which already existed and which was, as far as it was true, rather commonplace. Darwin's statement that he derived a stimulus from Malthus' work can hardly add lustre to the latter in view of the fact that none of Darwin's decisive ideas were even hinted at by Malthus while all such ideas go back to different sources (E. Darwin, Buffon, etc.)[2297]. »

Avant d'étudier à proprement dit les influences darwiniennes dans l'œuvre de Schumpeter, il nous est nécessaire de faire un détour et un rappel sur les principes généraux de la théorie darwinienne de l'évolution. Ce détour est d'autant plus important qu'il permet d'une part de clarifier la dimension darwinienne de la théorie schumpétérienne mais aussi, d'autre part, de distinguer la théorie propre de Charles Darwin des lectures successives, plus ou moins fidèles, qui en ont été faite par la suite. Ainsi, nous verrons que l'œuvre de Schumpeter est moins imprégnée de la théorie de Darwin que de la manière dont Darwin était reçu et lu à l'époque où Schumpeter se forme intellectuellement.

Selon François Jacob, la théorie de l'évolution « fournit une explication causale du monde vivant et de son hétérogénéité[2298] » et peut se résumer à deux propositions :

> « Elle dit d'abord que tous les organismes, passés, présents ou futurs, descendent d'un seul, ou de quelques rares systèmes vivants qui se sont formés spontanément. Elle dit ensuite que les espèces ont dérivé les unes des autres par la sélection naturelle des meilleurs reproducteurs[2299]. »

La première proposition porte ainsi sur l'origine des espèces, « ce mystère des mystères[2300] » pour reprendre le mot de Darwin. Ainsi, l'objet de l'*Origine des espèces* est précisément de démontrer que « les espèces n'ont pas été créé indépendamment, mais sont issues, comme les variétés, d'autres espèces[2301]. » Ainsi, « les espèces subissent une modification, […] les formes de vie actuelles sont, par une véritable génération, les descendants de formes préexistantes[2302]. »

> « L'opinion qui était jusqu'à une date récente celle de la plupart des naturalistes, et qui était naguère la mienne – à savoir que chaque espèce a été créée indépendamment – est erronée. Je suis pleinement convaincu que les espèces ne sont pas immuables, mais que celles qui appartiennent à ce que l'on appelle un même genre sont les descendantes en droite ligne d'une autre espèce, généralement éteinte, de la même manière que les variétés reconnues

---

[2297] J. A. SCHUMPETER, *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 111
[2298] F. JACOB, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970, p. 21
[2299] *Id.*
[2300] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 275
[2301] *Ibid.*, p. 277
[2302] *Ibid.*, p. 263

> d'une espèce quelconque sont ses descendantes. En outre, je suis convaincu que la sélection naturelle a été le moyen le plus important, mais non le moyen exclusif, de la modification[2303]. »

Cette première proposition, sur l'origine des espèces, nous intéresse assez peu pour enquêter sur de potentielles influences dans la pensée de Schumpeter. En revanche, la seconde proposition portant sur les modalités de l'évolution, à savoir la lutte pour l'existence et la sélection naturelle, sont d'une importance capitale pour la conception schumpétérienne de l'évolution, de la destruction créatrice et de la concurrence. Ainsi, dans l'*Origine des espèces,* ce sont surtout les chapitre 3 et chapitre 4 qui nous intéressent : ils traitent respectivement de « la lutte pour l'existence » et de la « sélection naturelle, ou survie des plus aptes. » La problématique de ces deux chapitres permet de « comprendre de quelle façon les espèces apparaissent dans la nature[2304] » ou, plus spécifiquement :

> « Comme se fait-il que les variétés, que j'ai appelées des espèces naissantes, finissent par se convertir en espèces bonnes et distinctes, qui dans la plupart des cas diffèrent évidemment l'une de l'autre plus que ne le font des variétés de la même espèce ? Comme ces groupes d'espèces, qui constituent ce que l'on appelle des genres distincts, et qui différent l'un de l'autre plus que ne le font les espèces du même genre, apparaissent-ils[2305] ? »

Contrairement à Nietzsche dont l'œuvre est obscure au néophyte, les écrits de Darwin sont relativement accessibles au lecteur non averti des débats de l'histoire naturelle et de la biologie. Ainsi, le projet de Darwin se place en rupture avec le fixisme qui caractérise l'histoire naturelle, qui est « liée à l'inventaire des objets de ce monde[2306] » selon François Jacob. L'histoire naturelle au XVIIe et au XVIIIe siècle déploie une conception statique du vivant :

> « C'est donc sur la propriété qu'ont les êtres vivants d'engendrer leur semblable, et sur son corollaire le concept d'espèce, que repose en fin de compte l'histoire naturelle à l'âge classique. […] La permanence de l'espèce à travers les générations assure que le monde vivant tel qu'on le voit aujourd'hui reflète bien celui qui a été instauré de fondation[2307]. »

L'immuabilité des espèces et le fixisme qui le suit permettent ainsi de *classifier* les êtres vivants. Dans cette conception, « les espèces sont les seuls êtres de la Nature ; êtres perpétuels, aussi

---

[2303] *Ibid.*, p. 279
[2304] *Ibid.*, p. 341
[2305] *Ibid.*, p. 342
[2306] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 41
[2307] *Ibid.*, p. 62

anciens, aussi permanents qu'elle[2308] » poursuit Jacob. Linné, Cuvier ou encore Geoffroy Saint-Hilaire déploient ainsi une *conception statique* de la nature dans laquelle, selon Jacob, « le tableau reste figé, perpétuellement identique à lui-même[2309]. »

En revanche, les théories dites « transformistes » considèrent que les espèces sont soumises à un principe d'évolution. Chez Lamarck comme chez Darwin, les types biologiques et la classification prennent un *caractère dynamique*. Il ne s'agit plus de classer et de ranger les types biologiques mais de faire leur généalogie et d'expliquer la succession des types et des formes. Selon André Pichot, « Darwin s'en prend à la notion d'ordre naturel. Pour lui, l'ordre des espèces ne renvoie à rien d'autre qu'à une généalogie[2310]. » Autrement dit, il s'agit de doter le vivant d'une *histoire*[2311] en intégrant à l'analyse le facteur temps. Au XIXe siècle et notamment avec Darwin, apparaît ainsi « une science nouvelle qui a pour but non plus la classification des êtres, mais la connaissance du vivant[2312]. »

La grande originalité de Darwin est d'avoir perçu, sur la base de ses nombreuses observations et une foule de données empiriques, que les membres d'une même espèce déploient de légères différences. Les individus d'une même espèce déploient une certaine *variabilité* des caractères, même les plus imperceptibles : « Les nombreuses différences légères qui apparaissent chez les descendants des mêmes parents, peuvent être appelées différences individuelles[2313] » précise Darwin. Selon François Jacob, ce changement d'attitude à l'égard des êtres vivants fait basculer l'histoire naturelle dans la pensée scientifique moderne[2314]. Darwin observe ces variations à l'état domestique au chapitre 1 de l'*Origine des espèces* pour ensuite transposer l'idée aux variations à l'état sauvage dans le chapitre 2. Ainsi l'éleveur agit, même inconsciemment, en sélectionnant telle ou telle différence au sein des membres de son bétail, en fonction de son utilité, de son plaisir, de son usage. La sélection naturelle à l'état sauvage agit de la même manière que la sélection artificielle de l'éleveur, à la différence qu'aucune intentionnalité et aucune fin ne s'y déploie. Les différences individuelles offrent « les matériaux sur lesquels [la sélection naturelle] exerce son action et qu'elle accumule, de la

---

[2308] *Ibid.*, p. 63
[2309] *Ibid.*, p. 147
[2310] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 827
[2311] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 146-147
[2312] *Ibid.*, p. 88
[2313] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 321
[2314] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 190

même manière l'homme accumule, dans telle ou telle direction donnée, des différences individuelles chez ses productions domestiques[2315]. »

Ainsi, la théorie darwinienne de l'évolution permet d'envisager l'origine des espèces d'une part mais aussi d'expliquer l'émergence de nouvelles espèces par l'action de la sélection naturelle sur les variations au sein d'une population. Une espèce apparaît dès lors qu'une variation est suffisamment marquée :

> « Le passage d'un stade de différence à un autre peut être attribué avec sûreté à l'action accumulatrice de la sélection naturelle, que l'on expliquera plus loin, et aux effets de l'usage accru ou du défaut d'usage des parties. Une variété bien marquée peut donc recevoir le nom d'espèce naissant[2316]. »

> « Je regarde le terme "espèce" comme un terme que l'on emploie arbitrairement, par souci de commodité, pour désigner un ensemble d'individus se ressemblant étroitement entre eux, et qu'il ne diffère pas du terme "variété", par lequel on désigne des formes moins distinctes et plus fluctuantes[2317]. »

Darwin pose comme hypothèse de travail « la doctrine de Malthus[2318] appliquée à l'ensemble des règnes animal et végétal[2319] » selon laquelle « la nature a répandu d'une main libérale les germes de la vie […], mais elle a été économe de place et d'aliments[2320]. » Ainsi, la nature est prodigue quant au nombre des individus mais avare quant aux ressources. Ce déséquilibre entre les individus et les ressources conduit les premiers à entrer en « concurrence (*into competition*[2321]) avec différents ensembles d'êtres organiques[2322] » selon Darwin. Ainsi, les individus ou les groupes d'individus parmi les végétaux et les animaux entrent dans une lutte afin de se procurer les ressources nécessaires à leur conservation et leur reproduction. Darwin emploie des mots comme « lutte » et « domination » pour traiter du phénomène :

2315 C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 321
2316 *Ibid.*, p. 331
2317 *Ibid.*, p. 332
2318 Sur les liens entre Darwin et Malthus, voir J.-L. SERRE, « De Malthus à Darwin : évolution ou révolution du concept de lutte pour la vie », dans A. Fauve-Chamoux (éd.), *Malthus hier et aujourd'hui*, Paris, Editions du CNRS, 1984, p. 473-484 ; J.-S. BOLDUC et R.-L. CHEN, « La dette de Darwin envers la théorie des populations de Malthus : une approche structurelle », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, Volume 20, nº 2, Éditions Kimé, 2013, p. 171-196
2319 C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 278
2320 T. R. MALTHUS, *Essai sur le principe de population* (1823), P. Prévost, G. Prevost et J.-P. Maréchal (trad.), Paris, Flammarion, 1992, vol. 1, p. 68
2321 C. DARWIN, *On the Origin of Species* (1859), New York, Oxford University Press, 2008, p. 44
2322 C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 333

> « Afin de devenir permanentes à un quelconque degré, [les variétés] doivent nécessairement lutter avec les habitants du pays, les espèces qui sont déjà dominantes seront les plus susceptibles d'engendrer une descendance, laquelle, bien que modifiée à un léger degré, hérité encore des avantages qui ont permis à ses parents d'imposer leur domination (*become dominant*[2323]) à leurs compatriotes[2324]. »

La lutte pour l'existence apparaît comme l'une des modalités de l'apparition des espèces et de la pérennisation des variétés les mieux adaptées. Les individus sont soumis à une « compétition rigoureuse[2325] » et rien n'est plus facile à admettre que « la vérité de cette universelle lutte pour la vie[2326]. » Darwin emploie l'expression dans un sens métaphorique qui prête le flanc à des malentendus. Il définit la lutte pour l'existence comme suit :

> « J'utilise ce terme en un sens large et métaphorique comprenant la dépendance d'un individu à l'égard d'un autre et comprenant non seulement la vie de l'individu, mais le succès avec lequel il laisse une progéniture[2327]. »

Malgré ces précisions, Darwin déploie une *conception agonistique* du monde vivant dans laquelle, tout comme chez Malthus, les individus croissent en raison géométrique et les moyens de subsistance en raison arithmétique : « une lutte pour l'existence est la suite inévitable de la grande rapidité avec laquelle tous les êtres organiques tendent à s'accroître[2328]. » Darwin va jusqu'à mentionner la « guerre » qui règne dans la nature :

> « Quelle lutte a dû avoir lieu durant de long siècles entre les différentes sortes d'arbres, chacun disséminant chaque année ses graines par milliers ; quelle guerre entre un insecte et un autre – entre les insectes, les escargots ou d'autres animaux et les oiseaux ou les bêtes de proie -, tous s'efforçant de s'accroître, chacun se nourrissant de l'autre, ou bien des arbres, de leurs graines et de leurs jeunes plants, ou encore des autres plants qui tapissaient d'abord le sol et faisaient ainsi obstacle à la poussée des arbres[2329] ! »

Plus loin, il mentionne la « grande bataille de la vie » :

> « Nous voyons vaguement pourquoi la concurrence doit être très rigoureuse entre des formes apparentées, qui occupent à peu près la même place dans l'économie de la nature :

2323 C. DARWIN, *On the Origin of Species*, *op. cit.*, p. 44
2324 C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 333
2325 *Ibid.*, p. 343
2326 *Id.*
2327 *Id.*
2328 *Ibid.*, p. 344
2329 *Ibid.*, p. 355-356

> mais il n'est probablement pas un seul cas où nous pourrions dire précisément pourquoi une espèce a remporté la victoire sur une autre dans la grande bataille de la vie[2330]. »

Cette conception agonistique du monde vivant nous intéresse particulièrement notamment par sa proximité avec la conception schumpétérienne de la concurrence et de la destruction créatrice. Le vocabulaire mobilisé par Schumpeter pour décrire leurs mécanismes et leurs effets est infusé de ce « parler darwinien » dont il fait lui-même mention dans l'*Histoire de l'analyse économique.*

En outre, Darwin insiste à de multiples reprises dans son œuvre sur la mort et la destruction que le spectacle de la nature offre à l'observateur. François Jacob note très justement que « Darwin insiste sans cesse sur l'abondance de la production des êtres organisés, sur l'étendue des destructions, sur l'inefficacité des mécanismes qui président à la fécondation et à la reproduction[2331]. » Ainsi, dans l'*Origine des espèces,* Darwin précise :

> « Nous oublions, que les oiseaux qui chantent nonchalamment autour de nous se nourrissent surtout d'insectes ou de graines, et détruisent donc constamment de la vie ; ou bien nous oublions dans quelles proportions considérables ces chanteurs, ou leurs œufs, ou leurs oisillons, sont détruits par les oiseaux de proie et autres bêtes prédatrices ; nous ne conservons pas toujours à l'esprit que, même s'il se peut que la nourriture soit à présent surabondante, il n'en est pas ainsi à toutes les saisons de chaque nouvelle année[2332]. »

La lecture du journal de bord du *Beagle* confirme cette attitude. C'est un Darwin impatient[2333] et anxieux[2334] qui s'apprête à faire le tour du monde à l'âge de 22 ans. Souffrant du mal du mer[2335], mal à l'aise dans ces expéditions dans les terres, ses descriptions des paysages naturels et de la faune sont très loin des émerveillements de von Humboldt et sont mêlés de fascinations et de craintes : « tout porte la marque d'une violence extrême[2336] » remarque-t-il au large des côtes brésiliennes. Lors d'une expédition en forêt, Darwin et ses compagnons sont surpris par un terrible orage dont Darwin tire un enseignement : « c'est à cette violence qu'il faut attribuer

---

[2330] *Ibid.*, p. 357
[2331] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 184
[2332] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 343
[2333] « Je n'ai pas non plus cessé de m'émerveiller de la chance extraordinaire que j'ai eue d'obtenir ce que je n'avais jamais imaginé même dans mes Rêves les plus fous. S'il est désirable de voir le monde, quelle excellente et rare occasion est-ce là » in C. DARWIN, *Journal de bord du Beagle*, *op. cit.*, p. 280
[2334] Darwin fait état de « son état de profond malaise » avant d'embarquer, in *Ibid.*, p. 273
[2335] « À bord, tout le monde bougonnait [...] et moi, avec le mal de mer qui me guette, je suis aussi mauvaix que les pires » ; « On se sent extrêmement mal, beaucoup plus que ne l'imaginerait quiconque n'aurait pas passé en mer plus de quelques jours. », in *Ibid.*, p. 279 et 284
[2336] *Ibid.*, p. 300

la verdure des sous-bois[2337]. » Ainsi, la nature n'est pas le lieu d'une harmonie mais celui d'une contingence dans laquelle l'abondance et la destruction se côtoient intimement. Arrivé à la Terre de Feu, Darwin est ébloui par la « sauvage Magnificence[2338] » du lieu, mais ajoute que « dans cette solitude silencieuse, ce n'est pas le souffle de la vie, mais celui de la mort qui prédomine[2339]. » Ainsi la luxuriance n'est possible qu'au prix de l'omniprésence de la mort et de la destruction. Les témoignages du jeune Darwin abondent de cette ambivalence en insistant sur la constance du phénomène de mort. De retour d'une expédition dans les terres au Chili, Darwin rapporte :

> « C'était une journée magnifique ; la multitude des arbres en pleine floraison embaumait l'air ; pourtant, même cela parvenait à peine à dissiper la sombre humidité de la forêt. La multitude des arbres morts, dressés comme de grands squelettes blancs, ne manque jamais de donner à ces bois primaires un caractère solennel. […] Sur certaines étendues, je remarquai que presque tous les grands arbres étaient morts[2340]. »

Ce thème de la mort et de la destruction est toujours présent dans l'*Origine des espèces* notamment à travers le concept de Lutte pour l'existence : « Nous pouvons donc affirmer avec confiance que toutes les plantes et tous les animaux tendent à s'accroître suivant une raison géométrique – et qu'à cette tendance géométrique à l'accroissement doit faire obstacle une destruction à une certaine époque de la vie[2341]. » Ainsi, tout être organique s'efforce d'accroître au maximum de nombre de ses représentants, de se conserver et de se reproduire au prix d'une lutte. L'évolution s'avère une dialectique de la vie et de la mort[2342] dont les deux termes rendent possible l'impulsion même du processus évolutionnaire. Par voie de conséquence, poursuit Darwin, « une lourde destruction frappe inévitablement les jeunes et les vieux[2343] » ; « chaque espèce, même là où elle est le plus abondante, subit constamment une énorme destruction à une certaine époque de sa vie, de la part d'ennemis ou de concurrents qui recherchent le même lieu ou la même nourriture[2344]. »

Si nous insistons ici sur la thématique de la mort et de la destruction dans la nature chez Darwin, c'est pour la rapprocher de la même thématique dans la conception schumpétérienne

---

[2337] *Ibid.*, p. 310
[2338] *Ibid.*, p. 410
[2339] *Id.*
[2340] *Ibid.*, p. 587
[2341] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 346
[2342] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 331
[2343] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 344
[2344] *Ibid.*, p. 350

du capitalisme. La Lutte pour l'existence est la conséquence de l'accroissement géométrique des populations de plantes et d'animaux et de l'accroissement arithmétique des ressources nécessaires à leur conservation. La capacité de laisser une progéniture est donc soumise à la réussite dans cette lutte pour l'existence.

Le principe de la lutte pour l'existence est un principe théorique abstrait. Il ne permet pas d'expliquer les modalités par lesquelles certaines variétés persistent et parviennent à laisser une progéniture tandis que d'autres finissent par disparaître par manque de progéniture. Ce principe explicatif passe par la notion de sélection naturelle ou survie des plus aptes, expression que Darwin emprunte à Herbert Spencer[2345] :

> « J'ai désigné ce principe, suivant lequel toute variation légère, si elle est utile, est préservée, par le terme *sélection naturelle,* afin de rendre sensible sa relation avec le pouvoir sélectif de l'homme. Mais l'expression souvent utilisée par M. Herbert Spencer de Survie des Plus Aptes possède une précision supérieure, et convient parfois tout aussi bien[2346]. »

Darwin transpose à l'état sauvage le principe de sélection artificielle opérée par l'homme pour son bétail à l'état domestique. Il s'agit d'un processus lent et complexe par lequel certaines variations parmi les membres d'une espèce persévèrent à travers la reproduction ou disparaissent par incapacité de laisser une progéniture. Darwin propose une définition assez large de la sélection naturelle :

> « C'est cette préservation des différences et variations individuelles favorables, et la destruction de celles qui sont nuisibles, que j'ai nommées sélection naturelle, ou Survie des Plus Aptes. […] Elle implique seulement la préservation des variations qui voient le jour et sont bénéfiques pour l'être dans les conditions de vie auxquelles il est soumis[2347]. »

Darwin s'empresse de préciser que la notion de « sélection naturelle » est une construction du chercheur, « un principe purement théorique[2348] » ajoute André Pichot, en vue de rendre intelligible un mouvement matériel qui s'opère dans le monde vivant. Mais, en aucun

---

[2345] Herbert Spencer est par ailleurs cité dans « l'esquisse historique du progrès de l'opinion sur l'origine des espèces » que Darwin fait figurer au début de l'*Origine des espèces* dès la deuxième édition : « Spencer […] a fait l'exposé comparatif des théories de la Création et du Développement des êtres organiques avec un talent et une force remarquables. Il tire ses arguments de l'analogie des productions domestiques, des changements que subissent les embryons de nombreuses espèces, de la difficulté de distinguer espèce et variétés, et enfin du principe de la gradation générale, pour conclure que les espèces ont été modifiées ; et il attribue la modification au changement des circonstances. » dans *Ibid.*, p. 271

[2346] *Ibid.*, p. 342

[2347] *Ibid.*, p. 362

[2348] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 802

cas, il ne s'agit d'un principe métaphysique ou d'une force divine : « au sens littéral du mot, poursuit Darwin, il ne fait pas de doute que la sélection naturelle est un terme faux[2349]. » Faux, car le mot « sélection » peut induire une intentionnalité, un choix conscient ou un télos, idées complètement étrangères à la démarche de Darwin. Comme le note François Jacob, avec Darwin « est définitivement rejetée l'idée de nécessité dans le monde vivant, d'une harmonie imposant un système de rapports entre les êtres[2350]. » Les concepts mobilisés par Darwin sont ainsi largement *métaphoriques* et conceptuels[2351].

Ainsi, les individus qui déploient des variations qui s'avèrent les plus adaptés au milieu qui les entoure auront plus de chances de laisser une progéniture saine. Les variations les plus « utiles » sont ainsi conservées tandis que ceux ne déployant pas ces variations sont concurrencés dans la lutte pour la reproduction et pour l'acquisition des moyens de subsistance. Selon André Pichot, « la seule constance est l'affirmation que la sélection naturelle se fait en fonction de critères d'utilité pour l'individu, pour sa survie ou sa capacité à laisser des descendants[2352]. » Ainsi, le processus de sélection naturelle passe chez Darwin par une concurrence notamment liée à la sélection sexuelle :

> « Cette forme de sélection dépend, non d'une lutte pour l'existence relativement à d'autres êtres organiques ou aux conditions extérieures, mais d'une lutte entre les individus d'un seul sexe, généralement les mâles, en vue de la possession de l'autre sexe. Le résultat n'est pas la mort pour le concurrent malheureux, mais une descendance peu nombreuse ou nulle[2353]. »

« La lutte pour l'existence, précise François Jacob, est donc avant tout une lutte pour la reproduction[2354]. » Les membres d'une espèce qui s'avèrent inadaptés à leur milieu dans l'acquisition des ressources mais aussi dans la lutte pour la reproduction finissent par s'éteindre faute d'avoir laissé une progéniture. Une nouvelle fois, Darwin déploie une conception agonistique du monde vivant dans lequel la *rareté* joue un rôle essentiel. La conséquence principale de la rareté des ressources est la mise en concurrence des membres d'une même espèce et de membres d'espèces différentes ou voisines. En vertu du principe de population

---

[2349] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 363
[2350] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 183
[2351] « Ces expressions métaphoriques ; et elles sont presque nécessaires à des fins de brièveté. Il est donc difficile d'éviter de personnifier le mot nature ; mais je n'entends par nature que l'action et le produit cumulés de nombreuses lois naturelles, et par lois que la séquence des évènements telle que nous l'établissons. » in C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 363
[2352] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 803
[2353] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 371
[2354] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 189

selon lequel il nait davantage d'individus qu'il ne peut en survivre, certains seront amenés à se conserver et à se reproduire tandis que d'autres n'y parviendront pas et finiront par s'éteindre. La sélection naturelle opère ainsi par la survie des plus aptes, c'est-à-dire par la persévérance des individus déployant les variations les plus en adéquation avec leur milieu. Darwin résume :

> « On peut dire métaphoriquement que la sélection naturelle scrute chaque jour et à chaque heure, dans le monde entier, les plus légères variations ; rejette celles qui sont mauvaises, préserve et additionne toutes celles qui sont bonnes ; travaille silencieusement et insensiblement, *à tout moment et en tout lieu où l'occasion lui en est donnée,* à l'amélioration de chaque être organique dans ses rapports avec les conditions organiques et inorganiques de sa vie[2355]. »

L'*adaptation* est donc au cœur des problématiques de la théorie de l'évolution. John Maynard Smith en précise les contours :

> « La vie est donc un équilibre actif entre l'organisme vivant et son milieu, équilibre qui ne peut être maintenu que si le milieu environnant convient à cette plante ou à cet animal particulier, qui est alors dit "adapté" à ce milieu. Si un animal est placé dans un milieu qui diffère trop fortement de celui auquel il est adapté, l'équilibre se rompt ; un poisson mourra s'il est sorti de l'eau[2356]. »

Le processus de sélection naturelle permet de rendre compte théoriquement de plusieurs choses : d'abord, l'apparition de certaines espèces par accumulation puis accentuation d'une variation ; ensuite, le dépérissement d'autres espèces ou d'autres variations jusqu'à leur extinction. La sélection naturelle permet ainsi de rendre compte simultanément chez Darwin d'un processus de *création* et de *destruction*[2357]. Dès lors que les membres d'une espèce se réduisent en nombre, cette dernière court le risque d'extinction complète. Les espèces rares se modifient et s'améliorent moins vite : « elles seront par conséquent vaincues dans la course pour la vie par les descendants modifiés et améliorés des espèces les plus communes[2358]. » Pour le dire autrement :

[2355] C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 366

[2356] J. M. SMITH, *La théorie de l'évolution* (1958), H. Chéret (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962, p. 7

[2357] « La sélection naturelle agit uniquement par le biais de la préservation de variations avantageuses en quelque manière, lesquelles par conséquent tendent à persister. Du fait de la forte raison géométrique de l'accroissement de tous les êtres organiques, chaque zone est déjà entièrement peuplée d'habitants ; et il suit de là que, tout comme les formes favorisées accroissent le nombre de leurs représentants, de même, en général, les moins favorisées décroissent et se raréfient. La rareté, comme nous le dit la géologie, est le précurseur de l'extinction » in C. DARWIN, *L'origine des espèces*, *op. cit.*, p. 393

[2358] *Ibid.*, p. 394

> « À mesure que de nouvelles espèces se forment au fil du temps grâce à la sélection naturelle, d'autres se raréfient de plus en plus, et finissent par s'éteindre. Les formes qui se trouvent dans la concurrence la plus étroite avec celles qui subissent des modifications et des améliorations souffriront naturellement le plus[2359]. »

Les principes de variation, de lutte pour l'existence et de sélection naturelle permettent à Darwin d'émettre l'idée selon laquelle toutes les espèces actuelles descendent d'une « unique forme primordiale[2360]. » La notion d'*adaptation* se situe ainsi au cœur de l'édifice théorique de Darwin :

> « Il ne s'agit plus d'*expliquer* les formes complexes par un cheminement à la fois historique et physique, mais de *rendre compte* de la diversité et de l'adaptation des espèces actuelles par une suite de transformations aléatoires, dépendant uniquement des variations individuelles (non expliquées) et de la sélection par le milieu[2361]. »

Avec André Pichot, nous pouvons considérer que Darwin propose « une théorie de la diversité et de l'adaptation des espèces par leur transformation[2362]. » La notion d'adaptation et l'ensemble des attributs qu'elle implique pour la pensée darwinienne – concurrence, lutte pour l'existence, sélection naturelle – se trouvent largement infusés dans la conception schumpétérienne du capitalisme, notamment en ce qui concerne les éléments statiques.

Nous nous sommes arrêtés sur les notions de lutte pour l'existence, de sélection naturelle et d'adaptation, tout en précisant quelques éléments de cadrage, afin de mieux documenter la présence d'un substrat darwinien dans la conception schumpétérienne de la concurrence, de la destruction créatrice et de l'évolution. Tout comme Darwin pour le monde vivant, Schumpeter déploie une *conception agonistique* de l'économie dans lesquelles les firmes sont en *concurrence*. Ces dernières sont soumises à un principe de *sélection* des plus adaptées. Les éléments statiques dans la théorie générale du capitalisme de Schumpeter apparaissent ainsi sous un *impératif constant d'adaptation* où seules les firmes les plus aptes ou les mieux adaptées au nouvel environnement économique porté par l'introduction d'une innovation par un entrepreneur, peuvent survivre. Les entreprises sont ainsi dans une lutte pour leur survie économique. Ainsi, dans la théorie générale du capitalisme, Schumpeter fait coexister une

---

[2359] *Id.*
[2360] *Ibid.*, p. 869
[2361] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 846
[2362] *Ibid.*, p. 847

philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne pour les éléments dynamiques avec une *philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne* pour les éléments statiques.

8.3 Les substrats darwiniens : évolution, concurrence et aptitude

Schumpeter n'est pas un penseur iconoclaste et isolé dans ses objets. Au contraire, sa volonté de construire une théorie de *l'évolution économique* est à mettre en perspective dans un contexte scientifique plus large caractérisé par l'influence certaine de l'évolutionnisme. Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner nous rappellent que l'économie politique du XIXe siècle tournait autour de l'explication de la croissance de la production ainsi que des fluctuations économiques[2363]. À la fin du XIXe siècle, la science économique est caractérisée par sa difficulté à fournir une théorie dynamique capable d'expliquer la croissance, les fluctuations, les innovations, etc. Cette impasse favorise l'intégration du vocabulaire et des méthodes évolutionnistes dans les sciences sociales ainsi qu'en économie :

> « À la fin du XIXe siècle, une sociologie et économie évolutionniste se constituent en appliquant aux phénomènes économiques les hypothèses de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle des plus aptes ; l'évolution économique y est considérée comme une conséquence directe de la lutte consubstantielle qui permet l'émergence des individus les plus aptes à transformer, dans le sens du progrès, l'activité économique[2364]. »

Schumpeter ne fait donc pas figure d'exception mais s'inscrit dans un moment historique caractérisé par l'infusion de multiples variantes évolutionnistes dans les sciences humaines et dont l'économie n'est pas exempte. « Les économistes n'échappent pas à de telles influences, rapportent Gislain et Steiner, et certains éprouvent la tentation de construire une économie évolutionniste[2365]. » Bien entendu, Schumpeter assume la dimension évolutionniste de son œuvre. Nous cherchons à démontrer plus en avant qu'elle est caractérisée par un substrat philosophique issus du darwinisme.

Au tournant du siècle, il existe de nombreuses variantes de l'évolutionnisme dans les sciences sociales. Notre intention ici n'est pas de faire de Schumpeter un darwinien qui appliquerait les méthodes de la biologie à l'économie ni un darwiniste social pour qui les phénomènes socio-économiques s'expliquent par l'hérédité et l'innéité. Notre problème

---

[2363] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920, op. cit.,* p. 139
[2364] *Id.*
[2365] *Ibid.*, p. 140

consiste à *déceler, à l'aide d'une analyse critique des textes de Schumpeter, des indices qui attestent d'une conception de l'économie infusée par des conceptions issues de la biologie darwinienne et de ses dérivations principales*. Pour ce faire, il est nécessaire de n'exclure aucun texte de Schumpeter et d'étendre l'enquête à l'ensemble de ses écrits, à la manière dont nous avons relevé les substrats nietzschéens. Ainsi, le travail de recension et de lecture des textes nous a permis de relever trois grandes notions concernées : 1) la conception de l'évolution, 2) la conception de la concurrence et de la destruction créatrice et 3) la notion d'aptitude.

8.3.1 De l'évolution à l'évolution économique

Le geste opéré par Schumpeter envers Walras, toute proportion gardée, apparaît de même nature le geste opéré par Darwin envers la biologie. L'évolution comme concept explicatif permet de passer d'une représentation statique à une représentation dynamique, où le mouvement et l'histoire sont permis et desquels émergent la nouveauté. Ainsi, lorsqu'il définit l'évolution, Schumpeter considère que « la variété des idées d'évolution […] a son centre chez Darwin[2366]. » Il s'empresse de préciser cependant :

> « Si l'idée d'évolution est actuellement si discréditée chez nous. Si l'historien pour des raisons de principe la rejette continuellement, c'est encore pour un autre motif. À l'influence d'une mystique peu scientifique, qui nimbe de la façon la plus variée l'idée d'évolution, s'ajoute aussi l'influence du dilettantisme : toutes les généralisations prématurées et insuffisamment fondées, où le mot évolution joue un rôle, ont fait à beaucoup d'entre nous perdre toute patience à l'égard du mot, du concept et de la chose[2367]. »

Ainsi, ce n'est pas le concept d'évolution que Schumpeter rejette, mais bien plutôt ses mésusages. De plus, un élément important rapproche la définition schumpétérienne de l'évolution de l'évolution darwinienne : son caractère auto-entretenu et son impulsion interne.

> « Ce qui caractérise [le transformisme], précise François Jacob, c'est une poussée venue des êtres eux-mêmes et qui les mène peu à peu du simple au complexe à travers les vicissitudes de la terre ; c'est le produit d'un équilibre toujours instable entre les formes vivantes ; c'est un jeu d'interaction entre les organismes et leur milieu ; c'est la dialectique du semblable et du différent dans une histoire unifiée de la nature[2368]. »

[2366] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.,* p. 82
[2367] *Id.*
[2368] F. JACOB, *La logique du vivant, op. cit.,* p. 149-150

> « La principale impulsion intervenant pour transformer les formes vivantes ne peut donc résider que dans le processus même qui donne naissance à de grandes populations[2369]. »

Ainsi, lorsque Schumpeter définit l'évolution économique, il « emprunte » des considérations issues de la biologie du XIXe siècle : processus de transformation et impulsion interne aux phénomènes étudiés.

La définition schumpétérienne de l'évolution insiste ainsi sur le *caractère endogène* des changements économiques, « que l'économie engendre d'elle-même[2370] » : l'impulsion qui préside à l'évolution est interne au phénomène évolutif. Mathias Kelm remarque ainsi que

> « Schumpeter's definition of evolution does not contain any Darwinian mechanism such as natural selection or any other biological concept. On the other hand, it does not exclude them either; the definition is completely mute and neutral with respect to the forces which are supposed to drive the process of endogenous change[2371]. »

Ainsi, au sens strict, la définition schumpétérienne de l'évolution n'inclut pas de concepts darwiniens, mais elle ne les exclut pas pour autant. Il est ainsi nécessaire de mener une recension des présences darwiniennes dans les conceptions et les démonstrations de Schumpeter et non pas de s'arrêter à ce que Schumpeter en dit. Kelm précise ainsi :

> « Since Darwinian theory is arguably the most powerful scientific theory of endogenous change, it would not be too surprising if Schumpeter's theory of economic evolution had more elements in common with it than the mere concern with endogenous change that is implied by the term "evolution"[2372]. »

Ainsi, la définition schumpétérienne de l'évolution déploie une certaine forme de naturalisme en comparant les processus socio-économiques à des processus vitaux. Tout comme la vie, la vie économique est impulsée par un principe interne de direction. Selon François Jacob, la biologie naissante de la fin du XVIIIe siècle intègre précisément à son cadre de pensée la « vie » et non plus simplement une collection d'êtres vivants. Dans le principe de vie, la fin s'identifie à la vie elle-même : « Une fin qui n'est plus d'emblée imposée du dehors par la nécessité d'attribuer à une Psyché la production des êtres, mais qui trouve son origine au-dedans même de l'organisation[2373]. » L'évolution économique chez Schumpeter permet ainsi d'*endogénéiser la fin de l'économie au processus lui-même* : le capitalisme n'a pas de fins qui lui soient

---

[2369] *Ibid.*, p. 184
[2370] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 89
[2371] M. KELM, « Schumpeter's theory of economic evolution : a Darwinian interpretation », *op. cit.,* p. 107
[2372] *Id.*
[2373] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 102

extérieures, la fin se confond et s'identifie avec le processus lui-même. Et ce, en vertu du fait qu'il déploie un principe interne de direction. Le capitalisme n'est, dans la conception schumpétérienne, non pas une machine mais un « être organisé » :

> « Un être organisé n'est pas simplement machine, car la machine possède uniquement une force de mouvement, tandis que *l'organisme contient en soi une force de formation et de régulation* [nous soulignons] et la communique aux matériaux qui le constituent[2374]. »

La définition schumpétérienne de l'évolution inclut ce principe d'une force interne de déploiement. Dans l'évolution des espèces tout comme dans l'évolution économique, « la principale impulsion intervenant pour transformer les formes vivantes ne peut donc résider que dans le processus même qui donne naissance à de grandes populations[2375] » ajoute François Jacob. Mathias Kelm résume cette idée :

> « Schumpeter's wider definition of evolution comprises therefore not all phenomena which make an economic process change, but only those phenomena which make it "change of its own initiative". Schumpeter used the term "evolutionary" simply to denote the opposite of "stationary"; an evolutionary process is therefore a process of endogenous change[2376]. »

Si la définition schumpétérienne de l'évolution insiste sur le *caractère endogène* du changement économique, elle y introduit également *la contingence*. Darwin et Schumpeter évacuent le principe de nécessité : l'évolution est un processus de déploiement tous azimuts et non un processus linéaire. Darwin utilise ainsi la métaphore du « Grand Arbre de la Vie » pour rendre compte des différentes voies que prend l'évolution. Le terme « évolution » ne désigne pas chez Darwin un déroulement linéaire au cours du temps[2377], mais bien plutôt à une « *divergence, diversification, dispersion*[2378]. » En évacuant la nécessité et le télos du monde vivant, Darwin rend possible la contingence et par là, la conception de l'évolution comme déploiement, comme effervescence.

> « Tout comme les bourgeons donnent naissance en se développant à de nouveaux bourgeons, qui, s'ils sont vigoureux, font des branches et dépassent de tous côtés mainte branche plus frêle, il en a été de même, je crois, par la génération, pour le Grand Arbre de

---

[2374] *Ibid.*, p. 108
[2375] *Ibid.*, p. 184
[2376] M. KELM, « Schumpeter's theory of economic evolution : a Darwinian interpretation », *op. cit.*, p. 107
[2377] E. S. ANDERSEN, *Schumpeter's Evolutionary Economics, op. cit.,* p. 3
[2378] F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 181

la Vie, qui emplit de ses branches mortes et brisées l'écorce de la terre, et couvre la surface de ses ramifications magnifiques et toujours renouvelées[2379]. »

De même, nous savons que « *Entwicklung »* chez Schumpeter ne renvoie pas à un simple déroulement linéaire mais bien à un déploiement : la transformation et la complexification des structures économiques par une forme de déploiement qui n'est pas orienté vers une fin En outre, il faut garder à l'esprit que dans l'édifice théorique schumpétérien, l'évolution s'oppose à la notion de circuit. Mathias Kelm développe « *a general Darwinian framework to arrive at an interpretation of Schumpeter's work that brings out more clearly its specific evolutionary elements*[2380] » et ce, afin de réitérer l'importance de Schumpeter en tant que précurseur du nouvel évolutionnisme économique. En reprenant le triptyque de Campbell, Kelm démontre que la conception schumpétérienne de l'évolution économique déploie un principe de rétention et de transmission de l'information via les routines et les habitudes dans le circuit statique : « *the routines followed by firms constitute the mechanism of information storage that is a prerequisite for the process of economic evolution*[2381]. » Ensuite, le modèle schumpétérien déploie un principe de variation à travers les changements endogènes portés par les entrepreneurs et les innovations[2382]. Et enfin, un principe de sélection des firmes grâce à la concurrence et à la destruction créatrice. Kelm propose ainsi une *interprétation darwinienne* des concepts schumpétériens pour les assimiler à la tradition du nouvel évolutionnisme économique :

> « Schumpeter's comment on the employment of biological analogies serves as a useful reminder that the benefit of applying Darwinian theory to the process of economic evolution does not consist in the identification of spurious analogies between biological and economic phenomena, but in the possibility to remove its specifically biological contents in order to obtain a general model of a theory that explains a process of endogenous change by the interaction of several fundamental mechanisms: (1) a mechanism of information storage by which some relatively stable characteristics are preserved over time, (2) a mechanism of endogenous change by which new variations are constantly generated, and (3) a mechanism of selective retention by which the frequency of some variations relative to others is increased[2383]. »

[2379] C. DARWIN, *L'origine des espèces, op. cit.,* p. 422
[2380] M. KELM, « Schumpeter's theory of economic evolution : a Darwinian interpretation », *op. cit.*, p. 127
[2381] *Ibid.*, p. 113
[2382] *Ibid.*, p. 117
[2383] *Ibid.*, p. 128

Notre démarche est différente en ce qu'elle consiste à partir des textes de Schumpeter pour remonter vers ceux de Darwin. Nous ne cherchons nullement à interpréter Schumpeter en « darwinien » ni à le relier à un courant économique quelconque. Nous cherchons simplement à déceler le « langage darwinien » utilisé par Schumpeter et qui permettent d'éclairer les apories de la théorie générale du capitalisme.

8.3.2 La concurrence et la destruction créatrice

Nous savons que l'introduction des innovations dans le circuit statique provoque un bouleversement des structures économiques présentes. L'innovation permet un gain de productivité conséquente pour la firme qui la porte. La réduction des coûts de production consécutive à cette rente monopolistique, certes temporaire, permet ainsi d'induire une concurrence nouvelle aux firmes déjà existantes. Dès la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter emploie un vocabulaire qui rappelle la Lutte pour la vie et la Sélection naturelle chères à Darwin. Ainsi, Schumpeter décrit les effets de l'innovation en termes de lutte et de l'élimination de l'ancien :

> « Le second acte du drame va suivre. Le charme est rompu ; sous l'impulsion du gain réalisé naissent des exploitations nouvelles pourvues de métiers mécaniques. Une réorganisation de la branche industrielle se produit qui entraîne des augmentations de production, une lutte de concurrence (*Konkurrenzkampfe*[2384]), une élimination des exploitations anciennes, des licenciements parfois de travailleurs, etc. Nous observerons plus tard ce processus de plus près[2385]. »

À l'aide d'un vocabulaire onirique qui tourne autour du « drame » et du « charme », Schumpeter insère l'idée que l'innovation induit un processus d'élimination des firmes anciennes. Dès la première édition de la *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter anticipe sur ce qu'il appellera dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* « la destruction créatrice » : le processus de création de nouvelles firmes et de déclassement des anciennes.

> « Les agents économiques statiques souffrent en tant que producteurs et sont de plus en plus repoussés. Les meneurs d'hier sont souvent aussi dans ce cas, tombent de leur position jusqu'à n'être plus rien[2386]. »

[2384] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.,* p. 211
[2385] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 197
[2386] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.,* p. 73

Dans le chapitre 7, Schumpeter évoque ce phénomène en des termes proches de la biologie. En effet, l'évolution économique engendre des « nouvelles formes de vie » (*neue Lebensformen*[2387]) selon Schumpeter :

> « La nature du processus qui révolutionne et renouvèle périodiquement la vie industrielle. Il agit dans tous les domaines, engendre partout de nouvelles formes de vie. Son sens le plus profond se trouve dans le fait de procurer de nouveaux types et quantités de biens et de réorganiser l'économie pour atteindre une toujours plus grande efficacité technique et commerciale[2388]. »

Ainsi, l'innovation permet de réorganiser la concurrence sous une forme de lutte avec les firmes déjà existantes dans le secteur, firmes qui sont considérées, métaphoriquement bien entendu, comme des formes de vie. Le neuf entre ainsi en concurrence avec l'ancien :

> « L'apparition massive […] de nouvelles entreprises qui influent sur les conditions de vie des anciennes entreprises et sur l'état habituel de l'économie nationale, compte tenu des faits fondés dans le second chapitre, à savoir qu'en règle générale le nouveau ne sort pas de l'ancien, mais apparaît à côté de l'ancien, lui fait concurrence jusqu'à le ruiner, et modifie toutes les situations de sorte qu'un "processus de mise en ordre" est nécessaire[2389]. »

Tout comme chez Darwin, la conception schumpétérienne de la concurrence s'accompagne d'une *conception agonistique* : les firmes sont en lutte pour leur survie. L'innovation induit un bouleversement du marché tel que les anciennes firmes, à savoir les firmes qui n'utilisent pas l'innovation ou qui utilisent des méthodes anciennes, sont soumises à un processus d'adaptation aux nouvelles conditions de production ou de marchés portées par l'entrepreneur. Ainsi, en outre de la conception agonistique, Schumpeter considère que les exploitants purs et simples et les anciennes firmes sont soumis à un *processus d'adaptation* :

> « Les nouvelles combinaisons et les entreprises qui en résultent apparaissent en masse à côté des anciennes exploitations. Il y a quelque chose d' "unilatéral" dans leur apparition. Pour les agents économiques tels que les chefs d'entreprise de toutes catégories, par opposition aux autres, comme par exemple les travailleurs, les propriétaires fonciers, les rentiers, il s'agit d'adopter une conduite particulière ; *ils ne doivent se contenter d'être*

[2387] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, *1911, op. cit.,* p. 492
[2388] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 65
[2389] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 312

passifs. Ils doivent réagir de manière à s'adapter (anpassen[2390]*) aux données modifiées par l'essor*[2391] [nous soulignons]. »

Ainsi, l'innovation introduite dans un secteur de l'économie induit, dans ce secteur, une réorganisation complète. La firme porteuse de cette innovation peut dégager des rentes monopolistiques à même de lui octroyer des parts de marché, empiétant par-là sur la demande adressée aux anciennes firmes. Face à ce processus, les anciennes firmes sont devant une alternative : *s'adapter ou disparaître*. Schumpeter envisage la possibilité de changer de secteur ou de production, ce qui revient finalement à sortir du secteur initial :

> « Les anciennes exploitations, en principe toutes les exploitations existantes à l'exception de celles qui ont surgi dans l'essor, à l'exception aussi de celles qu'une position de monopole, la possession de privilèges particuliers ou une technique constamment supérieure soustraient au danger ont trois options : *ou disparaître, si pour des raisons personnelles ou objectives elles ne peuvent être adaptées (unanpaßbar*[2392]*)* ; *ou replier les voiles et tenter de vivre dans une position désormais modeste* [nous soulignons]; ou enfin, de soi-même ou avec l'aide d'autrui, soit changer de branche économique, soit suivant les circonstances nouvelles passer à d'autres dispositions techniques ou commerciales, ce qui, dans beaucoup de cas, revient à une extension de la production[2393]. »

Le capitalisme n'est donc pas qu'une histoire de succès dans le modèle schumpétérien : « le développement produit nécessairement des gains et presque toujours aussi des pertes[2394] » précise Schumpeter. À la manière de Darwin, marqué par l'omniprésence de la mort et de la destruction durant dans son voyage de jeunesse, Schumpeter considère de la même manière que le succès se fait au prix de destructions permanentes : « [La fonction d'entrepreneur] abat sur son chemin, par l'effet de la concurrence, les vieilles exploitations et les existences qui s'y attachaient ; un processus de chutes, de déclassements, d'éliminations l'accompagne sans cesse[2395]. » Ainsi l'entrepreneur, en étant à l'origine de l'impulsion de l'évolution économique, impose une modification des structures de l'économie et provoque ainsi une mise en concurrence des firmes déjà existantes et la nécessité de leur « adaptation heureuse ou non de

---

[2390] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 354
[2391] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 346
[2392] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, p. 355
[2393] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 346
[2394] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 65
[2395] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 225

l'économie à cette modification[2396]. » Ainsi, le capitalisme s'accompagne dans ses effets d'une certaine forme de violence et de souffrance que Schumpeter ne nie aucunement :

> « Mais les acteurs de ce drame et les proches observateurs en ont une appréciation différente. Ils devraient cependant aussi l'avoir s'ils étaient, ce qui est rarement le cas, tout à fait au clair sur la nature du phénomène. Ils ne peuvent pas se boucher les oreilles au hurlement de ceux qui sont broyés par la nouveauté[2397]. »

Ainsi l'innovation et la création s'accompagnent de destruction : « en contrepartie, poursuit Schumpeter, se produit une détérioration de la situation de nombreux agents[2398]. » C'est surtout dans le chapitre 7 de la première édition de la *Théorie de l'évolution économique* que Schumpeter insiste sur la détérioration de la situation des autres agents consécutive à l'introduction des innovations sur un ton onirique :

> « Le développement fait disparaître la base sur laquelle reposaient de larges pans de l'économie. Certes pas brutalement mais progressivement. Ceux qui sont touchés vivotent, connaissent pendant des générations une existence toujours plus clairement dénuée d'espérance. Leur niveau moral et intellectuel diminue progressivement au fur et à mesure que l'atmosphère économique autour d'eux s'assombrit. Leurs exploitations s'appauvrissent, se replient sur des positions de plus en plus défavorables, deviennent des foyers de dysfonctionnements sociaux et se transmettent dans les mains d'individus qui se situent de plus en plus bas dans l'échelle sociale. Elles se sclérosent et se dégradent[2399]. »

Cette concurrence entre l'ancien et le nouveau induit un impératif d'adaptation sur les agents statiques qui, s'ils demeurent passifs face à la nouveauté, risquent l'obsolescence. Schumpeter va jusqu'à comparer ce processus à un « combat contre la mort » (*Todeskampf*[2400]) qui rappelle l'insistance de Darwin sur ce phénomène (nous soulignons) :

> « La plupart des entreprises peuvent résister plus ou moins longtemps. Elles espèrent et aussi leurs créanciers bénéficier d'une tournure favorable des événements. Elles entrent en pourparlers, font des opérations, cherchent de nouveaux appuis. Parfois avec succès, parfois avec ce résultat que la liquidation à l'amiable devient possible. Plus souvent certes sans succès, mais même dans ce cas *ce combat contre la mort* a pour effet de retarder la banqueroute ou le compromis, le plus souvent jusqu'au prochain mouvement ascendant des

---

[2396] *Ibid.*, p. 347
[2397] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 74
[2398] *Ibid.*, p. 72
[2399] *Ibid.*, p. 73
[2400] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926*, *op. cit.*, n. 32, p. 365

prix ; ainsi bien de *ces entreprises qui luttent meurent (versinkt*[2401]*) en vue de la terre salvatrice*[2402]. »

Schumpeter déploie ainsi tout un vocabulaire autour de la lutte et de la mort pour traiter de la concurrence et du processus d'adaptation. Ce processus, esquissé dans la *Théorie de l'évolution économique,* va s'éclaircissant au fur et à mesure de la maturation des idées de Schumpeter. Ce processus de « remplacement de l'obsolète par plus adapté (*Geeignetere*[2403]) » et de « l'inéluctable dépréciation de l'existant par le développement[2404] » devient, dans les *Business Cycles,* ce que Schumpeter appelle « *the competing-down process*[2405]. »

Le « *competing-down process* » désigne ce processus de concurrence des firmes déjà existantes par les firmes nouvellement porteuses d'innovation et qui induit un processus d'adaptation et de dépérissement. L'idée de concurrence chez Schumpeter est ainsi intimement liée à la notion de dépérissement : « *competing-down* » et non « *competing-up*. » Le vocabulaire apparaît plus ouvertement darwinien dans les *Business Cycles* que dans la *Théorie de l'évolution économique.* Ainsi, la concurrence induite par les innovations entraine toujours la mort et la destruction dans son sillage. Alors qu'il traite des effets de la mécanisation de l'agriculture, Schumpeter précise : « *We recognize all the features embodied in our model and especially the "competing-down process", passing sentence of economic death on perhaps half of all wheat farmers*[2406]. » L'introduction de machines dans les procédés agricoles a ainsi entrainé une « peine de mort économique » sur de nombreux fermiers. L'idée d'une « sentence de mort » est également présente dans les Lowell Lectures en 1941 (nous soulignons) :

> « We have the fact that the products of these new constructions, of these new methods, begin to pour out and these products compete with the products of the old methods. In fact, that's the way in which progress is accomplished in capitalism and *the old eliminated*. For instance, it is easy to see that the Illinois Central not only meant very good business whilst it was build and whilst new cities were built around it and land was cultivated, but it spelled the *death sentence* for the agriculture[2407]. »

Par ailleurs, lorsqu'il traite de la standardisation et de la rationalisation des méthodes de production dans l'industrie automobile des années 1919-1929, Schumpeter utilise la notion de

---

[2401] *Id.*
[2402] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, n. 1, p. 358
[2403] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 502
[2404] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 73
[2405] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.,* p. 387; 390 ; 393
[2406] *Ibid.*, p. 739
[2407] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.,* p. 349

« Lutte pour la survie » pour qualifier le « *competing-down process* » à l'œuvre dans ce secteur :

> « Equally important or more so were the changes in organization and financing that were in part induced by the *struggle for survival* [nous soulignons] within the industry, in which incessant innovating and expanding into the low-price market was a matter of life and death. Competing-down went on at a rapid rate[2408]. »

L'utilisation par Schumpeter de l'expression « *struggle for survival* » pour qualifier le processus de « *competing-down* » révèle une proximité de représentation entre la concurrence schumpétérienne et le processus de sélection naturelle tel que conçu par Darwin. Pour ce dernier, la sélection naturelle opère par la mise en concurrence des membres d'une espèce, par la lutte pour l'existence et se mesure à la capacité à laisser une progéniture. De même, la concurrence schumpétérienne se traduit par une lutte des firmes à se pérenniser, à une lutte pour ne pas disparaître. Cette lutte est essentiellement un processus de sélection des plus adaptés aux nouvelles conditions imposées par l'entrepreneur sur un secteur ou un marché. En un mot, Schumpeter déploie une conception *naturaliste* de la concurrence. Ce processus de concurrence de l'ancien et du nouveau et de création et déclassement est une donnée fondamentale du capitalisme schumpétérien.

Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie,* Schumpeter fait un pas de plus en mobilisant la notion de « destruction créatrice » et en l'assimilant à un « processus organique[2409] » comparable à un « processus de mutation industrielle[2410]. » Cette analogie avec un processus organique ou biologique n'est pas isolée dans l'œuvre de Schumpeter. Au cours des Lowell Lectures, Schumpeter précise que, loin d'être pathologique, la destruction créatrice est un *processus physiologique* :

> « This process so far is by no means pathological. It is a physiological process, to use the terminology of a more exact science, for reasons easy to realize always coming in ridges being followed by an absorption of these new things and exerting in the apparatus a process which goes along with falling prices, shrinking credit, unemployment, pains, and fears[2411]. »

Ce processus d'élimination de l'inadapté et de mise en concurrence du neuf et de l'ancien, esquissé dans la *Théorie de l'évolution économique,* appelé ensuite « *competing-down*

[2408] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 774
[2409] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.,* p. 83
[2410] *Id.*
[2411] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.*, p. 349

process » puis « destruction créatrice », est imprégné d'un vocabulaire issu de la biologie darwinienne et trahit un substrat naturaliste et organiciste. La proximité langagière entre la concurrence schumpétérienne et les processus de vie, de mort et de sélection naturelle est ainsi omniprésente dans son œuvre :

> « For what is a breakdown ? It means an elimination of what is not able to live and hang on. It is a spring cleaning, going on ruthlessly, ruining much, and which could live on indefinitely but for the price and credit structure[2412]. »

Ce passage illustre à quel point Schumpeter utilise des métaphores issues de la biologie notamment darwinienne pour qualifier des phénomènes économiques, mais plus généralement de phénomènes comme l'impérialisme : la guerre apparaît ainsi, dans le cas des Perses, comme « l'unique manière de vivre et même de survivre dans le milieu qui fut le leur[2413]. » Chez Schumpeter les entreprises « vivent » et « meurent », elles « luttent » pour « leur survie », pour « s'adapter ». Car, une firme ne vit pas plus qu'elle ne meurt, au sens biologique. Si une firme « vie » ou « meurt », ce n'est que dans un sens métaphorique. Ainsi, l'abondance des métaphores et d'un champ lexical issus de la biologie contrastent avec les affirmations de Schumpeter sur l'usage des métaphores en science.

8.3.3 Les aptitudes : entre acquisition et hérédité

Que ce soit dans les motivations de l'entrepreneur ou pour rendre compte des impérialismes et pour traiter des classes sociales, Schumpeter mobilise également un langage issu de la biologie darwinienne autour de la notion d'aptitude. Pour expliciter le caractère atavique des pratiques impérialistes et de leur persévérance dans le capitalisme, Schumpeter en appelle une nouvelle fois à la biologie :

> « Le caractère psychologique et les formes d'organisation forgés par [un] mode de vie persistèrent, alors même qu'ils n'étaient plus dictés par la nécessité et se perpétuèrent en quelque sorte sans raison d'être. Pareille évolution ne manque pas de répondants historiques ou psychologiques. […] L'entrepreneur moderne acquiert des habitudes de travail qui sont nécessaires à la réussite, mais il s'acharne ensuite bien au-delà du moment où l'acquisition de biens garde un sens du point de vue hédoniste. On retrouve des phénomènes analogues

[2412] *Ibid.*, p. 351
[2413] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.,* p. 67

dans l'évolution des organismes biologiques et de phénomènes sociaux tels que le droit ou les mœurs. L'impérialisme nous semble relever de ce type de phénomène[2414]. »

Plus loin, Schumpeter compare les activités guerrières des peuples qu'il juge impérialistes comme des nécessités dictées par « besoin d'action » et que la « lutte pour la vie » justifie :

> « La guerre et la chasse tenaient la place qu'occupent les sports et les jeux dans nos sociétés modernes. Elles répondaient à un besoin d'action né de dispositions et de penchants qui avaient à une certaine époque joué un rôle décisif dans la lutte pour la vie (« *Spiel im Leben*[2415] »), et qui avaient survécu à leur fonction utilitaire. Les peuples étrangers constituaient un gibier de choix, le rôle de chasseur pouvant alors se teinter de haine nationale et de fanatisme religieux. La guerre et la conquête ne constituaient pas de moyens, mais une fin en soi[2416]. »

Dans son analyse des classes sociales, Schumpeter mobilise une nouvelle fois l'idée d'une « lutte pour la vie » menée par les classes supérieures pour se maintenir à une position hégémonique :

> « Une telle élite – qui sans être complètement fermée était cependant bien moins disposée à admettre de nouveaux éléments qu'un groupe affronté à la lutte pour la survie (« *Lebenskampfe*[2417] ») – pouvait, oubliant un moment la nature du rapport entre servir et commander, vivre temporairement dans l'illusion que le monde avait été créé pour elle, qu'une vie de plaisirs était le seul but digne d'être poursuivi et que tout ce qui n'était pas divertissement était don gracieux de sa part[2418]. »

Dans un article de première importance, Jean-Jacques Gislain a démontré que l'édifice théorique schumpétérien repose sur « une adhésion sans équivoque à […] un Inégalitarisme Analytique[2419] » qui implique deux croyances : 1) la croyance en une inégalité ontologique de nature biologique entre les individus et 2) la croyance en la nécessité vitale de l'inégalité comme force impulsive du capitalisme. En outre de l'inégalitarisme analytique, Schumpeter adhérait personnellement à une vision du monde élitiste et aristocratique résolument anti-démocratique et anti-égalitariste. Dans son journal personnel, Schumpeter a pris l'habitude dans les années 1940 de noter de courtes réflexions sous forme d'aphorismes. Non destinés à la publication et

---

[2414] *Ibid.*, p. 67-68
[2415] J. A. SCHUMPETER, « Zur Soziologie der Imperialismen », *op. cit.,*p. 95
[2416] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 74-75
[2417] J. A. SCHUMPETER, « Die sozialen Klassen im ethnisch homogenen Milieu », *op. cit.,* p. 192
[2418] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 204
[2419] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *op. cit.,* p. 171

rassemblés par certains de ses biographes, ces aphorismes sont un précieux témoignage des croyances mais aussi des inquiétudes, des lassitudes et des traits d'esprit de Schumpeter[2420]. Parmi ces aphorismes, certains révèlent un véritable rejet de la notion d'égalité : « L'égalité des hommes est le plus stupide des crédos[2421] » ou encore « l'Égalité est l'idéal des arriérés mais même les arriérés ne désirent pas vraiment l'égalité mais seulement que personne ne soit meilleur qu'eux[2422]. » D'autres encore témoignent d'une sévérité avec l'idée de liberté qui se tourne en un mépris envers l'homme du commun : « L'humanité ne se soucie guère de la liberté. La masse du peuple réalise très vite qu'elle n'est pas à la hauteur : ce qu'elle veut, c'est être nourrie, conduite, amusée, et surtout, guidée. Et ils très sont préoccupés par les slogans[2423]. » Ou encore, sur un ton oscillant entre le mépris et la désillusion : « Chasser pour la nourriture et les femmes et tuer ses ennemis est, et a toujours été, ce que l'homme veut et ce pour quoi il est fait, et là réside le plus grand bonheur du plus grand nombre[2424]. » Et enfin, dans un style indéniablement nietzschéen : « La Liberté – l'idéal des esclaves[2425]. » Témoins d'une représentation élitiste, aristocratique et désabusée, ces aphorismes trahissent par ailleurs un certain mépris envers le « plus grand nombre » et un rejet non dissimulé du principe d'égalité à la fois comme méthode analytique comme le démontre Jean-Jacques Gislain mais aussi comme idéal politique.

Pour ce qui concerne la posture épistémologique, Schumpeter s'inscrit en faux contre une forme d'égalitarisme analytique tacitement admis parmi les économistes et qui renvoie à une « attitude épistémologique qui consiste à appréhender les "agents" économiques comme ontologiquement égaux dans l'analyse, leur conduite est dite rationnelle, quelles que soient par ailleurs leurs différences de capacités et de motifs[2426]. » Parmi les influences de cet Inégalitarisme Analytique, Gislain fait figurer Francis Galton, « inventeur » de l'eugénique. Les indices qui laissent penser que Schumpeter adhérait aux conclusions de Galton résident notamment dans les écrits sociologiques[2427]. Les « aptitudes » et « qualités » exceptionnelles parmi les entrepreneurs, les guerriers ou les membres des classes sociales supérieures relèvent

---

[2420] Nous proposons en annexe 3 une traduction de ces aphorismes.
[2421] Cité par R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.,* p. 206
[2422] *Ibid.*, p. 203
[2423] *Ibid.*, p. 200
[2424] *Ibid.*, p. 201
[2425] *Ibid.*, p. 205
[2426] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *op. cit.*, p. 169
[2427] F. DANNEQUIN, « L'influence de l'eugénisme galtonien dans la pensée de Joseph Aloïs Schumpeter », *Interventions économiques*, n° 46, 2012

d'un subtil mélange d'acquis et d'inné chez Schumpeter. Ainsi, il affirme dans son essai sur les classes sociales :

> « Il est évident qu'une qualité ou un ensemble de qualités ne qualifient une aptitude que par rapport à certaines fonctions bien définies : les aptitudes entretiennent avec les fonctions le même rapport que certaines qualités d'adaptabilités biologiques avec le milieu physique[2428]. »

Les différences dans les aptitudes et les qualités sont ainsi inégalement distribuées au sein de la population et se transmettent en partie par *hérédité* et ont ainsi un caractère naturel ou inné :

> « Une aptitude peut être naturelle ou acquise ; dans ce dernier cas, elle peut avoir été acquise individuellement ou tenir de l'hérédité familiale. […] Plus le rôle de l'aptitude naturelle ou familiale est grand, plus les positions de classes seront stables[2429]. »

Ainsi, la capacité d'une classe à se maintenir à une position hégémonique dépend de la qualité des membres qui la compose. Schumpeter poursuit : « L'importance sociale d'une classe sociale est fonction de la rareté relative de l'individu membre de la classe, c'est-à-dire du degré auquel celui-ci peut être remplacé[2430]. »

En outre, les aptitudes sont soumises à un « processus de sélection[2431] » qui permet de retenir les aptitudes les plus adaptées aux fonctions attendues des classes hégémoniques. Selon Gislain, Schumpeter déploie une « conception bio-sociologique[2432] » dans laquelle « la réalité de l'aptitude individuelle dans sa totalité est le résultat d'une configuration de déterminants physiques, sociaux et psychiques[2433]. » En effet, toujours sur le fil du rasoir, Schumpeter ne déploie pas *stricto sensu* de position eugéniste. Mais, force est de constater que ses positions sont imprégnées de considérations issues de la biologie et notamment de la biologie appliquée au social. Gislain pousse son analyse plus loin en invoquant l'influence du social-darwiniste William H. Mallock ainsi que de Friedrich Wieser dans la constitution intellectuelle du jeune Schumpeter[2434].

Le thème des aptitudes et des qualités est essentiel dans les « sciences sociales » allemandes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, en particulier chez Max Weber.

[2428] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.*, p. 220
[2429] *Id.*
[2430] *Ibid.*, p. 215
[2431] *Ibid.*, p. 220
[2432] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *op. cit.*, p. 176
[2433] *Ibid.*, p. 175
[2434] *Ibid.*, p. 179-190

Schumpeter semble ainsi hériter de cette problématique fondamentale qui traverse la sociologie allemande et l'œuvre de Max Weber. Ce dernier interroge notamment la sélection et l'adaptation des caractéristiques et des qualités du personnel ouvrier sous la pression du travail industriel dans une étude en 1908 intitulée « Enquête sur la sélection et l'adaptation (choix professionnel et destin professionnel) du personnel ouvrier de la grande industrie » traduit récemment en français[2435]. Weber procède ainsi à une enquête détaillée dont la problématique est double :

> « La présence enquête s'efforce de déterminer d'une part l'influence qu'exerce la grande industrie fermée sur la personnalité, le destin professionnel et le "style de vie" extra-professionnel de son personnel ouvrier. […] D'autre part, elle s'efforce de préciser dans quelle mesure, de son côté, la grande industrie […] est liée à des qualités du personnel ouvrier engendrées par les origines ethniques, sociales et culturelles[2436]. »

Weber entend ainsi étudier l'influence de l'industrie sur les qualités et les aptitudes du personnel ouvrier mais aussi d'interroger la part de l'inné et de l'acquis dans les éventuelles aptitudes favorisées ou non par la grande industrie. Il s'agit d'une caractérologie, d'une science des caractères dont la question centrale est « quel genre d'hommes la grande industrie crée-t-elle en vertu de sa spécificité immanente, et *quel destin professionnel* (et donc aussi indirectement *extra-professionnel*) leur prépare-t-elle[2437] ? » précise Wilhelm Hennis. Chez Weber la question de *l'adaptation* (*Anpassung*) est fortement liée à la question de la *sélection* (*Auslese*)[2438] dont les tenants révèlent, selon Albrow et Xiaoying, une influence de la pensée évolutionniste allemande[2439] : en effet, quelles sont les qualités humaines les mieux adaptées aux nécessités de la grande industrie et, par-là, quelles sont celles qui sont sélectionnées ? Wilhelm Hennis montre bien que les enquêtes sociologiques de Weber autour de la grande industrie mais aussi sur la presse[2440] et sur les associations[2441], doivent être replacées dans une *problématique* plus générale :

> « Toute organisation des rapports sociaux, de quelque nature qu'elle soit, doit sans exception, quand on veut la *juger axiologiquement,* être jugée en fin de compte sur le *type*

[2435] M. WEBER, *Sur le travail industriel* (1908), P.-L. Van Berg (trad.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2012
[2436] *Ibid.*, p. 26
[2437] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber*, *op. cit.,* p. 60
[2438] R. SWEDBERG et O. AGEVALL, *The Max Weber Dictionary, op. cit.,* p. 2
[2439] M. ALBROW et Z. XIAOYING, « Weber and the Concept of Adaptation: the Case of Confucian Ethics », *Max Weber Studies*, vol. 14, nº 2, 2014, p. 173
[2440] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber*, *op. cit.*, p. 61
[2441] *Ibid.*, p. 64

d'humanité auquel elle donne les meilleures chances de devenir dominant, par le biais d'une sélection de caractères internes et externes[2442]. »

Ainsi, la question des aptitudes, de leur caractère inné ou acquis, de leur adaptation et de leur sélection n'est pas exclusive à Schumpeter, mais se révèle une question primordiale des sciences sociales de son temps[2443]. Max Weber étudie même la mesure dans laquelle les diverses qualités et aptitudes du personnel ouvrier « favorisent l'attachement à la tradition ou à l'inverse la capacité d'adaptation à des innovations[2444]. » Selon Wilhelm Hennis, cela constitue une part importante de la problématique wébérienne, y compris dans sa conception de l'économie :

> « L'économie politique serait déterminée par "la conscience qu'elle (interroge) une science de *l'homme* – l'économie –, et avant tout sur la *qualité de l'homme*", qui "est suscitée par des conditions d'existence économique et sociale". […] Quelles conséquences les conditions d'existence des hommes entraînent-elles pour le "qualité", ou, pour reprendre le terme ancien, leur "vertu"[2445] ? »

Le thème des qualités humaines et de leurs modifications sous la pression des conditions économiques et sociales imprègne toute l'époque, et ce, jusque dans la littérature : Robert Musil dans son célèbre ouvrage exprime aussi cette inquiétude d'un homme sans qualité.

Ce rapide détour par les écrits sociologiques atteste d'une présence d'un parler darwinien au-delà même des considérations économiques de Schumpeter. Nous ne souhaitons pas rentrer dans le détail de cet aspect de la pensée schumpétérienne car les travaux de Jean-Jacques Gislain ont démontré que « le postulat logique de l'inégalité foncière des individus est un présupposé *sine qua non* de l'analyse schumpétérienne de l'évolution économique[2446]. » Ainsi au-delà de sa conception de l'évolution et de la concurrence, Schumpeter développe une représentation implicite de l'économie qui est à la fois *élitiste* et *biologisante,* infusée par des considérations darwiniennes. Gislain conclut :

> « L'inégalité pertinente ne réside plus dans des différences de potentiel d'adaptation et de spécialisation des agents mais dans la différence de nature des types économiques, dans la

---

[2442] M. WEBER, cité par *Ibid.*, p. 67

[2443] M. ALBROW et Z. XIAOYING, « Weber and the Concept of Adaptation: the Case of Confucian Ethics », *op. cit.*, p. 171-172

[2444] M. WEBER, *Sur le travail industriel*, *op. cit.*, p. 57

[2445] W. HENNIS, *La problématique de Max Weber*, *op. cit.*, p. 58-59

[2446] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *op. cit.*, p. 179

”variation” au sens quasi darwinien, de ceux-ci avec le type commun *homo œconomicus*[2447]. »

8.4 Une philosophie de l’adaptation *darwinienne* ou *darwiniste* ?

Il est nécessaire de faire ici une mise en garde. Comme le rappellent Eve-Marie Engels et Thomas F. Glick dans un vaste ouvrage consacré à la réception européenne de Darwin, les écrits de ce dernier ont fait l’objet d’interprétations multiples et contradictoires. « *Clearly, different people understood different things when they said “Darwin” or “Darwinism”. In more than one country, Darwin’s ideas were mediated*[2448]. » Ainsi, c’est moins l’œuvre de Darwin qui nous est parvenue que l’ensemble des interprétations et des mésinterprétations qu’elle a subi : « *“Darwinism”, or, better, “Darwinisms” ... were constructed in and by the reception itself*[2449]. » Ce constat rejoint le propos de Alain Marciano selon lequel, premièrement, Darwin est trop peu lu et, deuxièmement, ses écrits sont trop souvent réduits, dans les sciences sociales, à l’*Origine des espèces* et prennent trop peu souvent en compte la *Filiation de l’homme*[2450], ouvrage dans lequel Darwin étend ses vues à l’évolution humaine en tant qu’espèce, mais aussi en tant qu’être social. Il faut donc toujours garder à l’esprit que la pensée d’un auteur, aussi importante et commentée que celle de Darwin, traverse des décennies de lectures successives qui ont tendance à déformer ou à modifier le propos originel, ou, à tout le moins, font prendre le risque de son éloignement.

> « Darwinism in these debates, poursuivent Engels et Glick, is ultimately a code word that stands for more than the particular set of ideas advanced by Darwin. … So Darwinism is by no means simply Darwin’s doctrine or theory as such, but is mainly what others thought or wished it to be[2451]. »

Ainsi, nous ne souhaitons pas faire de Schumpeter un « darwinien » ou un « darwiniste » si tant est qu’il existe *une* école darwinienne ou *un* darwinisme. De plus, si, comme Patrick Tort le suggère, « darwinien » renvoie aux écrits et à la pensée de Darwin et « darwiniste » aux continuateurs de son œuvre[2452], alors force est de constater que beaucoup des « darwinistes »

[2447] *Ibid.*, p. 190
[2448] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, London ; New York, Continuum, 2008, p. 1
[2449] *Ibid.*, p. 2
[2450] A. MARCIANO, « Economists on Darwin’s Theory of Social Evolution and Human Behaviour », *op. cit.*
[2451] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, *op. cit.*, p. 2
[2452] P. TORT, *Darwin et la science de l’évolution*, Paris, Gallimard, 2000, p. 130

ne sont guère des fidèles « darwiniens » et, de manière générale, comme l'ajoute André Pichot, « ce que nous appelons aujourd'hui "darwinisme" n['est] pas véritablement ce qu'a pensé Darwin[2453]. » Cette mise en garde permet d'éviter l'erreur qui consiste à « confondre la thèse de Darwin avec ce que le darwinisme en a fait[2454]. » Le « darwinisme » est ainsi une étiquette relativement polysémique qui renvoie à l'ensemble des courants qui se sont inspirés de la théorie darwinienne, de la génétique de Mendel[2455] aux "déviations" darwiniennes (darwinisme social, eugénisme, etc.)

Il existe donc une philosophie économique, que faute d'un meilleur nom, nous appelons « darwiniste » dans la théorie générale du capitalisme de Schumpeter. Cela ne signifie pas que Schumpeter est un darwinien fidèle ou qu'il mobilise avec pertinence des notions telles que Lutte pour l'Existence ou Survie des plus Aptes. À lire la *Filiation de l'Homme,* nous sommes portés à croire avec Patrick Tort[2456] que les usages de la biologie darwinienne aux processus sociaux sont, pour la plupart, des exercices de « ventriloquie[2457]. »

Dans la *Filiation de l'Homme,* Darwin considère que, à l'instar des autres animaux supérieurs, « l'homme descend de quelque forme moins hautement organisée[2458]. » En tant qu'espèce, l'être humain est ainsi le produit de l'évolution et de la sélection naturelle. Mais, plus en avant, l'être humain est aussi caractérisé par ses « instincts sociaux[2459] » et ses « qualités morales[2460] » que sont la « sympathie[2461] », « l'intelligence[2462] », « l'amour[2463] » et « le désir d'aider les membres de leur communauté[2464] » et qui ont été le produit de la sélection naturelle. « Privilégiés par la sélection, ajoute Patrick Tort, les instincts sociaux ont, combinés avec la rationalité, changé l'histoire évolutive de l'Homme en favorisant des comportements antisélectif : éducation morale, soins aux malades et aux informes, compensation des déficits du corps et des capacités mentales, réparation des handicaps, institutionnalisation du secours et

---

[2453] A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.,* p. 764
[2454] *Ibid.*, p. 769
[2455] *Ibid.*, p. 850
[2456] Voir P. TORT, « L'anthropologie inattendue de Charles Darwin » (1874), dans C. Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 17-103
[2457] *Ibid.*, p. 58
[2458] C. DARWIN, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* (1874), P. Tort (éd.), M. Prum (trad.), Paris, Honoré Champion, 2013, p. 923
[2459] *Ibid.*, p. 928
[2460] *Id.*
[2461] *Ibid.*, p. 929
[2462] *Ibid.*, p. 928
[2463] *Ibid.*, p. 929
[2464] *Ibid.*, p. 930

de l'aide, interventions sociales en faveur des plus déshérités[2465]. » Ainsi, selon Darwin, une fois en société, les hommes sont moins guidés par la lutte et par la concurrence que par la sympathie et la mutuelle assistance[2466].

Ainsi, pour être plus juste avec la pensée de Darwin, le substrat darwinien apparaît davantage comme relevant de ce que Patrick Tort appelle les « deux déviations principales de la pensée darwinienne : le "darwinisme social" et l'eugénisme[2467] » ; autrement dit, comme des « *un substrat pseudo-darwiniste*. »

> « It was not just Charles Darwin's theory, as he had formulated it, that was diffused. In this process, to be sure, there occurred not only the scientific development and improvement of Darwin's theory along the lines of what Darwin thought was good science and what could have met with his approval, or other scientific advances that filled gaps in his own theory, but also the association with it of pseudoscientific justifications of various social and political objectives, as a kind of excess baggage that the theory was made to carry[2468]. »

De la même manière que pour Nietzsche, le substrat darwiniste de la théorie schumpétérienne déploie dans ses concepts et ses arguments sont moins issus de l'œuvre de Darwin que de la manière dont Darwin est lu et reçu dans les sciences sociales à la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Ainsi, Darwin, tout comme Nietzsche, fait partie de ces auteurs dont la pensée a largement infusé les autres domaines intellectuels à un point qui dépasse largement leurs intentions initiales ainsi que le rappelle Gillian Beer : « *In its imaginative consequences for science, literature, society and feeling,* The Origin of Species *is one of the most extraordinary examples of a work which included more than the maker of it at the time knew, despite all that he did know*[2469]. »

Parmi ces « conséquences imaginatives » sur les sciences – et qui, selon Gillian Beer relèvent quasiment du « mythe darwinien[2470] » – l'idée qu'il est possible d'appliquer aux processus sociaux les phénomènes de Lutte pour l'Existence, de Sélection naturelle, de Survie des Plus Aptes.

[2465] P. TORT, *Darwin et la science de l'évolution*, *op. cit.*, p. 95

[2466] Charles Darwin est un lecteur d'Adam Smith et tire des conclusions morales non pas de la *Richesse des Nations*, mais de la *Théorie des sentiments moraux,* en insistant sur le rôle de la sympathie et de la coopération comme moteur des instincts sociaux de l'homme. À ce sujet, voir G. PRIEST, « Charles Darwin's Theory of Moral Sentiments. What Darwin's Ethics Really Owes to Adam Smith », *Journal of the History of Ideas*, vol. 78, nº 4, 2017, p. 571-593

[2467] P. TORT, « L'anthropologie inattendue de Charles Darwin », *op. cit.*, p. 74

[2468] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, *op. cit.*, p. 2

[2469] G. BEER, *Darwin's Plots. Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, 3rd ed, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2009, p. 2

[2470] *Ibid.*, p. 97

La traduction allemande de l'*Origine des espèces* menée par H. G. Bronn est publiée en 1860 soit un an après la publication originale de l'ouvrage. Cette traduction est ensuite diffusée dans la plupart des pays germanophones[2471], y compris l'Autriche-Hongrie[2472]. La particularité de la réception germanophone de Darwin réside, et ce dès les années 1860, dans la volonté d'étendre la théorie de l'évolution à l'humanité, question que Darwin n'aborde frontalement qu'en 1871 avec la publication de la *Filiation de l'Homme.* Ainsi, le milieu du XIXe siècle voit naître un certain nombre de sociétés et de revues d'anthropologie – dont la *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft* à Vienne en 1871 – qui participent à l'extension du « darwinisme » à des domaines aussi variés que la statistique sociale, l'ethnologie, les recherches préhistoriques et la linguistique[2473].

> « The most important anthropological topic in the mid-nineteenth century was not the comparison between man and animals, but the question of the biological status of human variability[2474]. »

La question de l'innéité et de l'hérédité des caractères sociaux est au centre de l'anthropologie post-Darwin dans les pays germanophones et ont conduit à des considérations raciales et ethnocentrées[2475]. Ce naturalisme dans les sciences sociales a ainsi exercé une influence considérable sur la manière dont le darwinisme s'est diffusé dans les pays germanophones, y compris dans la Vienne fin-de-siècle.

Néanmoins, à partir des années 1880, à l'époque où le jeune Schumpeter se forme sur le plan intellectuel, le « darwinisme » connaît un certain recul, y compris en biologie, du fait de l'impossibilité de vérifier empiriquement ou en laboratoire les hypothèses de Darwin : « *What was holding back Darwinian theory, clearly, was the lack of a convincing theory of inheritance to explain how variation and selection happen in nature*[2476]. » Ce n'est que dans les années 1930 que s'opère la synthèse néo-darwinienne avec la redécouverte de la génétique de Gregor Mendel[2477]. Avant cette période, la réception européenne de Darwin est ainsi largement

---

[2471] D. BACKENKÖHLER, « Only "Dreams from an Afternon Nap" ? Darwin's Theory of Evolution and the Foundation of Biological Anthropolohy in Germany 1860-1875 », dans E.-M. Engels et T. F. Glick (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, London ; New York, Continuum, 2008, p. 99

[2472] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, *op. cit.*, p. 14

[2473] D. BACKENKÖHLER, « Only "Dreams from an Afternon Nap" ? Darwin's Theory of Evolution and the Foundation of Biological Anthropolohy in Germany 1860-1875 », *op. cit.*, p. 100

[2474] *Ibid.*, p. 109

[2475] *Id.*

[2476] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, *op. cit.*, p. 19

[2477] Pour une histoire du « darwinisme » au XXe siècle, voir A. PICHOT, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 850-936 ; mais aussi F. JACOB, *La logique du vivant*, *op. cit.*, p. 227

tributaire des interprétations successives qui en ont été faites et, particulièrement pour la réception germanophone, tributaire des tentatives pour étendre les concepts darwiniens à des questions sociales et anthropologiques :

> « Before the rediscovery of Mendelian inheritance, we would argue, textual interpretation in evolutionary biology was much more free-wheeling, more attuned to ideological issues and *Weltanschauung*, even, than it was to become later on[2478]. »

Le substrat darwiniste dans la théorie générale du capitalisme de Schumpeter est ainsi davantage le témoin de la réception de la théorie darwinienne et illustre une interprétation courante de son œuvre à la fin du XIXe siècle : la possibilité d'appliquer des concepts biologiques (Lutte pour l'Existence, Survie des plus Aptes, sélection, etc.) à des processus sociaux et économiques.

La théorie économique schumpétérienne refoule ainsi des considérations issues de la biologie qui attestent d'une philosophie de l'adaptation pour les éléments statiques de la théorie générale du capitalisme. Les agents statiques sont soumis aux modifications de leur milieu opérées par l'entrepreneur et l'innovation. Cette modification entraîne une concurrence nouvelle et accrue que Schumpeter retranscrit en termes de « lutte pour la survie », de « combat contre la mort », en un mot, à l'aide d'un champ lexical agonistique et naturaliste. Ce processus induit un *impératif d'adaptation* sur les agents statiques, qui se trouvent face à une alternative : ou bien s'adapter ; ou bien disparaître. La conception schumpétérienne de la concurrence et le processus de destruction créatrice apparaissent comme un processus organique et physiologique, au sens métaphorique du terme. Les agents statiques ne sont pas à l'origine de l'impulsion de l'évolution et de la dynamique capitaliste, mais ils en subissent les effets. Ces effets s'apparentent à une Lutte pour l'existence et à une Sélection naturelle. Les éléments statiques sont réduits à des éléments qui *suivent* et *subissent* les modifications *impulsées* par les éléments dynamiques – innovation et entrepreneur – lesquels sont intelligibles à l'aide d'une conception élitiste imprégnée de considérations nietzschéennes.

Toutefois, les tensions nées de la coexistence de deux philosophies aux apparences contradictoires donnent à voir la problématique de la nouveauté et, plus généralement, la conception schumpétérienne de la nouveauté, laquelle déborde largement le cadre de l'économie.

[2478] E.-M. ENGELS et T. F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, *op. cit.*, p. 20

9 Vers une théorie générale de la nouveauté ?

> « *Et le charme de la nouveauté, peu à peu tombant comme un vêtement, laissait voir à nu l'éternelle monotonie de la passion, qui a toujours les mêmes formes et le même langage.* »
>
> Gustave Flaubert[2479]

9.1 Un modèle explicatif général de la nouveauté

Dans le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung,* Schumpeter termine par un paragraphe intitulé « *Analogien zur wirtschaftlichen Entwicklung auf andern Gebieten des sozialen Lebens; das soziale Geschehen*[2480] » que Claude Jaeger propose de traduire par « Analogies au développement économique dans d'autres domaines de la vie sociale : le devenir social[2481]. » Schumpeter esquisse ainsi à la fin de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* la possibilité d'établir une théorie de la nouveauté qui embrasse le devenir social dans son entier.

Nous avons établi au chapitre 2 que lire Schumpeter en philosophe-économiste permet d'appréhender la problématique philosophique qui s'avère permanente à la dimension théorique et analytique. Ce faisant, il est possible d'entrevoir une porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter qui ne passe pas directement par l'entrepreneur, l'innovation ou le crédit, mais qui considère la problématique de la nouveauté comme *clé de lecture*. Mais, nous avançons l'hypothèse que Schumpeter développe *une grille de lecture explicative générale de la nouveauté* dont l'ambition concerne toutes les formes de nouveauté. Vue sous cet angle, la théorie économique schumpétérienne de l'innovation et de l'entrepreneur apparaît comme un développement régional et une application particulière au domaine restreint de l'économie d'une réflexion plus large sur la nouveauté. Ainsi, Schumpeter applique à l'économie un modèle explicatif de la nouveauté, et plus largement du changement, qui s'avère tout aussi fécond pour expliquer la nouveauté dans l'art, la morale, la science, etc. Pour ce faire, il poursuit sa problématique jusqu'à soulever une réflexion philosophique sur *les origines* de la nouveauté[2482] : pourquoi les nouvelles manières de faire, les nouvelles techniques, les nouveautés apparaissent-elles ?

[2479] G. FLAUBERT, *Madame Bovary* (1857), dans *Œuvres complètes III. 1851-1862*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2013, p. 319

[2480] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung 1911*, *op. cit.,* p. V

[2481] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.,* p. 100

[2482] C. JAEGER, « Les repentirs de Schumpeter : le développement en tant que fait social total », *op. cit.,* p. 24

Les tensions de la double philosophie économique nietzschéenne et darwinienne que Schumpeter déploie dans la théorie générale du capitalisme laisse entrevoir un cadre explicatif de la nouveauté en *général,* c'est-à-dire qui s'applique à l'ensemble des sphères de la vie sociale et qui n'est donc pas restreint à l'économie. Dans une note de bas de page des *Business Cycles,* Schumpeter confesse :

> « The writer believes, although he cannot stay to show, that the theory here expounded is but a special case, adapted to the economic sphere, of a much larger theory which applies to change in all spheres of social life, science and art included[2483]. »

Il s'agit donc d'une réflexion philosophique large qui entend questionner la localisation, la diffusion, les effets et l'origine de la nouveauté et dont la pertinence s'appliquerait à des domaines aussi variés que l'art, la science et bien entendu l'économie. Cette réflexion philosophique est menée dans des textes moins connus de Schumpeter. Le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlischen Entwicklung*[2484] constitue une source de première importance. Dans un texte de 1932 destiné à son ami Emil Lederer pour son cinquantième anniversaire et intitulé sobrement « *Entwicklung*[2485] », Schumpeter déploie sa réflexion philosophique sur l'origine de la nouveauté plus en avant encore.

Ainsi, il existe une *antériorité de la problématique philosophique sur la théorie économique.* La démarche consiste moins à étendre le modèle dynamique de l'innovation et de l'entrepreneur aux autres domaines de la vie sociale, que l'inverse : appliquer à l'économie un modèle explicatif général de la nouveauté. Les domaines que Schumpeter étudie « peuvent contribuer tout d'abord à éclairer notre conception et aussi à montrer que ce qui existe et se produit dans ces autres domaines peut être expliqué par une approche parallèle à la nôtre[2486]. » La politique, l'art, la science, la morale, etc., sont autant de domaines dans lesquels la question de la nouveauté est primordiale.

La présence des substrats nietzschéens et darwiniens dans la conception schumpétérienne de l'évolution économique, de l'innovation, de l'entrepreneur et les rapports entre les éléments dynamiques et statiques nous permettent ainsi d'étayer l'idée selon laquelle Schumpeter ne fait qu'appliquer à l'économie une conception de la nouveauté qu'il considérait également pour l'émergence de la nouveauté dans d'autres domaines comme l'art ou la science.

[2483] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.,* n. 2, p. 97

[2484] J. A. SCHUMPETER, « The Economy as a Whole. Seventh Chapter of The Theory of Economic Development » *op. cit.* ; J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*

[2485] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer » *op. cit.* ; J. A. SCHUMPETER, « Development », *op. cit.*

[2486] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 100

L'opposition entre des éléments statiques et des éléments dynamiques, utile pour expliquer l'émergence des innovations en économie, s'avère féconde lorsqu'il s'agit d'expliquer l'émergence de toute nouveauté dans les autres domaines de la vie sociale. Une première interprétation consisterait à dire que Schumpeter pratique l'analogie entre l'évolution économique et l'évolution sociale en général ; mais tout porte à croire au contraire qu'il applique à l'évolution économique des considérations plus larges qui s'appliquent tout autant à l'évolution générale des sociétés. En effet, l'évolution économique est une *portion* de l'histoire universelle :

> « L'évolution économique est simplement à ce point de vue l'objet de l'histoire économique, portion de l'histoire universelle (*Teilgebiets der Universalgeschichte*[2487]), qui n'en est séparée que pour les besoins de l'exposition et qui par principe n'est pas indépendante[2488]. »

Schumpeter porte ainsi l'opposition statique-dynamique dans tous les domaines de la vie sociale. Il est ainsi possible de découper les domaines tels que la politique, l'art, la science, la vie mondaine, la morale, etc., entre une situation statique et un processus évolutionnaire. Ainsi, l'explication scientifique du devenir social revêt deux problèmes :

> « Celui de l'explication d'une situation et celui du développement : Un problème est d'indiquer comment dans des conditions données les choses s'organisent dans chacun des domaines, c'est-à-dire de quelle manière un environnement donné conditionne une certaine configuration du domaine. L'autre problème, pour le dire simplement, est celui du mécanisme du développement[2489]. »

Par voie de conséquence, « à chaque moment, on peut considérer scientifiquement n'importe lequel des pans de la vie sociale comme le résultat d'un ensemble de données[2490]. » Autrement dit, un domaine de la vie sociale peut être considéré comme statique. Une situation particulière est le résultat d'un ensemble de données et constitue un environnement stable qui configure la *norme* du domaine en particulier.

> « Chacun de ces domaines de la vie sociale se trouve à un moment donné sous l'influence de données, analogues à celles qui déterminent à chaque instant une économie dans l'approche statique[2491]. »

[2487] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1926, op. cit.,* p. 89
[2488] Ibid., p. 83
[2489] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 104
[2490] *Ibid.*, p. 102
[2491] *Id.*

Ce domaine est caractérisé par un fonctionnement routinier fondé sur les habitudes et l'expérience accumulée par des agents statiques « *whose activity, in turn, is characterized as working according to given objectives, and according to given rules*[2492]. » Les agents statiques réagissent donc aux données par routine et par imitation. Il s'agit, dans la vie économique, du circuit statique tel que dressé au chapitre 1 de la *Théorie de l'évolution économique.* Les agents statiques sont caractérisés par leur réticence à la nouveauté et à leur aversion au risque. Comme en économie, la statique est insuffisante pour expliquer les changements ou plus exactement, elle est incapable de rendre compte de la nouveauté : elle permet d'expliquer une situation particulière, mais aucunement d'expliquer l'impulsion de l'évolution, c'est-à-dire de donner une explication de l'émergence de la nouveauté.

La dynamique, au contraire, rend compte du processus d'émergence de la nouveauté. La dichotomie statique-dynamique prend la forme chez Schumpeter d'une opposition entre deux types d'hommes : l'agent hédonistique-statique et l'agent énergique-dynamique. Cette opposition entre deux types d'hommes est également valable pour l'ensemble des domaines de la vie sociale :

> « Sur chaque domaine, il y a des agents statiques et des leaders. Les premiers se caractérisent par le fait que fondamentalement, ils font ce qu'ils ont appris à faire, qu'ils se meuvent dans le cadre du passé et qu'ils sont dans leurs opinions, leurs dispositions et leurs actes sous l'influence de données existantes de leur domaine. Les seconds sont caractérisés par le fait qu'ils voient la nouveauté, qu'ils modifient le cadre existant de leur activité ainsi que les données existantes de leur domaine[2493]. »

Vu sous cet angle, l'entrepreneur apparaît comme une forme de leader dans la sphère économique : « *The entrepreneurial function is nothing but such a leader-function in the sphere of the economy*[2494]. » L'opposition entre le nouveau et l'établi, entre le leader porteur de cette nouveauté et l'agent statique routinier, est beaucoup plus profonde chez Schumpeter que la simple opposition économique : « *Leadership only has a function when something new has to be carried out, not something already established by experience and routine*[2495] » précise-t-il dans un article de 1928 intitulé « *Unternehmer*. » Cette opposition entre les chefs porteurs de la création et une masse docile et grégaire, place Schumpeter parmi les penseurs élitistes ou aristocratiques et donne à voir un *substrat* de type nietzschéen. La nouveauté *dans tous les*

[2492] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.,* p. 248
[2493] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 106
[2494] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.*, p. 249
[2495] *Ibid.*, p. 248

domaines s'expliquent selon Schumpeter par l'opposition ontologique entre deux types d'hommes irrémédiablement opposés : de l'action de l'élite créative émergent la nouveauté et l'évolution ; de la masse grégaire émergent les résistances et l'arriération. Les premiers sont imprégnés de considérations nietzschéennes : créativité, puissance, vie, etc. ; tandis que les seconds sont imprégnés de considérations darwiniennes : adaptation, survie des plus aptes, lutte pour l'existence.

Ainsi, Schumpeter oppose plus généralement la « norme » d'un domaine à son « évolution. » L'agent dynamique est celui qui bouleverse les normes établies d'un domaine particulier. À ce titre, la nouveauté est assimilée à l'évolution et Schumpeter en propose une définition relativement large :

> « Cette forme de "nouveauté" (*Neuem*[2496]) constitue ce qui ici est entendu par "développement" (*Entwicklung*[2497]) qui peut alors être précisément défini comme : le passage d'une norme du système économique à une autre, passage qui ne peut être divisé en pas infinitésimaux. Ou ce qui revient au même : entre lesquels n'existe pas de chemin continu au sens strict[2498]. »

Dans cette coexistence de deux philosophies, ce sont bien entendu les éléments dynamiques qui imposent aux éléments statiques des bouleversements des données, des normes et de routines établis dans un domaine et par là, un impératif d'adaptation. Dans un article de 1947 intitulé « *The Creative Response in Economic History* », Schumpeter décrit deux types de « réponses » face au changement : une « réponse adaptative » (*adaptative response*) et une « réponse créative » (*creative response*) :

> « À chaque fois qu'une économie ou qu'un secteur d'une économie s'adapte à un changement de ses données […], à chaque fois qu'une économie réagit à une augmentation de la population en ajoutant simplement de nouveaux cerveaux et de nouveaux bras à la main-d'œuvre existante […], on peut dire de ce développement qu'il est une réponse adaptative. Et, chaque fois qu'une économie, une industrie ou certaines entreprises font quelque chose d'autre, c'est-à-dire quelque chose en dehors de la gamme des pratiques existantes, nous pouvons parler de réponse créative[2499]. »

Cet article et ce passage en particulier constituent un précieux indice de cette opposition entre adaptation et création dans le cadre explicatif de la nouveauté chez Schumpeter. De

---

[2496] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », Schumpeter-Archiv Online, 1932
[2497] *Id.*
[2498] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », 2013, *op. cit.*, p. 122-123
[2499] J. A. SCHUMPETER, « The Creative Response in Economic History », *op. cit.,* p. 222

manière générale, ces deux types de réactions correspondent à deux types d'agents opposés. L'agent statique étant rétif au changement, l'analogie se poursuit dans la *manière* dont la nouveauté est mise en œuvre : *par la force.*

> « Le processus est plutôt en règle générale celui d'une reprise de l'idée nouvelle et de son imposition par une forte personnalité. [...] Ici comme partout, ce qui caractérise le leader est l'énergie de son action et non celle de sa pensée. […] Il s'agit toujours d'imposer la nouveauté qui peu de temps auparavant était encore raillée, discutée ou même ignorée. Il faut toujours exercer une pression sur une masse réticente qui en fait ne veut rien savoir de la nouveauté et souvent ne sait même pas de quoi au fond il s'agit[2500]. »

Les leaders portent ainsi la nouveauté par la force et cette dernière permet sa diffusion dans la structure sociale et sur la masse des « réticents ». La philosophie élitiste qui préside à la pensée économique de Schumpeter apparaît dès lors comme un cas particulier qui s'applique à l'ensemble de la vie sociale :

> « Chaque domaine de la vie sociale a sa propre évolution et le mécanisme de cette évolution dans ses grandes lignes est partout le même[2501]. »

Schumpeter envisage la possibilité que la division entre une élite créative et une masse adaptative soit vraie dans l'ensemble des sphères de la vie sociale : « *In all spheres of social life we observe the distinction between leaders and those that are led, a distinction that in the end rests on differences in individual competencies*[2502]. » Parmi les compétences individuelles des « leaders », Schumpeter insiste sur la volonté et l'initiative :

> « The essence of leadership is initiative, not – or at least not necessarily – in the sense of mental initiative, i.e. for instance the conception of new ideas. It is rather initiative in the sense of practical initiative, of deciding what should take place, and carrying it out[2503]. »

Cette distinction n'est donc pas restreinte à l'économie, mais bien valable dans tous les domaines de la vie sociale. D'ailleurs, Schumpeter insiste sur le fait que l'une des caractéristiques majeures des « leaders » est précisément leur capacité à affecter la situation des autres : « *it is not his achievement as such that is decisive, but its effect on others*[2504]. »

Dans cette conception élitiste de l'acte créatif, les agents statiques sont considérés essentiellement en des termes *négatifs,* c'est-à-dire *pour ce qu'ils ne sont pas, ou pour ce qu'ils*

[2500] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 106-107
[2501] *Ibid.*, p. 108
[2502] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.*, p. 247
[2503] *Id.*
[2504] *Ibid.*, p. 248

leur manquent. Ils sont conceptualisés par leurs manquements qui s'avèrent les caractéristiques portées par le « leader » : « *In contrast to receive orders and carry them is the essence of being led*[2505]. » En un mot, Schumpeter applique à l'économie une conception élitiste de la réalité sociale et plus spécifiquement de la création :

> « While the motivations that the leader role is based on belong to the sphere of the "urge to act", of the will to dominate and win, the motivations of those that are led, can essentially be described either as hedonic, or by means of concepts like "devotion to duty"[2506]. »

L'évolution est ainsi impulsée grâce à l'action de quelques créateurs forts de leur personnalité et de leurs motifs guerriers, sportifs et artistiques et c'est contre une masse rétive que s'opère avec coercition l'imposition de la nouveauté. Ce schéma statique-dynamique, pertinent pour comprendre la nouveauté, est ainsi appliqué à la sphère économique.

9.2 La domination des « leaders » sur la vie sociale

Schumpeter nourrit ainsi une conception du réel qui est à la fois élitiste et naturaliste, et qui positionne dans chaque domaine particulier les « leaders » en haut d'une hiérarchie qui se trouve légitimée par les fonctions de création et de décision. En tant qu'ils sont porteurs de la nouveauté, ils bouleversent les structures existantes dans le domaine dans lequel ils émergent, en redéfinissent les normes et les routines, inspirent des imitateurs, forcent à l'adaptation. Chaque domaine de la vie sociale connaît une évolution dont les mécanismes sont partout les mêmes. En outre, ils ne sont pas autonomes, mais bien dans une relation d'interdépendance généralisée qui conduit Schumpeter à se poser la question du « devenir social » :

> « Comment se fait-il que, malgré cette relative indépendance de chaque domaine particulier, il y ait une grande vérité [...] à savoir que chaque élément de chaque domaine à chaque instant est en relation avec chaque élément de chaque autre domaine, que toutes les situations de tous les domaines se déterminent réciproquement et dépendent les unes des autres[2507] ? »

Ainsi, les domaines de la vie sociale sont dans une forte interdépendance qui se trouve conceptuellement suspendue pour les besoins de l'analyse. En effet, « tous les éléments du

---

[2505] *Ibid.*, p. 247-248
[2506] *Ibid.*, p. 248
[2507] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 108

niveau culturel d'une époque se conditionnent et dépendent les uns des autres[2508]. » Ce qui, par voie de conséquence, implique que les leaders d'un domaine exercent, par débordement, leur domination sur les autres domaines de la vie sociale.

> « Les résultats dans chaque champ de l'action sociale ont finalement une influence sur tous les domaines de la vie sociale et modifient les hypothèses et les contraintes de l'action des individus dans tous les domaines[2509]. »

Ainsi, le capitalisme est un phénomène qui dépasse le système économique et qui implique une dimension institutionnelle et civilisationnelle. Nous savons que Schumpeter déploie une forme d'économisme qui assure un certain primat de l'économie sur les autres sphères. Ce faisant, la domination exercée par les entrepreneurs dans la sphère économique s'étend dans une certaine mesure à toute la vie sociale.

La réussite économique de l'entrepreneur le propulse selon Schumpeter au sommet de la hiérarchie sociale. « Non seulement économiquement, mais aussi socialement, l'entrepreneur doit se situer au sommet de la pyramide sociale[2510]. » La réussite dans la structure économique justifie la position de domination et de commandement exercée par l'entrepreneur sur le reste de la structure sociale. Non seulement l'entrepreneur exerce un rôle de chef sur la structure économique, mais Schumpeter va plus loin : l'entrepreneur exerce un « pouvoir de commandement étendu[2511] » qui va bien au-delà de la sphère économique :

> « Dans l'économie capitaliste, l'entrepreneur se hisse à une place analogue [au chef de tribu], qu'il n'a généralement pas au départ. Sa silhouette se dégage avec force de la foule. [...] De lui dépendent tellement de choses et tellement en découlent. […] Sa réussite en impose et fascine. [...] Le succès économique lui assure, en tant que tel, une influence dans d'autres domaines. On écoute sa voix sur les questions politiques. Il faut le faire, il faut céder au poids de sa personnalité. [...] Il devient une force politique et sociale. L'art et la littérature – généralement toute la vie sociale – réagissent par rapport à lui comme ils réagissaient au Moyen Âge par rapport aux chevaliers[2512]. »

Les sphères de la vie sociale ne sont pas indépendantes dans la conception schumpétérienne de la société, mais font preuve d'une porosité grâce à laquelle les leaders d'un domaine particulièrement hégémonique sont à même d'exercer leur domination sur d'autres

---

[2508] *Id.*
[2509] *Ibid.*, p. 109
[2510] *Ibid.*, p. 91
[2511] *Id.*
[2512] *Ibid.*, p. 92

sphères. En effet, pour lui, les phénomènes sociaux constituent un tout et les domaines particuliers entretiennent entre eux des liens d'interdépendances inextricables. L'entrepreneur fort de son succès dans l'introduction d'innovation va également bouleverser *l'ensemble de la vie sociale* : art, littérature, politique, institutions, etc.

> « Je dis que la vie culturelle doit ressentir l'influence des personnalités qui dominent l'économie nationale, ne serait-ce que par leur poids social. […] L'impact global de l'activité et de la pensée des entrepreneurs exercerait quand même une influence sur l'architecture de leur temps[2513]. »

Ainsi, les attitudes et le système de valeur déployés sous le capitalisme se trouvent peu à peu bouleversés et s'orientent autour du calcul comme manière de penser et de la richesse comme critère de réussite et de mobilité sociale. Le calcul est entendu ici comme un calcul économique de type coût-avantage :

> « La richesse devient un indicateur de position sociale, une conduite de vie et une orientation des goûts générés par les conditions de la fonction d'entrepreneur devient jusqu'à un certain point un idéal[2514]. »

Cette idée est aussi présente chez Werner Sombart selon qui l'esprit « *or, the economic outlook, of capitalism is dominated by three ideas : acquisition, competition, and rationality*[2515]. » Selon Sombart, l'esprit du capitalisme se caractérise par l'acquisition comme but, déploie des attitudes de concurrence pour y parvenir et enfin, se caractérise par une rationalité procédurale comme mode de comportement. Sombart considère ainsi qu'il est possible d'observer une extension de l'esprit du capitalisme aux autres sphères de la vie sociale :

> « Acquisition therefore becomes unconditional, absolute. Not only does it seize upon all phenomena within the economic realm, but it reaches over into other cultural fields and develops a tendency to proclaim the supremacy of business interests over all other values[2516]. »

Les idées propres à l'esprit du capitalisme, pour reprendre l'expression de Sombart, ont une tendance à infuser et à pénétrer les autres sphères de la vie sociale, transformant les valeurs et les évaluations à l'aune de la seule rationalité économique :

[2513] *Ibid.*, p. 93
[2514] *Ibid.*, p. 92
[2515] W. SOMBART, « Capitalism », *op. cit.,* p. 6
[2516] *Ibid.*, p. 7

> « Economic rationality penetrates gradually into other cultural spheres, reaching even those which are only remolety connected with economic life. … The idea of strict adaptation of means to ends, one of the essential ideological props of capitalism, permeates the totality of culture and leads in the course of time to a purely utilitarian valuation of human beings, objects, and events[2517]. »

En étendant son analyse en dehors de la sphère économique, Schumpeter théorise le capitalisme comme une civilisation qui déploie un ensemble de valeur où la richesse et le calcul dominent. L'ensemble des rapports humains ont tendance à se réduire au calcul et les valeurs matérialistes à réduire les valeurs spirituelles. Autrement dit, le régime de l'appropriation s'étend à l'ensemble des valeurs et des institutions sociales poussant Schumpeter à écrire dans son journal : « Je me demande souvent s'il n'y a jamais eu une cause qui, surgissant et connaissant le succès, n'était pas un *business* pour quelqu'un[2518]. »

Ainsi, les entrepreneurs exercent une domination dans une sphère économique que Schumpeter considère comme étant prépondérante dans le capitalisme. Par voie de conséquence, les entrepreneurs exercent leur domination également sur l'ensemble de la vie sociale. « *Not the work on the desired object matters, but the influence on and the domination over others*[2519]. » Le capitalisme de Schumpeter s'apparente ainsi à une Sparte moderne de laquelle entrepreneurs et banquiers sont les rois et les éphores. Schumpeter déploie ainsi une conception verticale et élitiste du capitalisme, conception qu'il partage avec Werner Sombart, lequel assume beaucoup plus ouvertement que Schumpeter cette position :

> « The structure of capitalist economy is aristocratic. The number of economic agents is small as compared with the total number of persons participating in economic life, with the result that a large majority is subject to the power of a few economic agents[2520]. »

9.3 L'indétermination de la nouveauté

9.3.1 La nouveauté : entre déterminisme et indétermination

Dans un court texte rédigé en 1932 à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ami Emil Lederer, Schumpeter pose ouvertement la « question de l'origine de la nouveauté. » Le

---

[2517] *Ibid.*, p. 9
[2518] J. A. SCHUMPETER, cité par T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation, op. cit.,* p. 7
[2519] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.*, p. 248
[2520] W. SOMBART, « Capitalism », *op. cit.*, p. 10

texte, découvert en 1993 et récemment traduit en français[2521], poursuit la question sur l'émergence de la nouveauté non pas en économie, mais dans l'ensemble de la vie sociale.

La réflexion de Schumpeter le conduit à mener une enquête philosophique sur la nature et l'origine de la nouveauté. Étendant son enquête sur l'origine de la nouveauté à l'ensemble des domaines de la vie sociale, Schumpeter pose une série de questions avec pour exemple la peinture du Quattrocento :

> « Comment cela se produit-il ? Comment certaines personnes en arrivent-elles à peindre différemment de ce qu'elles ont appris et comment cela s'impose-t-il à d'autres peintres et au public ? Quelle est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, d'une part la "force" et d'autre part le "mécanisme" du processus qui, en pratique, n'a pas besoin de facteurs de variation extérieurs, mais au travers duquel aussi éventuellement des facteurs existants doivent agir ? Comment les individus, chacun en particulier, changent-ils d'idée et qu'est-ce qui les conduit à cela ? Comment agit la nouveauté ? Qu'en sera-t-il retenu et quelles réactions et quelles vibrations provoque-t-elle[2522] ? »

En remontant le fil des causalités, Schumpeter aboutit à une abdication de la raison : l'explication scientifique est désarmée devant l'étendue de la question. En effet, il est possible d'expliquer les mécanismes, les ressorts, les formes de la nouveauté, mais il n'est pas possible d'en expliquer *l'origine*. La nouveauté est ainsi « au mieux, localisée, mais non expliquée[2523]. » Dans sa théorie élitiste et naturaliste de la nouveauté, Schumpeter attribue à la personnalité exceptionnelle des créateurs et des leaders le rôle de *primum movens*. Mais, la *raison* de l'apparition d'individus exceptionnels demeure inconnue :

> « Cette nouveauté qui dans notre cas est traduite seulement par l'expression "personnalité du créateur" et ainsi au mieux localisée mais non expliquée, est le véritable centre de tout ce qui au sens le plus profond du terme doit être considéré comme indéterminé et coexiste toujours avec un large ensemble de circonstances et de processus fondamentalement déterminés[2524]. »

Face à la question de la nouveauté, la science peut, dans la limite de ses compétences, faire deux choses : premièrement, établir des modèles théoriques et des grilles de lecture

---

[2521] J. A. SCHUMPETER, *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, C. Jaeger (éd.), Paris, L'Harmattan, 2013
[2522] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », 2013, *op. cit.*, p. 120
[2523] *Ibid.*, p. 119
[2524] *Id.*

capables de rendre compte des formes, des causes, des implications et des effets de la nouveauté ; et deuxièmement, localiser le point de rupture entre l'ancien et le nouveau :

> « Nous pouvons constater l'apparition de phénomènes qui relèvent de la notion de développement au sens que nous lui avons donné. Nous pouvons observer et décrire en détail les chocs et les sauts. Nous pouvons évaluer leur signification au sein des phénomènes de chaque domaine et saisir non seulement de manière descriptive, mais aussi de manière théorique les effets et répercussions qu'ils provoquent. Mais nous pouvons encore plus : nous pouvons pour ainsi dire localiser la rupture liée à la mise en œuvre de ce qui est nouveau non seulement dans le cas particulier, mais aussi d'une manière plus générale et nous construire, pour le mécanisme de mise en œuvre du changement de norme, une théorie qui génère comme produit annexe des théories spécifiques pour des phénomènes qui autrement seraient incompréhensibles[2525]. »

Cependant, en dernière instance, s'il est possible de décrire les causes et les implications ainsi que le point de rupture, la science demeure impuissante selon Schumpeter à expliquer l'*origine* de la nouveauté. Une forme d'*indétermination* pèse sur son origine et sur la nature de la nouveauté : la question du *quoi* et du *comment* est résolue par la science – de manière imparfaite et continuellement à renouveler ! – grâce à la description des mécanismes et des formes, mais la question du *pourquoi* demeure sans réponse. À ce titre, la recherche sur l'origine et la nature de la nouveauté est vaine selon Schumpeter.

Dans une série de conférences qu'il devait donner à la Fondation Walgreen en 1950[2526], Schumpeter aborde de front le problème dans une conférence intitulée « *The Personal Element and the Element of Chance : A Principle of Indeterminateness*[2527]. » Le processus du changement et de l'émergence du nouveau se caractérise en effet par deux éléments essentiels qui concourent à son inaccessibilité radicale à tout discours scientifique.

Premièrement, « *the element of chance*[2528] » que l'on peut traduire par le *hasard*. En effet, les nouveautés, dans n'importe quel domaine, surgissent de manière stochastique et, par voie de conséquence, sont relativement imprévisibles.

Deuxièmement, « *the qualities of the human material*[2529] » c'est-à-dire un élément proprement humain qui se déploie dans des qualités particulières et une personnalité forte

---

[2525] *Ibid.*, p. 124
[2526] Schumpeter meurt la veille de la première conférence, le 8 janvier 1950. Il nous reste cependant les notes et les plans de ses interventions.
[2527] J. A. SCHUMPETER, « American Institutions and Economic Progress », *op. cit.,* p. 438-444
[2528] *Ibid.*, p. 441
[2529] *Id.*

incarnée par le leader : « *the intelligence, foresight, endurance, and so on, that are at any time present in it are factors of economic and institutional "progress"*[2530]. »

Ces deux éléments – l'élément de hasard et l'élément humain – sont inaccessibles à la science, car elle ne peut rendre raison à la fois du caractère aléatoire du surgissement du nouveau d'une part ni des qualités et aptitudes concentrées dans la personnalité hors du commun des créateurs d'autre part :

> « We have got to realize that since the emergence of exceptional individuals does not lend itself to scientific generalization, there is here an element that, together with the element of random occurrences with which it may be amalgamated, seriously limits our ability to forecast the future. That is what is meant here by "a principle of indeterminateness"[2531]. »

Ainsi, le caractère inexplicable de la nouveauté réside moins dans une limite de l'entendement que dans le caractère imprévisible et soudain de la nouveauté d'une part et dans les qualités proprement humaines nécessaires à l'apparition du nouveau d'autre part. En effet, il est dans la nature de la nouveauté d'être imprévisible, soudaine, voire incompréhensible au moment, et dans le contexte dans lequel elle émerge :

> « [La réponse créative] peut toujours être comprise de manière *ex post* ; mais jamais de manière *ex ante* ; c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être prédite en appliquant les règles ordinaires d'inférence à partir des faits préexistants[2532]. »

On ne saurait dresser une théorie de la nouveauté, car l'essence de cette dernière est entourée d'une *inaccessibilité radicale* que Schumpeter étend, par ailleurs, à toute démarche scientifique :

> « Qu[e la science] suive le modèle de Darwin avec des ajustements ou selon le modèle de Mendel avec le mélange d'éléments permanents, elle est toujours en échec face à l'inaccessibilité et l'indétermination de la nouveauté et du saut, même lorsqu'elle le reconnaît et le baptise d'une façon ou d'une autre, comme par exemple sport ou mutation. Elle se heurte à des limites logiques[2533]. »

L'origine de la nouveauté demeure donc une *grande inconnue* de l'aveu même de Schumpeter : la recherche scientifique peut produire des théories tout à fait pertinentes visant à décrire la nouveauté, ses implications, mais demeure muette quant à son *pourquoi,* quant à son essence

---

[2530] *Ibid.*, p. 442
[2531] *Id.*
[2532] J. A. SCHUMPETER, « The Creative Response in Economic History », *op. cit.*, p. 222
[2533] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », 2013, *op. cit.*, p. 126

et son origine. Schumpeter pousse ainsi la recherche scientifique, et plus particulièrement la recherche en science économique, jusqu'en ces limites les plus poussées, jusqu'en ses retranchements et finit par se trouver à son seuil, au-delà duquel il n'est plus possible de tenir un discours logique : l'origine de la nouveauté. « Le développement est un problème non pas simplement de faits, mais de notre système de pensée et que la difficulté ne relève pas de la recherche de faits, mais de la logique[2534]. » Yuichi Shionoya considère à tort que la création chez Schumpeter est une « énigme du genre humain[2535], » il est préférable d'y voir un *mystère.* Mario de Graça Moura a ainsi raison lorsqu'il affirme que « *how a creative entrepreneur is to emerge in such a scenario as Schumpeter fashions is something of a mystery*[2536]. » L'énigme est ce qui se présente à notre entendement avec la possibilité d'une résolution, le mystère en revanche est une donnée inexplicable, un problème *insoluble.* Une nouvelle fois, l'étymologie nous renseigne. Énigme provient du grec « αι΄νιγμα[2537] » qui signifie « parole obscure », mais dont on sait qu'elle possède un sens caché et dont on s'efforce de trouver le sens ; mystère provient du grec « μυστήριον[2538] » qui renvoie à l'action de « fermer les yeux ou la bouche[2539]. » Dans la tradition chrétienne, le mystère relève d'un acte de foi et concerne un élément du dogme qui doit être cru, mais qui ne peut être compris. La nouveauté chez Schumpeter ne relève ainsi pas d'une énigme, mais bien d'un *mystère* : elle dépasse toute possibilité de compréhension et toute tentative pour en figer les règles, les attributs ou le fonctionnement : « Le trio – Indétermination-Nouveauté-Saut – n'en reste pas moins rationnellement et scientifiquement insurmontable[2540] » assène Schumpeter.

Le principe d'indétermination autour de la nouveauté permet à Schumpeter de concevoir le devenir social entre un mélange de déterminisme et d'indéterminisme. La nouveauté émerge dans un processus social dont une large part est *déterminée* : c'est-à-dire soumise à l'imbrication des causes et des effets et, à ce titre, pouvant être objet de science. Il est possible de rendre raison de ce processus social par la théorie et la recherche historique. En revanche, parmi cet ensemble de causalité, une série d'éléments demeurent *indéterminés* : l'émergence de la nouveauté notamment dans son expression la plus humaine, à savoir la « personnalité du

---

[2534] *Id.*
[2535] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.,* p. 175
[2536] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *op. cit.,* p. 810
[2537] « Énigme », in O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique,* p. 224
[2538] *Ibid.*, p. 425
[2539] A. LALANDE, *Vocabulaire technique, op. cit.,* p. 661-662
[2540] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », 2013, *op. cit.*, p. 125

créateur », forme une grande inconnue. Cette dernière demeure inexplicable et échappe à toute tentative de théorisation. Le double caractère déterminé et indéterminé de tout processus social peut se traduire en termes de *liberté* et de *nécessité* : « le mélange particulier de contrainte et de liberté (*Bedingtheit und Freiheit*[2541]) que montre la vie économique[2542]. » Pour ce qui concerne l'économie, le circuit statique est le règne de la nécessité ou de la contrainte, il n'y a aucune place pour le libre-arbitre et le comportement des individus suit « la logique des choses » (*Logik der Dinge*[2543]) qui implique la répétition du même et l'adaptation :

> « Le circuit statique et les adaptations statiques sont conditionnés par une logique des choses qui, pour le problème du libre arbitre, n'est certes pas pertinente, mais qui en pratique – dans des situations sociales bien définies – ne laisse pour ainsi dire aucune marge à la libre décision individuelle[2544]. »

Par contraste, l'élément humain porteur de la nouveauté se situe dans le règne de la liberté : ses qualités humaines exceptionnelles et son sens de l'action lui permettent de porter un acte créatif en économie comme dans d'autres domaines. Ainsi, l'impulsion donnée à l'évolution dynamique s'explique par un élément qui échappe à la « logique des choses », c'est-à-dire qui échappe à la nécessité et qui relève de la *liberté.* « Nous avons mis en évidence dans l'économie un élément non explicable par les conditions réelles[2545] », cet élément réside dans la nouveauté. Ainsi, les éléments déterminés du réel sont ceux soumis au règne de la nécessité tandis que la part d'indéterminé réside essentiellement dans *l'origine* de la nouveauté. Car, il est possible d'expliquer et de localiser l'apparition du nouveau, sa diffusion, ses effets, ses formes, mais aucunement son *origine* et son *pourquoi* qui se trouvent reculés dans une *inaccessibilité radicale.*

Nous avons dit, dans la première partie, que la problématique philosophique de Schumpeter, l'émergence de la nouveauté, n'est pas une notion ancienne de la philosophie contrairement à la justice, le beau, le bien, etc. Au contraire, la question de la nouveauté apparaît contemporaine du capitalisme dont la manifestation la plus évidente est le constant renouvellement des débouchés au moyen des innovations. Toutefois, les considérations de Schumpeter sur l'indétermination de la nouveauté ne sont pas sans rappeler les réflexions de Henri Bergson, notamment dans un court texte intitulé « Le réel et le possible » daté de 1930.

[2541] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 514
[2542] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 82
[2543] J. A. SCHUMPETER, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung, 1911*, *op. cit.*, p. 514
[2544] J. A. SCHUMPETER, « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie », *op. cit.*, p. 82
[2545] *Ibid.*, p. 83

Schumpeter a vraisemblablement lu Bergson, qu'il cite à deux reprises dans l'*Histoire de l'analyse économique,* mais il ne s'épanche pas sur le philosophe français. Philosophe incontournable de la Troisième République[2546], Henri Bergson sonne le renouveau de la métaphysique en France tout en incorporant à sa réflexion les avancées récentes de la biologie[2547]. Avec l'*Évolution créatrice,* publié en 1907, Bergson propose une analyse philosophique évolutionniste du changement qui s'oppose à Herbert Spencer[2548]. L'objet d'étonnement de Bergson est l'évolution qu'il définit dans « le possible et le réel » comme « la création continue d'imprévisible nouveauté[2549]. »

L'expression se rapproche de la conception schumpétérienne de l'évolution : un processus constant d'apparition de la nouveauté et ce, de manière imprévisible. Chez Schumpeter comme chez Bergson, la nouveauté a pour principale caractéristique d'être imprévisible, sans quoi elle perd évidemment son caractère novateur. Selon Bergson, l'analogie mécanique ne permet pas de rendre compte de l'évolution et de l'apparition du nouveau : « je dirais que le monde inorganique est une série de répétitions ou de quasi-répétitions infiniment rapides qui se somment en changements visibles et prévisibles. Je les comparerais aux oscillations du balancier de l'horloge[2550]. » Comment ne pas ici penser au circuit statique de la théorie schumpétérienne où tout se répète selon une logique mécanique ? Dans ce monde inorganique, poursuit Bergson, tout comme dans le circuit statique de Schumpeter, « vous obtenez en effet un univers dont les états successifs sont théoriquement calculables d'avance, comme les images, antérieures au déroulement, qui sont juxtaposées sur le film cinématographique[2551]. »

Toutefois, la caractéristique du vivant réside précisément dans sa capacité à faire advenir le nouveau, « il élabore sans cesse du nouveau[2552]. » Bergson assimile donc la nouveauté au vivant, ou plutôt, reconnaît comme caractéristique du vivant la capacité à faire advenir le nouveau. Or, pour Bergson, l'émergence de la nouveauté a suscité des problèmes métaphysiques insolubles pour une raison essentielle : l'incapacité des philosophes à reconnaître le caractère indéterminé de la nouveauté.

2546 J.-L. FABIANI, *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988

2547 A. CANIVEZ, « Henri Bergson », dans Y. Belaval (éd.), *Histoire de la philosophie III, Vol. 1: Le XIXe siècle. Le XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1999, p. 283

2548 *Ibid.*, p. 294-295

2549 H. BERGSON, « Le possible et le réel » (1930), dans *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, 7ème édition, Paris, Presses Universitaires de la France, 1998, p. 99

2550 *Ibid.*, p. 101

2551 *Id.*

2552 *Id.*

> « Au fond des doctrines qui méconnaissent la nouveauté radicale de chaque moment de l'évolution il y a bien des malentendus, bien des erreurs. Mais il y a surtout l'idée que le possible est *moins* que le réel, et que, pour cette raison, la possibilité des choses précède leur existence. Elles seraient ainsi représentables par avance ; elles pourraient être pensées avant d'être réalisées. Mais c'est l'inverse qui est la vérité[2553]. »

Ainsi, tout comme chez Schumpeter, la nouveauté est imprévisible ; elle est donc *indicible* avant d'avoir eu lieu. Il n'y a pas de possibilité de tenir un discours *ex ante* sur le nouveau ; car il ne devient réel, et donc objet de discours scientifique, qu'*après* avoir été effectivement réalisé. La nouveauté n'est pas un possible qui se réalise ; mais elle devient possible uniquement après avoir été réalisée. Bergson va beaucoup plus loin dans la réflexion philosophique que Schumpeter, mais les conclusions du philosophes français sont assez proches de celles de l'économiste autrichien :

> « Qu'un homme de talent ou de génie surgisse, dit Bergson, qu'il crée un œuvre : la voilà réelle et par là même elle devient rétrospectivement ou rétroactivement possible. […] Au fur et à mesure que la réalité se crée, imprévisible et neuve, son image se réfléchit derrière elle dans le passé indéfini ; elle trouve ainsi avoir été, de tout temps, possible[2554]. »

Une nouveauté ne devient « possible » que rétrospectivement, après avoir effectivement été réalisée. Ainsi, chez Bergson, « l'évolution devient tout autre chose que la réalisation d'un programme ; les portes de l'avenir s'ouvrent toutes grandes ; un champ illimité s'offre à la liberté[2555]. » Ainsi, l'évolution, caractéristique du vivant, est une « création continue d'imprévisible nouveauté » et s'avère être le règne de la liberté, cette dernière étant la condition de possibilité de la nouveauté ; tandis que l'inorganique est le règne de la mécanique, du calcul et de la prévisibilité. Tout comme chez Schumpeter, il y a coexistence entre déterminisme et indétermination, entre nécessité et liberté. L'erreur des philosophes sur la nouveauté, poursuit Bergson, est précisément de n'avoir pas fait « une place à l'indétermination et à la liberté[2556]. » Ainsi, il ne faut pas entendre « par indétermination une compréhension entre des possibles, par liberté un choix entre des possibles[2557] » mais une *imprévisibilité radicale de la nouveauté.* Les conclusions de Schumpeter sur l'indétermination de la nouveauté et sur la coexistence

---

[2553] *Ibid.*, p. 109
[2554] *Ibid.*, p. 110-111
[2555] *Ibid.*, p. 114
[2556] *Ibid.*, p. 115
[2557] *Id.*

d'éléments de nécessité et de liberté dans le processus de création sont très proches des considérations bergsoniennes sur le même thème.

Ainsi, chez Schumpeter, il faut lier cette *indétermination* et cette *inaccessibilité radicale* à la nature même de la création : cette dernière dépend d'un excédent d'énergie qui se déploie au travers du comportement d'agents dynamiques, incarnation d'une philosophie de la vie à teneur nietzschéenne. « Dans la nature, dit Nietzsche, *règne* non la détresse, mais l'abondance, et même le gaspillage jusqu'à la folie[2558]. » Les motivations mêmes de ces créateurs échappent à la logique économique et à la logique statique du domaine dans lequel ils agissent. En remontant le fil des causalités dans sa recherche sur l'émergence de la nouveauté, Schumpeter est contraint de rendre les armes : la création peut être constatée, décrite, théorisée, mais ne peut être ni anticipée ni reproduite. Son origine est *in fine* à la fois indéterminée et inaccessible.

9.3.2 Schumpeter est-il incohérent ?

Schumpeter est-il pour autant *incohérent* ? En effet, de nombreux commentateurs pointent les incohérences que Schumpeter déploie dans son œuvre, dont la plus importante serait son allégeance à la théorie walrasienne de l'équilibre général et son ambition de dresser une théorie dynamique du capitalisme. C'est par exemple ce qu'avance Gunther Tichy en pointant l'incohérence schumpétérienne à vouloir établir une théorie des cycles tout en conservant le concept d'équilibre. La coexistence de l'équilibre et de l'innovation, de la statique et de la dynamique, « *not one of these central points ... is cogently founded in logical or theoretical reasoning and none is proved empirically*[2559]. » Tichy propose ainsi un jugement sévère sur un Schumpeter plutôt rhétoricien brillant que théoricien convaincant :

> « Grandseigneur Schumpeter, however, esteemed intuition, subjectivism and originality … He appreciated logical consistency, elegance, and daring interpretations. He pressed thoughts as well as facts into a beautiful logical framework, intuitively found before[2560]. »

Il est certain que Schumpeter déploie un certain sens de la formule et de l'outrance. Heilbroner confie ainsi que, chez Schumpeter, « *there is a great deal of attitudinizing . . . an open delight in* épater le bourgeois *and tweaking the noses of radicals*[2561]. »

[2558] F. NIETZSCHE, *Le Gai savoir*, *op. cit.,* § 349, p. 214
[2559] G. TICHY, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », *op. cit.,* p. 82
[2560] *Ibid.*, p. 85
[2561] HEILBRONER, cité par T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 649

En pointant à la fois les apories de la théorie générale et les tensions de la philosophie économique, nous avons évité deux écueils. Le premier consiste à surdéterminer la cohérence dans les écrits schumpétériens ; le second à conclure à des incohérences irréconciliables. La première tendance est symptomatique de la démarche de Yuichi Shionoya dans *Schumpeter and the Idea of Social Science.* Le projet de Shionoya consiste à reconstruire la pensée de Schumpeter dans tous ses aspects sous la forme d'un « paradigme » : « *Schumpeter's thinking can be reconstruted as a paradigm. This book intends to present such a reconstruction*[2562]. » Shionoya utilise une approche en termes de « métathéorie » qui consiste à reconstruire un échafaudage comprenant divers niveaux d'appréhension des écrits schumpétériens, « *a set of concepts comprising the methodology of science, the sociology of science and the history of science*[2563] » en vertu desquels il est possible de reconstruire « *his rich and unified body of thought*[2564]. » Ce faisant, Shionoya considère que Schumpeter a tenté de construire une « science sociale universelle[2565] » et, pour en rendre compte, il fait appel à une reconstruction complexe qui relie les diverses contributions de Schumpeter. Ceci dit, Shionoya semble exagérer la cohérence interne dans les nombreux écrits de Schumpeter. Ainsi, c'est au prix d'une étude métathéorique qui fait appel à la sociologie, à l'histoire et à la méthodologie des sciences que Shionoya parvient à reconstruire un paradigme, que Schumpeter n'a jamais prétendu construire. La lecture en termes de « contributions » proposée par Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer nous paraît plus proche de l'éclectisme de Schumpeter qu'un « paradigme » ; paradigme qui, par ailleurs, ne permet pas de résoudre l'aporie fondamentale que nous avons pointé comme le rappelle Mario de Graça Moura :

> « The most obvious difficulties in Schumpeterian exegesis ultimately turn on his repeated, and not merely rhetorical, invocation of both Walras and Marx. Schumpeter is committed to general equilibrium theory, and yet innovation, or creative destruction, and capitalism's structural transformation are his main topics. This has always puzzled Schumpeterians[2566]. »

[2562] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. xii
[2563] *Id.*
[2564] *Ibid.*, p. 2
[2565] *Ibid.*, p. 311
[2566] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *op. cit.*, p. 809

Plus récemment, la posture de Leonardo Burlamaqui[2567] est tout à fait étonnante. Il propose de reconstruire un paradigme schumpétérien en se fondant exclusivement sur *Capitalisme, socialisme et démocratie* qui « *marks a radical departure from Schumpeter's previous analytical framework, the one he used in both Theory of Economic Development and in Business Cycles, published only three years before*[2568]. » À tel point que « *only in Capitalism, Socialism and Democracy does a fully radical, "Schumpeterian" Schumpeter emerge*[2569]. » Ce faisant, Burlamaqui rejette l'œuvre pré-*Capitalisme-socialisme-et-démocratie* dans une forme d'incohérence : « *a rather incoherent body of work since it tries to merge equilibrium analysis with evolution in the same theoretical body. That doesn't work well*[2570]. » Ainsi, Burlamaqui va jusqu'à séparer radicalement *Capitalisme, socialisme et démocratie* du reste de l'œuvre de Schumpeter et considère que, avec cette dernière publication, « *the old skin is gone. A new Schumpeter emerges*[2571] » et il est possible d'y voir un « paradigme schumpétérien » spécifiquement réduit à *Capitalisme, socialisme et démocratie.* Le geste nous apparaît radical, voire outrancier, et nous nous inscrivons plutôt dans la lecture qui consiste à voir dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* une œuvre relativement intégrée à l'ensemble du corpus schumpétérien. Burlamaqui s'étonne bien naïvement : « *it is really difficult to understand the persistent reference to equilibrium after its crystal-clear rejection in Capitalism, Socialism and Democracy. Nevertheless, Schumpeter appears to have changed his mind over the course of his life*[2572]. » À l'évidence, Burlamaqui surestime le caractère autonome de *Capitalisme, socialisme et démocratie* et sous-estime le soi-disant abandon de la notion d'équilibre opéré par Schumpeter. Tout porte à croire, au contraire, que *Capitalisme, socialisme et démocratie* est moins une rupture qu'un pas de côté opéré par Schumpeter. Ainsi, Jürgen Osterhammel a raison de rappeler que le dernier ouvrage de Schumpeter est un livre de « haute vulgarisation[2573]. » En outre, dans une conférence donnée les 25 et 27 novembre 1949, soit quelques mois avant sa mort et *après* la publication de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter réitère l'importance de la notion d'équilibre dans sa compréhension du capitalisme et des cycles :

[2567] L. BURLAMAQUI et R. KATTEL (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019

[2568] L. BURLAMAQUI, « Creative Destruction as a Radical Departure. A New paradigm for analysing capitalism », dans L. Burlamaqui et R. Kattel (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019, p. 22

[2569] *Id.*

[2570] *Id.*

[2571] *Ibid.*, p. 43

[2572] *Ibid.*, p. 52

[2573] J. OSTERHAMMEL, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber », *op. cit.*, p. 117

> « I am as much as anyone can be convinced of the necessity of bringing to bear upon the study of business cycles the whole of our theoretical apparatus and not only aggregative dynamic schemata but also our equilibrium analysis[2574]. »

Ainsi, il paraît tout à fait périlleux d'exclure des pans entiers de l'œuvre de Schumpeter et de vouloir isoler un ouvrage à partir duquel reconstruire un « paradigme. » Néanmoins, la posture qui consiste à lire Schumpeter en termes de « contributions » peut mener à la conclusion de *l'incohérence*. Ainsi, les travaux de Mario de Graça Moura réitèrent l'idée d'une incohérence dans l'œuvre de Schumpeter[2575]. En effet, Graça Moura propose de lire Schumpeter à l'aide de la distinction opérée par Tony Lawson dans *Economics and Reality* entre « système ouvert » et « système fermé » :

> « In a closed system, there is no proper distinction between action and structure. … Instead, such a system is characterised by regularities of the form "whenever conditions *x* then outcome *y*". In such a scenario, social order can only rest upon the global coherence of these regularities[2576]. »

Ainsi, le circuit statique de Schumpeter correspondrait à un système fermé tandis que la possibilité des innovations, des entrepreneurs et des crédits relève d'un système ouvert que Graça Moura définit comme suit :

> « In a open system, … the future is indeterminate, as it must be if choice is to exist. … Capacities, then, are not identified with actual outcomes, and real novelty is possible. Social order now reasts upon the dynamic interdependance of action and structure and is therefore an order of a transformational, perhaps, evolutionnary, kind[2577]. »

Ainsi, Graça Moura en déduit que la conception de l'économie chez Schumpeter correspond davantage à un système ouvert dans la mesure où il insiste sur l'introduction des innovations comme facteur de bouleversement des structures et comme impulsion de la dynamique évolutionnaire du capitalisme. Graça Moura en conclut à une « *incohérence ontologique*[2578] » fondée sur le fait que Schumpeter véhicule une conception de l'ordre social comme un système ouvert (entrepreneur et innovation) tout en acceptant des relations statiques qui correspondent

---

[2574] J. A. SCHUMPETER, « The Historical Approach to the Analysis of Business Cycles » (1949), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 322

[2575] M. da GRAÇA MOURA, *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis, op. cit.,* 1997

[2576] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *op. cit.*, p. 812-813

[2577] *Ibid.*, p. 813

[2578] M. da GRAÇA MOURA, *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis*, *op. cit.*, p. 8

davantage à un système fermé : « *Whilst Schumpeter conceives of the social world as an open system, he simultaneously accepts a conception of the structure, or form, of scientific theories which presupposes a closed world*[2579]. » En effet, Graça Moura continue :

> « That he conceives of the social world as an open system seems to follow from his views on entrepreneurship and innovation. … That he accepts a conception of science which implicitly supposes a closed world … is suggested by his enduring commitment to equilibrium[2580]. »

Finalement, Graça Moura reprend l'idée d'une *incohérence* de fond entre l'équilibre et l'évolution, « *an enduring oscillation between discourses which cannot refer to the same world*[2581] » :

> « There are two mutually inconsistent models mixed up in Schumpeter's text. One of them refers to an open and structured system, the other appears to rest on an *a priori* commitment to an inadequate conception of science – a commitment that leads him to frame his conception of capitalism in terms of a closed system[2582]. »

Le mérite de l'approche de Graça Moura en termes de systèmes ouvert et fermé est de saisir immédiatement les tensions de l'édifice schumpétérien. Toutefois, Schumpeter est lui-même tout à fait conscient de cette tension entre la statique et la dynamique, entre l'équilibre et l'évolution. En effet, la distinction entre système fermé et système ouvert semble correspondre à la distinction entre déterminisme et indéterminisme prononcée par Schumpeter. Ce dernier conclut à l'indétermination de la nouveauté dans la mesure, précisément, où l'économie *en tant que science* est impuissante à dire le « pourquoi » de la nouveauté, mais pas la philosophie ! Cette dernière est en mesure de soumettre des grilles explicatives qui échappent aux méthodes de la science économique. Si Graça Moura conclut à l'incohérence de Schumpeter, c'est parce qu'il le considère d'abord comme un théoricien de l'innovation et de l'entrepreneur. Or, nous avons montré qu'il est plus pertinent de le considérer comme un théoricien du capitalisme, comme l'accoucheur d'une théorie générale du capitalisme. La statique et la dynamique sont deux appareillages analytiques distincts permettant de saisir des phénomènes différents dans le réel : des phénomènes statiques, le circuit, et des phénomènes

---

[2579] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *op. cit.*, p. 813
[2580] *Ibid.*, p. 814
[2581] M. da GRAÇA MOURA, *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis*, *op. cit.*, p. 44
[2582] M. da GRAÇA MOURA, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *op. cit.*, p. 816

dynamiques, l'évolution. Schumpeter ne « mélange » nullement les deux et procède davantage à leur *coexistence.*

L'interprétation *métathéorique* semble mener à deux impasses : la première consiste à reconstruire un « paradigme » schumpétérien ; la seconde à y voir une incohérence de fond. Double impasse car ni l'une ni l'autre ne peuvent éclairer l'aporie fondamentale : l'origine de la nouveauté.

La philosophie économique, en revanche, permet de dévoiler la *Weltanschauung* permanente à l'œuvre schumpétérienne. Ni paradigme ni incohérence, la philosophie économique permet de voir la *problématique philosophique sous-jacente* : *la nouveauté.* Cette problématique philosophique permet de relier l'ensemble des travaux des Schumpeter le long d'un fil directeur. Par conséquent, la théorie générale du capitalisme déploie moins une aporie mais davantage un *non-dit.* L'aporie principale – l'indétermination de la nouveauté – concerne la science économique, mais pas la philosophie. Certes, Schumpeter tente de reculer ses présupposés philosophiques en sa Vision, laquelle serait pré-analytique, préalable à l'analyse, laquelle se trouverait exempte de philosophie. Mais, immanquablement, elle réapparait sous la forme de substrats philosophiques qui persévèrent dans l'analyse au point d'infuser toute la théorie générale d'une coloration nietzschéenne et darwinienne. Ces substrats se condensent en un *dépôt* que Schumpeter appelle *indétermination de la nouveauté* et que nous appelons sa *Weltanschauung nietzschéenne-darwinienne.* Ainsi, c'est la théorie économique qui reste muette sur l'origine de la nouveauté mais Schumpeter déploie une conception du monde dans laquelle la nouveauté s'explique par la persévérance d'éléments philosophiques venus d'une certaine réception de la philosophie nietzschéenne et de la philosophie darwinienne.

La philosophie économique ne permet certes pas de combler la théorie économique ni de compléter la théorie générale du capitalisme avec des mécanismes ou des outils *économiques,* mais elle permet de *donner à voir* les implicites nietzschéens et darwiniens qui infusent la conception schumpétérienne du capitalisme, et par-là, *d'éclairer* la compréhension du capitalisme.

L'acte créatif demeure chez Schumpeter un *mystère*. La création est selon lui un élément humain dont l'origine et la nature se trouvent auréolées d'une indétermination : il est possible d'en expliquer les causes, les formes, les mécanismes, les effets, mais il est vain selon Schumpeter de vouloir répondre à la question : *Pourquoi les hommes créent ?* Une théorie peut décrire le *comment*, mais sera toujours impuissante à dire le *pourquoi*.

Conclusion de la troisième partie. Le « message général » de Schumpeter : le mystère de la nouveauté

> « *Un animal plus noble et de plus haut génie*
> *Manquait encor pour commander à tous les autres.*
> *L'homme naquit, formé de semence divine* »
>
> Ovide[2583]

L'étude des textes en philosophe-économiste permet de dégager une coexistence de deux philosophies souterraines au sein de la théorie générale du capitalisme. Schumpeter déploie une conception élitiste d'inspiration nietzschéenne dans laquelle des individus hors du commun s'élancent au-dessus de la foule routinière pour porter une création. Si ce substrat nietzschéen permet d'éclairer l'apparition de la nouveauté en économie et dans tous les domaines de la vie sociale, il ne suffit pas à expliquer comment la nouveauté se diffuse et finit par être acceptée par les agents statiques. Les éléments nietzschéens de la pensée schumpétérienne sont ainsi doublés d'un substrat « darwiniste ». Le changement de normes imposé par la figure du créateur conduit à un bouleversement des habitudes et des routines du domaine en question à tel point d'imposer un impératif d'adaptation aux éléments statiques dudit domaine, lesquels sont considérés par Schumpeter en lutte pour l'existence et sous la contrainte d'une sélection des plus aptes.

Ce que certains commentateurs considèrent comme un impensé[2584] est bel et bien mis en examen par Schumpeter dans des textes plus confidentiels. Ainsi la recherche autour de la nouveauté conduit Schumpeter à poursuivre ses réflexions jusque sur ses origines. De son propre aveu, la question « *Why are innovations innovated ?* » demeure ainsi sans réponse dans la théorie générale du capitalisme. La recherche scientifique ne permet pas de dire avec certitude *pourquoi* dans un cadre statique ou, plus généralement, dans une situation normée et routinisée, émerge un individu porteur de nouveauté. Que ce soit en économie ou dans toute autre sphère de la vie sociale, Schumpeter confesse l'impuissance de la science à expliquer l'émergence de la nouveauté et finit par conclure à l'*indétermination* qui pèse autour de tout acte créatif. En remontant la chaîne des causes et des effets, Schumpeter finit par se trouver

---

[2583] OVIDE, *Les Métamorphoses*, O. Sers (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 41

[2584] J. W. ANGELL, *Investment and Business Cycles*, *op. cit.* ; R. H. DAY, « Disequilibrium Economic Dynamics. A Post-Schumpeterian Contribution », *op. cit.* ; G. M. HODGSON, *Economics and Evolution, op. cit.*

hors du domaine de la science économique vers le domaine mystérieux de la création humaine. Son enquête théorique s'arrête là où commence l'*élément humain,* car il s'avère impénétrable à l'analyse scientifique.

Schumpeter lui-même nous rappelle, à propos des *Business Cycles* de Mitchell :

> « Yet every book of weight tells us something beyond what it has to say about its particular subject. It conveys necessarily a general message from the author to readers about methods, horizons, aims and views[2585]. »

Les œuvres les plus importantes sont donc celles qui véhiculent un « message général » qui dépasse le simple cadre de leur analyse ou de leur objet explicite. En ce qui concerne Schumpeter, le « message général » réside bien dans une réflexion profonde sur la nouveauté : son apparition, sa localisation, sa diffusion, ses effets et jusqu'à sa nature et son origine. Lorsqu'il en vient à s'interroger sur son origine, Schumpeter confesse son impuissance et conclut à *l'indétermination* de la nouveauté. Le pouvoir créateur de l'homme est donc inaccessible à toute rationalisation, irréductible à tout schéma théorique, il est impossible de tenir sur lui un discours cohérent et scientifique. Chez Schumpeter, la création est un *mystère* reculé dans les zones inaccessibles de notre entendement. Qu'elle soit portée par un entrepreneur sous la forme d'une innovation dans le capitalisme, qu'elle soit portée par un Michel-Ange sous la forme d'une *Pietà* dans les arts, qu'elle soit portée par un Einstein par un $e = mc^2$ dans les sciences, la raison de la nouveauté n'est pas *compréhensible*. Le pouvoir créateur de l'homme n'est pas réductible à un schéma explicatif. Perroux ajoute :

> « Le pouvoir créateur de l'homme peut bien être choisi comme objet de froide et impassible science, soumis aux enquêtes d'une discipline spéciale, traité avec l'ascétisme intellectuel qui donne congé aux passions, aux recettes politiques, aux prédications sociales. Mais, quand un savant du rang de Schumpeter élit, par de mystérieuses affinités, un tel thème, plus il bride son propre enthousiasme, plus il le rend exemplaire et contagieux[2586]. »

Le message général de l'œuvre de Schumpeter dépasse ainsi le simple cadre d'une enquête sur le capitalisme, mais s'attache à une réflexion plus large sur la nouveauté dont la théorie générale apparaît finalement comme une application au domaine de l'économie. Il est possible de rendre raison de la forme, de la diffusion, de la localisation, des effets de la nouveauté par un schéma

---

[2585] J. A. SCHUMPETER, « Mitchell's Business Cycles » (1930), dans *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, Edited by Richard V. Clemence, London, Transaction Publishers, 1991, p. 73

[2586] F. PERROUX, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », *op. cit.,* p. 250

explicatif détaillé et scientifique. L'ambition totalisante de Schumpeter le conduit à développer une théorie *générale* du capitalisme dans ce but précis.

Les apories de la théorie générale du capitalisme et de l'apparition des entrepreneurs et des innovations sont en partie levées lorsque les substrats nietzschéens et darwiniens de la pensée schumpétérienne sont dévoilés par une démarche d'analyse critique des textes. Derrière l'indétermination de la nouveauté se trouve la philosophie économique de Schumpeter. Dans son discours, Schumpeter s'arrête devant l'inaccessibilité du sujet, mais déploie, malgré tout, des considérations nietzschéennes et darwiniennes qui attestent d'une conception élitiste et naturaliste du devenir social dans laquelle des hommes d'exception aux aptitudes innées et acquises, portent leurs créations en vertu d'un *mystère radical* ; ils l'imposent à une masse routinière et rétive qui, dès lors, est jetée dans les affres de la lutte pour la vie de laquelle les plus adaptés survivent aux bouleversements des normes induites par les créateurs.

Mais *l'origine* de la nouveauté, le pouvoir créateur de l'homme, le *pourquoi* de l'acte créatif, demeurent indéterminés, inaccessibles, indicibles. Le pouvoir créateur des hommes est un *mystère* ; tel est le « message général » de Schumpeter.

Conclusion

« *Good morrow, masters, put your torches out;*
The wolves have prey'd, and look, the gentle day,
Before the wheels of Phoebus, round about
Dapples the drowsy east with spots of grey.
Thanks to you all, and leave us, fare you well. »

Shakespeare[2587]

Ce travail de thèse s'est ouvert sur une triple problématisation. D'abord, nous avons soulevé le défi de reconstruire la théorie générale du capitalisme présente dans l'œuvre de Schumpeter. Ensuite, nous avons affirmé l'existence, en deçà de cette théorie générale, d'une problématique philosophique plus large : la dynamique de la nouveauté. Enfin, nous avons envisagé la possibilité d'enquêter sur les substrats philosophiques nietzschéens et darwiniens, lesquels se donnent à voir dans les apories de la théorie générale, et dont la mise au jour des tensions permet d'expliciter un cadre explicatif général de la nouveauté. Nous reprenons dans cette conclusion les principaux apports et résultats de notre thèse et proposons les perspectives de recherche ouvertes par cette dernière.

Schumpeter construit un schéma analytique global permettant de saisir et comprendre le capitalisme comme un phénomène total. Nous avons appelé « théorie générale » cette grille de lecture explicative du phénomène capitaliste dans son entier. En effet, la théorie générale permet de saisir le capitalisme dans une triple dimension économique, institutionnelle et culturelle. Nous avons comparé ces trois dimensions à trois poupées russes. Le capitalisme est d'abord *une méthode ou forme du changement économique* : un processus dynamique impulsé par l'irruption d'une innovation et de son porteur l'entrepreneur dans un cadre statique, lequel est conceptualisé par Schumpeter sous la forme d'un circuit fonctionnant sur le modèle de la routine. Le capitalisme est ensuite un *ordre institutionnel* constitué de la propriété privée, du marché (initiative privée et profit privé) et du crédit. Cet ensemble d'institutions donne vie au couple innovation-entrepreneur dans la mesure où, sans être les forces impulsives de la dynamique capitaliste, les institutions en sont les conditions de possibilités. Ainsi, la théorie générale schumpétérienne ne saurait être expurgée de sa dimension institutionnelle pour rendre

[2587] W. SHAKESPEARE, *Beaucoup de bruit pour rien* (1600), J.-M. Déprats (trad.), dans *Œuvres complètes VI. Comédies II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2016, p. 464

raison du capitalisme. Enfin, le capitalisme déploie une *civilisation*, c'est-à-dire un ensemble de valeurs, de croyances, d'attitudes et de représentations du monde. Au cœur de la dynamique capitaliste se situe donc *l'innovation,* portée par un entrepreneur, laquelle est canalisée et socialisée par un cadre institutionnel déterminé et entraîne à sa suite une modification des éléments culturels de la société. La figure 12 ci-contre illustre la définition à trois dimensions du capitalisme schumpétérien.

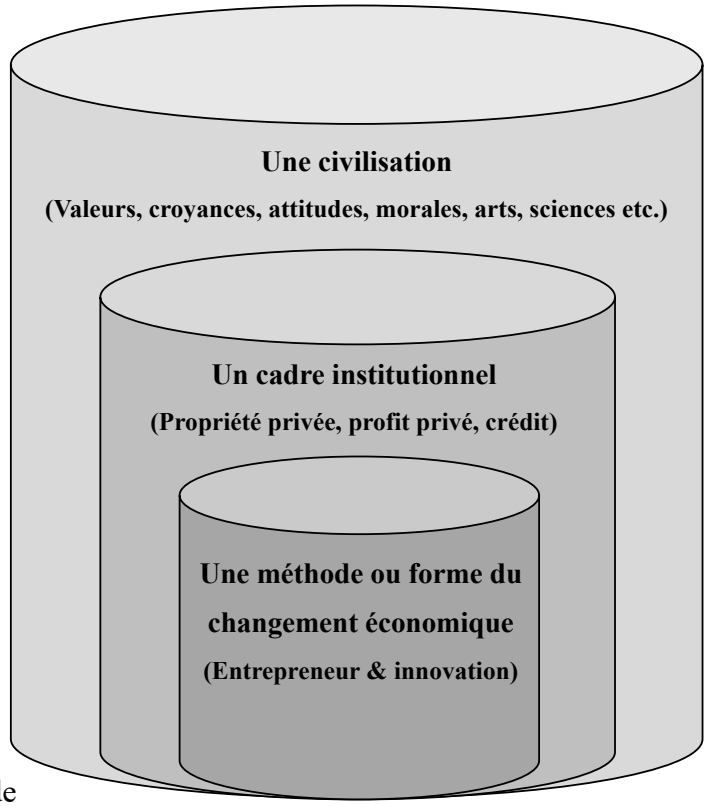


Figure 12. Le capitalisme comme phénomène total

La théorie générale permet ainsi de rendre raison du capitalisme comme un phénomène total, englobant la société capitaliste tout entière, dans sa dimension économique, institutionnelle et culturelle, au cœur de laquelle se situe *l'irruption de l'innovation*. Comme son étymologie l'indique, l'irruption renvoie à l'idée de *rupture*, d'invasion soudaine et imprévue d'éléments hostiles. L'innovation est une force disruptive qui provoque un bouleversement des structures économiques et sociales et appelle par-là une réponse de la société. Le capitalisme est ce régime économique de la tension permanente entre la destruction portée par les innovations et les forces stabilisatrices des institutions : il est un processus de *destruction créatrice*. Autrement dit, le capitalisme apparaît tout à la fois comme le processus de diffusion *et* d'absorption de l'innovation. Il déploie une dynamique destructrice tout en assurant la *canalisation* de cette « invasion soudaine et imprévue ». Ainsi, il n'est pas *que* destruction, il n'est pas *que* violence aveugle. Coexistent en son sein des forces en contradiction, statiques et dynamiques. Les secondes sont des forces centrifuges déclenchées par l'irruption soudaine de l'innovation et provoquant des déséquilibres, des perturbations, une tendance destructrice qui éloigne de l'équilibre ; mais le capitalisme est aussi un ensemble de forces centripètes empêchant la dissolution complète de la société, ce sont les éléments statiques qui coexistent avec les éléments dynamiques : les processus de résistance, d'imitation, d'adaptation et de cyclicité. Le cycle est l'onde de choc, le processus d'absorption de l'irruption

de la nouveauté. L'évolution économique est finalement ce processus d'absorption des vagues d'innovation qui viennent à l'assaut de l'équilibre économique.

La théorie générale apparaît comme une théorie du renouvellement et du maintien en vie du capitalisme en plaçant en son centre le phénomène de l'innovation. À ce titre, elle se présente comme une alternative à la théorie marxiste du capitalisme et comme un dépassement du modèle standard dans sa version équilibre général walrasien. Toutefois, dans la mesure où le cadre dynamique et l'évolution économique donnent une explication économique à des phénomènes jusque-là ignorés par la statique, Schumpeter complète Walras davantage qu'il ne le dépasse. La simple introduction d'une innovation permet d'expliquer le profit, le crédit et l'intérêt, le capital et la cyclicité du capitalisme pour ne mentionner que les énigmes les plus importantes du modèle schumpétérien.

Le caractère général de la théorie se fait au prix d'une haute abstraction et d'une élimination des éléments accessoires. Ce faisant, elle rend possible une *définition du capitalisme* en deçà des variantes géographiques et historiques particulières. Cette définition tridimensionnelle permet ainsi de *reconnaître le capitalisme* partout où il existe. Mais, en vertu d'une synthèse entre la théorie et l'histoire, la théorie générale schumpétérienne permet aussi de concevoir le capitalisme comme un *stade historique* : elle permet ainsi à la fois de saisir la spécificité historique du capitalisme tout en théorisant la dimension transhistorique de l'économie grâce aux éléments statiques qui persévèrent sous la dynamique capitaliste. Ces derniers sont couramment négligés par les commentateurs comme étant un faire-valoir de la dynamique. Mais, nous avons montré leur importance dans la théorie générale : les activités statiques constituent l'essence de l'économie qui, par définition, est intemporelle et permanente à toute société humaine. La théorie générale schumpétérienne constitue ainsi un dialogue constant entre la dimension historique du capitalisme et le caractère universel de l'économie.

Nous avons montré dans notre thèse que la théorie générale du capitalisme est le reflet scientifique d'une *problématique philosophique* plus profonde. Cette problématique est celle de la dynamique de la nouveauté et interroge *sa localisation, sa diffusion, ses effets et ses origines.* La théorie générale du capitalisme apparaît dès lors comme une application particulière à la sphère de l'économie, d'un cadre explicatif beaucoup plus large sur la nouveauté en général. Ainsi, nous avons montré *l'antériorité de la problématique philosophique sur la théorie économique.* Autrement dit, Schumpeter possède une conception

de la nouveauté applicable à toutes les sphères de la vie sociale, les arts, les sciences, la morale, etc., qu'il applique à la sphère économique sous la forme d'une théorie générale du capitalisme. La nouveauté est, de bord à bord, la question originaire, souterraine, qui permet d'unifier l'œuvre autour d'un fil conducteur et de lui donner une *direction,* une *intention*. Notre thèse propose *une clé de lecture originale* d'un auteur canonique de notre discipline et permet ainsi d'ouvrir une *nouvelle porte d'entrée* à son œuvre sans l'enfermer dans une cohérence forcée ni conclure à une incohérence. Cette dimension de l'œuvre de Schumpeter est permise par la lecture critique et systématique de *toute l'œuvre.* Ainsi, notre travail est redevable de l'*interprétation institutionnaliste* de Schumpeter ouverte par Richard Arena, Cécile Dangel-Hagnauer, Yuichi Shionoya ou encore Alexander Ebner.

Dans le cadre de la problématique de la nouveauté, la théorie générale permet d'expliquer la *localisation* de la nouveauté qui s'incarne dans l'innovation et l'entrepreneur, comme objet et support de la nouveauté économique, et qui apparaît dans le cadre d'une économie à l'équilibre. La théorie générale peut également expliquer *la diffusion* de la nouveauté à travers les mécanismes de marché, d'imitation et de grappes d'innovations, des cycles, de mécanisme des prix, des rentes de monopoles, etc. Elle peut enfin expliquer les *effets* de la nouveauté notamment sur le processus de déclassement et d'obsolescence de l'ancien, en un mot, à l'aide de la destruction créatrice. Tout ceci fait de Schumpeter un redoutable *technicien de l'économie* qui maîtrise la théorie économique, ses outils et ses méthodes. Mais, notre reconstruction de la théorie générale laisse entrevoir une aporie majeure : *l'origine de la nouveauté demeure inexpliquée*. La théorie économique bute sur un élément explicatif de première importance : *Pourquoi les innovations apparaissent-elles* ? Le modèle schumpétérien permet encore d'expliquer *à quel moment* les innovations apparaissent, mais non *pourquoi* elles apparaissent. Schumpeter conclut ainsi à une *indétermination radicale* de la nouveauté. La science économique est impuissante, en restant circonscrite à son domaine et à ses méthodes, à dire le pourquoi des innovations, à expliquer l'apparition de l'entrepreneur. En somme, la théorie générale constate l'apparition de l'innovation, mais ne l'explique pas. Cette indétermination radicale professée par Schumpeter est valable pour toute tentative théorique autour de la nouveauté : toute nouveauté, que ce soit en économie sous la forme d'une innovation ou dans toute autre sphère de la vie sociale, est indéterminée en ce qu'elle relève d'un *élément humain* et d'un *élément de hasard,* inaccessibles à la science. Nous avons proposé d'appeler cette indétermination radicale le *mystère de la nouveauté.*

Nous ne sommes pas les premiers à pointer cette aporie majeure, mais l'originalité de notre thèse est précisément d'entreprendre une enquête approfondie et systématique sur ce que l'aporie donne à voir. Si l'histoire de la pensée économique nous a permis de reconstruire la théorie générale, notre démarche de philosophe-économiste nous a permis de dévoiler les implicites philosophiques logés dans la théorie économique. Nous avons fait la démonstration que c'est aux limites de la théorie économique, lorsque la théorie économique est poussée en ses retranchements, que se donne à voir avec le plus de clarté la philosophie économique d'un auteur. Autrement dit, la démarche de philosophe-économiste nous a permis au cours de notre thèse d'accéder au noyau philosophique de la théorie générale du capitalisme. Sans ce noyau philosophique, la théorie demeure orpheline. La philosophie économique donne à voir un manquement, une limite, elle montre que la théorie économique est en butte à un ensemble d'éléments qu'elle est impuissante à nommer. Nous avons qualifié ces éléments de « substrats philosophiques » pour mettre en exergue que la philosophie économique d'un auteur se situe bien *en deçà* de la théorie économique, laquelle recouvre en partie la philosophie.

Notre enquête a mis au jour deux substrats au sein de la théorie générale schumpétérienne. Un ensemble de substrats nietzschéens qui concernent la partie haute de la théorie générale, à savoir la dynamique, et un ensemble de substrats darwiniens qui concernent la partie basse, à savoir la statique. Les substrats d'inspiration nietzschéenne permettent de répondre à l'aporie de l'apparition de la nouveauté. Ainsi, ce n'est pas tant une incohérence de la part de Schumpeter, mais davantage un *interstice* par lequel la philosophie économique de type nietzschéenne se donne à voir. Schumpeter déploie de manière implicite une conception élitiste et naturaliste de la création dans laquelle les porteurs de la nouveauté apparaissent comme des individualités hors du commun, caractérisées par une série d'aptitudes hors-normes, mues par des instincts et des pulsions créatives qui échappent aux agents statiques et qui imposent la nouveauté. Schumpeter applique ainsi une philosophie agonistique de la création au diptyque entrepreneur-innovation et la philosophie de l'illimité de la vie d'inspiration nietzschéenne dans sa représentation du capitalisme. Nous avons ainsi étudié les champs lexicaux, les registres discursifs, les références, tout un ensemble d'indices désignant la présence d'un substrat typique de la réception de Nietzsche du contexte intellectuel de la Vienne du tournant du siècle.

De la même manière, si le substrat nietzschéen permet d'éclairer les apories autour de l'*origine* de la nouveauté, le substrat darwinien permet de rendre compte des *effets* de la nouveauté. À côté de cette représentation élitiste de la création coexiste une conception biologisante des agents statiques. Ces derniers sont des êtres passifs, rétifs au changement, avers au risque et, par conséquent, soumis à un *impératif d'adaptation*. Schumpeter assimile le

capitalisme à un processus illimité dans lequel la fin est confondue avec le processus lui-même et dans lequel la concurrence est représentée sous le schéma biologisant de la Lutte pour la Survie et de la Sélection des plus Aptes. Nous avons montré en quoi cette représentation est davantage redevable d'une réception déformée des idées de Darwin à la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

La coexistence de ces deux philosophies laisse apparaître une *tension* irrésolue. Cette tension entre une conception élitiste nietzschéenne de la création et une conception biologisante de l'adaptation permet d'envisager la possibilité d'un cadre explicatif général de la nouveauté. La troisième partie de notre thèse a ainsi démontré que les tensions au sein de la philosophie économique de Schumpeter permettent d'entrevoir une conception plus large de la nouveauté. Autrement dit, Schumpeter déploie un cadre explicatif valable pour toute nouveauté, dans l'ensemble des sphères de la vie sociale. Cette conception de la nouveauté est imprégnée à la fois de romantisme et de biologie, de liberté et de nécessité, de mystère et de science : le nouveau est porté par des hommes aux vertus exceptionnelles, mus par une volonté de puissance, porteurs d'un trop-plein d'énergie, d'une pulsion créatrice et qui s'imposent en brisant les routines, en arrachant les chemins de leurs ornières, en empêchant untel de poursuivre ses habitudes et en soulevant résistance, aversion et crainte de la part de masses d'agents passifs, lesquels sont forcés de s'adapter pour survivre. Schumpeter applique cette conception générale de la nouveauté à la sphère de l'économie.

Les apories de la théorie économique nous ont donc permis de mettre au jour la philosophie économique de Schumpeter. Toutefois, les tensions de la philosophie économique schumpétérienne – tensions qui s'expliquent en partie par le caractère souterrain et implicite de cette dernière – donnent à voir une conception philosophique de la nouveauté. Ainsi, la boucle est bouclée. La théorie générale permet de produire une grille de lecture explicative économique du capitalisme qui place l'innovation en son sein et répond, par conséquent, à la problématique de la nouveauté. Mais, les apories de la théorie économique donnent à voir une philosophie économique élitiste, naturaliste et biologisante. Notre thèse permet de montrer que la philosophie économique a la vertu d'interroger la théorie économique en ses limites. En revanche, les tensions mêmes de la philosophie économique permettent d'entrevoir de manière beaucoup plus nette la conception schumpétérienne de la nouveauté.

Toutefois, même si l'innovation est bien un *objet économique,* il est postulé et non pas démontré par Schumpeter. Derrière le processus capitaliste réside un élément qui demeure inexpliqué, car inexplicable, un élément qui échappe à la raison, qui échappe à la science, un *élément irrationnel.* Ainsi, l'innovation impulse la dynamique capitaliste, mais la *raison de*

l'innovation demeure une inconnue. La philosophie économique permet ainsi de montrer les limites de la théorie économique. Mieux, la philosophie économique permet de *faire parler les limites* de l'analyse, de montrer que le point aveugle de la théorie économique et du discours scientifique est un au-delà dans lequel la science économique, parce que muette, laisse entendre la philosophie économique de l'auteur comme un écho. Cet écho déborde le cadre de la science économique et laisse entendre un « message général » que la philosophie économique seule permet d'entendre. Le message général de Schumpeter est d'affirmer le *mystère du pouvoir de création de l'être humain.*

Véritable « brute d'érudition[2588] » et feu-follet de la théorie économique, Schumpeter est le récipiendaire de la noble cause consistant à fournir aux hommes une grille de lecture capable de donner du sens à l'inintelligibilité du réel qui se déploie sous leurs yeux. Il ne s'adresse ni au Prince contrairement à John Maynard Keynes dont il ne partage guère la démarche, ni aux praticiens de l'économie : les directeurs, entrepreneurs et autres investisseurs. « Un collectionneur pourrait sans doute en tirer profit. Un universitaire en fera la matière d'un cours, précise Arnaud Berthoud. Mais nulle pratique ne peut leur donner sens, puisqu'elles ne sont écrites en réalité pour personne ou pour aucun usage[2589]. » Schumpeter se veut un *théoricien* sans nulle autre prétention que de comprendre le réel. Dans son discours d'adieu à ses étudiants de Bonn, en 1932, Schumpeter expose sa conception du métier de chercheur : « Je ne souhaite dire rien qui soit définitif. Si j'ai une fonction, ce n'est pas de fermer des portes, mais de les ouvrir[2590]. » Aucun usage donc, aucune pratique certes, *Schumpeter prêche dans le désert* : pas « d'école Schumpeter[2591] » comme il en fait lui-même le constat, pas de « schumpétérianisme », pas de prêt à l'emploi pour les politiques publiques, pas de recrutement de ses étudiants, « pas de bande de zélotes[2592] » ajoute Paul Samuelson. Dans la grande traversée qu'est l'histoire de la pensée, Schumpeter s'en va tout seul. Gottfried Haberler considère que « la raison principale pour laquelle il n'existe aucune "école Schumpeter" est le fait que Schumpeter lui-même n'était ni un réformiste ni un partisan enthousiaste du capitalisme, du socialisme, du planisme, et d'aucune forme de "-isme" ; il était un savant et un intellectuel[2593]. » Schumpeter n'écrit pour personne, excepté peut-être pour ses étudiants dont il est le perpétuel professeur et, selon les

---

[2588] Selon le mot qu'Arnaud BERTHOUD me glissa au cours d'une discussion.
[2589] A. BERTHOUD, « Penser l'économie de Schumpeter », *op. cit.,* p. 12
[2590] « *Ich wünsche nie, Abschließendeszusagen. Wenn ich eine Funktion habe, dann die, Türen nicht zu-sondern aufzumachen* » J. A. SCHUMPETER, « Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft », *op. cit.,* p. 600
[2591] « *Niemals habe ich das Bestreben gehabt, so etwas zustande zu bringen wie eine Schumpeterschule.* » *Id.*
[2592] P. A. SAMUELSON, « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *op. cit.*, p. 103
[2593] G. HABERLER, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *op. cit.,* p. 371

affectueuses épithètes de Samuelson, « le grand *showman*[2594] », « l'enfant terrible[2595] » de l'économie politique. « À Schumpeter, conclut François Perroux, nous devons la profonde estime que méritent ceux qui, dans quelque ordre que ce soit des connaissances humaines, ne se sont pas contentés de découvrir ou d'élaborer des vérités fragmentaires, mais qui ont étreint dans un système général l'ensemble de la matière qu'ils se proposaient de comprendre[2596]. »

La reconstruction de ce système général schumpétérien permet d'ouvrir des perspectives de recherche sur le plan méthodologique et sur le plan thématique par l'extension du modèle de théorie générale fournie par Schumpeter aux problématiques contemporaines.

Notre thèse propose une approche renouvelée d'un auteur important de notre discipline et permet d'offrir une clé de lecture originale à son œuvre. Ce faisant, notre thèse ouvre des perspectives méthodologiques dans la manière de pratiquer l'histoire de la pensée économique notamment en faisant appel à la philosophie économique. Notre approche méthodologique consiste à faire le pari que les limites et les apories d'une théorie économique sont les interstices par lesquels la philosophie économique des auteurs se donne à voir. Nous avons rappelé en introduction à quel point la philosophie économique est un champ en cours de construction, animé par des discussions et des désaccords, soutenu par une institutionnalisation croissante et des échanges nationaux et internationaux vifs. Tout ceci constitue les témoins d'une actualité vive et d'un *besoin d'appréhender différemment l'histoire de notre discipline* par une approche méthodologique qui questionne les présupposés philosophiques véhiculés par les théories économiques. L'idée n'étant pas de faire de la philosophie pour la philosophie, mais bien en vue d'éclairer la théorie économique et, aussi et surtout, la réalité économique dans laquelle nous vivons. Car les théories ne trouvent leur raison d'être qu'en tant qu'elles sont justiciables de la réalité.

Ainsi, au-delà des considérations méthodologiques, notre travail de thèse débouche sur la possibilité d'une autre interprétation du phénomène capitaliste. En effet, notre thèse réaffirme *la nécessité de considérer le capitalisme comme un objet d'étude de premier ordre pour la science économique*. La reconstruction de la définition tridimensionnelle du capitalisme chez Schumpeter nous permet d'entrevoir la possibilité *d'une grille de lecture applicable au capitalisme contemporain*. Il s'agit de placer le capitalisme au cœur de la pensée et de la philosophie économiques. La théorie générale permet d'interroger la nature du capitalisme et

---

[2594] P. A. SAMUELSON, « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *op. cit.*, p. 100
[2595] *Ibid.*, p. 98
[2596] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.,* p. 139

de nous engager sur la problématique de la nouveauté. En effet, la théorie générale permet d'appréhender l'évolution des réponses économiques, institutionnelles et culturelles déployées par le capitalisme face à l'irruption constante de nouveautés. Des perspectives de recherches s'ouvrent autour de la problématique de la réaction à la nouveauté : Comment la nouveauté est-elle absorbée par le système économique ? Quelles réactions sont induites dans le cadre institutionnel ? Quel type d'institution encourage ou, au contraire, freine la nouveauté ? Quelles conséquences sur l'évolution des valeurs, sur le changement des normes et des représentations du monde ? En un mot, la théorie générale offre une grille de lecture de la coévolution des sphères économiques, institutionnelles et culturelles au cœur de laquelle se situe la nouveauté. La grande leçon de notre interprétation de Schumpeter est de lire le capitalisme comme un ensemble de réponses apportées aux perturbations que ne manquent pas de provoquer l'arrivée du nouveau. Le cœur du phénomène capitaliste réside dans cette tension entre l'irruption soudaine et imprévue de la nouveauté et l'ensemble des réactions successives provoquées par cette irruption sur la sphère économique, le cadre institutionnel et les éléments culturels de la société. Nous avons découvert à la lecture de Schumpeter que le capitalisme peut être compris comme *une méthode de traitement économique, social et culturel des bouleversements engendrés par les innovations*.

L'approvisionnement continuel de nouveautés est la condition *sine qua non* du maintien en vie du capitalisme. Par conséquent, les innovations ne cesseront de bouleverser nos vies et de générer du malaise et du mal-être individuel et collectif, de susciter des résistances et des luttes, de la crainte et de la fascination, de modifier les institutions et les lois, de bouleverser notre rapport aux valeurs et aux normes, d'ébranler nos conceptions du monde et de la vie bonne. Le capitalisme est ce système économique de la tension constante entre la destructivité et la créativité portées par la nouveauté. Ainsi, le phénomène capitaliste peut être lu comme un processus de diffusion et d'absorption de la nouveauté. Dans une époque marquée par *l'inquiétude de la fin* – fin du capitalisme, fin des écosystèmes, fin du monde – il est urgent de mettre en examen la nature du *nouveau*, son mode d'apparition et son mode d'existence, de mettre en examen les rapports entre la destruction et la création concomitamment portées par le processus capitaliste. Notre interprétation de la théorie générale schumpétérienne permet de lire le capitalisme comme ce régime économique qui détruit autant qu'il crée, comme un funambule sur la corde raide de la nouveauté, toujours prêt de basculer entre destruction d'un côté et création de l'autre, mais qui, jusque-là, maintient sa balance et son cap au prix des souffrances et des agréments qu'il provoque. La théorie générale permet de mettre en question

les rapports entre renouvellement et fin du capitalisme, d'étudier les conditions et les effets de son maintien en vie, en un mot, elle pose la question de *l'éventualité de sa survie*.

Annexe 1 - Notice biographique

> « *Tout comprendre, c'est tout pardonner. Or, celui qui comprend tout, voit bien qu'il n'y a rien à pardonner.* »
>
> Schumpeter[2597]

I. « A young man and a great snob » (1883-1914)

Une enfance austro-hongroise (1883-1901)

Joseph Aloïs Schumpeter est né à Triesch, petite ville de Moravie, en Autriche-Hongrie, le 8 février 1883. Année lourde de grands économistes : Karl Marx meurt le 14 mars et John Maynard Keynes voit le jour le 15 juin. « Jozsi » (prononcez Yoshi) est l'unique enfant d'une famille bourgeoise et catholique, issue de l'industrie textile. Son arrière-arrière-grand-père fonda une manufacture de textile. Les générations successives – on recense treize générations de Schumpeter à Triesch – développèrent l'industrie familiale[2598]. Son père, lui aussi directeur, meurt alors que Joseph est âgé de quatre ans, ce dernier se rapproche de sa mère, Johanna, fille d'un chirurgien établi à Jihlava. La famille de Joseph compte de nombreux industriels, mais peu de carrières académiques.

La mère et son fils déménagent en 1888 à Graz. Johanna, alors âgée de 32 ans, épouse en secondes noces Sigismund von Keler, de trente ans son aîné. Ce dernier, *Feldmarshallleutnant* à la retraite, appartient à la noblesse d'Empire et, à ce titre, côtoie la haute société aristocratique autrichienne. En 1893, la famille s'installe dans les quartiers aisés de Vienne.

La même année, le jeune Schumpeter est admis au très prestigieux Theresianum, collège de l'aristocratie viennoise où il est instruit dans d'une atmosphère de haute culture : il étudie les mathématiques, les sciences, l'histoire, la littérature. Il possède par ailleurs une grande maîtrise des langues outre l'Allemand : l'Anglais, l'Italien, le Français. Sans oublier les langues

[2597] J. A. SCHUMPETER, *Das Wesen und der Hauptinhalt*, *op. cit.,* p. v
[2598] Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science: a metatheoretical study*, *op. cit.*, p. 13

mortes, Latin et Grec[2599] dont il conservera la maîtrise toute sa vie : une édition des pièces d'Euripide en Grec ancien se tenait ouvert sur sa table de chevet la nuit de sa mort[2600]. Élève doué, élevé dans le culte de la réussite par sa mère, le jeune Schumpeter se montre un lecteur vorace. Il étudie la philosophie et la sociologie et confessera plus tard :

Illustration 2. Schumpeter à l'âge de 17 ans.
[Harvard University, HUGBS 276.90p (5) Joseph Alois Schumpeter, ca. 1900]

> « Already at the time of the Theresianum, I had developed sociological interest together with philosophical ones, but at the university my first field of research was legal and social history especially from an economic point of view. Then I made a sharp turn to economic theory of the Austrian (Menger) School; I was looked upon above all as its representative (and problem child) and my work in economics is based on its theoretical ground, although subsequent development followed the direction of Walras, Pareto, and Edgeworth ("mathematical school") and my own results were compatible with other approaches. After 1912, these interests receded behind sociological ones, which led to different opinion of Schmoller's research field[2601]. »

Diplômé du Theresianum en 1901, il intègre la même année la Faculté de Droit et de Science politique de Vienne. Les études de droit recouvraient alors un panel plus large de disciplines : sciences juridiques, science politique, histoire, sociologie, statistiques et économie. Dès sa formation universitaire, Schumpeter ne se restreint nullement à la science économique : il témoigne d'un intérêt certain pour des disciplines qui ne quitteront jamais son œuvre : sociologie, philosophie, histoire, etc.

Johanna se sépare de son mari en 1906. Joseph est âgé de 23 ans.

[2599] R. L. ALLEN, *Opening Doors: the Life and Work of Joseph Schumpeter*, New Brunswick, N.J, Transaction Publishers, 1991 Vol. 1, p. 20
[2600] *Id.*, Vol. 2, p. 239
[2601] SCHUMPETER cité par Y. SHIONOYA, *Schumpeter and the idea of social science*, *op. cit.*, p. 16

À l'Université de Vienne (1901-1906)

Capitale d'un empire de plus de cinquante millions d'habitants, Vienne est à l'époque une véritable capitale culturelle. John K. Galbraith dira : « *la Vienne d'avant-guerre avait des droits non négligeables à prétendre au titre de capitale intellectuelle et culturelle de la vieille Europe*[2602]. » Sur le plan politique, l'empire d'Autriche-Hongrie est le théâtre de grandes tensions entre les différentes nations en son sein et à la tête duquel une monarchie vieillissante peine à les contenir. C'est une « Joyeuse Apocalypse » baignée dans une atmosphère de « décadence et d'innovation[2603] » pour l'Autriche-Hongrie, atmosphère dans laquelle Schumpeter se forme sur le plan intellectuel.

L'Université de Vienne compte parmi ses professeurs les pères fondateurs de l'école autrichienne d'économie : Carl Menger (1840-1921), qui n'assure plus de cours à partir de 1903, est remplacé la même année par Friedrich von Wieser (1851-1926). Eugen Böhm-Bawerk (1851-1914) a une relation privilégiée avec le jeune Schumpeter. C'est au cours de son séminaire que Schumpeter fréquente de futurs théoriens marxistes tels que Bruno Hilferding, Otto Bauer ou encore Emil Lederer. La pensée de Marx est largement débattue par les universitaires autrichiens et son analyse dynamique du capitalisme influencera largement l'œuvre de Schumpeter.

Au-delà des Autrichiens, Schumpeter suit les cours de Eugen von Philippovich (1858-1917), économiste de renom qui prône une forme de synthèse entre la théorie et l'histoire. Son œuvre majeure, *Grundriss der politischen Ökonomie,* est considérée par Ludwig von Mises, qui fréquente les mêmes cours que Schumpeter, comme « *the most successful German-language textbook on economics of its time*[2604]. » Le jeune Schumpeter fréquente également les cours de Karl Theodor von Inama-Sternegg (1843-1908), qui insistait sur le rôle de la statistique dans l'étude de l'économie. Les deux économistes ont sur Schumpeter une influence qui ne le quittera pas. Comme le remarque Richard Sturn, « *Schumpeter found himself in the middle of several fundamental controversies regarding the relations between theory, empirics, history, and politics*[2605]. »

[2602] J. K. GALBRAITH, *Voyage dans le Temps Economique*, Paris, Seuil, 1995

[2603] R. B. PYNSENT (éd.), *Decadence and Innovation, op. cit.*

[2604] Cité par J. G. HÜLSMANN, *Mises: the last knight of liberalism*, Auburn, Ala, Ludwig von Mises Institute, 2007, p. 81

[2605] R. STURN, « Joseph Alois Schumpeter (1883–1950) », dans G. Faccarello et H. D. Kurz, *Handbook on the History of Economic Analysis, I. Great Economists since Petty and Boisguilbert*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016, p. 184

Sa grande maitrise des langues permit à Schumpeter d'élargir son horizon intellectuel au-delà de la langue allemande : il lit Léon Walras, Vilfredo Pareto et Francis Edgeworth. Étudiant doué, ouvert d'esprit, il attire l'attention pour son attitude détachée et ses allures de dandy, que beaucoup considère comme un manque de sérieux. Très tôt, il montre un goût particulier pour les chevaux.

L'année londonienne (1906-1907)

Le 16 février 1906, Schumpeter devient docteur en droit. À 23 ans, après un cours séjour à Berlin où il suit le séminaire de Gustav von Schmoller (1838-1917), il s'installe à Londres pour un an. Il est introduit dans la haute société britannique et fréquente les soirées mondaines. Dans une lettre à un ami, il décrit cette année comme étant la plus heureuse de sa vie et précise « *I lived in England as a young man and a great snob*[2606]. »

En août 1907, il fait la rencontre d'une femme de douze ans sa cadette, Gladys Ricarde Seaver, fille d'un employé de l'Église d'Angleterre, qu'il épouse trois mois plus tard, le 5 novembre 1907 à la grande désapprobation de sa mère Johanna. Ils se séparent quelques mois plus tard sans pour autant se divorcer. Profitant d'être géographiquement séparé de son épouse, il obtient le divorce devant un tribunal autrichien en 1920. Lorsqu'il se remarie en 1925, il est considéré comme « bigame » par les autorités anglaises qui n'ont enregistré aucun divorce.

Hormis les soirées mondaines et le mariage, la période londonienne est aussi une période de forte étude à Oxford et Cambridge et surtout à la London School of Economics où Schumpeter est *research student.* Il y fait la rencontre d'Alfred Marshall (1842-1924) avec lequel il partage un petit déjeuner[2607] où cours duquel les deux hommes discutent du but de la science économique. Si « Papa Marshall[2608] », comme l'appellera affectueusement Schumpeter, défend l'idée d'une science économique appliquée aux problèmes pratiques, le jeune Schumpeter considère au contraire que l'économie doit être étudiée pour elle-même. Il rencontre également Francis Edgeworth. Il profite de cette année à Londres pour visiter plusieurs facultés d'Europe dont Berlin et la Sorbonne.

[2606] Cité par R. SWEDBERG, « Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work », *op. cit.*, p. 8
[2607] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation, op. cit.,* p. 59
[2608] P. A. SAMUELSON, « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *op. cit.,* p. 103

Avocat au Caire (1907-1908)

Fin 1907, il s'installe au Caire avec son épouse et met à profit ses connaissance juridiques auprès d'une clientèle locale et plaide devant le Tribunal Mixte International du Caire, ce qui lui confère des salaires conséquents. Il se met au service de la fille du khédive Abbas II, gouverneur d'Égypte alors sous tutelle ottomane. Les raisons de son séjour au Caire sont mal connues, il y mène une vie dissolue et exotique mais continue à étudier d'arrache-pied.

C'est au Caire qu'il rédige son premier ouvrage *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie* (publié en mars 1908) qu'il dédie à sa mère. L'accueil de l'ouvrage est assez mitigé, et Wieser dira : « *La principale erreur de Schumpeter est qu'il veut englober trop de choses. On a le sentiment que l'auteur n'a pas encore atteint son équilibre et qu'il a encore à apprendre à délimiter son champ d'étude.* »

Schumpeter échange une série de lettre avec Léon Walras et lui envoie une copie de son livre. La même année, il lui rend visite en Suisse : surpris par le jeune âge de son visiteur, Walras n'a visiblement pas compris que Schumpeter en était l'auteur[2609]. Dans une lettre à Walras, Schumpeter confie : « Un (sic) nouvelle époche (sic) pour l'économie scientifique est marqué (sic) par vos beaux mémoires, qui, pour la première fois, ont traité la théorie économique dans une manière vraiment scientifique. Moi, je m'efforcerai toujours de travailler sur les bases indiquées par vous, de continuer votre œuvre. […] Je ne demande pas mieux que d'être considéré comme votre disciple et de contribuer quelque chose à l'œuvre inauguré (sic) par vous[2610]. »

En 1908, atteint d'une fièvre de Malte, il rentre à Vienne. Il est décidé à entamer une carrière universitaire en économie. Pour ce faire, *Das Wesen* devient le cœur de son Habilitation. Évalué par ses anciens professeurs Böhm-Bawerk et Wieser, il n'a aucun mal à obtenir un poste de professeur à l'université de Czernowitz (actuelle Ukraine) en 1909, bien qu'il eût préféré un poste à l'Université de Vienne. Il est le plus jeune Autrichien de son temps à enseigner l'économie politique, il est alors âgé de 26 ans.

[2609] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 63

[2610] J. A. Schumpeter, *Briefe / Letters*, *op. cit.,* p. 43, Lettre à Léon Walras du 9 octobre 1908.

Orgies, duel et Théorie à Czernowitz (1909-1911)

Schumpeter est un professeur très apprécié de ses étudiants. Quelques semaines après son arrivée, une querelle éclata avec un bibliothécaire de l'Université qui refusait l'accès à certains livres aux étudiants de Schumpeter. Ce dernier finit par insulter publiquement le bibliothécaire qui, en retour, le provoque en duel. Schumpeter remporta son duel et assit sa réputation auprès de ses étudiants.

Illustration 3. Schumpeter à l'âge de 27 ans. [Harvard University, HUGBS 276.90p (2) Joseph Alois Schumpeter, ca. 1910]

Bien que le poste ne l'enchante guère, les années passées à Czernowitz lui sont heureuses. Gladys et lui ont des mœurs dissolues qui se traduisent par des escapades extra-conjugales fréquentes. Schumpeter possède une réputation sulfureuse de coureur de jupons qu'il entretient savamment. Des années plus tard, il ravira ses collègues d'Harvard avec ses souvenirs et anecdotes orgiaques « dignes des Mille et Une Nuits[2611] » confie Haberler.

Les deux années passées à Czernowitz sont surtout celles de la rédaction de son deuxième ouvrage, publié en 1911 : *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung.* Il a 28 ans. L'ouvrage reçoit un accueil mitigé. Les critiques de son ancien professeur Böhm-Bawerk sont acerbes et appelleront des remaniements considérables dans les éditions ultérieures. Il faut attendre 1934 pour une première traduction anglaise.

Boycotté à Graz, applaudi à New-York (1911-1914)

Schumpeter reçoit une nouvelle affectation en 1911 à la prestigieuse université de Graz, poste qu'il occupe jusqu'en 1921. Son prédécesseur Richard Hildebrand est un membre de l'École historique allemande et voit son jeune remplaçant avec un œil peu accueillant : « Il

[2611] G. HABERLER, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *op. cit.,* p. 338

adhère à une conception entièrement stérile, abstraite et formaliste qui ne fait que jouer avec des concepts mathématiques ou mécaniques et avec des analogies sans aucun lien avec la vie réelle. Son [premier] livre […] ne contient rien d'autre que des lieux communs vides et des banalités qu'ils présentent comme d'importantes trouvailles dans une grande autosatisfaction et une emphase[2612]. » Soutenu par Böhm-Bawerk, Schumpeter obtient finalement le poste.

Les époux Schumpeter s'installent dans un appartement confortable du centre de Graz. Cependant, Schumpeter cultive une certaine déception de ne pas être affecté dans les grandes universités de Vienne ou de Berlin.

Ses relations avec les étudiants sont plus difficiles qu'à Czernowitz. Schumpeter est un professeur exigeant qui demande énormément de lectures et de préparations, avec des examens difficiles et une certaine propension à critiquer le travail de son très populaire prédécesseur Hildebrand. Les étudiants, attachés à Hildebrand et peu habitués à cette masse de travail, finissent par organiser des protestations, ce qui consterne Schumpeter. La situation va jusqu'au boycott de ses cours et à l'appel à sa démission. Situation inédite dans une université de l'empire austro-hongrois ! L'affaire pris une tournure nationale, car le ministre de la culture et de l'instruction à Vienne exigea du recteur de l'Université de Graz qu'une médiation soit organisée entre Schumpeter et ses étudiants. Humilié, Schumpeter campe sur ses positions et le boycott finit par cesser après trois semaines !

Cet épisode à Graz a profondément marqué Schumpeter. Son attitude envers les étudiants et ses collègues change à partir de ce moment : il se montre plus courtois et ouvert avec ses collègues qui, déjà à Czernowitz, lui reprochaient ses frasques et son arrogance. Le travail qu'il donne à ses étudiants est toujours imposant et difficile mais il attribue des notes beaucoup plus accommodantes.

Au cours de l'année 1913-1914, il est *exchange professor* à l'Université de Colombia, à New-York, dans le département dirigé par l'institutionnaliste Wesley Wicksell qui vient de publier ses *Business Cycles* dont Schumpeter vante les mérites : « *Il s'agit du travail le plus remarquable depuis celui de Juglar.* » Son épouse Gladys ne l'accompagne pas aux États-Unis et retourne au Royaume-Uni.

Son discours inaugural à la Columbia lui attire les sympathies et l'admiration des étudiants et de ses collègues. Pendant son séjour aux États-Unis, Schumpeter multiplie les conférences et visite le pays jusqu'à la côte pacifique : son séjour américain est l'occasion de conforter ses théories sur l'importance de l'entrepreneur et du crédit dans le développement du

[2612] Cité par T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 76

capitalisme. « *My mission is to see as much of American universities and men of eminence as I can*[2613] » écrit-il à un ami. En effet, Schumpeter rencontre des économistes américains tels que Irving Fisher, pour la célébration de *Thanksgiving*, ou encore Franck Taussig[2614]. Schumpeter fait bonne impression auprès des étudiants et des collègues et assoit sa réputation outre-Atlantique. Son premier séjour américain lui laisse un souvenir enthousiasme : « *I have seen, and given adresses at, seventeen American universities and am taking with me the pleasantest possible impressions of men and institutions. Truly it is a great country and I am awfully sorry to have to leave it*[2615]. »

II. « I may have deserved much, but this, no » (1914-1932)

Les années de guerre (1914-1918)

Les années de guerre marquent une rupture dans la carrière et la vie de Schumpeter. Alors qu'il se retrouve seul à Graz, il s'éloigne peu à peu de sa carrière universitaire pour se rapprocher des milieux politiques.

Grâce à son statut d'universitaire, Schumpeter est dispensé de service militaire car il est le seul professeur d'économie de son université. Gladys, restée en Angleterre, se retrouve coupée de son mari. Une correspondance entre les deux époux, que la censure et la guerre rendent parfois difficile, atteste d'une affection et d'une inquiétude mutuelle. Mais les contacts entre les deux époux se sont peu à peu estompés, rendus difficiles par la situation de guerre, la censure et l'éloignement. En 1920, Joseph n'a pas vu Gladys depuis sept ans. La séparation entre les deux époux devint un état de fait et la procédure de divorce ne fut pas prononcé.

Les années de guerre sont une période d'intense activité intellectuelle et de profonde solitude. Schumpeter croule sous les responsabilités d'enseignement et assure quelques publications. À la demande Max Weber, il rédige un ouvrage d'histoire de la pensée économique : *Epochen der Dogmen und Methodengeschichte* en 1914, pour le premier volume des *Grundriss der Sozialökonomik.* Ses rapports avec Max Weber mêlent admiration et rivalité. Malgré une sympathie mutuelle, leurs discussions finissent parfois en dispute[2616].

[2613] Cité par *Ibid.*, p. 83
[2614] *Id.*
[2615] Cité par R. L. ALLEN, *Opening Doors*, *op. cit.*, Vol. 1, p. 134
[2616] Voir T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 94

Auteur de plusieurs memoranda destinés à l'Empereur d'Autriche-Hongrie sur la situation politique et commerciale de l'Empire[2617], Schumpeter se rapproche du pouvoir politique de son pays. À l'instar de Menger qui fut tuteur de l'Archiduc Rodolphe, de Böhm-Bawerk qui fut ministre des Finances, et de Wieser proche de la Cour impériale, Schumpeter fait des tentatives infructueuses pour intégrer le gouvernement. Ses activités politiques furent intenses[2618], il devient l'un des conseillers économiques de l'Empereur. Durant la guerre, Schumpeter ne cachait pas son pacifisme et ses sympathies pour l'Ouest européen. Cet anglophile convaincu ne voit aucune raison pour l'Autriche-Hongrie de s'engager dans la guerre aux côtés des Allemands, pour lesquels il cultive une certaine hostilité.

Au sortir de la Première Guerre mondiale et après la dislocation de l'Autriche-Hongrie et la chute des Habsbourg en 1918, Schumpeter se tient en retrait de la vie académique[2619] et poursuit ses ambitions politiques dans la jeune République d'Autriche alors circonscrite à un territoire de sept millions d'habitants. Entre 1916 et 1924, il enchaine des expériences infructueuses en politique et dans les affaires. Grâce à ses anciens camarades du séminaire Böhm-Bawerk, Rudolf Hilferding et Emil Lederer, il participe en 1918 à la Commission de Socialisation allemande *(Sozialisierrungskommision)* qui s'occupe de la réorganisation et de la restructuration de certaines industries après la guerre. Pour l'occasion, il emménage à Berlin. Son travail à la Commission lui permet d'acquérir une certaine notoriété dans la sphère politique. Il collabore étroitement avec les socialistes et approuve des décisions de « socialisation » de l'industrie du charbon qui consiste en une mise sous tutelle publique, certes provisoire[2620].

Schumpeter ministre des Finances (1919)

En février 1919, des élections sont organisées à Vienne et portent les sociaux-démocrates au pouvoir. Son ami Otto Bauer, nouvellement nommé ministre des Affaires étrangères, conseille au gouvernement de Karl Renner de nommer Schumpeter au poste de ministre des Finances. Une nouvelle fois, Schumpeter reçoit le soutien de Rudolf Hilferding. Entre avril et

---

[2617] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.,* p. 48
[2618] E. MÄRZ, *Joseph Schumpeter, Scholar, Teacher & Politician*, New-Haven, Connecticut, Yale University Press, 1991
[2619] M. PENEDER et A. RESCH, « Schumpeter and Venture Finance ; Radical Theorist, Broke Investor and Enigmatic Teacher », *op. cit.*
[2620] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 54-55

novembre 1919, Schumpeter est ministre d'un gouvernement dont il ne partage les vues socialistes[2621]. Cette expérience se révèle être un échec.

Les positions politiques de Schumpeter sont mal connues ce qui fragilise sa position. Il est critiqué pour son opportunisme : il a en effet servi l'ancienne Cour impériale austro-hongroise d'une part mais aussi la très socialiste Commission de socialisation en Allemagne ; ses positions conservatrices et son manque d'affiliation partisane lui attire les suspicions.

De plus, la situation économique est catastrophique : une partie de la population est proche de la famine, l'activité économique est anémique, l'endettement fort, l'inflation galopante et le chômage très important. Travaillant seul, Schumpeter propose en septembre 1919 un *Finanzplan*. Son projet prévoit des investissements massifs via le développement du crédit bancaire comme soutien à l'entrepreneuriat sur le long terme mais aussi l'ouverture à l'exportation des produits autrichiens. La conquête des marchés étrangers devait s'accompagner d'investissements étrangers pour développer les industries autrichiennes. Peu soutenu par son propre gouvernement mais également par les Alliés victorieux, le *Finanzplan* de Schumpeter fut rejeté.

Les relations avec les autres membres du gouvernement se détériorent rapidement. Schumpeter critique ouvertement les positions du gouvernement sur une éventuelle unification de l'Autriche à l'Allemagne. Il est lui-même partisan d'une fédération regroupant les anciens territoires de l'Autriche-Hongrie. Il irrite par ailleurs les Sociaux-Démocrates en voulant ouvrir l'investissement à des capitaux étrangers. Il est remercié le 19 octobre 1919. Son ancien professeur Wieser est tout à fait dubitatif de l'expérience politique de son étudiant mais reconnaît, dans son journal, que « Schumpeter a du courage, une qualité qui ne saurait être surestimée[2622]. »

Schumpeter banquier (1921-1924)

La carrière politique de Schumpeter fut donc courte. En 1921, par l'intermédiaire de ses connaissances dans le monde de la finance, il est nommé à la tête d'un établissement financier viennois reconnu : la *Biedermannbank*[2623]. Il est essentiellement motivé par des motifs

[2621] *Ibid.*, p. 58
[2622] Cité par W. STOLPER, *Joseph Alois Schumpeter – The Public Life of a Private Man*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1994, p. 293
[2623] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 67-68

pécuniaires : son salaire annuel est d'environ 250 000 dollars en équivalent 2007[2624] et il devient le deuxième plus gros actionnaire de la banque. Schumpeter possède un train de vie particulièrement dispendieux : investissement immobilier, dîner dans les restaurants mondains, achats de chevaux de courses, fréquentation de courtisanes, etc. « *Il loue un fiacre tiré par deux chevaux pour monter et descendre à la mi-journée la Kartnerstasse – un grand boulevard au centre de Vienne – avec une séduisante prostituée blonde sur un genou et une brune aussi attirante sur l'autre*[2625]. »

À la tête de la *Biedermannbank*, Schumpeter multiplie les investissements avec succès. Toutefois, l'Autriche est frappée à ce moment par une inflation galopante. En 1924, la Bourse de Vienne connaît un krach qui conduit à la faillite de nombreuses institutions bancaires et financières dont la *Biedermannbank.* La banque se trouve dans une situation critique et Schumpeter lui-même se trouve ruiné. Sous la pression du conseil d'administration, il démissionne en 1924, criblé par une dette d'une hauteur de deux millions d'euros 2014[2626].

Après un départ remarqué et brillant dans le monde universitaire, Schumpeter échoue consécutivement en tant que ministre puis en tant que banquier. À 41 ans, il se retrouve sans emploi, sans salaire et couvert de dettes. Ayant perdu toute réputation et très impopulaire dans le monde politique, Schumpeter retourne s'installer à Graz et tourne la page des années qu'il appellera plus tard son *gran rifiuto.*

À nouveau professeur : Bonn (1925-1926)

À partir de 1920, il fréquente Anna Josefina Reisinger, la « *plus grande merveille de sa vie* », fille de son concierge, de vingt ans sa cadette. Officiellement toujours marié à sa première épouse Gladys et ruiné, Schumpeter épouse Anna Resinger le 5 novembre 1925. Âgé de 42 ans, Schumpeter épouse une jeune femme de 22 ans issue de la classe ouvrière, au grand désespoir de sa mère, qui n'assiste pas au mariage. Schumpeter choisit Hans Kelsen comme garçon d'honneur[2627]. Georges-Henri Bousquet rapporte l'anecdote de Wieser, invité au mariage, lui décrivant la belle-famille de son jeune élève : « "La belle-mère était comme ça", et de tracer de

[2624] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 106
[2625] R. Swedberg, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 68
[2626] Pour plus d'éléments sur son passage au pouvoir politique et à la tête d'une banque, on peut lire avec intérêt M. Peneder et A. Resch, « Schumpeter and Venture Finance ; Radical Theorist, Broke Investor and Enigmatic Teacher », *op. cit.*
[2627] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 123

la main un demi-cercle du menton à la ceinture, “et le beau-père comme ça”, autre demi-cercle de la ceinture jusqu'au haut des cuisses[2628]. »

En 1925, grâce à l’appui d’économistes de l’école historique comme Arthur Spiethoff et Gustav Stolper, Schumpeter obtient une chaire de finance publique à la prestigieuse Université de Bonn, ville dans laquelle les Schumpeter déménagent. Avant son arrivée, les mathématiques et les approches théoriques étaient quasiment inexistantes en Allemagne. Brillant et pédagogue, Schumpeter rédige un vaste traité sur la théorie de la monnaie qui restera inachevé et publié de manière posthume en 1970 sous le titre *Das Wesen des Geldes*.

Illustration 4. Anna et Joseph en 1925
[Harvard University, HUGBS 276.90 (10) Joseph A Schumpeter and two women, ca. 1925]

Les années tragiques (1926-1932)

En juillet 1926, sa mère meurt, ce qui plonge Schumpeter dans un immense chagrin. Moins de deux mois plus tard, Anna trouve la mort en donnant la vie. L’enfant, baptisé Joseph, ne survécut que quelques heures. Schumpeter est anéanti par la suite des événements. La perte de sa mère, son épouse et son enfant constitue, selon W. Stolper, « *un traumatisme final qui transforme Schumpeter, homme d’une vitalité impressionnante, en une personne dépressive et brisée sur le plan émotionnel*[2629]. » À un ami, il écrit : « *My beloved Annie is no more… Everything look so grim now that I do not care what happens… I may have deserved much, but this, no*[2630]. »

Pendant des années, il ne toucha pas aux affaires de son épouse et déposait, chaque jour, une rose sur sa tombe. Jusqu’à sa mort, il continua d’écrire à Anna et à sa mère dans son journal intime par des mots en forme de prière : « *O Mutter und Herrin – o seid über mir !* » - « Ô Mère et Amante – protégez-moi ! » suivi tantôt par des complaintes, tantôt par des soulagements, signes de la très grande détresse de l’Autrichien. Il se réfugia dans le travail mais les dettes accumulées accentuèrent sa dépression.

[2628] G.-H. BOUSQUET, « Souvenirs et réflexions sur Schumpeter (1883-1950) », *Revue d’économie politique*, vol. 92, nº 2, avril 1982, p. 240-2443
[2629] W. STOLPER, *Joseph Alois Schumpeter – The Public Life of a Private Man*, *op. cit.*, p. 7
[2630] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 138

Sur la plan académique, les travaux de Schumpeter prennent une tournure davantage sociologique et s'orientent vers des thèmes plus larges[2631]. Alors qu'il achève son travail sur les monnaies, Keynes rencontre un succès retentissant avec son *Treatise on Money.* Fou de colère, Schumpeter détruit ses propres manuscrits et abandonne son travail sur le sujet. Diminué sur le plan affectif, Schumpeter est également frustré sur le plan professionnel et académique. Son centre d'intérêt se tourne davantage vers la théorie des cycles.

Un an après la mort de Anna, Schumpeter propose à sa secrétaire, Mia Stöckel, d'emménager chez lui afin de d'assurer l'intendance et la gestion de la vaste résidence en addition de son travail de secrétaire : taper ses manuscrits, sa correspondance, etc. Mia s'avère une aide précieuse mais également une confidente et un soutien moral et affectif pour Schumpeter. La période bonnoise est caractérisée par une très grande activité scientifique.

Invité régulièrement à l'Université de Harvard dès les années 1930, Schumpeter participe activement à la fondation de la Société d'Économétrie avec Ragnar Frisch. Il soutient la constitution de l'économétrie dans la mesure où il considère, tout comme Frisch, la possibilité d'allier théorie, mathématique et statistique. Afin d'éponger ses lourdes dettes, il publie dans de nombreux journaux et aide son ami Stolper à fonder *The German Economist*. Invité au Japon en 1931, Schumpeter y rencontre un très franc succès. Il se passionne dès lors pour la culture japonaise. La *Théorie de l'évolution économique* est traduite en japonais en 1937 et l'œuvre de Schumpeter connaîtra une notoriété importante au Japon toujours vivace aujourd'hui.

Illustration 5. Schumpeter en visite au Japon
[Harvard University, HUGBS 276.90p (18)]

Pendant ses absences, Mia Stöckel s'assure de la continuité de ses affaires en Allemagne et de la gestion de sa maison. Joseph et Mia entretiennent, sans doute à partir de 1927-1928, une relation sentimentale. En 1932, Schumpeter accepte un poste permanent à l'Université d'Harvard. Ses adieux avec le vieux continent sont difficiles dans la mesure où il laisse derrière

[2631] *Ibid.*, p. 156-157

lui ses amis et Mia, qui nourrissait l'ambition d'un mariage avec Schumpeter que ce dernier a décliné.

III. « *A good cold* douche » (1932-1950)

En Amérique (1932-1939)

Schumpeter émigre aux États-Unis comme de nombreux intellectuels européens de sa génération. Dans les premières années, il se rend chaque été en Europe pour rendre visite aux Reisinger, à ses anciens collègues et, bien entendu, à Mia.

À Harvard, il est très populaire auprès de ses étudiants qui le surnomme « Schumpy ». Il forme une génération d'économistes brillants dont Paul Samuelson, James Tobin, tous deux futurs prix Nobel, ou encore Hyman Minsky, Nicolas Georgescu-Roegen, Paul Sweezy, Richard Goodwin ou encore le Père jésuite Bernard Dempsey.

Illustration 6. Partie de tennis avec Mia Stöckel, en 1934 [Harvard University, HUGBS 276.90p (33)]

Professeur aimé de ses étudiants, il est malgré cela très excentrique. Selon le témoignage de Robert Heilbroner, il avait pour habitude de faire patienter longuement ses étudiants avant d'entrer en cours, de retirer cérémonieusement ses gants, son chapeau, son pardessus. Il impressionne ses étudiants en faisant ses cours sans aucune note écrite. Schumpeter contraste furieusement avec la société américaine de l'entre-deux-guerres, Samuelson se souvient : « *The America of Mickey Rooney and coca-cola he knew almost nothing about; in 1913, while at Columbia, he first saw a football game, and that was enough to last him the rest of his life; if anything, he went out of his way to exaggerate his naiveté with respect to all such matters*[2632]. » Ne sachant pas conduire et ayant essayé une seule fois de prendre le métro, il se déplaçait exclusivement en taxi ou accompagné

[2632] P. A. SAMUELSON, « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *op. cit.*, p. 98

par un collègue motorisé. Pour ses longs voyages, il privilégiait le train et sortit dubitatif de son unique vol en avion en 1937.

En 1932, en pleine Grande Dépression, Robert Heilbroner rapporte que Schumpeter déclara, avec un fort accent viennois : « *Chentlemen, you are vorried about the depression. You should not be. For capitalism, a depression is a good cold* douche[2633]. » Ses étudiants ne comprirent pas le sens du mot français « douche » et le confondirent avec le terme anglais « *douche* », ce qui accentua l'incompréhension… Néanmoins, le professeur Schumpy, bien que donnant des devoirs et des lectures lourdes, est réputé pour donner d'excellentes notes à ses étudiants, ce qui conforte sa popularité.

La situation politique en Allemagne inquiète de plus en plus Schumpeter. Le gouvernement nazi prend des mesures d'exclusion des Juifs des postes académiques. De nombreux professeurs d'économie, parmi lesquels des amis proches de Schumpeter, sont victimes de ces mesures antisémites. Schumpeter, avec l'aide de Westley Clair Mitchell, monte un comité américain pour mener une campagne de secours aux professeurs juifs d'économie afin de les faire venir aux États-Unis en qualité de professeur[2634]. Schumpeter écrit de nombreuses lettres et active son réseau en Amérique afin d'appuyer la fuite de plusieurs collègues dont Emil Lederer, Karl Mannheim, qui restera au Royaume-Uni, ou encore Wolgang Stolper.

En 1933, Schumpeter rencontre Elizabeth Boody, économiste, de quinze ans sa cadette, il l'épouse en 1937. Schumpeter est âgé de 54 ans.

Cycles et dépression (1939)

Dès 1936 et la publication de la *Théorie générale*, Schumpeter nourrit une certaine jalousie envers le succès rencontré par Keynes. Il constate avec amertume que « *the majority of our very best young people are almost fanatically for Mr. Keynes's book, and this phenomenon seems to be fairly general*[2635]. »

C'est avec difficulté que Schumpeter parvient à publier en 1939 son immense ouvrage : *Business Cycles*. Il met dans la rédaction de son magnum opus un effort considérable : *« I am still a slave to my manuscript and for instance … worried last night till 2 a.m., on such questions as whether potatoes were important enough in Germany in 1790 to count in the business*

[2633] R. L. HEILBRONER, *Les Grands économistes*, *op. cit.,* p. 301
[2634] T. K. MCCRAW, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 229
[2635] J. A. SCHUMPETER, *Briefe / Letters*, *op. cit.*, p. 297

cycle[2636]. » Néanmoins, le succès ne fut pas au rendez-vous. Les deux volumes de plus de 1000 pages impressionnent les économistes par leur érudition et leur précision. Le livre reprend de manière condensée les éléments théoriques présents dans la *Théorie de l'évolution économique* mais s'épanche dans une érudition historique et statistique gargantuesque. Oscar Lange écrit « *In intention and horizon Professor Schumpeter's book can be compared with* Das Kapital *of Karl Marx which set out to investigate the "law of motion" of capitalism*[2637]. » Les critiques sont globalement réservées et sceptiques, comme l'illustre la revue de Simon Kuznets. Qui plus est, le keynésianisme a déjà envahi les facultés, ce qui ne facilite nullement la bonne réception de la théorie schumpétérienne des cycles et aggrave l'amertume que Schumpeter entretient envers Keynes.

L'une des particularités de Schumpeter est le fait qu'il travaille seul et qu'il ne s'entoure pas, contrairement à Keynes, d'une équipe de chercheurs et de doctorants, qu'il met à contribution afin de lire et amender ses travaux. James Tobin, l'un de ses étudiants, se souvient :

> « He wrote *Business Cycle*s pretty much on his own. He didn't recruit students for papers or dissertations ; he didn't try out the ideas or findinds of his draft chapters in seminar. That so enormous an achievement was the product of lonely research tells what a great scholar Schumpeter was[2638]. »

Ruminer sur la civilisation du capitalisme (1942)

Lorsqu'il se lance dans la rédaction de *Capitalisme, socialisme et démocratie,* Schumpeter a déménagé vingt-trois fois, a vécu dans onze villes et cinq pays différents (sept, en prenant en compte les frontières actuelles). Sa vie est à l'image des cycles qu'il décrit : instable et mouvementée. Il faut toujours garder à l'esprit que *Capitalisme, socialisme et démocratie* a été rédigé alors que le monde vivait l'un des conflits les plus destructeurs de l'histoire. Tiraillé par des impressions contradictoires sur la guerre et sur la présidence Roosevelt, Schumpeter prend des positions saugrenues qui va à l'encorne de l'opinion générale. Après l'entrée en guerre des États-Unis, et se souvenant des dérives européennes, il écrit dans

[2636] Cité par T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 252
[2637] O. Lange, « Business Cycles: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process by Joseph A. Schumpeter », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 23, n° 4, novembre 1941, p. 190
[2638] Cité par T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 277

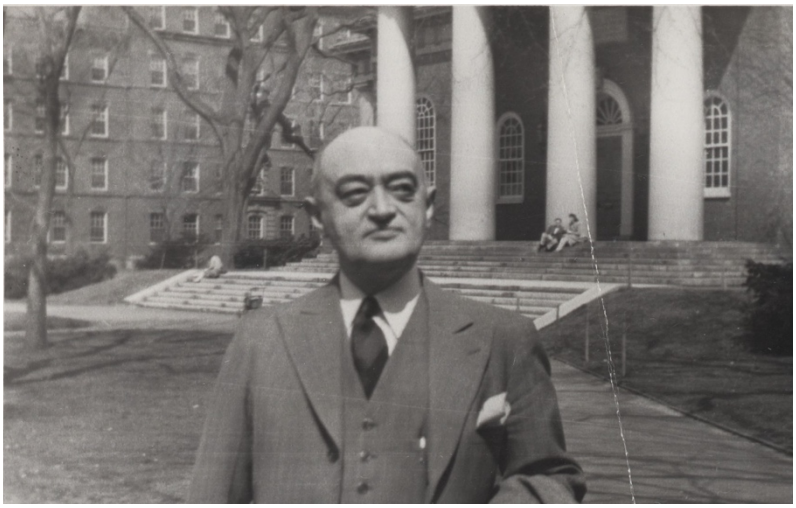


Illustration 7. Schumpeter à l'Université d'Harvard [HUGBS 276.90 [Joseph A. Schumpeter in Harvard Yard with Memorial Church in background, photograph, ca. 1945]

son journal : « *I see the [American] nation rushing into Fascism and Imperialism [under the] Freudian camouflage of Defense…. Why am I always so out of sympathy with my milieu*[2639] *?* » « *How the word turns fascist*[2640] *!* »

Dès 1939, et malgré l'échec de son livre le plus abouti sur le plan scientifique, Schumpeter se lance dans la rédaction d'un ouvrage d'un style radicalement différent et dont la cible ne se réduit pas à un public universitaire. Publié en 1942, *Capitalisme, socialisme et démocratie* est une analyse économique, sociologique et politique de la potentielle fin du capitalisme, de la possibilité du socialisme et de la compatibilité de la démocratie avec ces deux systèmes économiques. Le succès est retentissant comme l'atteste une deuxième édition dès 1947, une troisième en 1950. L'ouvrage est un *best-seller* mondial, traduit dans seize langues dont l'Hindi, le Persan et le Coréen. Les autorités soviétiques ont toujours interdit une traduction russe. La traduction française (Payot, 1951) est toutefois incomplète et truffée de coquilles…

Dans son esprit de contradiction, Schumpeter déplore que le public s'intéresse à *Capitalisme, socialisme et démocratie* plutôt qu'aux *Business Cycles,* ce dernier étant un ouvrage de teneur scientifique et analytique. Mais, malgré cela, il se vante auprès de ses étudiants de son succès éditorial, Paul Samuelson rapporte que Schumpeter pérorait, de manière cynique, avoir écrit un « *off-the-cuff pot-boiler book*[2641] » – « livre vite fait qui fait bouillir la marmite. »

Malgré l'obtention en 1939 de la nationalité américain, Schumpeter demeure profondément européen. Durant la guerre, Schumpeter traverse des phases de dépression et d'isolement toujours plus importante : il passe des journées entières enfermé dans la bibliothèque universitaire. Il rédige dans la décennie 1940 des aphorismes sombres et pessimistes qui atteste d'un état d'anxiété : « Le point essentiel de la vie est la mort » ; « La

[2639] *Ibid.*, p. 325
[2640] *Ibid.*, p. 341
[2641] P. A. SAMUELSON, « Reflections on the Schumpeter I knew well », *op. cit.*, p. 465

malhonnêteté est la plus humaine des qualités » ; « Nous ne sommes que des chiens aboyant après des voitures[2642]. »

Hostile à Roosevelt et à sa politique du New-Deal, il le fait savoir publiquement. Son épouse est une économiste spécialiste du Japon et Schumpeter lui-même entretient une sympathie pour la culture nippone. De plus, Schumpeter est un ancien autrichien, ce qui attire la suspicion des autorités américaines durant la Seconde Guerre mondiale. Le FBI a ainsi mené une enquête sur les habitudes et les idées du couple : les Schumpeter sont suspectés d'intelligence avec l'ennemi et d'espionnage. Ils sont mis sous surveillance, interrogés ainsi que leurs proches. Bien entendu, les accusations portées sont farfelues, tout autant que le dossier du FBI qui comporte des erreurs et des approximations diverses. Toutefois, Schumpeter continue de défrayer la chronique par des prises de positions parfois ambiguës pour un public américain. En 1949, il donne une conférence au congrès à l'*American Economic Association* sur le thème « *March Into Socialism* » qui attire la suspicion de ses collègues. Admirateur de Marx, il rejette pourtant clairement et catégoriquement toute sympathie politique au marxisme.

Les dernières années : Schumpeter historien de la pensée économique (1945-1950)

Au sortir de la guerre, Schumpeter calme ses élans et entreprend un travail monumental à la fois sur le plan scientifique et sur le plan des responsabilités académiques : il publie une quinzaine d'articles et devient président de l'*American Economic Association* en juillet 1949.

Il consacre le plus clair de son temps et de son énergie à la rédaction d'un ouvrage monumental. Le projet initial était la traduction et l'amélioration de son petit livre de 1914 : *Epochen.* Mais, Schumpeter a constamment étendu le projet pour en faire une vaste *histoire de l'analyse économique* qui demeure inachevée. L'ampleur est herculéenne pour un seul homme : plus de 1500 pages sur l'histoire de la discipline avec des références à l'histoire économique et l'histoire des autres sciences. Ouvrage difficile, fouillé et érudit, l'*Histoire de l'analyse économique* est publiée de manière posthume en 1954 par les efforts de Elizabeth et de quelques collègues de Schumpeter. Georges-Henri Bousquet qui fut économiste et ami de Schumpeter dira : « je dirai qu'il fut certes, de son temps, et sans doute de tous les temps, le premier des historiens de notre science[2643]. » Pendant des générations et encore de nos jours, l'*Histoire de*

[2642] Aphorismes §11, §5 et §18, voir annexe 3
[2643] G.-H. BOUSQUET, « Souvenirs et réflexions sur Schumpeter (1883-1950) », *op. cit.*, p. 242

l'analyse économique constitue l'une des sommes les plus importantes sur l'histoire de la discipline économique de la Grèce antique à Keynes.

À ses amis, Schumpeter affirme avoir encore cinq livres en tête dont les sujets gravitent autour de l'histoire culturelle, la logique, les rapports entre les concepts économiques et le tout social et plusieurs essais sociologiques sur divers thèmes de l'histoire des idées. Parmi ses projets inachevés, Schumpeter entend réaliser une « Théorie Générale », « *aiming at doing from my standpoint, what Keynes amed at doing under that title from* his *standpoint*[2644]. » Projet qui est confirmé par Elizabeth dans la l'introduction de l'*Histoire,* mais que la mort prématurée de Schumpeter a empêché.

Dans la nuit du 7 au 8 janvier 1950, Schumpeter est victime d'une hémorragie cérébrale, il décède à l'âge de 66 ans. Sur sa table de chevet, une tragédie d'Euripide, en grec ancien, ouverte devant la photo de Annie. Dans un récit autobiographique laissé à l'état de manuscrit, Schumpeter écrit :

> « And for modern man his work is everything – all that is left in many cases… Doing efficient work without aim, without hope. No family. No real friends. No woman in whose womanhood to anchor[2645]. »

Illustration 8. Schumpeter et Elizabeth (et Peter), Octobre 1948 [Haberler, 1950, p. 364]

Schumpeter avait une personnalité complexe et contradictoire : « *It is true, he enjoyed* épater les bourgeois *and especially* épater les épateurs de bourgeois. […] L'art pour l'art *in discussions was by no means foreign to him*[2646] » confie Haberler. Arrogant, dandy, il mène une vie aristocratique, en contradiction avec son milieu bourgeois et universitaire. La mort de son épouse et de son fils le transforme ensuite en un homme déprimé, d'un naturel pessimiste et exubérant. Lorsqu'il énumère les distractions qui le tinrent éloigné de son travail, Schumpeter place en premier lieu les femmes, puis l'art et l'architecture, le sport et les chevaux, la science

[2644] Cité par T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 410
[2645] R. L. Allen, *Opening Doors*, *op. cit.*, Vol. 2, p. 10-11
[2646] G. Haberler, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *op. cit.*, p. 344

et la philosophie, la politique, les voyages et enfin l'argent[2647]. Jeune homme, il avoua une triple ambition : « Je voulais être le plus grand amant de Vienne, le meilleur cavalier d'Autriche et le plus grand économiste du monde, mais j'ai échoué à accomplir l'un des trois » et il ajoutait avec modestie : « Je n'ai jamais été un bien bon cavalier[2648]. »

Malgré sa vie excentrique, il demeure profondément conservateur voire réactionnaire, fervent défenseur de la cause autrichienne, il se positionne contre l'*Anschluss* et les velléités impérialismes allemandes, il est un monarchiste convaincu et nostalgique des Habsbourg. John Kenneth Galbraith affirme de Schumpeter qu'il était « le conservateur le plus sophistiqué du siècle[2649]. » Extrêmement difficile à classer parmi les économistes de son temps, Schumpeter s'avère être, dès ses débuts, un électron libre, et comme le souligne Gottfried Haberler, « *he never liked to identify himself with any nationality, group or school. What he said of Menger holds of Schumpeter himself : "He was nobody's pupil"*[2650]. »

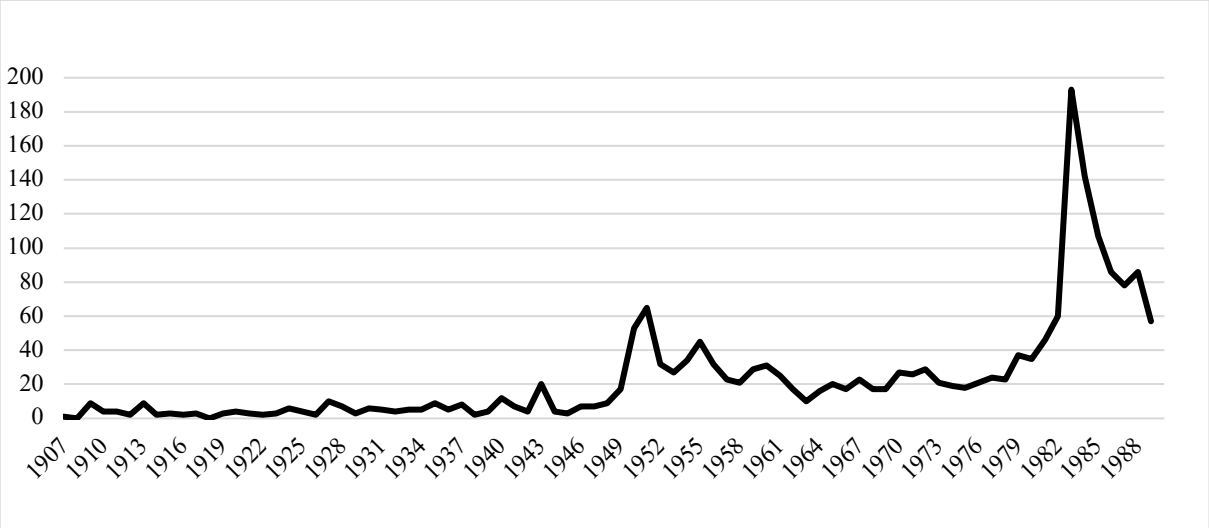
Illustration 9. Schumpeter et Elizabeth, en 1948
[Harvard University, [Color snapshot of Joseph Schumpeter and others on a hilltop, photograph, 1948] (HUGBS 276.90 (53))]

[2647] T. K. McCraw, *Prophet of Innovation*, *op. cit.*, p. 402
[2648] G.-H. Bousquet, « Souvenirs et réflexions sur Schumpeter (1883-1950) », *op. cit.,* p. 241
[2649] R. Swedberg, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*
[2650] G. Haberler, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *op. cit.*, p. 343

Annexe 2 - Schumpeter, les économistes et les autres

Selon la base de données de Google Scholar, Schumpeter est le quatrième auteur le plus cité dans la catégorie « économie. » Massimo Augello a effectué un travail remarquable de recension de l'ensemble de la littérature consacrée à Schumpeter jusqu'en 1990, date de la publication de son guide de référence[2651]. La figure 13 ci-dessous reprend les données bibliométriques recensées dans l'ouvrage.

Figure 13. Évolution annuelle du nombre de travaux citant Schumpeter (1907-1989)



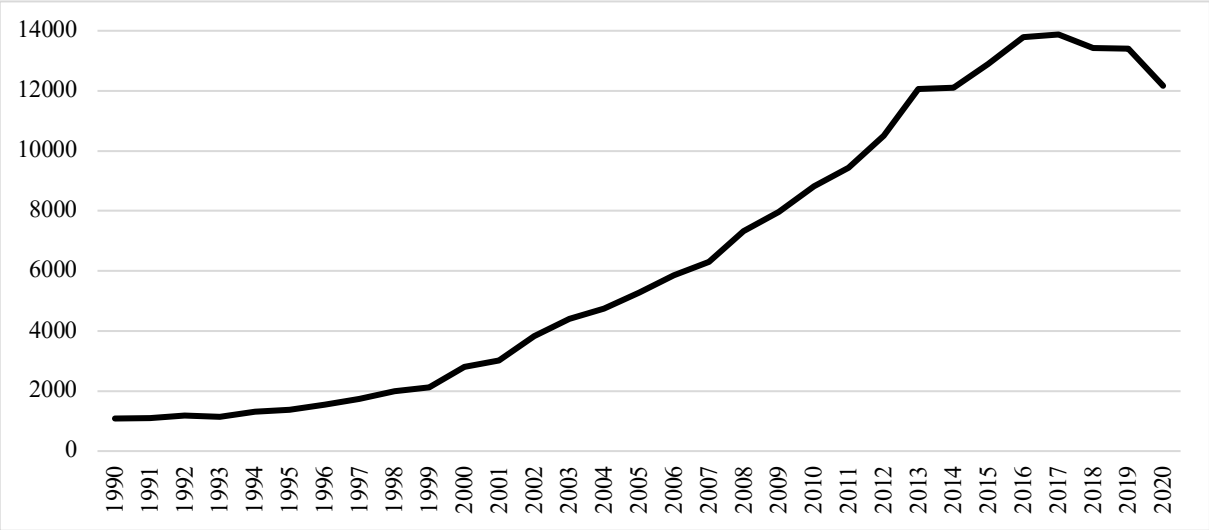
Entre 1907 et 1989, Massimo Augello a relevé 1916 références[2652] et considère sa liste comme relativement exhaustive. Les citations sont assez stables dans la première partie de la carrière de Schumpeter et gravitent autour de 4,5 citations par an en moyenne entre 1911 et 1939, entre la *Théorie de l'évolution économique* et *Business Cycles*. Après la publication de ce dernier ouvrage, il est possible d'observer une légère inflexion avec 12 citations. La publication de *Capitalisme, socialisme et démocratie* en 1942 conduit à 20 citations en 1943. Pour les années 1950 et 1951, après sa mort, Schumpeter est mentionné dans 118 références dont énormément d'hommages, ce qui atteste de sa très grande insertion dans le monde académique de son temps. Les citations de Schumpeter sont plus nombreuses après sa mort et se stabilisent, entre 1952 et 1982, autour de 26,5 citations en moyenne par an. Malgré un déclin

[2651] M. AUGELLO, *Joseph Alois Schumpeter. A Reference Guide*, Berlin ; New-York, Springer-Verlag, 1990
[2652] Dont 1 388 articles, essais et papiers ; 261 livres et thèses (dont le tiers est entièrement consacré à Schumpeter) ; 219 revues de ses travaux ; 48 introductions, *Ibid.*, p. 21

relatif des citations dans les années 1960, l'intérêt pour Schumpeter ne s'est jamais démenti. Toutefois, un regain d'intérêt certain est à noter dans les années 1980 notamment en 1983, centenaire de sa naissance, qui suscite près de 193 citations. Une nouvelle fois, les publications témoignent de l'intérêt toujours persévérant autour de l'œuvre de Schumpeter. Cette période constitue une « *veritable explosion in interest in the Austrian economist*[2653] » constate Massimo Augello. Cristiano Antonelli parle même d'un « *revival schumpeteriano*[2654] » et Herbert Giersch n'hésite pas à parler d'un « âge de Schumpeter[2655]. » Ce guide a désormais plus de trente ans et la littérature sur Schumpeter a considérablement persévéré dans le même sens

La figure 14 ci-dessous reprend les données disponibles sur la base Google Scholar entre 1990 et 2020 et atteste, sans équivoque, d'un nombre de citations toujours croissant du nom de Schumpeter. Une part non négligeable de ces citations s'expliquent par l'influence certaine de Schumpeter sur des thèmes comme le développement, l'entrepreneur, l'innovation, etc. Mais aussi avec son imposante *Histoire de l'analyse économique* qui est citée par de nombreux universitaires y compris au-delà de la discipline économique.

Figure 14. Évolution annuelle du nombre de travaux citant Schumpeter (1990-2020)



L'approche bibliométrique permet d'illustrer l'aspect quantitatif des citations liées à Schumpeter. De plus, la littérature secondaire autour de Schumpeter a explosé dans les années 2000-2010 et il est impossible aujourd'hui d'en rendre compte de manière exhaustive. Rien que

[2653] *Ibid.*, p. 23

[2654] C. ANTONELLI, « Il revival schumpeteriano », *Economia e Politica Industriale*, vol. 10, nº 37, 1983, p. 179-191

[2655] H. GIERSCH, « The Age of Schumpeter », *Papers and Proceedings of the Ninety-Sixth Annual Meeting of the American Economic Association*, vol. 74, nº 2, 1984, p. 103-109

pour l'année 2020, Google Scholar recense 12176 citations ! Cependant, l'exploration de la littérature secondaire rend possible l'établissement des principales interprétations des concepts de Schumpeter. L'approche quantitative ayant pour limite le nombre considérable de citations, il faut nuancer et clarifier la bibliométrie par une approche qualitative. D'une part, nous avons repéré un certain nombre de courants revendiquant un héritage schumpétérien avec des épithètes comme néo-schumpétériens, post-schumpétériens, etc. D'autre part, nous pouvons constater des commentateurs et des continuateurs de Schumpeter qui ne revendiquent pas spécifiquement d'étiquette « schumpétérienne. »

L'évolutionnisme économique. Initié dans les années 1980 par Richard Nelson, Sidney Winter ou encore Giovanni Dosi, ce modèle se veut alternatif à l'économie standard et explicatif du comportement des firmes dans un environnement de marché. Les économistes évolutionnistes revendiquent le qualificatif « néo-schumpétérien. » En effet, leur modèle économique reprend de Schumpeter les mécanismes d'innovation, d'imitation et de destruction créatrice sous l'appellation de « concurrence schumpétérienne. » La caractéristique des évolutionnistes est leur constance à vouloir établir Schumpeter comme l'un de leurs précurseurs et d'en proposer une lecture résolument évolutionniste.

Les modèles de croissance endogène. Portés, à partir des années 1990, par les travaux de David Romer et Robert Lucas, poursuivis par Philippe Aghion et Peter Howitt, les modèles de croissance endogène proposent une lecture formalisée et mathématisée de quelques notions schumpétériennes notamment en intégrant une fonction obsolescence des innovations inspirée de la destruction création et le principe de la concurrence monopolistique. Ils revendiquent explicitement un héritage schumpétérien.

L'école des paradigmes techno-économiques. Ce courant développe à partir des années 1980 et dans les années 2000 une perspective analytique et systémique large visant à interpréter le changement économique comme un processus évolutionnaire composé de ruptures technologiques, juridiques et institutionnels. Carlota Perez, Francisco Louçà, Christopher Freeman en sont les principaux représentants. Proches des courants évolutionnistes à la Nelson et Winter, ils se revendiquent comme des continuateurs de l'œuvre de Schumpeter, notamment tant que théoricien d'une évolution économique cyclique en vagues longues, impulsés par des innovations majeures. Ainsi, à la différence de évolutionnistes et des théoriciens de la croissance endogène, les économistes des paradigmes techno-économiques intègrent la théorie

des cycles et des vagues longues de Schumpeter sans négliger l'aspect institutionnel et juridique qui encadre les innovations.

L'école circuitiste italienne (ICA). L'ICA rassemble divers mouvements de pensée économiques hétérodoxes, proches des post-keynésiens, depuis le début des années 1980, avec Augusto Graziani[2656], Marcello Messori ou Riccardo Realfonzo comme représentants principaux. L'ICA propose « un modèle séquentiel dans lequel le processus économique est décrit au moyen d'un flux monétaire dans le circuit économique » et « insiste sur la nature conflictuelle et monétaire du capitalisme[2657]. » Ce modèle s'inspire des enseignements de Marx, de Kalecki, de Keynes et de Schumpeter. De ce dernier, les circuitistes retiennent le modèle du circuit présent dans l'analyse statique ainsi que son analyse de la monnaie. Ainsi, tout comme la lecture institutionnaliste, les circuitistes ne réduisent pas Schumpeter à la théorie de l'innovation et de l'entrepreneur. Toutefois, leur représentation de l'économie sous la forme d'un circuit les rapproche davantage de la mécanique keynésienne que de la dynamique schumpétérienne.

La *sociologie économique.* Ce courant se situe aux frontières de la science économique et de la sociologie. Ces principaux représentants sont Philippe Steiner et Jean-Jacques Gislain en France, Neil Smelser et Richard Swedberg aux États-Unis. Bien que traversée par des désaccords y compris sur son domaine et ses méthodes, la sociologie économique se caractérise par la tentative de « penser sociologiquement les faits économiques[2658] », « *the sociological perspective applied to economic phenomena*[2659]. » Les différents tenants de la sociologie économique insistent sur l'importance de la contribution de Schumpeter à la sociologie voire de son statut de fondateur de la discipline sociologie économique. Cette dernière apparaît comme une branche de la sociologie dans la mesure où elle tend à étudier les faits économiques comme des faits sociaux[2660]. Toutefois, difficile de faire de Schumpeter un « sociologue

---

[2656] A. GRAZIANI, « L'analisi marxista e la struttura del capitalismo », dans *Storia del Marxismo. Il Marxismo oggi*, Torino, G. Einaudi, 1982

[2657] R. REALFONZO, « The Italian circuitist approach », dans P. Arestis et M. C. Sawyer (éd.), *A Handbook of Alternative Monetary Economics*, Cheltenham, UK ; Northampton, MA, Edward Elgar, 2006, p. 106

[2658] J.-J. GISLAIN et P. STEINER, *La sociologie économique 1890-1920, op. cit.,* p. 7

[2659] N. J. SMELSER et R. SWEDBERG, *The Handbook of Economic Sociology*, Second Edition, Princeton ; New York, Princeton University Press, 2005, p. 3

[2660] « L'activité économique est une dimension de l'activité sociale. En d'autres termes, le fait économique est en propre un fait social », in P. STEINER et F. VATIN (éd.), *Traité de sociologie économique*, 1. éd., 2. tirage, Paris, PUF, 2010, p. 1

économiste » si par sociologie économique nous considérons avec Philippe Steiner « qu'il n'est pas possible de distinguer, parmi des faits sociaux, les faits économiques et donc de donner une frontière ferme ni à la théorie économique ni à la sociologie économique[2661]. » En effet, Schumpeter est *radicalement économiste* dans la mesure où il considère précisément possible et souhaitable de distinguer les faits économiques du reste des faits sociaux ! Toutefois, nous mobilisons les travaux des sociologues économistes à de multiples reprises dans notre thèse dans la mesure où Schumpeter lui-même se fait sociologue par moment, de manière secondaire et qu'il positionne la « sociologie économique » à côté de l'analyse économique.

Ce découpage est synthétique et non exhaustif. La figure 15 ci-dessous schématise les principales interprétations que nous avons recensés mais aussi les influences majeures de Schumpeter. François Perroux indique à juste titre les « cinq directions[2662] » principales qui sont autant d'influences sur la pensée de Schumpeter : 1) les Classiques anglais à travers l'influence de David Ricardo[2663] et John Stuart Mill[2664] sur la conception du circuit statique ; 2) l'école autrichienne et plus particulièrement Eugen Böhm-Bawerk et Friedrich Wieser[2665], qui furent tous les deux les professeurs de Schumpeter ; 3) l'école de Lausanne, en particulier Léon Walras[2666] de qui Schumpeter se considérait comme le disciple ; 4) la littérature anglo-saxonne notamment John Bates Clark[2667] dont l'influence sur la distinction statique-dynamique est importante ; et 5) la sociologie allemande avec les influences de Max Weber[2668] et de Werner Sombart[2669]. Rédigée en 1935, ce bilan n'incorpore pas les développements ultérieurs, à savoir les *Business Cycles* et *Capitalisme, socialisme et démocratie.* Il convient donc d'y ajouter une sixième « direction » : Karl Marx. Ces influences sont connues et largement étudiées par les économistes et les historiens de la pensée. Les trois courants à droite sont les courants formalistes et réductionnistes qui revendiquent une étiquette « néo » ou « post »

[2661] *Ibid.*, p. 7

[2662] F. PERROUX, *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, *op. cit.,* p. 15

[2663] D. WARRINER, « Schumpeter and the Conception of Static Equilibrium », *The Economic Journal*, vol. 41, nº 161, 1931, p. 38-50

[2664] L. ROBBINS, « On a Certain Ambiguity in the Conception of Stationary Equilibrium », *The Economic Journal*, vol. 40, nº 158, 1930, p. 194-214

[2665] J.-J. GISLAIN, « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante » *op. cit.* ; E. STREISSLER, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », *op. cit.*

[2666] R. ARENA, « Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? », *op. cit.* ; R. ARENA, « Schumpeter on Walras », *op. cit.*

[2667] J. A. SCHUMPETER, *Ten Great Economists. From Marx to Keynes*, *op. cit.,* p. 239

[2668] R. FAUCCI, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *op. cit.*

[2669] H. REINERT et E. S. REINERT, « Creative Destruction in Economics: Nietzsche, Sombart, Schumpeter », *op. cit.*

schumpétérienne ; les courants à gauche sont caractérisés par une lecture plus englobante et un souci d'intégrer les contributions multiples de Schumpeter.

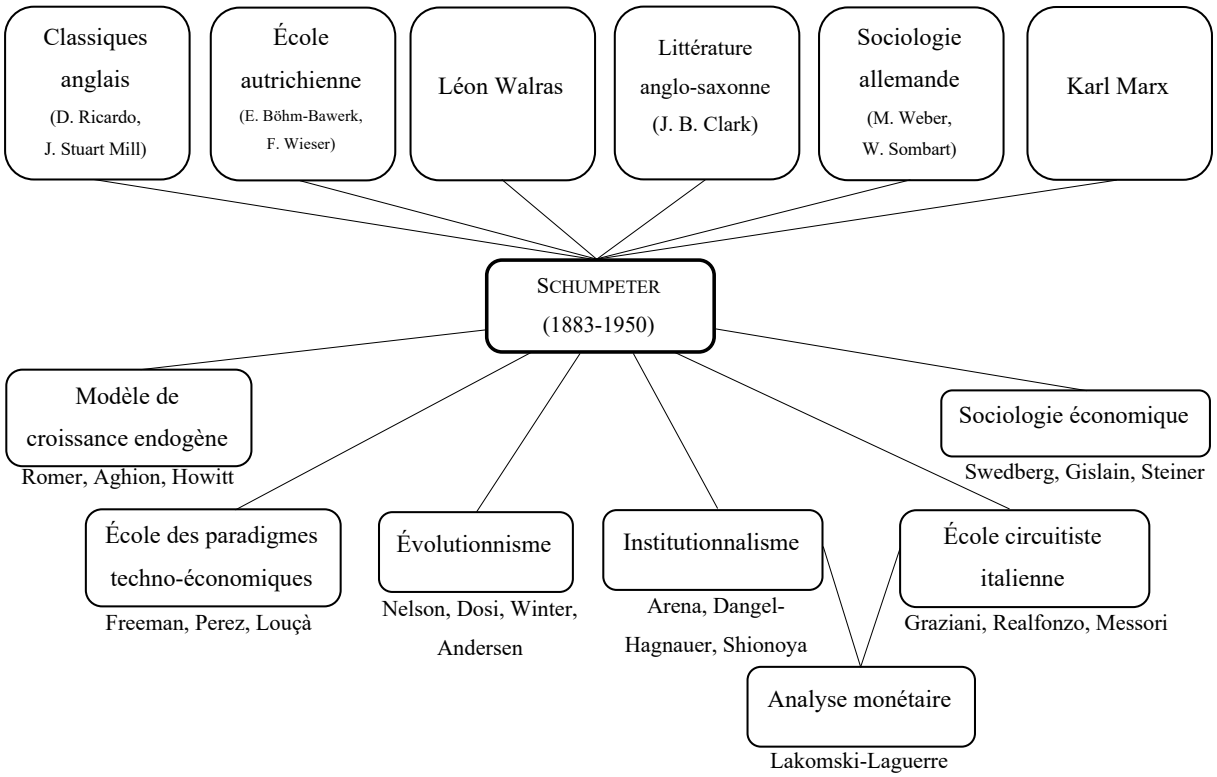


Figure 15. Provenances et directions de l'œuvre de Schumpeter

Annexe 3 – Aphorismes

N.-B. : Rédigés pour la plupart au cours des années 1943 à 1946, ces aphorismes sont compilés par Richard Swedberg[2670]*, nous en proposons ici, pour la première fois, une traduction en français*

1

L'ennui avec les progressistes, c'est qu'ils ont toujours cent ans de retard.

2

Un politiste est un homme qui ne comprend ni le droit ni l'économie ni la sociologie.

3

La démocratie est le gouvernement par le mensonge.

4

Beauté est Loi – Liberté est Laideur.

5

La malhonnêteté est la plus humaine des qualités.

6

Ne jugez jamais un homme sur ses dires, un parti sur son programme, une religion sur ses articles de foi.

7

De même que les voyages, les révolutions étaient autrefois pittoresques. Tout est changé : les voyages ne sont plus pittoresques et nos révolutions sont mornes et mécanisées.

8

L'humanité est prête à croire tout, exceptée la vérité.

9

Le sens commun est une méthode pour arriver à des conclusions molles à partir de prémisses fausses au moyen d'un raisonnement oiseux.

10

Le succès n'a pas de grande valeur et, dans les faits, il n'est pas valorisé pour ce que nous en tirons mais pour ce qu'il nous prouve à nous-mêmes et ce que nous sommes à autrui.

11

Le point essentiel de la vie est la mort.

12

Ne demandez pas à un âne de chanter.

[2670] R. SWEDBERG, *Schumpeter : A Biography*, *op. cit.*, p. 199-206

13

Le médecin agonisant qui prend note de ses symptômes – *voici* l'homme à son meilleur.

14

L'humanité ne se soucie guère de liberté. La masse du peuple réalise très vite qu'elle n'est pas à la hauteur : ce qu'elle veut, c'est être nourrie, conduite, amusée, et surtout, guidée. Elle est surtout préoccupée par les slogans.

15

S'il vous arrive de douter du sens sexuel de la « beauté », imaginez simplement que vous trouviez sur un homme deux excroissances semblables à de « beaux » seins ; ou simplement qu'elles n'aient aucune connotation sexuelle.

16

Pourquoi les gens combattent-ils ? Parce qu'ils aiment ça.

17

Combattre – la plus humaine des caractéristiques.

18

Mentir – ce qui distingue l'homme de l'animal.

19

Vous ne pouvez pas convaincre quelqu'un qui est déjà convaincu.

20

Abandonnez les combats aux soldats et les aboiements aux chiens.

21

L'Art est une technique qui consiste à matérialiser notre vision depuis un tas de déchets.

22

Chasser pour la nourriture et les femmes et tuer ses ennemis est, et a toujours été, ce que l'homme veut et ce pour quoi il est fait, et c'est là plus grand bonheur du plus grand nombre.

23

Les gens ne raisonnent pas à partir des faits, mais à partir des créations de leur imagination.

24

Pourquoi monter un parti quand vous pouvez tout aussi bien monter un groupe de pression ?

25

La jurisprudence est une tentative pour donner du sens à des règles absurdes.

26

Une femme ou un travailleur aspire toujours à quelque chose.

27

Le capitalisme rémunère des gens qui cherchent à l'abattre.

28

Nous ne sommes que des chiens aboyant après des voitures.

29

Un maître-cavalier ne tire jamais sur son cheval.

30

La sagesse est la capacité d'être intelligent sans délai.

31

La première valeur dans la vie est la Victoire, la seconde est la Vengeance.

32

Deux personnes en qui je n'ai pas confiance : l'architecte qui prétend construire ma maison à moindre coût et l'économiste qui prétend avoir des solutions simples.

33

L'Art du théoricien consiste à introduire des restrictions permettant de manier les problèmes sans les rendre ni triviaux ni sans valeur.

34

N'oublions jamais : des propositions que l'on sait fausses ont pourtant été « prouvées » dans le passé à la satisfaction de ceux qui étaient les meilleurs pour en juger !

35

Qu'est-ce que l'intervalle entre deux sommeils ? Qu'est-ce que le jour et qu'est-ce que la vie ? Un bloc de marbre que Dieu nous donne afin d'en faire une œuvre d'art.

36

C'est le rêveur qui parle de rêve.

37

Avez-vous déjà vu un panneau qui marche dans la direction qu'il indique ?

38

Plus j'étudie la modernité et plus je suis impressionné par la gentillesse relative de Gengis Khan.

39

Vivre, c'est aimer,
Mais c'est aussi haïr.
Vivre, c'est lutter,
Mais c'est aussi mentir

40

Les nations sont comme des enfants vicieux – et les enfants idiots le sont.

41

Quiconque croit aux miracles a besoin d'eux.

42

Les politiciens sont pareils à ces mauvais cavaliers qui sont si préoccupés à se maintenir en selle qu'ils ne prêtent aucune attention là où ils vont.

43

L'amour qui déteste
le bonheur qui blesse

44

Victoire-Vengeance
Amour-Haine
Sont les quatre piliers de la vie.

45

L'humanité ne peut jamais entrevoir un sujet sans en faire un non-sens.

46

Dans un certain sens, la politique est plus sérieuse que tout le reste. Dans un autre, elle est moins sérieuse que tout le reste.

47

Un homme d'État est cet animal qui travaille avec des slogans plutôt qu'avec la barre à mine du cambrioleur.

48

L'Égalité est l'idéal des arriérés mais même les arriérés ne désirent pas vraiment l'égalité mais seulement que personne ne soit meilleur qu'eux.

49

L'Essence d'une Position réside dans sa Capacité à en abuser.

50

La force vainc, non parce qu'elle est utilisée, mais par le simple fait qu'elle existe.

51

La politique étrangère est la politique intérieure.

52

La Bureaucratie est un moteur pour la Production de Réglementation.

53

C'est le type d'homme, et non ses actes, qui justifie qu'il soit pendu.

54

Je me demande si les asticots qui vivent sur un corps en décomposition sont eux aussi persuadés d'être en train de le réformer.

55

Il ne faut pas nier le fait que la plupart des valeurs politiquement opératoires sont nationales.

56

La folie criminelle est-elle une criminalité folle ?

57

La grande tâche d'un esprit Cultivé : trouver du sens dans l'insensée.

58

Après tout, la sagesse et la stupidité sont en étroites relations.

59

Le plus tragique de tous les spectacles : un aveugle qui frappe son chien d'aveugle.

60

À quel point nous détestons ceux que nous avons blessé.

61

Car enfin, tout ne revient qu'à cela : le prototype à partir duquel dessiner l'image de l'humanité est la prostituée.

62

La difficulté de l'économiste à parler de mesures pratiques réside dans le fait qu'il s'adresse – s'il n'en est pas un lui-même – à un enfant vicieux qui crie, frappe du pied et n'accepte jamais les moyens d'une fin qu'il désire.

63

Nous faisons appel aux principes lorsqu'on ne connaît pas d'autres bonnes raisons.

64

La plupart des créations sont pathologiques.

65

Seule l'huître malade produit des perles.

66

Ce qui importe pour un homme, ce sont ses illusions.

67

L'arriération n'est pas le seul ennemi de l'humanité, il en existe un autre : l'idéalisme.

68

Celui qui comprend les hommes et qui écrit quand même en vue d'être lu par eux est un idiot, mais il est sans doute l'idiot de Dieu.

69

La meilleure manière de gâcher un point de vue est d'en faire une question de principe.

70

Les discours ont plus de succès par leurs erreurs que par les vérités qu'ils contiennent.

71

La vérité ne peut aller sans l'aide de l'erreur, de même qu'un estropié ne peut aller sans l'aide de béquilles.

72

L'humanité est un mendiant estropié et l'erreur est sa béquille.

73

L'homme qui peut lire et écrire est *davantage* esclave que l'homme qui ne peut pas.

74

La médecine scientifique et l'ingénierie scientifique ne seraient pas possibles si leurs problématiques étaient décidées par les politiciens et le vote populaire.

75

Une série de succès tactiques aboutit souvent à une défaite stratégique.

76

En analyse politique et socio-politique, dès que vous tombez sur une affirmation d'un des partis observés, recherchez son opposé : c'est peut-être la vérité.

77

La principale raison d'être insatisfait d'un environnement est de ne pas pouvoir répondre à ses normes.

78

Vous ne pouvez pas justifier ce que vous aimez ? Qu'à cela ne tienne, économistes, dites simplement : c'est tout à fait connu et tout ira bien !

79

Ce qu'il y a de spécifiquement humain : sadisme, bestialité

80

Un économiste qui n'est pas impopulaire comme l'enfer est indigne de ce nom.

81

Pour diriger des hommes, vous devez dire quelques mensonges.

82

La science économique ne traite que des formes de surface.

83

Le sens de chaque mouvement se situe dans son contre-mouvement.

84

Celui qui parle de sa vision vous en dit long sur les limites de l'éventail de sa vision.

85

Peu importe ses autres avantages, les mathématiques sont certainement le plus pur des plaisirs humains.

86

Nous préférons, tous autant que nous sommes, une erreur étincelante à une vérité terne.

87

La Liberté – l'idéal des esclaves.

88

Un conseil aux économistes : nier effrontément l'indéniable.

89

Il existe une forme de tolérance humaine qui n'est rien d'autre qu'un manque de dignité.

90

Une explication consiste à relier des choses complexes à l'aide de choses simples.

91

Un ami est un homme envers lequel vous pouvez être grossier.

92

La victoire du soldat est la défaite du général.

93

Lorsque les gens éprouvent, ils ne pensent plus.

94

La connaissance est la restriction des possibilités.

95

La civilisation surgit du fouettement des masses et décline à mesure de l'usure du fouet.

96

Il faut une certaine dose d'intelligence afin d'être vraiment stupide.

97

L'égalité des hommes est le plus stupide des crédos.

98

L'ennemi est le médiocre.

99

Le vrai problème est celui de l'arriération, mais au lieu de le résoudre, nous ne faisons que l'enregistrer.

100

C'est notre esprit qui recherche la simplicité, non la nature.

101

La planification signifie désorganisation et gaspillage.

102

Parmi toutes les raisons qui expliquent l'échec d'hommes très capables, la plus importante est le manque de patience.

103

La révolution sanguinaire est le sadisme du radical bien élevé.

104

La politique est l'art de changer d'avis avec grâce.

105

Pourquoi les religions persécutent-elles ? Et bien parce que les hommes aiment la persécution.

106

L'ennui avec le capitalisme, c'est qu'il ne croit pas en lui-même.

[107]

Attrapez un perroquet, apprenez-lui à répéter « Offre et Demande » : vous obtenez un économiste[2671].

[108]

La science économique va de mieux en mieux, mais les économistes vont de mal en pis[2672].

[2671] *Ibid.*, p. 199

[2672] *Id.*

Annexe 4 - Glossaire schumpétérien

N.-B. : Ce glossaire recense les définitions formulées par Schumpeter de divers concepts et notions qu'il mobilise tout au long de ses écrits.

Accumulation

⇨ Voir Épargne

Activité économique

« L'activité qui a pour fin l'acquisition de biens[2673] » « évidemment pour satisfaire leurs besoins et ceux des leurs. De ce point de vue, ils chercheront dans leur sphère les moyens propres à cette fin. Ces moyens sont les biens[2674]. »

Analyse économique

« Par […] analyse économique, j'entends […] les recherches intellectuelles que l'homme a menées en vue de *comprendre* les phénomènes économiques ou, ce qui revient au même, […] des aspects analytiques ou scientifiques de la pensée économique[2675]. »

Banque

« [Banks] are nothing but establishments for the manufacture of means of payment[2676]. »

« Nous pouvons définir, pour notre objectif et dans le cadre de notre schéma, la fonction unique et essentielle de la banque comme la mise à disposition de créances au bénéfice des firmes et des ménages[2677]. »

Banquier

« Le banquier n'est donc pas surtout un intermédiaire dont la marchandise serait la "puissance d'achat" ; il est d'abord le producteur de cette marchandise. […] Il a pour ainsi dire remplacé et interdit le capitaliste privé, il est devenu lui-même le capitaliste. Il a une position intermédiaire entre ceux qui veulent exécuter de nouvelles combinaisons et les possesseurs de moyens de production. Il est dans sa substance même un phénomène de l'évolution, mais là seulement où aucune puissance de commandement ne dirige le processus social de l'économie. Il rend possible l'exécution de nouvelles combinaisons, il établit pour ainsi dire au nom de l'économie nationale les pleins pouvoirs pour leur exécution. Il est l'éphore de l'économie d'échange[2678]. »

[2673] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique, op. cit.,* p. 1
[2674] *Ibid.*, p. 10
[2675] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I, op. cit.,* p. 25
[2676] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles, op. cit.,* p. 112
[2677] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I, op. cit.,* p. 195
[2678] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 105

Capital

« Le capital n'est rien autre que le levier qui permet à l'entrepreneur de soumettre à sa domination les biens concrets dont il a besoin, rien autre qu'un moyen de disposer des biens en vue des fins nouvelles, ou qu'un moyen d'imprimer à la production sa nouvelle direction[2679]. »

« Le capital d'une entreprise n'est pas le résumé de tous les biens qui servent aux fins poursuivies par elle. Car le capital s'oppose au monde des biens concrets[2680]. »

« Nous définirons donc le capital comme la somme de monnaie et d'autres moyens de paiement, qui est toujours disponible pour être concédée à l'entrepreneur[2681]. »

« Capital is this sense is not goods but balances, not a factor of production but a distinct agent which stand between the entrepreneur and the factors[2682]. »

Capitalisme

« Cette forme économique, où les biens nécessaires à de nouvelles productions sont soustraits à leurs destinations dans le circuit par l'intervention du pouvoir d'achat, c'est-à-dire par l'achat sur le marché, est l'économie capitaliste ; les formes économiques au contraire, où ce phénomène a lieu par un pouvoir quelconque de commandement ou par une entente entre tous les intéressés, représentent la production sans capital[2683]. »

« We mean an economic system characterised by private property (private initiative), by production for a market and by the phenomenon of credit, this phenomenon being the differentia specifica distinguising the "capitalist" system from other species, historical or possible, of the larger genus defined by the two first characteristics[2684]. »

« I have been calling "capitalism" here, for the purposes of my talk, a system in which the management of production is a private affair, carried on by private initiative for private profit. But I shall distinguish capitalism more restrictively as follows : Capitalism is that subspecies of all the systems characterized by private property, which carries out new combinaitions of factors of production and involving the creation of credit[2685]. »

« Capitalism is that form of private property economy in which innovations are carried out by means of borrowed money, which in general, though not by logical necessity, implies credit creation. A society, the economic life of which

[2679] *Ibid.*, p. 165
[2680] *Ibid.*, p. 167
[2681] *Ibid.*, p. 173
[2682] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 129
[2683] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 165
[2684] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.,* p. 362
[2685] J. A. SCHUMPETER, « Can Capitalism Survive ? » (1936), dans R. Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 313

is characterized by private property and controlled by private initiative, is according to this definition not necessarily capitalist, even if there are, for instance, privately owned factories, salaried workers, and free exchange of goods and services, either in kind or through the medium of money. The entrepreneurial function itself is not confined to capitalist society, since such economic leadership as it implies would be present, though in other forms, even in a primitive tribe or in a socialist community[2686]. »

« A society is called capitalist if it entrusts its economic process to the guidance of the private businessman. This may ne said to imply, first, private ownership of nonpersonal means of production, such as land, mines, industrial plant and equipment ; and second, production for private account, i.e. production by private initiative for private profit. But, third, the institution of bank credit is so essential to the functioning of the capitalist sytem that, though not implied in the definition, it should be added to the other two criteria[2687]. »

« Capitalism will be defined by three features of industrial society: private ownership of the physical means of production; private profits and private responsibility for losses; and the creation of means of payments – banknotes or deposits – by private banks. The first two features suffice to define private enterprise. But no concept of capitalism can be satisfactory without including the set of typically capitalistic phenomena covered by the third[2688]. »

« 'Capitalism.' The reality of which we think when using this term has of course been the subject of very different interpretations: not only scientific, political, and ethical, but different interpretations even within the realm of science, flowing from sociology, social psychology, analysis of culture, and history[2689]. »

Circuit

« Les traits fondamentaux d'une reproduction conceptuelle du mécanisme économique. Nous allons considérer une économie nationale organisée en économie d'échange, c'est-à-dire une économie où règnent la propriété privée, la division du travail et la libre concurrence […] Aussi le tableau de l'économie ne se modifiera pas arbitrairement, mais se rattachera à chaque instant à l'état précédent[2690]. »

Civilisation

« [Capitalism] means a scheme of values, an attitude toward life, a civilization—the civilization of inequality and of the family fortune[2691]. »

[2686] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 223
[2687] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism » *op. cit.,* p. 801
[2688] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism in the Postwar World », *op. cit.*, p. 175
[2689] J. A. SCHUMPETER, *Ten Great Economists. From Marx to Keynes, op. cit.,* p. 165
[2690] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 4; 8
[2691] J. A. SCHUMPETER, « The March Into Socialism », *op. cit.,*, p. 419

« An attitude toward life, a scheme of life's values, in short, a civilization[2692]. »

Competing-down process

⇨ Voir Destruction créatrice

Crédit

« Nous définirons la quintessence du phénomène du crédit comme suit : le crédit est essentiellement une création de pouvoir d'achat en vue de sa concession à l'entrepreneur[2693]. »

Croissance

« By growth we mean changes in economic data which occur continuously in the sense that the increment or decrement per unit of time can be currently absorbed by the system without perceptible disturbance[2694]. »

Cycles

« Cycles are not, like tonsils, separable things that might be treated by themselves, but are, like the beat of the heart, of the essence of the organism that displays them[2695]. »

« When a time series has been treated thus, that is, when having been "corrected" for seasonal variation and for trend, its items are expressed in standard units, we get a remainder displaying a roughly wave-like form. These "waves" – as everybody knows – usually referred to as cycles[2696]. »

« Our model reproduces, by its mere working, that very sequence of events which we observe in the course of those fluctuations in economic life which have come to be called business cycles and which, translated into the language of diagrams, present the picture of an ondulating or wavelike movement in absolute figures or rates of change[2697]. »

« By the term cycle we designate the fact, that a given series corrected for seasonal displays recurrence of values either in its items or in its first or higher time derivatives more than once[2698]. »

« The term "cycle" means two things : first, that sequences of values of economic quantities in historic time … do not displays monotonic increase or decrease, not (irregular) recurrence of either these values themselves or their first or their second time-derivatives ; and secondly, that these "fluctuations" do not occur independently in every such time series, but always display either instantaneous or lagged association with each other[2699]. »

[2692] J. A. SCHUMPETER, « Capitalism », *op. cit.*, p. 197

[2693] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 152

[2694] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change », *op. cit.,* p. 138

[2695] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. V

[2696] *Ibid.*, p. 22

[2697] *Ibid.*, p. 138

[2698] *Ibid.*, p. 200

[2699] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change », *op. cit.*, p. 137

Destruction créatrice

« Competing-down process » : « How the New crowds out the Old[2700]. »

« Process of industrial mutation – if I may use a biological term - that incessantly revolutionizes the economic structure from within, incessantly destroying the old one, incessantly creating a new one. This process of Creative Destruction is the essential fact about capitalism. It is what capitalism consists in and what every capitalist concern has got to live in[2701]. »

Dynamique

« Nous appelons *dynamique* une relation entre des quantités économiques situées à des moments différents du temps[2702]. »

« Cela nous mène à tenir compte des valeurs passées et futures (prévues) de nos variables, des délais, des séquences, des taux de variation, des grandeurs cumulées, des prévisions, etc. Les méthodes qui visent à le faire constituent la dynamique économique[2703] »

Economie politique

« Un exposé d'un ensemble complet de politiques économiques que son auteur recommande sur la foi de certains principes unificateurs (normatifs), tels que les principes du libéralisme, du socialisme, etc.[2704] »

Entrepreneur

« Nous appelons "entreprise" l'exécution de nouvelles combinaisons et également ses réalisations dans des exploitations, etc. et "entrepreneurs", les agents économiques dont la fonction est d'exécuter de nouvelles combinaisons et qui en sont l'élément actif[2705]. »

« Cependant, à nos yeux, quelqu'un n'est, en principe, entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons – aussi perd-il ce caractère s'il continue ensuite d'exploiter selon un circuit l'entreprise créée – par conséquent, il sera aussi rare de voir rester quelqu'un toujours un entrepreneur pendant les dizaines d'année où il est dans sa pleine force que de trouver un homme d'affaires qui n'aura jamais été un entrepreneur, ne serait-ce que très modestement[2706]. »

« Être entrepreneur n'est pas une profession, ni surtout, en règle générale, un état durable[2707]. »

« The essence of the entrepreneurial function lies in recognising and carrying out new

[2700] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 357
[2701] J. A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, *op. cit.,* p. 83
[2702] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.,* p. 506
[2703] *Ibid.*, p. 285
[2704] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 69
[2705] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 106
[2706] *Ibid.*, p. 112
[2707] *Id.*

possibilities in the economic sphere. Such an economic leadership thus occupies itself with tasks that can be summarised in the following types:
(1) the production and carrying out of new products or new qualities of products,
(2) the introduction of new production methods,
(3) the creation of new forms of industrial organisation (for instance trustification)
(4) the opening up of new markets,
(5) the opening up of new sources of supply[2708]. »

« For actions which consist in carrying out innovations we reserve the term Enterprise ; the individuals who carry them out we call Entrepreneurs[2709]. »

Entreprise

« 'Enterprise' does not just refer to the unit of production, the shop (*Geshäft*), the firm itself. It also refers to the process by which this unit, the shop, the firm emerges, the activity of certain economic subjects that create it[2710]. »

⇨ Voir **Entrepreneur**

Épargne

« By Saving we mean the earmarking, by a household, of an element of its current receipts – as distinguished from "capital gains" – for the acquisition of titles to income or for the repayment of debt. If a firm does the same thing with an element of its net receipts from the sale of products and services, we shall speak of Accumulation[2711]. »

Équilibre

« Si les relations tirées de notre étude de la "signification" d'un phénomène sont telles qu'elles déterminent un ensemble de valeurs des variables qui ne manifestera aucune tendance à changer *sous la seule influence des faits inclus dans ces relations*, nous parlons d'équilibre. Nous disons que ces relations définissent des conditions d'équilibre, ou une situation d'équilibre du système, et qu'il *existe* un ensemble de valeurs des variables qui *satisfait* aux conditions d'équilibre[2712]. »

État stationnaire

« Nous entendons par état stationnaire, non une méthode ou une attitude de l'esprit de l'analyste, mais un certain état de l'objet de l'analyse : un processus économique qui continue aux mêmes taux, ou plus précisément se reproduit simplement[2713]. »

[2708] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.,* p. 250
[2709] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 102
[2710] J. A. SCHUMPETER, « Entrepreneur », *op. cit.*, p. 245
[2711] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 75
[2712] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 293
[2713] *Ibid.*, p. 286

Évolution économique

« [L'évolution économique] est simplement ce point de vue l'objet de l'histoire économique, portion de l'histoire universelle, qui n'en est séparée que pour les besoins de l'exposition et qui par principe n'est pas indépendante[2714]. »

« Par évolution, nous comprendrons seulement ces modifications du circuit de la vie économique, que l'économie engendre d'elle-même, modifications seulement éventuelles de l'économie nationale "abandonnée à elle-même" et ne recevant pas d'impulsion extérieure[2715]. »

« The changes in the economic process brought by innovation, together with all their effects, and the response to them by the economic system, we shall designate by the term Economic Evolution[2716]. »

« On peut employer le terme d'évolution au sens large et au sens étroit. Au sens large, il comprend tous les phénomènes qui constituent un processus économique non stationnaire. Au sens étroit, il comprend ces phénomènes, moins ceux que l'on peut décrire en termes de variations continues de taux, à l'intérieur d'une structure inchangée d'institutions, de goûts ou d'horizons techniques, et nous l'inclurons dans le concept de croissance[2717]. »

Évolutionnisme

« Les phénomènes sociaux composent un unique processus dans le temps historique, et le changement incessant et irréversible est leur caractéristique la plus évidente. Si par évolutionnisme nous n'entendons rien de plus que la reconnaissance de ce fait, alors tout raisonnement sur les phénomènes sociaux doit être évolutionnaire en soi, ou bien avoir trait à l'évolution[2718]. »

Hypothèse

« Les choses (propositions) que nous prenons pour établies peuvent être nommées indistinctement hypothèses, axiomes, postulats, suppositions ou même principes[2719]. »

Impérialisme

« On entend toujours désigner sous le nom d'impérialisme […] le déploiement d'une agressivité dont la raison véritable ne réside pas dans les fins momentanément poursuivies ; autrement dit, d'une agressivité qui trouve dans le succès même de ces entreprises un nouvel

[2714] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 83
[2715] *Ibid.*, p. 89
[2716] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 86
[2717] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 287
[2718] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique II, op. cit.,* p. 85
[2719] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 40

aliment et qui est à elle-même sa propre fin[2720]. »

Innovation

« [L'innovation] est l'exécution de nouvelles combinaisons productives[2721]. »

« It is by means of new combinations of existing factors of production, embobied in new plants and, typically, new firms producing either new commodities, or by a new, i.e. as yet untried, method, or for a new market, or by buying means of production in a new market. What we, unscientifically, call economic progress means essentially putting productive resources to uses hitherto untried in practice, and withdrawing them from the uses they have served so far. This is what we call "innovation"[2722]. »

« Therefore, we will simply define innovation as the setting up of a new production function[2723]. »

« The historic and irreversible change in the way of doing things we call "innovation" and we define : innovations are changes in production functions which cannot be decomposed into infinitesimal steps. Add as many mail-coaches as you please, you will never get a railroad by doing so[2724]. »

Institution

« By 'institutions' we mean in this course all the patterns of behavior into which individuals must fit under penalty of encountering organized resistance, and not only legal institutions (such as property or the contract) and the agencies for their production or enforcement[2725]. »

Intérêt

« L'intérêt est un agio du pouvoir d'achat présent sur un pouvoir d'achat futur[2726]. »

« L'intérêt transforme le temps en élément de coût[2727]. »

« Interest is a premium on present over future means of payment, or, as we will say *a potiori*, balances. Interest – more correctly, the capital sum plus interest – is, to use our turn of phrase, the price paid by borrowers for a social permit to acquire commodities and services without having previously fulfilled the condition which in the institutional pattern of capitalism is normally set on the issue of such a social permit, i.e., without having previously contributed

[2720] J. A. SCHUMPETER, *Impérialisme et classes sociales*, *op. cit.,* p. 43
[2721] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 94
[2722] J. A. SCHUMPETER, « The Instability of Capitalism », *op. cit.*, p. 377-378
[2723] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 87
[2724] J. A. SCHUMPETER, « The Analysis of Economic Change », *op. cit.*, p. 138
[2725] J. A. SCHUMPETER, « American Institutions and Economic Progress », *op. cit.,* p. 438
[2726] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 227
[2727] *Ibid.*, p. 243

other commodities and services to the social stream[2728]. »

Inventeur

« Le créateur spirituel des nouvelles combinaisons[2729]. »

Monétaire (analyse)

« Quant à l'analyse monétaire, elle implique que l'on rejette tout d'abord la proposition selon laquelle […] le facteur monnaie serait d'importance secondaire pour expliquer ce qu'est le processus économique dans la réalité[2730]. »

⇨ Voir **Réelle (analyse)**

Monnaie

« Toutes les méthodes historiquement données de comptabilisation sociale sont caractérisées par cette manière indirecte [monnaie marchandise] de fixer la valeur critique et qu'elles affectent un élément étranger à la logique du processus de calcul, qui en conditionne les résultats. [...]

Cette méthode indirecte, et au fond arbitraire, définit l'essence de l'institution sociale que nous appelons la monnaie. [...]

La méthode monétaire [se définit] comme toute méthode de comptabilité sociale d'après laquelle la valeur critique du système économique évolue de façon autonome.

Toute méthode de ce type crée des unités de compte qui existent en tant que telles sous forme matérielle ou scripturale. Nous appellerons ces unités de compte monnaie.

Chacune de ces méthodes impose aux grandeurs économiques une contrainte nouvelle à laquelle elles doivent se plier. Nous appellerons cette contrainte le lien monétaire[2731]. »

Motif

« Le motif n'est que l'instrument par lequel, suivant les circonstances, l'observateur rend plus claire, pour lui et pour les autres, la suite des causes et de leurs conséquences dans la vie sociale, et par lequel il peut *comprendre* ce processus par opposition à ce qui aurait lieu dans la "nature inanimée". Il est souvent un moyen heuristique précieux et aussi une cause utilisable de connaissance[2732]. »

Nouveauté

« L'émergence de la nouvelle façon de voir, de la nouvelle technique, du nouveau tout

[2728] J. A. SCHUMPETER, *Business Cycles*, *op. cit.*, p. 123
[2729] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 126
[2730] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 390
[2731] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I, op. cit.*, p. 272
[2732] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, *op. cit.*, p. 129

simplement, ce qui modifie le matériau jusque-là observé et le remplace par quelque chose qui réagit différemment aux variations des données[2733]. »

Pensée économique

« La somme totale de toutes les opinions et de tous les souhaits concernant des questions économiques, concernant surtout la politique des États relativement à ces questions, qui en tout temps et en tout lieu, hantent l'esprit de chacun[2734]. »

Profit

« Les primes qui, dans l'économie capitaliste, sont instituées sur la base de l'introduction couronnée de succès d'une nouveauté dans le processus économique[2735]. »

Réelle (Analyse)

« L'Analyse en Termes Réels se fonde sur ce principe : tous les phénomènes de la vie économique sont susceptibles d'être décrits en termes de biens et services, de décisions les concernant et de relations entre eux. La monnaie n'entre dans ce tableau qu'en y jouant le modeste rôle d'un expédient technique adopté en vue de faciliter les transactions[2736]. »

⇨ Voir **Monétaire (analyse)**

Science

« Toute espèce de connaissance qui a fait l'objet d'efforts conscients pour l'améliorer est une science. De semblables efforts entrainent des habitudes d'esprit – méthodes ou "techniques" qui passent la portée des habitudes mentales et de la connaissance concrète de la vie quotidienne[2737]. »

« Est science tout domaine de connaissance qui a mis au jour des techniques spécialisées de recherche des faits et d'interprétation ou d'inférence (analyse)[2738]. »

« Est une science tout domaine de connaissance où des hommes, nommés chercheurs, hommes de science ou spécialistes, se vouent à l'amélioration du capital existant de faits et de méthodes et, au long de ce processus, acquièrent en ces deux points une maîtrise qui les différencie du "profane" et finalement aussi du simple "praticien"[2739]. »

« La science est raffinement du sens commun[2740]. »

« La science est une connaissance outillée[2741]. »

[2733] J. A. SCHUMPETER, « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », *2013, op. cit.,* p. 119
[2734] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 70
[2735] J. A. SCHUMPETER, *Théorie de la monnaie et de la banque. I, op. cit.*, p. 174
[2736] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 389
[2737] *Ibid.*, p. 30
[2738] *Id.*
[2739] *Ibid.*, p. 31
[2740] *Id.*
[2741] *Id.*

« Science is technique[2742]. »

« I shall define science in general as the endeavor to describe phenomena we happen to be interested in, in the way most economical with reference to an assigned degree of accuracy[2743]. »

Science sociale

« Social science is the study of social processes: the science of what holds state and society together, of what determines the conduct and fate of individuals and social classes, in short, the science of man's social existence and development[2744]. »

« The social sciences do the same as the natural sciences. They collect factual material and then attempt to discover regularities, that is, to order and analyse the material data[2745]. »

Socialisme

« By socialism we mean nothing else but public management of economic affairs and public control of all means of production[2746]. »

Sociologie

« "Sociology", defined as the theory of the mutual interaction between individuals and between groups of individuals within the larger society[2747]. »

Statique

« Nous appelons *statique* une relation entre des quantités économiques situées à un même moment du temps[2748]. »

« Nous entendons par analyse statique une méthode pour aborder les phénomènes économiques. Elle essaie d'établir des relations entre des éléments du système économique – prix et quantités de marchandises – qui ont tous le même indice de temps, c'est-à-dire qui se réfèrent à la même date[2749]. »

Technique

« La simple maîtrise des faits d'un domaine donné, acquise systématiquement et dépassant l'ordre des connaissances qui s'acquiert en travaillant dans ce domaine, suffit à atteindre le niveau scientifique[2750]. »

[2742] J. A. SCHUMPETER, « Science and Ideology », *op. cit.,* p. 273
[2743] J. A. SCHUMPETER, « The Meaning of Rationality in the Social Sciences », *op. cit.,* p. 316
[2744] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 58
[2745] *Ibid.*, p. 59
[2746] J. A. SCHUMPETER, « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures », *op. cit.,* p. 343
[2747] J. A. SCHUMPETER, « How Does One Study Social Science? », *op. cit.*, p. 58
[2748] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique III*, *op. cit.*, p. 506
[2749] *Ibid.*, p. 285
[2750] J. A. SCHUMPETER, *Histoire de l'analyse économique I*, *op. cit.*, p. 36

Bibliographie

ACEMOGLU Daron, Ufuk AKCIGIT, Nicholas BLOOM et William KERR, « Innovation, Reallocation and Growth », *NBER Working Paper*, nº 18993, 2012.

AGHION Philippe, Ufuk AKCIGIT et Peter HOWITT, « What Do We Learn From Schumpeterian Growth Theory? », *NBER Working Paper*, nº 18824, février 2013.

AGHION Philippe, Céline ANTONIN et Simon BUNEL, *Le pouvoir de la destruction créatrice*, Paris, Odile Jacob, 2020.

AGHION Philippe et Peter HOWITT, « A Model of Growth Through Creative Destruction », *Econometrica*, vol. 60, nº 2, 1992, p. 323-351.

AIMAR Thierry, *Les apports de l'école autrichienne d'économie. Subjectivisme, ignorance et coordination*, Paris, Vuibert, 2005.

———., « Schumpeter et la tradition autrichienne », dans *Les apports de l'école autrichienne d'économie. Subjectivisme, ignorance et coordination*, Paris, Vuibert, 2005, p. 265-273.

AKCIGIT Ufuk et William KERR, « Growth through Heterogenous Innovation », *NBER Working Paper*, nº 16443, 2010.

ALBERT Michel, *Capitalisme contre capitalisme* [1991], Paris, Éditions du Seuil, 1998

ALBROW Martin et Zhang XIAOYING, « Weber and the Concept of Adaptation: the Case of Confucian Ethics », *Max Weber Studies*, vol. 14, nº 2, 2014, p. 169-204.

ALCHIAN Armen, « Uncertainty, Evolution and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 58, nº 3, juin 1950, p. 211-221.

ALDRICH Howard E., Geoffrey M. HODGSON, David L. HULL, Thorbjørn KNUDSEN, Joel MOKYR et Viktor J. VANBERG, « In defence of generalized Darwinism », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 18, nº 5, octobre 2008, p. 577-596.

ALESINA Alberto et Paola GIULIANO, « Culture and Institutions », *Journal of Economic Literature*, vol. 53, nº 4, 2015, p. 898-944.

ALLEN Robert Loring, *Opening Doors: the Life and Work of Joseph Schumpeter*, New Brunswick, N.J, Transaction Publishers, 1991.

ALTER Norbert, *L'innovation ordinaire*, 3e édition, Paris, PUF, 2010.

ANDERSEN Esben Sloth, *Schumpeter's Evolutionary Economics: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Engine of Capitalism*, London, Anthem Press, 2009.

ANDLER Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, Édition Bossard, 1921, vol. III. Le pessimisme esthétique de Nietzsche, sa philosophie à l'époque wagnérienne.

ANGELL James W., *Investment and Business Cycles*, New York and London, McGraw-Hill Book Company, Inc., 1941.

ANTONELLI Cristiano, « Il revival schumpeteriano », *Economia e Politica Industriale*, vol. 10, nº 37, 1983, p. 179-191.

ARENA Richard, « La théorie économique est-elle encore utile ? », *Cahiers d'économie politique*, vol. 1, nº 77, 2020, p. 95-125.

———., « Schumpeter on Walras », dans Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 40-65.

———., « Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? », dans Stanley Todd Lowry (éd.), *Contributions to the History of Economics. Selected papers from the History of Economics Conference 1990*, Aldershot, Edward Elgar, coll. « Perspectives on the History of Economic Thought », nº 8, 1992, p. 124-143.

ARENA Richard et Cécile DANGEL-HAGNAUER, *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002.

ARENA Richard et Agnès FESTRE, « Banks, Credit and the Financial System in Schumpeter: An interpretation », dans Laurence S. Moss (éd.), *Joseph A. Schumpeter, Historian of Economics. Perspectives on the history of economic thought*, London and New-York, Routledge, 1996, p. 167-177.

ARENA Richard et Nathalie LAZARIC, « La théorie évolutionniste du changement économique de Nelson et Winter. Une analyse économique rétrospective », *Revue économique*, vol. 54, nº 2, 2003, p. 329-354.

ARIES Philippe, « L'histoire des mentalités » [1978], dans Jacques Le Goff (éd.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 2006.

ARISTOTE, *Poétique*, Michel Magnien (trad.), Paris, Librairie Générale Française, 2014.

———., *Physique*, Pierre Pellegrin (trad.), Paris, GF-Flammarion, 2010.

———., *Métaphysique*, Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin (trad.), Paris, GF-Flammarion, 2008.

———., *Éthique à Nicomaque*, Richard Bodéüs (trad.), Paris, Flammarion, 2005.

———., *Économique*, B. A. von Groningen et A. Wartelle (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

———., *Les politiques*, Pierre Pellegrin (trad.), Paris, GF-Flammarion, 1993.

ARON Raymond, *Les étapes de la pensée sociologique* [1967], Paris, Gallimard, 1996.

ASSO Pier Francesco et Emilio BARUCCI, « On the history of the History: the unpublished introduction of Schumpeter's History of Economic Analysis », *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, vol. 17, 1989, p. 41-59.

ASSOUS Michaël, Muriel DAL-PONT LEGRAND et Harald HAGEMANN, « Business Cycles and Growth », dans Gilbert Faccarello et Heinz D. Kurz (éd.), *Handbook on the History of Economic Analysis, III. Developments in Major Fields of Economics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016, p. 27-36.

AUFRICHT Hans, « The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis" », *Journal of Economics*, vol. 18, nº 4, 1958, p. 384-441.

AUGELLO Massimo, *Joseph Alois Schumpeter. A Reference Guide*, Berlin ; New-York, Springer-Verlag, 1990.

BACKENKÖHLER Dirk, « Only "Dreams from an Afternon Nap" ? Darwin's Theory of Evolution and the Foundation of Biological Anthropolohy in Germany 1860-1875 », dans Eve-Marie Engels et Thomas F. Glick (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, London ; New York, Continuum, 2008, p. 98-115.

BACKHAUS Jürgen (éd.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 1, 2003.

BACKHAUS Jürgen G. et Wolfgang J. M. DRECHSLER (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006.

———. « Preface. Nietzsche - Economy and Society: The Closed and the Open Question », dans *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006, p. ix-xi.

BARANZINI Roberto, « Walras e l'inopportunità dell'opposizione tra economia positiva e normativa. Dal 1860 alla seconda edizione degli Eléments », *Economia Politica*, X, nº 3, dicembre 1993, p. 381-416.

BARRERE Alain, « Keynes et Schumpeter ou l'hétérodoxie des fondements analytiques », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, nº 1, 1985, p. 91-113.

BARRERE Christian, « Marx et Schumpeter : deux personnages en quête d'une fin (crises, limites et fin du capitalisme) », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, nº 1, 1985, p. 323-345.

BARREYRE Nicolas et Alexia BLIN, « À la redécouverte du capitalisme américain », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, nº 54, 2017, p. 135-148.

BATAILLE Georges, *La Part maudite* [1949], Paris, Les Éditions de Minuit, 2014.

BAUMGARTEN Eduard, *Max Weber. Werk und Person*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1964.

BECKER Marcus C. et Thorbjørn KNUDSEN, « Schumpeter 1911 : Farsighted Visions on Economic Development », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 61, nº 2, avril 2002.

BECKERT Sven, Augus BURGIN, Peter James HUDSON, Louis HYMAN, Naomi LAMOREAUX, Scott MARLER, Stephen MIHM, Julia OTT, Philip SCRANTON et Elizabeth Tandy SHERMER, « Interchange: The History of Capitalism », *The Journal of American History*, vol. 101, nº 2, 2014, p. 503-536.

BEER Gillian, *Darwin's Plots. Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, 3rd edition, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2009.

BERAUD Alain, « Les Autrichiens », dans *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 2 : des premiers mouvements socialistes aux néoclassiques*, Paris, La Découverte, 2000.

BERGGREN Douglas, « The Use and Abuse of Metaphor », *The Review of Metaphysics*, vol. 16, nº 2, Philosophy Education Society Inc., 1962, p. 237-258.

BERGSON Henri, « Le possible et le réel » [1930], dans *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, 7e édition, Paris, Presses Universitaires de la France, 1998, p. 99-116.

———., *Les deux sources de la morale et de la religion* [1932], 88e édition, Paris, PUF, 1958.

BERNS Egidius, « Philosophie de l'économie », *Rue Descartes*, nº 28, juin 2000, p. 9-20.

BERR Henri, « Avant-Propos », in L. Febvre *et al.*, *Civilisation. Le mot et l'idée* [1930], Chicoutimi, Québec, UQAC, 2006, p. 5-6

BERTHOUD Arnaud, *Essais de philosophie économique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2002.

———., « Penser l'économie de Schumpeter », *Innovations*, J.A. Schumpeter, Business Cyles et le capitalisme, nº 4, 1996, p. 9-13.

BLACK Max, *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1962.

BLAUG Mark, « No History of Ideas, Please, We're Economists », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 15, nº 1, 2001, p. 145-164.

———., *La méthodologie économique*, Paris, Economica, 1991.

———., « On the Historiography of Economics », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 12, nº 1, 1990, p. 22-37.

———., « Entrepreneurship Before and After Schumpeter », dans *Economic History and the History of Economics*, Brighton, Wheatsheatf Books, 1989, p. 219-230.

———., « La pensée économique a-t-elle progressé ? », dans *La pensée économique. Origine et développement*, 4e édition, Paris, Economica, 1986, p. 1-10.

BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire* [1940], Paris, Armand Colin, 1974.

BLOCH Oscar et Walter VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 2012.

BOLDUC Jean-Sébastien et Ruey-Lin CHEN, « La dette de Darwin envers la théorie des populations de Malthus : une approche structurelle », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, Volume 20, nº 2, Éditions Kimé, 2013, p. 171-196.

BOODY-SCHUMPETER Elizabeth, « Editor's Introduction » [1954], dans Joseph Aloïs Schumpeter, *History of Economic Analysis*, London, Routledge, 2009.

———., « Appendice de l'éditrice » [1954], dans Joseph Aloïs Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique III. L'âge de la science*, Paris, Gallimard, 1983, p. 591-613.

———., « Introduction de l'éditrice » [1954], dans Joseph Aloïs Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique I. L'âge des fondateurs*, Paris, Gallimard, 1983, p. 11-21.

BOURDIEU Pierre, *Anthropologie économique. Cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris, Points Essais, 2021.

BOUSQUET Georges-Henri, « Souvenirs et réflexions sur Schumpeter (1883-1950) », *Revue d'économie politique*, vol. 92, nº 2, avril 1982, p. 240-244.

———., « L'œuvre scientifique de quelques économistes étrangers », *Revue d'économie politique*, vol. 43, nº 4, 1929, p. 1017-1049.

BOYER Robert, *Les capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, Paris, La Découverte, 2020.

———., *Économie politique des capitalismes. Théorie de la régulation et des crises*, Paris, La Découverte, 2015.

———., *Une théorie du capitalisme est-elle possible ?*, Paris, Odile Jacob, 2004.

BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme* [1977], Paris, Flammarion, 2008.

———., *Grammaire des civilisations* [1987], Paris, Flammarion, 1993.

———., *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. Tome 2 : Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, 1979.

BRIDEL Pascal et Muriel DAL PONT LEGRAND (éd.), *Clément Juglar (1819 - 1905). Les origines de la théorie des cycles*, Genève, Droz, coll. « Revue européenne des sciences sociales », nº 143, 2009, vol. 47.

BUENSTORF Guido, « How useful is generalized Darwinism as a framework to study competition and industrial evolution? », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 16, nº 5, décembre 2006, p. 511-527.

BURLAMAQUI Leonardo, « Creative Destruction as a Radical Departure. A New paradigm for analysing capitalism », dans Leonardo Burlamaqui et Rainer Kattel (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019, p. 21-62.

BURLAMAQUI Leonardo et Rainer KATTEL (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019.

CAMPAGNOLO Gilles, « Présentation », dans Carl Menger, *Recherches sur la méthode dans les sciences sociales et en économie politique en particulier*, Paris, Editions de l'EHESS, 2011, p. 7-150.

CAMPAGNOLO Gilles et Jean-Sébastien GHARBI, *Philosophie économique : une introduction*, Paris, Éditions matériologiques, 2019.

———., *Philosophie économique : un état des lieux*, Paris, Éditions matériologiques, 2017.

CAMPAGNOLO Gilles et Christel VIVEL, « The foundations of the theory of entrepreneurship in austrian economics – Menger and Böhm-Bawerk on the entrepreneur », *Revue de philosophie économique*, vol. 15, nº 1, Vrin, 2014, p. 49-97.

CAMPBELL Donald T., « Variation and Selective Retention in Socio-Cultural Evolution », dans Herbert R. Barringer, George I. Blanksten et Raymond W. Mack, *Social Change in Developing Areas. A Reinterpretation of Evolutionary Theory*, Cambridge, Schenkman Publishing Co, 1965, p. 19-49.

CANIVEZ André, « Henri Bergson », dans Yvon Belaval (éd.), *Histoire de la philosophie III, Vol. 1 : Le XIXe siècle. Le XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1999, p. 283-306.

CANTILLON Richard, *Essai sur la nature du commerce en général* [1755], Institut Coppet, Paris, 2011.

CARNAP Rudolf, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » [1931], dans Antonia Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 147-171.

CARNAP Rudolf, Hans HAHN et Otto NEURATH, « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne » [1929], dans Antonia Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 101-146.

CARTAPANIS André, « La crise financière et les politiques macroprudentielles : Inflexion réglementaire ou nouveau paradigme ? », *Revue économique*, vol. 62, nº 3, 2011, p. 349.

CARTELIER Jean, « La théorie économique : un monument en péril ? », *Cahiers d'économie politique*, vol. 1, nº 77, 2020, p. 51-72.

———., « L'économie politique de François Quesnay ou l'Utopie du Royaume agricole », dans François Quesnay, *Physiocratie*, Paris, Flammarion, 1991, p. 9-64.

CATEPHORES George, « The Imperious Austrian: Schumpeter as Bourgeois Marxist », *New Left Review*, I, nº 205, 1994, p. 3-30.

CAZENEUVE Jean, « Connaissance », dans Bernard Valade (éd.), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, 1998, p. 179-192.

———., *Lucien Lévy-Bruhl, sa vie, son œuvre*, Paris, PUF, 1963.

CHAPOUTOT Johann, « Avant-Propos », dans Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 2021, p. 7-14.

———., *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020.

———., *La révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017.

———., *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.

CHIRAT Alexandre, *L'Économie intégrale de John Kenneth Galbraith (1933-1983). Une analyse institutionnaliste historique américaine des mutations de la société industrielle*, Thèse de Doctorat, Lyon, Université Lumières Lyon 2, 2020.

CLAVAL Paul, « L'idée de civilisation dans la pensée contemporaine. L'apport de la géographie et de l'histoire », *Anatoli*, nº 4, 2013, p. 57-76.

CLEMENCE Richard V. et Francis DOODY, *The Schumpeterian System*, Cambridge, Addison-Wesley Press, 1950.

COCHET Yves, « Postface », dans Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 261-268.

COLIN-JAEGER Nathanael et Étienne WIEDEMANN, « Aux origines nietzschéennes des ambiguïtés du concept d'entrepreneur : Schumpeter lecteur de Nietzsche », *Revue de philosophie économique*, à paraître, décembre 2021.

COLLINS Randall, « Weber and Schumpeter: toward a general sociology of capitalism », dans *Weberian Sociological Theory*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1986, p. 117-142.

COLLIOT-THELENE Catherine, *La sociologie de Max Weber*, Paris, La Découverte, 2006.

COMTE Auguste, *Opuscules de philosophie sociale* [1819–1828], Chicoutimi, Québec, Les Classiques des Sciences Sociales, 2002.

CORDES Christian, « Darwinism in Economics: from analogy to continuity », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 16, nº 5, 25 octobre 2006, p. 529-541.

CORNEILLE Pierre, *Le Cid* [1637], dans *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1963.

CORRIVEAU Louis, « Entrepreneurs, Growth and Cycles », *Economica*, vol. 61, nº 241, février 1994, p. 1-15.

CUIN Charles-Henry et François GRESLE, *Histoire de la sociologie*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.

DAL-PONT LEGRAND Muriel et Harald HAGEMANN, « Analyses théorique, historique et statistique des cycles : Juglar et Schumpeter », *Revue européenne des sciences sociales*, XLVII, nº 143, 2009, p. 49-64.

———., « Business Cycles in Juglar and Schumpeter », *The History of Economic Thought*, vol. 49, nº 1, 2007, p. 1-17.

DANNEQUIN Fabrice, « Capitalisme, cycle et histoire chez Schumpeter », *L'Économie politique*, nº 87, 2020, p. 100-112.

———., « L'influence de l'eugénisme galtonien dans la pensée de Joseph Aloïs Schumpeter », *Interventions économiques*, nº 46, 2012.

———., « Les classes sociales chez Schumpeter. Héritage et rupture avec Marx et Weber », *Idées économiques et sociales*, nº 169, 2012, p. 53-62.

———., « Entrepreneur et Accumulation chez Schumpeter », Document de Travail n°59, Laboratoire Redéploiement Industriel et Innovation, 2002.

DANTE, *L'Enfer*, Jacqueline Risset (trad.), Paris, Flammarion, 2004.

DARDOT Pierre et Christian LAVAL, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009.

DARWIN Charles, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* [1874], Patrick Tort (éd.), Michel Prum (trad.), Paris, Honoré Champion, 2013.

———., *Journal de bord [Diary] du voyage du Beagle* [1831-1836], Patrick Tort (éd.), Christiane Bernard, Marie Thérèse Blanchon, Michel Prum (trad.), Paris, Honoré Champion, 2012.

———., *L'autobiographie* [1887], Jean-Michel Goux (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 2011.

———., *L'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* [1859], Patrick Tort (éd.), Aurélien Berra (trad.), Paris, Honoré Champion, 2009.

———., *On the Origin of Species* [1859], New York, Oxford University Press, 2008.

DAWKINS Richard, « Universal Darwinism », dans D. S. Bendall, *Evolution From Molecules to Man*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 403-425.

DAY Richard H., « Disequilibrium Economic Dynamics. A Post-Schumpeterian Contribution », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 5, nº 1, 1984, p. 57-76.

DEKKER Erwin, *The Viennese Students of Civilization. The Meaning and Context of Austrian Economics Reconsidered*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

DELAS Jean-Pierre et Bruno MILLY, « Essor de la sociologie appliquée aux États-Unis », dans *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 95-110.

DELEPLACE Ghislain et Patrick MAURISSON (éd.), *L'Hétérodoxie dans la pensée économique : K. Marx, J. M. Keynes, J. A. Schumpeter*, Paris, Anthropos, Cahiers d'économie politique, nº 10–11, 1985.

DELEUZE Gilles, *Nietzsche* [1965], Paris, PUF, Quadrige, 2017.

DEMARIA Giovanni, « Saggio sugli studi di dinamica economica », *Rivista Internazionale di Scienze Sociali e Discipline Ausiliarie*, vol. 1, nº 2, Vita e Pensiero – Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, 1930, p. 107-130.

DERATHE Robert, « Quelques documents sur Chateaubriand, Napoléon et les idéologues », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 17, nº 46, 1979, p. 179-184.

DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Éditions Galilée, 1993.

———., *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991.

DIAMOND Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* [2005], Paris, Gallimard, 2019.

DIATKINE Daniel, *Adam Smith. La découverte du capitalisme et de ses limites*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500), ATILF, CNRS & Université de Lorraine, 2012.

DOCKES Pierre, *L'Économie des grandes épidémies : de la peste au covid-19*, Paris, Odile Jacob, 2021.

———., *Le Capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective. 2. Splendeurs et misère de la croissance* [2019], Paris, Classiques Garnier, 2021.

———., *Le Capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective. 1. Sous le regard des géants* [2017], Paris, Classiques Garnier, 2019.

———., « Les débats sur la stagnation séculaire dans les années 1937-1950. Hansen-Terborgh et Schumpeter-Sweezy », *Revue économique*, vol. 66, nº 5, septembre 2015, p. 967-992.

DOPFER Kurt, « Evolutionary Economics », dans Gilbert Faccarello et Heinz D. Kurz, *Handbook on the History of Economic Analysis, III. Developments in Major Fields of Economics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016.

DOSI Giovanni et Mauro Sylos LABINI, « Technological paradigms and trajectories », dans Horst Hanusch et Andreas Pyka, *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 331-343.

DOSI Giovanni et Sidney G. WINTER, « Interprétation évolutionniste du changement économique », *Revue économique*, vol. 54, nº 2, 2003, p. 385-406.

DRECHSLER Wolfgang J. M., « Friedrich Nietzsche and Economics: Research Problems », dans Jürgen Backhaus et Wolfgang J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006, p. 1-8.

DUFLO Esther, « The Economist as Plumber », *The American Economic Review*, vol. 107, nº 5, American Economic Association, 2017, p. 1-26.

DUMAS Alexandre, *Les Trois Mousquetaires* [1844], Paris, Éditions Fabbri, 2003.

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* [1912], 7e édition, 2e tirage, Paris, PUF, 2017.

———., *Les règles de la méthode sociologique* [1895], Paris, Flammarion, 2010.

EBNER Alexander, « Schumpeterian Entrepreneurship Revisited: Historical Specificity and the Phases of Capitalist Development », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 28, nº 3, septembre 2006, p. 315-332.

———., « The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory », dans Jürgen G. Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter: Entrepreneurship, Style, and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 1, 2003, p. 117-139.

ELIAS Norbert, *La dynamique de l'Occident* [1939], Pierre Kamnitzer (trad.), Paris, Pocket, 2017.

———., *La civilisation des mœurs* [1939], Pierre Kamnitzer (trad.), Paris, Pocket, 2013.

ENGELS Eve-Marie et Thomas F. GLICK (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, London ; New York, Continuum, 2008.

ENGELS Friedrich, « Lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890 », dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Œuvres choisies*, Moscou, Éditions du Progrès, 1968, p. 717-719.

ENKE Stephen, « On Maximizing Profits: A Distinction Between Chamberlin and Robinson », *The American Economic Review*, vol. 41, nº 4, septembre 1951, p. 566-578.

FABIANI Jean-Louis, *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.

FAUCCI Riccardo, « Max Weber's Influence on Schumpeter », *History of Economic Ideas*, vol. 15, nº 1, 2007, p. 111-133.

FAUCCI Riccardo et Veronica RODEZNO, « Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter », *History of Economic Ideas*, vol. 6, nº 1, 1998, p. 27-54.

FEBVRE Lucien, « Civilisation. Évolution d'un mot et d'un groupe d'idées » [1930], dans Lucien Febvre, Émile Tonnelat, Marcel Mauss, Alfredo Niceforo et Louis Weber, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, coll. « Les Classiques des Sciences Sociales », 2006, p. 10-59.

———., *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais* [1942], Paris, Albin Michel, 1968.

FERRATON Cyrille, « Vision et analyse chez Robert Heilbroner », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 2, nº 8, 2019, p. 15-36.

FESTRE Agnès, « Innovation and business cycles », dans Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer (éd.), *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 241-256.

FESTRE Agnès et Eric NASICA, « Schumpeter on money, banking and finance: an institutionalist perspective », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 16, nº 2, 2009, p. 325-356.

FINLEY Moses I., « Aristotle and Economic Analysis », *Past & Present*, nº 47, mai 1970, p. 3-25.

FLAUBERT Gustave, *Le Dictionnaire des idées reçues* [1880], dans *Œuvres complètes V. 1874-1880*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2021.

———., *Madame Bovary* [1857], dans *Œuvres complètes III. 1851-1862*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2013.

FOLEY V., « An Origin of the Tableau économique », *History of Political Economy*, vol. 5, nº 1, 1973, p. 121-150.

FORD Henry, *My Life and Work* [1922], New York, NY, Open Road Integrated Media, 2015.

FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines* [1966], Paris, Gallimard, 2014.

FRANÇOIS Pierre et Claire LEMERCIER, *Sociologie historique du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2021.

FREEMAN Christopher et Francisco LOUÇÃ, *As Time Goes By: The Information Revolution & the Industrial Revolutions in Historical Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

FREEMAN Christopher et Carlota PEREZ, « Structural crises of adjustment: business cycles and investment behavior », dans Giovanni Dosi, Christopher Freeman, Richard R. Nelson, Gerald Silverberg et Luc Soete (éd.), *Technical Change and Economic Theory*, London, Pinter Publishers, 1988.

FREUND Julien, « Weber Max », dans *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis & Albin Michel, 1998.

FRISCH Ragnar, *Propagation Problems and Impulse Problems in Dynamic Economics*, Oslo, Universitetets Okonomiske Institutt, 1933.

FROBERT Ludovic et Cyrille FERRATON, « John Kenneth Galbraith : le contrôle du pouvoir dans le capitalisme américain », *L'Économie politique*, vol. 20, nº 4, 2003, p. 80-88.

FROMM Erich, *La conception de l'homme chez Marx* [1961], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934.

GALBRAITH John Kenneth, *Voyage dans le Temps Économique*, Paris, Seuil, 1995.

———., *Le nouvel État industriel. Essai sur le système économique américain* [1967], Paris, Gallimard, 1989.

———., *Economics in perspective: a critical history*, Boston, Houghton Mifflin, 1987.

———., *The New Industrial State* [1967], 2nd edition, London, Penguin Books, 1972.

———., *The Aflluent Society*, College Edition, Cambridge, Massachusetts, The Riverside Press Cambridge, 1960.

GARRIGOU Alain et Bernard LACROIX, « Nobert Elias : le travail d'une œuvre », dans *Norbert Elias, la politique et l'histoire*, Paris, La Découverte, 1997, p. 7-27.

GATES Bill, *Climat : comment éviter un désastre. Les solutions actuelles. Les innovations nécessaires.*, Paris, Flammarion, 2021.

GEORGESCU-ROEGEN Nicholas, « Time in Economics », dans Harald Hagemann et O. F Hamouda (éd.), *The Legacy of Hicks. His Contributions to Economic Analysis*, London; New York, Taylor & Francis e-Library, 2005, p. 235-252.

GIDE Charles et Charles RIST, *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours* [1944], 6e édition, Paris, Dalloz, 2000.

GIERSCH Herbert, « The Age of Schumpeter », *Papers and Proceedings of the Ninety-Sixth Annual Meeting of the American Economic Association*, vol. 74, nº 2, 1984, p. 103-109.

GILLE Bertrand, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1978.

GISLAIN Jean-Jacques, « Les origines de l'entrepreneur schumpétérien », *Revue Interventions économiques*, vol. 46, 2012.

———., « La naissance de l'institutionnalisme : Thorstein Veblen », dans Alain Béraud et Gilbert Faccarello (éd.), *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : Des institutionnalistes à la période contemporaine*, Paris, La Découverte, 2000, p. 74-115.

———., « J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante », *Economies et Sociétés*, nº 15, coll. « Œconomia », mai 1991, p. 167-224.

GISLAIN Jean-Jacques et Philippe STEINER, *La sociologie économique 1890-1920. Émile Durkheim, Vilfredo Pareto, Joseph Schumpeter, François Simiand, Thorstein Veblen et Max Weber*, Paris, PUF, 1995.

GLORIA-PALERMO Sandye, *The Evolution of Austrian Economics. From Menger to Lachmann*, London ; New York, Routledge, 1999.

GRAÇA MOURA Mario da, « Metatheory as the key to understanding: Schumpeter after Shionoya », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 26, 2002, p. 805-821.

———., *Schumpeter's Inconsistencies and Schumpeterian Exegesis. Diagnosing the Theory of Creative Destruction*, PhD Thesis, Cambridge, University of Cambridge, 1997.

GRANIER Jean, *Nietzsche* [1982], 10e éd., Paris, PUF, 2017.

GRANJON Marie-Christine, « Les interventions des Etats-Unis en Amérique centrale (1885-1980) : le poids du passé », *Politique étrangère*, vol. 47, nº 2, 1982, p. 297-308.

GRAZIANI Augusto, « L'analisi marxista e la struttura del capitalismo », dans *Storia del Marxismo. Il Marxismo oggi*, Torino, G. Einaudi, 1982.

GUERRIEN Bernard, « Une brève histoire de la macroéconomie et les leçons que l'on peut en tirer », Document de travail, 2015.

GUESNERIE Roger, « Quelle est la responsabilité des économistes dans la crise actuelle ? », *La Lettre PSE*, nº 3, 2010.

GUZZONI Alfredo (éd.), *100 Jahre philosophische Nietzsche-Rezeption*, Frankfurt am Main, Anton Hain Meisenheim, 1991.

HAAR Michel, « Nietzsche », dans Yvon Belaval (éd.), *Histoire de la philosophie III, Vol. 1 : Le XIXe siècle. Le XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1999, p. 307-353.

HABERLER Gottfried, « Joseph Alois Schumpeter 1883-1950 », *The Quarterly Journal of Economics*, LXIV, nº 3, août 1950, p. 333-372.

HAGEMANN Harald, « Leontief and his German period », *Russian Journal of Economics*, vol. 7, nº 1, 2021, p. 67-90.

———., « Schumpeter's Early Contributions on Crises Theory and Business-Cycle Theory », *History of Economic Ideas*, XI, nº 1, 2003, p. 47-67.

HAHN F. H. et R. C. O. MATTHEWS, « The Theory of Economic Growth: A Survey », *The Economic Journal*, vol. 74, nº 296, 1964, p. 779-902.

HANSEN Niles M., « Schumpeter and Max Weber : Comment », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 80, nº 3, août 1966, p. 488-491.

HANUSCH Horst et Andreas PYKA, « A roadmap to comprehensive neo- Schumpeterian economics », dans *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 1160-1189.

———., « Introduction », dans *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Cheltenham, Elgar, 2007, p. 1-16.

HARAN Alexandre Y., *Le Lys et le Globe. Messianisme dynastique et rêve impérial en France à l'aube des temps modernes*, Seyssel, Champ Vallon, 2000.

HARROD Roy F., *The Trade Cycle. An Essay*, Oxford, Clarendon, 1936

HAYEK Friedrich August, *Droit, législation et liberté. Une nouvelle formulation des principes libéraux de justice et d'économie politique* [1976], Raoul Audouin (trad.), Paris, PUF, Quadrige, 1995, vol. 2. Le mirage de la justice sociale.

HEILBRONER Robert L., *Les Grands économistes* [1953], Paris, Éditions du Seuil, 2001.

HEILBRONER Robert L. et William S. MILBERG, *The Crisis of Vision in Modern Economic Thought*, New York, Cambridge University Press, 1995.

HENNIS Wilhelm, *La problématique de Max Weber* [1987], Paris, PUF, 1996.

———., « The Meaning of "Wertfreiheit" on the Background and Motives of Max Weber's "Postulate" », Ulrike Brisson et Roger Brisson (trad.), *Sociological Theory*, vol. 12, nº 2, 1994, p. 113-125.

HESIODE, *Théogonie*, Paul Mazon (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019.

HESSE Mary B., « The Explanatary Function of Metaphor », dans *Revolutions and Reconstructions in the Philosophy of Science*, Bloomington, Indiana University Press, 1980, p. 111-124.

HETZEL Ludovic, « La dialectique matérialiste dans Le Capital. Quelques pistes pour rouvrir un vieux chantier », *Actuel Marx*, vol. 51, nº 1, 2012, p. 118.

HICKS John, *A Theory of Economic History*, London ; Oxford ; New-York, Oxford University Press, 1969.

———., *Value and Capital: An Inquiry into Some Fundamental Principles of Economic Theory*, Oxford, Clarendon Press, 1939.

HOBBES Thomas, *Léviathan ou Matière, Forme et Puissance de l'État chrétien et civil* [1651], Gérard Mairet (trad.), Paris, Gallimard, 2000.

HODGSON Geoffrey M., « Darwinism in economics: from analogy to ontology », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 12, 2002, p. 259-281.

———., *Economics and Evolution. Bringing Life Back into Economics*, Ann Arbor; Michigan, University of Michigan Press, 1993.

HODGSON Geoffrey M. et Thorbjørn KNUDSEN, *Darwin's Conjecture. The Search for General Principles of Social and Economic Evolution*, Chicago ; London, University of Chicago Press, 2010.

———., « Why we need a generalized Darwinism, and why generalized Darwinism is not enough », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 61, nº 1, 2006, p. 1-19.

HOWATSON Margaret C, *Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 2007.

HÜLSMANN Jörg Guido, *Mises: the last knight of liberalism*, Auburn, Ala, Ludwig von Mises Institute, 2007.

HUNTINGTON Samuel P., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

INGLEBY Melvyn, « Nietzsche's Vienna: The Reception of Nietzsche's Philosophy in 19th Century Vienna, 1870-1900 », School of Slavonic and East European Studies, University College London, 2014.

JACOB François, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970.

JACOB Pierre, « Comment peut-on ne pas être empiriste ? », dans *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 7-52.

JAEGER Claude, « Les repentirs de Schumpeter : le développement en tant que fait social total », dans Claude Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, 2013.

JAEGER Claude et Odile LAKOMSKI-LAGUERRE, « Préface », dans Joseph Aloïs Schumpeter, *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 7-24.

JAFFE William (éd.), *Correspondence of Léon Walras and Related Papers*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1965, vol. II. 1884-1897.

JUGLAR Clément, *Des crises commerciales et de leur retour périodique* [1862], Paris, ENS Éditions, 2014.

KALDOR Nicholas, « A model of the trade cycle », *Economic Journal*, 50 (197), 1940, p. 78-92.

KALECKI Michal, « A macrodynamic theory of the business cycle », *Econometrica*, 3 (3), 1935, p. 327-344.

———., *Essays in the Theory of Economic Fluctuations,* New-York, Farrar and Rinehart, 1939

KALINOWSKI Isabelle, « Un savant très politique », Isabelle Kalinowski (trad.), dans Max Weber, *La science, profession et vocation*, Marseille, Agone, 2005, p. 191-240.

KARSENTI Bruno, *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, PUF, 1997.

KAUDER Emil, « Intellectual and Political Roots of the Older Austrian School », *Zeitschrift für Nationalökonomie / Journal of Economics*, vol. 17, nº 4, 1957, p. 411-425.

KECK Frédéric, « Présentation », dans Lucien Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Flammarion, 2010, p. 7-54.

———., *Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, Paris, CNRS éditions, 2008.

KELM Mathias, « Schumpeter's theory of economic evolution : a Darwinian interpretation », *Journal of Evolutionary Economics*, nº 7, 1997, p. 99-130.

KEYNES John Maynard, *The General Theory of Employment, Interest, and Money* [1936], Cham, Switzerland, Palgrave Macmillan, 2018.

———., *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* [1936], Jean de Largentaye (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

KEYNES John Neville, *The Scope and Method of Political Economy* [1891], 4th edition, Kitchener, Batoche Books, 1999.

KITCHIN Joseph, « Cycles and Trends in Economic Factors », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 5, nº 1, janvier 1923, p. 10-16.

KLETTE Tor Jacob et Samuel KORTUM, « Innovating Firms and Aggregate Innovation », *Journal of Political Economy*, vol. 112, nº 5, 2004.

KOLM Serge-Christophe, *Philosophie de l'économie*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.

KONDRATIEFF Nicolaï Dimitrievitch, *Les grands cycles de la conjoncture* [1928], Paris, Economica, 1992.

———., « Sur les concepts de statique, de dynamique et de conjoncture économique » [1924], dans *Les grands cycles de la conjoncture*, Paris, Economica, 1992, p. 1-30.

———., « The Long Waves in Economic Life », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 17, nº 6, novembre 1935, p. 105-115.

KOROTAYEV Andrey V. et Serguey V. TSIREL, « A Spectral Analysis of World GDP Dynamics: Kondratieff Waves, Kuznets Swings, Juglar and Kitchin Cycles in Global Economic Development, and the 2008–2009 Economic Crisis », *Structure and Dynamics*, nº 4, 2010.

KRUGMAN Paul R et Robin WELLS, *Microéconomie*, Bruxelles, Éditions De Boeck Université, 2009.

KUHN Thomas S, *La structure des révolutions scientifiques* [1962], Paris, Flammarion, 2016.

KURTAKKO Janne, « Schumpeter's Challenge to Economists: History, Theory, and Statistics as Key Competencies and Sociology as a Vision for the Future », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 73, nº 1, 2014, p. 32-57.

KUZNETS Simon, « Modern Economic Growth: Findings and Reflections », *The American Economic Review*, vol. 63, nº 3, 1973, p. 247-258.

LAKOMSKI-LAGUERRE Odile, « Joseph Schumpeter's Credit View of Money: A Contribution to a "Monetary Analysis" of Capitalism », *History of Political Economy*, vol. 48, nº 3, septembre 2016, p. 489-514.

———., *Les institutions monétaires du capitalisme. La pensée économique de Schumpeter*, Paris, L'Harmattan, 2002.

———., « The long-term perspective. Schumpeter's prediction of the end of capitalism », dans Richard Arena et Cécile Dangel-Hagnauer (éd.), *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*, London New-York, Routledge, 2002, p. 146-164.

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2006.

LANGE Oscar, « Business Cycles: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process by Joseph A. Schumpeter », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 23, nº 4, novembre 1941, p. 190-193.

LAPIED André et Sophie SWATON, « L'entrepreneur schumpétérien est-il surhumain ? », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, nº 65, 2013, p. 183-202.

———., « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », *Revue de philosophie économique*, vol. 14, nº 2, 2013, p. 43-65.

———., « Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ? », *GREQAM*, Document de travail, n°2011-35, 2011.

LAZARIC Nathalie, *Les théories économiques évolutionnistes*, Paris, La Découverte, 2010.

LE GOFF Jacques et Pierre NORA, *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets* [1974], Paris, Gallimard, 2011.

LENINE, *Œuvres - Tome 39 : Cahiers de l'impérialisme* [1915–1916], Paris - Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1970.

———., *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme. Essai de vulgarisation* [1916], dans *Œuvres - Tome 22 : Décembre 1915-juillet 1916*, Paris - Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1960.

LENTZ Rasmus et Dale T. MORTENSEN, « An Empirical Model of Growth through Product Innovation », *Econometrica*, vol. 76, 2008, p. 1317-1373.

LEONTIEF Wassily, « Joseph A. Schumpeter (1883-1950) », *Econometrica*, vol. 18, nº 2, avril 1950, p. 103-110.

LEROUX Alain, « Schumpeter, Hayek et le critère de l'idée fixe », dans Alain Leroux et Alain Marciano (éd.), *Traité de philosophie économique*, Bruxelles, De Boeck Université, 1999, p. 26-43.

LEROUX Alain et Alain MARCIANO (éd.), *Traité de philosophie économique*, Bruxelles, De Boeck Université, 1999.

LEVI-STRAUSS Claude, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » [1950], dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, 13e édition, Paris, PUF, 2013, p. IX-LII.

———., *La pensée sauvage* [1962], Paris, Pocket, 2010.

LEVI-STRAUSS Claude et Georges CHARBONNIER, *Entretiens avec Lévi-Strauss*, Paris, 10/18, 1961.

LEVY Edmond, *Sparte: histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris, Seuil, Points Histoire, nº 329, 2003.

LEVY-BRUHL Lucien, *La mentalité primitive* [1922], Frédéric Keck (éd.), Paris, Flammarion, 2010.

———., *La mythologie primitive* [1935], dans *Primitifs. 1922-1935*, Paris, Éditions Anabet, 2007, p. 779-1067.

———., *Carnets* [1949], Paris, PUF, Quadrige, 1998.

———., *La morale et la science des mœurs* [1903], 15e édition, Paris, PUF, 1953.

———., *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* [1910], 9e édition, Paris, Librairie Felix Alcan, 1928.

LEWIS David K., *Convention. A Philosophical Study* [1969], Oxford, Blackwell, 2011.

LLOYD Geoffrey E. R., *Pour en finir avec les mentalités* [1990], Franz Regnot (trad.), Paris, La Découverte, 1996.

LORDON Frédéric, *Figures du communisme*, Paris, La fabrique éditions, 2021.

LOUÇÃ Francisco, « Schumpeter and the Dynamics of Capitalism: the place of Capitalism, Socialism and Democracy », dans Leonardo Burlamaqui et Rainer Kattel (éd.), *Schumpeter's Capitalism, Socialism and Democracy: A Twenty First Century Agenda*, New York, Routledge, 2019, p. 63-97.

LUXEMBURG Rosa, *Introduction à l'économie politique* [1913], *Œuvres complètes - Tome 1*, Marseille ; Toulouse, Agone-Smolny, 2009.

MACDONALD Ronan, « Schumpeter and Max Weber – Central Visions and Social Theories », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 79, nº 3, août 1965.

MACHEREY Pierre, « Matérialisme dialectique » [1982], dans Georges Labica et Georges Bensussan (éd.), *Dictionnaire critique du marxisme*, 2e édition, Paris, PUF, 1985, p. 723-727.

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince* [1532], Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini (trad.), Paris, PUF, 2018.

MAHEO Gabriel, *Nietzsche et la parole de Zarathoustra*, Rennes, Éditions Apogée, coll. « Ateliers populaires de philosophie », 2018.

MALTHUS Thomas Robert, *Essai sur le principe de population* [1798], Pierre Prévost, Guillaume Prevost et Jean-Paul Maréchal (trad.), Paris, Flammarion, 1992.

MANKIW N. Gregory, *Macroéconomie*, Bruxelles ; Paris, De Boeck, 2015.

MANN Fritz Karl, « Einführung des Herausgebers », dans Joseph Aloïs Schumpeter, *Das Wesen des Geldes*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, p. VII-XXVII.

MARCIANO Alain, « Economists on Darwin's Theory of Social Evolution and Human Behaviour », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 14, nº 4, décembre 2007, p. 681-700.

MARDELLAT Patrick, « Sacrifice, destruction créatrice et cycles du capitalisme : la (dé)-raison sacrificielle de l'économie », Document de travail, Sciences Po Lille, 2020.

———., « L'économie de guerre et la possibilité du calcul économique socialiste. Les thèses respectives de Neurath et Weber », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 2, nº 10, 2020, p. 249-286.

———., « L'écologie, point aveugle de l'économie politique », *Auteur de vue, Hermann Éditions*, 13 septembre 2019.

———., « Pourquoi lire les grands auteurs en économie ? », *Petites Pensées*, nº 1, 2016, p. 122-128.

———., « Qu'est-ce que la philosophie économique ? », *Cahiers d'économie politique / Papers in Political Economy*, vol. 2, nº 65, 2013, p. 7-35.

———., *Études d'histoire et de philosophie économique dans la pensée allemande*, Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences Économiques, Faculté des Sciences Économiques et Sociales, Université des Sciences et Technologies de Lille, 2012.

MARSHALL Alfred, *Principles of Economics* [1890], 8th edition, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

MARX Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique. Introduction aux Grundrisse dite « de 1857 »* [1857], Guillaume Fondu et Jean Quétier (trad.), Paris, Éditions sociales, 2014.

———., « Thèses sur Feuerbach » [1845], dans *Œuvres III - Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1027-1033.

———., *Le Capital (Livre III)* [1894], dans *Œuvres - Économie II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968.

———., *Le Capital (Livre premier*) [1867], dans *Œuvres - Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

———., *Critique de l'économie politique* [1859], dans *Œuvres - Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Manifeste du parti communiste* [1848], Émile Bottigelli (trad.), Paris, GF, 1998.

———., *L'Idéologie allemande ("Conception matérialiste et critique du monde")* [1845-1846], dans *Œuvres III - Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

MÄRZ Eduard, *Joseph Schumpeter, Scholar, Teacher & Politician*, New Haven-Connecticut, Yale University Press, 1991.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* [1925], Paris, PUF, 2012.

———., « Les civilisations. Éléments et formes » [1930], dans Lucien Febvre, Émile Tonnelat, Marcel Mauss, Alfredo Niceforo et Louis Weber, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, coll. « Les Classiques des Sciences Sociales », 2006, p. 82-104.

———., « Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) » [1939], dans *Œuvres 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, p. 560-565.

MAYADE-CLAUSTRE Julie, « Le don. Que faire de l'anthropologie ? », *Hypothèses*, vol. 1, nº 5, 2002, p. 229-237.

MCCLOSKEY Deirdre N., *The Bourgeois Virtues. Ethics for an age of commerce*, Chicago, Illinois, University of Chicago Press, 2007.

———., « La rhétorique des sciences économiques » [1983], dans Ludovic Frobert, *« Si vous êtes si malins… ». McCloskey et la rhétorique des sciences économiques*, Lyon, ENS Éditions, 2004.

MCCRAW Thomas K., *Prophet of Innovation. Joseph Schumpeter and Creative Destruction*, Cambridge ; London, The Belknap Press of Harvard University Press, 2007.

VAN MEERHAEGHE Marcel A. G., « The Lost Chapter of Schumpeter's 'Economic Development' », dans Jürgen Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 1, 2003, p. 233-244.

———., « Nietzsche and Economics », dans Jürgen Backhaus et Wolfgang J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006, p. 39-53.

MENISSIER Thierry, *Innovations. Une enquête philosophique*, Paris, Éditions Hermann, 2021.

MERLLIE Dominique, « Durkheim, Lévy-Bruhl et la "pensée primitive" : quel différend ? », *L'Année sociologique*, vol. 62, nº 2, 2012, p. 429-446.

MESSORI Marcello, « The Trials and Misadventures of Schumpeter's Treatise on Money », *History of Political Economy*, vol. 29, nº 4, 1997, p. 639-673.

———., « Innovation et profit chez Marx, Schumpeter et Keynes », *Cahiers d'économie politique*, vol. 10, nº 1, 1985, p. 229-256.

MICHAELIDES Panayotis G., John G. MILIOS, Angelos VOULDIS et Spyros LAPATSIORAS, « Heterodox influences on Schumpeter », *International Journal of Social Economics*, vol. 37, nº 3, 2010, p. 197-213.

MILL John Stuart, *Principes d'économie politique* [1848], Léon Roquet (trad.), Paris, Guillaumin & Cie, 1894.

MISES Ludwig von, *L'Action humaine. Traité d'économie* [1949], Raoul Audouin (trad.), Paris, Institut Coppet, 2011.

———., *Memoirs*, Auburn, Alabama, Ludwig von Mises Institute, 2009.

MITCHELL Wesley C., *Business Cycles,* Berkeley, University of California Press, 1913.

MOISSONNIER Maurice, « Matérialisme historique » [1982], dans Georges Labica et Georges Bensussan (éd.), *Dictionnaire critique du marxisme*, 2e édition, Paris, PUF, 1985, p. 727-730.

MOKYR Joel, *A Culture of Growth. The Origins of the Modern Economy*, Princeton, NJ, Princeton University Press, coll. « The Graz Schumpeter Lectures », 2017.

MOLIERE, *L'Avare* [1668], dans *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1962.

MOMIGLIANO Arnaldo, « Two Types of Universal History: The Cases of E. A. Freeman and Max Weber », *The Journal of Modern History*, vol. 58, nº 1, University of Chicago Press, 1986, p. 235-245.

MONGIN Philippe, « Les origines de la distinction entre positif et normatif en économie », CNRS & HEC Paris, 2018.

———., « La méthodologie économique au XXe siècle. Les controverses en théories de l'entreprise et la théorie des préférences révélées », dans Alain Béraud et Gilbert Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : des institutionnalistes à la période contemporaine*, Paris, La Découverte, 2000, p. 340-378.

MONOD Jacques, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* [1970], Paris, Éditions du Seuil, 2014.

MOSSE Claude, *Les institutions grecques*, Paris, Armand Colin, 1996.

MOUCHOT Claude, *Méthodologie économique* [1996], Paris, Éditions du Seuil, 2003.

MURPHY Antoin, « Richard Cantillon et le groupe de Vincent de Gournay », dans Alain Béraud et Gilbert Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 188-203.

MUSIL Robert, *L'Homme sans qualités* [1930], Philippe Jaccottet (trad.), Paris, Gallimard, 1957.

NELSON Richard R., « Comment on: "Dismantling Lamarckism: why descriptions of socio-economic evolution as Lamarckian are misleading", by Hodgson and Knudsen », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 17, nº 3, juin 2007, p. 349-352.

NELSON Richard R. et Sidney G. WINTER, *An Evolutionay Theory of Economic Change*, Cambridge, Belknap Press/Harvard University Press, 1982.

NELSON Scott Reynolds, « Who Put Their Capitalism in My Slavery? », *Journal of the Civil War Era*, vol. 5, nº 2, 2015, p. 289-310.

NIETZSCHE Friedrich, *La Volonté de Puissance* [1901], 2 vol., Paris, Gallimard, 2004.

———., *Le Crépuscule des idoles* [1888], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

———., *La Généalogie de la morale* [1887], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

———., *Par-delà le bien et le mal* [1886], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001

———., *Ainsi Parlait Zarathoustra* [1883-1885], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

———., *Le Gai savoir* [1882-1887], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres II*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

———., *Humain, trop humain* [1878-1879], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

———., *Considérations Inactuelles III. Schopenhauer éducateur* [1874], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

———., *Considérations inactuelles II. De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie* [1874], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

———., *La Naissance de la tragédie* [1874], dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éd.), *Œuvres I*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

———., *Œuvres philosophiques complètes 3-1. Humain, trop humain I. Fragments posthumes (1876-1878)*, Mazzino Montinari et Giorgio Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1968.

———., *Œuvres philosophiques complètes 4. Aurore. Fragments posthumes, Début 1880-Printemps 1881*, Mazzino Montinari et Giorgio Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1980.

———., *Œuvres philosophiques complètes 11. Fragments posthumes. Automne 1884 - Automne 1885*, Mazzino Montinari et Giorgio Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1977.

———., *Œuvres philosophiques complètes 13. Fragments posthumes. Automne 1887 - Mars 1888*, Mazzino Montinari et Giorgio Colli (éd.), Paris, Gallimard, 1976.

———., *Nachgelassene Fragmente 1875-1879*, Giorgio Colli et Mazzino Montinari (éd.), München, Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, coll. « Sämtliche Werke », 1988.

———., *Die Geburt der Tragödie. Unzeitgemäße Betrachtungen I-IV. Nachgelassene Schriften: 1870 - 1873*, Giorgio Colli et Mazzino Montinari (éd.), München, Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, coll. « Sämtliche Werke », 1988.

OAKES Guy, « Max Weber and the Southwest German School: Remarks on the Genesis of the Concept of the Historical Individual », *International Journal of Politics, Culture, and Society*, vol. 1, nº 1, Springer, 1987, p. 115-131.

ORESKES Naomi et Erik M CONWAY, *L'effondrement de la civilisation occidentale. Un texte venu du futur*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2020.

OSTERHAMMEL Jürgen, « Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber » [1987], dans Wolfgang J. Mommsen et Jürgen Osterhammer (éd.), *Max Weber and his Contemporaries*, New York, Routledge, 2006, p. 106-120.

O'SULLIVAN Mary, « The Intelligent Woman's Guide to Capitalism », *Enterprise & Society*, vol. 19, nº 4, 2018, p. 751-802.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, Olivier Sers (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019.

PARETO Vilfredo, *Traité de sociologie générale* [1916], Pierre Boven (trad.), Genève, Librairie Droz, 1968.

PARSONS Talcott, « Value-freedom and Objectivity », dans Otto Stammer (éd.), *Max Weber and Sociology Today*, Oxford, Basil Blackwell, 1971, p. 27-50.

PASSERON Jean-Claude, « Statique et dynamique. Caractériser, expliquer, comprendre le changement », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 36, nº 110, 1998, p. 199-263.

———., « Présentation », dans Joseph Aloïs Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion, 1984.

PATERNOTTE Cédric, « Sens commun et connaissance commune », *Les Études philosophiques*, vol. 4, nº 174, 2017, p. 555-578.

PELERAUX Hervé, Mathieu PLANE et Raul SAMPAGNARO, « "Croissance vulnérable" : impact de la Covid-19 sur l'économie française en 2020-2021 », dans OFCE, *L'économie française 2021*, Paris, La Découverte, 2020, p. 76-91.

PELLEGRIN Pierre, « Introduction », dans Aristote, *Physique*, Paris, GF-Flammarion, 2010, p. 9-64.

PENEDER Michael et Andreas RESCH, « Schumpeter and Venture Finance ; Radical Theorist, Broke Investor and Enigmatic Teacher », *WIFO Working Papers*, nº 490, décembre 2014.

PEREZ Carlota, *Technological Revolutions and Financial Capital. The Dynamics of Bubbles and Golden Ages*, Cheltenham, UK ; Northampton, MA, Edward Elgar, 2002.

———., « Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems », *Futures*, vol. 15, nº 5, octobre 1983, p. 357-375.

PERROUX François, *La pensée économique de Joseph Schumpeter* [1935], Chicoutimi, Québec, UQAC, coll. « Les Classiques des Sciences Sociales », 2002.

———., « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale », dans *La pensée économique de Joseph Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Genève, Dalloz, 1965, p. 191-251.

———., *L'économie du XXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

PEUKERT Helge, « The Missing Chapter in Schumpeter's The Theory of Economic Development », dans Jürgen Backhaus (éd.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision*, Boston, Kluwer Academic Publishers, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 1, 2003, p. 221-232.

PIAGET Jean, *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, 1972.

———., *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1928.

PICHOT André, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, 1993.

PIKETTY Thomas, *Le capital au XXIe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

PLUTARQUE, *Les vies des hommes illustres*, 2 vol., Jacques Amyot et Gérard Walter (trad.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

POPPER Karl, *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, London, Routledge, 1963.

POTIER Jean-Pierre, « Joseph A. Schumpeter et la conjoncture économique des années 1930-1940 : dépression, stagnation ou signes avant-coureurs du déclin du capitalisme ? », *Revue économique*, vol. 66, nº 5, 2015, p. 993-1019.

POUCHOL Marlyse, « Contre une philosophie économique post-hayékienne », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, vol. 2, nº 65, 2013, p. 203-226.

———., « La pensée de l'économie chez Galbraith », *Innovations*, vol. 23, nº 1, De Boeck Supérieur, 2006, p. 9-30.

PRIBRAM Karl, *Les fondements de la pensée économique* [1983], H. P. Bernard (trad.), Paris, Economica, 1986.

PRIEST Greg, « Charles Darwin's Theory of Moral Sentiments. What Darwin's Ethics Really Owes to Adam Smith », *Journal of the History of Ideas*, vol. 78, nº 4, 2017, p. 571-593.

PYNSENT Robert B. (éd.), *Decadence and Innovation: Austro-Hungarian life and art at the turn of the century*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1989.

QUIQUEREZ Guillaume, « Essais sur la définition de la philosophie économique », *Revue de philosophie économique*, vol. 16, nº 2, 2015, p. 41-72.

REALFONZO Riccardo, « The Italian circuitist approach », dans Philip Arestis et Malcolm C. Sawyer (éd.), *A Handbook of Alternative Monetary Economics*, Cheltenham, UK ; Northampton, MA, Edward Elgar, 2006, p. 105-120.

REINERT Hugo et Erik S. REINERT, « Creative Destruction in Economics: Nietzsche, Sombart, Schumpeter », dans Jürgen Backhaus et Wolfgang J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006, p. 54-85.

REISMAN David A., *Schumpeter's Market: Enterprise and Evolution*, Cheltenham, UK ; Northhampton, MA, USA, Edward Elgar Publishing, 2004.

REY Anne-Lise, « Diffusion et Réception de la Dynamique. La Correspondance Entre Leibniz et Wolff », *Revue de Synthèse*, vol. 128, nº 3-4, 2007, p. 279-294.

RICARDO David, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* [1812], Cécile Soudan (trad.), Paris, Flammarion, 1992.

RICHER Nicolas, *Les Éphores. Études sur l'histoire et sur l'image de Sparte (VIIIe - IIIe siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

ROBBINS Lionel, « On a Certain Ambiguity in the Conception of Stationary Equilibrium », *The Economic Journal*, vol. 40, nº 158, 1930, p. 194-214.

ROBINSON Joan, *Contributions to Modern Economics*, New York, Academic Press, 1978.

ROMER Paul, « Endogenous Technological Change », *Journal of Political Economy*, vol. 98, nº 5, octobre 1990, p. S71-S102.

ROSENTHAL Earl, « Plus Ultra, Non plus Ultra, and the Columnar Device of Emperor Charles V », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 34, 1971, p. 204-228.

ROSIER Michel, « Le couteau et la dialectique (Schumpeter et Marx, historiens de la réflexion économique) », dans Ghislain Deleplace et Patrick Maurisson (éd.), *L'Hétérodoxie*

dans la pensée économique : K. Marx, J. M. Keynes, J. A. Schumpeter, Paris, Anthropos, Cahiers d'économie politique, nº 10–11, 1985, p. 445-463.

ROSS Dorothy, *The Origins of American Social Science*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1991.

ROUCEK Joseph S., « A History of the Concept of Ideology », *Journal of the History of Ideas*, vol. 5, nº 4, octobre 1944, p. 479-488.

SAHLINS Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives* [1972], Paris, Gallimard, 1976.

SAMUELSON Paul A., « Reflections on the Schumpeter I knew well », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 13, nº 5, 2003, p. 463-467.

———., « Schumpeter as a Teacher and Economic Theorist », *The Review of Economics and Statistics*, vol. 33, nº 2, 1951, p. 98-103.

SANTARELLI Enrico et Enzo PESCIARELLI, « The Emergence of a Vision: The Development of Schumpeter's Theory of Entrepreneurship », *History of Political Economy*, vol. 22, nº 4, 1990, p. 677-696.

SAY Jean Baptiste, *Leçons d'économie politique*, Gilles Jacoud et Philippe Steiner (éd.), Jean-Baptiste Say. Œuvres complètes, Vol. 4, Paris, Economica, 2003.

———., *Catéchisme d'économie politique* [1815], Paris, MAME, 1972.

———., *Traité d'économie politique* [1803], Paris, Calmann-Lévy, 1972.

SCHEFOLD Bertram, « Schumpeter as a Walrasian Austrian and Keynes as a Classical Marshallian », dans *Normal Prices, Technical Change, and Accumulation*, New York, St. Martin's Press, 1997, p. 502-524.

SCHENCKING J. Charles, *The Great Kantō Earthquake and the Chimera of National Reconstruction in Japan*, New York, Columbia University Press, 2013.

SCHLECHTA Karl, *Le cas Nietzsche* [1960], Paris, Gallimard, 1997.

SCHORSKE Carl Emil, *Vienne fin de siècle : politique et culture* [1979], Paris, Points, 2017.

SCHUMPETER Joseph Aloïs, *Théorie de la destruction créatrice* [1942], Paris, Payot Rivages, 2021.

———., *Business Cycles, A Theoretical, Historical, and Statistical Analysis of the Capitalist Process* [1939], 2 vol., Eastford, CT, Martino Fine Books, 2017.

———., « Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie » [1911], dans Claude Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, Cahiers d'économie politique, 2013.

———., « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer » [1932], dans Claude Jaeger (éd.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*, Paris, L'Harmattan, Cahiers d'économie politique, 2013.

———., *The Nature and Essence of Economic Theory* [1908], Bruce A. McDaniel (trad.), New Brunswick ; London, Transaction Publishers, 2010.

———., *History of Economic Analysis* [1954], London, Routledge, 2009.

———., *Capitalism, Socialism and Democracy* [1942], New York, Harper Perennial, 2008.

———., « The March Into Socialism » [1949], dans *Capitalism, Socialism and Democracy*, New York, Harper Perennial, 2008, p. 415-425.

———., « Development » [1932], Marcus C. Becker et Thorbjørn Knudsen (trad.), *Journal of Economic Literature*, vol. 43, nº 1, mars 2005, p. 108-120.

———., *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie* [1970], Claude Jaeger et Odile Lakomski-Laguerre (trad.), Paris, L'Harmattan, 2005.

———., *Théorie de la monnaie et de la banque. II. Théorie appliquée* [1970], Claude Jaeger et Odile Lakomski-Laguerre (trad.), Paris, L'Harmattan, 2005.

———., « Entrepreneur » [1928], Marcus C. Becker et Thorbjørn Knudsen (trad.), dans Roger Koppl (éd.), *Austrian Economics and Entrepreneurial Studies*, Amsterdam, Elsevier, 2003, p. 235-265.

———., « How Does One Study Social Science? » [1910], *Society*, nº 40, 2003, p. 57-63.

———., « The Economy as a Whole. Seventh Chapter of The Theory of Economic Development » [1911], *Industry and Innovation*, vol. 9, nº 1/2, août 2002, p. 93-145.

———., *Briefe / Letters*, Ulrich Hedtke et Richard Swedberg (éd.), Tübingen, Mohr Siebeck, 2000.

———., *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* [1911], Jean-Jacques Anstett (trad.), Paris, Dalloz, 1999.

———., *Ten Great Economists. From Marx to Keynes* [1951], London, Routledge, 1997.

———., « Science and Ideology » [1949], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 272-286.

———., « The Communist Manifesto in Sociology and Economics » [1949], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 287-305.

———., « The Historical Approach to the Analysis of Business Cycles » [1949], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 322-329.

———., « The Creative Response in Economic History » [1947], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 221-231.

———., « Capitalism » [1946], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 189-210.

———., « Capitalism in the Postwar World » [1943], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 175-188.

———., « Preface to Japanese Edition of "Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung" » [1937], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 165-168.

———., « Review of Keynes's General Theory » [1936], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 160-164.

———., « The Analysis of Economic Change » [1935], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 134-149.

———., « The Common Sense of Econometrics » [1933], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 100-107.

———., « Mitchell's Business Cycles » [1930], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 73-95.

———., « The Instability of Capitalism » [1928], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 47-72.

———., « The Explanation of the Business Cycle » [1927], dans Richard V. Clemence (éd.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*, London, Transaction Publishers, 1991, p. 21-46.

———., « American Institutions and Economic Progress » [1950], dans Richard Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 438-444.

———., « An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures » [1941], dans Richard Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 339-400.

———., « The Meaning of Rationality in the Social Sciences » [1940], dans Richard Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 316-338.

———., « Can Capitalism Survive ? » [1936], dans Richard Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 298-315.

———., « Max Weber's Work » [1920], dans Richard Swedberg (éd.), *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 220-229.

———., *Capitalisme, socialisme et démocratie* [1942], Paris, Payot, 1990.

———., « La marche au socialisme » [1949], dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990, p. 433-447.

———., « Some Questions of Principles » [1950], *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, vol. 17, 1989, p. 46-59.

———., *Impérialisme et classes sociales* [1919-1927], Paris, Flammarion, 1984.

———., *Histoire de l'analyse économique* [1954], 3 vol., Jean-Claude Casanova (dir.), Paris, Gallimard, 1983.

———., *Das Wesen des Geldes*, Fritz Karl Mann (éd.), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970.

———., *Business Cycles. A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process* [1939], Rendigs Fels (éd.), Abridged, New York, MacGraw-Hill, 1964.

———., *Esquisse d'une histoire de la science économique des origines jusqu'au début du XXe siècle* [1914], Georges-Henri Bousquet (trad.), Paris, Dalloz, 1962.

———., *Economic Doctrine and Method : An Historical Sketch* [1914], R Aris (trad.), Oxford, Oxford University Press, 1954.

———., *Aufsätze zur Soziologie*, Arthur Spiethoff et E. Schneider (éd.), Tübingen, J. C. B. Mohr, 1953.

———., « Die sozialen Klassen im ethnisch homogenen Milieu » [1927], dans Arthur Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur Soziologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1953, p. 147-213.

———., « Zur Soziologie der Imperialismen » [1919], dans Arthur Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur Soziologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1953, p. 72-146.

———., « Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft » [1932], dans Arthur Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1952, p. 598-608.

———., « Die “positive” Methode in der Nationalökonomie » [1914], dans Arthur Spiethoff et E. Schneider (éd.), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1952, p. 549-552.

———., *Teoria del Desenvolvimiento economico : Una investigacion sobre ganancias, capital, crédito, interés y ciclo economico* [1911], J. Prados Arrarte (trad.), Mexico, Fonda de Cultura Economica, 1944.

———., *The Theory of Economic Development. An Inquiry into Profits, Capital, Credit, Interest and the Business Cycle* [1911], Redvers Opie (trad.), Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1934.

———., « Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer », Schumpeter-Archiv Online, 1932.

———., *La teoria dello sviluppo economico* [1911], G. Demaria et K. Mayer (trad.), Utet, Torino, 1932.

———., *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung. Eine Untersuchung über Unternehmergewinn, Kapital, Kredit, Zins und den Konjunkturzyklus*, 2. Auflage, Berlin, Duncker & Humblot, 1926.

———., *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte*, Verlag von J. C. B. Mohr, Tübingen, coll. « Grundriss der Sozialökonomik », 1914, vol. I. Abteilung, Wirtschaft und Wirtschaftswissenschaft.

———., *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1911.

———., « Über das Wesen der Wirtschaftskrisen », *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, nº 19, 1910, p. 271-325.

———., *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1908.

SEGERSTROM Paul S., T. C. A. ANANT et Elias DINOPOULOS, « A Schumpeterian Model of the Product Life Cycle », *The American Economic Review*, vol. 80, nº 5, décembre 1990, p. 1077-1091.

SENN Peter R., « The Influence of Nietzsche on the History of Economic Thought », dans Jürgen Backhaus et Wolfgang J. M. Drechsler (éd.), *Friedrich Nietzsche (1844-1900): Economy and Society*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 3, 2006, p. 9-37.

SERRE Jean-Louis, « De Malthus à Darwin : évolution ou révolution du concept de lutte pour la vie », dans Antoinette Fauve-Chamoux (éd.), *Malthus hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du CNRS, 1984, p. 473-484.

SHACKLE G. L. S., *The Years of High Theory. Invention and Tradition in Economic Thought 1926-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1967.

SHAKESPEARE William, *Beaucoup de bruit pour rien* [1600], Jean-Michel Déprats (trad.), dans *Œuvres complètes VI. Comédies II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2016, p. 247-477.

———., *Coriolan* [1609], Jean-Michel Déprats (trad.), dans *Œuvres complètes II. Tragédies II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002.

SHIONOYA Yūichi, « Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration », dans Yūichi Shionoya et Tamotsu Nishizawa, *Marshall and Schumpeter on Evolution. Economic Sociology of Capitalist Development*, Northampton, USA, Edward Elgar Publishing, 2008, p. 15-35.

———., « Instrumentalism in Schumpeter's Economic Methodology », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New-York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 2, 2005, p. 65-96.

———., « Joseph Schumpeter and the German Historical School », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 2, 2005, p. 51-64.

———., « The Origin of the Schumpeterian Research Program: A Chapter Omitted from Schumpeter's Theory of Economic Development », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 2, 2005, p. 119-132.

———., « The Science and Ideology of Schumpeter », dans *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, New York, Springer, coll. « The European Heritage in Economics and the Social Sciences », nº 2, 2005, p. 133-162.

———., *Schumpeter and the idea of social science: a metatheoretical study*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1997.

SILBERNER Edmond et Lucien FEBVRE, « Mots et choses : le mot capitalisme », *Annales d'histoire sociale*, vol. 2, nº 2, 1940, p. 133-134.

SMELSER Neil J. et Richard SWEDBERG, *The Handbook of Economic Sociology*, 2nd edition, Princeton ; New York, Princeton University Press, 2005.

SMITH Adam, *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations. Livres III et IV* [1776], Philippe Jaudel et Jean-Michel Servet (éd.), Paris, Economica, 2002.

———., *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations. Livres I et II* [1776], Jean-Michel Servet et Philippe Jaudel (éd.), Paris, Economica, 2000.

———., *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations* [1776], Germain Garnier (trad.), Guillaumin, Paris, 1843.

SMITH John Maynard, *La théorie de l'évolution* [1958], Henri Chéret (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962.

SOMBART Werner, « Capitalism » [1930], dans Nico Stehr et Reiner Grundmann (éd.), *Economic Life in the Modern Age*, New Brunswick, (U.S.A.), Transaction Publishers, 2001, p. 3-29.

———., « The Influence of Technical Inventions », dans Nico Stehr et Reiner Grundmann (éd.), *Economic Life in the Modern Age*, New Brunswick, (U.S.A.), Transaction Publishers, 2001, p. 229-246.

SOULEZ Antonia, « Introduction », dans *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010, p. 11-86.

SPENGLER Oswald, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* [1918-1922], Paris, Gallimard, 2021.

STEINER Philippe, *Sociologie de la connaissance économique, Essai sur les rationalisations de la connaissance économique (1750-1850)*, Paris, PUF, 1998.

———., « La théorie de l'entrepreneur chez Jean-Baptiste Say et la tradition Cantillon-Knight », *L'Actualité économique*, vol. 73, n° 4, 1997, p. 611.

———., « Circuits, monnaie et balance du commerce », dans Alain Béraud et Gilbert Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 111-121.

———., « L'économie politique du royaume agricole. François Quesnay », dans Alain Béraud et Gilbert Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 1 : des scolastiques aux classiques*, Paris, La Découverte, 1992, p. 225-253.

STEINER Philippe et François VATIN (éd.), *Traité de sociologie économique*, 1ère édition, 2e tirage, Paris, PUF, 2010.

STIEGLER Barbara, *Nietzsche et la biologie*, Paris, PUF, 2001.

STOLPER Wolgang, *Joseph Alois Schumpeter – The Public Life of a Private Man*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1994.

STREISSLER Erich, « The Influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », dans Yūichi Shionoya et Mark Perlman (éd.), *Schumpeter in the History of Ideas*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994, p. 13-38.

STURN Richard, « Joseph Alois Schumpeter (1883–1950) », dans Gilbert Faccarello et Heinz D. Kurz, *Handbook on the History of Economic Analysis, I. Great Economists since Petty and Boisguilbert*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2016.

SWEDBERG Richard, « Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work », dans Joseph Aloïs Schumpeter, *The Economics and Sociology of Capitalism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991, p. 3-98.

———., *Schumpeter : A Biography*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1991.

SWEDBERG Richard et Ola AGEVALL, *The Max Weber Dictionary: Key Words and Central Concepts*, Stanford, California, Standford University Press, 2016.

TABATONI Pierre, *Innovation désordre progrès*, Paris, Economica, 2005.

TEBOUL René, « Temps et dynamique dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter », *Revue française d'économie*, vol. 7, nº 3, 1992, p. 75-93.

TERTULLIEN, *De l'âme* [210 ap. J.-C.], Jerónimo Leal et Paul Mattei (trad.), Paris, Les Éditions du Cerf, 2019.

THOMPSON Edward Palmer, *Les usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre, XVIIe-XIXe siècle* [1991], Paris, Gallimard - Seuil, 2015.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, Jacqueline de Romilly (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019.

TICHY Gunther, « Schumpeter's Business Cycle Theory. Its Importance for our Time », dans Christian Seidl (éd.), *Lectures on Schumpeterian Economics: Schumpeter Centenary Memorial Lectures Graz 1983*, Berlin, Springer, 1984, p. 77-88.

———., « Schumpeter's Monetary Theory. An Unjustly Neglected Part of his Work », dans Christian Seidl (éd.), *Lectures on Schumpeterian Economics: Schumpeter Centenary Memorial Lectures Graz 1983*, Berlin, Springer, 1984, p. 125-138.

TINBERGEN Jan, *Statistical Testing of Business Cycles Theories*, Geneva, League of Nations, 1939

TOBIN James, « Preface to Eduard Marz, Schumpeter, English Translation, Yale University Press », *Cowles Foundation Discussion Paper*, nº 995, coll. « Cowles Foundation for Research in Economics, Yale University », 1991.

TOMASI DI LAMPEDUSA Giuseppe, *Le Guépard* [1958], Fanette Pézard (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1960.

TONNELAT Émile, « Kultur. Histoire du mot, évolution du sens » [1930], dans Lucien Febvre, Émile Tonnelat, Marcel Mauss, Alfredo Niceforo et Louis Weber, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Chicoutimi, Québec, UQAC, coll. « Les Classiques des Sciences Sociales », 2006, p. 64-75.

TORT Patrick, « L'anthropologie inattendue de Charles Darwin », dans Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 17-103.

———., *Darwin et la science de l'évolution*, Paris, Gallimard, 2000.

TRIBE Keith, *Strategies of Economic Order. German economic discourse, 1750-1950*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1995.

TYLOR Edward Burnett, *Primitive Culture. Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, London, John Murray, Albemarle Street, 1871.

VALLET Guillaume, « L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small », *Revue du MAUSS*, vol. 2, nº 54, 2019, p. 329-355.

VEBLEN Thorstein, *The Theory of the Leisure Class* [1899], Oxford ; New York, Oxford University Press, 2007.

———., « The Preconceptions of Economic Science », *The Quarterly Journal of Economics*, janvier 1899, p. 121-150.

VELARDO Tristan, « Capitalism without Capitalists. Entrepreneurs, Bankers and Capitalists in Schumpeter's Theory », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, à paraître, 2021.

———., « Innovation et progrès chez Schumpeter », *Petites Pensées Étudiantes*, à paraître 2021.

———., « La création chez Schumpeter : entre don et appropriation », *Revue d'histoire de la pensée économique*, vol. 1, nº 11, 2021, p. 87-117.

VELARDO Tristan et Thomas E. LAMBERT, « Schumpeter, Sweezy, the Financial System, and Innovation: Small versus Big Business », *International Review of Entrepreneurship*, vol. 18, nº 3, 2020, p. 447-466.

VERNE Jules, *Vingt mille lieues sous les mers* [1870], Paris, RBA Fabbri, 2003.

VOVELLE Michel, *Idéologies et Mentalités*, Paris, Éditions François Maspero, 1982.

WALLON Henri, « La mentalité primitive et celle de l'enfant », *Revue philosophique*, nº 106, 1928, p. 82-109.

WALRAS Léon, *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale* [1874], Œuvres économiques complètes, Paris, Economica, 1988.

WARRINER Doreen, « Schumpeter and the Conception of Static Equilibrium », *The Economic Journal*, vol. 41, nº 161, 1931, p. 38-50.

WEBER Florence, « Vers une ethnographie des prestations sans marché », dans Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2016.

WEBER Max, *Sur le travail industriel* [1908], Paul-Louis Van Berg (trad.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2012.

———., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1905], Isabelle Kalinowski (trad.), Paris, Champs Flammarion, 2008.

———., « La profession et la vocation de savant » [1917], Catherine Colliot-Thélène (trad.), dans *Le savant et le politique*, Paris, Découverte, 2003, p. 61-110.

———., *Économie et société* [1922], 2 vol., Pocket, Paris, 1995.

———., *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société* [1921], Christian Bouchindhomme (trad.), Paris, Gallimard, 1991.

———., « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques » [1917], Julien Freund (trad.), dans *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Librairie Plon, 1965.

———., *Wirtschaft und Gesellschaft*, Verlag von J. C. B. Mohr, Tübingen, coll. « Grundriss der Sozialökonomik », 1922.

WIESER Friedrich von, *The Law of Power* [1928], University of Nebraska-Lincoln, Bureau of Business Research, 1983.

WINTER Sidney G., « Satisficing, Selection, and the Innovating Remnant », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 85, nº 2, 1971, p. 237-261.

WITT Ulrich, « What is Specific about Evolutionary Economics? », *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 18, nº 5, 2008, p. 547-575.

———., « How Evolutionary is Schumpeter's Theory of Economic Development? », *Industry and Innovation*, vol. 9, nº 1/2, août 2002, p. 7-22.

WORLD BANK GROUP, « Pandemic, Recession: The Global Economy in Crisis », dans *Global Economic Prospects - June 2020*, Washington DC, World Bank, 2020, p. 3-66.

XENOPHON, *Constitution de Sparte*, François Ollier (trad.), Paris, Gallimard, 2019.

———., *Économique*, Pierre Chantraine (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2008.

Index Rerum

N.-B. : Les index recensent les noms et les concepts les plus importants. Les notions suivantes ne sont pas recensées tant leurs occurrences sont nombreuses dans la thèse : CAPITALISME, CIVILISATION, CYCLE, DYNAMIQUE, ENTREPRENEUR, HISTOIRE, INNOVATION, MONNAIE, NOUVEAUTE, STATIQUE

- A -

Accumulation, 188-191, 273, 276, 354, 575, 580

Aversion au risque, voir *Risque*

- C -

Capital, 148, 149, 150, 152, 154, 188, 189, 200, 206, 227, 231, 232, 256, 257, 265-267, 268, 269, 270-273, 275, 276, 277, 278, 280, 283, 287-290, 331, 354, 387, 389, 533, 576, 582

Cercle de Vienne, 108-114

Champ, 21, 111, 318, 338, 538

Chômage, 124, 148, 151, 254, 550

Unemployment, 8, 491

Chrématistique, 165-166, 168, 273, 274, 275, 287

Competing-down process, 366, 490-491

Concurrence, 12, 23, 132, 134, 135, 155, 220, 221, 347, 374, 377, 390, 413, 447, 450, 463, 471, 475, 481, 482, 486-492, 497, 502, 511, 536, 577

Concurrence schumpétérienne, 445, 447, 563

Concurrence chez Darwin, 473-474, 478, 480, 500

Concurrence monopolistique, 563

Confédération Générale du Travail (CGT), 416

Covid-19, 35, 39, 182

Creative destruction, voir *Destruction créatrice*

Crédit, 11, 12, 16, 41, 47, 118, 123, 128, 145, 148, 152, 154, 190, 199, 200, 206, 212, 213, 221, 256-258, 266, 267, 268, 269, 272, 273, 275-279, 281-284, 287, 290, 291, 292, 294, 296, 329, 339, 341, 345, 361, 386, 387, 389, 503, 531, 533, 547, 550, 578

Croissance, 30, 35, 185-186, 188, 189, 190-191, 197, 210, 369, 370, 372, 389, 465, 481, 578

Croissance endogène, 29, 563-564

Modèle de croissance néo-schumpétérien, 284-287, 450

Growth, 185, 190, 285, 369

Culture, 12, 58, 112, 193, 195, 195, 295-296, 298, 299, 309-312, 541, 577

Culture bourgeoise, 397, 417, 418

Culture du capitalisme, 381

Kultur, 301, 304-305

- D -

Démographie, 183-184, 186

Destruction créatrice, 8, 23, 29, 199, 254, 285, 286, 347, 366, 372, 390, 398, 399, 402, 406, 447, 457, 463, 471, 475, 480, 482, 485, 486-492, 502, 532, 534, 563, 579,
Creative destruction, 285, 399, 521
Déterminisme, 326, 512-520, 524
Division du travail, 132, 134, 135, 155, 413
Doctrine Monroe, 64-66, 88, 123, 173, 212, 335
Domination charismatique, 243, 246, 397, 398
Don, 232, 244-255, 267, 274, 493

- E -

École historique allemande, 29, 73, 74, 85, 95, 99, 339, 546, 552
Économie domestique, 165-165
Économisme, 334, 368, 381, 386, 510
Égalité, 497, 570, 573
Élitisme, 118, 251, 288, 292, 394, 395, 397, 398, 427, 493, 494, 494, 497,3 502, 506, 508-509, 512, 513, 527, 529, 535, 536
Énergie, 139, 235, 251-254, 282, 508, 520, 536
Épargne, 136, 148, 186, 188-191, 251, 257, 273, 276, 291, 580
Éphore, 258, 259, 260, 261-265, 290, 292, 512, 575
Esprit du capitalisme, 193-194, 289, 511
Éthique
Éthique de la connaissance, 517
Éthique du capitalisme, 194, 377-378, 382
Eugénique, 464, 494
Eugénisme, 495, 499, 500
Expérience, 59, 61, 62, 110, 112, 113, 133, 134, 155, 156-157, 162-163, 196, 440, 454, 456-457, 506
Expérience vécue, 247, 248, 249
Exploitant pur et simple, 151, 235, 236, 237, 239, 404

- F -

Féodalité, 288, 311, 332, 366, 367, 368
Filière inversée, 187
Fixisme, 471
Fonction de production, 136, 199, 215-216, 218, 226
Fonction mentale, 312, 313, 314, 315, 316, 330
Forces productives, 258, 290, 354
Führer, 241
Führerfunktion, 241
Führerprinzip, 241-242
Führerschaft, 241

- G -

Gaspillage, 253, 520, 574
Grappe (d'innovations), 219, 346, 370, 436, 457, 534
Growth, voir *Croissance*

- H -

Habitude, 121, 133, 137, 157, 162, 239, 240, 243, 298, 311, 319, 368, 379, 403, 404, 434, 438, 440, 454, 456, 457, 485, 506, 527, 536
Habitude de pensée, 49, 89, 155, 319, 332, 462, 584
Hédonisme, 118, 237, 239-240, 243, 246, 290, 381, 399, 427, 440, 492, 506
Hérédité, 250, 260, 464, 465, 481, 492-498, 501
Histoire
Histoire naturelle, 471-472
Histoire raisonnée, 336-341, 343, 386
Histoire universelle, 195-196, 505, 581
Homo œconomicus, 145, 236, 238-240

- I -

Idéal-type, 238, 239
Idéologie, 46, 47, 88-94, 100, 101, 102, 107, 115, 116, 117, 118, 121
Idéologie chez Marx, 328-329
Idéologie nazie, voir *Nazisme*
Impérialisme, 9, 16, 25, 51, 252, 253, 311, 331-335, 366, 424-426, 492-493, 581
Indétermination, 512-520, 524, 525, 527, 528, 529, 534
Individu historique, 193-194, 372
Inégalitarisme analytique, 493-494
Infrastructure, 321, 328, 330, 331, 333, 366
Institution, 25, 41, 51, 154-155, 253, 260, 262, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 292, 539, 577, 582, 583
Institutionnalisme, 28-29, 30, 155, 458, 459, 499, 534, 547, 564
Instrumentalisme, 50, 83-86, 94, 114, 161
Intérêt, 148, 149, 150, 154, 164, 200, 206, 231, 232, 265, 269, 275, 290, 345, 387, 389, 533, 582
Intérêt personnel, 239
Intérêt chez Marx, 270-273
Taux d'intérêt, 353, 361
Interprétation économique de l'histoire, voir *Matérialisme historique*
Intuition, 124, 244, 251, 407, 429, 520
Instinct, 23, 404, 424, 425-432, 438, 439-440, 535
Instincts sociaux, 499

- L -

Laissez-faire, 376, 464
Leadership, 132, 221, 223, 225, 240, 244, 278, 282, 288, 289, 506, 508, 577, 580
Lebensphilosophie, 426, 427-440
Libéralisme, 55, 56, 376, 413, 418, 427, 464, 579
Libre-échange, 376
Lutte des classes, 290, 325, 329
Lutte pour l'existence, 42, 220, 432, 440, 463, 471, 474, 476-477, 480, 481, 486, 487, 491, 493, 499, 500, 502, 507, 527, 529, 536
Luxe, 252-253

- M -

Macroéconomie, 8, 245, 343, 369
Management, 187, 242, 576, 585
Manager, 133, 231, 242, 244, 297, 396, 423
Marginalisme, 46, 73, 124, 218
Marxisme, 15, 37, 102, 191, 279, 280, 288, 289, 321, 322, 323, 327, 328, 329, 330, 331, 339, 366, 367, 533, 543, 558
Néo-marxisme, 99, 331
Masse, 201, 334, 374, 395, 396, 397, 399, 403, 404, 416, 427, 435, 487, 494, 506, 507, 508, 509, 429, 536, 568, 573
Matérialisme historique, 91, 323-325, 331, 333
Interprétation économique de l'histoire, 321-330, 331, 332, 333, 334, 335, 339, 360, 366, 378, 381, 386
Mentalité, 297, 298, 312-321, 329, 377, 379, 380, 426
Mentalité économique, 334-335
Mercantilisme, 138, 174, 175, 373-374, 378
Métathéorie, 452, 521, 525
Methodenstreit, voir *Querelle des méthodes*
Microéconomie, 402
Mode de production capitaliste, 183, 210, 289, 290, 325
Monnaie empruntée, 41, 232, 280, 281-283, 287, 290, 386
Monroe Doctrine, voir *Doctrine Monroe*
Motif, 232-234
Motif chrématistique, 272-273, 274, 275, 277, 279, 290
Motif économique, 133, 141, 155, 161, 162, 165, 167, 168, 277
Motif extra-économique, 236-237, 254, 264, 272, 273, 274, 286, 292, 432

- N -

Naturalisme, 144, 220, 251, 425, 426, 464, 483, 491, 492, 501, 502, 509, 513, 529, 535, 536
Nazisme, 241-242, 308, 408, 555
Néo-classique (école), 124, 145, 191, 215, 218, 231, 232, 327, 339, 389
Néo-marxisme, voir *Marxisme*
Néo-mercantilisme, 10, 358, 378, 380, 382
Normatif, 20, 39, 47, 55, 56, 57-58, 86, 87, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 102, 106, 114, 115, 116, 167, 175, 250, 272, 275, 286, 322, 403, 446, 464, 579
Norme, 106, 313, 505-507, 509, 514, 527, 529, 539, 572

- P -

Paradigme, 30, 149
Paradigme de l'innovation, 35
Paradigme schumpétérien, 521, 522, 523, 525
Paradigme techno-économique, 29, 368-372, 563
Physiocratie, 89, 107, 138-140, 144, 145, 300-304
Plus-value, 271-272

Positif, 39, 47, 55, 57-58, 83, 86-103, 107, 113, 123, 168, 192, 313, 318, 407, 417
Positivisme, 88, 89, 90, 103, 168, 192, 313, 318, 407, 417
Positivisme logique, 108-114
Potlatch, 253
Préconception, 88-94, 101, 117, 328
Prénotion, 89-90
Principe de population, 478
Profit, 31, 61, 145, 148, 150, 164, 165, 200, 206, 218, 232, 235, 236, 245, 246, 255, 265, 267, 268-275, 281, 283, 287, 290, 292, 296, 345, 370, 386, 389, 429, 531, 533, 576, 577, 584
Progrès, 35, 175, 192, 301, 311, 377, 417, 434, 439, 481
Progrès technique, 336, 370
Progrès scientifique, 65, 115, 139, 148, 298, 461
Progrès social, 112
Publicité, 186-187
Pulsion, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 432, 434, 440, 535, 536

- Q -

Quasi-statique, 277-278, 290
Querelle des méthodes, 46, 72-80, 85, 95, 339

- R -

Rareté, 38, 244, 252, 478, 495
Rationalisation, 52, 307, 320, 347, 365, 381-382, 423, 490
Rationalisme, 243, 244, 294, 306, 376, 377, 379, 410, 411, 418, 430, 438, 439
Rationalité, 245, 397, 417
Rationalité capitaliste, 307, 319, 368, 382
Rationalité économique, 235, 236, 237, 239, 243, 254, 255, 274, 306, 320, 432, 440, 511, 512
Rationalité intuitive, 432
Représentation collective, 315-316, 319, 320
Résistance, 42, 151, 154, 242, 254, 295, 401, 404, 435, 436-437, 507, 532, 536, 539
Révolution, 8, 12, 75, 184, 210, 211, 217, 243, 244, 254, 322, 323, 325, 326, 330, 354, 362, 362, 414, 416, 435, 567, 574
Révolution industrielle, 355, 356, 359, 362, 367, 373, 374, 375
Risque, 227, 229, 230, 256, 270
Aversion au risque, 152, 162, 164, 506, 535
Roi (entrepreneur comme), 234, 258, 263, 264, 290, 292
Routine, 40, 121, 133, 134, 137, 152, 153, 155, 162, 163, 169, 239, 240, 243, 254, 403, 432, 437, 438, 440, 457, 506, 531

- S -

Science sociale, 33, 34, 59, 64, 65, 99, 521, 585

Sélection naturelle, 444, 447, 450, 464, 470, 471, 472, 473, 477, 478, 479, 480, 481, 486, 491, 492, 499, 500, 502

Situation Classique, 73

Socialisme, 13, 14, 37, 55, 378, 381, 413, 417, 537, 557, 579, 585

Sociologie économique, 95, 564-565

Sociologie économique chez Schumpeter, 50-52

Standardisation, 363, 490

Structuralisme, 247, 248

Superstructure, 91, 296, 297, 312, 321, 324, 325, 326, 327, 328, 330, 331, 332, 333, 367

Surhomme, 395, 396, 399, 400, 401, 402, 406, 418, 435, 439

Survie des plus Aptes, 463, 471, 477, 479, 499, 500, 502, 507

Syndicalisme, 416

- T -

Tauschrelation, 68-72, 130, 132, 164, 178

Technique, 17, 27, 41, 49, 50-54, 59, 62, 74, 77, 78, 81, 83, 88, 105, 119, 120, 124, 125, 135, 150, 158, 159, 160, 174, 185, 187, 197, 200, 205, 222, 225, 266, 275, 276, 279, 285, 300, 302, 304, 312, 336, 354, 371, 391, 446, 487, 488, 503, 568, 583, 584, 585

Troc, 71, 158, 160

- U -

Utilitarisme, 377-378, 382, 397, 403

- V -

Verein für Sozialpolitik, 95, 96

Vision, 17, 39, 46, 47, 90, 91-103, 105-114, 115, 116, 117-118, 121, 152, 172, 285, 302, 322, 338, 390, 405, 493, 525, 568, 573

Volonté de puissance, 23, 394, 396, 399, 400, 401, 408, 409, 419, 420, 421, 422, 423, 426, 427, 433, 439, 536

- W -

Wertbeziehung, 101

Wertfreiheit, 94-103, 112

Werturteilsstreit, 95

Wirtschaft zum Erwerb, 164-165, 274

Wirtschaft zur Deckung, 164-165, 169, 274

- Z -

Zeitgeist, 38, 321, 377, 396, 399, 461, 462

Index Nominum

N.-B. : Les index recensent les noms et les concepts les plus importants : les noms de Charles DARWIN, Karl MARX, Joseph SCHUMPETER, Yuichi SHIONOYA et Max WEBER ne sont pas recensés dans l'index nominum tant ils abondent dans le corps de la thèse.

- A –

AGHION, Philippe, 8, 285-286, 450, 563

ANDERSEN, Esben, 29, 63, 78, 179, 240, 244, 329, 376, 385, 398, 457

ARENA, Richard, 9, 17, 28, 29, 31, 32, 71, 75, 137, 144, 445, 447, 450, 457, 458, 459, 521, 534

ARISTOTE, 58-59, 70, 102, 165-166, 167, 168, 169, 175, 259, 260, 261, 262, 263, 272, 274, 466, 467

- B –

BARANZINI, Roberto, 86

BATAILLE, Georges, 252-255

BENTHAM, Jeremy, 412

BERGSON, Henri, 317, 397, 416, 417, 517-519

BERTHOUD, Arnaud, 144, 165, 167, 168, 174, 211, 537

BLAUG, Mark, 18, 19, 20, 45, 284

BLOCH, Marc, 317

BÖHM-BAWERK, Eugen, 58, 75, 76, 269, 270, 387, 543, 545, 546, 547, 549, 565

BOODY-SCHUMPETER, Elizabeth, 7, 51, 73, 555

BOUSQUET, Georges-Henri, 60, 138, 150, 551, 558

BOURDIEU, Pierre, 247, 248

BOYER, Robert, 33, 133

BRAUDEL, Fernand, 37, 137, 289, 298, 301, 304, 312, 389

BUONARROTI, Michel-Ange, 528

BURLAMAQUI, Leonardo, 522

- C -

CAMPAGNOLO, Gilles, 21, 74, 114

CANTILLON, Richard, 5, 228, 229

CARNAP, Rudolf, 108, 109, 112

CARTELIER, Jean, 31, 140

CHAPOUTOT, Johann, 241, 305

CLARK, John Bates, 99, 140, 565

COMTE, Auguste, 111, 175-176, 313

- D -

DEKKER, Erwin, 299, 306, 335

DELEUZE, Gilles, 408

DERRIDA, Jacques, 37, 248-249, 254

DIATKINE, Daniel, 17

DOCKES, Pierre, 28, 31, 36, 179, 342, 370, 373, 375

DOSI, Giovanni, 371, 442, 445, 447, 455, 458, 563

DURKHEIM, Émile, 89-90, 317, 334

- E -

EBNER, Alexander, 28, 206, 210, 281, 360, 373, 386, 387, 534
ELIAS, Norbert, 299, 300-308, 437
ENGELS, Friedrich, 91, 183, 210, 323, 332, 333
ESCHYLE, 429, 431
EURIPIDE, 431, 542, 559

- F -

FAUCCI, Riccardo, 96, 97, 100
FEBVRE, Lucien, 310, 317
FERRATON, Cyrille, 187
FESTRE, Agnès, 344
FINLEY, Moses, 167
FORD, Henry, 217
FOUCAULT, Michel, 317
FRANKLIN, Benjamin, 194
FREUND, Julien, 238
FRISCH, Ragnar, 5, 177, 553
FROBERT, Ludovic, 187, 352
FROMM, Erich, 323-324

- G -

GALTON, Francis, 464, 465, 494
GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas, 336, 337, 554
GHARBI, Jean-Sébastien, 21, 114
GIDE, Charles, 75, 239, 411
GISLAIN, Jean-Jacques, 72, 85, 99, 145, 199, 212, 228, 334, 335, 396, 481, 493, 494, 495, 497, 564
GLORIA-PALERMO Sandye, 76
GRAÇA MOURA, Mario da, 22, 103, 516, 521, 523-524
GRANIER, Jean, 408, 409, 411, 433
GUZZONI, Alfredo, 418

- H -

HAAR, Michel, 401-409
HABERLER, Gottfried, 242, 394, 537, 546, 559, 560
HAGEMANN, Harald, 202, 276, 343, 395, 406
HAHN, Hans, 106
HARROD Roy F., 343
HARVEY, William, 142
HAYEK, Friedrich August, 5, 7, 70, 71, 289, 299, 360
HEILBRONER, Robert, 92, 251, 520, 554, 555
HENNIS, Wilhelm, 16, 17, 496, 497
HICKS, John R., 338, 339, 343
HILFERDING, Rudolf, 543, 549
HODGSON, Geoffrey, 450-457, 465, 467
HOWITT, Peter, 285, 450, 563
HUMBOLDT, Alexander von, 475
HUNTINGTON, Samuel, 298, 299, 301, 310, 312

- J -

JACOB, François, 470, 471, 472, 475, 478, 482, 483, 484
JACOB, Pierre, 109, 113
JAEGER, Claude, 10, 156, 503
JEVONS, Stanley, 73
JUGLAR, Clément, 350, 352, 355, 361

- K -

KALDOR, Nicholas, 343
KALECKI, Michal, 343, 564
KARSENTI, Bruno, 248, 249, 253, 254, 255
KAUDER, Emil, 58
KECK, Frédérick, 316, 317, 320
KELM, Mathias, 483-485
KEYNES, John Maynard, 8, 11, 33, 55, 138, 145, 157, 245, 251, 537, 541, 553, 555, 556, 559, 564
KEYNES, John Neville, 56-58
KIRZNER, Israël, 198, 403
KITCHIN, Joseph, 350, 352, 355, 361
KNUDSEN, Thorbjørn, 450-451, 454, 455
KOLM, Serge-Christophe, 115
KONDRATIEFF, Nikolaï, 354, 355, 361, 129, 147, 204, 350, 352, 353-355, 359
KUHN, Thomas, 76
KUZNETS, Simon, 190, 350, 359, 556

- L -

LAKOMSKI-LAGUERRE, Odile, 28, 156, 158, 159, 256, 270, 273, 284, 294
LAMARCK, Jean-Baptiste de, 472
LAPIED, André, 400-403, 405-406
LAZARIC, Nathalie, 442, 445, 447, 459
LE GOFF, Jacques, 317
LEDERER, Emil, 5, 120, 504, 512, 543, 549, 555
LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, 106, 175
LENINE, 178, 331
LEONTIEF, Wassily, 8, 63, 99
LEROUX, Alain, 87
LEVI-STRAUSS, Claude, 247-248, 317
LEVY-BRUHL, Lucien, 299, 312-321
LEVY, Edmond, 260, 264
LINNE, Carl von, 472
LIST, Friedrich, 188
LLOYD, Geoffrey, 317
LOUÇA, Franscisco, 458-459, 563
LUCAS, Robert E., 284, 563
LUXEMBURG, Rosa, 124

- M -

MACHIAVEL, Nicolas, 214-215
MAHEO, Gabriel, 401, 410
MALTHUS, Thomas Robert, 8, 188, 412, 443, 469, 470, 473, 474
MANKIW, Gregory, 8, 245
MARCIANO, Alain, 448, 469, 498
MARDELLAT, Patrick, 17, 21, 22, 59, 115, 148, 404, 407
MARSHALL, Alfred, 228, 231, 445, 463, 544
MAUSS, Marcel, 11, 246-255, 309, 317
MCCLOSKEY, Deirdre, 377, 380, 465-468
MCCRAW, Thomas, 30, 242, 398
MENDEL, Gregor, 499, 501, 515
MENGER, Carl, 58, 73-75, 111, 542, 543, 549, 560

MENGER, Karl, 108
MICHEL-ANGE, voir BUONARROTI
MILBERG, William, 92
MILL, John Stuart, 73, 140, 175, 176, 188, 412, 565
MIRABEAU, Victor Riquetti de, 301, 302, 303
MISES, Ludwig von, 70-71, 76, 103, 198, 289, 299, 315, 360, 403
MITCHELL, Wesley C., 343, 350, 361, 528, 555
MOKYR, Joel, 295, 298
MOMIGLIANO, Arnoldo, 195
MONGIN, Philippe, 57
MONOD, Jacques, 85-86, 116-117
MOSCA, Gaetano, 398
MOSSE, Claude, 259, 262
MOUCHOT, Claude, 45
MUSIL, Robert, 245, 497

- N -

NELSON, Richard R., 369, 442, 444-447, 449, 450-451, 455, 458-459, 563
NEURATH, Otto, 108, 111
NEWTON, Isaac, 106, 460, 461

- O -

OPIE, Redvers, 178, 179, 213, 280, 281
ORTEGA Y GASSET, José, 397
OSTERHAMMEL, Jürgen, 96, 522

- P -

PARETO, Vilfredo, 334, 344, 397, 398, 417, 542, 544
PARSONS, Talcott, 194
PASSERON, Jean-Claude, 19, 251, 323
PELLEGRIN, Pierre, 70
PEREZ, Carlota,369-372, 563
PERROUX, François, 16, 28, 76, 79, 81, 82, 83, 119, 140, 143, 144, 150, 152, 153, 158, 190, 200, 205, 236, 292, 295, 340, 342, 385, 386, 387, 394, 396, 406, 421, 528, 538, 565
PESCIARELLI, Enzo, 118, 150, 396, 404, 405, 406, 427
PHILIPPOVICH, Eugen von, 75, 543
PIAGET, Jean, 68, 317
PLATON, 166
PLUTARQUE, 262-263
POPPER, Karl, 84
POTIER, Jean-Pierre, 294-295
PROUDHON, Pierre-Joseph, 289

- Q -

QUESNAY, François, 5, 107, 111, 138-140, 142, 144

- R -

REISMAN, David, 8, 118
RICARDO, David, 111, 188, 189, 231, 565
RICHER, Nicolas, 261
RIST, Charles, 75, 239, 411
ROBINSON, Joan, 79, 187
ROMER, Paul, 284-285, 563

ROOSEVELT, Franklin D., 556, 558
ROOSEVELT, Theodore, 335, 337
ROSIER, Michel, 94

- S -

SAHLINS, Marshall, 298
SAMUELSON, Paul, 5, 7, 9-10, 99, 461, 537, 538, 554, 557
SANTARELLI, Enrico, 118, 150, 396, 404, 405, 406, 427
SAY, Jean-Baptiste, 5, 68, 229-231
SCHÄFFLE, Albert, 289, 463
SCHEFOLD, Bertram, 75, 204
SCHLICK, Moritz, 108, 109
SCHOPENHAUER, Arthur, 394, 399, 407, 413
SCHORSKE, Carl, 37, 414
SHACKLE, George, 342
SHAKESPEARE, William, 209, 215, 531
SIMIAND, François, 89, 145, 334
SISMONDI, Jean Charles Léonard Simonde de, 176
SMALL, Albion W., 99
SMITH, Adam, 17, 60, 73, 111, 189, 460
SMITH, John Maynard, 479
SOCRATE, 59, 166, 430, 431, 439
SOMBART, Werner, 27, 34, 95-96, 224, 227-228, 236, 289, 338-339, 398-399, 406, 415, 465, 511-512, 565
SOPHOCLE, 429, 431
SOREL, George, 397, 416-417
SOULEZ, Antonia, 109-112
SPARTE, 258-265, 512
SPENCER, Herbert, 464, 469, 477, 518
SPENGLER, Oswald, 304, 305
SPIETHOFF, Arthur, 350, 361, 552
STEINER, Philippe, 52, 72, 138, 145, 229, 334-335, 481, 564-565
STIRNER, Max, 411
STREISSLER, Erich, 27, 74, 228, 395
SWATON, Sophie, 400-403, 405-406
SWEDBERG, Richard, 75, 101, 195, 238, 394-395, 564, 567

- T -

THOMPSON, Edward P., 437
TICHY, Gunther, 29-30, 351, 385, 520
TINBERGEN, Jan, 343
TORT, Patrick, 498-500
TRIBE, Keith, 294
TURGOT, Anne Robert Jacques, 301-302
TYLOR, Edward, 309, 311, 314, 320

- V -

VEBLEN, Thorstein, 88-89, 145, 155, 334, 445, 455
VICO, Giambattista, 465
VIENNE, 19, 23, 37, 58-59, 73, 75, 108-114, 168, 299, 305, 307, 335, 413-414, 417, 501, 535, 541-543, 545, 547, 549, 551, 560
VOLTAIRE, 301
VOVELLE, Michel, 317

- W -

WAGNER, Richard, 405, 407
WALLON, Henri, 317

WALRAS, Léon, 5, 13-15, 39-40, 67-68, 71, 73, 75-77, 86, 111, 127, 131-132, 134, 137-138, 141, 144, 147, 150, 231, 456, 458, 482, 521, 533, 542, 544-545, 565
WASHINGTON, George, 337
WEBER, Florence, 253
WIESER, Friedrich, 5, 27, 58, 75-76, 228, 398, 417, 495, 543, 545, 549-551, 565
WINTER, Sidney G., 369, 442, 444-451, 455, 458-459, 563
WITT, Ulrich, 447, 450, 455, 458
WITTGENSTEIN, Ludwig, 110

- X, Z -

XENOPHON, 166-167, 260-263
ZARATHOUSTRA, 399, 401, 405, 410, 420

Table des encadrés

Encadré 1. L'aristotélisme dans la Vienne fin-de-siècle 58
Encadré 2. Schumpeter et le Cercle de Vienne 108
Encadré 3. Économie et chrématistique dans la pensée grecque antique 165
Encadré 4. Les institutions de l'antique Sparte 258
Encadré 5. Les modèles de croissance "schumpétériens" 284
Encadré 6. Le matérialisme historique 323
Encadré 7. L'école des paradigmes techno-économiques 368
Encadré 8. L'évolutionnisme économique 442
Encadré 9. Le darwinisme généralisé 451

Table des figures et des tableaux

Figure 1. Le circuit schumpétérien 135
Figure 2. La classification des faits selon Schumpeter 181
Figure 3. Représentation schématique du capitalisme selon Schumpeter 291
Figure 4. Le cycle à deux phases 346
Figure 5. Le cycle à quatre phases 348
Figure 6. Le schéma multi-cycles 351
Figure 7. Le premier Kondratieff : la révolution industrielle 356
Figure 8. Le deuxième Kondratieff : le Kondratieff bourgeois 356
Figure 9. La crise de 1929 : représentation graphique et datation 357
Figure 10. Le troisième Kondratieff : le Kondratieff néo-mercantiliste 358
Figure 11. Superposition des phases du capitalisme et des Kondratieff 373
Figure 12. Le capitalisme comme phénomène total 532
Figure 13. Évolution annuelle du nombre de travaux citant Schumpeter (1907-1989) 561
Figure 14. Évolution annuelle du nombre de travaux citant Schumpeter (1990-2020) 562
Figure 15. Provenances et directions de l'œuvre de Schumpeter 566

Tableau 1. La datation des vagues longues par Nikolaï Kondratieff 353
Tableau 2. L'opposition nietzschéenne entre l'instinct artistique et l'esprit socratique 431

Table des illustrations

Illustration 1. Schumpeter s'exprimant lors du débat avec Paul Sweezy 15
Illustration 2. Schumpeter à l'âge de 17 ans..... 542
Illustration 3. Schumpeter à l'âge de 27 ans..... 546
Illustration 4. Anna et Joseph en 1925..... 552
Illustration 5. Schumpeter en visite au Japon 553
Illustration 6. Partie de tennis avec Mia Stöckel, en 1934..... 554
Illustration 7. Schumpeter à l'Université d'Harvard..... 557
Illustration 8. Schumpeter et Elizabeth (et Peter), Octobre 1948 559
Illustration 9. Schumpeter et Elizabeth, en 1948 560

Table des matières

Remerciements **3**

Résumé de la thèse **4**

Sommaire **5**

INTRODUCTION **7**

Schumpeter, théoricien du capitalisme *7*

Méthodologie et problématique *18*

Schumpeter, notre contemporain *30*

Organisation de l'argumentaire *39*

PREMIERE PARTIE. À LA RECHERCHE DE LA PROBLEMATIQUE PHILOSOPHIQUE **45**

Introduction de la première partie **45**

1 La science économique : son objet, ses méthodes **49**

1.1 Éléments d'épistémologie schumpétérienne *49*

1.1.1 La conception schumpétérienne de la science : la science comme connaissance outillée 49

1.1.2 Le profane, le praticien et le théoricien 54

1.2 L'objet de la science économique *63*

1.2.1 Affirmer l'autonomie de la science économique : la doctrine Monroe 64

1.2.2 Ce dont la science économique ne traite pas 67

1.2.3 Le domaine de la science économique : die Tauschrelation 68

1.3 Éléments de méthodologie schumpétérienne *72*

1.3.1 Théorie et histoire : dépasser la Methodenstreit 72

1.3.2 Économie essentielle et économie contingente 80

1.3.3 Une méthodologie instrumentaliste et universaliste 83

1.4 Une conception positive de la science économique *86*

1.4.1 Idéologie et préconceptions 88

1.4.2 La Vision et l'Analyse ou comment purifier la science de l'idéologie 91

1.4.3 De la Wertfreiheit à la Vision : les apports de Max Weber 94

2 La problématique philosophique : la dynamique de la nouveauté **105**

2.1 Vision et philosophie économique *105*
2.1.1 Les rapports de la philosophie et de l'économie chez Schumpeter 105
2.1.2 Une critique par la philosophie économique 114
2.2 La nouveauté comme problématique philosophique *117*

Conclusion de la première partie. De la nouveauté en économie 123

DEUXIEME PARTIE. LA THEORIE GENERALE DU CAPITALISME 127

Introduction de la deuxième partie 127

3 De la statique à la dynamique 129
3.1 La partition de la science économique entre statique et dynamique *129*
3.2 Le circuit statique *131*
3.3 De l'équilibre walrasien au circuit schumpétérien *137*
3.4 Les insuffisances de la statique *145*
3.5 Le circuit statique, « essence » de l'économie *150*
3.5.1 Le circuit est-il un faire-valoir de la dynamique ? 150
3.5.2 Le circuit : réalité historique ou fiction ? 152
3.5.3 Le cadre institutionnel du circuit 154
3.5.4 La monnaie dans le circuit 156
3.5.5 Le circuit décrit l'« essence » de l'économie 160

4 Le cadre dynamique, l'évolution et le capitalisme 171
4.1 La question de la nouveauté appliquée à l'économie *171*
4.2 La dynamique : son domaine, ses méthodes *174*
4.3 L'évolution économique *178*
4.3.1 Sur le mot « évolution » 178
4.3.2 Faits économiques, facteurs internes et facteurs externes 180
4.3.3 Ce que l'évolution économique n'est pas 185
4.3.4 La définition schumpétérienne de l'évolution 191
4.4 Les rapports de la dynamique et de la statique *201*

5 Le capitalisme comme forme économique et ordre institutionnel 209
5.1 Le capitalisme comme forme du changement économique *209*
5.2 L'innovation comme nouvel objet économique *214*

5.3 L'entrepreneur comme support de l'innovation *222*
5.3.1 La fonction entrepreneur 222
5.3.2 L'entrepreneur n'est pas un inventeur 224
5.3.3 L'entrepreneur n'est ni un capitaliste ni un banquier 226

5.4 Un acte créatif sur le régime du don *232*
5.4.1 Les motifs de l'entrepreneur : dynastique, sportif et artistique 234
5.4.2 L'opposition entre l'agent dynamique et l'agent statique 237
5.4.3 Don et création 244

5.5 Le financement de l'innovation : banquiers et capitalistes *255*
5.5.1 Le banquier 256
5.5.2 Le capitaliste 265

5.6 Le capitalisme comme régime d'appropriation *267*

5.7 Un capitalisme sans capitaliste *275*

5.8 Une définition anti-marxienne du capitalisme *279*
5.8.1 Le capitalisme comme ordre institutionnel 279
5.8.2 Une définition anti-marxienne 287

6 Le capitalisme comme civilisation 293

6.1 La troisième dimension définitionnelle : les éléments culturels du capitalisme *293*
6.1.1 La civilisation du capitalisme chez Schumpeter 293
6.1.2 Les influences française, allemande et anglaise dans la conception schumpétérienne de la civilisation 300
6.1.2.1 La tradition française : présence des Physiocrates 300
6.1.2.2 L'influence de l'opposition allemande entre « *Zivilisation* » et « *Kultur* » 304
6.1.2.3 La civilisation comme culture : l'influence de la conception ethnographique anglaise 309
6.1.3 Des « mentalités » à la civilisation : l'influence de Lucien Lévy-Bruhl 312
6.1.3.1 La question des mentalités chez Lucien Lévy-Bruhl 313
6.1.3.2 L'interprétation schumpétérienne de Lévy-Bruhl 318
6.1.4 L'« Interprétation Économique de l'Histoire » : l'apport de Karl Marx 321
6.1.4.1 Le matérialisme historique comme « hypothèse de travail » 322
6.1.4.2 Les rapports asynchrones entre économie et civilisation : l'exemple de l'impérialisme 331

6.2 Intégration du temps historique et histoire raisonnée : vers une dynamique totale *336*

6.3 Les cycles : portion de l'histoire civilisationnelle du capitalisme *341*
6.3.1 La théorie schumpétérienne des cycles 341
6.3.1.1 La première approximation : le cycle à deux phases 345
6.3.1.2 La seconde approximation : le cycle à quatre phases 347
6.3.1.3 La troisième approximation : le schéma multi-cycles 349
6.3.2 Les cycles Kondratieff de Schumpeter 352

6.3.3 Dimension économique des Kondratieff 360
6.3.3.1 Le premier Kondratieff : la machine à vapeur 362
6.3.3.2 Le deuxième Kondratieff : le chemin de fer 362
6.3.3.3 Le troisième Kondratieff : l'électricité 364
6.3.4 Dimension civilisationnelle des Kondratieff 365
6.3.4.1 Le Kondratieff de la révolution industrielle : le capitalisme mercantiliste 373
6.3.4.2 Le Kondratieff bourgeois : le capitalisme intact 376
6.3.4.3 Le Kondratieff néo-mercantiliste : le capitalisme moderne 378

Conclusion de la deuxième partie : « Un sublimé de l'épopée capitaliste » 385

TROISIEME PARTIE. LES SUBSTRATS PHILOSOPHIQUES 389

Introduction de la troisième partie 389

7 Une philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne 393

7.1 Revue des troupes : rapide histoire des études sur les liens Nietzsche-Schumpeter 393
7.1.1 La dimension nietzschéenne des concepts schumpétériens : une idée ancienne 394
7.1.2 Les études comparatives et génétiques : l'entrepreneur schumpétérien comme surhomme 396
7.1.3 L'Hypothèse Nietzsche 1 : teneur et limite 405
7.1.4 Une autre interprétation : l'Hypothèse Nietzsche 2 407

7.2 Lire Nietzsche en économiste 408
7.2.1 De la difficulté de lire Nietzsche 408
7.2.2 De la difficulté de lire Nietzsche en économiste 411

7.3 Les présences nietzschéennes chez Schumpeter 416
7.3.1 Les références directes 416
7.3.2 Les substrats nietzschéens 419

7.4 La Lebensphilosophie de Nietzsche 427

8 Une philosophie de l'adaptation d'inspiration darwinienne 441

8.1 Revue des troupes : Schumpeter et Darwin dans la pensée économique 441
8.1.1 Schumpeter dans l'évolutionnisme économique « néo-schumpétérien » 442
8.1.2 Schumpeter dans le « darwinisme généralisé » 450

8.2 Lire Darwin en économiste 460
8.2.1 Les ambiguïtés de Schumpeter à propos de Darwin et de la biologie 460
8.2.2 Lire Darwin en économiste 468

8.3 Les substrats darwiniens : évolution, concurrence et aptitude 481
8.3.1 De l'évolution à l'évolution économique 482

8.3.2 La concurrence et la destruction créatrice 486
8.3.3 Les aptitudes : entre acquisition et hérédité 492

8.4 Une philosophie de l'adaptation darwinienne ou darwiniste ? 498

9 Vers une théorie générale de la nouveauté ? 503

9.1 Un modèle explicatif général de la nouveauté 503

9.2 La domination des « leaders » sur la vie sociale 509

9.3 L'indétermination de la nouveauté 512

9.3.1 La nouveauté : entre déterminisme et indétermination 512
9.3.2 Schumpeter est-il incohérent ? 520

Conclusion de la troisième partie. Le « message général » de Schumpeter : le mystère de la nouveauté .. 527

CONCLUSION 531

Annexe 1 - Notice biographique 541

Annexe 2 - Schumpeter, les économistes et les autres 561

Annexe 3 – Aphorismes 567

Annexe 4 - Glossaire schumpétérien 575

Bibliographie 587

Index Rerum 623

Index Nominum 629

Table des encadrés 635

Table des figures et des tableaux 635

Table des illustrations 636

Table des matières 637

Résumé / Abstract 643

Résumé / Abstract

Résumé : Cette thèse propose de reconstruire la théorie générale du capitalisme présente dans l'œuvre de Joseph A. Schumpeter. Nous entendons par « théorie générale » une grille de lecture explicative capable de saisir le capitalisme comme un phénomène total, c'est-à-dire dans sa dimension économique, institutionnelle et culturelle. Toutefois, notre thèse vise à démontrer que la théorie générale n'est en fait qu'une application à l'économie d'une problématique philosophique plus large : la dynamique de la nouveauté. La première partie de la thèse propose une reconstruction des positions épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter en vue d'en proposer une critique à l'aide de la philosophie économique (chap. 1). Ainsi, nous prenons le contre-pied de la méthode schumpétérienne qui consiste à séparer l'analyse économique de la philosophie, en considérant au contraire que la seconde perdure dans la première. La philosophie économique de Schumpeter se trouve logée dans ses développements analytiques et théoriques. Nous démontrons ainsi qu'il existe une problématique de la nouveauté qui permet d'unifier l'œuvre de Schumpeter en lui donnant une direction (chap. 2). La deuxième partie reconstruit, à l'aide des outils de l'histoire de la pensée économique, la théorie générale du capitalisme. La fondation sur laquelle l'édifice schumpétérien repose est le circuit statique, hérité de l'équilibre général walrasien. Nous montrons que le circuit statique est une représentation conceptuelle de l'essence des activités économiques (chap. 3) qui existent dans toute société humaine et persévèrent ainsi dans le capitalisme. Toutefois, l'apport majeur de Schumpeter consiste à proposer une branche dynamique à la science économique capable de saisir les phénomènes laissés inexpliqués par la statique (profit, capital, crédit, intérêt, cycles) et ainsi concevoir le capitalisme sous la forme d'une évolution économique (chap. 4). Schumpeter déploie une définition tridimensionnelle du capitalisme entendu, premièrement, comme une méthode ou forme du changement économique, par laquelle les innovations et les entrepreneurs provoquent le déséquilibrage du circuit statique. Le capitalisme est, deuxièmement, un ordre institutionnel s'articulant autour de la propriété privée des moyens de production, de l'initiative privée en vue de profits privés et du phénomène du crédit (chap. 5). Troisièmement, le capitalisme déploie une civilisation, c'est-à-dire un ensemble de valeurs, de croyances, de représentations collectives, engendrés par le bouleversement des structures économiques (chap. 6). Schumpeter est influencé par de nombreux auteurs : Walras, Marx, Quesnay, Lévy-Bruhl, Say, Cantillon, etc. ; et inscrit dans les réseaux intellectuels de son temps : Weber, Wieser, Hayek, Frisch, Lederer, Galbraith, Samuelson, etc. La troisième partie mène une enquête sur les substrats philosophiques de la théorie générale. En effet, Schumpeter ne parvient pas à fournir une explication économique satisfaisante de l'apparition des innovations. Cette aporie donne à voir les substrats philosophiques nietzschéens (chap. 7) et darwiniens (chap. 8) qui infusent la théorie générale. Schumpeter déploie ainsi une conception élitiste et biologisante du capitalisme. Toutefois, les tensions au sein de la philosophie économique permettent de voir que Schumpeter déploie un cadre explicatif général de la nouveauté valable pour toutes les sphères de la vie sociale et dont la théorie générale apparaît comme une application à l'économie (chap. 9). Notre thèse propose ainsi une clé de lecture originale qui permet d'ouvrir une nouvelle porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter. Notre démarche en philosophie économique permet d'ouvrir des perspectives d'étude renouvelée en histoire de la pensée économique et d'appréhender l'évolution des réponses économiques, institutionnelles et culturelles déployées par le capitalisme face à l'irruption constante de nouveautés.

Mots-clés : Schumpeter ; capitalisme ; nouveauté ; théorie générale ; dynamique ; Nietzsche, Darwin ; philosophie économique.

Joseph A. Schumpeter's question: from the dynamics of novelty to the general theory of capitalism. An inquiry in economic philosophy.

Abstract: This dissertation reconstructs the general theory of capitalism present in the work of Joseph A. Schumpeter. By "general theory" we mean a theoretical framework able to grasp capitalism as a total phenomenon, that is to say in its economic, institutional and cultural dimension. However, this dissertation demonstrates that the general theory is, in fact, only an application to economics of a larger philosophical problem: the dynamics of novelty. The first part of the dissertation presents Schumpeter's

epistemological and methodological positions in order to address its critic by means of economic philosophy (chapter 1). Thus, we take the opposite of the Schumpeterian method which consists in separating economic analysis from philosophy, by considering on the contrary that the latter perseveres in the former. Schumpeter's economic philosophy is located within his analytical and theoretical apparatus. Schumpeter frames a question of novelty which makes it possible to unify his work by giving it coherence (chapter 2). The second part reconstructs the general theory of capitalism using the tools of the history of economic thought. The circular flow constitutes the foundation of the Schumpeterian edifice and is inherited from the Walrasian general equilibrium. We show that the circular flow is a conceptual representation of the essence of economic activities (Chapter 3) that exist in any human society and thus persist in capitalism. However, Schumpeter's major contribution consists in the construction of a dynamic branch of economics capable of grasping the phenomena left unexplained by the static apparatus (profit, capital, credit, interest, cycles, etc.) (Chapter 4). Schumpeter unfolds a three-dimensional definition of capitalism understood, first, as a form or method of economic change, by which innovations and entrepreneurs cause the disruption of the circular flow. Capitalism is, secondly, an institutional order made of private ownership of the means of production, private initiative for private profit, and the phenomenon of credit (Chapter 5). Third, capitalism creates a "civilization", that is to say a set of values, beliefs, collective representations, generated by the upheaval of economic structures (chapter 6). Schumpeter is influenced by many authors: Walras, Marx, Quesnay, Lévy-Bruhl, Say, Cantillon, etc.; and is involved in the intellectual networks of his time: Weber, Wieser, Hayek, Frisch, Lederer, Galbraith, Samuelson, etc. The third part of this dissertation investigates the philosophical substrates of the general theory. Indeed, Schumpeter fails to provide a satisfactory economic explanation for the emergence of innovations. This aporia shows the Nietzschean (chapter 7) and Darwinian (chapter 8) philosophical substrates which infuse the general theory. Schumpeter has an elitist and organic conception of capitalism. However, the tensions within economic philosophy allow us to see that Schumpeter develops a general explanatory framework of novelty usable for all spheres of social life and whose general theory appears to be an application to economics (Chapter 9). Our thesis offers an original key that opens a new door to Schumpeter's work. Our approach in economic philosophy reveals new study perspectives in the history of economic thought and reiterates the importance of studying capitalism as a total phenomenon and of understanding the coevolution of the economic, institutional, and cultural responses of capitalism induced by the constant irruption of novelties.

Keywords: Schumpeter; capitalism; novelty; general theory; dynamics; Nietzsche; Darwin; economic philosophy